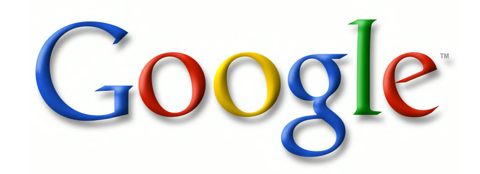
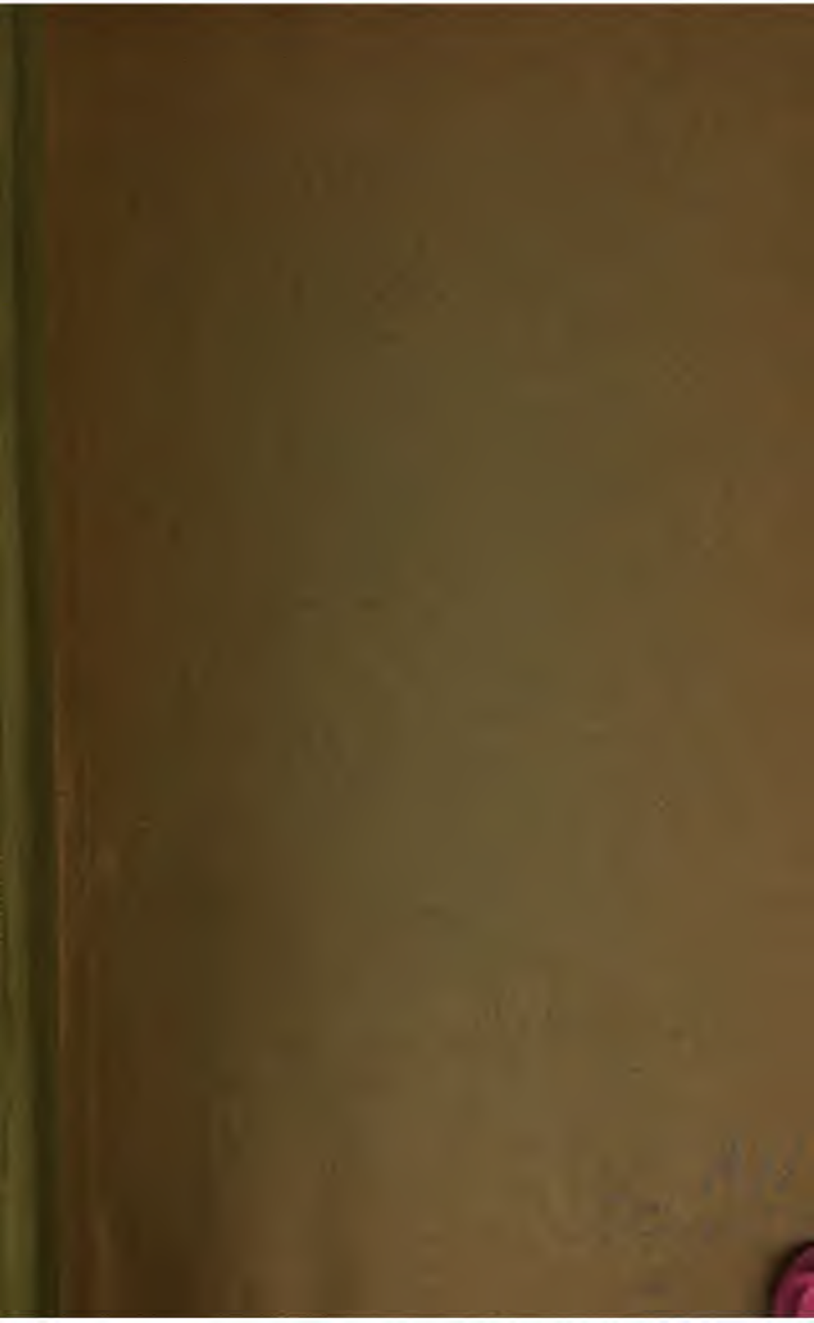




SOUVENIRS

DE

MA JEUNESSE

AU TEMPS DE LA RESTAURATION

PAR

M. LE COMTE L. DE CARNÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1. France – Hist. – Restoration, 1814 – 1830.

SOUVENIRS

DE

MA JEUNESSE

AU TEMPS DE LA RESTAURATION

A LA MÊME LIBRAIRIE

AUTRES OUVRAGES DE M. DE CARNÉ

LES ÉTATS DE BRETAGNE. 2 vol. in-8 .... 12 fr.

LES FONDATEURS DE L'UNITÉ FRANÇAISE. Suger, saint Louis, Du Guesclin, Jeanne d'Arc, Louis XI, Henri IV, Richelieu, Mazarin. 2 vol. in-8 .... 12 fr.

LA MONARCHIE FRANÇAISE AU XVIIIe SIÈCLE. Études historiques sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Nouv. édit., 1 vol. in-8 .... 6 fr.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF EN FRANCE. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*. 2 vol. in-8 (*épuisé*).

Paris. — Imprimerie VIÉVILLE et CAPIOMONT, rue des Poitevins, 6.

SOUVENIRS

DE

MA JEUNESSE

AU TEMPS DE LA RESTAURATION

PAR

M. LE COMTE L. DE CARNÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1873

AVERTISSEMENT

Les premières pages de ce livre, en faisant connaître dans quelles circonstances il fut écrit, constatent le caractère tout personnel que je me proposais alors de lui conserver. Si je me détermine aujourd'hui à communiquer à d'autres les pensées où j'avais cherché pour moi seul un allégement à de grandes douleurs, c'est qu'il peut être utile de réveiller la mémoire de jours meilleurs en un temps où l'esprit reste accablé sous le poids des déceptions, où le cœur est « lassé de tout, même de l'espérance. »

J'ai déféré au conseil de mes amis, acteurs pour la plupart dans les scènes de notre jeunesse,

en donnant au public le volume où je me suis efforcé de les décrire, sorte d'album fort incomplet, où l'on trouvera des impressions plutôt que des jugements, des esquisses plutôt que des tableaux. C'est une feuille détachée dans l'histoire du long voyage qui, d'écueil en écueil, a conduit notre génération, ballottée par tant d'orages, du pays des beaux rêves à celui des plus sévères réalités.

A la suite de ces *Souvenirs* qui s'arrêtent en 1831, après le premier effort tenté pour associer la cause de la religion à celle de la liberté politique, j'ai cru pouvoir placer mon discours de réception à l'Académie française, prononcé trente-quatre ans plus tard. C'est le point d'arrivée mis en regard du point de départ dans une carrière à la fin de laquelle je me sens autorisé à me prévaloir devant le public, comme je le fis devant mes nouveaux confrères, d'une inviolable fidélité aux mêmes espérances et aux mêmes idées. N'avoir point changé en un temps et dans un pays où tout change, ce n'est ni un avantage ni peut-être un mérite; c'est un accident heureux déterminé par le milieu dans lequel se formèrent mes convictions et se

nouèrent mes premières amitiés : milieu dont je voudrais, au sein de la nuit qui nous enveloppe, pouvoir évoquer la fortifiante image, en la rendant pour mes lecteurs aussi présente qu'elle l'est encore pour moi.

ERRATA

Page 42, ligne 10, au lieu d'*enthousiasmes acclamations*, lire d'*enthousiastes*.
— 112, — 17, au lieu de *surpris*, lire *surprises*.
— 187, — 23, au lieu de S. *M. de Martignac*, lire *Si M. de*...
— 257, — 15, au lieu de *éphémère*, lire *éphémères*.
— 314, — 1, au lieu de *première*, lire *premier*.

SOUVENIRS

DE

MA JEUNESSE

AU TEMPS DE LA RESTAURATION

Au Pérennou, 30 octobre 1870.

La pluie bat mes fenêtres, et, sur la mer qui m'environne, l'orage roule en grondant comme une canonnade lointaine. A l'impassible ciel d'azur qui semblait insulter à mes souffrances succède un ciel triste comme mon âme. Toute promenade est impossible; rien, d'ailleurs, ne m'intéresse à cette heure dans ces lieux désertés où je demeure comme écrasé sous le poids de mes pensées. Mon Dieu, combien a été rapide dans sa course la trombe qui vient de passer sur mon pays en m'atteignant dans le repos de mon foyer, et que votre Providence fait bien de nous cacher l'avenir pour nous laisser au moins savourer en paix la passagère douceur de nos jours heureux !

A l'ouverture de cette année fatale sur laquelle se

levèrent de décevantes espérances, je jouissais de l'éclatant triomphe obtenu par les idées auxquelles j'avais consacré ma vie. Je voyais mon pays rentrer, en faisant l'économie d'une révolution, en possession de la liberté politique imposée au mauvais vouloir du second empire par le sentiment national résolûment manifesté; je croyais enfin, d'une foi ferme, que rien n'ébranlerait, ni dans la paix, ni dans la guerre, la couronne qu'il portait au front depuis tant de siècles. Nous voici cependant, après une courte lutte encore plus humiliante que désastreuse, plongés dans un abîme où tournoient, comme dans une ronde infernale, les plus hideuses visions, la conquête, la misère, la dissolution sociale! Voici que la nation se réveille chaque matin pour apprendre l'écroulement d'un empire dans la boue, la capitulation de places réputées imprenables, l'impéritie ou la faiblesse de généraux qui ne font plus entrer la mort au nombre des chances que laisse toujours la fortune pour échapper à la honte. Et pour que rien ne manque à cette série de prodiges, voici que la capitale du monde se trouve, sur un parcours de vingt lieues, assez hermétiquement investie pour ne pouvoir communiquer avec lui que par des pigeons voyageurs!

Dans cette ville de deux millions d'âmes, menacée par la famine, par le fer et par le feu, se sont renfermés pour la défendre la plupart des êtres chéris par lesquels je tiens encore à la vie. De mes quatre fils, un seul reste auprès de moi, c'est celui que ma tendresse dispute depuis deux ans à la mort, noble cœur,

aujourd'hui plus torturé par le sentiment de son impuissance que par l'aiguillon de ses douleurs [1].

Le caractère de cette crise sans exemple suscite en mon esprit je ne sais quelle religieuse terreur; j'ai tout tenté pour me dérober, par l'étude, à cette sorte d'obsession : ni l'histoire ne me fournit d'analogies pour comprendre, ni la politique d'inductions pour conclure, tant l'invraisemblance de nos malheurs l'emporte encore sur leur étendue!

J'ai voulu compléter mon *Histoire du gouvernement représentatif* en la poussant jusqu'au rétablissement du régime parlementaire imposé au pouvoir personnel par la volonté du pays; mais, repris en présence de tant de problèmes nouveaux, ce travail m'a fait éprouver une douleur dont je ne soupçonnais pas l'amertume, celle de douter, sur la fin de sa carrière, des idées qu'on a le plus fidèlement servies. Je me suis réfugié dans la prière pour chercher plus haut le secours que me refusait ma faiblesse, et j'ai demandé à Dieu de détacher mon cœur de ce monde qui semble s'abîmer dans la nuit. Mais l'homme ne reçoit pas toujours ce don fortifiant de prier, plus rare peut-être aux heures où les plus fortes âmes semblent fléchir sous la mystérieuse grandeur des épreuves. Afin de trouver quelque apaisement dans la sereine contemplation du beau, j'ai repris nos écri-

1. Un mois après ces lignes écrites, mon fils succombait, à l'âge de vingt-sept ans, aux fatigues du voyage d'exploration qui l'avait conduit des bouches du Mékong à celles du fleuve Bleu, à travers le Cambodge, le Laos, la Birmanie et l'Empire chinois.

vains du dix-septième siècle, et je n'ai pas tardé à en suspendre la lecture en songeant que le petit-fils de l'électeur de Brandebourg trône à Versailles, et qu'après la langue des maîtres, la France est condamnée à entendre aujourd'hui l'argot des clubistes et le pathos des dictateurs.

Dévoré d'inquiétude, incapable de tout labeur et m'appliquant un régime de malade, j'ai lu quelques romans anglais afin d'échapper un moment par le vrai à l'invraisemblable; j'ai parcouru des romans de chevalerie, aimant à suivre dans le cycle de la Table Ronde les aventures de braves guerriers temporairement paralysés par de maudits enchanteurs en punition de grandes fautes. Enfin, comme le merveilleux sied surtout à l'homme quand le raisonnable lui fait défaut, je me surprends, quêtant de toutes mains des prophéties de vieilles femmes, dans l'espoir qu'un peu d'or pourrait bien se dégager de ces scories; et je m'efforce de croire, avec le grand poëte de la théologie catholique, que « les principaux événements de l'histoire ont tous été prédits. »

Mais cette viande creuse ne saurait suffire durant une crise qui sera bien longue, puisqu'après cette malheureuse guerre et la ruineuse occupation dont elle sera suivie, nous aurons à relever un pouvoir sur ce sol ravagé par l'ennemi et soulevé par des feux souterrains. Pour traverser moins douloureusement l'ère menaçante dont l'aurore se lève dans les horreurs de l'invasion, j'ai songé à me préparer un travail d'une rédaction facile, pour lequel je n'aurai à

consulter que la bibliothèque de mes souvenirs, et où je pourrai laisser courir ma plume comme un cheval en liberté. J'entreprends donc de m'occuper un peu de moi-même, afin d'arracher quelques pages de ma vie au torrent qui aura bientôt emporté jusqu'à mon souvenir. Je n'ai pas tenu assez de place dans les affaires de mon temps pour avoir jamais la pensée de rédiger des mémoires. Je ne le permets qu'aux hommes d'État et aux valets de chambre : aux uns, parce qu'ils y terminent dignement leur vie publique ; aux autres, pour lesquels il n'existe jamais de grands hommes, parce qu'ils nous montrent ceux-ci en déshabillé. Ces sortes d'écrits, d'ailleurs, sont toujours des apologies, et je n'ai pas plus à me défendre que je ne songe à attaquer. Je poursuis un but plus modeste et, pour moi, plus profitable.

Durant ces tristes jours où la main de Dieu, visible dans le châtiment, se dérobe à nos regards dans le but qu'elle veut atteindre, je voudrais étudier l'action continue de la Providence en l'observant dans la trame d'une vie obscure, lorsque je cesse de l'entrevoir dans l'économie générale des choses du monde. Les seules épreuves contre lesquelles l'homme demeure sans force sont celles dont le secret lui échappe, et la pensée de Dieu n'aide à tout supporter que parce qu'elle aide à tout comprendre. A l'ineffable joie de retrouver sa trace, j'aimerai à joindre celle de reconstituer l'unité morale de ma vie, en m'expliquant la filiation logique de mes opinions et de mes idées par les impressions mêmes qui les ont provoquées. Ces douces

remembrances me remettront en présence de la première pensée qui ait fait battre mon cœur : elles me rappelleront des travaux entrepris et poursuivis, pour la défense de leur foi, par des amis bien chers, disparus dans la plénitude d'une confiance qui faisait notre force comme notre bonheur, et j'invoquerai leur mémoire afin d'en obtenir force et courage au déclin de mes espérances et de mes années. Le cours de ces études rétrospectives me fournira l'occasion de rétablir le sens et la portée des idées qui présidèrent en 1829 à la fondation du *Correspondant*, fondation que suivirent, après la révolution de 1830, les nobles luttes à l'origine desquelles je crois utile de remonter, afin d'en constater le véritable caractère; heureux si je parviens, en dessinant d'incomplètes esquisses, à me reposer à l'ombre du passé pour alléger le poids mortel de l'heure présente!

CHAPITRE I

UN DÉBUT A PARIS EN 1820

Notre génération a connu toutes les extrémités des choses humaines, et ses cris de douleur retentissent aujourd'hui moins haut en Europe que ne le faisaient, il y a soixante ans, les chants de triomphe au bruit desquels elle entra dans la vie. En elle s'accomplit l'unité du drame qui rattache au souvenir de nos fautes leur terrible expiation. Mais entre les gloires et les hontes également sanglantes des deux empires, s'étend une ère pacifique, sorte de trêve de Dieu, durant laquelle le pays tenta la solution des plus ardus problèmes de l'ordre politique, tandis que l'humanité semblait prendre, en triomphant de l'espace et du temps, une possession plus complète du domaine de la création.

C'est dans le cours de ces fécondes années que se concentreront ces souvenirs. Ils correspondent à la première période d'une existence qui s'ouvrit à l'heure même où la couronne de France fut ramassée par un soldat. Ma vie commença au sortir de la crise

révolutionnaire dans des conditions difficiles, et mes premières pensées se reportent sur une sorte de duel systématiquement entretenu entre la détresse et l'orgueil. Issu d'une vieille maison bretonne ruinée, je trouvais la souffrance assise à notre foyer, et je *chauffais les bancs* d'un collége communal où j'étais, selon toutes les vraisemblances, appelé à terminer une éducation fort incomplète.

Je n'avais, pour agrandir l'horizon de mes espérances et de mes pensées, que les illusions d'une tendre mère, car mon père ayant repris du service après sa rentrée de l'émigration se trouvait alors prisonnier de guerre en Allemagne, et c'était sur elle seule que portait le poids alors si lourd des devoirs domestiques. Sa préoccupation dominante était d'élever l'âme de son fils au-dessus du niveau de la mauvaise fortune, et pour atteindre ce but constant de ses efforts, elle prenait des moyens parfois un peu singuliers : elle avait imaginé, par exemple, de m'apprendre à lire dans l'*Histoire de Bretagne* des Bénédictins, et me donnait une petite récompense chaque fois que, dans ces gros in-folios, je parvenais à découvrir et à déchiffrer le nom d'un de mes ancêtres. Lorsque plus tard je regardais avec quelque tristesse les vides nombreux laissés dans notre rentier de famille, elle me mettait sous les yeux ma généalogie, affirmant que les quartiers de celle-ci étant plus nombreux que les vides de celui-là, je n'éprouverais plus tard aucune difficulté pour les combler, pronostic que l'événement n'a pas du tout confirmé.

Les grandes scènes de la Terreur formaient la matière habituelle de nos entretiens du soir. Ma mère me racontait sa vie dans la prison de Quimper, où ma sœur au berceau passa ses deux premières années. Elle me disait ses mortelles tristesses lorsqu'elle rentra dans son habitation dévastée, me montrant, magnifique d'éloquence, les matelas de son lit transpercés par les baïonnettes, lors des visites ordonnées par le district afin de rechercher mon père émigré ; elle me révélait les cachettes où les prêtres célébraient les divins mystères pour de rares fidèles placés comme eux sous une menace de mort, et sa parole émue encadrait pour moi d'une radieuse auréole ces lieux sanctifiés par tant de larmes.

Mais de quelque amour que j'entourasse l'habitation dont les vieux bois abritèrent mes premiers rêves, une attraction irrésistible vers l'inconnu me poussait à me dégager de l'air dont la pesanteur m'étouffait : j'aspirais à Paris de toutes les puissances de ma jeune âme. M'y envoyer terminer une éducation dont j'avais pris en aversion les méthodes et les instruments, tel était le vœu de ma mère comme le mien. Mais si naturel qu'il fût de le former, ce souhait-là restait fort difficile à accomplir, car nos revenus couvraient à peine nos charges, obstacle péremptoire qui disparut par un événement des plus imprévus.

J'ouvre ici une parenthèse afin de conseiller à ceux qui doutent de l'action incessante de la Providence, de l'étudier empiriquement, dans une sphère restreinte, en observant sans parti pris cette action-là dans ce qui

les touche directement eux-mêmes. Cette étude conduit presque toujours à s'assurer que, constamment libre dans ses résolutions dont il porte et doit porter l'entière responsabilité, l'homme se trouve dans une dépendance au moins médiate de certains faits primitifs survenus en dehors de ses prévisions et de ses calculs. L'ordonnateur souverain des choses d'ici-bas, celui que l'Écriture nomme le *Dieu jaloux*, a voulu que, pour les esprits même les plus perspicaces, l'imprévu demeurât le fond de la vie humaine. On va voir que, bien jeune encore, les événements m'ont prédisposé à penser ainsi.

Dans l'hiver de 1818 à 1819, une lettre nous apporta la nouvelle la plus étonnante, la plus surprenante, en joignant à ces qualifications toutes celles de madame de Sévigné. Elle venait d'un grand-oncle maternel qui, depuis trente ans, habitait Paris. Ce vieux parent, avec lequel nous étions à peu près sans relations, proposait à ma mère de me recevoir et de me garder chez lui pour y compléter mes études afin de me préparer à une carrière. C'était mon rêve accompli par la voie la plus imprévue, et je vois encore ma mère prosternée dans notre vieille chapelle, remerciant Dieu d'avoir ôté de son cœur la plus cruelle de ses épines en ouvrant un avenir devant son fils. Toutefois, en acceptant sans hésiter cette proposition, elle éprouvait, sans parler de la douleur de me quitter à l'âge où ses soins m'étaient encore si nécessaires, des angoisses dont cette femme forte se gardait bien de révéler toute l'étendue.

J'avais à peine seize ans ; mon surveillant futur en

avait soixante-dix-neuf; il passait pour un parfait égoïste, et rien ne l'avait préparé à la charge de diriger un jeune homme à l'heure où s'éveillent les passions. Il aimait fort ses aises, et regrettait, disait-on, en ne s'en cachant guère, ses beaux jours qui lui avaient valu les plus brillants succès. Doué d'une figure des plus agréables et de ce qu'on nommait au siècle dernier un esprit charmant, le chevalier de Lanzay-Trézurin, entré dans l'armée à dix-sept ans, avait été en liaisons assez étroites avec plusieurs des notabilités littéraires de son époque. Grâce aux bontés de madame Denis, nièce de M. de Voltaire, qu'il avait rencontrée à Besançon, il avait passé, de 1765 à 1771, plusieurs semestres à Ferney, admis au nombre des nébuleuses groupées autour de l'astre devant lequel s'inclinaient les peuples et les rois. Avec les habitudes de son temps, il en avait conservé les idées, ne reconnaissant à celles-ci qu'un seul tort, celui d'avoir concouru au renversement de la monarchie, dont M. de Voltaire aurait été, d'après lui, le plus ardent défenseur. Aussi correct dans ses vers que dans sa conversation, mon oncle avait écrit une tragédie en cinq actes, sorte de charge à fond et à froid contre le fanatisme des Croisades, œuvre sentencieuse imprimée à Genève en 1769, dont M. de Voltaire avait daigné entendre quelques tirades, et dont je fus plus d'une fois condamné à subir la lecture intégrale!

M. de Trézurin abhorrait la révolution et l'empire, la révolution s'étant, disait-il, opérée sans motif, et l'Empire n'ayant pas produit un seul grand homme. Son

principal grief contre les temps nouveaux, c'était l'insolente prétention de placer des renommées nouvelles à côté des divinités de l'Olympe philosophique dont il était demeuré le gardien jaloux. Tout confit dans les souvenirs de sa jeunesse, il traversait le dix-neuvième siècle sans lien avec ses contemporains, et ne voulant prendre au sérieux ni leurs œuvres, ni leurs intérêts, ni leurs luttes. Je lui ai entendu dire plus d'une fois que nos querelles politiques, dont il avait le plus parfait dédain, finiraient comme les débats de sa jeunesse entre l'école musicale de Gluck et celle de Piccini.

Réfugié à Paris depuis l'époque de la Terreur, et longtemps caché dans un faubourg reculé, il avait mené sans bruit et sans scandale une existence de vieux garçon, ne connaissant qu'un ennemi, l'ennui qui l'éprouvait souvent dans l'uniformité de sa vie à peu près solitaire. Il entretenait une correspondance régulière avec le club international des échecs, passait ses journées au café de la Régence, à suivre des parties d'échecs, ou bien à contempler les prouesses, au billard, de Maingo et autres joueurs alors fameux. Il s'endormait le soir sur la *Quotidienne*, les pieds dans les chaudes pantoufles que lui préparait sa gouvernante Babet, et ne recevait guère, dans le joli petit appartement qu'il habitait alors, rue de Tournon, que deux ou trois chevaliers de Saint-Louis, ses anciens camarades au régiment de Conti. C'étaient de vieux débris de la guerre de Sept Ans, assez disposés à placer la bataille de Hastenbeck à côté de la bataille d'Austerlitz,

et s'accordant pour déclarer que le génie militaire du général Bonaparte, surfait par les ennemis de la monarchie légitime, ne s'élevait guère au-dessus de celui du maréchal d'Estrées. Tel était l'intérieur où j'étais appelé à vivre entre un vieillard, sa gouvernante et son caniche.

En réponse à la bienheureuse lettre, on m'avait expédié en grande vitesse, par la diligence. Parti du fond de la basse Bretagne, j'arrivai à Paris le cinquième jour, rapidité qu'admirait fort un officier de la vieille marine, lequel, à la fin de la guerre d'Amérique, avait mis dix jours, me disait-il, pour faire le trajet de Brest à Versailles par le coche.

A peine arrivé, je compris que ma mère avait été bien avisée en me faisant partir sans retard, et que j'avais dû cette invitation à un accès d'humeur noire dont un beau coup d'échecs avait peut-être triomphé le lendemain. Songeant un moment à rompre la monotonie de son existence, mon oncle avait imaginé que la présence d'un jeune homme pourrait y concourir, et n'avait guère réfléchi aux obligations que cette démarche ne pouvait manquer d'entraîner pour lui. D'un ton où l'indolence tempérait l'affection, il me dit qu'il était charmé de me voir, et me conseilla de tirer bon parti, pour mon instruction, des nombreuses ressources qu'allait m'offrir Paris ; il ajouta que j'y vivrais à mes périls et risques, et que si je succombais aux dangers que cette ville présente à la jeunesse, je ne tarderais pas à le regretter, une bonne conduite n'étant pas moins nécessaire pour faire son chemin dans le

monde que pour conserver sa santé. Il termina en m'invitant à visiter les curiosités de la capitale sans me faire écraser par les voitures. Muni de ces solides instructions, je fus installé dans ma chambrette et je reçus pour mot d'ordre d'être exact aux repas, de rentrer sans bruit et surtout de ne pas m'exposer, en traversant le salon, à déranger l'échiquier que mon oncle tenait constamment en bataille contre ses adversaires d'Angleterre ou de Hollande.

Ce fut ainsi que je me trouvais lancé comme un esquif sans boussole sur cet océan dont je ne soupçonnais encore ni les orages ni les écueils. J'arpentais Paris du matin au soir, sans guide et à peu près sans but, un vieillard s'en remettant à la sagesse d'un enfant du soin de chercher à tout hasard des moyens d'instruction qu'un bon collége aurait pu seul lui procurer.

Lorsque j'évoque, après un demi-siècle, ces souvenirs au milieu desquels se dressent d'ardentes images, et que je me représente, dans mon inexpérience absolue, conduit au port par le flot même qui semblait devoir m'en écarter, je m'incline, les yeux pleins de larmes, sous la main qui m'a visiblement préservé. Appelé à Paris par la voie la plus inattendue, je m'y suis vu protégé d'une manière plus providentielle encore. La logique a été complétement mise en défaut, comme on va le voir, car le milieu qui pouvait être le plus redoutable écueil de ma vie morale fut pour moi la cause déterminante de la plus salutaire évolution.

Un jour, au milieu des affiches de spectacle, j'avisai le programme sémestriel des cours du Collége de France et de la Faculté des lettres. Je m'acheminai vers le pays latin par désœuvrement, sans soupçonner que cette affiche venait de décider mon avenir. Je pris un goût soudain et prononcé pour ce mode d'enseignement où le travail du maître fait tous les frais, les intelligences paresseuses n'ayant qu'à profiter de ses efforts, à peu près comme l'enfant, pour apprendre à parler, profite des paroles de sa mère. J'absorbai tous les jours, sans trop les digérer, une prodigieuse quantité de leçons sur les sujets les plus divers. Ces matières s'accumulaient sans suite dans ma mémoire, comme dans un réservoir inépuisable. Mais au milieu de cette confusion, j'entrevoyais des perspectives dont le mystère m'attirait, et je devinais assez pour souhaiter comprendre. Tout était plaisir et rien n'était travail, car le caractère de cette étrange éducation fut d'être à la fois attrayante et passive. J'allais de l'éloquence à la poésie, de l'histoire ancienne à l'histoire moderne, quelquefois même du droit public à la chimie. J'entendais M. Guizot développer, avec un esprit politique dont la profondeur m'échappait encore, les origines de la féodalité, et M. Villemain dérouler celles de la littérature française avant le dix-septième siècle. Il m'arrivait, quoique plus rarement, de recevoir en pleine poitrine la décharge électrique de M. Cousin, alors maître de conférences à l'École normale, et je cherchais le sens de la leçon dans le regard inspiré du jeune professeur. Ce kaléidoscope charmait ma vue

sans jamais la lasser. J'avais élu domicile à la Sorbonne et à la place Cambrai, à ce point que l'appariteur, me voyant passer des leçons de géographie de M. Barbier du Bocage au cours de droit des gens de M. de Portetz, et me croyant dès lors de force à tout supporter, vint un jour me demander de vouloir bien servir d'auditoire au malheureux professeur de chinois. Incapable jusqu'alors de consacrer une heure à faire une version latine, j'éprouvais une satisfaction inexprimable à entendre M. Burnouf expliquer Tacite, et M. Tissot commenter Virgile plus heureusement qu'il ne l'avait traduit.

J'essayerais vainement de peindre l'étonnement de mon vieil oncle, lorsqu'à l'heure du dîner, il m'interrogeait sur l'emploi de ma journée passée à peu près tout entière dans le quartier latin. Il marchait de surprise en surprise, d'exclamations en exclamations, et celles-ci n'étaient pas toujours flatteuses pour mon amour-propre. Ce fut bien pis lorsqu'au goût des choses intellectuelles, je commençai à joindre celui des intérêts politiques, et qu'il m'eut surpris lisant le *Conservateur* et la *Minerve*, quand sa bibliothèque pouvait fournir à un jeune homme tant de livres où les *juvenilia* ne manquaient point. En me rencontrant quelquefois, un journal à la main, dans les allées du Luxembourg, sa promenade habituelle, il accordait de pompeux éloges à ma gravité doctorale, me prédisant une place sur le canapé doctrinaire, point de mire habituel de ses sarcasmes, un sourire légèrement ironique me faisant comprendre qu'il m'aurait volontiers

appliqué le joli vers d'un autre vieillard dans une adjuration à un jeune pédant :

Prêtez-moi vos vingt ans si vous n'en faites rien.

Je me hâte d'ajouter qu'un tact exquis maintenait mon grand-oncle dans la *maxima reverentia* due à l'enfance. Il était trop homme d'honneur, comme on disait au dix-huitième siècle, trop honnête homme, comme on disait au dix-septième, trop galant homme, comme on dirait aujourd'hui, pour s'exposer jamais à ébranler dans le cœur d'un fils les enseignements de sa mère.

En échange d'un résumé fort indigeste des leçons que j'avais entendues dans la journée, mon oncle entassait chaque soir tout ce que peut comporter d'anecdotes la carrière d'un octogénaire spirituel qui avait surtout observé le côté plaisant des choses humaines. Ferney et Genève étaient les sources principales d'où s'écoulait le flot intarissable de ces récits. Le plus fervent voltairien n'aurait pas résisté à ces douches d'eau glacée. Le grand homme dont je voyais grimacer figure au milieu de ses plats courtisans, m'inspirait un dégoût dans lequel l'ennui entrait assurément pour quelque chose. Je savais par cœur les détails touchant l'ambassade envoyée par Catherine II au frileux vieillard, afin de lui porter des hommages et des fourrures; je n'ignorais rien des querelles de M. de Voltaire avec le roi de Prusse, et j'étais au courant de tous les efforts tentés à Ferney pour s'y concilier la bien-

veillance de madame du Barry, aux premiers temps de sa faveur. A la monotone histoire des accès de colère épileptique contre Fréron, Nonnotte ou Pompignan, au long exposé des manœuvres journellement pratiquées par le patriarche pour déshonorer un adversaire ou pour grandir un disciple, je préférais, torture pour torture, les détails cent fois répétés de la vie génevoise et le tableau de cette petite société puritaine qui subissait à cette époque la double influence de Coppet et de Ferney.

Le chevalier de Trézurin avait passé ses meilleurs jours à Genève, où chacun de ses congés de semestre le ramenait, quoiqu'il affectât pour cette ville une sorte de dédain peu sincère. Lié avec les Saussure, les Cramer et les Bonnet, il avait conservé des souvenirs fort vifs de ce monde d'élite, contre lequel il n'avait au fond qu'un grief, les importations anglo-germaniques dont M. Necker et sa fille, qu'il appelait un homme manqué, devinrent bientôt après les agents principaux en France pour la politique et les lettres. Il prétendait que Genève, séjour ravissant pendant le jour, devenait inhabitable aux lumières, parce que les femmes, charmantes de naturel lorsqu'on les rencontrait à la promenade au bord de leur beau lac, s'y croyaient obligées de prendre dans le monde des airs de prudes, et qu'elles se tenaient au bal comme au prêche, sans que, d'ailleurs, le diable y perdît rien. Aussi ne manquait-il jamais de rentrer à Ferney chaque soir, ainsi le voulait madame Denis. Un jour qu'il avait dîné chez madame de Saussure, et qu'il prenait congé à l'heure

habituelle : « Vraiment, chevalier, lui dit la maîtresse de la maison, je ne sais pourquoi vous fuyez toujours Genève à la nuit; prendriez-vous notre ville pour une caverne de voleurs? — Ah! madame, répondit-il, dites plutôt pour une caverne d'honnêtes gens! »

Des nombreux souvenirs demeurés dans ma mémoire, je détache une seule anecdote qui me paraît mettre en pleine lumière le contraste de la rude bourgeoisie génevoise et la brillante vivacité de cette bonne compagnie française dont j'avais sous les yeux un type de la plus parfaite conservation.

Le chevalier de Trézurin, souffrant depuis plusieurs jours d'une dent qui le laissait sans repos, vint à Genève pour en faire opérer l'extraction. Le dentiste lui ayant fait savoir qu'il se rendrait à une heure déterminée à l'hôtel où M. de Trézurin était descendu, celui-ci, momentanément soulagé, crut, à l'heure du dîner, devoir prendre place à la table d'hôte. Trois gros citadins de la Suisse allemande y étaient installés en face du jeune officier français, dont la toilette soignée provoqua leur étonnement, qui ne tarda pas à se révéler par quelques sarcasmes d'un goût douteux. Cependant la conversation s'engagea, et mon oncle faisant, pour tromper sa douleur, les plus grands frais d'amabilité, les impressions d'abord peu favorables de ses austères commensaux se modifièrent sensiblement. On causa de la Suisse, dont M. de Trézurin parla avec l'enthousiasme d'un compatriote de Guillaume Tell, et les républicains en vinrent bientôt à pardonner à l'officier français ses ailes de pigeon et les colifichets

de sa toilette. Pourtant, avant de se rendre et de tenir le jeune Français pour un bon compagnon, le plus âgé des trois résolut de tenter une épreuve suprême, afin de s'assurer que l'étranger avait le caractère aussi bien façonné que l'esprit.

« Monsieur, lui dit-il, en vous entendant tout à l'heure déclarer en termes si chaleureux que si vous n'étiez pas Français vous auriez voulu naître Suisse, j'ai conçu l'espoir que vous nous feriez l'honneur de porter avec nous un toast aux treize cantons. » On juge avec quel empressement cette proposition fut acceptée. Les verres se remplirent jusqu'aux bords, et au moment où M. de Trézurin allait vider le sien : « Pardon, monsieur, s'écria l'homme qui tentait l'expérience, mais vous y mettez tant de bonne grâce, que vous nous encouragez vraiment à vous traiter tout à fait en compatriote. Or nous avons ici un usage qui pourra vous étonner, mais auquel nous tenons beaucoup : chaque fois que nous buvons à nos confédérés, nous nous imposons toujours un petit sacrifice. » Et le vieux rustre, avisant les manchettes de dentelles du jeune gentilhomme qui l'offusquaient depuis le commencement du repas, commença par déchirer ses manchettes de toile. « Excellente pensée, s'écria aussitôt le chevalier, bien digne de naître dans cette patrie de toutes les vertus, et à laquelle je suis heureux de m'associer, messieurs, en imitant votre exemple ! » Et d'un geste de Spartiate, avant de porter son verre à ses lèvres, il mit ses belles manchettes en lambeaux.

Les applaudissements éclatèrent et la victoire fut

complète. On continua le repas, et le chevalier, ayant dit quelques paroles à l'oreille d'un domestique, se leva pour remercier ses nouveaux amis d'une bienveillance dont il leur demandait la continuation ; mais comme gage des sentiments qu'il était heureux de leur avoir inspiré, il les requit à son tour de vouloir bien lui faire raison en portant avec lui la santé du roi de France. Cette proposition reçut un accueil chaleureux, et l'on allait boire le champagne lorsque M. de Trézurin, arrêtant l'élan des convives, leur dit d'un ton grave : « Un instant, messieurs, s'il vous plaît; j'ai comme vous une habitude singulière, à laquelle vous vous conformerez, j'en suis bien sûr, comme je me suis conformé à la vôtre : je ne porte jamais la santé de mon souverain sans me faire arracher une dent, et la chose sera d'autant plus facile que voici précisément un dentiste qui entre. » Et M. de Trézurin se mit immédiatement en position, pendant que les trois Suisses, moins héroïques que ceux du serment légendaire, s'enfuyaient à toutes jambes.

Les historiettes qui formaient la base de mon ordinaire n'avaient pas toutes la même saveur. A mesure que ce régime se prolongeait, il m'inspirait une répugnance plus prononcée. Rien ne réussit moins près des jeunes gens que la légèreté chez les vieillards. Les physiologistes qui ont constaté l'influence habituellement décisive des milieux sur les espèces ont omis de dire que pour les individus qui s'y dérobent, par exception, le milieu devient la cause d'un développement anormal dans un sens contraire. Or le milieu

dans lequel j'avais été jeté, à l'heure même où s'épanouissait ma vie intellectuelle, détermina une évolution opposée à celle qu'on aurait pu prévoir et redouter. Le dégoût de la frivolité sénile me rendit grave; j'accueillis avec ardeur les idées de mon temps, en présence d'un débris d'une autre époque qui ne sut pas m'inspirer le respect auquel ont droit les ruines; je pris en mépris l'ancien régime, auquel je trouvais si peu de titres pour insulter le nouveau; et comme ce régime-là s'était surtout montré sous les traits de M. de Voltaire, qui, dans son cynisme élégant, en fut en effet l'un des types les plus vrais, il arriva, par l'influence même de l'intérieur où je fus appelé à vivre, qu'à vingt ans je me trouvais être, contrairement à ce qui avait lieu pour la plupart de mes contemporains, et très-libéral et antivoltairien décidé, séparant instinctivement ce que la jeunesse presque tout entière associait alors dans l'unité d'un même symbole.

Les vieux commensaux de mon oncle ont été mes véritables instituteurs politiques. J'entendais, en effet, chaque jour, des affirmations si étranges, que le silence commandé par mon âge avait fini par devenir une véritable torture. Aucun d'entre eux ne doutait, par exemple, de la complicité du ministre de la police dans l'assassinat du duc de Berry, et le nom du régicide Fouché leur inspirait bien moins d'horreur que celui de M. Decazes. Aujourd'hui nous sommes devenus trop froids pour pouvoir encore rester injustes, lors même que nous en aurions la bonne volonté; nous ne pouvons plus comprendre les miracles de folle crédulité qui,

durant la première période de la restauration, s'opéraient par toute la France. Depuis vingt ans, surtout, nous avons contracté une si juste habitude du mépris, que nous éprouvons une sorte d'impossibilité à nous élever jusqu'à la haine.

Dix-huit mois s'étaient écoulés dans cette *éducation spontanée ;* et cette vie de labeurs décousus avait plus profité, comme on le pense bien, au développement de mon intelligence qu'à celui de mon instruction proprement dite. Une antipathie invincible pour les sciences mathématiques me détourna de l'École militaire, malgré le vœu de ma famille, et je pris la résolution fort sensée de faire mon droit. L'admission à l'école étant alors subordonnée à certaines conditions d'études universitaires, je suivis bravement comme externe, sans consulter mon oncle, que cela aurait d'ailleurs fort peu touché, le cours de philosophie du collége Louis-le-Grand. Cette année fut la plus laborieuse de ma vie : consacrée à reprendre en sous-œuvre l'édifice entier d'un enseignement classique des plus insuffisants, elle fut terminée par des succès au concours général, dont la mention au *Moniteur* surprit beaucoup les régents du collége de Quimper qui avaient prononcé contre moi, et ce n'était pas sans raison, plus d'un arrêt tenu pour définitif.

Le temps du droit est le meilleur de la vie. Revêtu de la robe prétexte, le jeune homme, dans la plénitude de sa liberté enfin conquise, s'aventure en ce monde inconnu ouvert devant lui, comme l'oiseau qui use de ses jeunes ailes pour se perdre dans les profondeurs

de l'horizon. La période écoulée de 1820 à 1830, au milieu de luttes politiques et littéraires également passionnées, a été, d'ailleurs, l'une des plus pleines dans l'histoire intellectuelle de la France. Des courants contraires, passant sur la jeunesse, avaient séparé celle-ci en deux camps, antagonisme qui, sur la place même de l'École de droit, provoqua plus d'une fois des collisions entre les étudiants attachés à l'un ou à l'autre des deux grands partis entre lesquels se partageait alors la France.

La plus grande partie de ces jeunes gens appartenaient aux classes moyennes qui, après avoir acclamé en 1814 la royauté de la maison de Bourbon par lassitude de l'empire, lui retiraient de plus en plus leur appui, à cause de la crainte que leur inspiraient les souvenirs de l'ancien régime habilement évoqués par une opposition implacable. La France souffre d'un mal organique que parmi les grandes nations de l'Europe elle est seule à éprouver : notre pays tient son passé en suspicion, pour ne point dire en haine. Ce malheur provient de ce que, dans le cours de la longue histoire de la monarchie française, les fautes sont de date plus récente que les services ; il résulte surtout de ce que l'œuvre de notre magnifique unité, ayant moins profité à l'éducation générale de la nation qu'à la vanité d'une caste dotée de priviléges sans posséder aucun droit politique, s'est achevée sous un régime qui présentait la plus parfaite image du chaos. A la veille de 1789, la bourgeoisie française tout entière personnifiait ce régime détesté dans le marquis de Tuffière

ou le vicomte de Moncade ; et, se croyant compromise par M. Jourdain, elle jouissait de l'égalité comme d'une vengeance. Avant le renouvellement des études historiques inauguré par MM. Guizot et Thierry, on distinguait à peine la monarchie de cour de la monarchie féodale; et c'était à M. Dulaure, ou à l'insulteur de Jeanne d'Arc, que la jeunesse demandait des leçons de philosophie et de politique. Étrangère à la foi comme au respect, cette génération, entrée dans la vie durant la longue suspension du culte et de l'enseignement public, ignorait tout en religion comme en histoire; et, par une conséquence de cette sorte d'ignorance invincible, il s'était établi pour elle une solidarité fatale entre l'esprit révolutionnaire et l'esprit antichrétien. Par contre coup, la portion qui en était demeurée chrétienne avait vu, presque toujours, au sanctuaire domestique, confondre les deux causes pour lesquelles on y avait souffert, et le symbole religieux, en quelque sorte, s'élargir pour protéger, par une sanction divine, des intérêts d'un ordre très-différent. Cet antagonisme natif d'idées et de croyances ne se révélait nulle part sous des formes plus accusées que dans le quartier latin.

La liberté politique ne pouvait être fondée en France en dehors des principes du christianisme, qui en est la source même, ce qu'ignorait malheureusement la plus grande partie de la jeunesse; d'un autre côté, il était fort périlleux pour l'Église, qui entendait chanter en chœur les Bourbons et la foi autour des croix de mission fleurdelisées, de paraître associer son avenir

au sort d'une dynastie de plus en plus menacée. S'il est mauvais de vouloir séparer l'Église de l'État, il est bon de la séparer des partis; il est meilleur encore de la dégager de toute solidarité dans nos agitations passagères puisqu'elle est destinée à leur survivre. Mais cette identification était trop bien expliquée par la puissance naturelle des souvenirs, et elle n'engageait d'ailleurs aucune question de doctrine. C'était une simple affaire de conduite; or l'esprit de conduite est ce qui manque le plus aux partis honnêtes, et peut-être faudrait-il dire que cette qualité leur manque habituellement dans la mesure même de leur honnêteté. Sous la restauration, l'opinion royaliste prit de petits moyens pour atteindre un grand but, et ses meilleures intentions vinrent échouer contre ses maladresses.

Les sociétés secrètes étaient, en ce temps-là, le centre de l'impulsion imprimée à l'opinion révolutionnaire, soit que celle-ci poussât de malheureux sous-officiers à l'insurrection et à l'échafaud, soit que, par la voix de Manuel, elle jetât la jeunesse des écoles sur les places publiques ou qu'elle l'enrôlât dans les ventes du carbonarisme. Par un concours de circonstances très-regrettables, quoique fort innocentes en elles-mêmes, une portion de la droite se trouvait enlacée dans une organisation occulte à peu près semblable, et ses chefs en attendaient, pour la cause monarchique et religieuse, les plus merveilleux résultats, comme si les armes utiles aux uns pouvaient toujours profiter aux autres..Formée durant l'empire, afin d'assister Pie VII captif à Fontainebleau, par une union secrète d'efforts

et de prières, la *Congrégation* eut des conséquences politiques très-différentes de celles qu'on en avait espérées. Cette œuvre, agrandie dans ses bases après le rétablissement de la maison de Bourbon, se donnait alors pour but principal de patronner la jeunesse chrétienne durant le cours de ses études à Paris, et de l'assister à son entrée dans les carrières publiques, de manière à peupler celles-ci de candidats d'un dévouement éprouvé à l'Église et à la royauté, en maintenant un lien secret entre des hommes honorables également engagés envers le trône et envers l'autel.

De longs efforts et de généreux sacrifices furent accomplis pour protéger les jeunes gens contre les périls de toute nature auxquels les exposait à Paris l'éloignement de la famille; mais ces efforts furent opérés sans tact, en contrariant à la fois et l'esprit général du temps, et l'esprit permanent de la jeunesse à laquelle il faut laisser toutes les apparences de la liberté, surtout lors qu'on en restreint l'usage ; de telle sorte que les plus respectables des hommes parvinrent à rendre leur dévouement stérile et leur concours désastreux. On agissait beaucoup plus dans l'espoir de sauver l'innocence des étudiants que dans la pensée de fortifier leur virilité, et l'on s'efforçait de revêtir de la tunique d'Éliacin ceux qu'il aurait été bon d'armer d'une triple cuirasse pour les grands combats de l'avenir.

Au centre du quartier latin s'ouvrit, en 1823, un vaste établissement pour la Société des *Bonnes Études*. Il fut doté d'une bibliothèque expurgée, et ne reçut

que la fine fleur des journaux monarchiques. Pour que ce système d'éducation pût obtenir quelque succès, il aurait fallu pouvoir séparer la jeunesse du milieu dans lequel elle était appelée à vivre. Ses fondateurs avaient oublié que le jardin du Luxembourg se trouvait à deux pas de l'Estrapade, et que, pour cinq centimes, les étudiants, peu flattés d'une tutelle politique maladroitement étalée, ne manqueraient point, dans leurs promenades journalières, de lire les feuilles de l'opposition, plaisir qu'ils prenaient, en effet, avec l'avidité toujours provoquée par le fruit défendu. Bien moins heureux dans leur blocus que ne l'ont été les Prussiens, les directeurs de l'établissement des *Bonnes Études* voyaient chaque jour la contrebande des journaux et des livres s'opérer sur la plus vaste échelle, et les idées de la jeunesse se transformer avec une rapidité fort alarmante. Des signes trop certains signalaient le progrès d'influences contre lesquelles le régime préventif n'avait pas prévalu, et chaque jour était marqué par les plus amères déceptions.

Les conférences littéraires avaient commencé par des lectures sur les gloires de la vieille monarchie; on y avait entendu des élégies nombreuses sur les malheurs de la famille royale, dont l'une, l'*Ode à Louis XVII*, était l'œuvre d'un inconnu à la veille de s'appeler Victor Hugo. Mais ces conférences ne tardèrent pas à accueillir des dissertations politiques dont s'émurent singulièrement les pères de famille qui avaient cru pouvoir protéger contre tout contact suspect la virginité intellectuelle de leurs enfants. Ce ne

furent pas, d'ailleurs, les étudiants qui reçurent le contre-coup le plus sensible des événements du dehors et des débats parlementaires : ce contre-coup atteignit surtout les maîtres, et, parmi ces derniers, ceux-là même dont le dévouement à la monarchie légitime avait été le plus éprouvé. MM. Michaud et Lacretelle, qui paraissaient aux grands jours dans l'amphithéâtre de la rue de l'Estrapade, pour y prononcer des allocutions où respirait la foi royaliste la plus ardente, y furent un soir accueillis par des applaudissements frénétiques. C'était au lendemain de l'éclatante protestation faite par l'Académie française, dont ils étaient membres, contre un projet de loi sur la presse présenté par M. de Peyronnet. Mais un plus grand scandale était à la veille de s'accomplir dans cette salle sur laquelle flottait un large drapeau fleurdelisé, et dont les bancs étaient garnis par une jeunesse considérée au pavillon Marsan comme la suprême espérance de l'avenir. M. le duc de Rivière, gouverneur de Mgr le duc de Bordeaux, y vint faire la visite annuelle dont il honorait l'établissement des *Bonnes Études*. A l'entrée du noble personnage, les cris de : *Vive la charte!* balancèrent tellement les cris de : *Vive le roi!* qu'une consternation visible se peignit sur le visage des fondateurs de l'œuvre, si mal récompensés de leurs peines. Ils semblaient tous répéter en chœur le mot attribué au propriétaire désappointé de l'oiseau dressé à Rome pour saluer le triomphe de Jules César : *Opera et impensa perdidi.*

Les opinions monarchiques de ma famille et les

croyances chrétiennes, de plus en plus raffermies dans mon cœur, m'avaient naturellement conduit à faire partie de cette Société, où quelques premiers essais littéraires m'avaient fait un peu remarquer. Mais le but que l'on s'y proposait, en associant des intérêts passagers au seul intérêt permanent de l'humanité, me répugnait instinctivement; rien ne me révoltait plus que la mesquinerie des moyens mis en regard de la hauteur des causes. Aussi, tout en me montrant reconnaissant des offres de service que voulaient bien me faire quelques hommes affiliés à la pieuse association dont je viens d'indiquer l'origine, étais-je demeuré très-ignorant de certaines pratiques secrètes, dont quelques vagues confidences m'avaient fait parfois sourire.

Cette ignorance provoqua une petite scène dont je consigne ici le souvenir, en devançant un peu l'ordre des temps. Lorsque je fus admis, à la fin de 1825, au ministère des affaires étrangères, je fus introduit dans le cabinet d'un haut employé de ce département, auquel je remis une lettre d'un personnage considérable de la droite, dont le concours m'avait été des plus utiles. Ce fonctionnaire, aussi ardent dans ses opinions qu'il était tiède dans ses croyances, avait peu profité du précepte classique de M. de Talleyrand, et s'obstinait à déployer du zèle. Il me fit un accueil très-bienveillant, entama une conversation politique à laquelle je me mêlai avec une réserve qui dut lui donner une piètre idée de mon esprit; et, me tendant enfin la main avec beaucoup de cordialité, il enlaça ses doigts aux miens d'une façon qui m'embarrassa, sans que j'y

rattachasse d'ailleurs aucune signification précise. L'entretien fut de sa part plutôt encourageant qu'abandonné, ce monsieur paraissant attendre jusqu'à la fin un mot ou un geste qui correspondît au mouvement dont le sens m'échappait. Lorsque, quelques jours après, il m'arriva de parler de cette entrevue à un homme pourvu de plus d'expérience que je n'en possédais moi-même, et quand j'eus incidemment mentionné le geste qui m'avait étonné : « Ah ! maladroit, s'écria-t-il, c'était la chaîne ; il fallait passer le pouce dans l'anneau ; vous avez manqué votre fortune ! » Il me fut révélé, ce jour-là, que lorsque les sociétés secrètes ne sont pas dangereuses, elles sont ridicules.

Les doctrines philosophiques du dix-huitième siècle, représentées par un vieillard peu sérieux, avaient retrempé la foi de mon enfance, bien loin de l'affaiblir ; la maladresse d'un parti qui aspirait à transformer une opinion en croyance, en servant les intérêts les plus élevés par des tentatives puériles, fit de moi un partisan décidé des institutions libres et du régime parlementaire. Je dois donc à une énergique réaction contre la double influence à laquelle fut soumise ma jeunesse, la foi solide qui a consolé ma vie, et mon inaltérable fidélité aux idées politiques auxquelles je concourus à donner un peu plus tard, un premier organe au sein de la presse religieuse.

CHAPITRE II

LES PARTIS ET LES ÉCOLES SOUS LA RESTAURATION

Une circonstance imprévue m'ouvrit dans le même temps quelques percées sur le monde de l'opposition, qui m'inspirait de loin sinon beaucoup de sympathie, du moins beaucoup de curiosité. M. de Kératry, élu député aux élections de 1819, était venu prendre place dans les rangs de la gauche. Il avait épousé la sœur de ma mère ; nous vivions à la campagne fort près l'un de l'autre, et la mort prématurée de ma tante, qui ne lui laissa point d'enfants, n'avait rien changé à nos relations d'intimité. Quoique possédant les qualités natives d'un parfait gentilhomme, M. de Kératry était alors la bête noire de toute notre noblesse, à laquelle il avait, bien jeune encore, rompu en visière aux derniers états de Bretagne, en publiant à Rennes une brochure contre le droit d'aînesse, brochure qui aurait peut-être gagné à n'être point signée par un cadet. Il n'émigra pas, ne s'associa point aux protestations de la province contre les actes de l'Assemblée nationale, se fit homme de lettres, et, pour ses débuts,

romancier. A trente ans, il commença par imiter Sterne, pour finir, à soixante, par imiter Walter Scott. L'originalité, qui manquait à cet écrivain dans les lettres, ne lui fut pas refusée dans les sciences. Les *Inductions morales et physiologiques* révèlent un penseur dont la chaude éloquence est parfois déparée par des traits d'un goût équivoque.

Repoussé par *sa caste*, comme on disait alors, il rechercha, sous la Restauration, la faveur et les votes de la bourgeoisie censitaire, et fut nommé à Brest. M. de Trézurin avait interdit l'accès de sa maison au nouveau député, qu'il nommait son neveu le rénégat ; et mes relations avec un parent qui me continuait à Paris les bontés auxquelles il m'avait accoutumé depuis ma première enfance irritaient fort mon grand-oncle, si parfaitement coulant sur tout le reste. Lorsque, par son entremise, j'avais obtenu un billet pour la Chambre, et qu'il m'arrivait de n'être pas rentré à l'heure du dîner, j'étais accueilli par les sarcasmes les plus amers. M. de Trézurin déclarait ne pouvoir comprendre l'intérêt qu'un jeune homme bien élevé paraissait prendre à l'indécent pugilat où, de par la charte, qu'il appelait en minaudant la *chatte* du roi, on obligeait les ministres à venir se colleter avec des avocats pour les menus plaisirs de la galerie. Ces institutions lui étaient surtout antipathiques parce qu'elles lui paraissaient incompatibles avec le véritable esprit français qu'il ne leur pardonnait pas d'avoir atteint à ses sources, en faisant d'un peuple aimable et poli un peuple d'ergoteurs et de pédants.

Mes meilleurs jours étaient pourtant ceux durant lesquels, au risque d'une remontrance sur ma rentrée tardive, je pouvais prendre place dans les rangs pressés de ces tribunes du palais Bourbon, où la jeunesse portait alors et des convictions ardentes, et des passions politiques implacables. J'ai assisté, sous la monarchie de Juillet, à de grandes luttes oratoires à l'issue desquelles je me trouvais directement intéressé; j'ai entendu des orateurs d'une habileté plus consommée; mais aucune de ces magnifiques journées ne m'a laissé l'impression profonde que j'emportai à vingt ans des débats soulevés à l'occasion des votants du 21 janvier, et par les mesures d'exception qui suivirent le meurtre du duc de Berry; aucune discussion ne m'a paru empreinte de l'esprit philosophique que j'avais remarqué dans les harangues magistrales prononcées à l'occasion de l'indemnité des émigrés, du droit d'aînesse, de la loi du sacrilége, et du projet de loi sur la police de la presse, durant le ministère de M. de Villèle. Cette diversité dans les impressions peut s'expliquer sans doute par la diversité des âges, mais ne viendrait-elle pas surtout du caractère très-différent des discussions parlementaires dans la période antérieure à 1830, et dans celle qu'ouvrit la révolution de Juillet?

Avant la chute de la branche aînée, la bataille était presque toujours engagée sur le terrain des théories sociales; c'était une sorte de duel entre le droit historique antérieur à 89, et le droit populaire qui prévalut à cette époque. Dans l'enceinte du palais Bourbon, on

assistait alors à la lutte de deux écoles donnant l'une et l'autre à la révolution française un sens et une portée entièrement contraires. L'éloquence parlementaire revêtit une physionomie à la fois moins dogmatique et moins passionnée sous la monarchie de 1830 ; car, après le triomphe définitif de la souveraineté nationale, les questions théoriques qui avaient si longtemps divisé les esprits se trouvèrent en quelque sorte enterrées dans l'abîme où s'était englouti tout le vieux droit traditionnel.

De 1820 à 1830, la gauche, écartée du pouvoir par une sorte de barrière infranchissable, combattait d'ailleurs pour des idées, sans avoir à se préoccuper beaucoup des portefeuilles, les calculs personnels tenant alors très-peu de place dans la stratégie parlementaire. L'orthodoxie politique de ce parti était surveillée par Dupont (de l'Eure), borne de granit, qu'une révolution ne put même déplacer. Ce caractère dogmatique se révélait plus nettement encore pour la droite, devant laquelle M. de Bonald déroulait, telles qu'il les comprenait lui-même, les lois primitives de la famille et de la société, accumulant avec un esprit infini des analogies toujours ingénieuses, lors même qu'elles portaient moins sur les idées que sur les mots, et qu'elles semblaient quelquefois tourner au calembour.

Droit suprême du prince, source de toute souveraineté comme de toute justice ; droit de la nation dominant le droit de la couronne : tels étaient, durant la Restauration, les deux pôles de la métaphysique gouvernementale, pôles que la révolution de Juillet eu

pour principal effet de déplacer. Il arrivait assez souvent que certains orateurs subissaient simultanément l'effet de cette double attraction en sens contraire, et cet effet était sensible surtout chez les plus illustres. M. Lainé, simple avocat, dont la haine qu'il professait pour l'empire avait fait un ardent royaliste; M. de Serre, très-attaché aux institutions constitutionnelles, mais dévoué avec passion à la dynastie qu'il avait suivie dans l'exil, furent peut-être les deux ministres qui donnèrent les gages les plus décisifs aux idées démocratiques. Le premier fut l'auteur de cette loi électorale de 1817, tellement hardie que la monarchie n'aurait pu en supporter longtemps l'effet sans périr; la France doit au second la grande loi de 1819 sur la presse, dont la clairvoyante sagesse n'a pas été dépassée.

L'âme sympathique de M. Lainé vibrait sous l'action des deux courants qui venaient s'y heurter comme pour lui faire rendre de grands sons. Ce ministre montait rarement à la tribune sans que de grosses larmes roulassent dans ses yeux, au souvenir soudainement évoqué des malheurs de la maison royale et des crimes de la Révolution. Lorsqu'un mot imprudent, parti de la gauche, le mettait en présence de ces images, son visage sans expression se transfigurait par la flamme qui de son cœur passait sur ses lèvres: M. Lainé parlait comme un *ultrà* de 1815, la veille du jour où l'avocat démocrate, se retrouvant dans le milieu de tous les intérêts contemporains, s'exposait à dépasser par l'ampleur de ses concessions la mesure commandée par la prudence. C'était un puritain doublé d'un cavalier.

Avec une organisation moins impressionnable, M. de Serre, garde des sceaux dans le ministère de M. Decazes, était également combattu entre ses traditions d'émigré, qui lui faisaient voir avec faveur les tentatives de la droite pour reconstituer aristocratiquement la société française, et les inspirations de son grand sens politique qui lui révélaient la périlleuse inefficacité de pareilles conceptions : douloureuses perplexités qui hâtèrent le terme de sa vie.

Dans la belle discussion provoquée par les pétitions adressées à la Chambre pour obtenir le rappel des proscrits de 1815, je le vois encore, revêtu de la simarre qu'il portait si noblement, monter avec effort les marches de la tribune déjà prête à se dérober sous ses pieds. Il commença par mettre en regard de la longue série d'attentats commis contre la royauté légitime l'inépuisable clémence du prince, prescrivant aux tribunaux comme aux citoyens l'oubli qu'il pratiquait lui-même; puis il fit entrevoir comme prochains de nouveaux témoignages de cette clémence inépuisable. Mais, lorsque des murmures partis des bancs occupés par les vieux serviteurs de la monarchie eurent fait croire au ministre qu'on donnait, dans cette partie de la Chambre, une extension sans limites à sa pensée, il sembla se redresser tout à coup comme saisi d'effroi au souvenir de la grande immolation juridique consommée en face du palais où retentissait sa voix puissante, et nul de ceux qui l'entendirent ce jour-là n'a pu oublier son attitude, lorsqu'avec un geste souverain il prononça le mot fameux : « Pour les régicides,

jamais ! » arrêt qui semblait interdire jusqu'à l'espérance, et qu'une autre inspiration vint mettre à néant dès le lendemain.

Un ami de MM. de Serre et Lainé consacrait à l'œuvre de sagesse, à laquelle s'étaient dévoués ces deux ministres, un talent dont profita peu la cause à laquelle il était sincèrement dévoué. Ancien correspondant du roi Louis XVIII, devenu sous l'Empire professeur de philosophie à la Faculté des lettres, M. Royer-Collard était assurément un royaliste de bon aloi ; mais le droit de la bourgeoisie à la suprématie politique le touchait encore plus que le droit héréditaire de la royauté. Il se considérait comme appelé à en constater la légitimité et à en déterminer les conditions, il en était le prophète confiant et hautain. Le gouvernement des classes moyennes, fondé sur leur supériorité en richesse et en lumière, tel était à ses yeux le dernier mot de l'histoire, l'*alpha* et l'*oméga* de toute la science politique. Il contemplait, avec un mépris dont témoignaient toutes ses paroles, les efforts des anciennes classes privilégiées pour reprendre au sein de la France nouvelle une partie du terrain qu'elles n'avaient jamais su défendre ; il annonçait, avec l'assurance qui sied aux oracles, l'irrésistible avénement de la bourgeoisie au gouvernement de l'Europe moderne, sans refuser d'ailleurs à la royauté légitime l'aumône de sa vieille fidélité. Exclusivement occupé du mouvement ascensionnel qu'il signalait dans les classes moyennes, il semblait fermer complétement les yeux sur des aspirations beaucoup plus menaçantes pour leur domina-

tion politique et pour leur avenir que ne pouvaient l'être, en 1825, les tentatives de l'école aristocratique.

M. Royer-Collard paraissait en effet s'inquiéter beaucoup plus des souvenirs de l'*Œil-de-bœuf* que des souvenirs des clubs, et redouter les marquis plutôt que les jacobins. Aussi, la France vit-elle se produire, au lendemain de la Révolution de 1830, un phénomène des plus étranges : l'homme illustre, qui avait concouru d'une façon décisive, comme orateur et comme président de la Chambre, au triomphe du droit parlementaire, disparut en quelque sorte dans sa victoire, au moment où l'Assemblée, si justement appelée sa classe, constituait, en la symbolisant dans une dynastie nouvelle, cette monarchie bourgeoise que M. Royer-Collard avait dogmatiquement annoncée comme la conséquence finale et le dernier mot de la Révolution française.

Quinze ans après l'époque où me reportent ces souvenirs, il m'est arrivé de siéger à côté de M. Royer-Collard sur les bancs de l'Assemblée dont il avait été le dominateur suprême. En le voyant silencieux et morose dans cette salle qui lui faisait, me disait-il, l'effet d'une place publique, tant il y coudoyait d'inconnus, où d'ailleurs il n'épargnait au pouvoir dont il avait été l'initiateur ni les exigences, ni les épigrammes, je remontais aux jours où sa parole, avidement attendue, remuait la conscience publique dans ses dernières profondeurs. La France avait encore plus changé que l'orateur, et la pensée du pays avait pris un autre cours. Ce que M. Royer-Collard avait si longtemps considéré

comme le but à poursuivre par les sociétés modernes n'était plus, hélas! qu'une étape destinée à être bientôt franchie sur la route sans fin des révolutions.

Aussi, les belles harangues que la nation avait écoutées, suspendue aux lèvres de l'orateur, s'étaient-elles transformées en merveilleux monuments d'art, dans lesquels la langue du dix-septième siècle s'assouplit et se dilate pour refléter, sans nul effort apparent, quoiqu'à l'aide d'un travail infini, les nuances les plus délicates de l'esprit du dix-neuvième. Je ne saurais omettre, en évoquant après un demi-siècle ces souvenirs encore si vivants pour moi, l'autorité que l'attitude de l'orateur ajoutait à ses paroles. A lui seul l'auditoire permettait de lire, chose naturelle, puisqu'on venait pour entendre une leçon : aussi le régent, sûr de son public, laissait-il percer sur son visage éclairé par un ironique sourire, le double sentiment qui remplissait son âme, la confiance et le dédain.

Très-puissante dans le pays, la gauche n'approchait dans la Chambre, ni pour l'influence ni pour le talent, de ce parti ministériel, qui, depuis l'ordonnance du 5 septembre 1816 jusqu'à l'arrivée de la droite aux affaires, en 1822, demeura séparé des deux partis extrêmes. Cette gauche parlait presque toujours par la fenêtre, parce que le but poursuivi par la plupart de ses orateurs était une révolution. Plein de verve démocratique, sans avoir rien d'ailleurs d'un grand orateur, Manuel cultivait avec succès l'art d'aller par ses paroles, au risque de se faire *empoigner*, jusqu'à la limite où l'opposition légale touche à l'insurrection.

Benjamin-Constant était un journaliste incisif, qui suppléait à force d'esprit aux qualités oratoires dont il était absolument dépourvu. Rien de plus étrange que le contraste qui se révélait chez cet homme éminent, entre une nature sceptique jusqu'au cynisme, et le dogmatisme théorique qu'il s'efforçait d'introduire dans le droit constitutionnel. Tout était trouble et souffrance dans cette vie partagée entre de grands déréglements et les plus poignantes tortures de l'intelligence. Ces luttes intérieures, durant lesquelles l'esprit avait étouffé le cœur, déterminèrent la formation d'un ensemble glacial très-repoussant pour la jeunesse, quelque effort que fît Benjamin-Constant pour se la concilier.

A côté de ce causeur lettré, dont les événements avaient fait un orateur politique, siégeait un homme dont la pensée ferme, exprimée dans un langage d'un effet toujours calculé, soulevait les applaudissements sans provoquer les murmures, parce qu'il mettait à ménager ses adversaires autant d'art que Manuel et Benjamin Constant pouvaient en mettre à les blesser. Le général Foy était le type de l'orateur militaire. Il s'efforçait d'associer la prudence d'un chef d'armée au brillant entrain d'un soldat; et des harangues toujours fort travaillées, qui, dans une autre bouche, auraient à coup sûr senti la lampe, sentaient la poudre dans la sienne. Son beau profil se dessinait à la tribune comme un camée antique; et cet homme, qui fut l'honneur de l'opposition, aurait été, avec Casimir Périer, la force et le conseil du gouvernement de 1830,

si les émotions de la tribune n'avaient dévoré sa vie.

Mais, c'était sur un autre personnage que se portaient surtout les regards des jeunes gens, lorsqu'aux jours d'orage ils envahissaient les abords du palais Bourbon, en poussant dans une attitude peu rassurante le cri fort équivoque de : *Vive la charte!* Le vieux général la Fayette n'était ni un orateur ni même, à proprement parler, un homme politique : c'était un drapeau. Il suffisait qu'il se montrât pour provoquer d'enthousiasmes acclamations. Le héros des deux mondes avait fini par partager sincèrement l'adoration que l'on portait à sa personne, et par se croire le Bouddha incarné de la liberté. Il régnait dans son attitude une satisfaction béate : n'étant jamais contredit, il ne discutait jamais ; et lorsque l'on causait avec lui, il semblait toujours répondre à sa propre pensée. J'eus l'heureuse fortune de le rencontrer quelquefois le matin chez M. de Kératry, où il apparaissait devant le directeur du *Courrier* comme le maître de l'Olympe devant un des *dii minores.* Une telle rencontre était un événement, car voir la Fayette en Europe et Bolivar en Amérique était, en ce temps-là, la suprême ambition des touristes et des curieux. Une conversation accidentelle avec l'un ou l'autre des personnages que je viens de crayonner faisait époque pour toute la jeune génération. Il y avait en tout cela des engouements peu justifiés, et c'est un tort dont on est fort revenu. Quel homme notre jeunesse d'aujourd'hui acclame-t-elle avec excès, et tient-elle pour une bonne fortune de rencontrer?

La jeunesse de l'époque de la Restauration, si prodigue d'enthousiasme, ne rappelle par aucun trait celle que la France a vue, sous le second Empire, assister à la chute de toutes ses croyances politiques, en y perdant jusqu'à ses passions. Cette génération-là aurait accompagné à l'échafaud les sergents de la Rochelle aussi résolûment qu'elle conspirait à Saumur et à Belfort, et ses admirations n'étaient pas moins sincères que ses haines. Elle pouvait, dans ses exaltations fort condamnables, s'exposer à renverser un bon gouvernement; mais elle n'aurait préparé la France ni pour les hontes de la dictature, ni pour celles de l'invasion: ce ne fut qu'après la chute des institutions constitutionnelles, qu'on vit le sol se couvrir tout à coup de ces agarics à végétation luxuriante, qui ont donné à l'administration la moisson des fonctionnaires à poigne, et à l'armée celle des généraux capitulés.

Un pareil obscurcissement des intelligences, une telle dégradation des âmes, ont été le produit fatal de causes multiples, dont aucune n'avait encore agi d'une manière sensible durant l'époque de la Restauration. La richesse publique était grande, sans doute, sous le ministère de M. de Villèle, où le 5 p. 100 touchait à 125 fr.; mais, ni la lèpre du bien-être, ni l'impudence de la spéculation systématiquement favorisée, n'avaient encore développé l'impure pléthore qui a paralysé la nation en face de l'étranger comme en face de l'anarchie.

Les étudiants de 1825, qui, après avoir *fait queue* de grand matin sous le péristyle glacial du Palais-Bourbon, pour suivre les débats parlementaires, dan-

saient le soir à la Grande-Chaumière, n'étaient peut-être pas de mœurs plus sévères que les habitués du bal Mabile; mais cette jeunesse, convaincue jusqu'au fanatisme, n'appartenait point à la pâle Bohême dont l'histoire est venue s'achever dans l'orgie sanglante de la Commune. C'est par la dépravation réfléchie de l'intelligence que l'homme descend en de tels abîmes; pour en atteindre le fond, il faut qu'une froide et sacrilége confusion se soit opérée entre le bien et le mal, et que dans le désert de la vie il n'y ait plus rien debout que la sensualité et l'orgueil.

Le grand mouvement intellectuel provoqué par les institutions politiques était alors dans la splendeur de son aurore. Représenté par des noms jeunes et beaux comme l'espérance, il promettait à une génération avide de nouveautés de l'introduire dans un monde inexploré. L'ancienne littérature dramatique était manifestement épuisée, comme la société élégante dont elle avait été l'expression. Notre théâtre classique n'avait pas prétendu, ainsi qu'on l'a dit trop souvent, s'assimiler le génie de l'antiquité, qui ne lui a guère fourni que des cadres. Si l'esprit français, dans le plein épanouissement de sa séve, s'était accommodé de la sévérité des formes antiques, c'est uniquement parce que celles-ci concordaient, par leur correcte rigueur, avec l'étiquette dans laquelle était venue se résumer durant les trois derniers règnes toute la constitution politique de la monarchie. Splendide sous Louis XIV, dont il reflétait la froide solennité, notre théâtre s'était fait sentencieux sous le roi Voltaire, et n'était plus de-

puis cinquante ans qu'une momie enlacée dans des bandelettes. Ce genre artificiel ne pouvait survivre à l'ordre social qui l'avait inspiré. En renversant la vieille hiérarchie, l'Assemblée constituante avait frappé au cœur l'ancienne comédie française, administrée par les premiers gentilshommes de la Chambre, comme une sorte de dépendance domestique de la royauté. Si nos chefs-d'œuvre classiques rencontrèrent quelque faveur sous l'empire, cette faveur s'explique par celle que leur accordait le maître, qui entendait singer la monarchie, pour en renouer à son profit les traditions. Si cette faveur se prolongea quelque peu sous la Restauration, elle s'explique par deux causes : la présence au théâtre d'un interprète incomparable, et la lenteur avec laquelle se développèrent les nouveaux germes littéraires au milieu d'une société bouleversée par la révolution, et qui était si loin encore d'être reconstituée par d'autres mœurs et par d'autres lois.

Talma a reculé de 1787, date de ses débuts, à 1826, date de sa mort, la chute de l'ancien Théâtre-Français. Je ne saurais prononcer ce nom sans me rappeler, avec leurs joies enivrantes, les belles soirées où, après de mortelles heures d'attente passées debout dans un couloir obscur, j'étais enfin admis, et parfois à la suite d'une sorte de lutte, dans cette salle, déjà recueillie sous l'impression anticipée des nobles plaisirs qui l'attendaient. La génération actuelle, qui a conservé un souvenir mérité de l'admirable *lectrice* à laquelle elle a dû des jouissances d'esprit si délicates, n'a pu se faire aucune idée, en entendant mademoiselle Rachel,

de ce qu'était cet homme prodigieux. Elle ne l'a pas vu, soulevant un public au tonnerre de sa voix, le domptant par l'éclair magnétique de son regard, pour faire passer son auditoire des frémissements de la terreur aux larmes de la pitié et aux extases de la tendresse. Grand et naïf comme les personnages de la Bible et de l'Iliade, Talma réunissait des qualités qui semblaient s'exclure. Exact dans le costume comme un archéologue de profession, composant son visage d'après Tacite ou Suétone, il brisait le rhythme alexandrin, dans lequel sa parole était emprisonnée, pour monter, le plus souvent sans transition, du réalisme le plus effrayant dans les régions idéales dont sa vue semblait percer les dernières profondeurs. L'hémistiche le moins remarqué lui révélait une source cachée de poésie, et l'auteur était beaucoup plus surpris que le public en voyant le grand acteur lui prêter sa pensée, et transformer, en se l'appropriant, une œuvre qu'il faisait sienne. Bien moins à l'aise avec les poëtes de génie qu'avec les écrivains médiocres, plus libre avec Ducis et M. de Jouy qu'avec Corneille ou Racine, Talma n'avait vraiment toute sa valeur que dans les rôles incomplétement dessinés où il pouvait entrer carrément, en unissant à la fidélité scrupuleuse de l'interprète l'originalité créatrice du commentateur.

La mort de Talma hâta la révolution qui se préparait au milieu des controverses les plus ardentes. M. Victor Hugo, auquel les lettres devaient déjà les *Odes et ballades*, venait de publier le drame de *Cromwell* qu'il ne destinait point à la scène, mais dont la préface,

écrite en forme de manifeste, constituait, en ce qui touchait à la réforme de l'art dramatique, un programme demeuré en grande partie stérile, comme tous les programmes radicaux.

La théorie fondamentale développée par le jeune poëte que M. de Chateaubriand avait surnommé, disait-on, l'enfant sublime, assertion contre laquelle je l'ai entendu d'ailleurs protester, reposait sur cette donnée que le beau conventionnel ne saurait survivre aux conditions spéciales dans lequelles il a été conçu et accepté, vérité très-évidente qui conduisait l'écrivain à des conclusions infiniment plus contestables. M. Hugo inférait en effet, fort gratuitement, de ce principe, que la poésie étant, par l'étendue sans bornes de son domaine, adéquate à l'universalité des choses, tout ce qui est dans la nature doit fatalement se retrouver dans l'art, depuis le beau jusqu'au laid, depuis le sublime jusqu'au grotesque. Ce procédé est sans doute celui de Shakespeare ; mais le poëte anglais, qui écrivait sans système, n'a jamais prétendu faire, en l'appliquant, autre chose que de l'empirisme, tandis que M. Hugo, l'ayant transformé en théorie, en l'exagérant de plus en plus dans la pratique, afin de mettre sa pensée plus en relief, ne tarda pas à se croire assez fort pour imposer sa foi littéraire, jusque dans ses applications les plus repoussantes, à la conscience de son pays. Dans ses improvisations quotidiennes, Shakespeare avait été le plus libre comme le plus riche des peintres ; sous l'empire d'un sorte d'hallucination maladive, son imitateur ne tarda pas à devenir le plus

systématique des écrivains et le plus impérieux des chefs d'école.

Marion Delorme signala la première agression dirigée contre l'ordre social par un poëte qui se crut, presque au début de sa carrière, appelé à réformer les institutions comme les idées, et dont le cerveau était trop faible pour supporter la dangereuse épreuve d'une gloire bruyante. La censure repoussa de la scène ce premier essai de *réhabilitation* émané du poëte réformateur, qui continua bientôt, dans l'intérêt de toutes les *victimes* de l'opinion et des lois, la croisade commencée dans l'intérêt d'une prostituée. L'Académie française, dont le public n'admit pas le complet désintéressement dans cette affaire, conseilla au pouvoir, comme elle aurait pu le faire au temps de son fondateur, d'appliquer le même ostracisme à *Hernani*, et cette inspiration regrettable de quelques vieux poëtes dont Talma n'était plus là pour galvaniser les œuvres, valut au roi Charles X une dernière heure de popularité, car elle fournit à ce prince l'occasion de dire, avec sa bonne grâce habituelle, que, dans les questions de cette nature, on n'avait qu'un seul droit, celui de payer sa place pour applaudir ou pour siffler.

La représentation de *Hernani* marque, après celle du *Mariage de Figaro*, la date plus significative dans l'histoire des lettres et de la pensée publique en France. Dans la salle, où s'échangeaient les provocations et les défis entre spectateurs fanatisés, l'atmosphère était comme imprégnée de fluide révolutionnaire. Les cris : *A bas Racine!* étaient proférés du ton dont on aurait

dit : *A bas Polignac!* Il semble que la jeunesse fût venue au Théâtre-Français pour démolir l'un des bastions de la vieille société monarchique, et le succès de la pièce fut emporté à peu près comme le fut, six mois plus tard, la victoire de juillet.

Mais ce que nul ne prévoyait à cette époque d'espérance et d'illusion, c'est que, de toutes les parties de l'art, le théâtre, sur lequel se portaient alors les préoccupations universelles, serait celle où les efforts se déploieraient avec le plus de stérilité. De tant d'œuvres bruyamment saluées, rien, ou à peu près rien, ne demeurera. Grâce aux machinistes et aux costumiers, le mélodrame aura seul profité de ces vaines audaces, auxquelles ont nui au même degré deux défauts qui semblent s'exclure : l'affectation du réalisme et la prétention philosophique. Ni les déclamateurs mis en scène par l'auteur de *Ruy-Blas* pour en finir avec la vieille morale, ni les fantastiques personnages imaginés par l'auteur d'*Antony* pour remuer les cœurs en tiraillant les nerfs, ne sont appelés à prendre place dans l'immortelle galerie d'êtres vivants dont Molière et Shakespeare ont agrandi le domaine de la création. La réforme dramatique inaugurée vers la fin de la Restauration a eu le sort de la plupart de nos révolutions : elle a effacé sans écrire.

Mais ces efforts généreux et ces ardentes controverses aboutirent fort heureusement, dans d'autres parties de l'art, à des résultats plus effectifs. Si la société nouvelle qui, depuis 1789, cherche en vain sa forme définitive, ne pouvait donner encore dans la littérature drama-

tique, une vivante image d'elle-même, l'homme du dix-neuvième siècle, remué dans tout son être par des problèmes nouveaux et des inconnues formidables, laissa déborder du plus profond de son cœur des sources de poésie jusqu'alors ignorées. Ni les strophes solennelles de J.-B. Rousseau, ni les élégantes bucoliques de l'abbé Delille ne suffisaient plus à l'expression de tant de souffrances, à la divulgation de tant d'anxiétés. Le *vague des passions* n'est pas, comme a semblé le dire M. de Chateaubriand, la conséquence nécessaire de la pensée chrétienne appliquée aux sentiments intimes de l'homme; c'est l'effet douloureux de la lutte engagée entre la raison, dont l'insuffisance le glace d'effroi, et la religion, où la lumière ne se révèle qu'à travers les ombres. Lorsque commença, sous le drapeau du romantisme, arboré pas madame de Staël, l'ardente lutte pour laquelle se passionna ma jeunesse, la maladie de René était celle de presque toute la génération qui cherchait laborieusément sa voie dans la politique et dans les lettres.

De cette disposition d'esprit sortit la haute inspiration lyrique demeurée l'honneur de l'école nouvelle. Les plaintes que, sur les grèves de l'océan, René faisait monter vers le ciel, mêlées aux murmures d'une mer moins orageuse que son âme, se retrouvaient adoucies et comme apaisées dans les chants que modulait sur sa harpe d'or l'auteur des *Harmonies*. C'était le même mal, arrivé à son plus haut paroxysme chez le premier, et remplacé, chez le second, par une sorte

de convalescence mal affermie. La note religieuse, qui vibre dans les odes de Victor Hugo tout aussi bien que dans les vers de Lamartine, cette note grave et mystique qu'on retrouve jusque dans les premières poésies de M. Sainte-Beuve, était alors la tonique dominante dans toute la poésie lyrique, tant elle se dégageait naturellement de ce concert douloureux. Les éternels problèmes soulevés par les mystères de la vie humaine poursuivaient jusqu'aux intelligences les plus rebelles à la foi, à ce point qu'on vit bientôt de hardis jeunes gens, nés et nourris dans l'incrédulité, rompre avec les traditions sceptiques du dernier siècle, et gravir, à Ménilmontant, en se déclarant apôtres d'une foi nouvelle, le calvaire du ridicule.

On ne saurait comprendre aujourd'hui l'ardente sincérité de ces controverses. Les passions littéraires n'étaient guère moins vives que les passions politiques et procédaient de la même façon. La littérature avait ses ultras comme ses jacobins, les uns voulant tout conserver, les autres tout détruire; les premiers croyant au droit des trois unités comme à la légitimité monarchique, les seconds aspirant à refaire la langue française en en brisant le moule pour la punir de s'être laissé asservir depuis la Renaissance. Appliquées à la politique contemporaine, ces habitudes d'esprit conduisaient aux plus bouffonnes conséquences. Si, dans les salons de la rive gauche, on considérait le duc Decazes comme en conspiration permanente contre la royauté, à laquelle il devait tout, chez les vieux universitaires, Shakespeare, Gœthe et Byron étaient aussi

des noms de conspirateurs qu'on ne prononçait pas sans se signer.

J'ai conservé un souvenir charmant des petites soirées littéraires de M. Charles Lacretelle, consacrées à des lectures où s'essayaient les débutants, concurremment avec les poëtes émérites en quête d'un auditoire que le théâtre ne leur donnait plus. Là paraissaient, dans l'attitude irritée et mélancolique de vaincus au lendemain d'une révolution, l'auteur de *Ninus II*, M. Brifaut, l'auteur des *Templiers*, le savant M. Raynouard, l'auteur de *Sylla*, sauvé un moment du naufrage par la célèbre perruque de Talma, l'auteur de *Germanicus*, qui dut un dernier éclair de faveur à quelques années d'exil. On remarquait à côté d'eux MM. Roger, Auger, Campenon, Baour-Lormian, Parceval-Grandmaison, académiciens à cheval sur l'orthodoxie littéraire comme de vieilles marquises sur l'orthodoxie monarchique. Le dernier de ces messieurs ne nous épargna aucun des chants de son poëme épique sur Philippe Auguste, par lequel il croyait avoir rempli, pour la postérité, la plus regrettable lacune de notre littérature française. Ce régime était sévère, et nous cachions plus d'un sourire dans nos jeunes barbes ; mais ces austères soirées étaient presque toujours tempérées par d'heureux incidents. Telle était ordinairement l'entrée tardive, au salon, des habitués de la Comédie Française, venant dans ce dernier sanctuaire ouvert à la légitimité littéraire exhaler leur indignation en présence de l'impénitence finale du public applaudissant un nouveau drame de Victor

Hugo, ou de la trahison de mademoiselle Mars, s'oubliant au point de fourvoyer Célimène dans la représentation de *Henri III*, œuvre romanesque d'une jeune créole de sang mêlé.

Il était curieux d'observer l'accueil fait dans ces réunions, où la colère survivait à la confiance, aux hommes principaux de la jeune littérature qui se faisaient présenter dans un salon envisagé, non sans motif, comme l'antichambre de l'Académie. Dans cet accueil, l'empressement tempérait la méfiance. On se sentait, sans consentir à l'avouer, en présence d'un mouvement irrésistible; et, comme il arrive presque toujours, on prenait ses mesures pour s'arranger avec l'avenir. MM. Soumet, de Vigny, Guiraud, Ancelot, de Beauchesne, Émile et Antony Deschamps avaient arboré, dans *la Muse française*, le drapeau de l'école nouvelle, en marchant à part de M. Hugo et en restant toujours d'une correction grammaticale irréprochable. Chaque numéro de ce recueil signalait une nouvelle apostasie littéraire dans les rangs de la brillante phalange issue du sein de l'opinion religieuse et monarchique. Ces défections furent d'abord amèrement pleurées; puis on résolut de n'y plus prendre garde, tant elles devenaient nombreuses. Bientôt les défectionnaires, entourés de la faveur publique, frappèrent à la porte de l'Académie, où le bon M. Lacretelle, assisté de MM. Auger et Roger, leur servit lui-même d'introducteur, en formulant quelques réserves pour sauver l'honneur du drapeau. Le bataillon sacré réserva ses dernières forces pour lutter, avec l'éner

du désespoir, contre les candidatures de MM. de Lamartine et Hugo, astres sinistres qu'on voyait poindre à l'horizon. Il fallut néanmoins céder au torrent, et le petit cénacle où il m'était tombé sur la tête des avalanches d'alexandrins finit par déserter la cause des trois unités, et même par se résigner, au commencement de 1830, à subir la candidature de l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies*.

Le salon de M. Lacretelle a été à peu près le dernier cercle littéraire de Paris qui eût conservé la vraie tradition du siècle précédent. Sous le gouvernement de 1830, la politique domina trop les lettres et leur enleva trop d'illustrations pour que celles-ci ne lui demeurassent pas un peu subordonnées. Il en fut ainsi à peu près partout, en exceptant toutefois l'Abbaye-aux-Bois, qui fut moins un salon littéraire qu'un temple muet au seuil duquel les critiques déposaient leurs armes, à peu près comme les musulmans quittent leurs chaussures avant de pénétrer dans une mosquée.

A l'heure où s'agitaient, dans la sphère des lettres et des arts, tant de questions ardemment débattues, des intérêts d'un ordre encore plus élevé sollicitaient l'attention publique. Le côté droit avait pris possession du pouvoir et ses chefs étaient tous au ministère. Enivré par le succès de la guerre entreprise, en 1823, pour la restauration de la monarchie espagnole, le parti royaliste croyait avoir puisé dans cette entreprise assez de force pour tenter l'application successive de ses théories, et pour commencer, par voie législative,

la reconstitution de la France sur ses véritables bases politiques et religieuses.

Toutes les questions qui se rattachent à la fondation d'institutions aristocratiques, toutes celles qui touchent aux rapports de l'Église et de l'État étaient agitées dans les grands salons de la rive gauche tout aussi bien que dans les populeux faubourgs de la rive droite. Pendant que MM. Bergasse et Cottu publiaient des recettes pour faire pousser en France les aristocrates comme des champignons, le projet de loi sur le droit d'aînesse organisait, en plein faubourg Saint-Germain, la conspiration des filles et des cadets. Enfin les questions religieuses, soulevées par l'école de l'abbé de Lamennais, dans leurs diverses applications sociales, venaient se placer au premier rang dans les préoccupations générales, et rendre aux passions voltairiennes tout le terrain que leur avaient fait perdre les discussions politiques. Le clergé redeviendrait-il un ordre dans l'État, reprendrait-il, avec la jouissance de ses propriétés anciennes non vendues, la tenue des registres de l'état civil? Dans quel sens fallait-il entendre la liberté de conscience garantie par la Charte, et quelles conséquences ultérieures aurait, sur les lois de la presse et sur l'ensemble de notre législation pénale, le principe qui venait d'être posé dans la loi du sacrilége? Ces redoutables problèmes, qui surexcitaient les plus mauvaises passions, étaient journellement discutés à la Courtille entre deux cotillons, comme chez lady Granville entre deux quadrilles. Je vois encore une blonde Anglaise, toute pourpre de colère, abusant

d'un mot malheureux de M. de Bonald, me demander, avec une sorte d'horreur, comment une assemblée chrétienne avait pu laisser dire que le sacrilége étant, par son énormité, un crime placé au-dessus de tout châtiment humain, il ne fallait voir, dans la peine de mort réclamée par la loi nouvelle, qu'une simple déclaration d'incompétence suivie du renvoi du coupable devant son juge naturel.

J'avais un peu plus de vingt ans au moment où cette fièvre générale agitait la France, qui s'y laissait aller sans inquiétude dans la confiance d'un avenir dont elle se croyait alors assurée, et je commençais à pénétrer dans cette société de Paris qui ne retrouvera jamais ni le sérieux mouvement d'esprit, ni les convictions à la fois sincères et passionnées de ce temps-là.

Dans l'isolement où me confinait ma résidence chez un parent octogénaire, j'aurais éprouvé quelque difficulté pour m'y faire admettre, si une porte hospitalière ne s'était heureusement ouverte devant moi à mon entrée dans le monde. Mon père eut la bonne pensée de m'envoyer une lettre d'introduction pour l'un de ses arrière-cousins, alors député et gentilhomme de la chambre, avec lequel il avait débuté, en 1786, dans le régiment de l'Ile-de-France, mais qu'il n'avait pas revu depuis la dissolution de l'armée des princes.

Le comte Charles d'Hautefeuille avait, et a conservé jusque dans la plus extrême vieillesse, le cachet de haute et simple distinction attaché à la bonne compagnie française. Il venait d'épouser mademoiselle de Beaurepaire, entrée dans la vie en poursuivant des

rêves auxquels vinrent succéder, sans altérer la sérénité de son âme, les réalités les plus sévères. Une imagination romanesque était tempérée chez cette personne d'élite par une rare élévation d'esprit. Son intelligence, avide de problèmes, allait du premier bond à l'extrémité de toute chose, abordant avec une témérité naïve les plus redoutables mystères. Elle aimait à côtoyer les abîmes, se laissant emporter par tous les courants, comme l'aérostat qui fend les airs sans savoir trop où atterrir. Les fusées de sa conversation allaient, pareilles aux flammes du Bengale, se perdre dans les plus obscures profondeurs. Cette conversation, souvent paradoxale, avait été cependant très-goûtée par madame la duchesse de Duras, à laquelle le sang créole qu'elle avait reçu de sa mère inspirait quelquefois de ces thèses aventureuses développées avec un vif éclat de couleurs devant un auditoire ébloui. Mais l'auteur d'*Édouard* et d'*Ourika* se complaisait moins à scruter les mystères de l'intelligence que les abîmes du cœur. Le thème de l'amour, dans ses luttes les plus douloureuses contre la puissance inflexible des convenances sociales, attirait la noble fondatrice du grand salon où la politique trouvait et des inspirations toujours élevées et des directions toujours prudentes. Tenu par une femme de talent, épouse d'un premier gentilhomme de la chambre, ce salon-là n'était possible que sous la Restauration : il constituait un terrain neutre où s'opérait, entre les illustrations d'origine et de nature diverses cet apaisement que provoque toujours le respect mutuel.

L'auteur de l'*Ame exilée* joignait à des prétentions bien plus modestes des aspirations philosophiques plus hardies. Le joli petit livre que je viens de nommer est, entre les ouvrages de madame d'Hautefeuille, le seul dont la génération actuelle ait gardé le souvenir. La plupart de ses romans manquent de la principale qualité qui fasse vivre cette sorte d'écrits. Le sens de la réalité y fait défaut, et ses héros n'ont pour patrie que l'imagination qui les enfante. Madame d'Hautefeuille n'ignorait pas ce qui lui manquait pour se concilier la faveur du public auquel elle s'adressa plus tard sous le pseudonyme d'Anna-Marie. Si elle écrivit beaucoup, ce fut pour échapper au supplice de se voir enterrée vivante dans la plénitude de sa force. De grands malheurs l'obligèrent à quitter Paris après 1830, pour habiter une austère solitude, assez près pour y entendre tous les échos des bruits du monde, assez loin pour que celui-ci lui fût à peu près fermé. Quelques amis y venaient seuls évoquer de chers souvenirs et surprendre des larmes discrètement répandues.

Je garde, au milieu de l'oubli sous lequel elle ne pouvait manquer de sombrer, le culte de cette mémoire. Chez madame d'Hautefeuille se sont formées mes plus vieilles amitiés ; elle fut l'intermédiaire de mes premiers rapports avec le baron d'Eckstein, qui a été mon vrai maître ; je lui dus un peu plus tard mon admission à l'Abbaye-au-Bois, sorte de cercle royal, où le despotisme morose de la vieillesse et du génie était heureusement tempéré par la plus douce comme la plus irrésistible des influences. Elle voulut bien me

présenter aussi à madame Swetchine, dont le salon fondé aux derniers temps de la Restauration, ne prit son caractère définitif que lorsqu'après 1830, s'éleva dans la presse, dans les Chambres et dans la chaire, la grande école, dont les chefs se nommaient alors Lacordaire et Montalembert.

J'eus bientôt plus à faire pour restreindre mes relations que pour les étendre, mon principal souci étant de faire profiter celles-ci à un avenir dont la nécessité m'était impérieusement imposée. Je désirais beaucoup être admis au ministère des affaires étrangères, vers lequel me dirigeait plus spécialement le caractère politique de mes premiers travaux. En 1825, ce portefeuille était tenu dans le cabinet de M. de Villèle par M. le baron de Damas. Je fus très-utilement servi près de ce ministre par l'abbé de Rohan, qui avait bien voulu me faire inviter comme Breton à me présenter chez lui. Il s'occupait alors de recherches sur la Bretagne, dont l'histoire se confondait avec celle de sa propre maison. Il daigna me rappeler que ma famille avait contracté plusieurs alliances avec la sienne, honneur que je n'ignorais en aucune façon, et sur lequel une lecture faite le matin même dans l'*Histoire généalogique* du père Anselme, m'avait mis en mesure de lui fournir des dates et des détails dont la précision très-peu méritoire produisit le meilleur effet. M'ayant interrogé sur mes projets d'avenir, M. de Rohan voulut bien m'offrir, de la meilleure grâce du monde, ses bons offices auprès du baron de Damas.

Après une courte union, rompue par un événement

horrible, le duc de Rohan était entré, jeune encore, dans les ordres sacrés, sans que cette résolution, dont le monde s'occupa beaucoup, fût généralement considérée comme l'effet du déchirement de son cœur. C'était une nature calme, qui semblait prédestinée au service des autels. Entendre chanter les louanges du Seigneur, en respirant le parfum de l'encens ; contempler, en s'y mêlant, l'ordre pompeux des cérémonies religieuses : pour lui, ces joies sereines semblaient suffire. Irréprochable dans l'accomplissement de tous ses devoirs, il n'avait guère que l'ambition d'un maître des cérémonies. L'idéal du bonheur en ce monde aurait consisté à ses yeux à diriger sous la pourpre cardinalice les solennités de Saint-Pierre. La mise en scène exerçait sur l'abbé de Rohan une fascination irrésistible. Il jouait à la chapelle dans sa terre de la Roche-Guyon, où il voulut bien me recevoir quelquefois, et les beaux spectacles qu'il y étalait avec l'entente d'un *impresario* italien étaient comme le fond même de sa vie. L'on se souvient encore à Besançon d'un dîner donné par le jeune archevêque de cette ville, au retour de son voyage *ad limina*, dîner durant lequel une description interminable des pompes de la chapelle Sixtine fut interrompue par l'impatience d'un bon curé franc-comtois s'écriant tout à coup du bas de la table : « Ah! Monseigneur, combien il faudrait de ces belles choses-là pour sauver une âme ! »

Lorsque je fus admis, sous ce noble patronage, dans le cabinet du baron de Damas, j'éprouvai un sentiment de satisfaction mêlé de quelque inquiétude. Le ministre

qui voulait bien m'ouvrir une carrière conforme à mes goûts, m'inspirait une reconnaissance plus respectueuse que sympathique. Son extérieur était des moins attrayants. Élevé en Russie, ayant passé sa vie dans le nord de l'Europe, il avait la roideur militaire de ces officiers brandebourgeois qui semblent, selon le mot de Heine, *avoir avalé leur canne.* Ayant peu vécu en France, il professait de la meilleure foi du monde le plus complet dédain pour toutes les choses qu'il ignorait. L'obéissance passive, qu'il avait prescrite et pratiquée longtemps, lui paraissait aussi naturelle dans le gouvernement des peuples que dans le commandement des armées. Il unissait à une sorte d'engouement pour tous les progrès dans l'ordre matériel, le plus parfait mépris pour tout le mécanisme constitutionnel, dont il se trouvait former l'un des plus importants rouages, M. de Villèle ayant eu l'étrange pensée de faire du plus terne des hommes politiques le successeur de M. de Chateaubriand. M. de Damas n'était en aucune façon le ministre dont la pieuse ignorance défrayait chaque matin la petite presse de ce temps-là, et dont les auteurs de *la Villéliade* disaient :

Toutes les affaires
Pour lui sont étrangères,
Hormis l'affaire du salut.

De l'Europe continentale, il n'ignorait guère que la France, sérieuse lacune dans l'éducation d'un ministre. C'était d'ailleurs un grand cœur de chrétien et un excellent militaire. En voyant combien chez lui les formes compromettaient le fond, et combien cette gourme

russe nuisait aux épanchements d'un noble cœur, on était tenté de s'écrier :

Seigneur, que de vertus vous me faites haïr !

M. de Damas, qui avait un goût très-vif pour les réformes administratives, et que les petits journaux appelaient le ministre de l'intérieur des affaires étrangères, décida la création, sous le titre de bureau des attachés, d'une sorte d'école diplomatique dont je me trouvai appelé à faire partie. Cette école fut placée sous la direction du comte d'Hauterive, garde des archives, chef des chancelleries.

Parmi tant de figures qui ont passé sous mes yeux, celle de M. d'Hauterive reste éclairée comme un tableau de Rembrandt, qui vit et respire par l'éclatant contraste de la lumière et des ombres. C'était un long et vigoureux septuagénaire, qui entretenait ses forces et son agilité par des exercices gymnastiques exécutés chaque jour en robe de chambre au coin de son feu. Il portait fièrement sa tête osseuse animée par un regard de feu, et de laquelle retombait sur ses épaules une épaisse broussaille de cheveux blancs. Son attitude et sa parole dogmatique rappelaient un chef d'ordre, ou tout au moins un chef d'école, mais c'était la statue de la mobilité coulée en bronze. Il avait emprunté la solennelle austérité de ses formes aux habitudes de sa jeunesse passée dans la société de l'Oratoire ; et la flexibilité de ses idées résultait d'un fond naturel de scepticisme fortifié par les vicissitudes d'une vie écoulée au service des gouvernements les plus divers. Le comte

d'Hauterive avait beaucoup trop d'esprit pour la faiblesse de son caractère. Appartenant un peu à la famille des hommes à une idée par jour, il surabondait en vues politiques, auxquelles il substituait sans nulle difficulté des idées contraires, selon le mouvement des vents et des flots. Son intelligence était si prompte, que pour lui les pensées ne se trouvaient jamais en retard sur les événements accomplis. Une disposition innée, singulièrement fortifiée par l'habitude, le conduisait d'ailleurs à croire que la France avait toujours le meilleur des gouvernements possibles. Il ne doutait de la durée des pouvoirs qu'au lendemain de leur chute : un manque de confiance lui aurait fait l'effet d'un manque de fidélité.

Porté, après de longues pérégrinations dans toutes les parties du monde, du fond d'une cellule aux portes d'un ministère, le comte d'Hauterive avait une conversation moins piquante encore par la variété de ses souvenirs que par la verve intarissable qu'il mettait à les rappeler. Aussi passionné dans ses appréciations qu'il était inconstant dans ses idées, il avait des engouements aveugles, mais passagers. La bienveillance qu'il m'accorda fut d'ailleurs constante, et je compte parmi mes meilleures heures celles que je consacrais chaque matin à écouter ce vieillard si jeune d'esprit, chez lequel le scepticisme n'avait pas éteint la passion.

Je me plongeai, sous sa direction éclairée, dans la lecture des correspondances diplomatiques, prenant un plaisir inexprimable à suivre le drame des affaires

humaines dans ses péripéties journalières, en y faisant, à côté de la part des agents, celle des faits imprévus qui venaient, aux heures décisives, rappeler à ceux-ci que la Providence est encore plus puissante qu'ils ne sont habiles.

Je lus, en les annotant avec le plus vif intérêt de curiosité, toutes les correspondances se rapportant à la période comprise entre la paix de Bâle avec la Prusse et le traité d'Amiens avec l'Angleterre, et plus spécialement toutes les lettres adressées à M. de Talleyrand par Caillard et par Sieyès, qui se succédèrent à Berlin comme ministres de la République. La lecture de ces dépêches, où se reflètent les perplexités quotidiennes de leurs auteurs, ne m'intéressait guère moins que celle des romans de Walter-Scott, alors dans la fleur de leur succès. Le roman ne se rencontre-t-il pas partout où l'homme est contraint de compter avec les passions d'autrui, en poursuivant un but incertain?

Ne soupçonnant point qu'il me conviendrait de quitter bientôt la carrière où je venais de faire le premier pas, je m'attachais à pénétrer dans le monde le plus propre à servir mon avenir tel que je le comprenais alors. Le corps diplomatique eut à Paris, sous la Restauration, une importance dont il n'existait guère de trace au temps où cette ville, officiellement déclarée la capitale des plaisirs, était devenue le séjour le plus brillant et le plus envié des deux mondes. Il devait cette importance au caractère personnel de ses membres comme au prestige encore entier de

l'autorité monarchique en Europe. Celle-ci était alors représentée, près de la cour des Tuileries, par des agents d'élite, amis très-sincères de la France, tous heureux d'y vivre comme hommes du monde, et tous en harmonie, comme hommes politiques, avec le principe du gouvernement près duquel ils étaient accrédités. Le comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie, lord Grandville, ambassadeur d'Angleterre, le prince de Castelcicala, ambassadeur des Deux-Siciles, le spirituel comte de Lowenjielm, ministre de Suède, mort doyen du corps diplomatique, étaient résolûment dévoués à la maison de Bourbon et à l'alliance française. Si je nomme en dernier lieu le comte Apponyi, ambassadeur d'Autriche, c'est pour ajouter que sa maison, si noblement ouverte, fut le centre de toute la bonne compagnie française, moins encore par l'éclat naturel d'une grande situation que par des habitudes de bon goût, qu'on aurait aimé à y croire indestructibles.

Le corps diplomatique se réunissait beaucoup alors dans un salon tenu sans appareil par une femme d'un commerce sûr et charmant. La marquise de Montcalm, sœur du duc de Richelieu, avait groupé autour d'elle, à la mort de ce ministre universellement regretté, les hommes qui furent ses collègues dans deux cabinets, et les nombreux étrangers de distinction liés avec l'ancien gouverneur d'Odessa, devenu président du Conseil. A la modération politique de son frère, madame de Montcalm unissait une égalité de caractère et une douceur de langage qui seyaient

bien au rôle que sa position lui avait fait. Atteinte par de grandes douleurs, épuisée par une longue maladie, elle ne poursuivait aucun succès personnel et n'aspirait qu'à placer ses visiteurs sur le terrain qui leur convenait le mieux. Si, dans son salon, madame la duchesse de Duras semblait un peu présider une thèse, quelquefois même un concours; si, plus tard, le fauteuil de madame Swetchine prit quelque chose de la sainte intimité d'un confessionnal, la chaise longue de madame de Montcalm resta toujours le lit de repos d'une femme souffrante. Rien ne venait troubler l'atmosphère tempérée de ce salon, chacun y mesurant, pour prévenir les dissonances, la portée de ses paroles, pour ne pas dire celle de sa voix.

Un seul des habitués tranchait avec cette réserve générale par la liberté de sa conversation et la vivacité de ses manières. Avec les allures d'un colonel de cavalerie, le comte Pozzo di Borgo avait le regard scrutateur et l'expression féline d'un monsignor romain. Il se complaisait à raconter avec une surabondance toute italienne les pittoresques incidents d'une carrière qui l'avaient conduit des maquis de la Corse à l'Assemblée constituante, pour le faire arriver à représenter la Russie au sein de cette France dont sa haine pour la famille Bonaparte n'avait jamais détaché son cœur. Ce diplomate, si justement renommé, paraissait jouer toujours cartes sur table, portant aussi légèrement le poids de ses secrets que les vrais saints portent le poids de leurs vertus. Ce monde, à la fois sérieux et charmant, était, pour un jeune homme

avide d'apprendre, un champ inépuisable de jouissances et d'observations : mais le moment était venu de quitter les salons de Paris pour arpenter les grands chemins de l'Europe.

CHAPITRE III

ESQUISSES DE DIPLOMATIE ET DE VOYAGES

La pensée qui présida en 1825 à la formation du bureau des attachés avait été de partager le stage diplomatique en deux parties, l'une consacrée au travail des bureaux, l'autre au service actif dans les ambassades. Je dus me rendre à Madrid au commencement de 1827, et je reçus en même temps l'assurance d'occuper, dans une éventualité prochaine, le poste de secrétaire de légation à Lisbonne. Cette perspective comblait tous mes vœux, la Péninsule étant alors l'objet principal des préoccupations du monde politique. Sans avoir l'importance européenne de la question d'Orient, ouverte depuis cinq ans par l'insurrection de la Grèce, les questions touchant à l'organisation de l'Espagne et du Portugal soulevaient, par leur nature même, et dans la presse, et dans les Chambres, les problèmes les plus difficiles et les passions les plus ardentes.

En 1823, la France s'était engagée en Espagne dans une intervention dont le principal résultat politique avait été de substituer, pour le gouvernement du roi

Louis XVIII, aux difficultés que lui avait opposées la gauche après les élections de 1819, celles que lui suscitèrent les exigences de la droite à partir de 1824. Protégé par nos armes contre les révolutionnaires, Ferdinand VII s'était jeté dans les bras de la réaction absolutiste ; il avait repris son sceptre comme un instrument de vengeance, sans parvenir d'ailleurs à satisfaire les haines d'un parti qui, ne pardonnant pas à la France la sagesse de ses conseils, ne tarda pas à conspirer contre elle et à souhaiter l'éloignement de notre armée..

Malgré une dispendieuse occupation militaire qui durait depuis quatre ans, le gouvernement français n'avait pu, ni faire prévaloir à Madrid une vue sensée, ni faire accueillir une pensée de clémence. Ses agents diplomatiques s'efforçaient vainement de faire fixer le chiffre d'une dette dont le principe était authentiquement reconnu, pendant que ceux de l'Angleterre obtenaient sans effort la liquidation de créances plus anciennes et bien moins justifiées.

La situation du gouvernement espagnol, difficile vis-à-vis de la France, s'était compliquée bien plus gravement encore vis-à-vis du Portugal par le contre-coup des événements inattendus qui venaient de se passer dans ce royaume. Après la mort du vieux roi Jean VI, son fils, D. Pedro, antérieurement proclamé empereur du Brésil, abdiquant pour son compte personnel la couronne de Portugal, incompatible, d'après les lois fondamentales de ce royaume, avec l'exercice de toute souveraineté étrangère, avait cru pouvoir transmettre

cette couronne à sa fille, en joignant à cette disposition l'octroi d'une constitution calquée sur notre charte de 1814. Acclamés par la bourgeoisie et par une partie de la noblesse, les actes de D. Pédro avaient rencontré dans le clergé et dans la démocratie rurale, profondément hostiles en Portugal à toutes les innovations, une opposition énergique. Ces résistances, fortifiées par l'incertitude du titre en vertu duquel avait agi D. Pedro, et par les interprétations diverses que comportait la loi fondamentale de Lamégo, provoquèrent contre la royauté de dona Maria II, alors au Brésil, près de son père, une insurrection promptement réprimée, mais qui ne tarda point à renaître. La première défaite des insurgés portugais avait peuplé l'Espagne de réfugiés accueillis avec enthousiasme par tout le parti du *rey neto*, et avec une faveur évidente, par le gouvernement de Ferdinand VII. Une intervention militaire, ardemment sollicitée par les partisans de l'infant D. Miguel, fut un moment décidée à Madrid, afin de détourner le péril dont l'établissement du régime constitutionnel dans l'État voisin menaçait la monarchie absolue de Ferdinand VII, que la France était alors à la veille d'abandonner à ses propres forces en rappelant le corps d'occupation. Ce projet échoua par le débarquement opéré à Lisbonne, en 1826, d'une division envoyée par l'Angleterre en vertu d'un *casus fœderis* qui lui attribuait la garantie du territoire portugais. La France occupait encore à cette époque Cadix et les principaux points fortifiés du littoral : un conflit de l'Espagne avec l'Angleterre aurait donc pro-

voqué pour elle les difficultés les plus sérieuses ; et M. de Villèle, qui n'avait pour le jeune prétendant portugais ni sympathie politique, ni estime personnelle, fit les plus grands efforts pour détourner le cabinet espagnol d'une expédition dont l'intervention de l'Angleterre pouvait rendre la portée incalculable. Il ne prit pas moins de soin pour consolider à Lisbonne le trône très-menacé de dona Maria sur lequel D. Pédro avait appelé l'infant D. Miguel, son frère, à venir s'asseoir à côté de sa nièce, en conférant à ce prince la régence du royaume jusqu'à la majorité de sa future épouse.

D. Miguel n'éleva aucune objection contre ces arrangements ; il parut même les accueillir tout d'abord avec reconnaissance, soit qu'il suivît en cela son impulsion propre, soit qu'il se conformât aux conseils de la cour de Vienne, où il résidait depuis l'insurrection contre son père et son roi qui avait si tristement inauguré sa vie publique. Après avoir juré, sans prendre aucune réserve, fidélité à la constitution édictée par D. Pedro, l'infant se préparait, dans le courant de 1827, à se rendre en qualité de régent à Lisbonne, où son arrivée était attendue avec anxiété par les partis, partagés entre la crainte et l'espérance.

Tel était le drame que j'étais appelé à voir se dérouler devant moi, dans le cours de l'année 1827, lorsque je m'acheminai vers la Péninsule aux premiers jours du printemps ; tel était le théâtre si souvent visité par mon imagination, où j'allais marcher au milieu des souvenirs de l'histoire et des ruines récentes accumulées par la guerre.

L'une des plus vives émotions de ma vie est à coup sûr celle que j'éprouvai en quittant pour la première fois la terre de France. Lorsqu'après avoir traversé la Bidassoa, je me présentai à la douane d'Irun pour les constatations d'usage, je fus saisi d'une souffrance presque physique en sentant que je foulais aux pieds un autre sol que celui de ma patrie, et que j'avais désormais à compter avec d'autres lois que les siennes. Cette impression, si profonde lorsque je franchissais les Pyrénées dans toute la séve de ma jeunesse, s'est constamment reproduite chaque fois qu'il m'est arrivé de passer la Manche, le Rhin ou les Alpes. Je suis citoyen de l'univers aussi peu que possible, et rien ne m'inspire plus de repoussement que le cosmopolitisme systématique. La vapeur a singulièrement adouci, mais, Dieu merci, sans la faire disparaître, cette transition du sol natal à la terre étrangère, qui ne saurait s'effacer sans atteindre le patriotisme à sa source. Les chemins de fer ont déplacé les dieux Termes en attendant qu'ils fassent reculer les douaniers. On peut aujourd'hui aller de Bayonne à Madrid en faisant un bon somme ; mais, il y a cinquante ans, un voyage dans la Péninsule équivalait à une excursion dans un autre siècle.

L'Espagne de Ferdinand VII était encore celle des *guerrilleros* et des contrebandiers ; chaque montagne y avait sa légende de la guerre de 1808 ou de la guerre civile de 1822, et l'on s'y heurtait partout à des tombes ou à des ruines. C'était encore le pays pittoresque où l'étranger, au penchant des précipices, confiait sa vie

à l'adresse d'un *arriero* et au bon naturel de ses mules, où il traitait avec les bandits dans les gorges des *sierras*, se mettant le jour au régime du chocolat et des pois chiches, et passant la nuit, des pistolets à la ceinture, dans une *posada* mal famée. Cette promenade en plein moyen âge n'avait rien de contrariant pour un admirateur de Walter Scott, qui venait de lire *Waverley, ou l'Écosse il y a soixante ans*. Ma mémoire était d'ailleurs toute pleine des souvenirs du siége de Sarragosse et des aventures de Mina ; enfin, j'espérais bien, en partant, trouver dans tous les moines que je rencontrerais sur ma route, égrenant leur chapelet au pied des madones, un reflet de l'héroïque *trappiste* de M. Alfred de Vigny. Si ces espérances furent quelquefois trompées, si la triste tentative de restauration absolutiste que j'eus sous les yeux exerça sur la direction de mes idées une action en sens contraire, je recueillis, dans ce voyage prolongé jusqu'à l'extrémité de la Péninsule, des souvenirs dont la persistante jeunesse semble à cette heure me rajeunir moi-même.

Je respirai à pleins poumons une vie nouvelle en contemplant aux premiers rayons du jour ces hautes montagnes aux pitons neigeux, qui émergeaient des ténèbres comme une vision enchantée, et sur lesquelles la lumière semblait effeuiller des roses. Bientôt la Biscaye mit sous mes yeux ses tapis de molle verdure comme pour les reposer de ces longs éblouissements. Le lendemain, des défilés aux rocs sourcilleux, auxquels se rattachaient de sinistres légendes, me conduisaient dans les plaines désolées de la Castille, où je

saluais l'antique cité de Burgos, ce cœur de la vieille Espagne ; et la monotonie de ces horizons sans fin et de ces champs dépeuplés me préparait aux solennelles tristesses que la campagne romaine était appelée à me faire éprouver plus tard dans sa sainte plénitude.

Les quelques mois que je passai en Espagne profitèrent un peu à mes plaisirs et beaucoup à mon instruction. De toutes les capitales méridionales, Madrid est assurément, en exceptant Rome, celle où la vie est la plus agréable pour l'étranger. La haute société madrilène, qui ne change guère de résidence et ne connaît pas la vie de château, le proverbe le dit assez, suit toujours, quoique d'un peu loin, le mouvement de nos modes comme celui de nos idées; et lorsqu'elle les adopte, c'est en y joignant, grâce à l'esprit naturel des femmes, une piquante originalité qui ne se rencontre ni en Portugal ni en Italie. L'accès en est facilité par une prévenance empressée, et je pus, quoique fort en passant, profiter de cette hospitalité charmante.

Malgré la cordialité de l'accueil qu'y rencontrent les étrangers, l'Espagne est certainement, de tous les pays de l'Europe, celui contre lequel la verve ironique des voyageurs s'est exercée avec la rigueur la plus impitoyable. Le moyen de s'en étonner, d'après la première impression produite par cette contrée singulière sur la plupart de ceux qui la visitent ? Comment un Anglais, accoutumé à parcourir l'Europe en poste, avec tout le *comfort* britannique, et à trouver partout les respects acquis d'avance aux voyageurs assez riches pour les

payer, n'aurait-il pas été stupéfait en se voyant, avant l'établissement des voies ferrées dans la Péninsule, contraint, pour se rendre d'une province dans une autre, de traiter sur un pied de quasi-égalité avec un *majoral?* Quelle surprise, en entendant celui-ci régler à son gré tous les détails du voyage, et parler à un seigneur étranger comme à ceux de son pays, c'est-à-dire avec une liberté aussi distante de la bassesse que de l'insolence! Sur cette terre du despotisme, tempérée par l'égalité morale émanée du sentiment chrétien, les classes ne sont, en effet, séparées ni par la barrière des habitudes, ni même par celle du langage, car celui-ci est toujours correct et poli, même dans les plus humbles conditions. Les rares plaisirs de la Péninsule sont communs à toute la nation, depuis la promenade de l'après midi au *Paseo*, où l'on ne s'enivre guère que d'eau glacée, jusqu'à la *tertullia* du soir, où chacun arrive avec son costume du matin, sans parler des combats de taureaux où toute l'Espagne en délire semble exhaler son âme dans un même cri.

En ce pays, la vie est uniforme et simple, et l'on ne saurait à prix d'argent s'y procurer le bien-être usuel partout ailleurs. Qu'on se figure donc un touriste arrivant, après une journée passée dans l'ardente poussière de la Manche ou des deux Castilles, dans la *venta* où il s'est promis un bon repas et une nuit de repos. Quelle n'est pas la fureur de ce personnage exigeant et compassé, lorsqu'il pénètre dans une sorte de caravansérail d'Orient, où les hommes et les mules vi-

vent dans une vraie commensalité! Il trouve là le grand d'Espagne, engagé dans une conversation familière avec l'*arriero* et le *matador;* il le voit, un cigare de Séville à la bouche, devisant jusqu'à la nuit close d'une sérénade mystérieuse, de la pendaison d'un bandit ou des scènes récentes de l'amphithéâtre. D'ailleurs, ni thé à prendre, ni sandwich, ni tourte à la rhubarbe à se mettre sous la dent; on lui présente pour toute nourriture quelques mets accommodés au safran et à l'huile rance, on met enfin à la disposition de *Son Excellence*, pour qu'elle y passe la nuit dans un dortoir blanchi à la chaux, un lit de chartreux, dressé par une maritorne, seul souvenir vivant de Don Quichotte offert au voyageur, même au village du Toboso! Le moyen, après tant d'amertumes, de ne point donner à l'Espagnol un rang inférieur à celui du Turc dans l'échelle de la civilisation ?

Aucun écrivain anglais n'y a manqué, et la monacale Espagne a fourni aux rares ladies qui ont passé la Sierra-Morena les pages les plus sombres de leur album. Nous qui mesurons habituellement la culture intellectuelle à l'analogie des mœurs étrangères avec les nôtres, nous n'avons guère été plus justes pour un pays où la langue française est fort peu parlée, où tout diffère de nos usages, particulièrement dans la sphère des plaisirs. Quelle impression peut, en effet, emporter de la société espagnole un homme du monde dressé à nos réunions élégantes et froides, lorsqu'il se trouve dans une *tertullia* où les femmes arrivent sans toilette et les hommes en redingote, soirée libre et bruyante

qui, lors même qu'elle a lieu chez une personne d'un rang élevé, éveille, par la familiarité des interpellations et le sans-gêne des habitudes, l'idée d'une bruyante assemblée de grisettes, causant chacune en *a parte* avec des commis de magasin ? Dans toutes les classes de la société espagnole, ces réunions ont la même physionomie pittoresque et simple, car partout la *franqueza* est la même et le naturel est charmant.

Les Espagnoles sont assurément les plus séduisantes créatures du monde entier. Plaire est leur plus chère pensée, et s'est sans art comme sans calcul qu'elles s'abandonnent à la plus constante préoccupation de leur vie. Passionnées sans coquetterie, et plus souvent infidèles au devoir qu'à l'amour, ignorantes mais spirituelles, devinant tout sans avoir rien appris, elles ont une surabondance de séve qui confond l'étranger de surprise, tant ces riches plantes en plein vent contrastent avec nos savantes cultures en espalier !

Quelques semaines passées en Andalousie, particulièrement à Séville, m'ouvrirent des percées sur ce monde plein d'attraits. Il est à peine besoin de dire que cette peinture faite de mémoire, après un demi-siècle, ne s'applique à la société de Madrid que dans ses traits les plus généraux. Toutes les capitales se ressemblent, particulièrement celles du second ordre, où le corps diplomatique donne le ton au monde de la cour. Durant le règne de Ferdinand VII, l'influence française, nulle dans le gouvernement, malgré la présence de notre armée, était souveraine dans la société de Madrid.

Lors de mon arrivée dans cette capitale, on était un peu en vacances à l'ambassade, car l'ambassadeur avait pris un congé, et la cour ne s'en était pas plus émue que la ville. Le marquis de Moustier, qui avait succédé dans ce poste difficile au marquis de Talaru, y obtint peu de succès, quoiqu'il eût promis des merveilles au parti qui l'y avait fait envoyer.

Mais ces merveilles se faisaient fort attendre, et les convictions de la droite, si vives qu'elles fussent alors, se seraient probablement attiédies en présence du spectacle que j'eus sous les yeux durant mon séjour dans la Péninsule. L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, dont les disciples traçaient, dans le *Mémorial catholique*, des esquisses de fantaisie, continuait à faire de la question espagnole un texte à syllogismes; il revendiquait dans ses conversations la qualification de *coup de canon Lamennais* pour la première décharge d'artillerie faite par les troupes françaises sur les constitutionnels aux bords de la Bidassoa. J'avais lu toutes les adjurations éloquentes adressées par le formidable raisonneur, si près de tomber dans l'abîme, aux fils de saint Louis, pour les convier à extirper de cette terre catholique les germes de mort semés par la révolution, et j'avais suivi, dans la fièvre de sa logique royaliste, le futur prophète des idées républicaines. J'aurais donc aimé, après la restauration opérée par nos armes, et à la veille de l'insurrection des *Agraviados*, à voir les disciples de M. de Lamennais et les partisans de la monarchie paternelle de M. de Bonald mis en présence d'un prince égoïste, au cœur sans

pitié, aux mœurs vulgaires, et d'un aspect tellement repoussant, qu'on eût dit un vieux taureau portant une tête d'épervier : sorte de Louis XI sans génie, tenant en constante suspicion tous les hommes de quelque valeur, et livrant les destinées d'un noble peuple ou à l'ignorance d'un Victor Saëz ou à la cauteleuse finesse d'un Calomarde. Que n'aurais-je pas donné surtout pour que l'école chevaleresque groupée autour de l'auteur de *la Monarchie selon la Charte* pût suivre sur place les actes d'un gouvernement dont nous demeurions responsables, quoique son principal souci fût de répudier nos conseils, d'écarter nos avis et de désavouer notre concours, en continuant de s'en assurer le bénéfice ?

Pendant que l'aristocratie française s'efforçait dans les Chambres de reconstituer son importance territoriale et politique par une série de dispositions législatives imprudentes peut-être, mais assurément honorables, Ferdinand VII, s'inspirant d'une pensée toute contraire, livrait le gouvernement de son pays, afin d'y déraciner toutes les influences, à la plus basse démocratie, organisant cette force aveugle en bataillons de *volontaires royalistes*. Trois cent mille hommes, appartenant aux dernières classes de la population, signalaient chaque jour au pouvoir des suspects à emprisonner, des administrations à épurer, des villes à rançonner, pour avoir témoigné leur sympathie aux garnisons françaises. Les passions démagogiques marchaient dans la Péninsule sous le drapeau du pouvoir absolu, et malheureusement aussi sous

celui de la religion, ce que notre presse royaliste ne paraissait pas même soupçonner. Et cependant comme tout parti a ses ultras, y compris celui du despotisme, le menu peuple des villes se trouvait encore dépassé dans sa haine contre les constitutionnels et contre les Français par la démocratie rurale, que des bandes, dirigées par le trop fameux père Pugnal, conduisirent bientôt après, l'escopette au bras, à l'assaut des forteresses de la Catalogne et de l'Aragon.

Ferdinand VII avait repris l'exercice de son autorité avec une joie fort tempérée par la présence des Français. Il avait fait litière de tous les engagements qu'avait cru pouvoir prendre le duc d'Angoulême, généralissime de nos armées, particulièrement dans la célèbre ordonnance d'Andujar, où se trouvaient édictées certaines mesures pour garantir le parti constitutionnel contre les violences de ses adversaires; il avait enfin servi à la fois et ses instincts personnels et ceux de son peuple, en faisant dresser de nombreuses potences et fonctionner la *garotte*. Mais la vieille Espagne ne s'était pas encore complétement retrouvée, car les bûchers ne se rallumaient point sur la place Mayor; et pour cette populace semi-africaine, toujours affamée de spectacles sanglants, la restauration demeurait dès lors incomplète.

Le refus persistant opposé par Ferdinand VII au rétablissement de l'inquisition fut à peu près le seul grief indiqué par les *Agraviados* lors de la prise d'armes de 1827 contre le gouvernement royal. La persévérance singulière avec laquelle Ferdinand VII

résista au rétablissement du saint office ne fut pas due seulement aux sages conseils de notre ambassade, et à ceux de la nonciature apostolique à Madrid, en parfait accord l'une et l'autre sur ce point-là; elle fut provoquée par des appréhensions égoïstes que personne n'ignorait dans la capitale. L'héritier du trône n'avait jamais dissimulé ses vives sympathies pour l'institution dans laquelle semblait se résumer l'ancien régime de l'Espagne. Au cri de : *Vive l'inquisition!* venait donc se joindre d'ordinaire celui de : *Vive D. Carlos!* et l'infant fut pour le roi son frère une menace bien avant d'être devenu un péril. Sagace et ombrageux, Ferdinand VII avait deviné un ennemi possible dans son successeur, qu'aucun intérêt d'avenir ne séparait encore de lui, puisque rien ne pouvait laisser prévoir, du vivant de la princesse de Saxe son épouse, qu'un autre mariage viendrait donner, trois ans plus tard, une fille à la vieillesse du roi d'Espagne.

Les événements survenus en Portugal dans le courant de 1826 avaient provoqué un redoublement d'agitation au sein de la famille royale déjà profondément divisée, et cette agitation s'était communiquée au pays, où les divers partis attendaient avec anxiété l'issue, alors fort incertaine, de la révolution commencée dans les institutions politiques du royaume voisin. Les choses en étaient là, lorsque s'accomplit à Lisbonne la vacance du poste que j'étais appelé à y remplir. Je quittai l'Espagne, que j'avais parcourue dans sa plus grande longueur, emportant contre les restaurations

d'ancien régime des impressions peu favorables, impréssions que le drame dont j'allais avoir en Portugal le spectacle sous les yeux ne concourut point à modifier.

Ayant été autorisé, avant de quitter Paris, à visiter tout le midi de l'Espagne et à prendre la voie de mer pour me rendre à mon poste, j'évitai la course à franc-étrier à travers l'Estramadure, qui était alors le moyen de communication habituel entre les deux capitales. Je pus donc parcourir à loisir cette ardente Andalousie que les plus beaux paysages de l'Italie ne m'ont pas fait oublier.

Je vois encore se dessiner sous l'azur d'un ciel sans nuage les sommets dentelés des Sierras; je me vois à Cordoue, à Grenade et à Séville, cherchant la trace des rois maures sur les dalles étincelantes de leurs palais, épiant celle des sultanes dans les bosquets d'orangers dont les eaux jaillissantes avaient bercé leur sommeil.

Cette promenade au pays des beaux rêves, j'étais assez heureux pour ne point la faire seul. Je pouvais échanger mes vives impressions avec le plus intelligent des compagnons et le plus infatigable des investigateurs, homme rare chez lequel l'amour passionné de la vie cosmopolite n'altéra jamais l'ardeur du patriotisme, exception à noter. M. Théodore de Lagrené était alors secrétaire d'ambassade en Espagne, et les devoirs de sa carrière, qui le portèrent plus tard en Grèce et en Chine, l'avaient déjà conduit de Pétersbourg à Constantinople et de Constantinople à Madrid. Revêtant

sans effort les nationalités les plus diverses, comme des vêtements tous à sa taille, il s'était fait Espagnol de mœurs et d'habitudes. Nous parcourûmes ensemble l'Andalousie, y visitant surtout les collections particulières de tableaux amenés plus tard par le malheur des guerres civiles sur tous les marchés de l'Europe. Nous passâmes quelques bonnes journées à Cadix, où le départ annoncé de la garnison française apparaissait comme une sorte de calamité publique, la partie élevée de la société redoutant de s'y trouver à la merci du despotisme servi par la démagogie. Enfin, les yeux éblouis de belles femmes, de belles peintures et de beau soleil, nous nous séparâmes, M. de Lagrené pour visiter Tanger, moi pour me diriger vers Gibraltar afin de m'y embarquer pour Lisbonne sur un paquebot anglais.

En traversant un contre-fort des montagnes de Ronda, je rencontrai, sans la souhaiter, une aventure empreinte d'un peu trop de couleur locale. Je tombai dans un poste de contrebandiers dont plusieurs auraient pu servir de modèles pour les figurines si connues modelées à Malaga. Ces *caballeros* se montrèrent d'une politesse achevée. Je dus partager leur repas, et le vin de Rota aidant, nous fûmes bientôt sur un certain pied d'intimité. Ils m'initièrent aux secrets de leur attrayante existence, qui tient le milieu entre la vie du soldat et celle du voleur. M'examinant des pieds à la tête avec des exclamations de surprise, ils déclarèrent que j'avais un type espagnol de la plus rare pureté, et l'un des drôles, au milieu des éclats de

la plus bruyante gaieté, en vint à me demander d'un air narquois si ma mère n'avait jamais voyagé en Espagne. Lorque je crus n'avoir plus qu'à partir, mon *mayoral*, qui s'était très-probablement entendu avec ces gentilshommes de grand chemin pour que je leur rendisse visite, me prit à part pour me déclarer qu'il était prudent de ne pas laisser venir à ces messieurs de mauvaises pensées, et que j'agirais sagement en leur laissant, en souvenir de leur bon accueil, et comme spécimen de l'industrie française, des produits de laquelle ils faisaient le plus grand cas, ma belle paire de pistolets et ma longue-vue, qui la représenteraient fort honorablement. Le ton avec lequel ce charitable avis m'était donné interdisait toute discussion, et j'aimais mieux me montrer généreux que de partir dévalisé. Mon manteau, fort adroitement escamoté, acheva le règlement de compte. Ainsi allégé, je gagnai sans nul autre incident fâcheux le nid de vautours au-dessus duquel l'Angleterre fait flotter, depuis le traité d'Utrecht, le signe de sa suprématie maritime.

J'ai franchi, à des époques diverses de ma vie, le détroit de Gibraltar; et, contrairement à ce qui arrive pour la plupart des grandes scènes de la nature, ce tableau s'est chaque fois présenté à mes yeux sous des couleurs plus saisissantes. C'est que l'impression qui s'en dégage va plus à l'intelligence qu'à la vue, malgré la beauté d'un paysage dont les derniers plans se perdent dans les vapeurs de l'Atlas. Sur le Bosphore, le voyageur touche aussi du regard et presque de la

main les rivages de deux mondes; mais de l'un et de l'autre côté de cette mer, sillonnée par les caïques des pachas et des sultanes, s'étend le même empire, règnent les mêmes croyances et les même mœurs. A Gibraltar, au contraire, l'Europe chrétienne personnifiée dans son peuple le plus religieux regarde face à face la barbarie musulmane, qui se présente à portée de canon dans le plus saisissant contraste avec elle. Aux rivages embaumés qui se prolongent des murs de Cadix à ceux de Valence, la terre d'Afrique oppose, des rochers du Riff au cap Ténez, d'âpres montagnes et des sables enflammés, livre vivant où se détache en relief la longue et sanglante histoire qui s'achève aujourd'hui dans une impuissance commune, comme si tout finissait à la fois dans ce temps de ruines!

Je pris passage sur un beau navire à voiles parfaitement aménagé, comme l'étaient déjà tous les *packets* anglais, même avant l'application générale de la vapeur à ce service, et un vent favorable nous porta promptement à l'embouchure du Tage. J'entrevis, éclairée par les premières lueurs du matin, la tour massive de Bélem qui semble garder, comme le géant du cap des tempêtes, l'entrée de la patrie de Camoëns. Je contemplai sur les hauteurs qu'il domine l'*Ajuda*, l'un des palais les plus beaux mais les plus délabrés de l'Europe, et bientôt nous jetâmes l'ancre devant Lisbonne dans les eaux profondes du Tage, rival, à son entrée dans l'Océan, des plus grands fleuves du monde. Lisbonne, c'est Naples en prose : le vaste amphithéâtre sur lequel s'élève cette capitale est entouré d'un

paysage charmant, mais que ne vient animer, comme dans l'antique Campanie, ni l'étincelante couronne du Vésuve, ni l'évocation de souvenirs immortels. Le Portugal n'eut qu'une heure brillante, et cet éclat passager sortit au quinzième siècle du génie de quelques princes dont l'aventureuse initiative profita bien moins à leur patrie qu'à l'humanité tout entière. Réduit, après avoir secoué le joug espagnol, à la seule ambition de se défendre contre un formidable voisin, ce royaume fut conduit à s'effacer derrière ses protecteurs, en subissant, pour prix de cet appui, une sorte de dépendance coloniale, conséquence ruineuse de son abdication politique.

L'Angleterre, patronne maritime de cet État toujours menacé, ayant un esprit en tout contraire au sien, le peuple portugais s'amortit de plus en plus sous cette pression désastreuse, quoique nécessaire. Il vécut ainsi depuis les jours de Méthuen jusqu'à ceux de Beresford, tant qu'enfin, abandonné en 1808 par son roi fuyant devant l'invasion française, le Portugal dut ajouter au titre de colonie anglaise le titre plus humiliant encore de colonie du Brésil. L'extinction de toutes ses forces physiques et morales fut, pour ce pays, le résultat inévitable d'une pareille dépendance militaire et commerciale.

Une sorte de teinte blafarde s'est donc étendue sur cette société spirituelle mais légère, où les caractères ont généralement peu de ressort, et où des heures de pétulance sont suivies par de longs jours de prostration. Dans les révolutions nombreuses, mais peu

sanglantes du Portugal, les égoïsmes tiennent une bien plus grande place que les haines, et les hommes des divers partis ont pour leurs adversaires toute l'indulgence dont ils ont besoin pour eux-mêmes. Le désœuvrement est à Lisbonne une maladie endémique. Coïmbre étant le centre universitaire du royaume, la capitale ne possède aucun grand établissement scientifique. Refuge des *seconde donne* de l'Italie, cette ville n'a pas un théâtre national qu'on puisse nommer. On n'y voit ni bibliothèques ni musées de quelque importance; il ne s'y trouve pas même, comme dans les plus modestes localités de la contrée voisine, une promenade publique où il soit d'usage de se rencontrer [1]. La Fidalgie reçoit les étrangers solennellement; les hommes se montrent cuirassés des plaques de leurs nombreuses commanderies, et les femmes étalent, comme à des vitrines, les diamants de leurs majorats insaisissables. Ces réunions, dont toute cordialité est absente, ne rappellent en rien les charmantes *tertulias* espagnoles.

En Portugal, où les travaux de l'ambassade nous occupaient peu, mon temps se passait à regretter l'Espagne et à étudier l'espagnol. Je ne goûtais guère Camoëns, qu'on pourrait nommer aussi l'ombre de Virgile vue au clair de lune; mais je lisais avec ravissement Cervantes, dont l'œuvre sans modèle, *proles sine matre*, présente ce singulier caractère de

1. Plusieurs de ces détails, strictement exacts en 1827, ne le sont plus aujourd'hui, comme j'ai pu m'en assurer durant une courte relâche faite à Lisbonne vingt-cinq ans plus tard.

n'être, même dans les meilleures traductions, qu'un roman d'aventures, tandis qu'elle est, dans l'original, un médailler de maximes frappées par le génie même de la patrie.

Je pus d'ailleurs échapper à l'ennui, durant mon séjour en Portugal, par un événement assez rare en ce pays, une révolution sérieuse, et par les rapports d'affectueuse confiance que je nouai promptement au sein de l'ambassade. L'existence des secrétaires et des attachés de légation qui vivent à l'étranger dans l'hôtel et sous l'œil d'un chef de mission n'est pas sans analogie avec celle des officiers de vaisseau placés loin de la France sous la dépendance directe d'un commandant. Or les marins s'accordent pour attester que cette vie-là est ou très-agréable ou très-odieuse, selon la manière d'être des camarades entre eux, et le caractère du chef dont l'autorité les régit. J'eus l'heureuse fortune de la mener dans les meilleures conditions. J'ai gardé un vif souvenir des chers collègues qui m'ont précédé dans la tombe, le comte Alfred de Vaudreuil, mort, voici plus de trente ans ministre à Munich; le comte Septime de Latour-Maubourg, mort un peu plus tard ambassadeur à Rome. Comment ne nommerais-je pas surtout notre excellent chef avec cette mémoire du cœur que le temps n'affaiblit pas?

Après avoir rempli les fonctions de directeur des travaux politiques aux affaires étrangères, sous le ministère de M. de Chateaubriand, M. le duc de Rauzan avait été nommé ministre plénipotentiaire à Lisbonne. Il avait dû s'installer seul dans cette capitale, madame

de Rauzan ayant été retenue en France afin de donner des soins à madame la duchesse de Duras, sa mère, atteinte déjà de la maladie à laquelle elle succomba dans le cours de l'année suivante. En compensation de l'agrément qu'aurait apporté dans nos relations du monde la présence d'une belle ambassadrice, nous trouvâmes une entière liberté tempérée par le plus affectueux respect pour notre chef. Austère dans ses mœurs comme dans ses croyances, fort arrêté dans ses idées sous l'apparence d'une bonhomie souriante, M. le duc de Rauzan possédait le trésor caché d'un esprit fin et caustique qui aurait été plus généralement reconnu s'il s'en était servi plus souvent pour se faire craindre. Soit modestie, soit indifférence, il n'éprouvait aucun désir de donner aux autres la juste mesure de lui-même. Habituellement silencieux dans l'élégant salon de madame la duchesse de Rauzan, il en était presque toujours l'homme le plus remarquable et le moins remarqué; et comment ne l'y point admirer, conservant, au milieu des douleurs les plus aiguës, l'inaltérable sérénité d'un chrétien semblable à lui-même dans toutes les fortunes, et dont l'esprit n'avait pas plus vieilli que le cœur?

Durant la crise dans laquelle se trouvait alors engagé le Portugal, M. le duc de Rauzan eut l'avantage d'appliquer des instructions pleinement conformes à sa propre pensée. Des événements survenus en 1826 avaient surgi deux questions distinctes, mais étroitement associées : la première se rapportant au droit de sucessibilité au trône; la seconde à l'établissement du

nouveau régime politique établi par la Charte constitutionnelle dont l'empereur D. Pedro avait fait la base du trône de sa fille.

Dès la mort du roi Jean VI, la France avait reconnu le droit héréditaire du fils aîné de ce monarque, et avait émis l'avis que la loi fondamentale en vertu de laquelle l'empereur du Brésil ne pouvait ceindre la couronne de Portugal, ne créant pour ce prince qu'une incapacité personnelle, ne lui interdisait point de transmettre la couronne à sa fille, en vertu du principe de la succession féminine qui a toujours été appliqué en Portugal. Le cabinet des Tuileries s'était trouvé en plein accord sur ce point avec tous les cabinets de l'Europe, excepté celui de Madrid; il agissait surtout conformément à l'opinion du prince de Metternich, qui, malgré son antipathie si prononcée pour les institutions libérales, patronnait chaleureusement le droit de dona Maria da Gloria, fille de l'archiduchesse Léopoldine d'Autriche. Un autre motif avait déterminé la France à combattre à Lisbonne le parti de l'infant D. Miguel: c'était le souvenir tout récent de l'attentat tramé par ce jeune prince, sous l'impulsion de la reine, contre l'autorité du roi son père. Cet attentat, inspiré par les passions absolutistes les plus violentes, avait gravement menacé l'influence française en Espagne, puisque le succès de l'infant D. Miguel aurait rendu plus insolubles encore, vis-à-vis du gouvernement de Ferdinand VII, les difficultés déjà soulevées par notre intervention. M. Hyde de Neuville, alors ambassadeur à Lisbonne, avait fait partager à sa cour ses ressenti-

ments et ses colères contre l'instrument, peut-être aveugle, d'une dangereuse intrigue déjouée par la fermeté de son attitude.

A la question de dynastie la force des choses avait joint une question constitutionnelle qui, tout en rencontrant bien moins de faveur dans la plupart des cabinets, dut être résolue dans le même sens par une conséquence à bien dire inévitable. D. Pedro ayant assis le trône de sa fille sur l'établissement d'une Charte, et se refusant absolument à séparer ces deux intérêts, le tout était à prendre ou à laisser. Les ministres de la sainte alliance se trouvèrent donc dans la stricte obligation de subir la constitution de D. Pedro IV, afin de ne pas ébranler la royauté contestée qui s'élevait à son ombre. Cette situation anormale avait amené dans le corps diplomatique à Lisbonne une sorte de désarroi des plus curieux à observer.

Rien n'était plus faible et plus débile que le germe politique implanté du dehors dans ce sol si peu préparé pour le recevoir. A cette époque-là, les idées modernes avaient encore moins de racines en Portugal qu'en Espagne, et n'y correspondaient pas plus aux intérêts qu'aux habitudes. Accueillies avec quelque satisfaction par l'épiscopat et par la haute noblesse, auxquels l'établissement d'une Chambre des pairs ouvrait la carrière politique, les institutions constitutionnelles avaient rencontré une grande faveur dans la bourgeoisie, particulièrement à Porto, centre commercial important très-accessible aux influences étrangères. Mais le bas peuple des villes et surtout les populations ru-

rales les repoussaient presque unanimement. Ces institutions étaient vues avec inquiétude par le clergé séculier, avec colère par la plupart des membres des ordres monastiques, qui se firent sur tous les points du royaume les promoteurs et les chefs de l'insurrection miguéliste. La noblesse provinciale, plus active et bien plus populaire en Portugal que la fidalgie séquestrée à Lisbonne, se voyant exclue presque tout entière de la Chambre haute réservée à cette noblesse de cour, et n'ayant aucun motif pour se montrer favorable au nouveau régime politique, lui fit à peu près partout une guerre ouverte. Si donc le suffrage universel avait été découvert et déjà pratiqué au début du conflit engagé entre l'infant et sa nièce, jamais le nom de dona Maria II n'aurait figuré dans la liste des rois très-fidèles, et D. Miguel aurait eu certainement, dans la Péninsule, son scrutin triomphal du Dix-Décembre.

L'armée, qui constitue la seule force effective au sein de cette nation à la fois inerte et bruyante, se trouva, durant cette lutte, partagée en deux parties à peu près égales; de là les conflits militaires plus longs d'ailleurs que sanglants dans lesquels s'épuisa le pays, jusqu'au moment où la révolution consommée en Espagne en 1833, par l'avénement d'Isabelle II, décida en Portugal le triomphe définitif du parti constitutionnel.

Dans le courant des années 1827 et 1828, Lisbonne offrit à l'Europe un triste spectacle appelé à se reproduire trente ans après sur un plus vaste théâtre, celui d'une révolution commencée par le parjure et terminée

par la violence. L'infant D. Miguel se trouvait à la veille d'atteindre le terme de sa majorité politique, fixée à vingt-cinq ans; il allait quitter Vienne pour prendre, conformément aux dispositions prescrites par D. Pedro, possession de la régence au nom de la jeune princesse, dont il avait accepté la main. Durant cette crise d'attente, le gouvernement du royaume restait confiée à la fille aîné du roi Jean VI. Cette princesse, d'une santé débile, avait un esprit droit mais incertain; et son cœur, partagé entre une égale affection pour ses deux frères, était trop faible pour la défendre contre les menaces de la reine-mère, femme énergique, qui avait voué à l'aîné de ses fils une haine implacable.

Arrivé à Londres dans les derniers mois de 1827, l'infant D. Miguel y fit un assez long séjour. Il reçut en Angleterre, avec une hospitalité splendide, des conseils qu'il déclara de tous points conformes à ses propres sentiments. Il y réitéra spontanément la promesse de rester le sujet fidèle de la reine encore enfant dont il était appelé à partager bientôt le trône et la couche, et s'engagea, dans des termes qui excluaient tout équivoque, à respecter les institutions fondamentales données au Portugal par le prince qu'il appelait alors son auguste frère et roi.

Le cabinet britannique s'empressa de transmettre à Lisbonne, où les deux Chambres étaient en ce moment rassemblées, ces déclarations qui, malgré leur caractère affirmatif, n'y rassurèrent pourtant personne. Les partis qui s'abusent souvent dans leurs espérances se

trompent plus rarement dans leurs appréhensions; ils ont l'instinct sûr du vrai péril qui les menace, lors même qu'ils prennent les plus mauvais moyens pour le détourner. Tous les personnages engagés dans le gouvernement constitutionnel, ministres, pairs ou députés, savaient très-bien, en affectant une confiance officielle dans les assurances données à Londres, que, pour ce pouvoir déjà compromis par la faiblesse numérique de ses partisans, l'épreuve suprême se ferait au jour, alors prochain, de l'arrivée à Lisbonne de l'infant régent; et déjà la reine, sa mère, l'œil fixé sur l'embouchure du Tage, guettait avec impatience l'entrée au port du vaisseau qui portait l'instrument de sa vengeance.

Aucune des sombres prévisions du parti constitutionnel ne fut trompée. Débarqué à Lisbonne, en février 1828, l'infant y fut reçu aux applaudissements frénétiques de ses partisans et aux cris de : *Vive D. Miguel, roi absolu!* Mieux aurait valu accomplir immédiatement une révolution déjà résolue que la retarder de quelques mois; car ce retard, provoqué par la seule crainte d'offenser l'Europe, fut l'occasion d'un parjure solennel. Conformément au programme arrêté à Londres, l'infant se rendit le lendemain de son débarquement au sein des deux Chambres réunies pour y prêter, avant de prendre possession de la régence, le serment prescrit par l'acte constitutionnel; il le prêta sur le saint Évangile, couvrant du pli de son vêtement l'auguste livre que lui présentait le cardinal patriarche, de telle sorte, ont osé dire d'indignes casuistes, qu'il

ne pouvait le toucher du plat de la main, conformément à l'usage.

Sans pouvoir rien affirmer personnellement touchant l'exactitude de ce triste détail, dont le bruit fut universellement répandu, il est certain, du moins, qu'aucun procès-verbal de la prestation du serment ne fut dressé, et qu'on fit les plus grands efforts pour effacer les traces d'une cérémonie à laquelle avaient assisté tous les corps de l'État et l'Europe représentée par ses agents diplomatiques.

Toutefois, l'accomplissement, au moins matériel, de cette solennité rendit un moment d'espoir au parti libéral; mais peu de jours après cette séance, le nouveau régent, congédiant brusquement le cabinet qui gérait les affaires avec le concours de la majorité parlementaire, constitua un autre ministère formé par la reine douairière et composé d'adversaires très-connus du régime nouveau. Ni la capitale ni la province ne se trompèrent sur la portée de cet acte décisif. Tous les hommes dévoués au gouvernement constitutionnel quittèrent les fonctions publiques; mais les fonctionnaires compromis n'en firent que plus de zèle afin de se mettre en règle avec un très-prochain avenir; et les constitutionnels, isolés dans la nation et repoussés du gouvernement, se virent partout à la merci de leurs ennemis. Aux abords du palais où le régent exerçait encore tous ses pouvoirs au nom de la reine dona Maria II, dont il faisait figurer le nom en tête de tous les actes publics, les acclamations populaires à D. Miguel, roi absolu, se firent chaque jour entendre

sans nulle répression. Le ministre d'Autriche fut gravement molesté par la populace pour avoir refusé de répéter ce cri, et le cardinal patriarche subissant la même violence, ne parvint à échapper aux émeutiers qu'en s'esquivant au plus vite, tandis qu'ils se mettaient à genoux pour recevoir sa bénédiction.

Deux motifs retardaient seuls le dénoûment de cette comédie. Embarrassé par ses déclarations réitérées, l'infant voulait persuader à l'Europe qu'il avait dû céder à une pression irrésistible. Il attachait un prix au moins égal à recevoir, avant d'imprimer aux événements une impulsion décisive, le versement d'un emprunt négocié durant son séjour à Londres, versement à la veille de s'opérer et qu'une révolution trop hâtive aurait pu compromettre. Mais les meneurs avaient imprimé au mouvement miguéliste une telle violence, qu'ils n'étaient pas en mesure de le retarder au gré de leurs calculs. Le sang coulait dans plusieurs provinces, et la ville de Porto, centre de l'opinion constitutionnelle, était devenue le théâtre d'une formidable insurrection contre le gouvernement de l'infant régent. On fut ainsi conduit à précipiter l'issue de la crise, et D. Miguel prononça la dissolution de la Chambre, en provoquant un appel au peuple sur la question dynastique par la convocation des anciens états du royaume.

Aucun partisan de la jeune reine ne comparut à des élections dont le résultat était connu d'avance, et dans lesquelles les populations rurales trouvaient à satisfaire toutes leurs antipathies contre des importa-

tions politiques fort mal recommandées à leurs yeux par les noms de l'Angleterre et du Brésil. En fixant des règles pour la formation d'une assemblée dont les précédents historiques étaient confus et oubliés, les ministres déployèrent, contre les partisans de la charte anglo-brésilienne, un luxe de menace et d'arbitraire des plus inutiles. Il n'était pas nécessaire à cette époque de violenter l'opinion publique en Portugal pour obtenir des masses une adhésion à la royauté absolue, inspirée par leur foi religieuse et par leur haine de l'étranger. Mais, s'il est de l'essence de la démocratie rurale de n'être qu'un instrument de pouvoir fort indifférent aux droits de la liberté, il est aussi dans sa destinée de voir bientôt réformer ses arrêts par une force morale supérieure à la sienne. L'intelligence ne tarde jamais longtemps à prendre le pas sur le nombre; à elle seule appartient l'avenir; et quelle meilleure preuve en donner que ce qui se passe dans la Péninsule, où D. Carlos et D. Miguel représentaient, voici quarante ans, une majorité numérique incontestable, et où il ne se rencontre plus aujourd'hui, même au sein de l'anarchie la plus encourageante pour tous les prétendants, un seul partisan assez résolu pour relever le drapeau que ces princes y avaient arboré?

Les incidents de la guerre civile et le besoin de gagner du temps firent retarder la réunion de l'assemblée appelée à revêtir d'une sanction légale la révolution déjà consommée. Ce fut seulement le 4 juillet, qu'en vertu d'une décision rendue par les trois États, l'infant D. Miguel, proclamé roi, comme seul héritier

légitime de Jean VI, fut investi de la plénitude de l'autorité souveraine, dans les conditions où l'exerçaient les princes de la maison de Bragance depuis 1641, date de leur avénement à la couronne.

Cette décision provoqua dans la capitale des transports de joie suivis d'actes nombreux de violence. Le bas peuple satisfit sa haine contre les classes riches par des attentats non réprimés, et l'on vit un grand nombre de religieux souiller leur robe vénérée dans des scènes où le Paris démagogique n'a jamais rencontré que la carmagnole des jacobins. Je ne vis pas se jouer ce dernier acte d'un drame lamentable. J'étais parti pour Londres avant l'interruption des relations diplomatiques, conséquence obligée de la révolution accomplie, emportant d'avance la certitude morale d'un dénoûment suspendu par les seules hésitations d'un prince que son caractère condamnait à terminer sans éclat une carrière commencée sans loyauté.

Les scènes que j'avais eues sous les yeux dans les deux royaumes péninsulaires me laissèrent une impression de dégoût contre laquelle je n'essayai pas de réagir. L'avenir de ces contrées allait désormais se débattre entre des révolutionnaires furieux, inspirés par une haine sauvage contre le passé, et des réactionnaires aveugles s'efforçant de le faire renaître. Je quittai le Portugal pénétré de cette double pensée que l'histoire ne se recommence point, et que le plus sûr moyen pour protéger les vérités immuables, c'est de ne jamais les confondre ni avec des formes transitoires, ni avec des intérêts passagers.

Après une navigation contrariée par une tempête qui me jeta sur la côte d'Irlande, j'arrivai enfin à Falmouth, le vingt-deuxième jour de mon départ de Lisbonne. La vapeur n'était encore employée nulle part en Angleterre sur les grandes lignes ferrées. Ce fut donc dans une voiture publique que je traversai la Cornouaille, cette sœur celtique de ma Bretagne, et le vert comté de Devon, cette Normandie de l'Angleterre. Établi sur l'*outside* d'une très-confortable diligence, je contemplais avec bonheur ces paisibles campagnes où paissent et reposent de nombreux troupeaux, en harmonie de formes et d'attitudes avec un plantureux paysage; j'avançais observant tout, et jouissant de tout, comme il est interdit de jouir, depuis qu'à l'intérêt d'arriver il a fallu sacrifier le plaisir de voyager.

A Londres, dont je saluai de loin la silhouette colossale se dessinant dans le brouillard comme une cité fantastique du peintre Martin, je descendis à l'ambassade, sans d'ailleurs y résider. M. le prince de Polignac, qui en était le titulaire, se trouvait alors à Paris, préparant déjà, contre le cabinet de MM. de Martignac et de la Ferronnays, la trame qui emporta la monarchie. Je reçus l'autorisation, vivement souhaitée, de passer quelques semaines en Angleterre avant de rentrer à Paris, et je ne manquai pas d'en profiter.

Rien n'inspire une plus profonde tristesse que le premier coup d'œil jeté sur l'immense métropole britannique. La monotonie de constructions sans caractère, allant se perdre dans des alignements sans fin,

où rien n'arrête ni la vue, ni la pensée; le jour blafard, éclairant à travers un voile de vapeurs de grisâtres monceaux de briques, tout cet ensemble, vaste sans grandeur, provoque à la mélancolie, sentiment naturel d'ailleurs dans ces déserts habités où l'étranger qui les aborde se sent abîmé comme un atome. Pour moi, cependant, cette impression fut courte. Si accoutumés que fussent alors mes yeux aux horizons étincelants, j'éprouvai une vive satisfaction d'esprit à découvrir partout dans cette épaisse atmosphère les témoignages de la virile activité d'un peuple libre dont la pensée rayonnait sur l'univers.

Londres est l'expression même du génie anglais, persévérant et froid, moins soucieux d'éclat que de puissance. Mes journées s'y passaient à visiter ses docks, ses chantiers et les longues berges de son vaste fleuve encombrées de navires chargés pour tous les points de la terre. Le soir me ramenait toujours vers Westminster, magnifique symbole de ce passé, constamment vénéré par l'Angleterre, parce qu'il n'a jamais été pour elle un obstacle aux développements de son avenir. Après un repas, pris à l'anglaise dans une taverne, j'entrais le plus souvent, grâce au moyen d'introduction que m'avait ménagé l'ambassade, dans le *Lobby* de cette vieille salle des Communes, aujourd'hui remplacée par un monument à l'éclat duquel il ne manque rien que la majesté des souvenirs. C'était dans ce parallélogramme incommode que les deux Pitt avaient fait retentir les cris de leur patriotisme implacable; c'était là que Fox avait déployé une élo-

quence qui rappelait les scènes du Forum, et que Burke, en se séparant d'un ami, avait versé ses larmes immortelles.

J'avais sous les yeux le siége où s'était assis M. Canning, que la mort venait d'enlever à sa patrie dans la plénitude de son talent et de sa puissance. Sur les bancs de la trésorerie, attristés par un si grand vide, siégeaient la plupart de ses anciens collègues et tous ses amis politiques. Ces hommes prévoyants et sensés s'efforçaient, comme ce ministre l'avait fait lui-même aux derniers temps de sa vie, de préparer, chacun dans la mesure où ses engagements antérieurs le comportaient, la plus grande œuvre de conciliation qui ait jamais été législativement opérée entre les opinions, les intérêts et les croyances. Si le cabinet formé, après la mort de M. Canning, sous la direction du duc de Wellington, n'aborda pas de front l'abolition des incapacités religieuses, ce fut pour mieux la préparer par des mesures dont cette abolition, qui n'était plus combattue qu'à titre d'inopportune, était le couronnement obligé. Ces hommes pratiques marchaient avec une suite constante lors même qu'ils paraissaient s'arrêter. Ils allaient pas à pas, tantôt se heurtant à des passions furieuses, tantôt à des égoïsmes aveugles, mais toujours ramenés par la force latente à laquelle obéissait la conscience du pays vers l'œuvre de réparation et de justice qui, dans le courant de l'année suivante, prit dans l'histoire son nom glorieux et s'appela l'émancipation catholique.

C'était avec un intérêt plus vif encore peut-être que

je suivais dans les grandes nuits parlementaires les délibérations des lords. La Chambre Haute conservait tout entière, à cette époque, la prépondérance que lui a fait perdre l'application d'un nouveau système électoral auquel elle ne pouvait manquer d'opposer une longue résistance, puisque ce système a détruit à peu près son influence, même dans l'élection des comtés. J'avais devant moi la dernière aristocratie du monde, la seule qui, dans l'Europe moderne, ait rappelé le sénat romain par sa persévérance politique dégagée d'obstination. Elle eut d'ailleurs, comme lui, l'avantage de demeurer une corporation nobiliaire toujours ouverte, au sein de laquelle venaient se confondre avec les descendants des plus vieilles races les illustrations diverses produites par le mouvement ascensionnel imprimé à toutes les couches de la société. J'avais pu voir le matin, au *British Museum*, dans une vitrine qu'entouraient des spectateurs respectueux, l'original de la *Magna charta*, où les barons aux gantelets de fer avaient apposé d'informes signatures, et je trouvais le soir, sur les bancs de la pairie, leurs héritiers prêtant le lustre des gloires antiques à de nombreux anoblis de date récente confondus avec eux dans la plus parfaite égalité.

Au milieu des pairs des trois royaumes, généraux, marins, diplomates, vieux magistrats, une figure originale était comme revêtue d'une sorte d'auréole par la reconnaissance publique. Le duc de fer, *the Iron Duke*, assis au banc ministériel, n'était ni attrayant, ni éloquent : il avait les mouvements saccadés d'un

automate, et jetait ses paroles comme une mitrailleuse lance sa charge de ferraille; mais ni les idées, ni les mots, ni les faits ne lui manquaient jamais. Il agaçait sans fatiguer, et l'on demeurait tout surpris en voyant cet orateur, si empêché, sortir presque toujours à son honneur des harangues les plus longues et des discussions les plus compliquées. Dans les moments d'impatience, on faisait crédit à sa gloire et l'on n'y perdait jamais.

Le rappel du *test* était, en 1828, la seule question soumise au parlement; mais il était manifeste qu'après cette première satisfaction donnée à la foi d'une minorité opprimée depuis trois siècles, viendraient dans l'ordre de leur importance tous les redressements que l'attitude décidée de l'Irlande disciplinée par M. O'Connell allait imposer enfin à ses persécuteurs. Il n'était pas moins évident, pour quiconque suivait l'irrésistible mouvement imprimé à l'opinion, que le système électoral qui avait fait des bourgs pourris les annexes électorales de la grande propriété, et le système économique qui, dans le seul intérêt de celle-ci, surhaussait, au détriment des classes ouvrières le prix des aliments de première nécessité, succomberaient à la suite de l'intolérance religieuse devant cette autorité de la conscience publique éclairée par une libre discussion. Serment du *test*, franchise des *rotten borroughs*, monopole des *corn-laws*, autant d'abus séculaires dont l'immolation était à la veille de s'opérer par la main même de leurs plus obstinés défenseurs! Sur ce vieux palais, tout imprégné de traditions, on sentait

planer l'esprit des temps nouveaux, et le cœur dilaté y respirait l'air des grandes et prochaines justices. Jamais la liberté régulière ne fut en droit de se montrer plus fière d'elle-même, car jamais luttes n'avaient été plus fécondes et n'avaient coûté moins de larmes. Lorsque dans les tristes jours que nous traversons, il m'arrive de douter de l'efficacité des institutions libres, ma foi se retrempe à l'évocation de ces fortifiants souvenirs.

La vieille Angleterre était remuée jusque dans la couche de granit de ses *country gentlemen* par l'ébranlement sans exemple imprimé à l'île voisine. Un homme sut réunir dans un accord merveilleux la force révolutionnaire et la force du droit, l'audace du tribun et la subtilité du légiste. Il enseigna à ses compatriotes l'art d'abriter derrière de vieux statuts les innovations les plus hardies; et par une association admirable de la piété avec le patriotisme, il parvint à inculquer à un peuple affamé un courage indomptable en même temps qu'une patience héroïque. L'association catholique, dont Daniel O'Connell était l'âme, et dont l'Irlande était le bras, donnait des ordres et levait des impôts, mieux obéie dans ses prescriptions qu'aucun gouvernement ne le fut jamais. Elle venait de faire un pas décisif en provoquant dans le comté de Clare l'élection du grand agitateur à une majorité considérable. Ce fut un événement immense et toute l'Europe le comprit. Cette élection, toutefois, était strictement légale, car les bills, dont on poursuivait le rapport dans l'intérêt des catholiques, inter-

disaient seulement l'admission des citoyens professant la croyance en la transsubstantiation au sein des deux Chambres, interdiction résultant, pour eux, non de la loi, mais d'un serment que la conscience leur interdisait de prêter. C'était donc au seuil du parlement que la lutte finale allait s'engager.

Radieux d'une victoire, qui était la victoire même de son pays, O'Connell venait d'arriver à Londres afin d'obliger la Chambre des communes à statuer sur la validité de l'élection de Clare, après l'avoir entendu. L'habile stratégiste allait au-devant d'une éclatante défaite, parce qu'il était assuré de pouvoir transformer bientôt cette défaite en victoire. Un de ces petits bonheurs, qui sont comme la monnaie du grand, me procura avec le personnage sur lequel le monde avait alors les yeux, un entretien dont les plus minutieux détails sont demeurés dans ma mémoire, aidée d'ailleurs par des notes précieusement conservées. L'un de mes proches parents avait épousé une jeune Irlandaise, fille d'un ami intime de l'agitateur. Cette circonstance me valut une invitation à dîner avec M. O'Connell, heureuse fortune qui me jeta, durant quelques heures, en pleine Irlande et en pleine association catholique. On devine avec quelle avidité je suivis, nonobstant l'embarras très-sérieux que me faisait éprouver une prononciation irlandaise, très-accentuée chez la plupart des convives, la conversation dans laquelle ces rudes patriotes, après la sortie des dames, échangeaient entre le *sherry* et le *claret*, la chaleureuse expression de leurs espérances. Durant le cours de cet

interminable repas, je dus boire tour à tour, à M. O'Connell tout d'abord, puis à M. Shiel, à M. O'Gorman Mahon, à M. Lawless, à tous les orateurs en plein vent, qui haranguaient alors, tantôt du pied d'une croix, tantôt de la plate-forme d'un dolmen, le peuple de la verte Erin partout armé, mais partout contenu, malgré les plus terribles excitations.

Causer pendant le dîner aurait été, pour moi, chose difficile ; causer après la sortie de table aurait été, pour beaucoup de mes interlocuteurs, chose absolument impossible. M. O'Connell, auquel je fus présenté comme un jeune catholique tout dévoué à l'Irlande, voulut bien, à raison de mon très-prochain départ, m'accorder un rendez-vous pour le lendemain de grand matin, seul moment de la journée dont il pût disposer sans être interrompu par d'innombrables visiteurs. A sept heures, je sonnai donc à la porte d'une jolie petite maison du *West-End*. Une *servant maid* m'introduisit, et le *lion* en robe de chambre, après un *wellcome* affectueux, me fit entrer dans une sorte de cabinet de toilette, garni de pieuses images, que j'aurais pu rencontrer dans l'oratoire de ma mère.

Nous parlâmes un peu du Portugal et bien plus longuement de la France, qui, me dit M. O'Connell, était après l'Irlande, l'objet le plus constant de ses pensées. Il m'exprima de vives appréhensions sur l'attitude que prenait le clergé dans les débats dynastiques engagés dans la Péninsule, et me dit que les prétendus services rendus par les rois catholiques et très-fidèles à l'Église depuis deux siècles n'avaient

guère consisté qu'à entasser, sous Charles III d'Espagne, les malheureux jésuites à bord des pontons comme une cargaison de nègres, et à ériger, sous le roi Joseph de Portugal, le bûcher sur lequel son ministre Pombal avait fait monter les prêtres les plus innocents et les plus pieux du royaume. Ceci nous conduisit à un sujet d'un intérêt beaucoup plus pressant. Le roi Charles X venait de signer les ordonnances du 16 juin 1828 qui fermaient, en France, tous les colléges de jésuites et plaçaient les petits séminaires sous une sévère réglementation administrative. Ces actes avaient provoqué chez M. O'Connell la plus vive indignation, et sa colère portait bien moins sur le roi, légalement dominé par un ministère responsable, que sur les catholiques français, à la conduite desquels il imputait ce déplorable événement.

« Voilà donc, s'écria-t-il, à quoi ont abouti toutes les mesures impopulaires réclamées par les hommes religieux dans vos chambres sous la précédente administration ! Voilà ce qui arrive lorsqu'on attend tout du pouvoir sans rien faire par soi-même, et sans rien demander aux institutions de son pays ! La promulgation d'une loi, au moins inutile, sur le sacrilége a conduit tous les pères de famille à se voir privés du plus sacré de leurs droits, celui de protéger la foi et les mœurs de leurs enfants ! et les jésuites qui, sans tenir aucun compte de la conduite des trois branches de la maison de Bourbon durant le siècle dernier, se sont si imprudemment compromis pour servir les intérêts de ces princes, les voilà soumis, avec l'approbation évi-

dente de l'opinion publique chez vous, à d'odieuses interdictions que l'Angleterre protestante ne connaît plus ! Si, au lieu de compter sur le gouvernement, vos prêtres avaient compté davantage sur eux-mêmes et sur la liberté, ils auraient eu plus facilement raison de vos philosophes sceptiques que je n'ai ici, moi, raison de nos fanatiques oppresseurs, et votre université qui va profiter de leurs fautes ne corromprait plus les générations à leur source. Mais pour comprendre ceci, il faut avoir confiance dans la liberté ; il faudrait surtout, lorsqu'on la réclame pour soi-même, la vouloir pour tout le monde, en se persuadant bien que c'est presque toujours notre faute si nous ne savons pas la faire profiter à la vérité.

« Voilà, monsieur, ce qu'il faudrait répéter sans cesse aux catholiques qui, sous l'action énervante de l'autorité, ont perdu l'habitude de se protéger eux-mêmes. Je n'entends pas la résistance dans le sens de vos révolutionnaires français, qui sont pour la plupart des impies et des démagogues de profession. Je ne conseille ni ne pratique la révolte ; et s'il rend complète justice à l'Irlande, Georges IV n'aura pas un sujet plus loyal que moi. Je ne pratique point la révolte pour deux motifs : le premier, que notre religion nous en détourne ; le second, que l'insurrection est presque toujours un moyen détestable pour obtenir des redressements. La ligne que j'ai toujours suivie me laisse sous ce rapport-là en paix avec ma conscience, en même temps qu'elle me donne dès aujourd'hui l'assurance d'un succès prochain. Si le succès était trop retardé

par l'obstination des ennemis de l'Irlande, je n'hésiterais pas à employer l'arme du *repeal*, car cette arme serait encore légale, quoique d'un usage très-périlleux. J'espère donc fermement que mes efforts parviendront à délivrer, sans que nous ayons à verser une goutte de sang, le pauvre peuple qui s'est confié à moi, et j'espère aussi que moyennant la miséricorde divine, ils ne seront pas inutiles au salut de mon âme.»

A ces mots, O'Connell découvrant son large front, porta les yeux sur un crucifix d'ivoire comme pour prendre Dieu à témoin de la sincérité de ses paroles; et moi, le cœur plein et la voix tremblante, je m'inclinai devant ce fier libérateur d'un peuple incliné lui-même au pied de la croix. La parodie de l'ancien régime à laquelle je venais d'assister dans la Péninsule avait fortifié ma confiance dans la liberté, et je reçus ce jour-là ma confirmation politique.

Sorti de bonne heure de chez le *libérateur*, c'était le titre que lui avait décerné l'Irlande, j'employai cette longue journée, la dernière de mon premier séjour à Londres, à parcourir les quartiers immondes où grouille dans les habitations malsaines la population la plus misérable de l'Europe.

La vaste métropole britannique est une ville où les contrastes se présentent sous un aspect beaucoup plus accusé que dans les autres capitales. La richesse et la puissance se révélant sous leur aspect le plus splendide, et parfois le plus insolent, y côtoient sans transition au détour d'une rue le domaine du paupérisme dans ce qu'il a de plus hideux à contempler. Toutefois,

des habitudes et des dispositions communes rattachent entre elles ces populations, si profondément séparées par la mesure dans laquelle Dieu les admet à participer aux biens de ce monde. Les classes pauvres y sont sérieuses, leur brutalité, si repoussante qu'elle soit, n'est point cynique; jamais leur lèvres ne se détendent pour lancer, avec un gros rire de vaniteuse satisfaction, le blasphème contre le ciel, lors même qu'il semble le plus inclément pour elles. Ce peuple qui venait de consacrer un demi-milliard à émanciper les noirs de ses colonies par des motifs pieux où notre frivolité a très-vainement cherché à découvrir un calcul, ce peuple qui, par respect pour la liberté, était à la veille de triompher de sa haine contre le catholicisme et contre l'Irlande, reste encore, il faut bien le reconnaître, malgré la plaie béante des divisions religieuses, le peuple le plus chrétien de l'Europe, car c'est celui où le nom du Sauveur fait courber le plus de têtes. Dans cette Angleterre où toutes les classes vivent si profondément séparées par les institutions et par la fortune, tout le monde se ressemble le dimanche, la même pensée s'y réfléchit sur toutes les physionomies et dans l'attitude commune. C'est en effet le pays de la terre où l'opinion publique se reporte le plus naturellement vers les grands mystères de la vie humaine. Un fait dont j'ai conservé l'ineffaçable souvenir m'en apporta la preuve dans le cours de cette journée si bien commencée.

M. O'Connell avait vivement insisté pour que je ne quittasse pas Londres sans visiter les travaux du tunnel

creusé sous la Tamise par notre compatriote M. Brunel, œuvre alors très-admirée, mais dont les merveilles des chemins de fer ont depuis rejeté dans l'ombre la difficulté à peu près stérile au point de vue des résultats. Il m'engagea pour aborder ce quartier fort excentrique à monter en omnibus à une station qu'il m'indiqua, ajoutant que les voitures publiques sont pour l'étranger un excellent poste d'observation, remarque pleine de justesse, et qui, dans cette circonstance, me profita singulièrement.

Établi dans le lourd véhicule, je vis s'installer successivement à mes côtés des ouvriers, des marchands, puis quelques bourgeois que je crus être, d'après leur costume et leur attitude (cette sorte de divination est en voyage l'un de mes plus grands plaisirs), des professeurs de danse ou de musique courant le cachet, des attorneys se rendant à leur cabinet, des commis-négociants se dirigeant vers leur comptoir. La dernière place de la voiture fut prise par un petit homme maigre, tout de noir habillé, dont l'air de componction rappelait assez celui des frères lais de nos maisons conventuelles. Il tendit immédiatement à son voisin un imprimé en quatre pages, en l'invitant du geste plutôt que de la voix à le faire circuler après qu'il en aurait pris connaissance. Tous les voyageurs déférèrent succesivement à cette double invitation, lisant tour à tour le petit écrit, sans donner, ni durant ni après cette lecture, le plus léger signe d'improbation ou de surprise.

Lorsque le factum arriva dans mes mains, j'éprou-

vai un étonnement que j'eus quelque peine à dissimuler. On lisait en tête ces paroles en grosses lettres : *Le jour du Seigneur approche!* C'était une ardente adjuration adressée à tous les chrétiens pour les conjurer de quitter les voies du péché et les sentiers de la perdition, afin de se tenir prêts à paraître devant le trône du souverain Juge. L'auteur énumérait, d'après les saintes Écritures, les signes avant-coureurs de la fin des temps, et les indiquait à la génération aveugle qui semblait ou ne point les voir ou les dédaigner. On aurait dit une sorte de commentaire de l'Apocalypse, composé sur le texte de saint Jean par un disciple du prophète Jérémie. Tout cela fut lu avec calme, et transmis successivement à vingt personnes, qui n'échangèrent à cette occasion ni une plaisanterie ni un sourire, tant l'acte du petit homme noir les avait peu surpris.

Je voulus sonder la disposition de mon voisin, un gros épicier jovial, et je lui adressai dans ce but quelques paroles un peu parisiennes; mais cela ne prit point, et sans vouloir aborder la question, il se borna à me répondre avec un grand calme : *Upon these matters, sir, everyone is free.* Épiciers, souscripteurs à la statue de Voltaire, auriez-vous en pareille occasion revendiqué la liberté des opinions comme le fit votre confrère de Londres, et quel traitement n'auriez-vous pas infligé au mystique colporteur s'il avait eu le malheur de faire en votre compagnie le trajet du Palais-Royal à Bercy!

Le soir, j'assistai à l'ambassade de Russie à un bal

donné par la comtesse, depuis princesse de Lieven, reine de la *fashion*. Cette fête fut fort belle; mais on aurait pu s'y croire à Paris, à Pétersbourg ou à Vienne tout aussi bien qu'à Londres. Aussi ne laissa-t-elle aucune trace dans ma mémoire, tandis qu'après plus de quarante ans, je me souviens de ma course en omnibus jusque dans ses moindres détails. L'une m'avait montré l'Europe moderne, l'autre m'avait révélé la vieille Angleterre.

Le moment était venu de rentrer à Paris. J'y arrivai pour recevoir le dernier soupir du grand-oncle nonagénaire qui, durant dix ans, m'avait admis sous son toit. Il voulut bien me laisser un souvenir et mourut dans les bras de la religion, prenant la mort plus au sérieux qu'il n'avait pris la vie, et je ne découvris qu'à l'heure où je le perdis toute la profondeur de l'attachement qu'à défaut de toute sympathie d'esprit, l'habitude fortifiée par la reconnaissance, avait suscité dans mon cœur. Attaché à la direction politique du ministère, je trouvai là pendant deux ans un travail solide, en plein accord avec mes goûts.

CHAPITRE IV

PARIS SOUS LE MINISTÈRE DE M. DE MARTIGNAC

La physionomie de Paris pendant l'administration de M. de Martignac était fort intéressante à observer, la formation de ce cabinet ayant suscité parmi les hommes modérés, alarmés par la violence des deux opinions extrêmes, le désir sincère d'une transaction. Malheureusement cette administration, si propre qu'elle fût par le caractère de ses membres à rapprocher les personnes, restait à peu près désarmée contre le fatal antagonisme de principes qui se révélait dans toute la société française, et jusque dans les dispositions contradictoires de la loi fondamentale. Je veux indiquer nettement ici le problème qui vint se poser pour la première fois durant ma jeunesse, et qui pèse encore sur mon pays après tant d'expérimentations.

Ce problème, le voici : Dans l'infinie variété des éléments qui la composent, des intérêts et des idées qui la divisent, la société actuelle peut-elle être régie par une souveraineté s'exerçant à titre personnel, quelque origine qu'un tel pouvoir s'attribue, et un pa-

reil pouvoir ne serait-il pas beaucoup plus menacé que celui d'assemblées délibérantes investies du droit souverain de représenter la nation, et gouvernant sous leur propre responsabilité? Telle est la question cachée par chaque parti dans les plis de son drapeau ; question que n'a point résolue la chute du second empire, puisque nous avons à nous défendre aujourd'hui contre les menaces d'une dictature républicaine, le césarisme en haillons ne différant que par le costume du césarisme drapé dans la pourpre. Si l'Assemblée constituante la trancha en 1791, dans le sens de la souveraineté parlementaire, la Convention, se prévalant des périls publics provoqués par ses propres fautes, fit passer tous les pouvoirs aux mains d'un comité devant lequel elle trembla bientôt elle-même ; et du droit de son fatal génie, Bonaparte se déclara investi d'un pouvoir personnel, expression permanente de la volonté nationale. A la chute de l'Empire, la maison de Bourbon, rappelé au trône par le Sénat, où siégeaient les représentants de tous les anciens partis, se vit conduite à donner à tous des garanties sérieuses, et à promulguer des institutions au delà desquelles n'allaient alors ni les désirs ni les espérances de personne. Mais, si frappé qu'il fût de la nécessité de compter avec les hommes et les choses de la révolution, l'auguste auteur de la Charte n'abdiqua dans la rédaction de cet acte aucune des doctrines professées par la royauté française depuis la victoire de Henri IV sur la Ligue et l'avénement de la maison de Bourbon au trône. Le fondateur du gouvernement représentatif en France croyait à son

droit inamissible aussi fermement que pouvait le faire Louis XIV; et dans l'impossibilité de cônfesser devant la nation sa foi politique, il dut en glisser l'expression voilée dans un article dont le sens était manifestement incompatible avec l'esprit général de la Constitution et avec l'ensemble du mécanisme parlementaire.

Quoiqu'il considérât tous les droits politiques concédés à ses sujets comme étant émanés de son autorité souveraine, le roi Louis XVIII avait une conscience beaucoup trop libre en toute matière pour se croire obligé d'appliquer jamais ses croyances au préjudice des intérêts de sa dynastie. Il était encore plus dégagé vis-à-vis des personnes que vis-à-vis des idées. Étranger toute sa vie aux illusions de ses serviteurs, se dégageant sans effort du poids de la reconnaissance, il s'inquiétait peu des amis dévoués dont le concours aurait pu lui devenir dangereux en présence de l'opinion publique. Ses préférences allaient donc par leur cours naturel, soit vers les jeunes gens, libres de tout engagement, soit vers les vieilles renommées sorties de la révolution. Des uns, il espérait se faire des créatures, quelquefois même des élèves, car il y avait dans ce prince du politique et du pédagogue; il se servait des autres pour protéger le trône contre les passions que les anciens révolutionnaires avaient abjurées afin de pouvoir s'en rapprocher. Dans la première pensée se rencontre l'explication de la faveur de M. Decazes; la seconde fut le motif de la scandaleuse admission d'un régicide dans les conseils de la royauté restaurée. Sous le règne de ce prince, aucun conflit grave n'était donc

à redouter entre le pouvoir constituant que prétendait retenir la royauté en vertu de l'article 14, et l'autorité constitutionnelle des Chambres qui, par le vote de l'impôt, embrassaient le gouvernement tout entier.

Mais la situation fut transformée lorsqu'à l'auteur de la Charte succéda un monarque d'une conscience trop sévère pour échapper longtemps à l'ascendant de convictions enracinées. Charles X fut à Paris ce que le comte d'Artois avait été à Coblentz, un prince aimable, plein d'aménité pour tous, mais persuadé qu'il avait comme souverain un double devoir à remplir : subordonner l'action des Chambres à l'initiative de la royauté, source unique de toute puissance comme de toute justice, et n'admettre à conduire les grandes affaires de la monarchie que des hommes en plein accord avec sa foi politique.

Cependant les élections de 1827 avaient vivement alarmé le roi qui, ne distinguant aucune nuance dans l'opposition, et se refusant à certains rapprochements de personnes alors vivement souhaités, se crut placé tout à coup en présence de cent cinquante ennemis déclarés de sa dynastie. Ne pouvant ignorer d'ailleurs qu'un nouvel appel au pays aurait donné des résultats plus menaçants encore, il se résigna à renvoyer le ministère de M. de Villèle, sacrifice qui le contrariait d'ailleurs plutôt dans ses théories politiques que dans ses affections personnelles. Il appela aux affaires M. de Martignac et ses collègues dans le seul but d'écarter un péril qu'il jugeait imminent. Mais ce prince était, au moment où il les appelait dans ses conseils, plus

éloigné que jamais d'adhérer à la pensée politique qui faisait dans le pays la force même de son nouveau cabinet, et son ministère demeurait pour le monarque un accident purement transitoire, duquel il ne doutait pas que la force des choses ne le débarrassât bientôt. Durant quinze mois, le roi concéda donc à ses nouveaux ministres, sans résistances trop vives, toutes les mesures estimées par eux nécessaires pour désarmer les passions surexcitées par le gouvernement de la droite ; il sanctionna en 1828 une loi sur la presse prononçant l'abolition définitive de la censure ; il autorisa en 1829 la présentation d'un double projet de loi pour introduire le principe électif dans la nouvelle organisation des départements et des communes, concessions importantes consenties avec hésitation, mais qu'il envisagea comme strictement compatibles avec la foi monarchique dont il était résolu à protéger l'intégrité contre toute atteinte.

Ce fut peut-être parce qu'il considéra comme en accord avec les traditions de l'ancienne monarchie et avec de trop célèbres arrêts du siècle dernier les ordonnances du 16 juin 1828, qu'il se détermina à les signer. Interdire l'enseignement à la Société de Jésus, réclamer de tout le corps enseignant le serment injurieux de ne point lui appartenir, limiter par des chiffres rigoureux le nombre des admissions dans les petits séminaires, c'était à la fois outrager la religion, la famille et la liberté, c'était faire aux passions des concessions mille fois plus redoutables que celles qui auraient pu lui être demandées dans l'ordre purement politique.

Tout pieux que fût Charles X, la conscience royale parlait chez lui bien plus haut que la conscience religieuse. Mais les grandes concessions coûtaient moins au roi que les petites, parce que celles-là touchaient aux idées et que celles-ci dérangeaient les habitudes. Le prince qui avait revêtu de son nom des ordonnances attentatoires au droit le plus sacré aurait sans hésiter dissous à tout risque son ministère si, afin de s'assurer dans la Chambre élective la majorité qui lui manquait, M. de Martignac avait exigé l'adjonction au cabinet de M. Casimir Périer, s'il avait manifesté le vœu de voir donner une ambassade au général Sébastiani ou un commandement militaire au général Lamarque, car une pareille proposition aurait été considérée par le souverain comme incompatible avec la sûreté de sa dynastie et presque comme injurieuse à son honneur de gentilhomme. Devancer par une initiative hardie l'œuvre principale de la révolution de 1830 en élargissant les bases du personnel gouvernemental, et en appelant aux affaires des hommes que les accidents de leur vie maintenaient seuls dans l'opposition, c'eût été là tout un système dont le roi n'aurait pas même permis la discussion : dans le langage du pavillon de Marsan, cela se fût appelé *rendre son épée*.

Le parti pris du monarque fut, pour la généreuse tentative à laquelle s'était dévoué le ministère Martignac, un obstacle absolument insurmontable. Ce cabinet s'était trouvé séparé de la droite par des mesures législatives qui répugnaient à cette partie de la Chambre secrètement encouragée dans sa résistance par les en-

tours du souverain. D'un autre côté, il n'était en mesure d'ouvrir aucune perspective légitime aux chefs les plus considérables de l'opposition, ceux-ci se trouvant dès lors avoir plus à profiter de la violence que de la modération. Dans l'ordre administratif, le roi ne s'était pas refusé à certaines modifications sans caractère politique ; il avait nommé à la présidence de la Chambre M. Royer-Collard, dont la cour amnistiait le choix à cause de son royalisme éprouvé ; il n'avait pas interdit à M. de Vatimesnil, qu'il savait dévoué, de rappeler dans leurs chaires, aux applaudissements enthousiastes de leur auditeurs, MM. Guizot et Cousin ; le roi avait enfin consenti, dans l'administration préfectorale et dans le conseil d'État, à quelques changements impérieusement réclamés par l'opinion publique ; mais il n'admettait pas qu'on prétendît transformer en système des actes qui n'avaient à ses yeux que la valeur de réparations individuelles, et maintenait à titre d'article de foi que la monarchie légitime ne pouvait, dans aucun cas, ni se séparer de ses vieux amis, ni se rapprocher de ses vieux adversaires.

En suspicion à la droite, sans moyen efficace d'agir sur l'opposition, le cabinet de M. de Martignac, quoiqu'en pleine possession de la confiance publique, se voyait paralysé au Palais-Bourbon comme aux Tuileries. Le roi suivait avec une satisfaction peu dissimulée les progrès de cette décadence, qu'il attribuait au vicieux système à l'application duquel il croyait s'être prêté de la meilleure foi du monde. Sans être précisé-

ment en trahison vis-à-vis de son cabinet, ce prince guettait donc le moment où M. de Martignac et ses collègues, dans l'isolement qui se faisait autour d'eux au sein d'une Chambre sur laquelle ils demeuraient sans action, viendraient lui remettre leur démission, en lui permettant de constituer un ministère vraiment monarchique, qui cherchât sa force dans un accord patent entre sa propre pensée et la pensée personnelle du souverain.

L'appel adressé à M. de Polignac, au mois d'août 1829, fut, chez le roi Charles X, la conséquence depuis longtemps prévue de convictions qu'il se croyait dans la stricte obligation d'affirmer. Chaque fois qu'il m'était arrivé de voir ce personnage, il avait produit sur moi une impression des plus difficiles à définir. Sous des formes très-polies M. le prince de Polignac cachait un fond d'infatuation naïve qui se révélait dès ses premières paroles. La modestie de son attitude dissimulait mal sa sereine confiance en lui-même. Parlant beaucoup et n'écoutant guère, il semblait, comme M. de la Fayette, suivre toujours le cours de sa propre pensée, diagnostic des plus alarmants chez un homme d'État. C'était un visionnaire tranquille, qui ne comptait pas moins sur Dieu que sur le roi, car il se tenait pour l'instrument prédestiné de l'un et pour l'ami personnel de l'autre.

Le prince Jules, dont le nom rappelait au vieux monarque les belles années de sa jeunesse et les amitiés de l'exil, était pour le roi Charles X l'expression la plus complète d'une idée politique revêtue d'une sorte de caractère religieux. Personne ne l'ignorait ; aussi

chaque voyage fait à Paris par notre ambassadeur à Londres était-il, pour le cabinet accepté par le monarque à titre d'expérience passagère, l'occasion d'une crise périodique de laquelle il sortait de plus en plus affaibli, malgré l'éclat d'un talent qui semblait s'élever dans la mesure même de l'abandon où le laissait la couronne. Quittant très-fréquemment son poste sans congé, M. de Polignac arrivait à l'improviste au château, semblant s'y présenter pour voir, comme le disait la presse du temps, *si le ministère était cuit et bien à point.*

Les esprits politiques avaient un sentiment si vif des périls que susciterait pour la monarchie le nom le plus impopulaire du royaume, qu'ils refusaient de croire à la possibilité d'un pareil choix, en se donnant toutes les bonnes raisons qui surabondaient pour le faire écarter. Un jour, M. le prince de Polignac, tout rempli de cette confiance qu'aucune observation n'ébranlait, imagina de venir faire devant la Chambre des pairs une déclaration de ses véritables sentiments politiques. Il crut produire sur l'opinion un effet décisif en invitant les hommes qui doutaient de son attachement aux institutions constitutionnelles octroyées par la royauté, à pénétrer dans son cabinet de travail. Il déclara que ses adversaires l'y trouveraient entouré des œuvres de Montesquieu et des publicistes anglais, sur lesquelles il ne cessait de méditer, laissant entendre que son serment à la Charte avait une portée d'autant plus sérieuse, qu'il ne s'était déterminé à le prêter qu'après de longues et consciencieuses hésitations.

Je me trouvais, ce soir-là, dans un grand salon de la rive gauche, où la valeur véritable de M. de Polignac était parfaitement connue. Je m'approchai d'un groupe au milieu duquel quelques pairs parlaient, avec un sourire discret, de la harangue qu'ils venaient d'entendre au Luxembourg. Chacun y donnait ses motifs contre la probabilité d'un changement de ministère et contre l'appel de M. de Polignac aux affaires, l'un arguant de l'insuffisance personnelle du prince, un autre de l'impossibilité de rallier sur son nom une majorité parlementaire, la plupart s'accordant sur l'avantage de continuer une expérience que paraissait commander l'intérêt de la monarchie. Un homme écoutait, dans un silence qui ne lui était pas habituel, mais qu'expliquaient d'anciennes relations confidentielles avec *Monsieur*. Interpellé cependant par une jeune femme que des difficultés de cette sorte n'arrêtaient point, et qui le pria de lui apprendre pourquoi le roi s'obstinait à faire un ministre de M. de Polignac : « Et vous, madame, lui répondit le baron de Vitrolles, pourriez-vous m'apprendre pourquoi l'Église s'obstine à contraindre tous les fidèles à venir, le jour de Pâques, communier à leur paroisse ? — Sans doute, monsieur le baron, c'est pour les obliger à faire une profession publique de leur religion au moins une fois chaque année. — Eh bien, madame, les rois peuvent aussi se croire le devoir de faire, à certains jours, une profession publique de leur foi, et cette obligation est plus stricte peut-être en pays de mécréants. »

Personne ne releva le mot, mais tout le monde com-

prit que le roi viendrait bientôt « faire ses pâques à sa paroisse. »

Dans l'hiver de 1829, l'esprit d'opposition, sensible jusque dans les salons de la cour, était général dans ceux de la ville. Il ne restait plus rien, au sein de la bourgeoisie parisienne, de l'enthousiasme si vrai avec lequel la Restauration avait été acclamée, à la chute de l'Empire, comme une éclatante protestation contre la guerre et le despotisme. Le cours des idées avait été violemment changé par les mesures organiques, dans la discussion desquelles la droite avait usé ses forces depuis cinq ans, mesures dont la portée n'avait pas manqué d'être exagérée par une presse implacable. Le renvoi de M. de Chateaubriand, cantonné dans la forteresse inexpugnable du journalisme, avait porté un premier coup au ministère de M. de Villèle, pour lequel le nom du grand écrivain était tout au moins un ornement précieux. La loi d'aînesse avait agité tout le faubourg Saint-Germain ; la réduction du taux de la rente avait fait descendre l'agitation jusque dans la loge des portiers, et tout Paris exhalait sa colère en injures contre le ministre des finances et en épigrammes contre le nouveau *duc d'Otrante.* Enfin, l'opposition était devenue si générale, que l'archevêque de Paris lui-même, malgré son ardent dévouement à la monarchie, croyait nécessaire de s'y associer par une manifestation publique faite à la Chambre des pairs à laquelle il appartenait. La dissolution de la garde nationale, prononcée en 1827, ne tarda pas à séparer la population parisienne de la mai-

son de Bourbon. Déjà les mesures prises par M. de Corbière contre l'École normale avaient précipité dans l'opposition le grand corps universitaire, en même temps que les lois pénales édictées pour la protection des dogmes catholiques imprimaient aux controverses religieuses un caractère des plus alarmants. Enfin, le projet de répression préparé contre la presse périodique, qu'on appelait *la loi d'amour*, en abusant d'un mot de M. de Peyronnet, avait achevé de mettre sur le pied de guerre toute la partie intellectuelle du pays, à la tête de laquelle s'était placée l'Académie française par une délibération solennelle. La seule force morale qui restât encore en 1829 à la vieille royauté était donc celle que lui avait si heureusement rendue, depuis dix-huit mois, le ministère de conciliation dont la nomination était envisagée par tous les esprits sagaces comme la dernière chance de salut pour la monarchie. Cette salutaire expérience pouvait être continuée sans nulle difficulté, le pays persistant à donner à cette administration la confiance que lui refusait le monarque, confiance qu'elle commençait à perdre au sein de la Chambre, par l'effet de cette fatale situation.

La période de 1828 à 1830, qui a laissé dans notre histoire avec un précieux souvenir d'apaisement une sorte d'éclat lumineux, fut surtout remarquable par l'étroite association des jouissances littéraires aux plus graves préoccupations politiques. L'expression la plus complète de ce double mouvement d'esprit se rencontrait dans l'orateur en qui se personnifiait un cabinet dont le dévouement modeste ne voulait pas laisser

soupçonner qu'il tenait dans ses mains le sort de la monarchie.

A l'harmonieuse douceur d'Isocrate, auquel on l'a souvent comparé, M. de Martignac joignait toutes les qualités solides qu'on chercherait en vain dans les harangues travaillées de l'élève de Gorgias. Il n'était aucunement rhéteur; et, toujours prêt à descendre au fond des questions quand il y était provoqué, il ne cherchait jamais ni l'éclat, ni l'importance, son abondance merveilleuse étant encore dépassée par sa réserve. Un tact exquis arrêtait toujours à point l'essor d'une parole que l'orateur aurait pu rendre inépuisable, car il demeurait manifeste, après les plus longs discours, que le ministre n'aurait éprouvé nul embarras pour les prolonger. C'était une jouissance exquise, pour le monde d'élite de ce temps-là, d'entendre l'orateur toujours exempt d'amertume, qui, s'inquiétant plus de l'avenir pour son roi que pour lui-même, cachait sous des fleurs l'abîme entr'ouvert sous le trône; et cette jouissance était goûtée à titre de plaisir en quelque sorte artistique dans la sécurité générale à laquelle s'abandonnait une société brillante qui croyait avoir devant elle un avenir assuré.

Durant cette belle année de l'administration Martignac, la société polie passait sans transition du palais Bourbon au palais Mazarin, afin d'y suivre le cours des mêmes pensées présentées dans le plus beau langage. On applaudissait à l'Académie française M. Royer-Collard, venant louer l'auteur de la *Mécanique céleste* en termes dignes de tous les deux. On entendait l'au-

teur des *Ducs de Bourgogne* parler de M. de Sèze comme il convenait à un historien d'un grand esprit et d'un grand cœur. Enfin, le public était admis à saluer de ses applaudissements le chantre des *Méditations* prenant, après un premier échec, possession du fauteuil qu'avait occupé le comte Daru, fauteuil que les classiques les plus obstinés renoncèrent enfin à lui disputer. La politique sortait par tous les pores des discours prononcés par ces illustres récipiendaires. L'un d'eux était, au Luxembourg, engagé dans tous nos débats; l'autre aspirait à déposer sa lyre au pied de la tribune; M. Royer-Collard apparaissait enfin comme la personnification même de ces classes moyennes auxquelles sa parole préparait un triomphe qui marqua le terme de ses espérances.

Quelques jours après son élection à l'Académie, je rencontrai, pour la première fois, M. Alphonse de Lamartine chez la marquise de Raigecourt, à laquelle l'attachaient de vieilles relations de famille. Une pareille rencontre était alors un événement. Le poëte était accompagné dans cette maison d'intimité par deux personnes qui formaient avec lui un groupe de la plus harmonieuse unité : c'étaient sa mère et sa fille adolescente, vivantes images de sa personne, l'une dans la majesté sereine de la vieillesse, l'autre dans l'éclat d'une fleur printanière que le vent du désert était à la veille de dessécher.

Je l'abordai comme un mortel aborde un dieu dans son temple; mais l'oracle ne tarda point à me faire reprendre terre, et m'étonna singulièrement par le

sans-gêne de sa conversation comme par une sorte de dédain calculé pour sa gloire. Quelque beau que fût alors M. de Lamartine, quelque magnifique qu'il ait été un peu plus tard à la tribune, il affectait dans ses relations habituelles des allures un peu soldatesques, et lorsqu'on attendait Apollon, on trouvait un ancien garde du corps. Je m'évertuai vainement à lui adresser les plus chaleureuses félicitations sur la justice que lui avait rendue l'Académie après un échec dont l'opinion publique l'avait vengé. Je ne fus guère plus attentivement écouté en lui exprimant toute mon admiration pour les *Harmonies*, qui venaient de paraître : « Oui, me répondit-il, je crois que ces deux volumes ne sont vraiment pas mal, quoique la plupart des pièces soient trop peu travaillées et que les épreuves n'en aient été corrigées que par ma femme. Mais au fond, tout cela est de la graine de niais, et le public s'en occupe beaucoup plus que moi, car, d'après ce que me disait ce matin Gosselin, les acheteurs font émeute à sa porte. » Puis, reprenant une conversation politique que mes compliments intempestifs avaient interrompue : « En ce temps-ci, nous dit-il, et dans l'état actuel des choses en France et en Europe où tout se précipite vers une transformation générale, il n'y a plus pour les hommes sérieux qu'un but à poursuivre. Mon élection m'a fait plaisir à cause de mon père, auquel on répétait que son fils avait du talent et qui n'en croyait pas un mot parce qu'il n'était pas de l'Académie française. A part cela, si mes vers sont bons à quelque chose, ce sera pour me faire nommer député. J'ai d'excellentes nou-

velles du département du Nord : l'industrie du sucre de betteraves y vit fort en alarmes, et l'on commence à croire que je pourrais la servir. On a raison ; nul ne connaît comme moi cette question-là ! »

J'eus tort de m'étonner de ce mot ; c'était celui de cette brillante génération tout entière, guettant l'heure de ses quarante ans. Depuis les historiens jusqu'aux poëtes, chacun se préoccupait alors des grands problèmes cachés dans un avenir dont on attendait tout, excepté des déceptions. M. Augustin Thierry écrivait ses *Lettres sur l'histoire de France*, afin d'élever, par l'évocation de ses origines, le cœur de la bourgeoisie à la hauteur des destinées qui lui étaient annoncées. M. Guizot exposait l'établissement du gouvernement représentatif en Angleterre, et faisait au fond l'histoire de la liberté en professant l'histoire générale de la civilisation.

Ces belles Leçons, publiées chaque semaine, associaient le pays tout entier au solide enseignement dispensé à la jeunesse par les plus grands esprits. Sur les bancs de la Sorbonne venaient s'asseoir, en se cachant à la manière de la bergère de Virgile, la plupart de nos illustrations parlementaires. M. Villemain, si exclusivement homme de lettres que l'eût créé la nature, se mettait, dans son Cours de littérature, à l'unisson, peut-être faudrait-il dire à la remorque de M. Guizot, pour ouvrir devant ses auditeurs l'enceinte du parlement d'Angleterre. La contagion politique n'avait point épargné le professeur de philosophie, qui, des hauteurs de l'abstraction ontologique, se trouva conduit

à descendre à tout ce qu'il y a de plus concret dans la science et dans les faits, la justification des principaux accidents de l'histoire envisagés dans leurs résultats moraux.

Défendant, par une sorte d'intuition générale de l'avenir, les arrêts les plus divers de la fortune, estimant que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, tant les événements s'y coordonnaient toujours avec les véritables besoins des peuples, M. Cousin plaçait au nombre de nos jours heureux jusqu'à la journée de Waterloo, parce que la victoire de la Charte, provoquée par la chute de l'Empire, avait expliqué, en la compensant, la défaite de nos armées. Au milieu de disciples frémissants d'enthousiasme sous sa parole, il dépensait la plus rare éloquence à formuler une théorie du progrès *per fas et nefas*, à laquelle la Prusse, alors tant admirée par l'illustre professeur, se réservait d'opposer celle du progrès symbolisé par le canon Krupp, entraînant pour conséquence la *militarisation* générale de l'Europe.

L'esprit de M. Cousin eut en toute chose l'instinct du grand plus que l'instinct du vrai ; toujours épris ou d'une idée ou d'une personne, il porta le roman dans la philosophie comme dans l'histoire. Mais si c'étaient là les jeux d'une noble intelligence, ces jeux, du moins, élevaient l'âme, et la société qui s'y complaisait pouvait, jusqu'au sein de ses illusions, se trouver fière d'elle-même. Quelle gerbe lumineuse que celle où venaient se confondre, aux premiers mois de 1830, dans la plénitude de leur renommée, Chateaubriand, La-

mennais, Lamartine, Victor Hugo, Casimir Delavigne, Martignac, Guizot, Cousin, Villemain, Augustin Thierry, Barante, Royer-Collard, Laplace, Biot, Ampère et Cuvier! quel échec à la théorie des évolutions que les souvenirs de 1829 évoqués en 1870! Les *laudatores temporis acti* sont aujourd'hui de tous les âges, et le souvenir de ces jours si pleins est peut-être la plus cruelle de nos tortures, car tous vivaient alors, et tous survivent aujourd'hui!

Lorsque de pareils hommes pouvaient se rencontrer chaque jour à l'Institut ou dans les salons, Paris était à coup sûr le cerveau de l'Europe, l'expression et l'instrument de la civilisation générale. Ce temps-là était marqué au coin d'une grandeur morale qui fut moins sensible à l'époque suivante, malgré l'éclat des joutes oratoires, peut-être même à cause de cet éclat. La prédominance des convictions sur les calculs demeurera le caractère distinct de l'ère de la Restauration; les diverses écoles conservèrent, en effet, durant cette remarquable période, la plénitude d'une foi politique, bientôt singulièrement affaiblie, pour les unes par leur défaite, pour les autres par leur victoire.

Il était un élégant petit salon où se reflétait sans pédantisme ce goût simultané des lettres et des affaires publiques d'où provenaient alors l'intérêt et le charme de la vie sociale, et j'y passai une partie des heures de liberté que me laissaient mes devoirs et mes études. C'était le salon de la marquise d'Aguesseau, fille du garde des sceaux Lamoignon et sœur de la présidente Molé. Quoique d'un grand âge, madame

d'Aguesseau portait dans ses appréciations, et surtout dans ses jugements sur les personnes une vivacité passionnée qui rendait les relations avec elle piquantes, mais difficiles. Sa jeunesse, commencée sous le ministère de son père, au sein des orages de la cour et du palais, s'était continuée longtemps encore dans cette vie agitée de l'émigration sans nul rapport avec la grave existence des dames du Marais, dont leur noble descendante ne songea point à renouveler les traditions.

Dans ce salon régnait et gouvernait M. de Chateaubriand, qu'une alliance de famille rattachait aux Malesherbes, et qui avait beaucoup vu à Londres madame d'Aguesseau dans tout l'éclat de sa beauté. Il se montrait quelquefois rue Saint-Dominique le matin, avant d'aller faire sa station quotidienne à l'Abbaye-au-Bois, et ces rares apparitions suffisaient pour maintenir cette maison au paroxysme le plus élevé du dévouement à sa personne. On y était ardemment ministériel lorsque l'illustre écrivain appuyait le ministère, et l'on y passait à l'opposition sitôt qu'il était séparé du pouvoir. Malheur aux habitués dont l'évolution était un peu tardive, ou qui paraissaient contester en quelque chose l'infaillibilité du journal de MM. Bertin, seul évangile du lieu ! En cette maison où s'agitaient naguère toutes les passions de 1815, il s'était opéré, avec des rapprochements contre lesquels on aurait fulminé la veille, je ne sais quel mélange incohérent entre la vieille langue royaliste et la récente phraséologie libérale; les mots n'y correspon-

daient plus aux idées. C'était une sorte de fête travestie consacrée à M. de Chateaubriand, car pour le porter au pouvoir, on y aurait au besoin dressé des barricades contre la monarchie, en les surmontant du drapeau blanc.

Le comte Molé venait assez souvent, le matin, causer chez sa tante; je l'avais déjà entrevu quelquefois, passant comme une ombre, dans le salon très-mondain de madame de la Briche, sa belle-mère, salon qui n'avait, disait-on, été fermé depuis quarante ans que le dimanche 20 janvier 1793! De tous les hommes considérables dont me séparaient mon âge et mon obscurité, M. Molé était celui pour lequel je ressentais le plus vif attrait. Type accompli de la grande compagnie française par l'élégance de ses manières et la correction de son langage, l'ancien ministre de Napoléon, en conservant les doctrines politiques de l'empire, les avait saupoudrées d'idées nouvelles, badigeonnage opéré avec tant d'art qu'il trompait l'œil le plus exercé. Dans ce cercle assez restreint de causeurs, se montrait quelquefois M. Pasquier, l'ami politique et le conseil de M. le duc de Richelieu. Ce n'était pas encore le vieux chancelier, membre et dictateur de l'Académie française, terreur ou providence des candidats; mais c'était déjà l'homme d'État fatigué, dont le grand sens politique tenait les fautes commises pour irréparables, et dont la verve amère s'exerçait sans pitié sur les hommes et sur les choses de son temps. On y rencontrait plus fréquemment M. de Barante, homme politique, homme de lettres et homme

du monde, qui trouvait du temps pour tout, et dont l'esprit ne semblait jamais épuisé avec quelque abondance qu'il se dépensât.

La présence des notabilités politiques dans son salon était pour madame d'Aguesseau la dernière joie de sa vieillesse. Un jour, elle nous annonça avec une dignité étudiée qu'elle attendait dans une heure M. Royer-Collard, le président de la Chambre ayant agréé la pensée de paraître chez la descendante de ces grands magistrats, pour lesquels il semblait réserver l'admiration dont il se montrait fort sobre vis-à-vis de ses contemporains. A l'heure du lever de la séance, un profond silence s'établit dans l'attente de l'homme illustre qu'on était heureux et fier de rencontrer. Mais l'intermédiaire ne tarda pas à se présenter seul, en déclarant, non sans embarras, que M. Royer-Collard ne viendrait point. Sommé de donner quelque explication, il finit par confesser que le président paraissait avoir changé d'avis, « les nouvelles connaissances lui étant aussi antipathiques que les livres nouveaux. » Atteinte au plus vif de son amour-propre, madame d'Aguesseau imagina de se venger l'hiver suivant en racontant que M. Royer-Collard ayant été, quelques semaines après la révolution de Juillet, engagé à dîner chez le roi Louis-Philippe, aurait renvoyé l'invitation à l'aide de camp de service en s'excusant sur ce « qu'il ne dînait jamais en ville. »

Derrière les hommes importants qui fréquentaient le salon de la rue Saint-Dominique, se groupaient des députés de la droite qui, ayant échappé à leur centre de

gravité par la tangente de M. Agier, formaient, la veille de la révolution de Juillet, l'ardent bataillon des *défectionnaires*. A côté des gérontes d'une assemblée où l'admission n'avait lieu qu'à quarante ans, on remarquait des jeunes gens dont le nom commençait à poindre, et qui trouvaient, dans un salon abrité par le patronage de M. de Chateaubriand, un terrain tout préparé pour leur avenir. M. Prosper Mérimée, qui venait de donner au public le théâtre de *Clara Gazul*, introduit en même temps que moi chez la marquise d'Aguesseau, s'y trouva bientôt placé sur le pied de la plus étroite intimité. Il y fut suivi de M. Sainte-Beuve, qui venait de déposer le scalpel de l'étudiant en médecine pour écrire les *poésies de Joseph Delorme*, bientôt suivies du livre des *Consolations :* concours de circonstances qui lui attira d'une bouche plus gracieuse que bienveillante le surnom de *Werther-Carabin*.

Ces deux hommes, appelés à se côtoyer constamment dans la vie et à se suivre de si près dans la mort, avaient, avec un fonds commun d'idées, des tendances et des habitudes d'esprit fort opposées. N'ayant rencontré ni l'un ni l'autre nulle tradition religieuse dans l'atmosphère où s'écoulèrent leurs premières années, ils avaient grandi dans un scepticisme en quelque sorte natif, dont M. Mérimée ne fit aucun effort pour se dégager, et dans lequel M. Sainte-Beuve parut se complaire en l'exploitant comme une source de poésie nouvelle. Si l'un était le Démocrite du scepticisme, l'autre en était l'Héraclite. Tenant la vie pour bonne,

sans en rechercher ni l'origine ni la fin, M. Mérimée n'admettait pas qu'on eût pour le cœur plus d'exigence que pour l'esprit ; aussi dégagé par l'un que par l'autre, il ne repoussait pas trop le titre de *don Juan à sang froid*, que lui avait donné, dans l'ardeur même de sa jeunesse, une personne fort en mesure d'être bien informée. Beaucoup moins heureusement doté, M. Sainte-Beuve à ses débuts paraissait, au contraire, porter avec désespoir le poids accablant de ses jours. Soit que moins de fleurs eussent embelli sa route, soit qu'il en eût trop vite épuisé le parfum, il paraphrasait volontiers dans ses vers le *Tædet me vitæ meæ*, et le Job de l'île Saint-Louis semblait, comme le lépreux de la terre de Hus, maudire incessamment l'heure de sa naissance. Des rayons de lumière perçaient cependant à travers cette nuit mortelle : M. Sainte-Beuve faisait assez fréquemment reprendre à Dieu le lendemain tout le terrain qu'il lui avait ôté la veille. L'auteur des *Consolations*, depuis la publication de ce livre jusqu'à celle de *Volupté*, ne parut guère plus éloigné de l'abbaye de la Trappe que de l'abbaye de Thélesmes, et les paris étaient ouverts sur la question de savoir s'il mourrait disciple de Rancé ou disciple de Rabelais.

J'ai beaucoup connu M. Sainte-Beuve; je l'ai beaucoup aimé à l'heure où il débattait avec lui-même ces problèmes redoutables. Lorsque, parvenu à cette bifurcation fatale que tout homme rencontre en son chemin, il eut fait un choix définitif; quand ma pensée fut pour jamais séparée de la sienne, mon cœur, se reportant au souvenir de nos entretiens d'autrefois,

continua d'aller vers lui à travers l'abîme, comme le sien se complaisait à venir vers moi. Que de choses il y avait dans le serrement de main que nous échangions souvent en silence en nous retrouvant trente ans plus tard dans la salle de l'Académie!

Le salon de la marquise d'Aguesseau était un confluent où venaient se rencontrer la politique et la littérature pour couler ensemble sur un lit dégagé de tout obstacle. Plus âgée que M. de Chateaubriand, madame d'Aguesseau n'était pas moins passionnée que son illustre ami; mais si chez elle on comptait souvent avec ses passions, l'on n'y comptait jamais avec ses années, et sous ce rapport la liberté y était entière.

Ce fut dans cette maison que s'établirent mes premières relations avec plusieurs des jeunes écrivains du *Globe;* rapports auxquels se rattache la fixation d'une date importante dans ma vie intellectuelle. Ce commerce fit, en effet, comprendre pour la première fois à plusieurs de mes amis comme à moi-même, que nous ne pouvions moins faire pour nos croyances religieuses que d'autres ne faisaient pour de pures théories philosophiques, et que le repos obtenu dans la vérité possédée ne dispensait ni de la peine de la démontrer, ni de l'obligation de la défendre.

CHAPITRE V

LA JEUNESSE RATIONALISTE ET LA JEUNESSE CATHOLIQUE EN 1829. — FONDATION DU CORRESPONDANT.

Durant toute cette époque si vivante par la pensée et par la passion, le *Globe* exerçait sur la jeunesse française une influence considérable. Le succès de cette feuille avait été dû, comme il arrive pour la plupart des œuvres sérieuses, à l'opportunité d'une publication où se révélaient, dans leur puissance et leur confusion, les aspirations générales des âmes. Fondé d'abord pour initier la France aux richesses dramatiques de l'étranger, le journal périodique dirigé par MM. Dubois, Jouffroy et Damiron avait bientôt agrandi ses premiers horizons. En étudiant aux sources l'Allemagne et l'Angleterre, ses rédacteurs s'étaient trouvés conduits à passer de la poésie de Gœthe à la métaphysique de Kant et de Hegel, et du système dramatique de Shakespeare aux doctrines philosophiques du docteur Reid et de l'école écossaise. Ils furent ainsi amenés à se séparer de l'école française du dix-huitième siècle, qu'ils combattirent comme peu sérieuse dans ses appréciations doctrinales, comme artificielle dans la plupart de

ses créations littéraires. Ils avaient pu voir quels dédains inspiraient à l'Allemagne l'érudition de pacotille de l'*Encyclopédie* et toute notre école sensualiste, depuis le baron d'Holbach jusqu'à l'abbé de Condillac ; ils avaient appris combien tout cela tenait peu de place pour l'Angleterre, en face de la doctrine psychologique professée par les philosophes d'Édimbourg. L'auteur du *Dictionnaire philosophique* cessa, pour ces jeunes et courageux écrivains, de compter au nombre des penseurs. Ils concoururent donc des premiers au renversement du dieu dont Paris a relevé la statue entre les hontes de l'invasion et les saturnales de l'anarchie. La déchéance de l'école de Voltaire au théâtre comme dans l'histoire, une disposition constante à débattre gravement les choses graves, tels étaient les services rendus à la raison comme à la conscience publique par une école où régnaient au même degré et la droiture de l'intention et la confiance naturelle à la jeunesse.

Mais s'il était facile au *Globe* de proclamer qu'après les stériles efforts du dix-huitième siècle, la science tout entière restait encore à faire, la position de ce recueil devenait beaucoup plus délicate chaque fois qu'il s'agissait de poser les bases de l'édifice dont l'érection prochaine était chaque jour annoncée. Sa rédaction philosophique subissait en effet l'action de deux courants opposés, l'un poussant vers la haute mer de l'ontologie, l'autre retenant prudemment sur la rive ; et la mieux représentée des deux écoles dans le *Globe* ne voulant reconnaître à la science que le droit strict d'observer les phénomènes, y combattait avec persé-

vérance les tentatives synthétiques qui seules intéressaient la jeunesse, parce que seules elles frappaient son imagination et parlaient à son cœur.

Les disciples de M. Cousin, qui avaient suivi ses conférences à l'École normale après l'évolution du brillant professeur vers l'idéologie allemande, en avaient accepté l'attrayante mais stérile doctrine de l'éclectisme. Formulant un programme dont ils se gardaient bien de tenter l'application, ils annonçaient le projet de réunir dans un vaste ensemble toutes les conceptions de l'esprit humain, promettant de faire jaillir la lumière de ce faisceau de rayons. « Il n'y a, disaient-ils sur la parole du maître, aucun système faux en soi; il y a seulement beaucoup de systèmes incomplets. Ceux-ci sont vrais en eux-mêmes, mais vicieux par la prétention de conclure, en cherchant en chacun d'eux l'absolue vérité qui ne se rencontre que dans tous. De telle sorte que le seul travail légitime de l'esprit humain consiste à rechercher les membres épars de la science dans les monuments qui les contiennent, afin d'en faire, par une juxtaposition naturelle, le corps complet et vivant de la vérité. »

Mais tandis que les disciples de M. Cousin, ouvrant devant les lecteurs du *Globe* des perspectives indéfinies, promettaient de dégager successivement toutes les vérités dogmatiques de mythes et de symboles qui ne correspondaient plus aux besoins des intelligences, un écrivain d'une trempe d'esprit tout aussi forte, mais d'un tempérament plus contenu, jetait des douches d'eau froide sur ces jeunes têtes enfiévrées d'espérance.

Demeuré fidèle à la rigoureuse méthode écossaise, telle que M. Royer-Collard l'avait exposée quelques années auparavant dans son cours à la Faculté des lettres, M. Théodore Jouffroy circonscrivait étroitement dans l'analyse des phénomènes psychologiques la mission de la philosophie. Cet esprit judicieux, moins pressé de conclure que d'étudier, ne voyait pas sans anxiété la science s'égarer à la poursuite d'un syncrétisme qu'il déclarait tout au moins prématuré. Il s'alarmait surtout lorsqu'elle donnait avec confiance à l'esprit humain, affamé de certitudes, des espérances dont son cœur avait douloureusement sondé l'inanité. Pour M. Jouffroy, l'intelligence s'observant elle-même dans ses opérations internes, était le seul champ légitime de l'investigation philosophique. Or, il demeurait impossible de concilier ces aspirations modestes avec les visées ambitieuses de l'éclectisme. D'après les maîtres écossais suivis par M. Jouffroy, la science, constamment faussée depuis Platon jusqu'à Leibnitz, était tout entière à refaire. D'après les éclectiques, au contraire, la science était faite et parfaite, l'esprit humain s'étant par son énergie virtuelle mis, depuis des siècles, en possession de toutes les vérités, soit sous une forme précise, soit sous une forme symbolique. Selon les premiers, la philosophie n'avait guère constaté que l'existence et l'identité du *moi;* selon les seconds, il n'y avait point de découvertes à faire : il fallait seulement interpréter les mythes pour colliger dans une unité vivante les fragments divers de la vérité ; ainsi s'opérerait progressivement dans l'humanité la métamorphose naturelle

de la larve en insecte parfait, sous la fécondante chaleur du soleil parvenu au point culminant de son cours.

Un pareil thème prêtait à d'éloquents articles. On expliquait doctement comment les dogmes finissent par la vulgarisation des vérités auxquelles ces dogmes servent d'enveloppe. Mais lorsque MM. Damiron, Jouffroy et leurs collaborateurs affectaient de saluer le christianisme avec le respect auquel ont droit les ruines, et quand on les sommait d'aborder les questions fondamentales, ils s'y refusaient constamment : l'un prétendant que les faits observés n'étaient pas assez nombreux, l'autre que des témoignages réunis ne se dégageait pas assez de lumière pour trancher scientifiquement aucun des problèmes fondamentaux admis par la conscience humaine.

C'était pitié d'analyser le contingent d'idées acceptées à titre provisoire par ces confiants fossoyeurs du christianisme. Ils prononçaient le nom de Dieu avec une sorte de déférence, tenant plus, si j'ose le dire, de la politesse que du respect ; mais ils ne consentaient à s'incliner devant cette cause première que sous la condition de n'être interrogés ni sur la nature ni sur la simplicité de son essence. S'ils parlaient de l'âme et de ses aspirations vers l'immortalité, il demeurait bien entendu que la théorie psychologique restait à l'état de pure hypothèse, l'homme ne pouvant avoir, dans l'état incomplet de la science, que des pressentiments instinctifs, insuffisants pour fonder une démonstration rigoureuse de ses destinées futures. Le plus décidément spiritualiste des écrivains du *Globe* ne dépassait

pas ces tristes limbes de l'intelligence humaine. Poursuivi par les lumineux souvenirs d'une enfance chrétienne, comme Adam l'était, au milieu des épines, par ceux du jardin d'Eden, il allait heurtant ses pieds meurtris à toutes les pierres du chemin, et laissant lire la tristesse de son âme sur les plis de son noble front et dans l'azur de ses yeux humides.

L'Église n'avait pas, à coup sûr, de services directs à attendre de cette école, qui ne lui rendait pas même la justice historique à laquelle l'avait accoutumée la haute impartialité de M. Guizot. Cependant, si le *Globe* ne faisait point de croyants, la polémique de cette feuille rendait manifestement le poids de l'incrédulité beaucoup plus lourd à porter; elle servait la cause du christianisme, en constatant l'insuffisance de toutes les solutions poursuivies par la science rationaliste, en révélant surtout aux esprits sincères des abîmes que la foi seule était en mesure de combler.

C'était principalement dans la presse périodique, qu'à la veille et au lendemain de la révolution de Juillet, se débattaient les formidables questions qui avaient agité dans tous les siècles l'intelligence humaine. D'autres recueils franchissaient en philosophie les limites de la critique que ne dépassa guère le *Globe*, et laissaient pressentir, pour tous les grands problèmes, des solutions ardemment appelées par une génération qui demandait à ses maîtres quelque lumière pour son esprit et quelque repos pour son cœur. Si l'on tenait plus de compte de l'originalité des théories que de leur popularité, il faudrait placer au premier rang des

œuvres qui sollicitaient alors l'attention publique le *Producteur*, organe des idées d'Auguste Comte. Sous des formes algébriques, qui constataient un dédain toujours honorable pour le succès, le fondateur de la religion dite *positive* rajeunissait le vieux dogme de la perfectibilité indéfinie en le faisant aboutir au gouvernement des physiciens et des industriels. M. Comte avait posé les fondements de cette civilisation chinoise sur une prétendue histoire du genre humain, qu'il faisait passer de l'ère primitive de la théologie durant laquelle les poëtes furent prêtres et rois, à l'ère de l'abstraction intellectuelle qui transféra la souveraineté aux guerriers, aux législateurs et aux métaphysiciens, époque de haute culture artificielle qui dure encore, mais dont le discrédit visible des croyances et le peu d'autorité des institutions constatent, d'après M. Comte, que nous sommes à la veille de sortir. Originairement disciple de Saint-Simon, auquel il survécut longtemps, M. Comte n'avait rien emprunté aux idées mystiques de l'auteur du *Nouveau christianisme.* Il tendit constamment à résumer la science sociale dans un matérialisme pur, organisé suivant des lois dynamiques promulguées par lui-même, et qui trouvèrent leur expression définitive dans le *Cours de philosophie positive* dont la publication commença en 1830.

Quoique le positivisme fût appelé à prendre une trop sérieuse et trop redoutable importance dans les agitations révolutionnaires de l'avenir, la forme étrange sous laquelle cette doctrine affectait de se présenter la laissait alors sans écho comme sans péril, et per-

sonne ne pressentait les tristes temps où la langue des clubs viendrait colorer de teintes ardentes les froids théorèmes du chef de l'école.

Il en était tout autrement de l'*Organisateur*, organe des disciples de M. de Saint-Simon. Cet étrange personnage était mort tout récemment, en donnant à ceux-ci le mandat de divulguer et de répandre sa doctrine. L'école saint-simonienne se préoccupait autant du succès que l'école positiviste affectait de le dédaigner, l'une étant aussi pressée d'appliquer ses idées que l'autre paraissait y peu tenir. Jeune et ambitieuse, elle avait le verbe haut, les allures originales et la couleur des plus voyantes; tout y était calculé pour l'effet; et ce fut en devançant les fondateurs attitrés de la réclame qu'elle prit très-promptement, par l'habileté de la mise en scène, une importance que ne comportait pas la pauvreté de ses doctrines.

Celles-ci reposaient, comme les théories de M. Comte, sur l'idée de Condorcet. Toutes les vues historiques du saint-simonisme venaient se résumer dans une distinction plus spécieuse que solide entre les époques organiques et les époques critiques se succédant l'une à l'autre dans l'histoire de tous les peuples, et devenant à chaque évolution nouvelle le gage certain d'un progrès nouveau. Pour fonder sa philosophie de l'histoire, l'école de Saint-Simon ne s'était pas mise en frais d'invention, car chacun des écrivains du dernier siècle lui avait fourni une page. Elle admettait un état embryonnaire dont l'homme s'est lentement dégagé par la puissance d'énergies natives, laissant d'ailleurs gé-

néreusement à chacun la faculté de choisir ses ancêtres chez les poissons ou chez les singes, selon son goût. Issu du chaos et constitué par l'action de forces fatales agissant sous l'empire de lois générales de conservation, l'homme trouva partout la guerre à son berceau: elle eut d'abord pour théâtre la famille, puis la tribu. Bientôt les nations, enfin constituées, luttèrent entre elles pour des intérêts déterminés par la mesure de leur civilisation. On commença par combattre pour la possession des fruits de la terre, comme les chiens qui se ruent l'un sur l'autre à l'heure de la curée. L'on combattit plus tard pour l'appropriation de la terre elle-même; on conserva ses prisonniers pour s'en faire des esclaves afin de cultiver le sol, de telle sorte que les vaincus servant d'instruments de travail aux vainqueurs, ceux-ci n'exercèrent par eux-mêmes que deux fonctions sociales : ils défendirent l'État et le gouvernèrent. Puis, par suite de l'intérêt qu'y trouvèrent les propriétaires eux-mêmes, l'esclavage qui atteignait le sort de la personne ne tarda pas à se transformer en un servage ne s'appliquant plus qu'au travail; et plus tard encore, par l'effet d'une évolution nouvelle que provoqua l'extension de la richesse publique, les chefs des nations estimèrent utile à leur puissance de faire passer leurs serfs à la condition de sujets. Alors commencèrent les guerres politiques qui remplissent l'histoire de l'Europe depuis la chute du régime féodal, ère de conflits sanglants dont la stérilité demeure démontrée par les résultats qu'elle a donnés, et que va suivre, grâce à la puissanc du capital solidarisé par

le crédit et par les banques, la cessation définitive de l'état de guerre, la fédération générale des peuples et l'établissement d'un régime harmonique couronné par une morale et une législation nouvelles.

A chacune de ces diverses phases organiques correspond, d'après l'école de Saint-Simon, une doctrine religieuse en parfait accord avec elle. Tandis que les premiers humains disputaient dans l'antre paternel leur nourriture aux bêtes féroces, ils tremblaient devant les fétiches. Au fétichisme qui affolait de terreur les premiers humains errant dans les forêts, succéda, dans la cité enfin constituée, le polythéisme, expression de la foi naturelle à l'homme désarmé en présence des énergies mystérieuses de la création. Chaque race revêtit ce culte d'une empreinte conforme à son génie. De ces croyances primitives, qui dotèrent les peuples enfants de l'Hellénie de leur civilisation charmante, se dégagea, dans la Judée, l'idée de l'unithéisme, inspirée par la profondeur sans bornes du désert, comme dirait aujourd'hui M. Renan, dont le front aurait revêtu plus naturellement la tiare saint-simonienne que la barette du sulpicien. Uni aux traditions orientales et fécondé par celles-ci, le monothéisme biblique enfanta la doctrine chrétienne, en y mettant beaucoup de temps. Pour peu que les lecteurs y mettent de leur côté beaucoup de bonne volonté, ils se trouvent, au moyen de toutes ces belles choses, posséder pour l'histoire universelle un synchronisme complet des faits, des croyances et des institutions, tableau synoptique aussi facile à retenir qu'à fabriquer.

Parvenue à l'ère chrétienne, l'école saint-simonienne s'arrête un moment devant le désiré des nations. Elle contemple l'auguste figure du rédempteur avec une sorte de sympathique respect : elle veut bien reconnaître que le Christ a beaucoup fait pour relever l'humanité souffrante, en allégeant par de mystiques perspectives le poids de ses douleurs; mais, d'après ces étranges commentateurs de l'Évangile, celui-ci n'a rien fait pour en tarir la source, et le principal mérite du rédempteur, c'est d'avoir préparé les voies à M. de Saint-Simon. Les sévères enseignements du Calvaire n'aspirent qu'à nous consoler dans cette vallée de larmes, en déroulant devant nos yeux de lointaines perspectives : mais il reste à nous faire jouir sur la terre de tous les biens que la foi nous promettait seulement dans le royaume des cieux; il reste à supprimer l'abîme qui sépare le temps de l'éternité, pour replacer devant nous l'âge d'or que la doctrine chrétienne reculait dans la nuit d'un premier âge. Si le christianisme a détruit l'esclavage dans la société, il l'a maintenu dans l'homme lui-même, car la chair est devenue l'esclave de l'esprit, et les prescriptions catholiques ont constitué entre ces deux forces naturelles un antagonisme incompatible avec le bonheur individuel comme avec l'harmonie sociale. Il faut donc qu'une autre Église vienne compléter l'œuvre, d'ailleurs magnifique de la première, par la promulgation d'un décalogue nouveau.

En abolissant le célibat religieux et la confession auriculaire, la Réforme a commencé la réhabilitation

de la chair, si cruellement opprimée par l'esprit durant le cours du moyen âge. Les philosophes du dix-huitième siècle ont continué cette rédemption, à laquelle travaillent avec succès la plupart des romanciers de notre temps, apôtres bien moins exigeants que les douze pêcheurs de la Judée. Enfin Saint-Simon est venu pour accomplir dans sa plénitude l'œuvre du salut. Désormais l'humanité sera heureuse dans ce bas monde, sans préjudice d'un bonheur plus grand qu'on ne lui interdit point d'espérer dans un autre, sans prendre d'ailleurs avec elle aucun engagement sur ce point-là. Ajoutons que la perspective de la mort projetant une ombre assez sensible sur le tableau de cette félicité générale, on laisse entrevoir que l'esprit de Saint-Simon pourrait bien un jour, en délivrant notre corps de la servitude de l'âme, le délivrer aussi de la mort naturelle, comme le Christ a triomphé de la mort éternelle en se proclamant vainqueur du péché. Alors tout sera consommé, car la mort aura perdu son aiguillon; il n'y aura plus ni mal physique ni mal moral; le Christ embrassera Bélial, et nos enfants goûteront des joies ineffables dans le perpétuel accord de l'intelligence avec les sens, qui useront toujours sans abuser jamais.

Un pareil amalgame d'erreurs et de folies ne pouvait constituer une création sérieuse; mais ce qu'il y avait de remarquable dans le mouvement d'esprit provoqué par Saint-Simon, et continué après 1830 par Fourier, ce fut le dévouement désintéressé de leurs disciples à une doctrine fort impopulaire. A l'époque

orageuse de ses débuts, le saint-simonisme ne menait encore ni au Conseil d'État, ni au Sénat, ni à la fortune ; il imposait à ses jeunes sectateurs, pour la plupart hommes de talent, des épreuves pénibles et parfois les plus amères humiliations. Les seuls bancs sur lesquels ils s'assirent alors furent ceux de la police correctionnelle, et aux carrières de Ménilmontant nul ne rêvait assurément les honneurs du Luxembourg. Les faubouriens poursuivaient la tunique bleue du saint-simonien de plus d'injures que la robe du prêtre catholique. Il fallait qu'une portion de la jeunesse, déshéritée de toute tradition religieuse, eût vraiment soif de la vérité, pour qu'un pareil mirage pût tromper l'impatiente ardeur de ses désirs. C'est afin de correspondre à ce besoin de croire et d'aimer, indestructible comme l'âme humaine, que les organisateurs de l'*Église saint-simonienne* déployèrent une habileté à laquelle il faut savoir rendre justice. Ils élevèrent un temple avant d'avoir découvert leur dieu ; ils fondèrent tout un culte extérieur et tout une hiérarchie où ne manquaient ni prêtres ni lévites ; ils organisèrent leurs néophytes au moyen d'une forte discipline, en attendant la proclamation, chaque jour promise et toujours différée, de ce qu'on appelait solennellement le dogme nouveau ; ils firent enfin des sectaires, faute de pouvoir faire des croyants, et la plupart de ces messieurs ne devinrent millionnaires qu'après avoir vainement tenté de se faire apôtres.

A ces travaux d'Auguste Comte, de Saint-Simon et de Fourier, aux prophéties des philosophes conviant

leurs disciples aux *funérailles d'un grand culte*, qu'opposait alors l'Église assise sur le roc des promesses divines? Quels efforts tentait le clergé français pour persuader aux générations nouvelles que les enseignements du christianisme méconnu et calomnié, étaient appelés à demeurer au milieu de toutes les transformations sociales l'expression permanente et complète des besoins de la nature humaine? Je vais le dire en exposant cette situation telle qu'elle apparaissait alors à une partie de la jeunesse catholique profondément alarmée de l'avenir, et pénétrée du devoir d'en conjurer les périls.

Les plus grands talents de l'époque se rencontraient incontestablement, durant la restauration, dans les rangs des hommes religieux, et la fausse direction imprimée à des forces si précieuses peut seule expliquer l'impopularité générale qui pesait sur le clergé catholique, à la veille de la révolution de 1830. L'auteur du *Génie du christianisme* avait incliné sa gloire naissante sous les bénédictions de l'Église, à l'ombre de laquelle avaient grandi tous les jeunes poëtes qui, en l'honorant encore, ne tardèrent pas à la déserter. La *Muse française* prétendait à l'orthodoxie religieuse pendant qu'elle s'insurgeait contre l'orthodoxie littéraire. A l'auréole projetée sur l'école catholique par les débuts de cette brillante pléiade, il faut certainement joindre l'éclat des premiers noms littéraires de ce temps-là. Si M. de Bonald fut un philosophe moins solide qu'ingénieux, il reste un écrivain très-éminent. Si M. de Maistre a fait peut-être autant de sceptiques

que de croyants, en prétendant élever les vues les plus conjecturales à la hauteur des vérités dogmatiques, il eut des intuitions de génie que l'abus de l'esprit ne parvint point à étouffer ; on ne saurait lui refuser le titre de puissant penseur, en reconnaissant que l'oracle a souvent exploité le dieu au gré de ses passions politiques. M. de Lamennais fut enfin la gloire de l'Église avant d'en être devenu le scandale, et peu d'hommes ont laissé, dans l'histoire de la pensée, des traces aussi formidables de leur passage, car il a dépensé encore plus de force pour édifier que pour démolir.

Mais aucun de ces hommes illustres n'était ni théologien, ni érudit, ni savant de profession; tous engagés dans la lutte des partis, et s'efforçant de placer leurs opinions sous la sanction de leurs croyances, entendaient faire marcher de front, et l'une par l'autre, la restauration religieuse et la restauration monarchique. Pour M. de Bonald, le pouvoir royal existe de droit naturel comme la puissance paternelle dont ce pouvoir est l'extension, la monarchie étant, d'après l'auteur de la *Législation primitive*, le seul mode de constitution normal pour les peuples chrétiens. Pour M. de Maistre, les races régnantes, constituées par un *fiat* de la volonté divine portent au front le signe de leur mission surhumaine, signe peu apparent aujourd'hui, ce me semble, chez les princes de la maison de Savoie, objet de son culte idolâtre. Aux yeux de M. de Lamennais, le pouvoir n'avait qu'une source légitime, la vérité, et la vérité ne trouvant en ce monde son expression complète que dans l'Église, celle-ci demeurait le

fondement et la règle unique du droit. Il en était ainsi, même pour les princes séparés de la communion du saint-siége, car leur puissance provenait de l'idée même qu'ils avaient malheureusement répudiée; et d'ailleurs, en signant le traité de la Sainte-Alliance sous l'inspiration du mystique Alexandre, les souverains non catholiques semblaient, selon M. de Lamennais, avoir rendu un hommage, au moins involontaire, à ce principe fondamental dans toute l'Europe chrétienne.

Métaphysicien et polémiste, l'abbé de Lamennais poursuivit simultanément deux projets. Refusant à l'intelligence le pouvoir d'atteindre à la certitude par ses propres forces, il prétendit donner pour base unique à celle-ci le témoignage universel, fondant sur ce principe toute une philosophie qui, après l'avoir brouillé avec la raison, ne tarda pas à le brouiller avec l'Église. Appliquant la doctrine de l'autorité dans l'ordre des faits, comme il s'était efforcé de le faire dans celui des idées, il entreprit de relever l'édifice du vieux droit catholique européen renversé depuis le traité de Westphalie, et consacra dix ans d'objurgations éloquentes à réclamer dans nos lois civiles et dans nos institutions politiques des changements auxquels le cours de l'opinion opposait des résistances insurmontables. Ces résistances se révélèrent enfin à l'écrivain lui-même avec un tel degré d'évidence qu'il recula tout à coup devant la crainte de les provoquer au détriment de l'intérêt sacré dont il servait encore la cause.

Comme une comète échevelée, M. de Lamennais, quittant une position qu'il jugeait intenable, se rejeta

tout à coup à l'autre extrémité de l'horizon, et s'arma pour d'autres combats avec une confiance égale. Oublieux de tous ses engagements de la veille, il posa d'un front superbe d'autres principes pour en déduire bientôt les plus extrêmes conséquences, avec la rigueur habituelle de sa méthode et l'intolérante âpreté de son caractère. De la théorie d'une autorité suprême, règle infaillible de toutes les vérités, de tous les droits et de tous les devoirs, le publiciste, enivré de logique, passa sans transition à celle de la liberté illimitée pour toutes les manifestations de la pensée humaine. Incapable de comprendre que la politique est une œuvre de transaction perpétuelle entre les idées et les faits, ne paraissant pas même soupçonner que les sciences sociales sont régies par d'autres lois que les sciences mathématiques, le théocrate se trouva conduit à se faire montagnard, en attendant l'heure où le prêtre catholique se déclarerait libre penseur. C'était principalement dans les rangs du clergé que s'exerçait l'action véhémente de ce génie prime-sautier. La pensée de l'abbé de Lamennais inspirait alors un recueil périodique important, le *Mémorial catholique*, fondé en 1824, par les abbés Gerbet, de Salinis et Rohrbacher, qui formèrent, sous les auspices du maître, le noyau de l'école orageuse de la Chesnaye.

Un antagonisme profond, quoique latent, séparait de l'épiscopat, pendant la restauration, une grande partie du clergé secondaire. Les évêques de cette époque, imbus pour la plupart des traditions de l'ancien régime, lors même qu'ils n'appartenaient point à l'a-

ristocratie comme dans le siècle précédent, étaient des royalistes à toute épreuve; ils confondaient dans l'unité d'un même symbole la cause de l'autel avec celle du trône, et ne songeaient point à séparer, au moment où une crise politique était imminente, les destinées de l'Église du sort de la dynastie. Plus respectable par ses vertus qu'éminent par ses lumières, cet épiscopat, issu de l'union de l'ancienne Sorbonne avec Saint-Sulpice, exigeait pour la déclaration de 1682 l'obéissance traditionnelle que lui avait accordée durant deux siècles l'Église gallicane. Cette obéissance contre laquelle protestait déjà presque toute la nouvelle génération sacerdotale, constituait aux yeux des évêques de la restauration une partie intégrante du double héritage qu'ils s'attribuaient l'obligation de conserver. La plupart de ces prélats voyaient moins, d'ailleurs, dans l'acte fameux de Bossuet, des propositions théologiques à défendre que l'éclatante sanction donnée par l'ensemble de la doctrine gallicane aux droits temporels des princes. Les évêques gallicans de 1825 n'étaient donc, au fond, que des partisans du droit divin des rois; ce qu'ils aspiraient à combattre, c'était la révolution française et non le saint-siége auquel les rattachait le plus respectueux dévouement. En défendant les quatre articles, ils faisaient de la politique bien plus que de la théologie.

L'abbé de Lamennais n'était point un émigré. La royauté, à laquelle ne le rattachait aucune tradition domestique, ne fut servie par lui qu'à titre d'instrument pour la réorganisation religieuse; il ne lui en

coûtait donc pas plus de l'attaquer que de la défendre, du moment où elle avait cessé de correspondre à ses vues et à ses espérances. De là un désaccord sensible entre ses idées et celles des évêques; de là la guerre engagée par l'ardent polémiste contre la déclaration de 1682 et contre les chefs de l'Église de France, que la pourpre ne défendit pas toujours contre les traits de la plus sanglante ironie. Or ces attaques portaient loin, si profond que fût le silence dans les rangs du clergé.

Complétement désarmé devant ses chefs par la destruction de toutes les anciennes garanties canoniques, le clergé inférieur ne supportait pas, sans quelque humiliation, le poids de son impuissance. A la suite de M. de Lamennais, ce clergé se fit donc ultramontain parce qu'il espéra trouver à Rome tout ce qui lui manquait en France, c'est-à-dire des garanties contre l'arbitraire. Ce mouvement d'esprit ne fut point doctrinal, du moins dans son origine; il précéda de plusieurs années la réforme des études théologiques inspirée par les ouvrages de D. Alphonse de Liguori, réforme qui en fut la conséquence. Il sortit simultanément d'une sorte de souffrance morale et du besoin de s'ouvrir des points de vue nouveaux sur la société et sur la science contemporaines. L'ultramontanisme commença par être un moyen; plus tard le moyen est devenu le but; il a fini par être le but unique, les nouveaux horizons qui s'étaient ouverts devant le monde religieux n'ayant pas tardé à se voiler par des causes que je n'ai point à indiquer ici.

Un travail à peu près semblable s'opérait au sein de toute la jeunesse laïque. Lorsqu'à l'ardent labeur et aux hautaines espérances des écoles rationalistes cette jeunesse comparait l'inertie du vieux clergé gallican empêtré dans ses méthodes routinières; quand elle le voyait associer à la défense des vérités dont il gardait le dépôt des formes scolastiques immuables depuis des siècles, en paraissant vouloir couvrir les secondes du même respect que les premières; lorsque, dans l'ordre politique, elle surprenait ses chefs donnant tous les jours à la malveillance tous les prétextes qu'il aurait fallu s'étudier à lui ôter, elle était conduite à se demander quels devoirs provoquait, pour les générations nouvelles, cette attitude inerte et impassible en face de périls qu'on ne paraissait pas même soupçonner.

La position prise par le haut clergé, jusqu'à la chute de la restauration, suscitait les plus vives inquiétudes dans les rangs de cette jeunesse qui n'avait point suivi ses pères dans l'émigration, et dont les yeux n'avaient pas vu couler sur les mêmes échafauds le sang des confesseurs avec celui des rois. Elle voyait, d'ailleurs, s'opérer sous ses yeux, dans tous les rangs de la société, la réaction antireligieuse provoquée par de récentes expériences législatives; elle ne pouvait méconnaître que la suppression de l'École normale sous le ministère de M. Corbière avait provoqué la suppression des écoles des jésuites prononcée sous le ministère de M. de Vatimesnil, et que les ordonnances du 16 juin 1828 venaient de faire payer aux familles

chrétiennes la stérile conquête d'une pénalité sanglante, dont la justice humaine n'aurait pu tenter sans péril l'application.

En observant la situation morale de l'Europe, il était, d'ailleurs, trop facile de s'assurer que l'Église s'y trouvait surtout menacée dans les contrées où des gouvernements d'ancien régime s'efforçaient de maintenir, par l'action coërcitive de la législation, une unité artificielle dont les conditions primitives avaient été profondément modifiées, unité que ne comporte de nos jours ni le désaccord des intelligences, ni la diversité des intérêts. Tous les esprits sagaces pressentaient, même avant les révolutions accomplies depuis trente ans, que l'Espagne et l'Italie, rongées jusqu'à la moelle par l'action des sociétés secrètes opérant dans l'ombre leur travail de termites, traverseraient bientôt des épreuves dont la honte et le danger pourraient être épargnés à la France, placée sous l'abri de la charte et du droit commun. Personne n'ignorait que la foi catholique, très-affaiblie dans tout le midi de l'Europe, malgré l'appui du pouvoir, faisait des progrès de plus en plus sensibles en Angleterre en dépit des entraves légales que la puissance de l'opinion était à la veille d'y briser; chacun savait enfin que le catholicisme se trouvait placé aux États-Unis sur un pied plus favorable qu'en aucune contrée de l'ancien continent. De là le travail ardemment poursuivi par la jeunesse religieuse alarmée d'une quiétude qui semblait insulter le présent et défier l'avenir.

Elle était cuisante l'angoisse de ces âmes troublées

se cramponnant à la foi de leur enfance qui seule les fortifiait contre leur temps et contre eux-mêmes. Ils souffraient du divorce établi entre notre société malade et la grande consolatrice de l'humanité, qui semblait demeurer étrangère à nos souffrances comme à nos idées. En ce moment, en effet, et à la veille des transformations politiques les plus redoutables, aucune voix autorisée ne se faisait entendre pour rapprocher de Dieu tant d'esprits dévoyés ; et de la chaire chrétienne ne tombaient guère que des banalités sans écho, car l'abbé Frayssinous, devenu ministre et haut dignitaire de la cour, l'avait lui-même désertée. Après les élections de 1827 et lors de la chute du ministère Villèle, l'Église silencieuse et vaincue apparut comme enchaînée, sans défense, au char des triomphateurs. Il fallut traverser une crise durant laquelle s'accumulèrent les ruines pour que Henri Lacordaire pût être admis à rajeunir, par sa pittoresque parole, l'enseignement de la vérité toujours ancienne et toujours nouvelle. A l'époque où me reportent ces souvenirs, le régénérateur de la prédication catholique n'était encore qu'un stagiaire obscur, cherchant sa voie au milieu des angoisses générales de son temps dont il allait être bientôt après l'interprète incomparable, j'ai presque dit le chantre immortel. Si Lacordaire produisit un effet immense, c'est qu'il vint parler à ses contemporains la seule langue qu'ils pussent comprendre, et qu'il répondit à leurs aspirations comprimées ; ce fut surtout parce qu'il constata l'éternelle jeunesse du dogme dont tant de voix avaient annoncé la fin pro-

chaine. Il fut l'écho sonore des hymnes de tristesse comme des cantiques d'espérance.

Jusqu'à la fin de la restauration on continuait avec le plus beau sang-froid, dans tous les séminaires, à mettre des arguments en forme contre les hérésiarques, depuis Eutychès jusqu'à Jansénius, sans s'inquiéter jamais des travaux de la critique contemporaine de l'un et de l'autre côté du Rhin, travaux dont on ignorait l'importance. Pour le clergé, auquel la science théologique ne manquait pas d'ailleurs, ces travaux-là semblaient ne point exister : et lorsqu'il arrivait à l'épiscopat de les mentionner dans ses mandements, c'était moins souvent pour les réfuter que pour en signaler l'audace aux sévérités de la justice. On arrive donc à comprendre que, la passion aidant, les éclectiques et les saint-simoniens en fussent venus à se représenter la vivante science de Dieu, plus grande que le monde puisqu'elle l'embrasse tout entier, sous les traits anguleux de ces statues de granit fixées aux niches de nos cathédrales par la main des générations éteintes.

Le renouvellement des travaux scientifiques dans un esprit chrétien n'avait pas moins d'importance que celui des études théologiques proprement dites, et ce travail était encore plus négligé. La grande conspiration des sciences et de l'histoire ameutées contre les traditions mosaïques avait pris fin, sans doute; et Dieu séparant, encore une fois, la lumière des ténèbres semblait éclairer d'une nouvelle lumière l'œuvre mystérieuse des six jours. L'apparition récente de l'homme

sur ce globe, dont la géologie comptait les couches en en scrutant les abîmes, l'existence d'une haute culture intellectuelle chez les nations primitives, l'accord singulier des traditions, venant aboutir à l'attente générale d'un rédempteur des peuples annoncé ou sous une forme héroïque ou sous une forme religieuse : tant de rectifications et de concordances imprévues avaient ouvert, devant l'esprit humain, un champ plus vaste que celui où s'était jouée la haineuse frivolité de l'école encyclopédique.

Mais parmi les penseurs éminents que comptait alors l'école catholique, aucun n'était en mesure ni de relier ni de populariser les résultats partiels d'investigations encore incomplètes. Les efforts tentés par M. de Lamennais dans l'intérêt de sa théorie du témoignage universel s'étaient opérés sous une préoccupation trop étroitement systématique pour aboutir à aucun résultat sérieux. Un homme presque inconnu se leva pour entreprendre cette œuvre, et les blocs de granit dégrossis par sa main puissante constatent qu'il l'aurait peut-être accomplie malgré sa colossale immensité, si quelques encouragements étaient venus le soutenir dans son labeur solitaire. Il parcourut pendant cinq ans cette route où l'horizon s'élargissait sans cesse devant lui, constamment en butte, durant ce travail héroïque, au silence calculé des rationalistes auxquels il opposait l'autorité de faits accablants, comme à l'indifférence du clergé qui trouvait parfaitement inutile de chercher dans l'étude de la nature ou de l'histoire un supplément aux vieux arguments fournis à l'apologétique

chrétienne par le *Dictionnaire de Bergier*, la *Philosophie de Lyon* et la *Théologie de Poitiers*.

Le *catholique* qui parut de 1825 à 1830, en épaisses livraisons mensuelles, était une œuvre à peu près sans publicité, quoique ce recueil ne justifiât pas moins son titre par l'orthodoxie des doctrines que par l'universalité des questions qui y étaient abordées. Révéler à la France les monuments sacrés de l'Inde antique, vulgariser tous les travaux de l'érudition germanique en philologie et en histoire, joindre à ces études les aperçus les plus élevés sur les problèmes de la politique contemporaine, une telle entreprise était aussi originale que grandiose, et le baron d'Eckstein était le seul homme en France qui put en porter le poids sans fléchir. Ces gros in-octavo ont de grands défauts littéraires sans doute ; toutefois, lorsque le moment sera venu d'élever un monument définitif à la philosophie de l'histoire, et de constater l'identité des traditions universelles avec les enseignements du Sinaï et du Calvaire, on relira avec un étonnement respectueux la collection unique dans laquelle un homme dépensa, dans l'ombre, les plus merveilleuses facultés sans être jamais soutenu ni par le stimulant du succès, ni même par celui de la contradiction. La conspiration du silence organisée autour du *Catholique* par les amis comme par les adversaires de l'écrivain, fut un véritable signe du temps. Aux yeux des savants, M. d'Eckstein avait le tort d'être catholique, aux yeux des catholiques il avait le tort d'être savant.

Parmi les grands esprits que j'ai vus marcher d'un front toujours serein dans les rudes sentiers de la vie, en se désintéressant de tout excepté de la vérité, le baron d'Eckstein est celui qui a laissé dans mon âme l'impression la plus ineffaçable. Cette noble intelligence se reposa sur les sommets où elle vécut ignorée plutôt que dédaignée de la foule. Né en Danemark de parents israélites, élevé dans le protestantisme nébuleux des universités allemandes, M. d'Eckstein tout jeune encore reçut à Rome sous la coupole de Saint-Pierre une première illumination religieuse, qui apaisa les troubles de son cœur en éclairant les ténèbres de son intelligence et en fixant celle-ci dans l'orbite de la foi. Mis en rapport à Gand durant les Cent-Jours avec le roi Louis XVIII, le cours des événements le conduisit à s'établir en France en 1815. Il y présenta durant plus de quarante ans, dans sa personne et dans sa vie, l'association la plus originale des aptitudes contraires attribuées par M. Bonstetten à l'homme du Nord et à l'homme du Midi. Au jugement le plus sûr en matière politique, à la sagacité française la plus déliée dans l'appréciation des personnes, le baron d'Eckstein unissait en matière esthétique et littéraire le germanisme le plus passionné.

Il n'avait guère moins d'horreur pour nos classiques que pour nos jacobins, et la règle des trois unités ne lui était pas moins odieuse que le souvenir de la Convention. Je l'ai entendu proposer une rencontre à un galant homme qui s'était permis d'appeler Shakespeare un Apollon coiffé d'oreilles d'âne. « Ne le répétez

pas, monsieur! » s'écria le baron au milieu d'un rire fou auquel il finit par s'associer. D'une sensibilité profonde, il était dominé comme un enfant par toutes ses impressions; et s'y abandonnant sans résistance, comme le ruisseau qui laisse couler à pleins bords l'eau de sa source, il n'était jamais arrêté par la barrière des convenances; jusque dans la vieillesse, il versait d'abondantes larmes sous le magnétique prestige d'un beau visage ou d'une belle voix. Cet homme éminent avait un cœur intrépide, mais il y joignait des faiblesses d'imagination à peine vraisemblables.

Personne n'était plus facile à mystifier que cet homme si supérieur à tous ses mystificateurs. L'un de nos jeunes amis qui connaissait ce côté quasi ridicule d'une grande personnalité, fit avec nous la gageure de contraindre M. d'Eckstein à déguerpir de Paris en trois jours pour passer la frontière. Il pénétra un soir dans son domicile avec toupet et barbe postiches, sous un déguisement des mieux réussis, en déclarant au baron stupéfait qu'il était amené par une affaire dans laquelle il y allait de sa vie. Il annonça avec une sombre solennité à l'auteur du *Catholique* que les sociétés secrètes, alarmées de l'influence croissante de ce recueil religieux sur la jeunesse, avaient pris le parti de se débarrasser de son auteur; M. d'Eckstein avait donc été voué au poignard dans une réunion générale des loges, et l'auteur de cette communication s'était vu chargé de l'exécution de l'arrêt; mais, saisi d'horreur à la pensée d'une pareille mission, il venait supplier la victime de se dérober à la mort en quittant au plus tôt

la France, afin de calmer par son éloignement des appréhensions, pour lui si périlleuses, et qui prenaient surtout leur source dans sa résidence à Paris. Le succès de cette mauvaise plaisanterie fut beaucoup trop complet. Après une nuit de délire, notre cher maître boucla le lendemain matin ses malles pour passer en Suisse. Nous intervînmes au milieu de ces préparatifs, et force fut de confesser au plus vite nos torts, en invoquant le benéfice des circonstances atténuantes que nous fournit la date du 1er avril, pour obtenir de sa facile bonté un pardon dont le mystificateur et ses imprudents complices sentirent tout le prix.

A peu près sans abonnés dans le clergé, dont il servait la cause avec une foi ferme et forte, le baron d'Eckstein était devenu, par l'attrait qu'inspirait sa personne et le respect qui s'attachait à ses vastes travaux, un centre d'attraction pour quelques jeunes chrétiens qui comprenaient comme lui l'œuvre des temps nouveaux dans la science et dans la politique. Plusieurs d'entre nous lui prêtaient un modeste concours pour sa tâche laborieuse. Ensevelis sous une montagne de livres sanskrits, allemands et anglais, corrigeant un jour l'épreuve d'un travail sur les Védas, le lendemain mettant dans un français plus correct un article sur Victor Hugo ou bien une chronique parlementaire; perdus dans une broussaille de textes et de citations enchevêtrés comme les lianes d'une forêt vierge, nous nous comparions aux utiles quadrupèdes qui vont flairant et déterrant les truffes dans les bois du Périgord.

Ce bon et savant homme parlait dans le désert, parce qu'en France les petits défauts font perdre presque toujours le fruit des grandes qualités, et que vous y êtes apprécié bien moins d'après ce que vous possédez que d'après ce qui vous manque. L'action du baron d'Eckstein ne s'exerçait donc que sur quelques jeunes gens respectant la fermeté raisonnée de ses croyances et l'admirable rectitude de son sens politique. Sous l'abondance très-pittoresque de sa parole se cachaient les plus sages conseils et les plus solides directions pour ses amis. Dévoué à la maison de Bourbon, le baron d'Eckstein ne se fit, à partir de la chute du ministère Martignac, aucune illusion sur la prochaine catastrophe au-devant de laquelle la monarchie semblait courir depuis l'appel du prince de Polignac aux affaires. Sans professer aucune admiration théorique pour l'ordre de choses enfanté par la révolution française, il le savait indestructible, et donnait par raison une adhésion décidée à la charte constitutionnelle qui exprimait les idées de la société nouvelle et en rassurait les intérêts. Repoussant pour l'Église au dix-neuvième siècle tout autre régime que celui du droit commun, il voyait avec une grande inquiétude la chaire apostolique, l'épiscopat français et la chancellerie romaine persister à parler à des populations incrédules la langue qui seyait à des sociétés croyantes, catholiquement organisées. D'un autre côté, il repoussait résolûment l'ancien gallicanisme parlementaire qui, sous le prétexte de protéger la religion n'avait eu d'autre effet que de l'asservir en l'abaissant; création artifi-

cielle du pouvoir absolu, chaque jour invoquée par les fils de Pithou pour servir sous des dehors respectables les haines des fils de Voltaire. Les mêmes causes lui paraissaient devoir faire repousser la déclaration de 1682, périlleuse conquête d'un roi qui, n'ayant à compter désormais avec personne, alla bientôt, sans aucun trouble de conscience, jusqu'à ouvrir l'accès du trône aux fruits de l'adultère.

Ce n'est pas que la jeunesse catholique, étrangère par ses études aux controverses proprement dites, songeât beaucoup alors à scruter la tradition sur l'infaillibilité pontificale : disposée à s'en rapporter sur ces questions au jugement de l'Église, lorsque celle-ci jugerait nécessaire de les trancher, elle repoussait le gallicanisme parce qu'elle le regardait comme incompatible avec l'ordre fondé sur l'accord simultané de la science avec la foi, et de la liberté politique avec le christianisme. C'était surtout par l'effet des idées libérales qu'elle avait répudié le gallicanisme. Alarmée de la constante inertie qu'elle rencontrait dans les rangs du vieux clergé français, cette jeunesse se vit conduite à chercher dans une sphère plus dégagée des intérêts dynastiques une appréciation plus haute des besoins nouveaux suscitée par l'une des plus grandes transformations auxquelles nous ait fait assister l'histoire. Quoique fort peu compétente en théologie, elle se trouva ainsi amenée à se croire et à se dire ultramontaine, parce qu'elle espérait trouver près du saint-siége, pour ses idées, le point d'appui que lui refusait en France l'épiscopat gallican. Ce mouvement

dont le *Catholique* du baron d'Eckstein eut l'initiative en 1825, fut étendu et popularisé en 1829 par le *Correspondant*.

La fondation de ce recueil est pour moi comme le souvenir d'un premier amour évoqué avec des rides sur le front et de la neige sur la tête. En prononçant ce nom, je me retrouve en présence de jeunes gens entrant dans la vie avec des dons divers, mais tous professant des convictions rehaussées par le plus entier oubli d'eux-mêmes. Je me souviens de leurs labeurs avant les grandes luttes livrées plus tard à la tribune pour la liberté de l'Église, luttes victorieuses dans lesquelles ils eurent pour auxiliaires la plupart de ceux qui se sont faits depuis leurs détracteurs; je les retrouve enfin au bout de la carrière, fléchissant sous le poids de l'expérience et des années, mais conservant la pleine conscience de l'opportunité de leur œuvre, et pouvant arguer devant Dieu et les hommes de la constante droiture de leurs intentions.

Ils entendaient chaque matin sonner le glas de leurs plus chères croyances; ils trouvaient partout cette conviction alors générale, que l'Église catholique, appuyée sur des pouvoirs menacés, était hors d'état de survivre à la grande crise que le progrès de l'esprit démocratique laissait déjà pressentir dans toute l'Europe. Insulté et taxé d'impuissance, le christianisme, au dire de ses ennemis, n'était en mesure de les combattre qu'avec des armes émoussées. Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix! semblaient dire au Sauveur des hommes les philosophes épiant comme

les juifs l'heure de son agonie. Si l'Église est immortelle, qu'elle le prouve, s'écriaient à leur tour les politiques, en se séparant de ce qui tombe! Et personne ne se levait pour répondre que l'auguste contemporaine de tous les siècles, assistant impassible à toutes les révolutions, ne se hâtait jamais parce qu'elle était toujours assurée du lendemain, et qu'à ses plus longues léthargies n'avaient jamais manqué les réveils triomphants; personne ne disait qu'indifférente aux vicissitudes des empires et ne s'inquiétant que du salut des âmes, elle profitait plus du régime en vigueur aux États-Unis que de celui dont on tentait à cette heure même la restauration dans les États des rois catholiques et des rois très-fidèles! Les hommes de foi, ou se taisaient, ou parlaient un langage de parti mille fois plus dangereux que le silence.

Détourner les catholiques d'une solidarité périlleuse, lors d'une catastrophe déjà facile à pressentir, telle fut la pensée constante des rédacteurs du *Correspondant*. L'isolement de l'Église au milieu de sociétés complétement renouvelées dans leurs formes et dans leur esprit les alarmait de plus en plus, et la chute trop prévue de la monarchie héréditaire était à la veille de soulever des problèmes dont la gravité les faisait trembler.

Ils n'étaient, pour la plupart, ni de souche ni d'humeur républicaine; la déclaration des droits ne leur inspirait nul fanatisme, et l'insurrection leur paraissait un très-périlleux instrument de liberté. Mais, d'un autre côté, ayant fort peu de goût pour les évocations ré-

trospectives, et persuadés que la première condition d'une théorie politique c'est d'être applicable, ils ne songeaient pas à moissonner au dix-neuvième siècle un regain du quinzième; et tout en jugeant l'unité de croyance chose excellente et fort souhaitable en elle-même, ils pensaient que cette unité ne pouvait passer dans les lois qu'à la condition de préexister dans les mœurs. Ils ne croyaient donc pas qu'à la difficulté de réveiller la foi chez les fils de Voltaire il convînt d'ajouter celle de remettre en vigueur des maximes et des pratiques fort naturelles au temps de saint Louis. Ne songeant pas plus à flatter leur siècle qu'à l'irriter, ils trouvaient que dans notre époque, comme dans la plupart des autres, le bien était étroitement enlacé avec le mal, et qu'il était fort imprudent de donner les intérêts pour auxiliaires aux passions. Ils n'étaient ni des logiciens à outrance, ni des mystiques illuminés. D'autant plus résignés aux catastrophes qu'ils s'efforçaient plus sincèrement de les détourner, ils étaient prêts à s'incliner devant des miracles, lorsqu'il conviendrait à la miséricorde de Dieu d'en opérer; mais ils n'entendaient point faire entrer ceux-ci dans les combinaisons de la politique humaine, et jugeaient les romans encore plus dangereux pour les hommes d'État que pour les jeunes filles. Ils n'avaient qu'une prétention, celle de conseiller des choses possibles, en faisant profiter leurs modestes efforts et à leurs jeunes contemporains qui avaient perdu leurs croyances, et à ceux qui, comme eux, avaient eu le bonheur de les conserver.

J'exposerai avec quelque détail ce qui se rapporte à la fondation de ce recueil, non-seulement parce qu'il fut l'œuvre aimée de mes belles années, mais parce qu'il est vraiment impossible, si l'on ne remonte aujourd'hui jusqu'au premier *Correspondant*[1], de comprendre dans quel sens furent posées tant de questions délicates, devenues plus tard une source de lamentables divisions. On verra ces questions sourdre de dessous terre, soulevées par la force même des événements bien plus que par la volonté des hommes. Étranger depuis longtemps aux luttes auxquelles fut consacrée ma jeunesse, j'ai le droit, et peut-être le devoir d'exposer dans quelles limites se concentraient alors nos efforts et nos espérances.

La création d'un journal semi-hebdomadaire n'était point une chose facile. Une pareille fondation était en effet des plus coûteuses, et nous n'étions riches que

1. Le premier *Correspondant* parut le 10 mars 1829. On verra dans les chapitres suivants par quel motif il dut disparaître à la fin de l'année 1831. Diverses tentatives furent faites pour combler le vide que cette disparition laissa au sein de l'opinion religieuse. Après la publication de quelques volumes in-12, qui parurent successivement sous le titre du *Nouveau correspondant* en 1840 et 1841, ce recueil se reconstitua sous forme périodique en janvier 1843, par les soins et les généreux sacrifices de MM. de Vogüé, de Saint-Seine, de Brosses, Alain de Kergorlay, etc. M. le marquis de Vogüé avait fait déjà partie du groupe des premiers fondateurs en 1829. La direction en fut confiée à M. Wilson, qui la remit, en 1846, à M. Charles Lenormant, membre de l'Institut. Une troisième série s'ouvrit pour ce recueil au commencement de 1855, sous la direction d'un Conseil formé par la plupart des hommes éminents activement engagés, sous la monarchie de 1830, dans la défense de l'Église et de la liberté religieuse.

de notre bonne volonté. Cet obstacle aurait été probablement insurmontable sans l'intervention d'un homme qui fut, dans son temps, la cheville ouvrière de plusieurs œuvres utiles, dont sa mémoire n'a pas profité. M. Bailly fut pourvu des fonds nécessaires par une association formée dans les rangs de la droite pour la défense de la religion catholique, association publique cette fois, et dont le président d'honneur était M. le duc d'Havré, capitaine des gardes du corps du roi. Cet octroi fut fait sous la condition que le journal dont la rédaction nous était remise deviendrait l'organe des réclamations adressées soit de la France, soit de l'étranger, contre toutes les atteintes portées à la liberté religieuse, si gravement frappée par les ordonnances du 16 juin 1828. De cette pensée sortit ce nom de *Correspondant*, titre insignifiant et incorrect, contre lequel nous protestâmes en vain.

Ce patronage créait, à une rédaction très-monarchique, mais très-dévouée aux institutions constitutionnelles, des difficultés sérieuses. On était aux derniers mois du ministère Martignac; et, malgré les fautes de cette administration, toute la jeunesse intelligente lui demeurait favorable, la chute de ce cabinet ne pouvant manquer d'emporter les dernières chances de la royauté légitime. Mais telle n'était pas l'opinion de la plupart des actionnaires du journal. Aux yeux des vieux royalistes, déférer aux vœux de l'opposition en quelque matière que ce fût, c'était perdre la royauté. Ils n'admettaient sur ce point-là ni distinction ni nuance, et c'était pour eux un vieil axiome que, depuis la

convocation des états généraux jusqu'à l'octroi de la charte, aucune concession n'avait profité ni à la monarchie ni à la France. Il nous fallut donc, au début, un peu de condescendance, et beaucoup d'adresse, pour tourner ce cap périlleux sans y briser notre frêle embarcation; il nous fallut surtout, pour demeurer parfaitement maîtres du terrain, le décisif argument du succès.

Celui-ci ne nous manqua point : Le *Correspondant* réussit promptement. Il fut très-recherché même parmi les lecteurs du *Globe*, curieux de voir des hommes du monde, qui n'avaient passé ni par les séminaires ni par l'École normale, aborder les questions philosophiques dont le journal de MM. Damiron et Jouffroy comptait bien s'être assuré le monopole. En entendant des catholiques pousser le cri de saint Paul et se déclarer citoyens, le ton de la polémique se modifia, car, au lieu de témoigner aux morts une sorte de respect facile, on se vit dans le cas de compter avec des vivants fort résolus à ne point laisser célébrer leurs funérailles. En présence du vieux dogme qui s'affirmait, on parla moins du dogme nouveau toujours caché dans les nuages. Les prophéties furent abandonnées aux hiérophantes de la rue Taitbout, promettant chaque semaine à leur public d'apporter un symbole religieux pour la séance suivante; et le *Globe*, placé entre une partie de la jeunesse catholique déterminée à ne point s'ensevelir sous des ruines, et la portion de la jeunesse rationaliste qui prêtait aux prophètes une oreille complaisante, passa aux mains

de M. Pierre Leroux et ne tarda pas à endosser la livrée de Saint-Simon, avortement humiliant mais inévitable après une aussi vaine gestation.

Le *Correspondant* avait pris pour épigraphe le mot célèbre de Georges Canning : *Liberté civile et religieuse par tout l'univers*. Enlacée dans un écusson, cette devise figurait en tête du journal. Ses rédacteurs en étaient les défenseurs strictement convaincus, sans prétendre donner à leur pensée la valeur d'une formule ou d'une théorie générale : simples publicistes, appréciant la portée des faits purement contemporains, ils n'affichaient ni prétentions philosophiques, ni prétentions littéraires. Celles-ci auraient d'ailleurs été très-déplacées, et la critique qui s'exerçait entre nous avec une liberté sans limite leur eût interdit de se produire.

L'union des idées avait préparé celle des cœurs. Nous venions tous d'atteindre l'âge où se fondent les attachements durables. L'amitié n'est point une fleur de la première saison : pour qu'elle répande et conserve tout son parfum, il faut que l'homme ait déjà choisi sa voie et qu'il s'y soit virilement engagé. Les amitiés d'enfance sont trop précoces pour être solides ; au collége on est juxtaposé plutôt que réuni. Les enfants y surviennent des milieux les plus divers, et l'on ne saurait prévoir, en contemplant cette bruyante volière, vers quel point de l'horizon s'envoleront bientôt ces nuées de captifs. Lorsque d'anciens condisciples se rencontrent dans le monde, ils n'ont trop souvent à mettre en commun que les souvenirs de leur

prison. Devenus hommes, engagés dans les routes si diverses ouvertes par la variété des situations et des idées, ils ne conservent des relations du premier âge que l'usage, pour ne pas dire la charge, d'un tutoiement fort incommode lorsque l'accord des pensées ne correspond plus à la familiarité du langage. Il n'en est point ainsi quand l'homme a fait élection réfléchie d'opinions et de croyances, à cette époque, la plus heureuse de la vie où la raison, fortifiée par l'étude, n'a encore rien enlevé au généreux essor du cœur.

Je partageais habituellement avec M. de Cazalès le poids de la rédaction politique du *Correspondant*. Ancien page du roi Louis XVIII, alors auditeur dans le ressort de la cour royale de Paris, le fils de l'illustre constituant ne tarda pas à quitter la carrière sur le seuil de laquelle il venait de mettre le pied, pour chercher dans le sacerdoce ce repos que, de nos jours plus encore qu'au temps de saint Augustin, le cœur de l'homme ne rencontre qu'en Dieu. M. Henri Gouraud donnait au journal une collaboration non moins assidue. Encore étudiant en médecine, il avait entrepris sur les physiologistes modernes une série de travaux qu'il désertait assez souvent pour faire l'école buissonnière, en s'aventurant dans ce que l'on commençait à nommer la *littérature intime*.

Notre rédaction, qui s'efforçait de répudier la qualification exclusive de parisienne, recevait de plusieurs départements un concours précieux. De Bayonne lui arrivait une série de lettres des plus piquantes sur toutes les questions touchant à l'enseignement. L'im-

pression laissée dans le monde universitaire par cette correspondance très-bien renseignée fut assez vive pour que, plus de dix ans après, M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique, s'entretenant à la Chambre avec moi de ces questions, me demanda instamment le nom de l'auteur de ces lettres, que je n'étais pas en position de lui apprendre, le correspondant anonyme de Bayonne étant demeuré maître de son secret. Dans ces révélations sur les diverses pratiques du monopole universitaire, le ministre avait cru découvrir la main d'un homme du métier envers lequel il avait, me disait-il avec sa spirituelle bonne grâce, une double dette à payer, le destituer comme professeur et le décorer comme écrivain.

C'était surtout la Bourgogne qui nous envoyait un renfort des plus utiles. La Société d'études de Dijon où débuta Lacordaire, était en communication régulière avec le *Correspondant*, et M. Foisset lui adressait des travaux où se faisait déjà remarquer la calme gravité qui ont fait de l'historien du père Lacordaire, durant les luttes les plus passionnées, l'expression persistante de l'idée première dont s'inspira ce recueil. La rédaction recevait un concours non moins utile d'un homme dont le nom n'est oublié ni dans la magistrature ni dans les lettres sérieuses : M. le président Riambourg écrivit une intéressante série d'études critiques sur les écoles philosophiques contemporaines. La doctrine écossaise, la doctrine de Kant, l'idéalisme de Hegel et celui de Schelling, enfin l'ingénieux éclectisme inauguré par M. Cousin furent

l'occasion de travaux solides, où la vivacité de l'attaque restait tempérée par la plus parfaite urbanité. Une modération constante fut pour la rédaction du *Correspondant* le résultat simultané d'une habitude et d'un calcul. Dissiper les préventions élevées comme des montagnes entre l'Église et la société moderne, tel était le but que nous poursuivions obstinément, persuadés que pour l'atteindre il importait, avant de débattre les questions qui divisent les hommes, de mettre en relief celles qui peuvent les rapprocher. Si d'autres dispositions on plus tard prévalu dans une certaine partie de la presse religieuse, c'est qu'on a cessé de s'y préoccuper des sentiments de ses adversaires pour ne plus compter qu'avec ceux de ses amis.

Quoique étranger à notre rédaction ordinaire, le baron d'Eckstein formait comme un gros corps de réserve pour tous les besoins imprévus. Il était prêt sur toutes les questions, et la prétendue doctrine saint-simonienne vit tomber pièce à pièce, sous les coups de ce puissant athlète, l'échafaudage historique qu'elle s'efforçait d'élever à l'aide d'une érudition de seconde main. Le naufrage de 1830 nous apporta quelques précieuses épaves. Au premier rang figura M. Franz de Champagny qui venait de quitter le ministère public, et préludait à ses études sur le despotisme des Césars par des articles incisifs sur les actes arbitraires inséparables de toutes les révolutions, lors même que celles-ci s'accomplissent au nom de la liberté.

A la même époque, M. de Cazalès introduisit dans nos réunions un tout jeune homme à la longue chave-

lure blonde, dont la parole lente et douce contrastait parfois avec les éclats d'un rire formidable. Son frais visage, qui ne laissait pas entrevoir de prime abord le foyer des dons divins, rappelait assez la figure de ces étudiants d'université tour à tour joyeux et rêveurs, qu'on voit dans les romans d'outre-Rhin, l'œil en arrêt sur les étoiles. C'était M. Charles de Montalembert, fils d'une mère anglaise et de l'ancien ministre de France à Stockholm. Il n'avait pas encore vingt ans, et arrivait d'Irlande où il avait assisté aux grandes luttes qui préparèrent l'émancipation catholique. Il nous apportait un travail où ces scènes populaires étaient décrites avec le feu d'une âme débordant d'enthousiasme et de foi. Un long cri de joie accueillit ce début si plein de promesses, et je ne crois pas me tromper en affirmant que dès ce jour j'entrevis quelque chose de l'avenir réservé à ce brillant jeune homme. Toutefois, quelque attrait qu'il m'inspirât, et quoiqu'il voulût bien nous donner alors sans réserve la promesse de son concours, j'éprouvai plus de regret que de surprise lorsqu'il abandonna trois mois plus tard le *Correspondant* pour concourir à la rédaction de l'*Avenir*.

Ayant le goût de la lutte au moins autant que le souci de la victoire, M. de Montalembert donnait à ses opinions, presque toujours modérées quant au fond, une forme agressive qui semblait en altérer la nature. Il se défendait de la mesure avec autant de soin que nous en mettions à nous défendre de la violence. « Vous êtes trop vieux, me disait-il un jour avec l'air mutin d'un charmant enfant gâté, à vingt-cinq ans

vous parlez toujours comme si vous en aviez déjà cinquante. » Si, au lieu de naître en 1810, M. de Montalembert avait été, comme moi, de 1804, ce qu'il nommait la *question d'âge* n'aurait probablement pas disparu entre nous, car elle persista même après que mon jeune ami fut devenu mon chef illustre, et que nous eûmes vieilli au service de la même cause. Que de portraits j'aurais à esquisser pour rappeler le souvenir de toute la jeunesse qui sans participer régulièrement à nos travaux, nous prêtait un concours dévoué ! Je m'en abstiens afin de n'avoir pas à me heurter contre des tombes. MM. de Meaux, de Rivières, Jourdain, de Montreuil ne sont plus, nous avons perdu notre Wilson, le type du dévouement au bien dans l'oubli constant de soi-même, orphelin sans foyer qui se fit une patrie de la France et une famille de ses amis. Que de larmes font couler les évocations les plus douces !

Dans ce travail collectif qui laissait toute son action à la diversité des esprits et des caractères, une idée dominante nous préoccupait : c'était de n'être point inutiles à nos contemporains élevés en dehors de nos traditions domestiques, et dont nous connaissions les douloureuses anxiétés. Combien ne rencontrions-nous pas dans nos épanchements d'intimité, d'intelligences appelant la lumière sans la trouver ! Panser d'une main fraternelle ces plaies profondes et cachées, c'était à nos yeux le plus grand des bonheurs comme la première des œuvres de miséricorde.

Quelques relations amicales s'étaient établies entre

la rédaction du *Correspondant* et celle du *Globe*. Un certain nombre d'entre nous s'agrégèrent à une petite conférence hebdomadaire formée principalement par les écrivains de ce dernier recueil pour la discussion des questions politiques. On y débattit successivement des projets de loi sur la responsabilité des ministres, sur l'extension du droit électoral et la législation de la presse; et l'âge de la plupart des orateurs fait comprendre le caractère absolu et théorique de la plupart de ces discussions. Nulle part on ne faisait probablement alors autant de politique spéculative que dans ce salon, qui ne tarda pas à fournir à la monarchie de 1830 plusieurs de ses hommes d'État les plus pratiques. Nous représentions dans cette *parlotte* l'élément religieux, et nous nous y déclarions aussi fermement catholiques dans l'ordre de foi que résolûment dévoués à la liberté dans l'ordre des faits politiques. C'est au sein de cette petite réunion que fut attribuée pour la première fois, si j'ai bonne mémoire, aux hommes qui poursuivaient l'accord de l'Église avec la société contemporaine, dans la mesure où cette entente pouvait être admise par des chrétiens, cette qualification de catholiques libéraux étrangement détournée de son sens naturel dans les ardeurs de la controverse.

A ce propos, je ne puis m'empêcher de consigner ici un souvenir de date beaucoup plus récente. Je me trouvais à Rome, trente ans plus tard, au plus fort de la lutte engagée entre l'*Univers* et le recueil dont la rédaction avait relevé avec éclat, après une interruption de plusieurs années, le titre du premier *Corres-*

pondant, lutte d'autant plus violente qu'on s'attaquait par voie d'inductions et de conséquences indirectes, sans avoir ni défini ni précisé les points fondamentaux du débat. M'entretenant un jour de ces déplorables querelles avec l'un des membres les plus éclairés de la prélature, je m'attachai à ramener la question à ses termes véritables, en faisant disparaître, par un accord facile à établir sur le fond des doctrines, la partie la plus grave et la plus irritante de cette controverse. Il me fut facile de voir que je prenais un soin à peu près inutile. « Soyez bien convaincu, me dit mon savant interlocuteur, que pas un esprit sérieux n'attribue à des écrivains qui ont été si longtemps l'honneur et le bouclier de l'Église la pensée de confondre l'erreur avec la vérité, et de travailler à séparer la religion de la morale pour arriver à faire prévaloir l'athéisme dans la législation civile. Toutefois, lorsque notre *Civiltà cattolica* leur reproche ces énormités-là, elle le fait avec une sorte de bonne foi que vous comprendriez si vous étiez plus au courant de nos habitudes d'esprit. Ici la distinction entre la thèse et l'hypothèse, comme on dit dans l'école, s'opère assez difficilement, et les principes ne se résignent pas sans peine à s'arranger avec les faits. Il vient un moment où cet accord s'opère, mais c'est après de longs tiraillements.

« Laissez-moi vous le dire en ma qualité d'homme du métier : avec les théologiens il est bon de mettre toujours les points sur les *i*, comme vous dites en France, car les plus éclairés et même les plus chari-

tables ne sont point insensibles au plaisir de chercher des hérésies et de trier le bon grain. Or, les amis du *Correspondant* ont eu deux torts, le premier de paraître approuver comme légitimes des choses qu'il aurait fallu défendre surtout comme nécessaires ; le second de se donner le titre de *catholiques libéraux* dont on ne pouvait manquer d'abuser ici contre eux. Prise à la lettre, cette dénomination semble vouloir dire qu'on se réserve de porter dans l'interprétation du dogme religieux la liberté dont il n'est licite pour un fidèle d'user que dans le sphère des faits de l'ordre purement humain. — Monseigneur, répliquai-je, on ne choisit jamais son nom, on le reçoit et quelquefois on le subit. »

J'expliquai alors dans quelle circonstance cette dénomination avait été donnée en d'autres temps, à une portion de la jeunesse catholique, laquelle aurait protesté contre la pensée de conserver sa liberté dans le domaine des matières réservées aux décisions souveraines de l'Église. « J'admets très-bien cela, me répondit le spirituel prélat ; mais si l'on ne choisit pas son nom, il n'est pas absolument interdit de le changer, et les rédacteurs du *Correspondant* auraient grand intérêt à le faire. D'ailleurs, un tout petit changement suffirait peut-être pour amortir au moins les coups qu'on leur porte, et pour ôter ici à leurs adversaires une arme d'autant plus redoutable que la plupart s'en servent de bonne foi. Pourquoi ne se font-ils pas appeler *catholiques* ET *libéraux?* Le plus petit mot a de la valeur en théologie, et en supprimant cette

conjonction, monsieur le comte, ils ont fait, croyez-le bien, une très-fâcheuse économie. »

On voit, par l'interprétation donnée à des doctrines irréprochables, que le goût des conversions, qu'on dit quelquefois dangereux pour les jolies femmes, n'est pas sans inconvénient même pour les jeunes gens, et qu'il ne faut pas dans ce monde trop compter sur ses bonnes intentions. Quoi qu'il en soit, nous persistions à espérer, quelquefois même contre toute espérance, et à tenter vis-à-vis de nos contemporains des efforts auxquels nous poussaient à la fois l'élan de notre intelligence et celui de notre cœur. Si ce sont là des torts, ils laissent peu de place aux regrets.

Lorsqu'après la révolution de 1830, le *Globe* eut passé aux mains de l'école de Saint-Simon, deux dignitaires de cette pseudo-religion nous firent exprimer le désir de débattre avec nous les problèmes qui agitaient alors toutes les intelligences. Une première réunion eut lieu dans le petit logement que j'occupais sur le jardin du Luxembourg, dont les lilas en fleur venaient mêler leurs parfums à ceux de nos beaux rêves. Je vois encore M. de Montalembert aux prises avec l'honnête M. Bazard, le pape en exercice contre lequel s'organisait une sorte de schisme; j'entends notre jeune ami retracer avec une verve entraînante la magnifique histoire de la papauté dans le monde catholique, et me souviens de quelques traits acérés lancés au Père suprême qui luttait alors contre M. Enfantin, très-vivement soutenu par la plus belle moitié de l'Église saint-simonienne.

Ces entretiens n'eurent guère de résultat, je le reconnais ; mais l'escrime à armes courtoises ne valait-elle pas une œuvre de boxage procédant par voie d'éreintement? Les agapes philosophiques que nous nous permettions quelquefois avec des hommes étrangers à nos croyances, n'avaient-elles pas une physionomie tout aussi chrétienne que le vaste cercle à l'anglaise formé plus tard par de pieux spectateurs autour de quelques coqs de combat? Si notre attitude amusait moins la galerie, elle avait l'avantage de maintenir les cœurs sincères dans des dispositions qui pouvaient laisser prise à l'œuvre de la discussion comme à celle de la grâce. En espérant éclairer nos adversaires, nous nous faisions le plus souvent illusion sans nul doute ; mais les illusions sont l'arome fortifiant de la jeunesse et malheur à ceux qui n'en ont plus! J'en possédais pour ma part une large dose, et, chacune de celles-ci en s'enfuyant a été remplacée par une souffrance. Ces rêves dorés, je les faisais quelquefois pour moi-même, et Dieu sait tout ce qu'y plaçait mon cœur! Mais je les faisais souvent aussi pour les nobles causes auxquelles j'espérais consacrer ma vie; et si, dans la plénitude de cette séve aujourd'hui tarie, j'avais eu la vision de l'avenir; si j'avais été condamné à mesurer la profondeur des chutes à la hauteur des espérances, j'aurais, ce me semble, succombé à ce que les Anglais nomment *a broken heart*. Mais aucune ombre ne s'interposait alors entre mon intelligence et le lumineux horizon auquel je croyais toucher. Le réel et l'idéal se confondaient à mes yeux, comme dans ces paysages

alpestres où l'œil ne sépare pas les montagnes des vapeurs diaphanes qui les enveloppent et les couronnent. Rien n'est comparable au bonheur de vivre ainsi sous la fascination d'une grande idée, en sentant circuler dans son sein les puissants effluves de la jeunesse et de la foi. C'est à cette heure-là qu'il faudrait mourir, car l'homme a besoin de toute sa force pour livrer son dernier combat, et mieux vaut emporter dans la tombe la fleur de ses espérances que le poids des déceptions qui leur succèdent.

CHAPITRE VI

LE MINISTÈRE DE M. LE PRINCE DE POLIGNAC

Les difficultés que rencontra la rédaction du *Correspondant* à ses débuts devinrent beaucoup plus sérieuses trois mois après, par l'avénement du cabinet dans lequel entrèrent, avec M. le prince de Polignac, M. le comte de la Bourdonnaye et M. le général de Bourmont. A la lecture du *Moniteur* du 8 août 1829 qui annonçait la résolution du monarque, la consternation fut générale parmi nous, car personne n'entretint d'illusion sur les conséquences d'un pareil acte. La logique qui préside à la conduite des affaires humaines, surtout lorsque celles-ci sont conduites par des hommes honnêtes, incapables de transiger avec leur conscience, laissait déjà pressentir la triste solution donnée au conflit ouvert entre la royauté et la chambre élective. Toutefois on persistait à compter sur la prudence de deux pouvoirs très-conservateurs au fond l'un et l'autre, quoiqu'ils travaillassent avec une imprudence égale à se démolir mutuellement. Mais le don de prescience qu'ils ne possédaient pas aurait

pu seul les faire reculer. Or, ni la majorité ne soupçonnait qu'en repoussant sur la seule étiquette de leurs noms des ministres qui lui étaient antipathiques, elle allait être conduite à renverser la dynastie, ni Charles X n'admettait, de son côté, en confiant un portefeuille à M. de Polignac, qu'il serait bientôt amené, par une conséquence nécessaire de ce choix, à défendre les armes à la main le redoutable pouvoir constituant caché dans l'ombre de l'article 14.

Si l'on avait dit au roi qu'il était à la veille de déchirer la charte et de décréter de sa seule autorité une nouvelle loi électorale; s'il s'était entendu accuser le 8 août 1829 de préparer un coup d'État qui prendrait un jour place dans l'histoire entre l'attentat du 18 brumaire et celui du 2 décembre, ce prince loyal aurait fait poursuivre le prophète comme un calomniateur : ses affirmations réitérées ne laissent planer aucun doute sur ce point-là. La composition originaire du cabinet rend manifeste le désir de respecter la charte en en conciliant le texte avec l'interprétation qu'il se croyait en droit de lui donner, et constate l'espérance d'éviter une réaction, tout au moins dans la sphère des personnes et des intérêts. S. M. de Martignac avait consenti à reconnaître le principe théorique dont M. de Polignac fut l'expression, Charles X n'aurait point hésité à le conserver dans le cabinet où ce prince fit de longs efforts pour maintenir le comte Roy en plein accord de vues avec l'éloquent ministre de l'intérieur. Les offres les plus pressantes furent adressées, personne ne l'ignore, à l'amiral de Rigny, neveu

du baron Louis, en communauté de sentiments politiques avec cet ancien ministre ; et les noms de MM. de Chabrol et Courvoisier n'avaient aucune signification menaçante. Résolu, au début de la crise qu'il venait d'ouvrir sans en soupçonner la gravité, à respecter les institutions constitutionnelles, le roi n'aspirait qu'à faire appliquer celles-ci dans le sens où sa conscience le conduisait à les entendre.

Si Charles X, qui ne s'abusait nullement sur l'insuffisance personnelle de son ambassadeur à Londres, courut le risque d'une révolution afin de placer et de maintenir celui-ci à la tête d'un cabinet repoussé par l'opinion, c'est que de tous les noms qu'on pouvait opposer aux répugnances d'une assemblée, celui de M. le prince de Polignac était le plus propre à trancher définitivement la question pendante entre les deux pouvoirs, en mettant avec éclat la royauté hors de page. Des deux côtés, sans souhaiter une rupture, et même en la redoutant, on tendit donc la corde jusqu'à la briser.

Dans aucun pays libre, la presse quotidienne n'avait eu l'importance qu'elle acquit en France durant la crise parlementaire dénouée par la révolution de juillet. Le problème fondamental qui en défrayait alors l'ardente polémique, était l'expression des deux principes dont la lutte se prolonge encore. Les plus grands noms des lettres et de la politique y paraissaient journellement ; et l'organe anonyme des intérêts financiers de la cité de Londres, malgré les ressources d'une publicité colossale, reste fort loin de

l'influence que possédaient alors en France et en Europe les principaux organes de la publicité à Paris. Le *Journal des Débats* constituait une puissante machine de guerre dressée dans le camp même de la monarchie ; machine manœuvrée par des écrivains, brillants contrefacteurs des procédés littéraires de M. de Chateaubriand, que le public récompensait en les prenant quelquefois pour le maître. Le *Constitutionnel* était l'organe des 221 députés qui se trouvèrent conduits par la logique de la situation jusqu'à un changement de dynastie dont la plupart repoussaient la pensée. Enfin, en janvier 1830, on vit s'élever une feuille qui se donna pour mission d'opérer une révolution à bref délai, soit par les voies légales, soit au besoin par la force. Le *National* dirigea cette périlleuse entreprise avec une grande audace, tempérée par le plus rare sang-froid ; ce journal fit tout ce qu'il avait voulu, et le fit à peu près comme il l'avait voulu.

Accomplir en France une contrefaçon de la révolution de 1688 en posant les questions de la même manière qu'elles l'avaient été sous le règne des Stuarts ; préparer à Charles X le sort de Jacques II en acculant ce prince à un coup d'État où il trouverait sa perte certaine; puis, chose beaucoup plus difficile à tenter, faire jouer à nos quatre-vingt mille électeurs à 300 francs le rôle qu'avait pris en Angleterre l'aristocratie protestante et la haute Église, tel fut le programme accompli presque à la lettre en six mois, sous l'imminente permanence de la répression judiciaire. Il y eut dans cette rédaction une part pour la hardiesse et une

part pour l'habileté. L'audace fut le lot de M. Armand Carrel, qui à l'esprit révolutionnaire unissait la plus parfaite possession de lui-même, nature forte et calme, où la véhémence du tribun était contenue par l'impassibilité de l'homme de guerre. L'habileté était le contingent qu'apportait à cette œuvre politique M. Thiers, dont l'*Histoire de la Révolution française* avait déjà révélé au public les espérances menaçantes pour la dynastie, mais qui, dès la veille, se montrait préoccupé du lendemain, parce que, s'il était opposant par situation, il était gouvernemental par tempérament.

Nous l'avons déjà dit : rien ne prêtait aux interprétations contradictoires autant que la charte de 1814. Commentée d'après son préambule où se trouvait formulée sans ménagement la doctrine du pouvoir constituant, la charte octroyée n'attribuait aux prérogatives des Chambres, désignées sous la dénomination de *formes du gouvernement du roi*, qu'une sorte d'action indirecte, s'exerçant sous le bon plaisir de la royauté qui les avait concédées. Envisagée, tout au contraire, dans l'ensemble de ses dispositions organiques, cette charte consacrait, par la reconnaissance de trois pouvoirs législatifs égaux en droit, la plénitude du régime représentatif tel qu'il fonctionnait depuis trois siècles en Angleterre, tel qu'il existe aujourd'hui dans les diverses monarchies constitutionnelles. Les publicistes de la gauche arguaient donc de l'esprit contre la lettre, tandis que ceux de la droite s'efforçaient d'opposer le texte à l'esprit. Les questions si grosses d'orages posées d'abord par les journaux se dressèrent dans

toute leur gravité, lorsque la Chambre réunie à l'époque habituelle, quelques mois après la formation du ministère Polignac eut formulé, en termes précis, quoique respectueux, un refus de concours qui plaçait la révolution au premier plan de la scène politique. Ce refus était fondé sur ce que « la charte fait de l'accord « permanent des vues du gouvernement avec les vœux « du pays, la condition indispensable à la marche régu- « lière des affaires publiques, accord qui n'existe pas. »

Une pareille déclaration, portée au pied du trône par M. Royer-Collard, qui en avait été l'inspirateur, impliquait ou l'abdication du pouvoir constituant auquel prétendait la royauté, ou la renonciation de la Chambre à la direction des affaires politiques : c'était donc le programme d'une révolution certaine. L'un des premiers effets du formidable problème ainsi posé fut de reconstituer à Paris et dans beaucoup de départements l'ancienne charbonnerie, à peu près dissoute après les succès militaires remportés en Espagne, association fatale devant laquelle on rouvrait la perspective d'une crise terrible, annoncée presque à jour fixe comme une éclipse calculée par le Bureau des longitudes.

« Le roi cédera très-certainement, disaient chaque matin, sans en croire un seul mot, les écrivains du *National*, il cédera, car il est à la fois sensé et consciencieux ; or la raison l'oblige à ne pas compromettre sa couronne, la conscience lui interdit de violer le serment prêté à la charte, à la face du ciel et de la nation. Si le roi ne cédait pas, le gouvernement représentatif, fondé par la constitution, serait manifestement ren-

versé, car la première condition de son exercice consiste dans l'accord du ministère avec la majorité de la Chambre.

« Si la charte n'énonce ce droit-là que d'une manière indirecte, si son texte semble réduire les Chambres privées de toute initiative à un rôle passif, et réserver au roi la direction de l'administration générale avec la conduite des transactions diplomatiques, il faut savoir distinguer dans le pacte fondamental la forme du fond. La forme de la charte octroyée est, en effet, essentiellement monarchique, c'est une pure ordonnance de réformation. Mais Louis XVIII avait l'instinct droit et sûr de sa mission réparatrice, et comprenait fort bien que, du grand naufrage où s'était abîmée sa race, il ne pouvait guère sauver que des formules sans valeur. Aussi donna-t-il, pour le fond, satisfaction à tous les besoins de l'époque, quoiqu'il parût se mettre en désaccord avec ces besoins-là par la forme imprimée au pacte constitutionnel. Il y inséra donc une disposition fondamentale dans laquelle vient se résumer toute la charte : cette disposition est celle qui stipule qu'aucun impôt ne peut être ni établi ni perçu s'il n'a été consenti par la Chambre élective.

« Le droit de voter l'impôt emportant celui de le refuser, il en résulte que la Chambre pourra user de cette faculté quand et comme il lui plaira. Le roi est chef suprême de l'administration, mais, s'il administre mal, on refusera le budget ; le roi fait les traités, mais si ces traités paraissent mauvais, on refusera le budget; le roi nomme les ministres, mais si ces ministres ne

sont pas agréables à la majorité, on refusera le budget. D'où il faut inférer que le ministère est l'expression de la pensée même de la Chambre, son moyen d'action et, pour ainsi dire, sa commission permanente. Les ministres sont donc les hommes de la Chambre et non les hommes du roi.

« Le droit de dissoudre l'Assemblée, loin de contredire ce système, le confirme dans sa partie fondamentale, et résout la haute question qui domine toutes les autres, celle de la souveraineté. Cette souveraineté n'existe pas dans la personne du roi qui ne peut rien faire sans le concours des Chambres, et que la constitution place dans une sorte de minorité perpétuelle. Elle n'existe pas non plus dans le parlement, car le roi peut modifier la Chambre des pairs et en briser la majorité ; de plus, il peut dissoudre la Chambre des députés. Or, la souveraineté suppose la permanence du pouvoir avec le droit de vouloir et la puissance d'imposer sa volonté, double attribution qui ne se rencontre que dans le corps électoral, auquel est remis en dernier ressort la décision de toute contestation élevée entre le monarque et l'Assemblée élective. Le roi peut dissoudre une Chambre, mais il ne saurait dissoudre le corps électoral. En celui-ci réside donc cette autorité permanente qui possède tous les attributs du pouvoir suprême. La charte, au lieu de dire *formes du gouvernement du roi*, aurait pu dire *formes du gouvernement des électeurs*[1]. »

1. Voir le *National*, du mois de janvier au mois de mars 1830.

Dans cette série de déductions venait se résumer, pour l'école du *National*, la théorie dont le dernier mot était un changement de dynastie. La maison de Bourbon qui, depuis son avénement au trône, professait le dogme de l'inviolabilité du pouvoir royal, ne pouvait, en effet, accepter la substitution de la souveraineté des électeurs à la souveraineté du monarque solennellement mis en tutelle. Ces déductions, d'ailleurs, quel que fût leur enchaînement, étaient au fond plus subtiles que sérieuses. En abusant du droit de voter l'impôt reconnu à la Chambre, des argumentateurs inflexibles transformaient, sans bonne foi, un moyen régulier de gouvernement en une odieuse machine de guerre. Ils oubliaient que cette faculté-là existait en principe dans le droit public de notre vieille monarchie, n'ayant pas été contesté avant le seizième siècle. Or, bien que, sous les Valois, les états généraux prétendissent au droit de consentir les subsides, ils n'aspiraient pas à celui d'administrer le pays ; ils réclamaient encore moins le pouvoir de désigner au monarque ses secrétaires d'État et les grands officiers de sa couronne. Et dans quel intérêt prétendait-on fausser ainsi les ressorts du gouvernement par l'interprétation la plus outrée? Dans le seul intérêt de 80,000 censitaires, privilégiés non par la constitution mais par la loi, et dont le droit prétendu de souveraineté était si peu reconnu que la législation électorale avait été remaniée trois fois par le roi et par les Chambres depuis 1814 ! A quel titre présenter comme investi d'une sorte de droit sacré un corps d'électeur à 300 francs

d'impôt que la législature pouvait restreindre ou élargir à son gré, et qui ne représentait qu'une classe dans la nation? Pour donner quelque valeur à cette pauvre argumentation, il aurait fallu opposer résolûment la souveraineté du peuple à la souveraineté royale, en allant jusqu'à cet abîme du suffrage universel que quelques rares démagogues osaient à peine contempler de sang-froid à cette époque. Une pareille extrémité n'avait tenté ni le sens politique de M. Thiers, préparant de loin l'avénement d'une monarchie nouvelle, ni la vigoureuse intelligence de M. Carrel, qui rêvait en 1830 une sorte de république parlementaire, sans s'inquiéter du droit du nombre. Cette idée, la plus redoutable qui se soit produite dans le monde depuis bien des siècles, eut l'étrange fortune d'être recommandée tout d'abord à la France par l'apologiste le plus ardent du ministère Polignac.

M. de Genoude fut l'une des figures les plus originales de l'époque dont, en présence de nos misères humiliantes, je recueille aujourd'hui les souvenirs avec une sorte d'orgueil. C'était, dans la force du terme, ce qu'on nommait en ce temps-là *un homme religieux et monarchique;* mais il avait si bien enchevêtré l'une dans l'autre la religion et la monarchie, et les avait si étroitement associées toutes les deux à sa propre personne que tout cela formait comme une indivisible trinité. Le propriétaire de la *Gazette de France* avait débuté dans les lettres, au commencement de la restauration, par un *Voyage dans la Vendée*, où respirait le plus chaleureux enthousiasme. Ce livre lui avait valu des

lettres de noblesse, dont il avait profité, disaient les mauvais plaisants, pour placer deux particules, l'une devant, l'autre derrière son nom patronymique. Cet écrivain ne possédait ni l'ardeur militante de M. Martainville, du *Drapeau blanc*, ni la gravité magistrale de M. Laurentie, de la *Quotidienne*. Abondant et terne, il apportait quelquefois dans la polémique des procédés qui pouvaient laisser planer des doutes sur sa bonne foi. Personne n'avait pourtant des convictions plus sincères; sa conscience s'était greffée sur une vanité si naïve, qu'il croyait pouvoir se permettre quelquefois ce qu'il aurait condamné chez les autres. Le sentiment de son importance en était arrivé à ce point qu'il considérait comme des travaux personnels tous ceux qu'il commandait comme directeur de son journal, et jusqu'aux compilations auxquelles il présidait à titre d'éditeur. Mêlant le mysticisme à la polémique et le calcul à l'inspiration, il avait transformé en dogmes tous les articles de son symbole politique, articles parmi lesquels le suffrage universel occupa le premier rang au lendemain de la révolution de juillet.

Je rencontrai M. de Genoude vers cette époque, et, frappé de l'altération de sa physionomie, je crus devoir lui adresser quelques banalités polies sur sa santé, en attribuant le dérangement de celle-ci à la douleur fort naturelle, selon moi, qu'avaient pu lui causer les grands changements récemment accomplis. « Vous vous trompez complétement, monsieur, me répondit-il, en me prêtant des tristesses que je

n'éprouve en aucune façon; car, à mon avis, les affaires de la France et de la royauté légitime n'ont jamais mieux marché. Nous touchons à l'ère des miracles, et rien n'est plus facile que de le pressentir. Si, par moments, mes forces fléchissent, ce n'est pas sous le poids du passé, c'est sous celui de l'avenir. Dieu semble vouloir donner à la *Gazette de France* la responsabilité des grandes choses qui se préparent dans toute l'Europe. Nous allons voir un spectacle magnifique, car nous sommes à la veille d'une double restauration, celle de la royauté faussée par les doctrinaires, et celle de l'Église compromise par les ultramontains. Je me sens autorisé à l'annoncer, puisque je ne serai dans cette œuvre que l'humble instrument de la Providence. *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam*. Avant dix ans, vous verrez en France des états généraux avec un grand concile, et j'y serai, monsieur! »

Afin de se mettre en mesure de paraître à ces deux augustes assemblées, M. de Genoude se fit plus tard ordonner prêtre et nommer député. Le sacerdoce profita, je n'en doute point, au salut de son âme, mais la députation servit peu sa renommée. Je l'ai vu, durant plusieurs années, traverser en soutanelle les salles du palais Bourbon où personne ne prenait garde à lui et où il ne s'occupait de personne. Un jour vint pourtant où la France entendit la voix de cette ombre errante s'élever dans la tempête pour jeter une idée à des hommes encore hésitants sur l'usage à faire de leur surprenante victoire. Lorsqu'au 24 février, quelques centaines de vauriens eurent chassé la chambre élec-

tive par le procédé ordinaire, M. de Genoude monta à la tribune pour y revendiquer, avant M. Ledru-Rollin, la paternité du suffrage universel. Il le fit dans l'attitude d'un monomane qui assiste calme et tranquille à l'accomplissement d'une idée fixe, et c'est vraiment à lui qu'appartient la maxime inscrite à la base de notre nouveau droit public : *Tout Français est électeur et tout électeur est éligible.*

Mais lorsqu'il défendait avec M. de Lourdoueix la doctrine monarchique dont M. de Polignac était l'expression, M. de Genoude n'avait encore découvert ni le droit divin du suffrage universel, ni l'ancienne constitution historique, dont ce principe formait, suivant lui, la base fondamentale. Tout l'effort de ces écrivains royalistes tendait alors à établir que le roi ne désarmerait pas devant la prétention de la Chambre, le souverain ne pouvant passer sous les fourches caudines de ses sujets sans manquer au premier de ses devoirs.

« Si le roi cédait à la Chambre, disaient en substance les feuilles monarchiques, tout l'ordre politique créé par la charte octroyée serait interverti. La souveraineté réside tout entière dans la personne du monarque; c'est sa volonté qui fait la loi, c'est son nom qui lui imprime un caractère obligatoire et sacré. Mais le prince a voulu que sa volonté fût éclairée : il a donc appelé autour de lui deux grands conseils, l'un interprète héréditaire d'intérêts immuables, l'autre expression temporaire d'opinions variables. Le roi, en qui seul résidait la plénitude du pouvoir législatif

avant l'octroi de la charte constitutionnelle, a bien pu consentir à ce que les actes de sa volonté fussent revêtus de certaines formes déterminées par lui; il a même pu trouver bon que ces actes n'eussent force de loi qu'après avoir été sanctionnés par la libre adhésion d'une majorité parlementaire; mais il n'aurait pu consentir, sans répudier sa propre essence et sans une sorte de suicide politique, à placer son droit permanent dans la dépendance des délégués temporaires et mobiles de la nation, dont lui seul reste en tout temps la personnification vivante.

« Cette puissance est une, car la multiplicité exclut l'idée du droit, simple dans son essence comme Dieu dont elle émane. Il faut nécessairement remonter à sa source, lorsque les corps qui participent à la confection de la loi sont en dissidence et que l'un d'eux refuse de concourir. En se réservant le droit d'initiative et de sanction, le roi a mis hors de cause la force suprême qui réside en lui pour sauver l'État et pour conserver la constitution éternellement monarchique du pays. En ce sens, toute la charte est dans l'art. 14. Le législateur, qui a dû vouloir le maintien de son ouvrage, a prévu le cas où des ministres infidèles méconnaîtraient ou les droits du trône ou les prérogatives concédées aux sujets : dans ces circonstances il les a livrés à la justice des Chambres, dont l'une a reçu le pouvoir de les accuser et l'autre celui de les punir. Mais c'est dans ce cas-là seulement que les ministres sont responsables. Hors les faits de trahison ou de concussion, ils n'ont à répondre de leurs actes qu'au roi qui les

élève et qui les abaisse selon qu'il juge leurs services utiles ou dangereux pour le bien du pays et de la couronne. Le choix de celle-ci ne peut donc être limité par aucune considération personnelle, et toute opposition systématique contre les hommes appelés dans ses conseils est une opposition factieuse[1]. »

C'était ainsi que les organes de la droite comprenaient, à la veille de la révolution de juillet, la vérité du gouvernement représentatif, et telle était alors la formule de ce droit mystérieux que la maison de Bourbon considérait comme le principe de sa force, quoiqu'il ait été la cause permanente de sa faiblesse. Une pareille théorie, manifestement incompatible avec un mécanisme constitutionnel fondé sur l'harmonie des pouvoirs, était, d'ailleurs, dans un désaccord éclatant avec les idées antérieurement professées par la partie la plus ardente de l'opinion royaliste, et contrastait singulièrement avec l'abus qu'avait fait celle-ci des moyens les plus extrêmes de l'opposition parlementaire dans la Chambre de 1815. La droite, en effet, avait opposé, quelques années auparavant, une résistance furieuse à la personne de M. le duc Decazes, sans s'inquiéter beaucoup de ses actes; et nul encore n'avait oublié l'accusation déposée contre ce ministre, à titre de complice de Louvel dans l'assassinat du duc de Berry. On avait entendu pendant six ans M. de la Bourdonnaye, collègue de M. de Polignac, se vanter dans tous les salons d'avoir déposé constamment des

1. Voir, à la même date, la *Quotidienne*, la *Gazette de France* et l'*Étoile*.

boules noires aux budgets soumis à la Chambre par M. de Villèle, parce que ce ministre ne lui inspirait ni sympathie ni confiance. La situation du nouveau ministre de l'intérieur était donc un embarras très-sérieux pour les feuilles de la droite qui cherchaient leurs inspirations auprès de lui, et peut-être ne fut-elle pas étrangère au remplacement de M. de la Bourdonnaye par M. de Peyronnet. Dans les gouvernements libres, les hommes ne résistent jamais longtemps à une situation fausse. Par des motifs divers, cet embarras-là pesait d'un poids également lourd sur le ministre de l'intérieur et sur le ministre de la guerre.

On comprend quelles perplexités éprouvait notre pauvre *Correspondant* en présence d'un problème dont une polémique passionnée aggravait d'heure en heure l'importance périlleuse. Un jour nous nous efforcions de faire comprendre respectueusement à la royauté qu'elle s'engageait dans une entreprise impossible en prétendant faire prévaloir son droit exclusif à choisir ses ministres selon son goût personnel, et en donnant à la charte une interprétation repoussée par la conscience publique; le lendemain, nous adjurions l'opposition, dans l'intérêt de la France comme dans le sien, de ne pas faire sortir une révolution d'un syllogisme, et d'attendre au moins un acte, fût-il insignifiant, pour renverser par ses votes un cabinet qui n'avait pas plus de racines dans les Chambres que dans le pays.

Ce qui ajoutait à nos appréhensions, c'était l'attitude prise par la plus grande partie de l'épiscopat,

c'était surtout l'intervention de ce grand corps dans une querelle dont la plus vulgaire sagacité laissait déjà pressentir l'issue. La solidarité établie sous la restauration entre la dynastie et l'Église avait conduit plusieurs évêques à publier des mandements en faveur du ministère Polignac, mandements dans lesquels ils confondaient les ennemis du trône avec ceux de l'autel[1]. Imprudence d'autant plus déplorable qu'ils ne pouvaient, d'ailleurs, arguer pour défendre ce cabinet impopulaire, d'aucune mesure favorable aux intérêts de la religion : M. de Guernon-Ranville, successeur de M. de Vatismenil au département de l'instruction publique, ne laissait pas, en effet, espérer une seule modification au monopole universitaire ni aux articles organiques du concordat.

Nous voyions donc se charger d'heure en heure la nue électrique dont l'Église occupait le centre. Placer un paratonnerre au sommet de la croix afin d'en détourner la foudre, telle fut notre unique préoccupation durant la crise qui allait emporter tout le vieux droit monarchique en l'atteignant dans sa source même.

1. Je trouve dans l'*Annuaire historique universel* les conclusions suivantes d'un mandement de l'archevêque de Toulouse qui était à cette époque le *Leader* de l'épiscopat. « Ils sont donc véritablement dignes de la confiance du monarque et des espérances des chrétiens, les ministres si bassement outragés par des hommes qui ne veulent ni monarchie ni christianisme. Nous n'en doutons pas, N. T. C. F., les dépositaires du pouvoir auront la gloire de replacer la patrie sur ses véritables bases ; nous en prenons à témoins les sinistres présages des esclaves de l'incrédulité, qui déjà s'annoncent comme ne pouvant supporter une patrie où l'autel et le trône se prêtent un appui mutuel. »

Nous demandions chaque jour aux membres du clergé de répudier tout intérêt étranger au salut des âmes, pour apparaître devant la société nouvelle à titre de citoyens réclamant loyalement la liberté garantie à tous. Nos insistances devinrent plus vives après l'établissement de la monarchie de juillet, car une épreuve terrible venait d'être faite, et nous pressentions que la crise de 1830 ne serait ni la dernière ni la plus redoutable.

Mais en conseillant à l'Église de ne lier son sort ni à la fortune d'aucun gouvernement, ni surtout à celle d'aucun homme, les fondateurs du *Correspondant* n'entendaient aucunement établir à titre de doctrine la séparation radicale de l'Église et de l'État, entraînant pour conséquence la suppression de toutes les conventions concordataires et celle du budget des cultes. Le journal l'*Avenir* exposa seul cette thèse-là, et j'aurai bientôt à dire quelle désastreuse influence exerça l'apparition de la feuille de M. de Lamennais sur le sort de notre cher recueil. Celui-ci se tint donc fort en dehors de ce débat, comme de toutes les questions qui ne pouvaient aboutir à des applications pratiques. Si ce journal a eu quelque mérite, c'est d'être demeuré obstinément fidèle, jusqu'à son dernier numéro, à la réserve dont semblaient devoir le détourner et le cours des événements et les plus puissantes excitations.

Aux difficultés que provoquait une catastrophe prochaine attendue par tous venait se joindre pour moi celle qui résultait de ma situation particulière. Une

défaveur fort naturelle s'attache au département des affaires étrangères, aux employés en relation avec la presse périodique, et cette défaveur n'était atténuée que par l'estime générale acquise au *Correspondant* et par la bienveillance personnelle de mon directeur, M. le baron de Boislecomte. Cet excellent chef conçut la pensée de faire profiter, à ma carrière, une circonstance de nature à la compromettre, et me prescrivit d'écrire quelques lettres politiques pour la *Gazette d'Augsbourg*. Violemment attaqué par toute la presse française, le prince de Polignac avait imaginé d'opposer au concert de nos journaux celui des feuilles étrangères. Son cabinet, comme sa personne, rencontrait à Londres une assez grande faveur, et ce sentiment venait se réfléchir dans la presse anglaise. M. de Polignac était, en effet, le ministre le plus favorable à l'Angleterre qu'ait eu la France dans ses conseils, et se trouvait sur ce point-là en accord avec le roi Charles X auquel on a souvent prêté, en ce qui touche des rapports plus intimes à nouer avec la Russie, des vues parfaitement contraires aux sentiments personnels de ce prince.

A peu près maître de la presse d'outre-Manche, M. de Polignac entreprit de s'assurer celle d'outre-Rhin dans laquelle la *Gazette d'Augsbourg* occupait le premier rang. Je dus donc écrire, par *ordre*, plusieurs lettres à cette feuille, afin de concourir à rassurer l'opinion sur les plans du cabinet français, auquel tous les agents diplomatiques accrédités à Paris témoignaient les plus vives inquiétudes et donnaient alors

les meilleurs conseils. Je réussis, et trop complétement peut-être, car ces lettres contenaient, à côté d'attaques au parti révolutionnaire qui dénaturait chaque jour les actes les plus inoffensifs du cabinet, l'affirmation réitérée de l'intention, constamment déclarée par celui-ci, de respecter l'intégrité des institutions constitutionnelles jurées par le monarque. Reproduites et commentées par les journaux, elles furent un moment considérées comme ayant une portée qui ne leur appartenait point, car le ministre des affaires étrangères n'en avait pas pris personnellement connaissance, et j'y faisais un peu trop vibrer la tonique rassurante donnée par le cabinet pour l'ouverture des Chambres à tous les interprètes de sa pensée.

Je n'accomplis pas ce travail-là sans souffrance, parce qu'il me révéla la difficulté de mener de front une carrière qui m'offrait un avenir assuré, et une œuvre littéraire beaucoup plus chanceuse certainement, mais à laquelle m'attachaient des liens que chaque jour rendait et plus forts et plus doux. J'étais dans cet état d'esprit assez pénible, au moment où l'un de mes collègues, attaché au cabinet du prince, vint m'avertir un matin que le ministre me demandait. Mes rapports personnels avec M. de Polignac avaient été à peu près nuls, et une communication directe venant de lui, en dehors des voies hiérarchiques, n'était pas conforme aux habitudes du département. Je déférai donc à cet ordre un peu préoccupé, redoutant de recevoir, à propos de mes trois lettres, ou des reproches qu'il m'aurait été pénible d'entendre, ou

des félicitations tendant à m'engager plus avant dans la presse ministérielle, perspective que je n'aurais acceptée à aucun prix. J'étais donc fort ému lorsque j'entrais dans le cabinet où je venais d'être appelé. Le début de la conversation fut peu rassurant.

« — Monsieur, me dit le prince en souriant, je sais que vous faites partie d'une réunion où la jeunesse de l'opposition discute tous les jours des questions politiques et ne ménage pas mon cabinet. — Cela est vrai, mon prince, répliquai-je, avec cette rectification, toutefois, que dans cette conférence, non pas quotidienne, mais hebdomadaire, les questions débattues ont un caractère purement théorique et ne touchent jamais aux intérêts ni aux hommes du jour. De plus, Votre Excellence pourra s'assurer, en complétant ses informations, que je n'y ai jamais prononcé une parole que je puisse craindre de voir répéter. — Je n'en doute pas, monsieur ; le nom que vous portez garantit votre attachement à la monarchie, et je connais très-bien d'ailleurs vos sentiments personnels. Je lis quelquefois le petit journal où vous écrivez ; il y a là de très-bonnes choses, quoique, entre nous, ce soit un peu jeune. Mais l'esprit politique ne s'acquiert qu'avec le temps ; il vous viendra, comme il m'est venu à moi-même, par la méditation, plus indispensable encore que la pratique des affaires, car il ne faut jamais laisser les faits dominer les doctrines, comme le font, malgré leur titre, les doctrinaires de profession. Si j'ai désiré causer avec vous, ce n'est point pour vous adresser un reproche, c'est pour réclamer un service que votre

position au milieu de cette jeunesse, qu'on dit fort distinguée, vous mettrait peut-être en mesure de me rendre. »

Ici mon attention redoubla, et j'écoutai avec une sorte d'anxiété sans trop comprendre. « Un déplorable malentendu, dit mon noble interlocuteur, sépare le cabinet de la partie éclairée de l'opposition. Celle-ci voit en moi un adversaire de la liberté et de la charte, tandis que personne ne leur est plus attaché. Je consacre mes jours et mes nuits à étudier les moyens de concilier la liberté qui nous est indispensable avec la sûreté de la royauté qui, en en ayant été la source, doit en demeurer la régularité suprême. Tous les pays civilisés ont besoin de la liberté politique, et la France plus qu'aucun autre. Mais, pour être durable et féconde, il faut que cette liberté se développe conformément au principe qui a constitué le pays lui-même, ainsi seulement on peut opérer des progrès sans révolution. C'est l'aristocratie qui a organisé l'Angleterre; et les institutions anglaises, dont je connais à fond le mécanisme, conservant l'empreinte de leur origine, sont demeurées aristocratiques. C'est la royauté, et la royauté seule, qui a fait la France depuis les rois des Capitulaires jusqu'au roi de la Charte; il faut donc que la liberté s'incline franchement chez nous sous la prépondérance du principe monarchique sous peine de répudier toute notre histoire et de contrarier notre génie national. Ah ! si la majorité de la Chambre comprenait cela, avec quelle promptitude nous marcherions dans une voie de concessions dont

les plus hardis sont bien loin d'avoir mesuré le terme! Tout est à faire dans ce pays qui s'obstine à discuter des noms propres lorsque tant de réformes le sollicitent! L'éligibilité à trente ans, l'augmentation de la Chambre élective inférieure en nombre au parlement d'Angleterre; une réorganisation de l'administration locale combinée pour mettre toutes les capacités en relief et en action; je promettrais au besoin tout cela, en me portant garant des intentions du roi comme des miennes. Et dans l'ordre économique, que de grandes œuvres à accomplir! Modifier nos tarifs originairement combinés dans des intérêts égoïstes, compléter notre viabilité dont l'insuffisance nous désarme en face de la concurrence étrangère, mettre Paris en communication avec la Méditerranée et avec l'Océan, en faire peut-être un port de mer ou lui creuser tout au moins un canal de grande navigation jusqu'au Havre; profiter, pour notre puissance maritime, de cette miraculeuse affaire d'Alger que semble nous envoyer à point nommé la Providence, afin de nous armer contre la révolution : ne vaudrait-il pas mieux s'appliquer à tout cela qu'à faire pivoter la politique d'une grande nation sur le nom de quelques ministres, en recherchant ce que j'ai pu penser il y a vingt ans, et ce qu'a pu faire la veille de Waterloo le général de Bourmont? La jeunesse dont le cœur est généreux n'a pas, comme l'âge mûr, les implacables rancunes du passé, et si mon ministère lui ouvrait les portes de la Chambre, elle accepterait sans doute le don sans s'inquiéter du donateur. Qu'en pensez-vous, monsieur?

« — Mon prince, répondis-je avec assez d'embarras, je viens d'entendre avec une vive satisfaction l'exposé de projets auxquels semble incliner le gouvernement du roi, projets dont plusieurs, à coup sûr, dépassent en ce moment l'attente publique. Mais puisque Votre Excellence me fait l'honneur inattendu de m'interroger, elle me permettra de lui dire que les questions de principes ont de tout temps, en France, dominé les questions d'intérêts. Il est donc à craindre, tant que se maintiendra entre les grands pouvoirs le conflit qui les divise, que le public, qui d'ordinaire ne poursuit jamais qu'une pensée à la fois, ne rende pas une complète justice à des plans qu'il accueillerait certainement avec chaleur dans d'autres circonstances, mais qu'il n'apprécierait peut-être pas aujourd'hui à toute leur valeur. L'indifférence dont il témoigne pour la grande entreprise d'Alger en est une preuve, ce me semble. Les jeunes gens dont vous voulez bien me parler pensent sur ce point-là, comme les vieillards, et je crains bien que rien ne les détourne à cette heure de la lutte politique dans laquelle ils sont si vivement engagés. J'ai d'ailleurs trop peu d'autorité au milieu d'eux, où je me rencontre en quelque sorte par hasard, pour les aborder sur des matières aussi délicates avec quelque chance d'en être écouté. »

J'expliquai alors au ministre les motifs et les circonstances qui m'avaient amené dans cette petite société parlementaire, sur laquelle je m'étonnai qu'on eût pu songer à appeler un moment son attention. M. le prince de Polignac admit toutes mes observations de

la meilleure grâce du monde, et ne parut ni contrarié ni blessé par mon refus. En le quittant, après cet entretien, j'emportai de son esprit une idée supérieure à celle que je m'en étais faite, car sa parole ne manquait ni de facilité ni d'abondance ; mais je sortis pétrifié d'épouvante à la vue de sa confiance tranquille. Cet homme bienveillant et poli, qui autorisait la contradiction sans aucune peine, avait manifestement le parti pris de n'en tenir aucun compte, et sa tolérance venait surtout de son dédain ; il se considérait comme en pleine et complète possession de la vérité, et bravait le péril avec le calme de l'homme qui ne l'aperçoit pas. Je crus avoir sous les yeux l'un de ces somnambules qui marchent d'un pied dégagé sur le faîte des édifices, et je compris que M. de Polignac était à la veille de pousser la royauté dans l'abîme en s'y précipitant le premier. Ce ne fut donc pas sans émotion que je quittai le ministre, après cette conversation, la seule que j'aie jamais eue avec lui, pour le revoir six mois plus tard sur la sellette du Luxembourg, menacé par la multitude ameutée qui demandait sa tête.

Cependant les événements se précipitaient vers une crise dans laquelle les deux partis, se refusant à toute transaction sur les principes, allaient prendre devant l'histoire une égale responsabilité. La souveraineté du roi contre la souveraineté nationale, Polignac contre Lafayette, l'homme de l'ancien régime contre l'homme de la révolution, et par une conséquence encore latente, mais nécessaire, le drapeau blanc contre le drapeau tricolore, ce fut ainsi que la question se

trouva successivement posée dans la presse, à la tribune et dans la rue.

La session s'ouvrit au commencement de mars 1830, et durant un mois les questions les plus brûlantes sur l'origine et les limites de la souveraineté furent agitées au palais Bourbon. Le débat de l'adresse eut d'ailleurs assez peu d'éclat parce qu'il porta sur des redites, et peut-être aussi parce qu'on avait déjà, de part et d'autre, le pressentiment d'une solution extra-parlementaire. Les orateurs de la droite empruntèrent à ses publicistes leurs arguments de métaphysique et d'histoire sur l'organisation des sociétés monarchiques; et les orateurs de la gauche, malgré la violence de leurs harangues, n'approchèrent pas de la polémique nerveuse du *National*. D'un autre côté, pas un des collègues dont s'était entouré M. de Polignac ne fixa un moment l'attention de la Chambre, où chacun demeura dans son parti pris. Avant le vote qui allait décider de son sort, l'insuffisance de ce malencontreux cabinet avait éclaté à tous les yeux, et le centre droit qui, dans la discussion de l'adresse, lui fit l'aumône d'un vote silencieux, par pur respect pour la prérogative royale, annonçait très-haut la résolution de renverser le ministère sur le premier projet de loi que celui-ci présenterait.

Alors débutèrent deux orateurs que l'une des plus durables jouissances de ma vie a été d'entendre à la tribune française, dont ils sont demeurés les maîtres. Entrés à la Chambre élective sitôt leur quarantième année accomplie, MM. Guizot et Berryer se succé-

dèrent, l'un pour défendre, l'autre pour combattre l'adresse par laquelle la Chambre refusait son concours à la couronne, en motivant ce refus sur ce que le ministère choisi par le roi n'inspirait point confiance à la nation. M. Guizot, qui n'avait encore rencontré ni son vrai diapason, ni sa simple et grande manière, ne laissa pas du premier coup pressentir toute sa gloire. M. Berryer y réussit davantage : son *maiden speech* fut assez faible pour le fond, car ce grand esprit libéral se trouvait singulièrement mal à l'aise dans une thèse dont la conséquence définitive est la négation même du droit parlementaire. Mais, à travers les embarras d'un début dans des circonstances aussi critiques, l'incomparable orateur se révéla tout entier. Il éclairait déjà l'assemblée par la flamme de son regard, et sa voix flexible et forte vibrait avec la puissance de l'airain, comme dans ses grands jours.

Lorsque, après ce premier triomphe que tant d'autres allaient suivre, il descendit les marches de la tribune, baigné des nobles sueurs qu'il y répandit si souvent, le président, du ton solennellement protecteur qui lui était habituel, dit au débutant : « *Monsieur, votre parole a de la puissance.* » Je tiens ce texte de M. Royer-Collard lui-même, qui se défendait beaucoup d'avoir dit à M. Berryer : Vous êtes une puissance ! « A cette époque, s'écriait l'ancien président, c'eût été une flatterie et un mensonge. Or, j'espérais trop de ce jeune homme pour lui rendre le mauvais service de le flatter, et je connaissais trop la Chambre pour admettre qu'on pût la conquérir aussi lestement. »

Le mot prêté à M. Royer-Collard est des moins vraisemblables, en effet ; car, au commencement de 1830, l'illustre président n'admettait dans le ciel que la puissance de Dieu, et dans la Chambre que la sienne : je l'aurais affirmé avant même d'en avoir reçu l'assurance de sa bouche. Sur la fin de sa vie, les six premiers mois de l'année 1830 offraient à M. Royer-Collard le thème de conversations d'un intérêt inépuisable ; il se taisait habituellement sur les six derniers, comme s'il eût voulu, par son silence, séparer les principes de leurs conséquences, en repoussant celles-ci sans répudier ceux-là.

Après que le roi eut refusé d'entendre la lecture de l'adresse, une voie régulière restait ouverte devant lui et ce fut celle où ce prince parut d'abord s'engager. Il prononça, conformément à sa prérogative constitutionnelle, la dissolution de la Chambre élective, et convoquant les électeurs pour un terme prochain, il fixa au 3 août la réunion de l'assemblée nouvelle. Dans un pareil conflit, en appeler à la nation était son droit ; se conformer à la décision définitive rendue par celle-ci aurait été son devoir, si Charles X avait admis que la nation pût interpréter la charte dans un sens différent de celui où l'entendait la royauté qui l'avait concédée. Mais il y avait entre cette pensée et celle du pays un abîme malheureusement infranchissable ; car, sur de pareilles questions, les princes consciencieux transigent moins facilement que les princes sans moralité. Aussi lorsque l'heure des solutions a sonné, les uns tentent-ils celles-ci en plein

soleil, tandis que les autres s'y préparent en s'enveloppant de ténèbres. Aux premiers, demeure l'honneur sans la victoire, aux seconds la victoire sans l'honneur.

Une ordonnance royale, suivie d'une proclamation personnelle du monarque adressée à ses sujets, appela donc les électeurs dans les colléges d'arrondissement et de département, pendant que la presse ministérielle déclarait tous les matins que la royauté ne pouvait reconnaître aux électeurs le droit de résoudre en dernier ressort le problème alors posé ; de telle sorte qu'à l'arrière-plan d'une épreuve parfaitement légale les organes officiels faisaient apparaître les éventualités les plus menaçantes.

Si la victoire de l'opposition avait été douteuse, une telle attitude et une pareille perspective auraient suffi pour l'assurer. Mais aucune illusion n'était possible : la majorité parlementaire avait manifestement exprimé l'opinion du pays. La France voulait, comme la Chambre elle-même, le gouvernement par l'opinion publique, et ne se croyait pas sans juridiction sur la personne des ministres aspirant à l'honneur de régir ses destinées. Nul ne fut donc surpris de voir les deux cent vingt et un votants de l'adresse recevoir un renfort considérable, et le bataillon ministériel sortir décimé de cette épreuve suprême. Aux yeux de tout homme que le fanatisme politique n'aveuglait point, une seule alternative demeurait au roi après une manifestation aussi éclatante : il fallait renvoyer à l'instant le ministère Polignac ou fermer la Chambre sans songer à la remplacer. Il était par trop clair

que les deux cent vingt et un, devenus les trois cents, seraient bien moins disposés à céder au mois d'août qu'ils ne l'avaient été au mois de mars, et que, dans les conditions nouvelles où elle persistait à s'établir, la royauté ne pouvait plus rien demander au *pays légal*. Déjà donc la charte était virtuellement déchirée, et quiconque n'était point frappé de cécité se trouvait en mesure de déterminer avec certitude le résultat d'une pareille tentative.

En écartant même l'éventualité d'une insurrection victorieuse à Paris, éventualité que ni le pouvoir ni l'opposition n'admettait alors comme possible, il fallait bien reconnaître que la rupture du pacte, dans lequel la grande majorité de la nation trouvait la sanction de ses intérêts comme le gage de ses droits, aurait pour conséquence prochaine de placer à la discrétion d'un pays irrité la royauté conduite à tirer l'épée. L'attitude de la magistrature depuis la formation du cabinet laissait prévoir un refus de sanction pour tous les actes inconstitutionnels, que ceux-ci s'appliquassent à l'exercice des droits politiques ou à la liberté individuelle des citoyens. La France était déjà couverte d'un réseau d'associations patentes, formées pour le refus de l'impôt, en prévision d'une violation de la charte, associations que les tribunaux n'avaient condamnées que sur le seul motif qu'elles impliquaient une hypothèse inadmissible, profondément injurieuse pour la couronne. Ce mouvement de résistance légale qui s'était d'abord développé au sein des professions libérales, commençait à s'étendre dans les rangs du

commerce, et jusqu'au sein des populations ouvrières menacées dans la sécurité du travail par l'anxiété universelle. Le mécontentement avait gagné jusqu'à la grande propriété territoriale, comme venaient de le constater les choix faits par la majorité des grands colléges, alors formés, avec le privilége d'un double vote, par le quart des plus imposés dans chaque département.

Opposer à tout cela la prise d'Alger; se persuader que la royauté, invoquant un droit séculaire contesté par la nation, serait plus forte que le pays rappelant au souverain les serments de 1825, c'était une pensée qui ne pouvait s'expliquer que par un aveuglement fatal. Jamais, en effet, les forces morales d'un grand peuple n'avaient été plus étroitement groupées; car, si ces forces furent divisées après la victoire, elles formaient faisceau pour la résistance, de telle sorte que l'établissement d'un gouvernement régulier s'élevant sur les bases déterminées par les ordonnances du 25 juillet 1830, restait, de toutes les suppositions, la plus impossible à faire admettre par la raison publique.

CHAPITRE VII

LA RÉVOLUTION DE JUILLET ET LA MONARCHIE DE 1830

Depuis la défaite parlementaire du ministère Polignac jusqu'à la signature des ordonnances de juillet, Paris vécut, durant quatre mois, dans un état d'esprit des plus difficiles à décrire, tant il s'y révélait de contrastes. Personne ne doutait ni de l'imminence d'une crise, ni de la victoire de l'opposition, quoiqu'on ignorât sous quelles formes et dans quelles conditions s'engagerait la lutte définitive. En présence de cette formidable inconnue, toutes les conjectures se produisaient à la fois; l'on évoquait avec une vraisemblance égale les souvenirs de Camille Desmoulins poussant le peuple sur la Bastille, et ceux de Hampden organisant la résistance de l'Angleterre contre la perception d'une taxe illégale.

Le pays avait alors une telle confiance dans l'avenir et dans lui-même, il possédait un sentiment si vif de sa puissance et de ses ressources, qu'à la veille d'une révolution réputée certaine, le crédit public suivait un mouvement ascensionnel qui n'avait eu

d'exemple dans aucun temps ni chez aucun peuple. Le cabinet, dont on savait les jours comptés, empruntait pour armements militaires une somme de 80 millions à 4 pour 100 à 102,7 cent. 1/2, taux fabuleux qui semblait un défi jeté par la France à la fortune. La fièvre de l'impatience s'associait donc, dans toutes les conditions sociales, à la plus singulière sécurité, chacun prévoyant une révolution sans la souhaiter, mais aussi sans beaucoup la craindre. Rien n'était changé ni dans les habitudes, ni dans les travaux, ni même dans les plaisirs, quoique ceux-ci empruntassent un caractère plus grave à l'obscurité des événements prochainement attendue.

La société de Paris fut conviée, durant cette émouvante période, à une soirée d'un caractère en quelque sorte symbolique, fête mémorable dont le souvenir charmant contraste avec celui des profusions d'un goût équivoque étalées dans les solennités babyloniennes dont l'éclat éphémère est venu s'éteindre dans nos désastres. Le 31 mai 1830, la façade du Palais-Royal étincelait de mille feux; un peuple immense en inondait les abords pour contempler un défilé de princes et de rois. Un bal était donné dans l'ancien Palais-Cardinal, afin d'en solenniser la Restauration, et pour célébrer l'arrivée à Paris de la famille royale des Deux-Siciles, qui venait de conduire au delà des Pyrénées la nouvelle reine d'Espagne. Ce beau palais, remis à neuf, avait été complété par l'érection de l'aile attenante au Théâtre-Français, et la riche galerie vitrée avait remplacé un bouge infect où s'étaient

trop longtemps étalées toutes les turpitudes du vice.

L'effet de cette fête magnifique résulta surtout de l'art et de la sobriété apportés dans une ornementation qui releva, sans l'altérer, le caractère des constructions nouvelles. La verdure des arbustes tempérait partout l'éclat des gerbes lumineuses, et les meilleures œuvres de notre école moderne se détachaient encadrées dans les fleurs. L'idée n'était nulle part sacrifiée à la sensation, ni l'admiration étouffée par l'étonnement. Aucune combinaison insolite demandée à l'hydraulique ou à la pyrotechnie ne rappelait au spectateur le mécanisme d'une mise en scène, et ne le détournait du respect et des graves préoccupations qui naissaient comme d'elles-mêmes dans la royale demeure où se pressaient sans confusion trois mille invités. La cour et la ville, le gouvernement et la diplomatie, la presse, les lettres et les arts étaient représentés par tous les noms connus de la France, et jamais autant de vieilles gloires n'avaient côtoyé autant de jeunes renommées, tant la fécondité de l'avenir semblait alors en plein accord avec la gloire d'un long passé.

On respirait dans ces beaux lieux, ornés avec un goût irréprochable, la vie nationale en ce qu'elle avait de plus élevé. Tous les partis politiques avaient été conviés à ce noble rendez-vous ; et si l'on put entrevoir dans cette haute impartialité un secret calcul, il fut au moins difficile de l'accuser, tant la plupart des choix paraissaient naturels. Toutes les passions se turent un moment devant cet appel adressé à toutes nos gloires. Ce fut une heure solennelle que celle où

Charles X, après avoir gravi le grand escalier dont les marches étaient occupées par ses gardes du corps, parcourut les salons avec la famille royale de Naples, entouré de tous les princes de sa maison, parmi lesquels les jeunes ducs de Chartres et de Nemours, tout récemment passés des bancs du collége dans les rangs de l'armée, se montraient dans les brillants uniformes que le soleil d'Afrique allait bientôt bronzer. A l'attachement témoigné par le monarque correspondait, chez tous les princes de son sang, une respectueuse reconnaissance; aucun nuage ne se montrait ni sur les fronts ni dans le ciel. Une sérénité confiante éclatait chez le vieux chef de la maison de Bourbon, qui semblait se reposer avec un joyeux orgueil sur la nombreuse lignée de Robert le Fort et de saint Louis.

Après avoir prodigué de gracieuses paroles aux représentants les plus considérables des diverses opinions inclinés sur son passage, le souverain parut sur la terrasse de la galerie, convertie en un bois d'orangers. La beauté d'une nuit pleine de parfums et parsemée d'étoiles rappelait à d'augustes hôtes les enchantements de Sorrente. Charles X reçut de la foule pressée dans les jardins les dernières acclamations qu'il fut appelé à entendre sur la terre de France. Ces cris de : Vive le roi! proférés quelques semaines avant le départ pour l'exil, émurent la plupart des invités, qui refoulaient dans le secret de leur cœur les plus sinistres pressentiments. « Les vents sont au nord, messieurs, s'écria le roi en aspirant la brise du soir, bon présage pour ma flotte d'Alger! »

La tempête soufflait plus près, et le malheureux prince ne soupçonnait pas un péril dont l'imminence n'échappait à personne. Le mot si connu de M. de Salvandy ne fit une aussi grande fortune que parce qu'il exprima sous une forme pittoresque le sentiment général. Dans cette belle fête napolitaine on dansait en effet sur un volcan. Le monarque, qui semblait seul l'ignorer, se promenait le sourire aux lèvres au bord du cratère, trop plein de sa pensée et trop sûr de son propre cœur pour bien mesurer la pression exercée par les grandes crises politiques sur les affections les plus sincères, et ne comprenant pas qu'il est des circonstances où la position conspire, même sans la volonté.

Après la sortie des personnes royales que tant d'événements étaient à la veille de séparer, les quadrilles continuèrent jusqu'au matin dans les vastes appartements du centre et dans l'aile droite du palais, les nouvelles constructions de l'aile gauche ayant été consacrées à des buffets qui s'y prolongeaient à perte de vue. Je me trouvai à peu près seul dans l'un des derniers salons, où les bruits arrivaient amortis par la distance. Caché par des fleurs et des arbustes dont le parfum m'enivrait, j'y tombai dans une sorte de rêverie plus voisine du sommeil que de l'état de veille. D'étranges images traversaient mon cerveau, sans que je fisse aucun effort ni pour les provoquer, ni pour m'en défendre. Je voyais, comme par intuition, cette jeune famille d'Orléans, la plus belle qui ait jamais entouré un trône, portée par le flot sur le sommet qu'un autre flot allait bientôt balayer, et je contem-

plais dans un prochain avenir toutes les péripéties d'une autre révolution de 1688, aboutissant à un autre changement de dynastie. Mais mon imagination mise en mouvement rencontra bientôt devant elle des mystères redoutables et s'arrêta devant des abîmes. Je connaissais trop ce qui séparait la France démocratique de l'aristocratique Angleterre pour ignorer qu'une solution de laquelle avait pu sortir chez nos voisins un établissement durable, ne serait chez nous qu'une digue passagèrement opposée au cours d'un torrent. J'entrevoyais des luttes sans terme aboutissant à une transformation finale dont les éléments nous manquaient ; je me représentais enfin la France aussi incapable de rentrer dans la monarchie que de se reposer dans la république ; et, sans rien soupçonner des épreuves sous lesquelles elle succombe aujourd'hui, j'en avais comme une sorte de pressentiment douloureux et confus.

Au moment où j'étais plongé dans ces vagues contemplations, passèrent quelques députés venus pour chercher, sans doute, dans cette partie reculée du palais, un peu de fraîcheur et de silence. Ils discutaient avec une grande vivacité. M. de Castelbajac, l'un des membres les plus spirituels de la droite, rappelait à ses collègues une phrase de M. Royer-Collard, prononcée plusieurs années auparavant, et l'opposait avec insistance au texte de l'adresse qui venait de dénier au roi le droit de prendre ses ministres en dehors de la majorité. « Voici, messieurs, s'écriait-il, ce que disait votre oracle en 1817 ; écoutez

bien : « Le jour où il sera établi que la Chambre peut « repousser les ministres du roi, et lui en imposer « d'autres qui seront ses propres ministres, et non les « ministres de la couronne, ce jour-là, c'en est fait « de la Charte comme de la royauté, et nous serons « en république. » Vous y voilà venus, et vous faites ici ce soir votre éducation républicaine au son des violons ; mais si vous en savez assez pour jeter bas une monarchie, de longtemps vous n'aurez ce qu'il faut pour vivre en république. »

Le sens et la portée des paroles de M. Royer-Collard provoquèrent entre les honorables interlocuteurs une controverse des plus animées. Cependant une telle maxime, commentée dans cette demeure, à une heure aussi solennelle, prit pour moi un sens quasi prophétique, et je crus la voir flamboyer comme une menace aux murs de ce palais tout plein de bruit. Pendant que je suivais, comme dans un nuage, le cours de ces visions, un passant, se prenant les jambes dans le fourreau de mon épée, que je portais avec une certaine inexpérience, vint presque s'abattre sur moi. C'était un de mes jeunes camarades des affaires étrangères qui s'écria, en me reconnaissant dans le berceau de verdure où je m'étais blotti.

« — Que diable faites-vous donc dans ce gîte-là, mon cher? Est-ce que vous dormez?

— Non, je ne dors pas, mais je songe.

— Vous songez, et à quoi, je vous prie?

— A une révolution.

— Ah! je comprends. Il est certain que le temps

et le lieu y portent assez. Mais ni vous ni moi ne sommes d'assez gros personnages pour que la foudre prenne la peine de nous écraser. D'ailleurs, il en des révolutions comme des orages : elles n'atteignent que ceux qui ne s'abritent pas. A notre âge, on a bon pied et bon œil. Nous avons mieux à faire que de rêver aux révolutions : c'est, lorsqu'elles sont devenues inévitables, de nous y préparer. »

Et mon ami se prépara.

Mes prévisions étaient plus platoniques. En rêvant à l'avenir, je ne songeais guère à l'escompter, car j'ai commencé de bonne heure la vie de songeur maladroit qui m'a rendu aussi impropre à profiter des bonnes chances qu'à conjurer les mauvaises. D'ailleurs, une circonstance imprévue me fit quitter Paris dans le courant de juin. J'obtins plus promptement que je ne l'avais prévu un congé pour me rendre dans ma famille, et j'appris au fond de la Bretagne, avec la signature des ordonnances de juillet, la formidable insurrection dont leur promulgation fut suivie : la foudre m'arrivait avec l'éclair.

Durant une semaine, toutes les communications postales avec les départements furent interrompues; des centres de résistance s'organisèrent dans la plupart des grandes villes, et les bruits les plus contradictoires parvinrent aux extrémités du royaume sans qu'on eût aucun moyen pour en contrôler l'exactitude. Je vécus dans un état d'angoisse dont je n'imaginais pas alors que la souffrance pût jamais être dépassée : illusion cruellement détruite par les épreuves accu-

mulées sur mon malheureux pays, puisque j'avais à peine trempé les lèvres dans la coupe amère qu'au début de ma vie je croyais avoir épuisée !

Rentré à Paris au terme de mon congé, je trouvai la capitale encore enivrée d'une victoire dont les traces sanglantes avaient à peine disparu. A l'émotion de la lutte avait succédé le trouble profond provoqué par les divisions inséparables d'une résistance au succès de laquelle concoururent les passions les plus diverses et les vues les plus discordantes. Jamais, il faut bien le dire, insurrection n'avait été ni plus spontanée ni plus générale. Convaincues qu'elles s'étaient armées pour défendre les lois, toutes les classes de la population avaient pris part à la lutte, soit en lui prêtant un concours actif, soit en s'y associant par une sympathique attitude. Il y eut donc une témérité dont aucun gouvernement n'avait jusqu'alors donné l'exemple à mettre contre soi, avec l'excitation habituelle de la fièvre révolutionnaire, maladie endémique chez le peuple de Paris, la résolution calme et forte qu'inspire toujours la pensée de défendre le bon droit outragé. Déchirer dans de telles conditions le pacte qui protégeait la royauté, et tenter une pareille entreprise avec une garnison de moins de dix mille hommes, dont la plus grande partie adhérait à l'opinion générale des citoyens, c'était un acte de démence accompli dans une de ces heures néfastes où Dieu inflige aux pouvoirs aveuglés la responsabilité visible de leur chute.

La plupart des collègues de M. le prince de Polignac avaient été, pour la signature des fatales ordon-

nances, les agents d'une pensée toute personnelle au monarque, pensée à laquelle ils avaient lié leur sort par une respectueuse déférence. Aucun des ministres du roi Charles X n'admettait d'ailleurs comme possible en juillet 1830 le succès d'un mouvement populaire dans Paris, pas plus qu'aucun des ministres de Napoléon III n'admettait en juillet 1870 l'éventualité d'une défaite sur nos frontières. Mais si l'aveuglement fut égal chez les deux souverains, dont l'un épuisa la coupe du malheur et l'autre celle de la honte, Charles X avait le cœur trop droit pour décliner la responsabilité directe d'une lutte malheureuse ; encore moins songea-t-il à s'abriter derrière la part qui incombait constitutionnellement à ses ministres dans l'œuvre où ceux-ci s'étaient engagés par un dévouement déplorable. Vaincu dans le combat que sa conscience l'avait conduit à livrer, il comprit que son autorité ne pouvait survivre à l'idée politique dont la chute était irrévocable. L'abdication spontanée du vieux monarque fut le résultat de cette conviction ; et, par une autre conséquence naturelle, cette abdication fut suivie de celle du dauphin, prince d'opinions habituellement modérées, que sa soumission filiale avait conduit à se faire, en cette périlleuse occurence, l'instrument passif de la politique du roi son père.

Là s'arrêtaient manifestement les conséquences régulières de la victoire ; là commençait pour les vainqueurs le patriotique devoir de rentrer dans la charte et de respecter à leur tour le droit, après une lutte originairement engagée pour le défendre. Par ce double

sacrifice, rançon douloureuse de sa défaite, Charles X n'avait pas pu dégager la France des obligations que la nation avait à remplir envers elle-même dans l'intérêt de sa propre sécurité. Depuis l'avénement du ministère Polignac, le combat s'était engagé contre le pouvoir constituant réclamé par le monarque, et pas du tout contre l'hérédité monarchique, institution fondamentale éprouvée par une longue expérience, consacrée par l'assentiment de l'Europe, et dont, au sein des Chambres, personne n'avait jusqu'alors contesté l'avantage, dans l'intérêt même de la liberté. Si le droit divin était vaincu, il n'y avait aucune raison pour que le droit héréditaire le fût avec lui. La souveraineté de la nation, symbolisée par le drapeau tricolore, venait de remporter une de ces victoires sans appel contre lesquelles les protestations restent vaines. Nul motif plausible ne semblait donc pouvoir conduire les vainqueurs, alors fort intéressés au rétablissement de l'ordre public, à écarter du trône, vacant en fait et en droit, un enfant qui n'y pouvait monter que dans les conditions même déterminées par la situation nouvelle, en donnant, par son avénement, une sanction décisive à l'œuvre de transaction qui fut l'honneur du roi Louis XVIII, comme elle avait été la gloire de Henri IV. Préparé à régner par une longue régence, à la suite d'une éducation dont M. de Chateaubriand venait de tracer devant la Chambre des pairs le programme magnifique, cet enfant serait devenu sans effort le roi naturel des temps nouveaux, car l'orage avait grondé sur son berceau comme une menace, et

pour les cœurs droits qui ont surtout besoin de connaître la vérité, le gouvernement est une meilleure école que l'exil, les courtisans du malheur étant les plus dangereux parce qu'ils sont les plus sincères.

Comment comparer, si l'ordre de successibilité au trône avait été maintenu, les embarras qu'auraient pu provoquer les traditions historiques de la branche aînée et les menées de l'ancienne cour, aux difficultés et aux périls que rencontra la monarchie nouvelle dans l'immense accroissement de force apporté au parti révolutionnaire par une aussi solennelle dérogation au droit de l'hérédité? Bien plus favorable au mécanisme constitutionnel que l'action personnelle si vivement reprochée au roi Louis-Philippe, la tutelle du prince-enfant, déférée au duc d'Orléans jusqu'au jour d'une majorité dont il aurait appartenu aux Chambres de fixer le terme, n'aurait pas moins profité à la vérité du régime représentatif qu'aux relations diplomatiques de la France. Durant toute la première période de la monarchie de 1830, le désaccord de son principe avec celui des autres monarchies continentales fut une cause permanente de faiblesse qu'aucun autre avantage ne vint compenser. Le pays ignorera probablement toujours ce qu'il a fallu d'habile persévérance pour assurer enfin à la royauté consentie une situation acceptable dans cette Europe de la Sainte-Alliance sur laquelle n'avait pas encore passé le char des révolutions, et qui, dominée tout entière par les traditions de Vienne, de Laybach et de Vérone, n'admettait pas que les gouvernements eussent à compter avec la vo-

lonté des peuples. Affronter gratuitement de pareils obstacles était ou une grande imprudence ou une grande témérité : longtemps isolé et suspect, le gouvernement de 1830 ne put en triompher qu'avec lenteur. Si, à la veille de sa chute, il avait fini par conquérir une situation extérieure très-forte à la tête de tous les États régis par des institutions constitutionnelles, il le dut bien moins à ses propres efforts qu'aux graves événements qui avaient modifié l'ancien droit public européen tout d'abord dans les Pays-Bas, puis en Portugal et en Espagne, en Italie principalement, où les premiers actes de Pie IX portèrent un coup mortel à l'influence autrichienne, en ouvrant pour toute la péninsule des percées d'une profondeur incalculable.

Comment les hommes d'expérience, tous partisans déclarés de la paix, qui entouraient dès le 30 juillet le prince lieutenant général du royaume, ne virent-ils pas du premier coup d'œil qu'en faisant de notre royauté nouvelle une sorte de menace permanente pour l'ordre monarchique européen, tel qu'il était alors universellement constitué, ils plaçaient la France dans l'alternative certaine de l'isolement diplomatique ou d'une guerre de propagande? Quels motifs purent les déterminer à joindre un tel obstacle à ceux que présente la fondation de tout gouvernement nouveau? Quel avantage était assez sérieux pour compenser un pareil inconvénient? A quel intérêt une semblable dérogation pouvait-elle profiter?

Faut-il attribuer l'exclusion donnée au petit-fils du roi déchu à de profonds calculs, ou à des ressenti-

ments personnels ? Mais quel sang criait contre l'enfant que son âge avait laissé aussi étranger à nos discordes qu'à nos haines ? Quels rivaux, au sein d'un parti écrasé sous le coup de la défaite, auraient pu menacer dans la possession du pouvoir les chefs éminents du grand parti victorieux, auxquels ne manquaient ni le talent pour l'exercer, ni l'ambition pour le retenir ? Comment ces orateurs et ces publicistes, après avoir énergiquement revendiqué la sincérité du gouvernement parlementaire, furent-ils amenés à préférer au règne d'un roi mineur celui, beaucoup plus senti, d'un prince dans la maturité de son âge, qui ne pouvait consentir à jouer une partie dans laquelle il mettait pour enjeu son sort et celui de sa famille, sans que sa préoccupation naturelle et constante ne fût la consolidation de sa propre dynastie et le triomphe de sa propre pensée ? Ce choix fut-il enfin machiné par quelques Warwicks de la banque et de la presse au profit d'une ambition qui se réservait à Neuilly ? Cette question-là appartient surtout à la chronique. Les Saint-Simons projettent sur l'histoire encore plus d'ombre que de lumière, car c'est rarement aux petites causes qu'il appartient d'expliquer les grands effets. En faisant même la plus large part aux calculs égoïstes, l'association de quelques intérêts avec quelques vanités serait très-insuffisante pour expliquer la résolution simultanée des deux Chambres, résolution accueillie par l'assentiment chaleureux d'une grande capitale, et manifestement ratifiée par la nation avec l'accord que provoque toujours l'appréhension immédiate d'un

grand péril public. L'établissement du 9 août 1830 sortit, comme d'autres solutions plus radicales, de l'effroi ressenti par la population tout entière en se voyant à la merci des passions démagogiques.

Depuis la victoire de l'insurrection, Paris se sentait menacé par l'ancienne armée faubourienne du 14 juillet et du 10 août, force populaire que toute la bourgeoisie avait ardemment secondée la veille, afin d'atteindre un but qu'elle n'entendait pas dépasser, mais à laquelle elle n'avait à opposer le lendemain ni troupes régulières, ni gouvernement, ni administration, car tout avait fui et l'abîme était ouvert. Au milieu de la *grande populace et de la sainte canaille*, déjà poursuivie par les détestables rêves qui, quarante ans plus tard, l'ont jetée dans le crime, délibérait au Palais-Bourbon une Chambre dont les pouvoirs n'étaient pas même vérifiés, et qui, de l'écroulement général opéré sous ses yeux, n'avait emporté que le sentiment de sa propre impuissance dans ce renversement général des lois, commencé par l'autorité royale et continué par l'insurrection.

En voyant M. de Lafayette et tous les adhérents au programme dit de l'Hôtel de Ville se déclarer résolus à combattre toute autre royauté que celle du duc d'Orléans, la Chambre n'éprouva plus qu'un besoin, ce fut d'écarter à tout prix la chance d'une collision immédiate avec le parti républicain, en désintéressant la portion la moins violente de ce parti par une concession que celle-ci paraissait accepter. Dominée par la même pensée et sous l'impulsion du même mobile, la bourgeoisie parisienne pesa de tout son poids sur

l'assemblée, afin que celle-ci constituât au plus vite un pouvoir nouveau, pour couper court à la fièvre révolutionnaire et pour renvoyer à l'atelier les soldats de l'émeute qu'il est plus facile d'enrôler que de licencier. En présence des casernes partout fermées et des clubs partout ouverts, sous ce courant de foudre qui se précipitait vers les dernières extrémités, aucune liberté de délibération n'était possible au Palais-Bourbon. On y commit une grande faute, sans nul doute; mais lorsqu'on étudie de près le mouvement général des idées et des choses durant les fiévreuses journées de juillet, on ne tarde pas à voir qu'il est fort injuste de condamner comme un profond calcul ce qui ne fut pour Paris, affolé de terreur, qu'un expédient issu de circonstances impérieuses.

Le temps ne manquait pas moins que le libre arbitre à l'assemblée qui délibérait en face de l'insurrection victorieuse. De là ces débats insignifiants aboutissant en quelques minutes à des scrutins d'une portée incalculable; de là une charte bâclée en cinq heures, un roi nommé au scrutin par 183 suffrages, dans la même forme que l'aurait été un questeur; de là surtout l'absence de toute sanction nationale pour la constitution nouvelle. Ce vice organique, dont l'établissement du 9 août ne s'est jamais relevé, a fourni aux adversaires de la monarchie de 1830 des armes dangereuses, que les hommes dont la prétention est d'avoir raison ne sauraient jamais sans imprudence remettre aux mains de gens qui s'inquiètent assez peu d'avoir tort.

Tout en regrettant la solution intervenue, j'avais

beaucoup admiré de loin l'héroïsme des combattants de juillet; mais je ne tardai pas à me sentir un peu désappointé en me trouvant en présence de leur ouvrage. Née de la peur bien plus que de la réflexion, élevée aux éclats de la foudre par une population éperdue, la monarchie de 1830, avant de prendre l'aspect d'un édifice régulier, commença par ressembler à un abri dressé durant un orage.

Pendant les quelques mois qui précédèrent l'établissement de la famille d'Orléans aux Tuileries, la physionomie de la royauté de juillet avait quelque chose de trop pittoresque pour que cela fût parfaitement rassurant. La foule envahissait chaque jour les cours du Palais-Royal, et le nouveau roi était sommé avec des cris, où le dévouement était teinté d'une nuance d'ironie, d'avoir à comparaître au grand balcon, afin de s'associer à l'allégresse publique. Il ne tardait guère à s'y montrer, une large cocarde tricolore au chapeau, et chantant avec entrain la *Marseillaise*. Le peuple répétait l'hymne enflammé dans un chœur où des voix juvéniles mêlaient quelques strophes de la *Parisienne*, perdues comme les notes d'un fifre dans le roulement d'un tambour. Lorsque les rassemblements se montraient avec un caractère suspect, on envoyait quérir en toute hâte le général Lafayette, et le soutien fort équivoque de la monarchie passait familièrement le bras sous celui du prince, afin d'attester que le héros des deux mondes, malgré des dissidences déjà notoires, voyait encore dans le nouveau roi la meilleure des républiques.

A l'intérieur du palais, le spectacle n'était pas moins étrange. Des députations de la garde nationale, parties de tous les points du royaume, s'y succédaient chaque jour, afin de lire au roi les adresses d'adhésion au nouvel établissement politique, adresses par lesquelles on espérait suppléer au défaut d'une sanction régulière que le nouvel établissement politique aurait obtenue sans nul doute après le fait accompli, et qu'il commit l'irréparable faute de ne pas réclamer à l'heure opportune. Les délégués avaient à peine prononcé leur harangue qu'ils quittaient la salle, où le trône était figuré par un fauteuil, pour inonder les hôtels ministériels, afin d'y faire une guerre à mort à tous les fonctionnaires dont leur patriotisme sollicitait la succession. Le soir, ils se trouvaient réunis à la table royale, et le prince, contraint de se montrer abondant en paroles autant que pourvu de patience, avait, avant d'aller prendre un repos trop bien mérité, l'obligation quotidienne de s'enquérir près du préfet de police des projets prêtés aux émeutiers pour le lendemain. Ceux-ci s'abattraient-ils sur le Palais-Royal pour y faire une manifestation républicaine, sur une église pour la dévaster, ou sur le palais du Luxembourg afin d'y faire entendre des menaces aux pairs, investis du droit de décider du sort des malheureux ministres du roi Charles X ? Les bandes, pour ne pas dire les bandits, prendraient-ils pour mot d'ordre la mort de M. de Polignac, la délivrance de la Pologne ou l'annexion de la Belgique à la France? Telle fut, durant une année, la préoccupation journalière d'un gouvernement

qui n'avait pas encore trouvé son centre de gravité.

Deux partis, personnifiés dans MM. Laffitte et Casimir Périer avaient engagé, au sein du parlement, une lutte dont le résultat paraissait encore douteux. Chacun de ces partis avait sa formule : le premier maintenait que la France avait choisi le duc d'Orléans, parce qu'il était prince de la maison de Bourbon, truisme évident; le second prétendait que le peuple avait acclamé le nouveau roi *quoique Bourbon*, en quoi il aurait fait grand tort à MM. Laffite et Dupont de l'Eure, candidats plus connus du peuple, à coup sûr, que ne l'était, lors des trois journées, le premier prince du sang. Il se rencontra, enfin, des journalistes pour révéler aux Parisiens que le duc d'Orléans n'était pas *Bourbon* mais *Valois!*

Tant que dura ce carnaval monarchique, l'Europe demeura fort inquiète de l'avenir réservé à cette royauté infirme, qu'elle attendait à une double épreuve : elle voulait voir si le pouvoir nouveau serait assez fort pour résister au dedans aux sanglantes exigences des partis, et s'il pourrait tirer le canon au dehors, sans se jeter dans l'abîme d'une guerre de propagande ou de conquête. L'attitude du gouvernement dans le procès des ministres, son excellente conduite dans la question de Belgique, où il fit les affaires de la France en refusant de servir les intérêts de la révolution cosmopolite, fondèrent la monarchie de 1830, en lui imprimant son caractère véritable, et en lui conférant cette sanction du droit qui ne se rencontre pas ailleurs que dans l'intérêt véritable du pays.

Création purement légale des pouvoirs de l'État, la royauté consentie fut l'expression de la prépondérance momentanée acquise à la nombreuse classe intermédiaire, qui tient au peuple par ses origines et le domine par l'ascendant des intérêts et des lumières. Louis-Philippe fut le type le plus vrai du roi bourgeois par ses convictions comme par ses habitudes. En reprenant après quarante ans le cours des idées politiques de 1791, il conserva sur le trône les mœurs simples qui avaient fait l'honneur et la joie de sa vie domestique. Ces mœurs n'étaient point en Europe particulières à la maison d'Orléans, et les princes de la maison d'Autriche faisaient chaque jour à Vienne, sans y être remarqués le moins du monde, les choses qui, après 1830, causèrent un si prodigieux étonnement à Paris. Depuis le dix-septième siècle, la royauté s'était entourée en France d'une atmosphère tellement artificielle, que les princes avaient cessé d'y vivre comme des hommes. Leur servitude personnelle était devenue la pénible compensation de leur grandeur, et ce fut avec une sorte de stupéfaction qu'on se retrouva tout à coup en contact avec eux. Cet effet, que la royauté nouvelle ne cherchait point, lui valut une popularité de bon aloi au sein de la bourgeoisie, et le souvenir en a survécu à toutes les vicissitudes de la fortune. Chaque matin, les journaux recueillaient, avec des exclamations de surprise, les détails les plus insignifiants touchant la vie privée de la famille royale; et, d'un autre côté, la malveillance s'efforçait de trouver du calcul dans l'usage le plus naturel de la liberté

qu'elle entendait se réserver. Un incident caractéristique est demeuré dans ma mémoire, et m'a plus d'une fois donné à réfléchir sur la puissance de ces courants insaisissables auxquels obéit l'opinion parisienne dans sa capricieuse mobilité.

Durant une matinée pluvieuse du mois de septembre 1830, je rencontrai, en traversant la rue Coq-Héron, une sorte de rassemblement où se révélait d'ailleurs une curiosité très-bienveillante. Il avait été provoqué par l'arrivé du roi qui, sorti du Palais-Royal à pied, venait, disait-on, d'entrer chez M. Dupin aîné, un chapeau gris sur la tête et un parapluie sous le bras. Ces détails, passant de bouche en bouche, provoquaient dans la foule le plus extrême étonnement. Le chapeau gris contrastait de la manière la plus heureuse avec le chapeau à plumes blanches que Charles X ne quittait jamais, même à la chasse, au dire d'un homme bien informé. Le parapluie surtout paraissait plein de promesses : un roi assez économe pour épargner une course de trente sous ne pouvait manquer de délivrer le peuple de tous les impôts qui l'accablaient. Ces espérances furent confirmées par un épicier en mesure d'attester *de visu* la simplicité des mœurs de la famille d'Orléans. Ayant été admis à visiter les appartements du Palais-Royal, son guide lui avait montré le lit commun à l'auguste couple, en lui faisant remarquer que le côté réservé au prince était garni d'un seul matelas fort dur, tandis que trois couettes de plumes étaient destinées à la princesse. Ceci parut charmer la plus intéressante portion de l'auditoire : une femme prétendit

avoir vu la reine Marie-Amélie à Saint-Roch, à genoux comme une portière sur une chaise de paille ; et les voisines, renchérissant sur ses paroles, n'étaient pas éloignées de croire que les filles de la reine, qu'on disait belles comme le jour, lavaient elles-mêmes à Neuilly leur linge dans la Seine, à l'exemple des princesses de l'époque homérique.

Mais ce concert d'éloges ne tarda pas à être interrompu par une malencontreuse intervention. Un jeune homme, à la barbe fauve et à la chevelure irrégulière, fit observer qu'il n'y avait rien de bien méritoire dans tout cela. Si un homme riche à millions va à pied pour économiser une course de fiacre, c'est de la pure avarice, et ce vice n'est pas moins blâmable chez un prince que la prodigalité. Si le roi partage le lit de sa femme et préfère un sommier de crin à un lit de plumes, c'est une affaire qui ne regarde personne, et lorsque la valetaille du palais vient révéler de pareilles choses au public, il est permis de croire qu'elle obéit à une consigne, laquelle n'a pas été donnée sans motif. Il est également à présumer que si Louis-Philippe sort en redingote marron et avec un chapeau gris, c'est afin de se mieux faire remarquer. Lançant alors un regard oblique sur le divulgateur des mystères conjugaux, le *Boussingaut*, c'était le nom donné en ce temps-là aux socialistes de ce temps-ci, insinua que bon nombre de mouchards accompagnaient constamment le chef de l'État, beaucoup moins pour veiller à sa sûreté qui n'était menacée par personne, que pour le désigner au peuple, afin d'en obtenir des applaudissements, ajou-

tant qu'il n'était pas de la dignité des citoyens de se prêter à une pareille comédie. Le mieux donc était, selon lui, de ne point attendre la sortie du roi, lequel en serait pour sa peine. Ces observations ne furent contredites par personne, l'épicier n'ayant pas la parole aussi facile que le carabin. La foule, passant tout à coup d'une pensée à une autre, sembla partager l'avis de ce dernier, car on suivit son conseil et la rue se dégarnit sensiblement. Comme la pluie augmentait et que je ne m'étais pas muni de la même arme défensive que Sa Majesté, je continuai mon chemin après avoir surpris sur le fait ce singulier travail d'une opinion aussi mobile que les flots, qui passe incessamment d'une note à une autre sans qu'il soit jamais possible, même à l'esprit le plus exercé, de pressentir à quel diapason elle se mettra le lendemain.

En rentrant à Paris, j'avais repris le cours de mes occupations habituelles, et la rédaction du *Correspondant*, engagé dans une polémique de plus en plus vive, m'intéressait chaque jour davantage. Les événements accomplis que, dans nos prévisions douloureuses, nous avions si souvent laissé pressentir à nos lecteurs, avaient donné au modeste organe des idées libérales au sein de la jeunesse religieuse une autorité qui nous imposait de véritables devoirs. Dans cette grave occurrence, il y avait une attitude à prendre et des conseils à donner à un public honorable dont la confiance nous imposait charge d'âmes.

Adversaires résolus de ce pouvoir constituant qui venait d'être si funeste à ses fauteurs, nous n'admet-

tions point qu'il eût été juste et politique de répondre à la violation de la charte par la violation de la loi d'hérédité, et nous regrettions pour la France une situation qui, en la séparant pour longtemps de toutes les monarchies continentales, la plaçait entre les déboires de la faiblesse et les périls de la témérité. Mais en nous reportant à la crise du seinde laquelle était sorti tout à coup l'établissement nouveau, comme une digue formée dans le lit d'un torrent par les débris que son cours accumule, en nous demandant surtout à quelles passions profiterait sa chute, nous n'hésitions ni sur la ligne à suivre, ni sur les conseils à donner. Les traditions domestiques qui rattachaient le plus grand nombre d'entre nous à la maison de Bourbon n'empêchèrent pas le *Correspondant*, alors dans la plénitude de sa courte influence, de donner à la monarchie nouvelle le concours le plus sincère, sous la seule condition que son gouvernement remplirait tous les engagements contractés envers la France.

A titre de catholiques, nous avions accueilli avec joie la solennelle promesse de la liberté de l'enseignement introduite dans le texte même de la charte nouvelle, et nous avions vu supprimer avec plus de confiance que de regret la qualification de religion de l'État attribuée au catholicisme, qualification équivoque sur la portée de laquelle il était facile de contester, et qui, sans avoir plus profité à l'Église sous le régime des arrêts de 1762 que sous celui des ordonnances de 1828, avait été pour elle comme une cédule de servitude. A titre de citoyens, nous entendions faire profiter

toutes les opinions indépendantes de l'extension garantie aux libertés publiques; nous entretenions surtout l'espérance de rattacher au gouvernement du pays, par l'application successive du principe électif à toutes les administrations locales, les hommes honorables rejetés, par un scrupule de fidélité, dans une retraite qui était une véritable calamité publique. Plusieurs articles furent consacrés par le *Correspondant* à déterminer les limites exactes dans lesquelles le serment politique engage la conscience de l'homme d'honneur qui se résout à le prêter. Ces travaux, nourris d'une doctrine solide et défiant toute controverse, pesèrent d'un poids décisif auprès de gens de bien dont le concours fut d'autant plus précieux pour le gouvernement nouveau qu'il avait été plus difficile à obtenir. Il n'y a pour bien tenir leurs serments que les honnêtes gens qui regardent longtemps à les prêter. Aussi l'effet principal de cette sorte d'exigence, si heureusement abolie, est-il d'écarter des affaires les hommes mêmes que le pays aurait le plus d'intérêt à y voir rester.

Mais tandis que la jeune école catholique et libérale conseillait le sacrifice des affections de la vie privée aux sévères devoirs de la vie publique, les fonctionnaires novices, dont chaque révolution apporte un complet rechange, rendaient cette tâche fort difficile, et leur ardeur militante précipitait, par des actes déplorables, les écrivains qui prenaient à tâche de l'accomplir dans les voies d'une opposition de plus en plus prononcée. Si entre les opinions honnêtes et le pouvoir l'accord s'opérait sans difficulté sur les questions géné-

rales, telles que le maintien de la paix au dehors et de l'ordre au dedans, la plupart des magistrats chargés de diriger l'administration locale semblaient s'attacher à rendre l'entente impossible.

Au dehors, la monarchie nouvelle s'était déclarée résolue à maintenir la foi due aux traités, et à ne point profiter des agitations provoquées dans toute l'Europe par le contre-coup des trois journées. En agissant ainsi, elle se montrait non-seulement économe de l'or et du sang de la France, mais elle servait efficacement les véritables intérêts du pays, partout incompatibles avec ceux de la démocratie cosmopolite, dont le second empire a si tristement poursuivi l'alliance léonine au delà des Alpes comme au delà du Rhin. Mais tandis que M. le comte Molé revendiquait contre MM. Lamarque et Mauguin l'honneur de maintenir nos vieilles traditions diplomatiques éprouvées depuis trois siècles; pendant que Casimir Périer, en occupant Ancône, élevait d'une main forte le drapeau conservateur, les nouveaux magistrats, éclos au soleil de juillet, vieux opposants et administrateurs novices, jetaient leur gourme démocratique dans les hôtels de préfectures et sur les sièges du ministère public. Le meilleur côté des révolutions, c'est qu'elles élargissent l'horizon des hommes nouveaux portés aux affaires, et qu'en leur révélant des difficultés jusqu'alors ignorées, elles les mettent en mesure de voir les personnes et les choses sous un aspect très-différent. Mais ceci ne s'opère pas en un jour, car le nouveau fonctionnaire est plus vite galonné que transformé, et la froide

impartialité du magistrat ne triomphe pas sans combat de l'ardeur du journaliste.

Installée au pouvoir en 1830, la bourgeoisie française dut accomplir soudainement une éducation politique des plus laborieuses. Très-libérale par ses idées, elle l'était aussi peu que possible par ses habitudes. Elle avait le cœur moins large que l'esprit, car une sorte de maladie organique, dont la pleine sécurité du triomphe ne l'avait point guérie, l'empêchant de s'élever à la hauteur de sa fortune. Il lui en coûtait singulièrement de laisser au parti dont elle avait triomphé la pleine jouissance du droit commun; les mesures d'exception ne lui répugnaient aucunement, car, après avoir pris à ses adversaires leurs places, elle était très-disposée à confisquer leurs libertés. Si donc le cabinet souhaitait l'apaisement, le plus grand nombre de ses agents aspirait à continuer la lutte. De nombreuses visites domiciliaires étaient opérées sans nul motif sérieux dans les départements de l'Ouest et du Midi, les fonctionnaires y faisant du zèle par passion, chose encore pire que d'en faire par calcul. Insulté chaque jour dans l'éxercice de son ministère et l'usage le plus légitime de sa liberté, le clergé portait, après la révolution de 1830, le poids de la solidarité brisée par un grand coup de la Providence, et ses ennemis lui refusaient jusqu'au droit de s'en dégager lors même qu'il le réclamait avec la plus parfaite sincérité.

D'après ces commentateurs césariens de la charte de 1830, le Français revêtu d'un caractère religieux n'était admis à revendiquer l'usage ni de la liberté indivi-

duelle, ni de la liberté d'association; bien moins pouvait-il encore réclamer celui de la liberté de l'enseignement, quoique celle-ci fût promise à bref délai par une disposition spéciale du pacte fondamental. Les catholiques, reconnaissant un chef spirituel placé hors du territoire national, restaient par ce fait seul sous une sorte de suspicion permanente, et le prêtre que son caractère laissait en dehors du droit commun n'était guère, aux yeux de ces étranges libéraux, qu'un appariteur salarié chargé d'introduire après sa mort, dans un édifice public surmonté d'une croix, le libre penseur qui durant sa vie n'avait jamais songé à en franchir le seuil.

Tant que Casimir Périer n'eut point acquis la pleine possession de sa force, l'agitation des esprits et le trouble des consciences survécurent à la tempête qui ne grondait plus. La croix semblait chanceler sur le faîte de tous les temples, depuis que, pour protéger un palais, on avait estimé habile de faire dériver le flot populaire sur Notre-Dame, en se rachetant d'une émeute au prix d'un sacrilége.

Le *Correspondant* dut engager contre ces tristes passions, servies par les défaillances du pouvoir, une polémique dont la modération habituelle de cette feuille fit encore plus ressortir la vivacité. Cette lutte, à laquelle je prenais une part active, me plaçait dans une situation difficile; car j'appartenais à un ministère dont les traditions n'admettaient pas l'attitude d'un publiciste entendant ne servir dans la presse que ses propres opinions, et absolument incapable de penser et d'écrire par ordre. La bienveillance de M. Molé,

auquel le nouveau roi avait confié le portefeuille des affaires étrangères, parce que son nom rassurait l'Europe, m'autorisait à espérer une position agréable, si j'exprimais le désir d'entrer dans le service extérieur pour échapper à des embarras que la délicatesse de son esprit était si propre à bien apprécier. Mais quitter la France, c'était déserter le terrain d'un combat où j'avais mis toute mon âme; d'un autre côté, continuer à résider à Paris en m'efforçant d'associer les intérêts de ma carrière à ceux d'une œuvre politique indépendante, c'était manquer à un devoir, ou tout au moins à une convenance de situation que faisait à mes yeux ressortir davantage la réserve qu'on voulait bien garder vis-à-vis de moi. Pour l'homme qui se respecte, les reproches les plus sensibles sont ceux qu'on lui épargne : afin de m'y dérober, je renonçai à la modeste situation que j'occupais au ministère en alléguant des considérations toutes personnelles pour expliquer ma démission, et j'abandonnai une carrière déjà ouverte pour courir les hasards de la vie littéraire, en attendant ceux de la vie politique à laquelle j'aspirais comme toute ma génération. Je pris cette résolution avec un vrai bonheur, mon esprit se dilatant à la pensée d'acquérir une plus entière possession de lui-même. Si mes ressources étaient restreintes, j'avais en réserve l'inépuisable trésor de l'espérance et du travail ; je m'avançai donc vers l'avenir avec la confiance de la jeunesse, et je me jetai à corps perdu dans l'étude, la seule jouissance qui tienne toujours pour l'homme tout ce qu'elle lui promet.

CHAPITRE VIII

LES QUESTIONS RELIGIEUSES. — LE CORRESPONDANT ET L'AVENIR. — FIN DE CES SOUVENIRS.

Le *Correspondant* prit dans ma vie la place assurée aux choses entreprises et poursuivies par conviction, et jamais l'avenir de cette œuvre n'avait paru plus assuré que la veille du jour où elle s'éclipsa tout à coup pour disparaître bientôt après devant une concurrence aussi redoutable qu'inattendue. L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* venait de quitter la retraite dans laquelle il avait groupé autour de lui quelques disciples, et se montrait, après deux ans de silence, sous un aspect tellement nouveau, qu'il aurait été méconnaissable si, en répudiant toutes ses idées, M. de Lamennais n'avait conservé toutes ses passions. Le fougueux apologiste de la théocratie et du pouvoir absolu, qui avait constamment associé l'autel au trône, arrivait à Paris pour y créer un journal quotidien fondé dans la pensée de préparer la séparation radicale de l'Église et de l'État, journal qui ne tarda pas à dépasser les feuilles républicaines par l'impatiente ardeur de ses aspirations démocratiques.

Les esprits sagaces ne s'étaient point trompés sur la portée des idées nouvelles qui agitaient l'abbé de Lamennais depuis l'avénement du ministère Martignac. Son livre sur *les Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église* avait signalé une rupture, encore latente mais déjà consommée, avec la monarchie qui, repoussant les hardis conseils dont il s'était longtemps montré prodigue, lui paraissait incapable désormais de concourir à la régénération morale des peuples. S'il donna à cet ouvrage, imprégné de théories novatrices contre lesquelles protestait tout son passé, un titre conservateur, ce fut pour imiter les marchands ambulants, qui, afin d'obtenir l'estampille du colportage, revêtent un livre prohibé d'une couverture irréprochable. L'impitoyable logicien, aussi incapable de mesure dans sa seconde manière qu'il l'avait été dans la première, continua de poursuivre, en applaudissant à toutes les révolutions, l'idéal social qu'il avait espéré préparer dix ans plus tôt en provoquant pour la France l'établissement d'une législation orthodoxe : aspirant toujours à soulever le monde, il avait changé de levier et cherchait un autre point d'appui. C'était à la liberté la plus illimitée qu'il allait demander désormais la force si longtemps revendiquée pour la puissance politique mise au service de la vérité religieuse. Et comme il n'existait pour cet esprit excessif aucun milieu entre l'engouément et la haine, et que personne ne possédait au même degré la faculté d'oublier, il brûla, sans pitié comme sans trouble, tout ce qu'il avait adoré la veille. Nulle part plus qu'à la

Chesnaye on n'avait applaudi au renversement de la vieille royauté, en n'y tenant aucun compte de la part qu'on avait pu avoir dans ses fautes.

En voyant l'illustre écrivain entrer avec la passion d'un héros de juillet dans l'arène de la polémique, en pressentant la grande place qu'il ne pouvait manquer d'y prendre, je fus saisi des plus vives appréhensions. Si l'*Avenir* exagérait, en effet, comme cela était à présumer, l'expression des idées politiques que le *Correspondant* défendait alors avec prudence et mesure, il était fort à craindre que le journal de M. de Lamennais ne compromît notre cause, fort loin de la servir, et cependant le grand nom qui allait couvrir de son éclat le nouvel organe catholique nous interdisait de prendre à l'avance des réserves que la malveillance aurait à coup sûr attribuées aux motifs les plus mesquins.

En souhaitant la bienvenue au maître descendu des sommets habités par son génie sur le terrain des luttes quotidiennes auxquelles il consentait à se mêler, je fus donc chargé par la rédaction du *Correspondant* d'une tâche qui n'était pas sans difficulté. Je m'en acquittai dans le numéro du 8 octobre 1830, et je laissai percer à travers de respectueuses félicitations deux pensées assez délicates à exprimer : je dus, en effet, y établir sans ambage que les deux organes de l'opinion libérale au sein du parti religieux suivraient probablement des voies fort différentes en poursuivant un but commun, et je déclarai sans hésitation qu'il nous paraissait moins difficile de réconcilier les vaincus de

juillet avec la liberté politique, désormais leur seul refuge, que de réconcilier avec la liberté religieuse les spoliateurs des temples et les profanateurs de la croix.

M. de Lamennais n'avait épargné à notre recueil, depuis le jour de sa fondation, ni les épigrammes ni les dédains, n'ayant jamais compris qu'il ne lui eût pas demandé la permission de naître. Cette disposition malveillante persista jusqu'au moment où le *Correspondant* disparut devant l'*Avenir* comme un esquif perdu dans l'orageux sillage d'un gros vaisseau. Toutefois, les rapports entre les personnes restèrent bons, et l'abbé de Lamennais, qui voyait en moi un compatriote, voulut bien m'accueillir avec autant de politesse qu'un dieu peut en mettre à recevoir un mortel.

Le dieu se montra pour la première fois à mes regards dans un petit salon fumé de la rue Jacob, où se trouvait réunie presque toute la rédaction de l'*Avenir*, dont le premier numéro venait de paraître. Je n'avais jamais été sous le charme de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, par la raison que son système du témoignage universel était demeuré lettre close pour mon intelligence, et qu'en matière politique je le savais incapable de mesure et constamment dominé par ses passions. En lisant tant d'imprécations éloquentes contre ses adversaires, d'où semblait suinter le fiel, il m'était arrivé d'entendre, sans en éprouver aucun scandale, répéter devant moi le mot connu : « Le génie de cet homme est dans sa bile ; une bonne médecine l'en purgerait. »

Toutefois, ce fut un jour à noter dans ma vie que celui où j'allai voir le personnage autour duquel il se faisait tant de bruit, et qui fascinait, par l'éclat de son génie, une école jeune et brillante. On peut donc juger de mon étonnement, lorsqu'au lieu du maître auquel je prêtais un front où la piété tempérait l'orgueil, je me trouvai en face d'un petit bourgeois malingre et mal vêtu, dont la face parcheminée rappelait celle d'un ancien procureur aussi poudreux que ses dossiers, et n'ayant jamais écrit que sur du papier timbré. Des traits anguleux et des lèvres plissées semblaient révéler la présence de passions violentes, mais sans grandeur, et l'ensemble de la personne me laissa la plus mesquine impression. La déception fut moins vive, quoique réelle encore, quand j'écoutai la conversation, ou plutôt le long monologue que personne n'interrompit jusqu'à la conclusion définitive. M. de Lamennais, au milieu du plus beau silence, développa, point par point, une série d'idées fort élevées, enchaînées l'une à l'autre dans l'ordre le plus rigoureux. Cette sorte de leçon porta d'abord sur la mission qu'il attribuait à l'*Avenir*, puis sur la situation morale de la France et de l'Europe. Tout cela fut exposé didactiquement, comme ne pouvant comporter aucune contradiction. Je hasardai quelques timides observations, qui ne furent pas même relevées. Toutefois, lorsque l'exposé fait par le maître, d'une voix monotone, lui eut paru complet, mes paroles provoquèrent l'intervention d'un autre personnage dont mon regard ne pouvait se détacher, lors même que je prêtais le plus attentivement l'oreille aux beaux articles

que je retrouvai quelques jours après dans les colonnes du journal.

Ce jeune homme, caché dans l'ombre que la présence de M. de Lamennais semblait jeter sur tout ce salon attentif et muet, paraissait seul en éclairer la nuit par le feu de son regard; il parlait jusque par son silence. C'était l'abbé Henri Lacordaire, que j'avais entrevu quelques années auparavant dans un petit cercle littéraire qui se tenait rue Cassette, et qui fut le germe de la Société des Bonnes Études. Ce jeune avocat avait écrit, en revenant de passer ses vacances en Suisse, une sorte de journal de voyage en prose mêlée de vers. Il y décrivait, entre mille autres choses, dans un chapitre pittoresque, le beau lac de Brientz, près de Berne; et, faisant intervenir la jolie batelière préposée au passage, il lui prêtait le gracieux appel dont voici la première strophe :

Le ciel est pur, ô voyageur!
Élancez-vous dans ma nacelle;
Ainsi que moi ma barque est belle,
Et penche au vent comme une fleur.

Ces vers, dont je révèle peut-être l'existence à M. Foisset, l'exact et savant biographe de son illustre ami, firent sur moi une impression qui ne tenait nullement à leur valeur littéraire : ce fut le résultat instantané et presque indéfinissable de l'effet produit dans tout mon être par une voix à laquelle ne manquait aucune corde, et qui pénétrait au plus profond du cœur comme pour s'en emparer à toujours. Les hasards de ma vie

m'ont peu rapproché du P. Lacordaire ; mais chaque fois qu'il m'est arrivé de le rencontrer, chaque fois surtout que j'ai pu l'entendre, cette strophe cadencée m'est revenue à la mémoire ; et l'harmonieux souvenir en demeurait encore vivant pour moi, lors que j'écoutais dans la chaire de Notre-Dame le grand orateur qui l'avait oubliée.

Aumônier de collége démissionnaire, sans fonctions actives en 1830 dans le clergé de Paris, Lacordaire se préparait à passer aux États-Unis la veille du jour où M. de Lamennais s'ouvrit à lui du projet de donner un organe quotidien à la cause de la liberté et de l'Église. Rien n'avait encore attiré sur ce jeune prêtre les regards du public, et pourtant, dans cette réunion de disciples dont la plupart avaient fait leurs preuves, il était déjà le premier par le charme irrésistible de sa physionomie et la native distinction de sa personne. A côté de lui, je reconnus l'abbé Gerbet, l'éloquent auteur des *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique*, sorte de Fénelon en herbe, dont la paresse fit avorter le génie, et dont la molle douceur contrastait étrangement avec l'implacable rudesse du maître. Là se trouvait aussi l'abbé de Salinis, la cheville ouvrière du *Mémorial catholique*, homme d'un esprit délicat, que son tempérament ne prédisposait guère aux grandes luttes, et qui, sur le siége épiscopal d'Amiens, se noya trente ans plus tard dans un parallèle entre l'impératrice Eugénie et la reine Blanche de Castille. Des deux rédacteurs laïques de l'*Avenir*, un seul était présent : cétait M. de Coux, homme instruit, d'un com-

merce agréable, mais d'un esprit peu sûr, qui prétendait transformer la science économique à l'aide de généralités sans précision. L'autre était M. de Montalembert, la plus belle gerbe prélevée par le décimateur dans le champ de notre rédaction. En nous quittant pour s'attacher à l'*Avenir*, il n'eut plus à se défendre contre les excès de notre prudence *vieillotte*, et put être tout à son aise de son âge et de son généreux tempérament.

En matière d'orthodoxie religieuse, aucune objection ne pouvait s'élever alors contre les doctrines de l'*Avenir*. Exposées d'abord dans le prospectus du journal, ces doctrines théologiques furent reproduites, avec des développements plus complets, en une longue *déclaration de principes* soumise au saint-siége par toute la rédaction, le 2 février 1831. Prenant pour but unique la régénération de l'Europe moderne par la foi, et la formation d'une unité nouvelle constituée sur la seule base inébranlable au sein des vicissitudes humaines, l'*Avenir* se proposait de concourir à cette œuvre en signalant l'accord de plus en plus sensible entre l'ordre scientifique et l'ordre chrétien ; et poursuivant une donnée plus immédiatement applicable, il aspirait à faire profiter l'Église de toutes les libertés légales que le pouvoir et les partis hostiles à l'unité catholique avaient constamment dirigées contre elle. Ce journal considérait l'ensemble de ces libertés proclamées en 1789 comme étant la conséquence nécessaire des faits qui avaient prévalu en Europe depuis le seizième siècle; mais, dans ses déclarations

dogmatiques, il ne les présentait encore ni comme un idéal à louer, ni comme un but définitif à poursuivre.

A l'exposé de leurs vues politiques, dont l'ardeur de la lutte ne tarda pas à rendre l'expression plus vive et plus absolue, les rédacteurs de l'*Avenir* joignirent une exposition très-développée de leurs sentiments ultramontains, destinée à ménager à ces écrivains un accueil favorable à Rome, malgré la nouveauté du point de vue auquel ils se plaçaient comme publicistes. Elle venait se résumer dans le plus énergique anathème jeté aux quatre propositions de 1682, entre lesquelles l'*Avenir* n'établissait aucune sorte de distinction, les présentant toutes comme également incompatibles avec les prérogatives du saint-siége et les traditions de l'Église universelle. En même temps qu'ils réservaient aux souverains pontifes une puissance au moins indirecte dans l'ordre temporel, les signataires de cet acte rejetaient, comme hérétique et déjà condamnée, la doctrine qui proclamait la nécessité du consentement tacite de l'épiscopat pour la validité des jugements rendus par le saint-père en matière de doctrine et de discipline; ils rappelaient, en les reproduisant, tous les canons du concile de Florence; ils devançaient, sans admettre sur ce point la possibilité d'aucune controverse, la décision rendue par le concile du Vatican, relativement à l'infaillibilité dogmatique du pape, et donnaient à celle-ci une portée presque indéfinie. Cette déclaration, fort habilement rédigée, était l'expression vraie des sentiments alors professés par tous les écrivains qui l'avaient souscrite; mais le journal avait

soin de la reproduire avec un tel éclat et une si visible affectation, elle revêtait dans les commentaires que l'on en donnait chaque jour des formes tellement injurieuses pour les mémoires les plus illustres, que dans ce zèle ultramontain, déployé sans mesure et quelquefois sans convenance, il était difficile, à Rome comme à Paris, de ne point entrevoir un calcul. Or, en pareille matière, les calculs profitent rarement et peuvent, lorsqu'ils sont soupçonnés, provoquer les plus sérieuses compromissions.

La chancellerie romaine n'éprouvait probablement aucun regret en voyant les plus vieilles renommées de l'Église de France immolées sans respect par des prêtres français. Mais lorsqu'à ces bruyants hommages rendus à la suprématie religieuse du saint-siége venaient se joindre des applaudissements plus bruyants encore prodigués à toutes les révolutions contemporaines ; quand Rome entendit célébrer les bienfaits du régime constitutionnel que recommandait assez mal, à ses yeux, le souvenir du schisme de 1790 suivi d'une persécution sanglante, elle hésita singulièrement à partager les espérances auxquelles on la conviait à s'associer. Sa prudence s'inquiéta en se voyant défendue par des armes dont elle ne connaissait point l'usage et dont la portée l'alarmait ; et sans sortir encore de la réserve où elle aimait à demeurer enveloppée, elle répudia pour son organe un journal où les questions religieuses semblaient masquer des intérêts politiques, et qui, après avoir commencé par être bruyant, n'avait pas tardé à se montrer tapageur.

Si le saint-siége avait pu voir disparaître tout à coup les articles organiques contre lesquels Pie VII avait constamment protesté, il en eût éprouvé, à coup sûr, une satisfaction très-véritable ; son bonheur n'eût pas été moindre si nos hommes d'État, revenant à une plus juste appréciation des droits de la liberté religieuse, avaient consenti à renverser les barrières élevées depuis des siècles entre Rome et le clergé français : mais lorsqu'une feuille qui se donnait pour l'organe de celui-ci venait signifier à l'Église que, pour conquérir ces avantages, il fallait commencer par renoncer à une indemnité légalement due pour ses biens confisqués, peut-être même à la propriété des temples d'où ses prières montaient vers le ciel; quand il fut bien établi que tout le plan de l'*Avenir* reposait sur la suppression du budget des cultes et sur la dénonciation du seul acte international qui permît à l'Église d'opposer la stabilité d'un traité à l'instabilité des révolutions, un abîme se creusa immédiatement à Rome entre les plus réservés des diplomates et les plus téméraires des novateurs.

Lorsque les prêtres irlandais, pleurant sur leurs églises profanées, tendent la main pour vivre à un peuple spolié comme eux, les périlleuses conséquences que peut entraîner un tel spectacle retombent de tout leur poids sur la tête de ses impitoyables oppresseurs. Mais cette œuvre patriotique et sainte, poursuivie de chaumière en chaumière, se fût présentée en France sous un aspect tout différent si, dans l'espoir de stimuler des colères trop lentes et de profiter d'un grief

afin de soulever le peuple contre le pouvoir, on eût provoqué une ruine qui, laissant la religion sans culte organisé sur une grande partie du territoire, y aurait conduit à remplacer les prêtres par des tribuns. Préparer de sang froid une pareille extrémité, afin d'arriver à s'en faire une arme, était une pensée inqualifiable. Aucun pouvoir régulier, aspirant à s'assurer un avenir, n'imaginera jamais, d'ailleurs, sur le conseil intéressé de ses adversaires, de faire banqueroute à l'Église, à laquelle adhèrent en France trente millions de catholiques, d'une dette reconnue par une loi fondamentale et confirmée par un traité, dette garantie par un intérêt moral du premier ordre. Agir ainsi, ce serait passer à l'instant au rang des pouvoirs révolutionnaires, éphémère comme tous les orages.

De pareilles débauches de logique et de passion seyaient à la nature roide et hautaine de Lamennais. Mais on ne s'explique guère que l'esprit droit et le cœur si chrétien de Lacordaire se soient abusés sur la portée de cette thèse déclamatoire. En admettant, en effet, que le pouvoir demeurât, en France, aux mains d'un gouvernement régulier, le sacrifice du budget des cultes n'était point nécessaire ; en supposant qu'il passât aux mains de la démagogie, ce sacrifice aurait été très-inutile, car un tel abandon n'aurait ni calmé les haines ni désarmé les cupidités. Pour se rendre compte de l'ardeur avec laquelle le jeune écrivain poursuivait, en France, le mirage de l'Irlande, il faudrait apprécier la surexcitation progressive provoquée par un débat quotidien, dans lequel on se voit

conduit, afin de conquérir l'opinion et de la conserver après l'avoir conquise, à dépasser chaque jour le point où l'on s'est arrêté la veille; il importerait surtout de bien comprendre la pression exercée par un implacable génie sur un cœur d'or, qui ne sortit d'esclavage, après deux ans de torture, qu'au prix d'une lutte digne de l'admiration des anges [1].

Quoi qu'il en soit, l'abbé Lacordaire, auquel la pureté de son âme rendit promptement toute la lucidité de sa belle intelligence, fut, il faut bien le reconnaître, l'inspirateur et l'acteur principal de la polémique engagée contre le traitement du clergé; et de cette polémique sortirent successivement la plupart des thèses périlleuses qui provoquèrent, à Rome, les manifestations doctrinales sous lesquelles succomba bientôt après l'école de l'*Avenir*. Jamais on n'avait parlé de la dignité du sacerdoce avec un éclat plus magnifique, et de la providence divine avec une confiance plus tendrement filiale. Cette fière et suave parole semblait révéler le ciel à la terre jusque dans ses splendeurs les plus voilées.

Mais un mouvement d'hésitation de plus en plus sensible se produisait dans le monde ecclésiastique, assailli par cette tempête de nouveautés. A mesure que les paroles de l'écrivain s'échappaient plus brûlantes, ses lecteurs se montraient plus réservés; lorsqu'il conviait des prêtres pieux à prendre la besace et à suppporter les dernières extrémités de la misère, ceux-ci s'inquiétaient moins, avec toute raison, de leurs besoins personnels

1. Je n'ai besoin de renvoyer aucun de mes lecteurs à l'*Histoire du Père Lacordaire*, par M. Foisset.

que des tortures morales si légèrement préparées à la plus nombreuse partie de la famille chrétienne. La verve de Lacordaire s'épanchait donc inutile au milieu de ces anxiétés et de ces froideurs toujours croissantes : on eût dit un torrent de lave coulant des flancs du Vésuve pour se perdre, au pied de la montagne, dans la mer qu'il fait à peine bouillonner.

Il serait difficile de comprendre aujourd'hui l'étonnement agité que provoquait, en 1831, sur tous les points de l'horizon catholique, la comète qui s'y montrait, aux uns comme une promesse, aux autres comme une menace. L'*Avenir* était un journal révolutionnaire par essence, car il unissait l'action à la parole. Son comité de rédaction organisait, dans toute la France, des associations locales ; il se donnait des correspondants, fondait une caisse alimentée par des souscriptions, intentait des procès, prenant à partie tantôt les feuilles adverses, tantôt le pouvoir. Une grande agence spéciale, présidée par M. de Lamennais, pour la défense de la liberté religieuse, avait emprunté aux comités démocratiques leurs procédés habituels les plus bruyants. L'*Avenir* ne se bornait pas à défendre en théorie la liberté de l'enseignement promise par l'article 69 de la charte nouvelle ; il entendait la conquérir de haute lutte, à l'exemple d'O'Connell, dont le rôle restait, pour plusieurs, une perpétuelle tentation. Cette feuille ouvrait des écoles sans autorisation ; on y attendait d'arrache-pied le commissaire de police, avec l'espérance de s'y faire *empoigner*. De la chaire de l'instituteur, ses rédacteurs passaient tantôt devant la

cour des pairs avec M. de Montalembert, tantôt devant le jury avec M. de Lamennais ; il fut enfin décidé que l'abbé Lacordaire, pourvu d'un diplôme de licencié en droit, passerait sur sa soutane une robe d'avocat, afin d'opérer au barreau le mariage complet du prêtre et du citoyen, préliminaire du divorce définitif à prononcer entre l'Église et l'État.

La fièvre était partout, et dans les rangs divers de la hiérarchie sacerdotale les dissidences se révélaient de plus en plus profondes. Dans la plupart des séminaires, on aurait brûlé avec joie tous les théologiens gallicans, depuis le grand Bossuet jusqu'à l'honnête Bailly ; dans la plupart des évêchés, où l'on n'aspirait guère qu'à voir reprendre, par la branche cadette, la politique de la branche aînée, on aurait en revanche brûlé vifs tous les docteurs ultramontains, en réservant sur le bûcher la place d'honneur pour l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence ;* à Rome enfin, on ne savait auquel entendre, car les plaintes en sens contraire y allaient grossissant chaque jour, pour former comme une immense clameur dans le calme de ses ruines.

Grégoire XVI venait de ceindre la tiare au sortir d'un cloître, à la veille d'une formidable insurrection. Durant cet indescriptible tumulte, et dans l'espérance de l'apaiser, tous les agents diplomatiques insistaient près du saint-siége pour qu'il fît entendre sa voix. Mais Rome, trouvant que si la parole est d'argent le silence est d'or, demeurait fidèle à ses habitudes séculaires de procrastination, habitudes qu'elle n'aurait pas désertées si *les pèlerins de Dieu et de la liberté*, titre que s'attribuaient M. de

Lamennais et ses compagnons de voyage, n'étaient venus porter en personne leur profession de foi aux marches de la confession de Saint-Pierre, afin de placer, par une mise en demeure, le souverain pontife dans la stricte obligation de s'expliquer.

L'atmosphère embrasée où vivait depuis un an le public religieux avait exercé sur la situation matérielle et morale du *Correspondant*, si prospère au lendemain de la révolution de juillet, la plus désastreuse influence. Depuis la fondation de l'*Avenir*, notre recueil avait à lutter contre deux courants, dirigés en sens contraire, mais dont l'action, également préjudiciable, était simultanée. On lui reprochait une pâleur que faisait ressortir davantage la physionomie enflammée du journal nouveau ; et c'était du fond des séminaires, où il avait d'abord été jugé si hardi, que partait l'anathème prononcée par l'Écriture contre les tièdes, car les théologiens sont portés à se griser de logique, à quelque *majeure* qu'ils sacrifient. D'un autre côté, il se rencontrait, pour le *Correspondant*, une difficulté plus grave encore que cet assaut de syllogismes. Les hommes religieux, ralliés par ses efforts sur le terrain des idées libérales et des intérêts nouveaux, éprouvaient un certain embarras à bien préciser les points sur lesquels les doctrines de ce journal différaient de celles de l'*Avenir*. Sommé chaque jour, avec l'âpreté habituelle dans ces sortes de controverses, d'avoir à suivre dans ses dangereuses doctrines un homme illustre dont les tendances l'alarmaient, ou de se séparer résolûment de l'école qui soulevait tant de colères ; mis en mesure d'aller, avec

les disciples de l'*Avenir*, jusqu'à la république et à la séparation radicale de l'Église et de l'État, ou d'adhérer au vieux symbole monarchique, auquel la presse légitimiste venait de faire l'addition de la réforme électorale, il ne resta plus à notre cher recueil qu'un parti à prendre, celui d'abandonner une position déjà fort difficile, et que des actes trop aisés à prévoir allaient bientôt rendre périlleuse. Après de longs efforts dont les résultats plus solides qu'éclatants avaient laissé des traces durables, il adressa, à la fin d'août 1831, à ses lecteurs fort éclaircis, des adieux auxquels correspondirent des regrets sincères.

Chargé de cette mission, M. de Cazalès exposa les difficultés contre lesquelles le *Correspondant* avait dû lutter pour s'établir et pour se faire accepter d'un public dont il contrariait les habitudes d'esprit ; il rappela les obstacles qui l'avaient assailli pendant cette période agitée de trente mois, durant laquelle aucune de nos plus douloureuses prévisions n'avait été trompée ; il laissa comprendre enfin, avec la réserve que comportait la situation, les dangers qui se préparaient dans un prochain avenir.

En prenant congé d'amis sympathiques à leur pensée, les écrivains du *Correspondant* firent connaître au public que, plus unis par le sacrifice même qu'ils s'imposaient, ils s'étaient déterminés à substituer une revue mensuelle à la feuille dont la publication bihebdomadaire les aurait engagés dans une polémique en dehors de laquelle il leur convenait de demeurer. Le mois suivant parut la *Revue européenne*, où je dus

préciser, dans une introduction de quelque étendue, la pensée politique et religieuse qui se déroulerait dans ce cadre nouveau sous des formes plus générales comme avec des allures plus libres : transformation opportune, qui nous dégagea des embarras inséparables des résolutions qui se préparaient à Rome et dont le contre-coup à la Chesnaie était déjà trop facile à pressentir, car l'état d'esprit de M. de Lamennais n'était plus un mystère pour qui l'observait de très-près.

Mais cette revue, épave de notre naufrage, fut plutôt un magasin pour nos travaux qu'une patrie commune pour notre intelligence. Nous écrivions bien encore l'un à côté de l'autre, mais nous ne pensions plus ensemble et l'un par l'autre, chacun travaillant de son mieux pour accomplir l'œuvre de tous. Vivant à Paris, au milieu des distractions du monde, j'étais parfois tenté de m'écrier : *Vœ soli !* J'avais, en effet, contracté, sans le soupçonner, l'habitude, pour ne pas dire le besoin de la presse périodique, et j'aimais cette vie disciplinée qui rappelle celle du soldat. Mais il ne se rencontrait plus aucune feuille où je pusse consigner la double pensée à laquelle j'avais conçu l'espoir de dévouer mon existence. Les journaux, anciens défenseurs du pouvoir constituant sous M. de Polignac, s'étaient donné pour tâche unique de désintéresser la partie la plus élevée de la société française de tout devoir envers le pays, tant que celui-ci n'aurait pas répudié le principe qui avait prévalu en juillet. Passés sans transition de la théorie du droit divin à celle du suffrage universel, ces journaux subordonnaient le salut

de la France à une condition préalable, le triomphe de l'hérédité monarchique, tenant qu'en politique, comme en médecine, mieux vaut laisser mourir un malade que le sauver contre les règles. Le parti légitimiste estimait que la nation avait commis une grande faute en terminant par une révolution dynastique le conflit parlementaire de juillet. En ceci il avait parfaitement raison; mais ce parti avait grand tort de ne tenir aucun compte de la pression terrible exercée par les événements sur les volontés; il oubliait qu'un préjudice, si grave qu'il soit, porté au droit d'une famille souveraine, n'autorise ni n'excuse une attitude dangereuse pour le repos de toute une nation, et que d'ailleurs, dans la déplorable lutte engagée à la suite des ordonnances de juillet, la charte avait disparu avant la couronne, de telle sorte qu'il n'y avait, au fond, d'innocent que le pays. En appeler aux orages afin de rasséréner le ciel; se dégager de toutes les responsabilités de l'avenir parce que celui-ci se dessine autrement qu'on le souhaite, porter une inflexibilité dogmatique dans le domaine des faits transitoires, en transformant la politique en religion, dicter enfin des conditions à la Providence en face des périls publics : c'est là une attitude que les meilleures intentions ne sauraient excuser. J'en jugeai ainsi le lendemain du 9 août 1830; et de ce jour-là, tout en conservant au sein de l'opinion légitimiste toutes mes relations d'amitié, je m'en trouvai profondément séparé, car rien ne sépare autant les cœurs honnêtes que l'idée du devoir diversement comprise.

La presse libérale ne m'attirait pas davantage. Celle qui servait les intérêts de la gauche démocratique s'efforçait alors de pousser la monarchie nouvelle dans des voies où la France aurait inévitablement rencontré la guerre révolutionnaire et concouru à la désorganisation de l'Europe. J'ai à peine besoin d'ajouter qu'au lendemain du jour où je venais de quitter une carrière commencée pour conserver mon humble indépendance, je ne pouvais aspirer à un surnumérariat d'écrivain ministériel dans les feuilles dont les bureaux formaient l'antichambre du conseil d'État.

Je m'ingéniai de mon mieux pour remplir utilement une existence à laquelle venaient de manquer tout à coup les devoirs réguliers dont elle avait été remplie jusqu'alors. Je songeai un moment à me faire inscrire au tableau des avocats, afin de pouvoir prendre part aux affaires politiques, très-fréquentes à cette époque devant le jury. Cette idée me vint d'une façon trop soudaine pour qu'on pût en inférer une vocation bien sérieuse. Durant les tristes jours qui, en février 1831, suivirent le sac de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois et la démolition de l'archevêché, les journaux annoncèrent qu'un ouvrier allait être traduit en justice pour avoir tiré un coup de fusil sur un prêtre dans un faubourg, sans l'atteindre. Je conçus, sur cette simple annonce, une pensée singulière, à laquelle je m'empressai de donner suite. Courir au greffe de la Cour royale, y réclamer, en vertu d'une inscription au tableau des avocats demeurée depuis six ans vierge de tout effet, un laissez-passer pour la Conciergerie, y

voir le prévenu tout récemment écroué, en obtenir la promesse de m'agréer pour son défenseur, tout cela fut l'affaire d'une heure. Je me proposais d'expliquer l'attentat, que l'accusé ne songeait ni à nier ni à excuser, par les excitations odieuses auxquelles se trouvait soumise alors la population ouvrière, excitations dont la véritable responsabilité incombait à la presse révolutionnaire, que l'attitude du pouvoir semblait trop souvent encourager. J'aurais fait intervenir tour à tour et les journalistes, signalant tous les jours les prêtres aux aveugles fureurs de la foule, et certains hauts fonctionnaires prosternés devant la borne, tremblant d'avoir à protéger une église, à prévenir un sacrilége, et réclamant, à travers mille hypocrisies de langage, le *respect dû aux monuments publics;* je les aurais montrés annonçant par des affiches officielles la comparution en justice de l'archevêque de Paris au moment où la Seine charriait les débris de sa demeure; j'aurais donc sommé le ministère public d'agrandir le banc où mon client se trouvait seul, afin d'y faire asseoir à ses côtés, comme le requéraient le droit et l'équité, les auteurs principaux du crime dont l'accusé n'avait été que l'aveugle instrument.

Ce début au barreau me plaisait beaucoup, car une pareille thèse avait le mérite d'être vraie et l'avantage d'être imprévue. J'attendais donc, avec quelque impatience, l'ouverture de la session d'assises où cette affaire serait appelée, lorsque, sur une nouvelle demande adressée au parquet pour être admis près de l'accusé, je fus informé que celui-ci venait de faire

choix d'un autre avocat. Cet homme avait-il soupçonné mon inexpérience, ou le plan de ma défense fut-il éventé au Palais par quelque imprudence de conversation? Je l'ignore absolument. Ce qui me fit pencher, non sans quelque vraisemblance, vers la seconde hypothèse, c'est qu'en compensation de la cause retentissante qui m'échappait, je fus chargé, d'office et coup sur coup, sans l'avoir nullement sollicité, de la défense de bon nombre de fripons dont le contact me disposa peu favorablement pour la profession de Cicéron et d'Hortensius. Mais je fus surtout dégoûté du barreau par l'unique succès qu'il m'ait valu : voici comment je l'obtins.

Le président d'assises m'envoya d'office une assez grosse affaire criminelle. C'était un vol domestique commis dans une maison riche, habitée par de nombreux serviteurs. L'un de ceux-ci fut arrêté sous les présomptions les plus graves, diverses pièces d'argenterie ayant été découvertes dans le sommier de son lit. Mais, par un fatal concours de circonstances, un de ses compagnons vint à mourir entre le moment du vol et la découverte qui en fut faite; et le prévenu, avec un sang-froid imperturbable, prétendit que les objets trouvés cachés dans son lit y avaient été méchamment placés par le défunt, qui lui portait une haine implacable. Cette hostilité paraissait en effet bien établie, mais sans que cette circonstance eût en rien infirmé la conviction laissée chez le magistrat instructeur par d'autres indices de la nature la plus sérieuse. Aux débats, l'attitude de l'accusé fut très-habile; elle m'im-

pressionna profondément; et, sous l'empire des souvenirs de la *Pie Voleuse*, je finis par croire à son innocence. Dominé par une émotion forte, et dès lors contagieuse, je fis partager ma conviction aux jurés, qui déclarèrent l'accusé non coupable. J'étais tout heureux et un peu fier de mon triomphe. Aussi m'empressai-je de me rendre à la Conciergerie où je trouvai mon client, préparant déjà sa malle et en voie de faire radier son écrou. Il me reçut avec un sourire assez équivoque, et, sitôt que le gardien fut sorti, il me dit d'un air d'intelligence : « Ma foi, monsieur, vous avez parlé comme un prédicateur; vous les avez tous *mis dedans :* vous étiez sûr à votre air, et c'était bien facile à voir, que François ne reviendrait pas pour vous démentir. » Le drôle me faisait l'honneur de croire que je n'avais pas été sa dupe.

Honteux comme le renard pris par la poule, je renonçai pour jamais à défendre la veuve et l'orphelin, et je réservai mes frais d'éloquence pour la tribune qui se rencontrait alors à l'arrière-plan de tous les projets et de tous les rêves. La Chambre, depuis la fixation de l'éligibilité à trente ans, était l'ambition de toute la jeunesse française, ambition salutaire, puisqu'il n'y a que les désirs légitimes pour détourner des aspirations malsaines, et que le goût des affaires amortit seul celui des plaisirs. Ce goût, je l'éprouvais dans toute sa vivacité, encore qu'il ne se présentât alors devant moi aucune chance vraisemblable pour une prochaine entrée dans la carrière parlementaire. Mais la question des voies et moyens ne se pose guère au début de la

vie, tant la foi dans l'avenir est alors profonde. Du sommet de la montagne dont il n'a pas encore descendu les pentes abruptes, le jeune homme ne discerne guère les obstacles obstruant la route qui serpente à ses pieds dans les vapeurs de l'horizon.

Le rôle d'observateur politique m'allait assez bien d'ailleurs, à défaut d'un rôle plus actif. L'absence de tout esprit de parti, l'impossibilité de me passionner, lors même que j'en pouvais avoir la volonté, me laissaient pour les personnes et pour les choses une entière liberté d'appréciation, dans un moment où presque tout le monde éprouvait ou les ambitions des vainqueurs ou les rancunes des vaincus.

Le champ d'observation était vaste et le spectacle plein d'intérêt. L'année écoulée à partir du 13 mars 1831 pourrait porter dans notre histoire parlementaire le nom d'*année Casimir Périer*. Jamais un simple citoyen, qui ne fut ni un grand général, ni un grand homme d'État, ni un grand orateur, n'a laissé sur une époque l'empreinte d'une personnalité plus puissante; jamais, au milieu d'hésitations générales, un ministre ne perçut plus distinctement le but qu'il voulait atteindre, et n'y marcha d'un pas plus héroïque. Afin d'être en mesure d'opposer toujours aux factions la force rehaussée par le droit, Casimir Périer, disciple convaincu de l'autorité parlementaire, entendait ne gouverner qu'en accord patent avec celle-ci. Faire sortir de la crise de juillet, provoquée par une violation de la charte, la résolution invariable d'observer la charte tout entière et de n'admettre rien en dehors d'elle,

maintenir la paix par le respect des traités, et servir en Europe la cause de la liberté par l'éclat seul de nos exemples, telle fut l'œuvre qui dévora sa vie durant treize mois de luttes et de souffrances.

Que ce ministre était beau à la tribune, pâli par la fièvre et la colère, menaçant ses adversaires de sa main nerveuse et crispée! Qu'il était formidable lorsque, rejetant le manuscrit où la prudence diplomatique avait d'abord circonscrit sa parole, et bondissant sous une interruption, il assénait tout à coup une foudroyante apostrophe à quelque Tamerlan révolutionnaire, et qu'il revendiquait pour la France seule la propriété du sang français! Ce fut à la fois la gloire et l'épreuve de sa vie d'avoir à conquérir par la force la paix et la liberté. La paix, il la souhaitait en effet avec passion, comme la source de tous les biens, et se vit contraint d'y travailler en faisant entrer une armée en Belgique contre la Prusse, et en occupant en Italie Ancône contre l'Autriche. Président de la chambre des députés, il entendit ne gouverner qu'avec l'éclatant concours de celle-ci; mais il se trouva que les élections générales amenèrent des résultats dans lesquels venaient se refléter toutes les incertitudes provoquées par une révolution, dont le véritable caractère demeurait encore mal défini. Si aux élections de 1831 le nouveau corps électoral, formé par les censitaires à 200 francs, avait donné une exclusion manifeste et aux amis de la branche aînée et aux partisans du régime républicain, il semblait avoir pris à tâche, dans la formation de l'assemblée nouvelle, de tenir la balance égale entre les deux

fractions qui, depuis l'établissement du gouvernement de juillet, s'y disputaient la prépondérance, en se déclarant l'une et l'autre également devouées à la dynastie d'Orléans. Au début de la session, la majorité manquait à Casimir Périer, encore que, par une disposition trop habituelle dans les Chambres qui s'ignorent elles-mêmes, les adversaires de ce ministre ne pussent pas s'en prévaloir plus que lui. L'appel adressé à la France eût donc été stérile et le malaise aurait continué dans les intérêts comme dans les esprits, si le président du conseil n'eût mis chaque jour la Chambre en demeure d'accomplir son devoir en choisissant résolûment entre le cabinet et l'opposition ; le pays aurait balancé longtemps entre le centre et la gauche, si Casimir Périer, dont la fière raison atteignait à l'éloquence, n'avait démasqué chaque jour par la précision de sa parole le vide d'une politique déclamatoire qui tendait, sans bien s'en rendre compte, à dénaturer le sens d'une révolution légale pour en faire le premier acte d'une révolution cosmopolite.

Les deux partis qui aspiraient à la possession du pouvoir avaient pris pour mots d'ordre, l'un le *mouvement*, l'autre la *résistance*. La théorie du mouvement semblait se résumer dans une sorte de disposition instinctive à considérer les stipulations écrites, qu'elles fussent ou constitutionnelles ou internationales, comme toujours primées par les aspirations de l'opinion publique, l'école démocratique se préoccupant beaucoup plus de savoir si une mesure est populaire que de rechercher si elle est conforme à l'intérêt vrai du pays,

et ses organes se plaçant à la suite de l'opinion comme des laquais derrière un maître. Cette école avait pour disciples les diplomates fantaisistes qui, par la voix des Mauguin et des Lamarque, sommaient le pouvoir de protéger l'Italie contre l'Autriche en vertu du principe de non-intervention, en même temps qu'ils lui demandaient de déclarer la guerre à la Russie dans l'intérêt de la Pologne. A cette école se rattachaient les emphatiques rédacteurs du compte rendu, qui recommandaient à la tribune les gros armements et les réductions budgétaires, l'extension de toutes les libertés et la pratique des visites domiciliaires chez les carlistes. Esprits violents et faibles, incapables de dominer le mouvement qu'ils avaient provoqué, et qui, dénués d'idées pour leur propre compte, cherchaient l'expression suprême de la pensée nationale dans celle manifestée par la bruyante tourbe parisienne qui s'en était, depuis 1789, attribué le désastreux monopole.

Établie aux abords de l'Hôtel de Ville, comme la plèbe romaine à l'ombre du Capitole, croyant posséder pour dominer la France une sorte de droit divin, cette tourbe inquiète, toujours agitée et toujours flattée depuis les journées de juillet, voyait l'opposition parlementaire et ses organes dans la presse accueillir, avec les plus extrêmes ménagements, l'informe mélange de souvenirs bonapartistes et jacobins qui constituait le triste fond de sa politique. Avant le 13 mars, M. Laffitte affectait de ne point entendre les clameurs des faubourgs pour ne point avoir à les réprimer. Ca-

simir Périer eut l'oreille plus fine parce qu'il avait le cœur plus haut et la main plus prompte. Ni la menace ni l'émeute ne se produisirent désormais impunément; la lie révolutionnaire, pétrie tour à tour par l'anarchie et par le despotisme, rencontra pour la première fois en face d'elle un gouvernement qui sut la mépriser et la contenir; et, déjà descendu dans la tombe, le courageux ministre remportait encore par la terreur de son nom et de son souvenir une dernière victoire dans Paris aux journées des 5 et 6 juin 1832.

Lorsque mourut Casimir Périer, son œuvre était accomplie. Le cabinet du 11 octobre 1832 reçut la mission, très-difficile encore, mais d'un succès déjà certain, de la développer au dedans comme au dehors, en complétant les promesses de la charte et en faisant recueillir à la France, en Europe, le prix d'une attitude modérée mais résolue. Trois hommes accomplirent cette tâche : le duc de Broglie dont le nom était un gage; M. Guizot qui avait osé, au lendemain d'une révolution, classer à la tribune l'impopularité parmi les conditions nécessaires à l'homme d'État; M. Thiers moins promptement accepté par le pays, et qui, pour triompher de l'opinion prévenue, dut déployer laborieusement les dons les plus rares, comme pour donner au grand orateur la gloire de les conquérir sur la nature elle-même.

Si le parti du mouvement poursuivait de périlleux mirages, en se plaçant à la remorque des passions démagogiques que ses chefs courtisaient sans avoir même l'excuse de les partager, le parti de la résistance

dans la Chambre manquait de plusieurs qualités qui lui auraient été nécessaires, afin de rendre sa victoire féconde et définitive. Il avait une sorte d'étroitesse native d'esprit et de cœur, une manière de sentir jalouse et mesquine qu'un très-long usage du pouvoir aurait pu seul modifier, et c'est ce long usage de la puissance qui a manqué à ce grand parti aussi malheureusement pour la France que pour lui-même. Ce n'est pas dix-huit ans de domination, c'est tout au moins un demi-siècle qu'il aurait fallu à la bourgeoisie française pour remplir le rôle politique que lui avait assigné la charte de 1830. Le bourgeois de juillet entendait s'installer dans la monarchie nouvelle comme dans son propre fief; il prétendait ne rien concéder au delà de l'indispensable aux opinions dont il avait triomphé, lors même que ces concessions touchant au domaine de la conscience ne pouvaient être pour lui l'occasion d'aucun péril. Redoutant, même contre l'éventualité d'un danger commun, le concours des anciennes classes privilégiées, il préférait au fond une puissance incertaine à une puissance partagée, comme si les instincts de l'affranchi avaient dominé au sein des classes moyennes les instincts du citoyen.

Pendant que le parti de la résistance refusait à la conscience des catholiques la liberté de l'enseignement formellement inscrite dans la charte, en prenant à son compte le plus révoltant abus du despotisme impérial, il affectait vis-à-vis des classes populaires une attitude qui révélait une déplorable imprévoyance. Au lieu d'initier le peuple à la vie publique dans la sphère

où l'exercice des droits constitutionnels aurait été pour lui légitime et naturel, ce parti l'en écartait avec un soin jaloux. La loi municipale, votée en 1831, admettait à peine un dixième des citoyens à donner leurs suffrages pour la nomination des conseils municipaux. Quelques semaines plus tard, lors du vote de la loi électorale, bien loin de saisir aux cheveux l'occasion de mettre en relief le droit des capacités, afin de l'opposer énergiquement au droit du nombre, prétexte déjà certain des périlleuses revendications que préparait l'avenir, on vit les plus mesquines rivalités travailler à l'envi à gâter cette loi fondamentale en l'altérant dans son esprit primitif par des exclusions injustifiables. Puis, comme s'il n'avait pas suffi de la faute commise à l'origine en faussant l'idée mère de la monarchie nouvelle, on vit celle-ci, prenant violemment parti pour la doctrine exclusive du cens contre celle de la capacité, compromettre par pur entêtement son avenir tout entier, afin d'empêcher le triomphe du seul principe que la logique permît d'opposer au suffrage universel : en 1848, la seconde liste du jury ouvrit la brèche par laquelle passa le torrent.

Une loi électorale admettant au droit de suffrage les diverses catégories de capacités n'aurait peut-être pas sauvé une monarchie dont la bourgeoisie française entendait faire sa propriété, quoiqu'elle ne sût ni n'osât la défendre; mais cette loi en aurait tout au moins ajourné la chute. Or, pour le gouvernement de 1830, gagner du temps, c'était probablement échapper au péril. Conquise à peu près tout entière au ré-

gime représentatif à la veille de la révolution de juillet, l'Europe ne disputait plus à la France la grande situation extérieure que lui avait assurée l'usage de la liberté régulière; et lorsque la monarchie de juillet disparut en 1848 dans une sorte de syncope, elle avait à peu près dépouillé le passé pour se préparer un tout autre avenir. Peut-être un pareil progrès aurait-il élevé le cœur des classes gouvernantes à la hauteur de leur véritable mission politique; peut-être aurait-il épargné à la civilisation l'épreuve à laquelle elle reste soumise, depuis qu'au 24 février le droit suprême du nombre a été proclamé à Paris sur le Sinaï des révolutions. On peut en douter cependant, à voir la promptitude avec laquelle les anciens privilégiés censitaires ont laissé sortir de leurs mains, en renonçant à le défendre, le pouvoir qu'ils n'ont pas plus disputé à l'anarchie qu'à la dictature, ayant des *oui* préparés pour tous les plébiscites, et des fonctionnaires disponibles pour tous les régimes.

Les orateurs illustres, dont le nom demeure indissolublement associé au souvenir de la monarchie consentie, croyaient avoir fondé sur la suprématie politique des classes moyennes, ou pour parler plus exactement sur l'aristocratie mobile de l'influence et du talent, une sorte d'ère nouvelle; ils pensaient avoir placé, pour plusieurs générations du moins, au-dessus de toute atteinte, le droit de l'intelligence et du travail à la direction des affaires publiques. Cette illusion, je l'entretenais moi-même comme la plupart de mes contemporains. La trace s'en retrouve dans tous mes

écrits; je l'ai conservée jusqu'au jour où les événements, trompant mes prévisions et soufflant sur mes espérances, m'ont laissé comprendre que la bourgeoisie française prend plus de souci pour se garer contre les fantômes du passé que pour écarter les périls de l'avenir, et qu'elle n'est guère plus une force pour les gouvernements qu'elle aime sans les soutenir, qu'un obstacle pour les factions qu'elle redoute sans les attaquer. Dénuée d'initiative et jamais prête pour l'action, elle s'agite dans le calme pour s'effacer dans la tempête, assistant impassible aux événements qu'une intervention opportune la mettrait en mesure de prévenir. Masquée par le merveilleux talent de ses chefs parlementaires, cette faiblesse organique ne se révélait encore à personne; et tant que la monarchie de 1830 fut debout, aucun regard ne pénétrait au fond des cercles hideux dont nous descendons aujourd'hui la sombre spirale. Je suivais donc, le cœur plein d'un sympathique espoir, l'expérience qui s'accomplissait alors par les hommes les plus éminents du pays, après une révolution dont je n'avais pas approuvé toutes les suites, mais que ma conscience absolvait au moins dans sa cause. Lorsque le ministère du 11 octobre 1832 eut pris en main les affaires, je ne doutais plus de la possibilité de concilier le maintien de la forme monarchique, dans laquelle s'était encadrée notre vieille société française, avec le droit désormais conquis par la nation de disposer souverainement de ses propres destinées.

Le triomphe du principe de liberté sur le principe

d'autorité, dans l'ordre constitutionnel, avait eu dans le monde intellectuel des résultats considérables, et ceux-ci n'avaient pas toujours été rassurants. La victoire des idées dites libérales provoqua certaines conséquences qui n'en découlaient aucunement, mais que des passions en éveil et des ressentiments implacables travaillèrent très-activement à en faire sortir. De ce que la charte de 1830 n'attribuait plus au catholicisme le caractère d'une vérité dogmatique reconnue par l'État, les hommes sans croyances avaient conclu que l'Église, incapable de supporter une épreuve aussi nouvelle, succomberait promptement sous la liberté, pour la conquête de laquelle elle ne ferait aucun effort sérieux : prévision fort heureusement trompée. Pendant que le rationalisme, installé dans les hôtels ministériels, et monté lui-même au rang de doctrine d'État, ne tardait pas à révéler sa propre stérilité, l'Église conquérait, sous la monarchie de 1830, une forte situation qui la trempait pour toutes les épreuves. Essentiellement contraire à la nature de l'homme, parce qu'elle n'en embrasse qu'un seul élément, la doctrine rationaliste sembla se survivre et s'épuiser dans son triomphe. Ne continuant plus la lutte théorique que ses adversaires se montraient disposés à accepter, il ne resta guère aux représentants de la philosophie officielle d'autre rôle que celui de dispenser à autrui la liberté d'une main parcimonieuse, et d'assister, impuissants et impassibles, à l'invasion du matérialisme dont ils avaient préparé l'avénement en tarissant dans l'âme humaine toutes les sources de la foi.

Une décadence déterminée par les mêmes causes, une sénilité provoquée par les mêmes excès, se révélèrent bientôt dans le domaine des lettres. Les romantiques avaient triomphé même avant les hommes de juillet, et leur victoire avait été bien plus complète. Les disciples d'Aristote et de Boileau invoquaient, en effet, des titres moins sérieux pour se défendre contre les exigences d'un public ennuyé, que les doctrines sur lesquelles s'appuyaient les héritiers d'une tradition monarchique dix fois séculaire pour réclamer un droit réputé supérieur à tous les arrêts rendus par la volonté nationale. Mais l'éclat de la victoire remportée par les novateurs littéraires ne l'avait pas empêchée de demeurer à peu près stérile. Jusqu'à la révolution de juillet, le chef de l'école nouvelle expliquait par une seule cause le retard qu'elle apportait à doter la France de chefs-d'œuvre dramatiques. Cette stérilité, d'après les manifestes de M. Victor Hugo, n'était imputable qu'à la censure, celle-ci empêchant seule les poëtes d'inonder la scène d'un flot de lumières. Or il arriva que la liberté du théâtre, conquise, comme on le pense bien, sur les barricades de juillet, n'eut pour résultat qu'un dévergondage sans idée, aussi humiliant pour l'esprit français que périlleux pour les mœurs publiques. La première victime de cette conquête si bruyamment poursuivie fut donc M. Hugo lui-même, auquel on demandait ce qu'il faudrait réclamer de tous les novateurs, de prouver le mouvement en marchant.

La liberté du théâtre fit à M. Hugo une blessure

profonde que son tempérament ne pouvait manquer d'aggraver. Sa gloire succomba sous son orgueil; il arpenta l'espace comme l'archange précipité de l'empirée dans les insondables profondeurs du vide, et ce puissant esprit compta désormais ses années, non pas sans doute par le nombre de ses chutes, mais par celui de ses attentats contre le bon sens et l'honnêteté publique. Des hauteurs déjà glissantes de *Hernani*, il descendit dans le bourbier du *Roi s'amuse*, comme un aérolithe, détaché des sphères lumineuses, qui vient s'engloutir dans un marais. La postérité n'arrivera pas à comprendre, sans la plus sérieuse étude du milieu dans lequel vécut ce grand esprit malade, comment l'auteur des *Odes* et l'artiste ciseleur de *Notre-Dame de Paris* a pu descendre au langage d'halluciné de la *Légende des siècles* et à la prose avinée de l'*Homme qui rit*. Sous l'atteinte d'une fièvre de vanité à traiter dans un cabanon, il voulut suppléer par toutes les audaces de la forme à la vie dont les sources s'étaient taries dans son cœur. Trop faible pour boire impunément à la coupe de la popularité que ses fanatiques admirateurs remplissaient à pleins bords, il remplaça par des conceptions plus audacieuses qu'originales le génie qui semblait fuir, comme l'ange gardien après les fautes irrémissibles, et jeta des défis au sens commun en croyant les jeter à la routine. Il réclama, pour masquer la pauvreté de ces conceptions, le secours des décors et des costumes, qui entraîna celui des machinistes et des claqueurs, de telle sorte que dans ses drames l'accessoire ne tarda pas à rem-

placer le principal. Puis, lorsque les événements l'eurent placé en face d'une révolution, et qu'il rencontra sur sa route un club au lieu d'un parterre, il mendia les applaudissements dont il avait contracté le besoin, jusqu'en ces tristes enceintes où se formaient, dans l'ombre, à la haine de la patrie, les destructeurs de la colonne chantée aux jours d'une gloire qu'il fallait se faire pardonner. M. Hugo, quittant après 1848, l'habit de pair pour revêtir la carmagnole, cessa d'être un écrivain qu'on discute, pour passer au rang des monomanes qu'on plaint et qu'on surveille.

La théorie de *l'art pour l'art*, dans laquelle vint se résumer toute l'esthétique après 1830, fit contraster la hauteur des ambitions avec la mesquinerie des résultats. Ce n'est pas impunément que l'on remplace le but par le moyen, et qu'on aspire à établir entre tous les éléments du monde moral une sorte de fantastique égalité. Il n'existe d'ailleurs aucun procédé, si habile que soit l'opérateur, ni pour faire enfanter les femmes stériles, ni pour rajeunir les vieillards. L'école qui s'était engagée avec tant de confiance, aux dernières années de la restauration, à retremper la langue française à ses sources primordiales, et qui promettait à la pensée humaine des horizons plus vastes que ceux du christianisme, avait vu toutes les cordes de la lyre se rompre sous ses doigts, et la plupart de leurs couronnes se faner sur le front de ses brillants disciples. Les rameaux sortis du tronc de l'ancienne pléiade, dont M. Sainte-Beuve avait été le centre, n'eurent désormais qu'un rapport commun,

l'épuisement à peu près général dont chacun avait pleine conscience. Aussi les écrivains s'attachèrent-ils à éveiller la curiosité faute de pouvoir susciter l'émotion, et ne tardèrent-ils pas à substituer une sorte de mercantilisme littéraire au culte du beau, qui manqua bientôt de prêtres comme de fidèles. Alors les romanciers succédèrent aux poëtes; toutes les curiosités malsaines furent éveillées, et dans un temps où s'abaissaient toutes les grandes ambitions de l'esprit, le réalisme devint la forme naturelle de l'art. Ainsi s'acheva dans le capharnaüm du roman-feuilleton et dans les scandales lucratifs de la petite presse l'une des générations littéraires les mieux douées qu'ait jamais possédée la France.

La vie de cette génération se divise en trois époques, correspondant par une coïncidence singulière à trois gouvernements différents. Je viens de la montrer naissant en 1814 à l'heure même où la monarchie représentative succédait au despotisme militaire; si j'avais à continuer aujourd'hui ce travail au delà du terme où je me propose de le suspendre, j'aurais à suivre ce mouvement intellectuel, si riche encore sous le gouvernement de 1830, mais en y signalant les traces d'un déclin déjà sensible; je devrais enfin le faire voir expirant sous le second empire, qui a vu finir tant de choses et si activement concouru à tant de ruines. Son origine fut splendide, ses développements furent riches mais déréglés, sa chute fut honteuse, comme le sont toujours les avortements et les suicides. Ainsi des profondeurs de l'Océan et sous l'ac-

tion de forces latentes, une vague de fond s'élève comme une montagne, et son front couronné de lumière semble d'abord toucher au ciel; puis elle s'abaisse en se dilatant à perte de vue, jusqu'à ce qu'elle aille mourir sur le sable en y jetant l'écume de ses flots.

J'avais durant dix ans suivi pied à pied, dans les affaires et dans le monde de la pensée, le double travail auquel je fus appelé à participer plus tard à titre d'homme politique et d'homme de lettres. Mais entre ces deux périodes, un grand changement opéré dans mon existence me conduisit à passer loin de Paris quelques bonnes années dont le doux rayonnement éclaire encore ma vie à l'heure où elle s'achève dans l'amertume des dernières séparations.

Depuis que j'avais renoncé aux perspectives un peu vagabondes de la carrière diplomatique, et que dégagé des soucis d'un avenir à préparer, je sentais peser sur moi seul toute la responsabilité de mon sort, le démon du mariage m'avait saisi à la gorge en attendant qu'il me prît au cœur. Ce démon-là, c'est le bon ange des jeunes gens, et je plains ceux qu'il ne visite point. Il les soutient dans leurs combats, les relève dans leurs chutes, et fait briller à leurs regards, jusque dans la fougue des passions, un idéal de pureté dont les cœurs honnêtes ne se déprennent jamais. Ce bon ange les détourne surtout de la sacrilége pensée que le mariage est une *fin à faire* pour échanger contre du bien-être les dernières pulsations d'un cœur atrophié. Visité par ce génie tutélaire, lors même que je le méri-

tais le moins, j'avais toujours regardé avec madame de Staël l'amour dans le mariage comme le plus grand bonheur qui puisse être conçu sur la terre, parce qu'il s'appuie sur la possession consacrée que n'accompagne aucun trouble, et qui n'a pour terme que la mort.

Je désirais donc me marier, et mes vieux parents le souhaitaient encore plus ardemment que moi. Mais ce vœu n'était pas d'un accomplissement facile pour un jeune homme sans position et à peu près sans fortune. Toutefois, il s'ouvrit des perspectives que la modestie de ma situation ne paraissait pas comporter. Des amitiés actives voulurent bien concevoir et poursuivre des projets dans lesquels la question d'argent occupait, selon l'usage, la place d'honneur. Mais ici encore se révéla une fois de plus à mes regards la force latente qui préside à la conduite de notre vie, intervention manifeste surtout dans le grand acte par lequel se décide le sort des générations dont un père est responsable, et sur laquelle est fondé ce proverbe chrétien, que les mariages sont écrits dans le ciel.

Durant un court séjour en Bretagne, je rencontrai une jeune fille qui me causa la plus vive impression, car j'éprouvai en la voyant comme une sorte de remords de chercher au loin, au milieu des enivrements de la fortune et du monde, la douce fleur que le ciel avait fait éclore à côté de mon berceau. Fille de l'un des membres les plus intelligents et les plus respectés de la Chambre élective, mademoiselle du Marhallach n'avait vu Paris qu'en passant; elle le connaissait tout juste assez pour y avoir contracté le goût des plaisirs délicats,

sans éprouver le besoin d'y vivre. De nos principaux écrivains contemporains, elle connaissait à peu près tout ce dont la bienséance permettait la lecture à une jeune personne, et le cours d'un assez long entretien l'amena à me parler du *Correspondant* comme de l'une de ses lectures de prédilection. La route de l'amour-propre mène facilement au cœur, et le mien ne demandait qu'à être pris. Mon père adressa donc à son compagnon de jeunesse et d'émigration une demande qui aurait pu provoquer de la part de celui-ci des objections sérieuses. Mais cette ouverture rencontra une adhésion empressée dans laquelle, à raison même de ce qu'elle avait d'imprévu, des parents chrétiens ne pouvaient manquer de trouver l'expression de la volonté divine et le gage d'un bonheur assuré.

En échappant aux troubles et aux incertitudes de ma destinée par l'accomplissement de mon vœu le plus cher, mon cœur se dilata comme si Dieu était venu le visiter, et je rassemblai dans une effusion de reconnaissance envers le ciel, qui me ménageait un avenir de paix, toutes les circonstances par lesquelles il semblait l'avoir préparé.

La vieille habitation où s'était écoulée mon enfance et vers laquelle, dans mes courses lointaines, ma pensée revenait chaque jour, s'appelait le Marhallach : sortie au seizième siècle de la famille de ce nom par un mariage, elle allait y rentrer par un autre, et je replacerais la compagne de ma vie sous le toit même de ses ancêtres. C'était de là que Jean du Marhallach était parti, en 1248, pour aller s'embarquer à Nantes,

en compagnie d'Olivier de Carné, sur la semonce du duc Pierre de Bretagne, afin de se réunir, en Chypre, aux croisés du roi saint Louis. Durant quatre siècles, nos deux familles, fixées sur le même sol, avaient répandu leur sang pour leurs ducs ; elles avaient continué, après la réunion, à le répandre pour la France sans aller en quêter le prix dans les antichambres de Versailles, et la royauté, dont elles ne s'étaient point approchées dans les pompes de la cour, les avait trouvées fidèles dans les épreuves de l'exil. La plus entière conformité de goûts et d'idées m'unissait d'avance à l'homme vénéré qui voulait bien m'appeler son fils; un tel patronage m'ouvrait un accès facile à la vie politique, rêve assidu de ma jeunesse, qui s'effaça d'ailleurs dans cette heure d'enchantement où je ne souhaitais rien et n'aspirais qu'à vivre. Ce mariage me donna toutes les joies que j'en avais attendues, et trente années d'une union sans nuages sont une assez belle part en ce monde pour qu'on en rende grâce au ciel, lors même qu'il ne reste aux êtres séparés par la mort que l'espérance de se rejoindre.

En quittant Paris, aux derniers jours de 1831, je me confinai dans une retraite où me suivit un seul regret, celui d'avoir vu échouer, sous le coup d'exagérations qui ne pouvaient manquer d'en provoquer d'autres, la première tentative faite pour associer la cause du catholicisme à celle de la liberté loyalement pratiquée. Dans ce repos, qui me laissait encore intacte toute ma confiance en l'avenir, je goûtai les joies fortifiantes de la famille et de l'étude sur une belle

côte abritée, où l'orageuse mer d'Armorique vient mourir, tranquille et domptée, à l'ombre de chênes centenaires. Avant que le mandat législatif m'ouvrît l'accès de la vie politique, avec ses émotions et ses amertumes, six années s'écoulèrent, durant lesquelles chaque jour se levait semblable au jour qui l'avait précédé, comme il arrive pour les peuples heureux qui n'ont point d'histoire.

Le mariage n'est point le tombeau de l'amour, comme l'a dit quelqu'un qui n'avait point aimé; mais à quelque âge qu'on le contracte, il marque certainement le terme de la jeunesse, tant les horizons diffèrent des deux côtés de cette borne par laquelle se partage notre vie morale. Dans ce petit travail d'observation psychologique, je ne me propose pas de dépasser la limite au delà de laquelle tout change en nous parce que tout change autour de nous. Après le mariage, en effet, l'homme, engagé dans les liens forts et doux de la solidarité domestique, appartient moins à lui-même qu'à sa famille, à ses idées qu'à ses devoirs.

Ce grand changement d'état coïncida pour moi avec la transformation générale introduite dans la société française par la fondation de la monarchie nouvelle. En France, chaque révolution, lors même qu'elle modifie peu le cours des choses, amène un rechange à peu près complet de tout le personnel gouvernemental, à ce point que les derniers figurants, après avoir revêtu dans les coulisses un autre costume, affichent, pour la plupart, la prétention d'être des hom-

mes de la veille. Si je continuais, au delà du terme où je suis arrivé cette revue rétrospective, je me rencontrerais donc en face d'acteurs nouveaux que l'heure n'est pas venue de juger. Il me faudrait substituer, à l'œuvre non suspecte d'un observateur manifestement désintéressé, celle d'un écrivain exposant des événements dans lesquels il s'est trouvé lui-même engagé : c'est une tâche pour laquelle je n'ai aucun goût, si assuré que je me sentisse, en l'entreprenant, de la liberté de mes appréciations.

En concentrant, d'ailleurs, cette étude dans la période close par l'établissement du gouvernement de 1830, j'ai pu esquisser le tableau d'une époque dont le caractère spécial se dessinera plus distinctement chaque jour dans nos annales intellectuelles. La Restauration, que ses ennemis renversèrent sans l'avoir jamais méprisée, fut une ère originale et puissante où l'on vit se heurter, avec un grand éclat de talent, des doctrines auxquelles l'avenir allait manquer, et des espérances qu'on dirait, à cette heure, passées dans le domaine des songes. Durant ces luttes, où la bonne foi autorisait la passion, on sentait circuler, sur le sol d'une patrie alors réputée inviolable, le souffle d'une vie puissante, influence vraiment salubre, aujourd'hui remplacée par les spasmes de l'atonie ou par les accès de la fièvre. Toutes les préoccupations de l'esprit public trouvaient une expression élevée dans le domaine des lettres, étroitement enlacées aux affaires. Les professeurs avaient pour auditoire la France ; les poëtes aspiraient à élargir toutes les hori-

zons de la pensée humaine; l'écho de la tribune se répercutait dans tous les salons, et les sceptiques cachaient leurs plaies avec autant de soin qu'ils en ont pris depuis pour les étaler : lumineux souvenir qui scintille au milieu de nos ténèbres, comme une étoile dans la nuit !

Durant des jours de deuil où tout autre labeur m'avait été rendu impossible, j'ai tracé de mémoire ces imparfaites esquisses de tant de chères figures disparues; et j'ai trouvé, dans le glanage opéré sans suite en un champ déjà fort exploré, une distraction passagère aux plus cuisantes douleurs de ma vie. Écrit pour moi seul, le travail que je me suis déterminé à publier sur l'insistance d'amis qui ne l'ont pas jugé inutile, a concouru à me faire traverser, sans succomber sous le fardeau, l'année durant laquelle toutes les épreuves se sont accumulées sur mon pays : temps fatal, auquel on pourrait appliquer les paroles du grand historien de la décadence romaine décrivant l'époque qui vit Rome nageant dans le sang, dévorée par l'incendie, et les frontières de l'empire entamées par les barbares, extrémités terribles à la suite desquelles les malheurs de la paix vinrent mettre le comble à ceux de la guerre : *Tempus opimum variis casibus*, *atrox prœliis*, *discors seditionibus*, *ipsâ etiam pace sævum*[1].

1. Tacite, *Hist.*, lib. I.

ANNEXES

ANNEXES

Les deux morceaux suivants, mentionnés à la page 262 de ces *Souvenirs*, en forment le complément naturel. Les *Adieux du Correspondant* font connaître les phases diverses par lesquelles passa, de 1829 à 1831, le recueil dont la fondation est exposée dans le récit qu'on vient de lire. L'*Introduction à la Revue européenne* révèle les espérances d'une partie de la jeunesse, alors tout entière à la pensée d'opérer, sur la base de l'orthodoxie, l'accord de la vérité révélée avec la science contemporaine, et des institutions nouvelles avec les principes permanents de l'ordre social.

LES ADIEUX DU CORRESPONDANT

(31 août 1831).

Le *Correspondant* cesse de paraître, ou plutôt il se transforme en revue mensuelle. Ce mode de publication, en laissant plus de développement à notre pensée, nous permettra d'exposer avec plus de clarté, d'appliquer avec plus de méthode des doctrines auxquelles nous croyons que l'avenir appartient, mais il nous éloignera de l'arène politique et des combats de chaque jour. Peut-être pourrons-nous plaire davantage aux esprits méditatifs, aux âmes impatientes du présent, qui veulent vivre par la pensée dans cette société renouvelée que l'œil de l'espérance aperçoit par delà les épreuves que la Providence nous réserve encore; mais il nous faudra renoncer à cette action plus générale et plus rapide que donne la part qu'on prend aux querelles du moment, à cette influence qui résulte de l'habitude, qui naît de conseils plus fréquents et d'exhortations plus répétées.

En entrant dans une nouvelle carrière, nous devons à ceux dont la bienveillance nous a longtemps soutenus dans nos travaux l'explication des motifs qui nous y déterminent. Qu'ils nous permettent aussi de jeter un

regard sur le passé, de leur rappeler comment le *Correspondant* s'est comporté parmi les étranges vicissitudes des trois dernières années, de mettre en regard nos doctrines et nos prévisions avec les événements qui les ont si tristement confirmées. Si notre langage n'a jamais varié, si nos convictions n'ont jamais fléchi au milieu de fortunes si diverses, c'est que nous avons une boussole qui n'égare pas, un *criterium* qui ne trompe pas, la loi chrétienne. La vérité est d'un facile accès pour ceux qui la cherchent de bonne foi : les passions seules peuvent obscurcir sa divine lumière, et nous avions pris à tâche de les bannir de nos cœurs comme de nos paroles.

Le *Correspondant* est né sous le ministère de M. de Martignac, à l'apogée de ce mouvement intellectuel qui signala les dernières années de la Restauration. La longue alliance de la paix et de la liberté avait produit dans l'esprit français comme une exubérance d'activité qui se portait partout à la fois avec une ardeur incroyable. Politique, philosophie, littérature, beaux-arts, industrie, tout était en mouvemeut, tout marchait dans des voies nouvelles. C'était le beau temps de l'école doctrinaire; elle avait remué toutes les idées, soulevé toutes les questions, éveillé sur tous les points l'esprit de la jeunesse. On se pressait aux cours de ses professeurs; on lisait avidement ses journaux et ses livres : ici les éclectiques, là les romantiques creusaient la nature humaine pour trouver de nouvelles sources du vrai et du beau; des communications s'établissaient entre tous les pays; les idées, les sciences de l'Allemagne et de l'Angleterre se mêlaient avec nos sciences et avec nos idées; tous les esprits étaient en travail, et il semblait que de ce travail dût sortir un monde nouveau. La monarchie et la liberté semblaient

s'être embrassées sur les débris du ministère Villèle; les notabilités libérales avaient pénétré dans les affaires, et promettaient d'appliquer bientôt leurs séduisantes théories. Les vieux partis, disait-on, allaient s'effacer; les enfants de la France ne disputeraient plus désormais que pour savoir qui marcherait le plus vite dans la carrière des améliorations. C'était un mouvement universel de poésie, d'imagination, de discussions, de science, de plaisirs. Pourtant au milieu de cette ivresse, une voix prophétique fit entendre du fond de la solitude de sinistres paroles[1], comme cet aigle que saint Jean vit voler au milieu du ciel en criant trois fois : *Malheur*[2]! Ces mâles accents troublèrent un moment quelques âmes; puis le monde reprit son train : on se remit à rêver de progrès, de bonheur et de liberté.

Et nous aussi nous aimions la science, la liberté et le progrès; mais nourris à l'école des La Mennais, des De Maistre, des d'Eckstein, nous étions convaincus que ce vieux catholicisme qui avait tant fait pour nos pères renfermait encore dans son sein fécond de quoi satisfaire à tous les besoins, à tous les vœux, à tous les soupirs de l'humanité, et que de lui seul jaillirait cette nouvelle explosion de lumière que le monde semblait attendre. Mais nous voyions l'élite de la jeunesse aller aux enseignements de l'éclectisme : riche en talents, en science, en caractères honorables, il attirait à lui les esprits curieux et les âmes élevées qu'eût repoussés la platitude du vieux libéralisme et la grossièreté de la philosophie voltairienne. Or, eni-

1. *Des Progrès de la révolution*, par M. de La Mennais.

2. Et vidi et audivi vocem unius aquilæ volantis per medium cœli, dicentis voce magna : « Væ! væ! væ! habitantibus in terra. » *Apoc.*, VIII, 13.

vrée de ses triomphes, cette école criait que les vieilles idées religieuses avaient fait leur temps; elle proclamait la mort du catholicisme et annonçait avec une merveilleuse assurance l'avénement d'un nouveau dogme. Jeunes comme les rédacteurs du *Globe*, aussi amis de la science et *des lumières* qu'ils pouvaient l'être, familiarisés avec toutes les idées de notre siècle, et spécialement avec celles qui leur servaient de point de départ, mais persuadés que tout ce mouvement irait aboutir tôt ou tard à une science catholique, à une philosophie, à une poésie, à un art catholiques, nous souffrions de laisser sans contradicteurs ces assertions téméraires; nous brûlions de nous élancer dans la lice, de montrer à la France que de jeunes catholiques avaient supporté sans éblouissement l'éclat de toutes les lumières du siècle, qu'ils ne craignaient pour leur foi aucune pierre de touche, qu'ils provoquaient la discussion sur elle comme aussi sur les doctrines superbes auxquelles on adjugeait si lestement son héritage.

Nous aspirions à faire tomber les préventions qui se figuraient les catholiques comme ennemis de toute liberté, de tout progrès social, et à présenter pour la première fois des idées politiques fondées uniquement sur le christianisme. Attachés à la dynastie régnante, nos opinions n'avaient pourtant pas d'organe, et nous ne les trouvions pas représentées par ces journaux auxquels nous reprochions dans notre prospectus, « que la religion y apparaissait trop « souvent comme un accessoire plus ou moins important, comme moyen et appui d'autres doctrines, plutôt « que comme principe et fondement de toute vérité. » Toutefois notre but était plus philosophique que politique : nous voulions surtout annoncer, sinon préparer la restauration catholique des sciences morales et historiques, de

la littérature et des arts. C'était une grande tâche que nous entreprenions : mais personne ne se présentait pour nous disputer cet honneur. Jeunes, obscurs, inexpérimentés, nous nous dîmes que si nous étions faibles, la vérité était forte, et nous commençâmes.

Nous trouvâmes dès l'abord une singulière consolation dans la communauté de nos travaux et de nos efforts. Inconnus les uns aux autres la veille, nous nous reconnûmes le lendemain pour frères. Nous avions pour la plupart commencé par le scepticisme, et nous n'étions revenus à la foi qu'après avoir parcouru ces voies stériles et douloureuses où tant de nos compagnons restaient engagés : aussi nos sympathies, nos vœux, nos espérances étaient-elles les mêmes. Pleins d'amour et de reconnaissance pour cette religion où nous avions rencontré la fin de nos angoisses, nous désirions ardemment de faire partager notre bonheur et notre paix à ceux-là surtout qui s'agitaient encore dans les ténèbres du doute. Comme nous comprenions toutes les erreurs, toutes les déviations du cœur et de l'intelligence, nous ressentions pour eux cette tendre compassion qu'inspirent les maux dont on a souffert; la tolérance et la charité nous étaient faciles envers ceux que nous avions à combattre. Nous promîmes à nous-mêmes et au public « d'apporter dans la carrière où nous « entrions un esprit où n'avait point fermenté le vieux « levain des haines de parti, de rester toujours étrangers « à cette polémique qui s'alimente de passions et qui ne « parle que par noms propres[1]. »

Nos lecteurs peuvent dire si nous avons tenu parole. Nos doctrines politiques n'étaient peut-être pas alors bien

1. Prospectus du *Correspondant*.

formulées : nous ne savions qu'une chose, c'était que nous aimions la royauté comme nos pères, et la liberté comme nos contemporains. L'étude, la discussion, l'amour de la vérité et du bien public, surtout l'application consciencieuse des vrais principes catholiques firent le reste; nos idées furent bientôt arrêtées sur les partis, les systèmes, les opinions qui se partageaient la France. La conformité la plus parfaite de cœur et d'esprit s'établit bien vite entre nous, et il nous semble que si le *Correspondant* a eu un mérite, ce fut cette harmonie, cette identité de pensées et de sentiments qui auraient pu faire croire qu'une seule plume l'écrivait : ses rédacteurs se sont éprouvés dans les circonstances les plus diverses, et toujours ils ont jugé et senti de même. Qu'on nous pardonne de parler d'une union qui fait le bonheur et la consolation de notre vie, et qui ne cessera point, nous osons le dire, parce qu'elle a une source plus relevée que des sympathies passagères ou une alliance d'ambitions et d'intérêts humains. D'ailleurs, cette unité dans une école où il n'y a pas de maître, n'est-elle pas un témoignage éclatant de la force de ce lien religieux qui, au milieu des dissensions et de l'anarchie du siècle, fait que les catholiques s'entendent tout de suite, par cela seul qu'ils sont catholiques, et fondent, non sur des haines et des passions communes, mais sur un amour commun de la justice et de la vérité, une société où nulle dissidence ne pénètre.

Lorsque nous élevâmes la voix, la cause catholique était bien loin d'être populaire, et d'imprudents amis l'avaient compromise. Une conversion de la France avait été tentée sous le ministère Villèle; mais au lieu d'attaquer corps à corps l'esprit du siècle et de le terrasser à la face des peuples, on avait trouvé plus court de faire alliance

avec le pouvoir, et de faire servir aux intérêts de la religion les moyens d'influence qu'il avait entre les mains : c'est ce qu'on appela dans le temps *congréganisme* et *jésuitisme*. On sait comment toutes ces intrigues, aussi innocentes que maladroites pour la plupart, devinrent, sous la plume de M. de Montlosier, une abominable conspiration pour asservir la France aux jésuites, et comment la Presse éveilla partout des terreurs et des haines qui ne sont pas encore effacées. La chute de M. de Villèle amena naturellement une réaction contre le clergé : les ordonnances du 16 juin fermèrent les petits séminaires et les colléges de jésuites, auxquels leurs protecteurs n'avaient pas même su donner une existence légale, ce qui commença à faire comprendre aux hommes religieux qu'il valait mieux chercher ses garanties dans les lois que dans les hommes. Ces établissements ayant été fermés en vertu du monopole universitaire, les catholiques réclamaient vivement la liberté d'éducation. Ce fut aussi le cri que nous poussâmes en naissant ; mais, portant nos regards plus loin que la plupart de ceux qui le répétaient, nous demandâmes d'emblée l'indépendance de l'Église et sa séparation d'avec l'État.

Qu'on nous excuse si nous nous étendons un peu sur ce temps ; mais ce n'est pas sans quelque orgueil que nous nous voyons, dès les premières pages de ce recueil, réclamant, sous un roi pieux, sous une dynastie connue par son attachement à la religion, dans un moment où nos amis, après tout, avaient encore une part considérable dans le gouvernement, tout ce que nous demandons à la révolution de juillet et à la monarchie qui en est sortie. C'est qu'alors comme aujourd'hui la société nous préoccupait plus que le pouvoir. Frappés de l'anarchie incurable

qui régnait dans les esprits, frappés aussi de l'impuissance du pouvoir pour les ramener à des croyances communes, nous en avions conclu que le remède était ailleurs. « La « question du moment, disions-nous, c'est la régénération « catholique, qui ne peut se faire que par l'intelligence, « et par conséquent par le combat, c'est-à-dire par la « liberté[1]. »

Aussi la liberté avait-elle dès lors tout notre amour : nous demandions, non pour nous seulement, mais pour tout le monde, liberté de conscience, liberté de la presse, liberté d'enseignement, liberté d'association[2]. Nous nous unissions de cœur aux luttes que soutenaient nos frères de Belgique et d'Irlande[3]. L'histoire nous montrait la société chrétienne formée lentement au milieu des luttes et des traverses par l'action spontanée de convictions individuelles, par les travaux infatigables d'un prosélytisme ardent; elle était née de la foi et du zèle de quelques fidèles, non issue d'un décret impérial. Nous croyions qu'elle ne pouvait se régénérer que par les moyens qui l'avaient établie. Citons quelques phrases de nos premiers articles : peut-être ces idées sont-elles devenues *lieux communs;* mais leur mérite est dans leur date : « La « Charte proclame de la manière la moins équivoque, non « pas l'indifférence, mais l'incompétence de l'État en « matière de doctrines.... Elle a dû se borner à régulari- « ser la lutte, laissant le reste au temps et à la Providence. « L'avenir de la religion n'appartient qu'à Dieu et au « sacerdoce...[4]. »

1. *Correspondant*, t. I, p. 179.
2. Tome I, p. 180.
3. Tome I, p. 12, 342, 374
4. Tome I, p. 26.

Et ailleurs : « Ce qu'il y a de vital dans la Charte con-
« siste moins dans les formes politiques déterminées que « dans les principes de liberté religieuse et de liberté individuelle... La liberté ne peut profiter qu'à nous, puis« que seuls nous avons quelque chose à fonder, quelques « doctrines à faire prévaloir... Essayons donc de la liberté, « non plus comme d'un principe de dissolution sociale et « intellectuelle, mais comme d'un moyen de reconstituer « par la force vitale de la religion et de la vérité une so« ciété où, pendant la durée de l'état actuel des choses, la « mission du pouvoir ne peut être qu'une mission de po« lice, etc. [1]. » Ces principes, que méconnaissaient et le pouvoir et le libéralisme d'alors, nous sommes encore obligés de les crier, et de les crier en vain, aux gouvernants d'aujourd'hui : peut-être qu'à force de changer, il se trouvera enfin quelqu'un qui les comprenne.

Tout en demandant l'affranchissement de la religion et de l'intelligence, nous suivions avec un soin scrupuleux le mouvement philosophique et littéraire ; nous examinions, nous combattions sans relâche tous les systèmes de l'école doctrinaire. Tantôt un savant magistrat, unissant ses efforts aux nôtres, en rassemblait en un faisceau les axiomes métaphysiques pour les détruire par ce seul rapprochement[2] ; tantôt nous nous mesurions avec un célèbre historien, et nous forcions ses savantes recherches et son analyse si judicieuse à rendre un témoignage involontaire en faveur des doctrines catholiques [3].

Tel était en effet le caractère de l'école éclectique, qu'elle fournissait à ses adversaires presque toutes leurs armes.

1. *Correspondant*, tome I, p. 167.
2. *Des Doctrines du Globe*, t. I, p. 18, 34, 70, 104, etc.
3. *Du Cours de M. Guizot*, t, I, p. 3, 42, 85, etc.

Après avoir abjuré les doctrines du dix-huitième siècle, son matérialisme, sa haine aveugle du passé, ses fureurs irreligieuses, elle ne voulait pourtant pas pousser jusqu'au christianisme, et s'arrêtait dans un juste milieu sans couleur, dans un spiritualisme vague et indécis au bout duquel se trouvait le doute. Son mérite principal était la critique, et, sous ce rapport, elle a rendu de vrais services en soumettant à une révision sévère les décisions du siècle dernier : mais elle a été impuissante jusqu'au ridicule toutes les fois qu'elle a voulu fonder, créer, dogmatiser. Et pourtant elle avait un symbole auquel elle promettait l'avenir, elle croyait porter dans son sein une religion nouvelle. Où est aujourd'hui son symbole, où est sa religion, où est sa philosophie? Tout s'est évanoui, tout s'est dissipé, tout est tombé dans un oubli profond : ce catholicisme, qu'ils disaient mort, a vu passer ceux-là comme tous les autres, et il est resté debout; il a même donné, ce nous semble, quelques signes de vie, ne fût-ce qu'en Belgique et en Pologne.

Mais ce n'était pas assez pour nous de combattre l'éclectisme : il fallait nous jeter dans le mouvement général pour seconder sa gravitation vers le catholicisme, essayer de retrouver dans toutes les sciences nos titres perdus, et de disposer les immenses matériaux que l'érudition moderne avait accumulés de toutes parts, sans savoir au profit de qui elle travaillait. Encouragés par la bienveillance qui avait accueilli nos premiers efforts, nous nous préparions à des travaux plus importants par des études plus sérieuses et plus profondes, nous espérions forcer le siècle à faire quelque attention à nous, lorsque l'ordonnance du 8 août 1829 éclata comme un coup de tonnerre, et appela tout le monde au combat. Il s'agissait bien désormais de

philosophie et d'histoire quand la monarchie mettait sa fortune et celle de la France sur un seul enjeu, quand les partis commençaient une lutte qui ne pouvait être longue et au bout de laquelle était un bouleversement social. La politique, qui jusque là n'avait été pour nous qu'un objet secondaire, dut prendre la première place dans notre recueil comme partout.

Or, l'avénement de M. de Polignac au pouvoir nous avait consternés : nous avions reconnu en lui le précurseur et l'instrument d'une révolution inévitable. La monarchie se trouvait forcée de rompre tôt ou tard avec la liberté, et nous savions bien que la liberté était la plus forte. D'ailleurs, la mission des Bourbons nous paraissait être, non pas de ressusciter le pouvoir absolu, mais au contraire, de restaurer sous une forme nouvelle les vieilles franchises nationales, de modérer et de régulariser le mouvement qui s'en allait détruisant pièce à pièce un mécanisme gouvernemental créé et perfectionné par tous les despotismes : nous les voyions avec terreur méconnaître cette mission. Nous connaissions trop bien le libéralisme pour attendre de lui la liberté : c'était du vieux parti monarchique, mieux éclairé sur les véritables intérêts du pays que nous espérions l'obtenir ; et, sous ce rapport, le ministère de M. de Martignac dont nous prisions peu les vertus politiques, et dont nous attaquions souvent les actes, nous avait donné de l'espérance, parce que, d'une part, les révolutionnaires s'étaient divisés, et que, d'autre part, les royalistes étaient revenus à des idées de liberté soutenues par eux en 1815, mais que sept années de pouvoir leur avaient fait oublier.

A la fin de la session de 1829, nous avions signalé avec joie et la décomposition du parti libéral, et le mouvement

qui s'opérait sur les bancs de la droite dans le sens de nos doctrines. Mais le ministère du 8 août ralliait tous les libéraux, en même temps qu'il mettait la dissension parmi les royalistes, et arrêtant une tendance encore faible et incertaine, forçait la plupart d'entre eux à se rejeter à la suite du monarque dans les voies de l'absolutisme et des coups d'État. Tant il est vrai que la Providence ne permet que bien rarement cette transition douce et insensible d'un ordre social à un autre ordre social que rêvait notre espoir; tant il semble que ces sortes de transformations ne puissent s'accomplir qu'au milieu des bouleversements et des tempêtes !

Notre position était bien pénible et notre langage bien difficile : il ne nous appartenait pas de nous unir aux perfides et violentes attaques dirigées contre le choix du roi, et, d'un autre côté, nous étions bien loin de partager l'aveugle confiance de quelques-uns de nos amis. Il ne nous restait qu'à proclamer de nouveau les principes de liberté que nous avions mis en avant à une autre époque, au risque d'être traités de niais et de défectionnaires; puis, lorsque les terribles questions du pouvoir constituant et de l'article 14 furent abordées, à signaler au pouvoir avec franchise et mesure les dangers qui étaient devant lui et les moyens de les conjurer. Les conseils que nous seuls adressions à tout le monde au milieu du bruit que faisait la presse eurent le sort des prédictions de Cassandre : mais enfin ils sont là pour constater que nous avions bien jugé et les dispositions de la France et la force respective des partis. Citons quelques passages d'un article où nous traitions la question publiquement soulevée de l'opportunité d'un changement de dynastie. A ceux qui nous proposaient pour modèle la révolution aristocratique de 1688, nous demandions où ils voyaient en France quelque chose

de semblable « à ce corps de noblesse, propriétaire à peu près de tout le pays, qui dirigeait et maîtrisait à son gré les mouvements populaires. Il ferait beau voir nos chambres entreprendre cette tâche. Si les prédictions des écrivains du *National* s'accomplissaient, sans doute que leur Guillaume, quel qu'il fût, de quelque part qu'il vînt, inscrirait aussi sur son étendard : *Je maintiendrai*, mais pourrait-il maintenir? Où serait pour cela son point d'appui. Roi de la démocratie, il lui faudrait obéir à tous ses commandements ; et la démocratie souveraine, c'est une force capricieuse et changeante, c'est une volonté aveugle et passionnée essentiellement incapable de suite et de consistance ; c'est un enfant mutin à qui il faut chaque jour de nouveaux jouets à briser. »

« Vous promettez de conserver une chambre des pairs, vous nous avez dit pourquoi vous laisseriez une place à l'aristocratie : maisqui êtes-vous pour faire entendre raison à votre parti, pour calmer ses haines, ses passions, ses jalousies? Prend-il la peine de cacher son aversion pour toute supériorité, tout privilége? n'a-t-il pas eu soin de nous dire plus d'une fois qu'une chambre haute était un hors-d'œuvre, une anomalie dans notre état social ? Et vous croyez que votre logique triompherait de ses répugnances?... Une chambre unique, voilà ce qu'il réclamerait et ce qu'il obtiendrait bientôt. Or, parmi vos tribuns, il y en aurait que le nom de roi choquerait, il y en aurait d'autres qu'exalterait l'idée d'attirer sur leur patrie toutes les armées de l'Europe dans la folle confiance où ils seraient de voir recommencer les triomphes de 1793. Dans les temps de révolution, ce sont les violents, les exagérés, les niveleurs auxquels reste la victoire, cela s'est toujours vu et se verra toujours. La force des choses, celle

des mœurs, celle des passions nous mènerait donc à la république, puis à la guerre contre l'Europe, puis à la domination étrangère et au démembrement en cas de revers, ou au despotisme militaire en cas de triomphe. »

« Il est possible, ajoutions-nous, qu'il n'y ait pas chez nous assez d'enthousiasme, assez d'énergie pour fournir à une guerre civile : mais pour des complots, des trames, des essais de soulèvement, il y en aurait sans cesse. Le nouveau gouvernement serait forcé, quoi qu'il en eût, d'entrer dans la carrière des persécutions et de livrer ses ennemis à la tyrannie du parti vainqueur. Qui peut douter qu'un querelle religieuse ne vînt bientôt compliquer la querelle politique...... On peut être sûr qu'il y aurait des essais tentés pour constituer je ne sais quelle église nationale, séparée du centre de l'unité, humble esclave du pouvoir, mais sans influence sur l'esprit des peuples. La ruse, la violence seraient employées tour à tour contre les catholiques. Si ceux-ci ne se sentaient pas assez forts, assez compactes pour renverser à eux tout seuls un gouvernement illégitime et tyrannique, ils s'uniraient pour cela aux républicains purs ; et que pourrait un roi de la veille appuyé sur quelques ambitieux et sur quelques légistes contre le dévouement royaliste et l'amour de l'anarchie, l'enthousiasme religieux et l'exaltation démocratique, contre toutes les doctrines opposées, contre toutes les passions contraires? S'il y a une chose évidente pour quiconque connaît l'état de ce pays, c'est qu'un usurpateur serait usé en bien peu d'années, peut-être même en quelques mois, et alors commencerait une tempête comme celle que le Dante a décrite, etc. [1].

Au ministère, nous disions que la France voulait à la

1. Tome I, n. 51.

fois et la monarchie légitime et les libertés consacrées par la Charte, que ses ennemis n'auraient aucune prise sur la nation s'ils ne lui persuadaient que la Charte était menacée. « Retranché dans la légalité comme dans une position inattaquable, qu'il essuie les attaques de la presse et de la tribune avec ce courage calme et impassible, avec ce sang-froid qui est la première qualité de l'homme d'État, et tout se bornera à des paroles. Si l'on osait aller plus loin, tous les avantages seraient de son côté; il aurait pour lui la France entière. Alors seulement il pourrait employer la force pour se défendre : dans tout autre cas, elle pourrait maintenir un ordre passager, mais elle ne tiendrait pas longtemps contre le torrent des mœurs et des opinions. C'est de la conduite des ministres, c'est de celle des royalistes que dépend aujourd'hui l'avenir de la France. »

Et ailleurs : « Si ce qu'à Dieu ne plaise, un combat est inévitable, l'essentiel est d'avoir la nation pour soi, et pour cela il ne faut pas être l'agresseur. Sans doute que le salut du peuple est la loi suprême, sans doute, qu'il justifie toutes les mesures, mais encore faut-il être sûr de son fait. Si l'on se trompe, si, au lieu de prévenir une révolution, on en donne en quelque sorte le signal, etc. »

Enfin, aux centres qui formaient la majorité de la chambre des députés, nous demandions de prendre garde « que leurs coups ne portassent plus loin que le ministère, de ne pas servir de marchepied aux hommes de la gauche, d'abjurer leurs ressentiments, de renoncer à leurs prétentions actuelles au pouvoir, de se ranger parmi les défenseurs non du ministère, mais de la royauté, puisque l'audace des factions s'attaquait à elle. »

Mais à mesure que les choses marchaient, nous perdions tout espoir de conciliation. L'idée d'une fatalité invincible nous obsédait par moments : « Malgré la tendance « des esprits au repos, disions-nous, on dirait que la « France est emportée violemment et comme par une vo- « lonté plus puissante que la sienne vers une carrière de « révolutions : on dirait un abîme que chacun entrevoit « et voudrait éviter, et il semble entendre une voix qui « dit à la France : *Marche! marche*[1]! » Nous prenions encore quelquefois la parole pour repousser des conseils insensés, pour gémir sur cette adresse, votée par tant d'amis de la dynastie, et où la susceptibilité du roi était si imprudemment heurtée, pour adjurer les électeurs des centres d'envoyer une majorité royaliste et de prévenir à tout prix une collision fatale, pour supplier les évêques de France de ne pas lier les destinées de la religion à celles d'un ministère ; mais le plus souvent nous nous taisions.

Nous revenions à nos études, nous parlions de philosophie et d'histoire ; nous écoutions les hymnes mélodieux de Lamartine, ou les accents mélancoliques de l'auteur des *Consolations;* surtout nous cherchions un refuge dans la primitive Église : nous admirions les merveilles de la naissance du christianisme ; puis, nous lançant dans un avenir lointain, nous assistions, par la pensée, au grand spectacle de sa régénération[2]. Mais nous portions dans tous ces travaux un esprit abattu et un cœur oppressé : la catastrophe qui s'approchait pesait sur nous de tout son poids. Nous nous sentions dans cette atmosphère lourde, étouffante qui précède

1. Tome II, p. 49.
2. Tome II, n. 3.

un orage, jusqu'au moment où la nue se déchire et laisse passage à la foudre.

Enfin, le jour des tempêtes se leva : l'élément populaire fut déchaîné, et notre vieille monarchie brisée en un instant. Force nous fut de voir que le doigt de Dieu était là ; pourtant de cruelles angoisses, d'étranges perplexités nous saisirent. Où étaient nos devoirs ? Qu'avions-nous à faire ? Certes, si un appel eût été fait à notre fidélité, il ne nous eût pas trouvé sourds ; si, lorsque les vainqueurs eurent repoussé le gage de paix et d'union que leur apportait un enfant, une Vendée nouvelle se fût levée pour protester, elle aussi, en faveur des lois, nous n'eussions pas été les derniers à nous ranger sous ses étendards ; mais un vertige surnaturel s'était emparé des chefs ; une morne stupeur avait glacé les soldats. Tout courbait la tête comme sous un jugement d'en haut, et l'on vit trois générations de rois traverser à pas lents la France atterrée, et gagner à petites journées la terre de l'exil, sans que rien se fût ému sur leur passage, sans qu'une seule voix leur eût crié : Venez combattre et mourir avec nous.

Nous nous demandâmes s'il n'y avait pas en effet jugement de Dieu, et si nous ne pouvions pas accepter le *fait*, plier sous la loi des circonstances en conservant intacte la virginité de notre âme ; si, nous ne pouvions voir dans la force des choses un arrêt du ciel qui substituait de nouveaux devoirs à nos anciennes obligations. Certes, nous ne songions pas à faire alliance avec le parti vainqueur : nous n'aimions pas ses hommes, et nous savions tout ce qu'il y avait de funeste et d'insensé dans ses doctrines. Si l'œuvre de destruction était de Dieu, le reste était de l'homme, le reste était faux, illégitime, misérable.

Nous méditâmes longtemps devant Dieu sur toutes ces choses, et il nous souvint d'une belle allégorie antique, d'Énée au milieu du sac de Troie, ne demandant dans son désespoir qu'à mourir sur un monceau d'ennemis immolés ; mais sa mère lui apparaît brillante de clartés, et vient rendre le calme et la résignation à son âme, en lui montrant les dieux là où il croyait voir les hommes : « N'accuse ni Pâris ni la funeste beauté d'Hélène, lui dit-elle, les dieux ont tout fait. »

Divûm, inclementia divûm
Has evertit opes, sternitque a culmine Trojam.

Le voile qui couvrait ses yeux est levé : il aperçoit Neptune sapant les murailles de son trident, Junon excitant les Grecs au carnage du haut de la porte Scée, Pallas versant la terreur de son égide sur les Troyens, Jupiter lui-même animant l'ardeur, réparant les forces des destructeurs d'Ilion.

Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ
Numina.

Et nous aussi, nous vîmes que c'en était fait, et que, comme le fils d'Anchise, nous n'avions plus qu'à sauver les dieux de nos ancêtres et le feu éternel de Vesta, qu'à préserver le catholicisme, base nécessaire de la société à venir comme de le société antique. Les derniers débris de l'ordre politique de nos pères venaient de tomber en poussière ; l'ordre nouveau, improvisé sans que le ciel eût été appelé au conseil, était visiblement frappé d'impuissance et de stérilité : la France nous apparut comme un temple vide d'où les dieux se sont retirés. Mais nous avions ap-

pris à considérer au flambeau de la foi les choses de la terre, à ne pas concentrer nos affections dans des institutions qui naissent et qui meurent; à rester attachés uniquement à la vérité, à la justice, lois éternelles que le flot du temps ne peut emporter. S'il était permis d'espérer que le lys exilé serait un jour rappelé par les peuples pour briller, comme un pieux souvenir des ancêtres, sur le fronton de l'édifice de l'avenir, il fallait auparavant bâtir cet édifice, dont les fondements n'étaient pas même creusés : œuvre longue, lente, difficile, cimentée de nos sueurs, de nos larmes, peut-être de notre sang.

Le ciel s'étant déclaré, comme parle Bossuet, nous donnâmes de pieuses larmes à d'augustes infortunes; puis nous nous rappelâmes une phrase de l'Évangile qui résume dans sa simplicité profonde toutes les lois de l'ordre social, et hors de laquelle les peuples s'agiteront en vain pour trouver dans des combinaisons infinies la stabilité et le bonheur : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et la justice ; le reste vous sera donné par surcroît.* Nous prîmes position comme *catholiques*, rien que catholiques : nous jurâmes de sacrifier aux intérêts de la religion, seul espoir de la patrie et de l'humanité, affections, préjugés, antipathies, ressentiments.

Notre profession de foi fut courte et claire; elle parut avant la Charte de 1830, lorsqu'il n'y avait encore de loi que la victoire, lorsque personne ne savait encore ce qu'il devait vouloir et demander : « Du gouvernement quel qu'il soit, disions-nous, nous exigerons strictement, tant comme Français que comme catholiques, toutes les garanties qui nous sont nécessaires, et spécialement la liberté des cultes, celle de l'enseignement et celle de la presse.

Notre première bien, ce sont nos croyances religieuses, et la religion vit de liberté. Le temps du triomphe de nos doctrines est encore éloigné : nous entrons dans la carrière des expériences; elles seront longues et probablement dures, mais il en faut pour tout le monde, pour nos anciens amis comme pour nos anciens adversaires... Si un ordre permanent doit s'établir, il sortira de l'alliance définitive de la religion et de la liberté. Travaillons donc avec courage, dussent nos intentions être méconnues et nos pensées mal comprises : travaillons dans ce chaos à séparer la lumière des ténèbres, quand nos neveux seuls devraient profiter de nos efforts, etc.[1] » Dès le numéro suivant, traçant avec plus de détail notre plan de campagne, nous demandions l'abolition du concordat, l'élection des évêques, la libre communication avec Rome, l'émancipation de la discipline et de l'enseignement ecclésiastique, tout ce que réclament aujourd'hui partout les catholiques.

Comprenant notre mission comme une mission d'avenir, non de présent, nous n'avons pris pour appui aucun parti, aucun système déjà existant : car ce qui fait que la société s'en va, c'est que ces systèmes sont usés, c'est que ces partis sont sans force. Nous avons travaillé et nous travaillerons, tant qu'il nous restera une voix pour parler et une plume pour écrire, à la formation d'un parti catholique; mais nous avons cru en trouver plus spécialement les éléments dans l'ancien parti royaliste qui forme, après tout, ce qu'il y a de plus moral, de plus honorable et de plus éclairé dans la nation. C'est pour cela que nous lui avons beaucoup parlé pour le prier de substituer à un

1. Tome III, p. 338, numéro du 6 août.

dévouement monarchique, qui, selon nous, ne peut avoir d'objet actuel, le dévouement aux intérêts de la religion inséparables de ceux du pays. C'est surtout pour arracher toutes ces libertés positives qu'il faut à l'Église, que nous les avons si souvent suppliés de ne pas reculer devant un serment, qui n'engageait à rien à quoi un homme sage et un chrétien ne dût se tenir pour engagé sans lui, c'est-à-dire au respect de l'ordre extérieur, à une soumission conditionnelle aux pouvoirs de fait [1].

Plus jaloux de leur être utile que de leur plaire, nous avons combattu des espérances qui nous semblaient mal fondées et par conséquent dangereuses ; nous avons essayé de leur prouver que la légitimité leur fût-elle rendue aujourd'hui, la position ne serait pas tenable pour elle; qu'une restauration sociale devait précéder la restauration politique pour rendre celle-ci efficace et durable; enfin, que pour ramener à eux les esprits, il fallait qu'ils abjurassent généreusement tout intérêt de parti ou de classe pour prendre en main les intérêts généraux, ceux de l'ordre contre les anarchistes, ceux de la liberté contre le pouvoir, ceux de la France contre l'étranger, ceux de la religion contre tout le monde. « Faites-vous les hommes du pays, leur avons-nous dit, avec le même dévouement que vous étiez les hommes du pouvoir : que tous les faibles, tous les opprimés trouvent en vous des défenseurs. Combattez pour affranchir l'Église et pour émanciper les communes, pour la presse comme pour l'enseignement, pour dégrever l'agriculture comme pour soulager l'industrie, etc. [2]. » Et ailleurs : « Ceci n'est pas de conseil seu-

1. Voir tome II, p. 404 et *passim*.
2. Tome III, p. 154.

lement, c'est de devoir. Le chrétien n'est pas un être inactif, étranger à la société au milieu de laquelle la main de Dieu l'a placé... Le Seigneur a préservé des villes coupables en vue d'un petit nombre de justes : qu'eût-il fait s'ils en étaient sortis? Il faut souffrir, il faut agir, il faut veiller pour la société et avec elle.... [1]. »

Nous aurions vivement désiré que ces considérations déterminassent les anciens royalistes à se rendre aux élections, à envoyer à la chambre quelques-uns des leurs pour sommer le libéralisme de tenir ses promesses, et proclamer à une tribune d'où la voix retentit dans toute la France les idées généreuses et patriotiques auxquelles tous se rallient successivement. Quelques discours auraient fait sur le pays un bien autre effet que des articles de journaux, qui ne sont guère lus par le parti contraire, et dont les rédacteurs anonymes ou inconnus ne peuvent pas communiquer beaucoup d'autorité à leurs paroles. Nous pouvons voir aujourd'hui quelle position noble et désintéressée nos amis auraient pu prendre au milieu de ces vides et interminables querelles du juste milieu et de l'extrême gauche : leur présence eût-elle, comme on l'a dit, rallié tous les hommes de la révolution, il eût été beau de leur faire renier, à la face de la France, cette liberté, objet de leur culte hypocrite, et de détromper solennellement le pays sur eux et sur soi. Tel n'est pas le parti qu'on a pris; on a pensé qu'en laissant aux prises les hommes de la résistance et ceux du mouvement, leurs dissensions et leur incapacité frapperaient tellement la nation qu'elle se repentirait de ce qu'elle a fait ou laissé faire, et, fatigué de ses gouvernants et de ses tribuns, irait

1. Tome III, p. 42.

se mettre à la discrétion des royalistes. Pour nous, nous ne croyons pas qu'on en soit là à beaucoup près, et nous craignons que la faiblesse du gouvernement ne trompe sur la force de la révolution qui en a encore assez pour fournir une longue carrière. Nous voudrions nous tromper : mais déjà une fois l'on a cru à un revirement de l'opinion en faveur de la légitimité, et le lendemain du jour où nous avertissions les royalistes de ne pas se fier à des apparences trompeuses, où nous leur disions qu'une tentative de leur part « mettrait à l'instant le pouvoir et la force « entre les mains des démagogues et de la populace, et « amènerait une dictature révolutionnaire qui les écra- « serait facilement, qu'une espèce de rage s'emparerait « du peuple, etc. [1], » une simple imprudence appelait sur Germain-l'Auxerrois et sur l'archevêché les fureurs sacriléges de la multitude, et provoquait la destruction des croix, à cause de je ne sais quelle apparence de fleurs de lys dont une haine aveugle avait cru les voir surmontées. Aujourd'hui, comme alors, nous pensons que « rien n'est encore prêt pour un retour à l'ordre, « et que, quelque illusion que puissent faire la vitesse « des événements et la promptitude des esprits, il n'y « a rien à attendre que de l'action lente, mais sûre, du « temps. »

Si notre franchise a déplu aux royalistes, si quelquefois nous avons cru devoir leur dire des vérités un peu dures dans la confiance où nous étions que l'accent d'une voix amie ne pouvait être méconnaissable, ils ont pu voir qu'au moins nous ne les avons pas reniés pour frères lorsqu'ils ont été opprimés. Personne n'a flétri avec plus

1. Tome III, p. 370.

d'indignation que nous d'ignobles persécutions, personne n'a exhorté plus vivement à la résistance légale contre toute mesure arbitraire. Une explosion de colère à l'occasion des visites domiciliaires nous a presque appelés sur les bancs de la cour d'assises. Des magistrats éclairés ont compris combien il serait honteux de nous traîner devant un jury pour avoir protesté au nom des lois violées, de la liberté outragée, de tous les droits de citoyens foulés aux pieds; mais s'ils nous ont épargné un procès dont nous eussions été glorieux, au moins avons-nous montré qu'il n'y avait dans notre modération habituelle ni crainte ni faiblesse.

Hors l'action que nous avons cherché à exercer sur les hommes religieux et le clergé, notre politique dut se borner à être purement critique; non que nous nous désintéressions facilement des destinées de la patrie; mais parce que nous n'aurions eu aucune chance pour nous faire écouter par les hommes du pouvoir, quand nous eussions indiqué les meilleurs remèdes aux maux du pays. Placés en dehors des systèmes qui se disputent la direction des affaires, nous avons essayé d'en tirer, pour nous et nos lecteurs, des enseignements utiles sur l'état réel de la France, sur ses besoins véritables, sur les causes qui empêchent la société de se rasseoir et sur les moyens à prendre pour le rétablissement de l'ordre dans telle ou telle position donnée. Il n'est pas une question que nous n'ayons étudiée avec autant de conscience, discutée avec autant d'impartialité que si nous eussions été chargés de la résoudre, et il nous semble que le *Correspondant* a offert depuis un an un tableau assez fidèle et assez complet de la politique intérieure et extérieure.

Si l'on a trouvé souvent dans nos paroles quelque chose de mélancolique et d'abattu, c'est que nous nous sentions poursuivis par l'idée que tout ce qu'on fait n'est que provisoire, qu'il n'y a là ni vie ni avenir, que toute cette législation sera refaite cent fois avant d'être bien faite. Puis nous n'avons jamais vu dans la paix, toute désirée qu'elle soit par tous les cabinets, parce que tous y sont intéressés, qu'une trêve plus ou moins longue ; nous avons toujours cru que les journées de juillet avaient été le signal d'une révolution, non plus française seulement, mais européenne, que, malgré tous les plans des habiles et tous leurs efforts pour retarder une fatale explosion, l'anarchie et la guerre feraient de nouveau tourbillonner les peuples comme la poussière qu'emporte un vent d'orage : dût-on nous traiter de rêveurs mystiques, il nous a semblé reconnaître à des signes certains que nous avançons vers cette ère de l'unité religieuse que le comte de Maistre saluait de loin, et qu'une grande expiation préalable entrait dans le plan de la Providence. Mais nous avons dit, nous dirons encore aux chrétiens d'espérer : « car de plus grands spectacles nous attendent. Le « chaos s'avance; mais c'est le chaos « qui précède la création. Votre âme est triste jusqu'à la « mort. Mais n'est-il pas écrit qu'il fallait que le fils « de l'homme souffrît pour que le monde fût sauvé?... « Et d'ailleurs, ne faut-il pas que notre égoïsme soit « châtié, que notre mollesse soit broyée par les évé- « nements jusqu'à ce que le courage et le dévoue- « ment nous reviennent? Ne nous abandonnons pas « nous-mêmes. Sachons vivre pour préparer l'avenir. « Mourons, s'il le faut, pour le mériter à d'autres. « Mais surtout ne désespérons pas de Dieu : car tout

« ce qui nous afflige et nous épouvante passera : *Aliquis* « *providet*[1]. »

Et maintenant que nous avons rendu compte de ce que nous avons fait, il faut dire ce que nous nous proposons de faire. Depuis longtemps nous étions frappés des inconvénients de notre mode de publication. Comme journal religieux et philosophique, nous paraissions trop souvent pour pouvoir étudier et traiter à fond de vastes questions qu'il fallait nous contenter d'effleurer : comme journal politique, nous revenions trop rarement pour satisfaire à cette curiosité impatiente, si naturelle dans des temps où tout est en suspens. Le public veut avant tout des nouvelles fraîches; il lui faut chaque matin des lettres de Pologne, de Belgique, d'Angleterre, d'Italie, des arrestations, des procès, des émeutes, le tout assaisonné d'une polémique vive, mordante, passionnée. Mais de graves réflexions, des jugements tranquilles et impartiaux sur ce qui s'est fait la veille, des vues providentielles sur la société, tout cela est bon dans un temps de calme et de paix, mais bien froid et bien pâle au milieu de l'émotion universelle. On le supporterait dans un livre qu'on n'ouvre qu'à tête reposée, lorsqu'on se sent capable d'attention et de réflexion, mais d'une feuille on attend toute autre chose. Le public nous a signifié ce qu'il y avait de faux dans ce *juste-milieu* entre un journal et un livre. Depuis quelque temps nous avons perdu beaucoup d'abonnés : si nous attribuons leur retraite à la forme du *Correspondant*, c'est que, d'une part, il n'y a eu aucune altération dans nos doctrines et notre langage, et que, d'autre part, la rédaction, nous l'avouerons tout naï-

1. Tome IV, p. 36.

vement, nous semble avoir plutôt gagné que perdu. D'ailleurs des représentations fréquentes nous étaient adressées sur notre genre de périodicité : on nous pressait de faire de notre recueil ou un journal quotidien ou une Revue : nous avons cru devoir prendre ce dernier parti.

Que nous eussions rendu le *Correspondant* quotidien dans les premiers jours de la révolution, alors que les doctrines de la liberté civile et religieuse que nous prêchions n'avaient pas d'autre organe, il y aurait eu pour nous des chances de réussir et d'être utiles. Aussi l'eussions-nous fait à cette époque si nous avions pu suffire aux frais énormes que nécessite une pareille entreprise. Bientôt une voix éloquente vint défendre avec l'autorité du génie cette sainte cause du catholicisme dont nous étions les champions zélés, mais faibles et obscurs. L'*Avenir* parut et nous saluâmes sa naissance d'un cri de joie. Toutefois nous vîmes bientôt qu'il pouvait nous rester une place à côté de lui. Notre but était le même, l'émancipation de l'Église et la régénération de l'humanité : mais nos voies étaient différentes; nous ne nous adressions pas au même public : d'accord sur le fond des choses, nous avions d'autres antécédents, d'autres sympathies, d'autres répugnances. L'illustre écrivain qui, à toutes les époques, avait si énergiquement signalé les fausses routes où s'engageait la restauration, avait sans doute le droit d'être sévère pour ceux qui avaient fermé l'oreille à ses avertissements : nous n'avions pas ce droit, nous dont tout le mérite était peut-être d'avoir écouté à temps et médité ses fortes paroles. Comme nous l'avons dit plus haut, nous ne pouvions croire que le parti royaliste fût déshérité à jamais de sa part d'influence sur les destinées de la France, et notre but politique actuel était de le réconci-

lier, non avec le parti libéral où presque personne n'avait la tolérance et la justice ailleurs que sur les lèvres, mais avec les idées de liberté politique et religieuse, considérées comme base de la société future, et abstraction faite de ceux qui, les mettant en tête de leurs œuvres, ne cessaient de les défigurer ou de les faire mentir. Cette noble tâche, la presse royaliste l'a aujourd'hui acceptée, et des progrès immenses ont eu lieu depuis un an parmi nos anciens amis. Il n'est pas aujourd'hui un journal légitimiste, soit à Paris, soit dans les provinces, qui ne se soit placé sur le terrain de la liberté.

L'extension des droits électoraux à tout ce qui fait partie de la garde nationale, l'émancipation complète et la libre élection des administrations locales, l'affranchissement de l'éducation et du culte sont aujourd'hui des thèses populaires parmi ceux qu'on appelle encore *Carlistes*. La *Gazette de France* les soutient tous les jours avec un incontestable talent. Si la *Quotidienne* marche plus lentement dans cette voie, elle aussi repousse avec énergie, au nom des amis de Henri V comme au nom de sa mère, toute idée de restauration par une invasion étrangère. Partout le parti royaliste se pose comme vraiment *libéral*, vraiment *national*. *Tout pour la France, rien pour l'étranger et par l'étranger* [1], telle est la devise qu'il a choisie. Si ses principaux organes se trompent encore, selon nous, sur le moment où la France reviendra à eux, si des espérances trop précoces sur la conversion du pays les ont portés à éloigner encore ceux qu'ils dirigent des collèges électoraux, au moins sont-ils tous entrés dans ces voies nouvelles où nous les voulions, et où ils con-

1. *Quotidienne* du 27 août.

querront avec le temps une honorable popularité, surtout lorsqu'ils proclameront à la tribune, avec franchise et persévérance, les doctrines nouvelles que le malheur leur a faites. En tête de ce mouvement est aujourd'hui le *Courrier de l'Europe*, qui seul avec quelques feuilles de province a persisté courageusement à pousser les royalistes aux élections. Nous serions ingrats de ne pas parler d'un journal qui nous a toujours donné les marques d'une sympathie toute fraternelle; qui, d'ailleurs, comprend comme nous le rôle du catholicisme dans ce qui se prépare, et perçoit plus distinctement que les autres la nécessité de donner une base religieuse à la régénération politique. En exposant ce grand mouvement qui s'opère parmi les honnêtes gens sur tous les points du royaume, nous avons assez dit qu'un journal quotidien de plus, un intermédiaire entre le *Courrier de l'Europe* et l'*Avenir*, serait à peu près inutile aujourd'hui.

Il n'en est pas de même d'une Revue : ce genre de publication si important en Angleterre, où la *Revue d'Édimbourg*, celle de *Westminster*, etc., etc, ont une bien autre prépondérance que celle des feuilles quotidiennes, n'existe pas en France, où les recueils, souvent fort instructifs, qui portent ce nom, ne sont la plupart du temps que des mosaïques, des collections des matériaux hétérogènes, qu'aucune pensée une, qu'aucune vue, qu'aucun but ne lie et n'amalgame.

Le plan et l'idée dominante de la *Revue européenne* seront exposés dans le prospectus et dans un article qui servira d'introduction : qu'il nous suffise de dire ici qu'elle réfléchira, autant que nos forces pourront y suffire, cette marche solennelle, non de la France seulement, mais de la chrétienté tout entière, vers des

destinées nouvelles. « S'il ne se fait pas une révolution « morale en Europe, disait en 1796 M. de Maistre, si l'esprit « religieux n'est pas renforcé dans cette partie du monde, « le lien social est dissous. On ne peut rien deviner, et il « faut s'attendre à tout. Mais s'il se fait un changement « heureux sur ce point, ou il n'y a plus d'analogie, plus « d'induction, plus d'art de conjecturer, ou c'est la France « qui est appelée à le produire. » Pénétrés de cette haute mission des catholiques français, pénétrés aussi de cette belle pensée de M. de La Mennais « qu'ils forment l'avant-garde de l'humanité marchant à la conquête de l'avenir, » nous voulons saluer de loin, et montrer à nos frères, pour fortifier leur courage dans leur marche à travers les déserts qui leur restent encore à traverser, cette terre promise, cette Jérusalem nouvelle qu'ont pressentie d'avance les grands esprits de cet âge, comme ces sommets neigeux qu'illuminent déjà les rayons du soleil, lorsque des ténèbres profondes couvrent encore les vallées. *Italiam! Italiam!* crierons-nous sans cesse. « Espérons, disions-nous « il y a deux ans, quand même nous verrions encore no« tre patrie livrée aux tempêtes. Ce ne serait qu'un orage « passager, un moyen de la Providence pour amener plus « tôt la grande ère de l'unité religieuse. [1] » L'orage est venu, il commence à peine ; il sera long et terrible ; mais pour qui sait regarder, il ne fera que balayer tout ce qui ferait obstable à la reconstruction de l'*édifice auguste dont les plans sont visiblement arrêtés* [2]. Ces plans merveilleux que peut déjà apercevoir l'œil éclairé par la foi, nous essayerons de les décrire selon la mesure de nos forces. En

1. Tome II, n. 3.
2 De Maistre.

France, en Allemagne, en Angleterre, partout se fait un travail intérieur, partout s'opère dans les esprits élevés cette alliance de la science et de la foi, de l'ordre et de la liberté qui se consommera plus tard dans la société sous les auspices de la mère des Églises. Le protestantisme est mort, le matérialisme est mort, l'éclectisme s'est évaporé, le vieux libéralisme se meurt, le royalisme se transforme; le catholicisme seul, aussi vivant, aussi immuable, aussi fécond qu'aux jours de sa jeunesse, s'apprête à recueillir dans son sein les peuples, son héritage. C'est cette magnifique préparation que nous voulons suivre et montrer dans la philosophie, dans la politique, dans les sciences, dans les arts, pour animer par ce spectacle ces catholiques et ce clergé français que Dieu appelle à de si hautes destinées, et dont les travaux, les vertus, les souffrances peuvent hâter beaucoup la régénération sociale.

En renonçant à ces discussions, à cette polémique qu'amenait chaque pas du gouvernement ou des chambres, chaque mouvement des partis, nous n'abjurons point la vie politique. Toutes les grandes questions constitutionnelles et sociales seront traitées par nous avec l'étendue et les développements que la forme du *Correspondant* interdisait. Trois ans de controverse, au milieu de tant de vicissitudes, nous ont donné quelque connaissance des partis, quelque expérience des hommes et des choses : nous nous efforcerons de suppléer à ce qui nous manque par l'étude et la méditation. Quelques-uns d'entre nous seront peut-être un jour appelés à la tribune nationale : ils sentent le besoin de se préparer par des travaux sérieux à représenter dignement leur cause en face de la France ; ils ont l'ambition, pourquoi la cacheraient-ils, d'apporter aussi leur pierre à l'édifice.

Nous parlions, il y a quelque temps, de ce bataillon de méthodistes appelé *parti des saints*, qui se rangeait à côté de Wilberforce dans le parlement britannique, également libre de toute opposition systématique et de toute approbation obligée ; dont la conscience décidait le vote, presque toujours connu d'avance, parce que, s'ils n'avaient point d'ambition, ils avaient des principes invariables comme la morale chrétienne[1]. Tel est le modèle que nous présentons à nos frères, et si nous osons nous-mêmes aspirer à prendre place parmi les mandataires de la cause catholique, le Ciel nous est témoin que ce n'est point par un vain désir de gloire humaine, mais uniquement pour que le spectacle de chrétiens, fidèles aux devoirs que ce grand nom leur impose, contraigne le siècle à rendre hommage à cette foi divine, lumière des simples et force des faibles.

Et maintenant il faut dire un dernier adieu, clore la dernière feuille de ce *Correspondant*, si longtemps confident de nos pensées et nos émotions, lien précieux entre nous et tant d'hommes de bien dont le cœur battait à tout ce qui faisait battre le nôtre. Quoique entrant dans une nouvelle carrière où nous espérons que leurs encouragements nous suivront, nous ne nous séparons pas sans douleur de cette œuvre de trois ans, espèce d'être moral en qui se résumaient et s'unissaient tous les sentiments qui remplissaient nos âmes : nous disons tristement comme le Tasse dans lord Byron :

My pleasant task is done,
My long-sustaining friend of many years ;

nous repassons ces années souvent si pleines d'amertume et d'angoisses, mais soutenues, consolées par le travail et

1. Tome IV, p. 162,

l'amitié, et ce souvenir nous est doux. Puisse-t-il l'être aussi pour ceux dont la bienveillance a encouragé nos efforts, et puisse le nom du *Correspondant* s'unir dans leur esprit sinon à l'idée de talent et d'éloquence, au moins à celles de conscience, de sincérité et d'amour du bien.

INTRODUCTION

A LA

REVUE EUROPÉENNE

(15 septembre 1831.)

Une des plus belles allégories de l'antiquité est la lutte que les chefs des peuples et les interprètes des dieux, héros et poëtes, étaient contraints de livrer à ce sphynx, jaloux dépositaire des lois primordiales de l'humanité et du mystère de ses destinées futures. Ne semble-t-il pas que cet être, dont l'image est restée aux déserts de Thèbes et de Memphis, comme un dernier symbole de toute cette civilisation ignorée, soit revenu s'asseoir sur les débris de nos sociétés croulantes pour en interroger les chefs et les guides? L'énigme de l'avenir devient chaque jour plus obscure et plus redoutable : et pourtant force est à tous de l'interpréter; car avant de parler aux nations qu'épouvante la profonde obscurité de leurs destinées, il faut que l'homme d'État s'écrie, comme les initiateurs antiques : « J'ai dompté le monstre, j'ai la parole de vérité et « d'avenir. »

Au sein de cette décomposition universelle, qui broie et transforme les vainqueurs et les vaincus, au milieu de

cette Europe qui refait à la fois et ses institutions et ses frontières, et ses croyances et ses mœurs, on éprouve comme un vertige. Malheur à celui qui regarde et se trompe : si son œil ne sonde la profondeur de l'abîme, il y tombe, comme les téméraires interrogateurs roulaient du haut du rocher où, suivant le mythe grec, le sphynx avait placé son inaccessible demeure.

Quelle énigme en effet que celle du *dix-neuvième siècle!* quel mystère que celui qui enveloppe le sort des nations modernes! Jamais mouvement intellectuel et politique n'eut un caractère en même temps aussi universel et aussi vague, aussi insaisissable dans ses résultats définitifs. L'Europe entière est brisée par la même tempête; mais qui peut assigner encore le but vers lequel cette tempête la poussera? Il suffit de la contempler pour voir que son état actuel n'a aucune condition de durée, et que de fondamentales altérations s'opéreront avant peu dans son droit public, dans son droit intérieur et dans tous les rapports des peuples et des hommes entre eux. L'édifice préparé à la paix de Westphalie, replâtré en 1815, sous les influences si peu morales et si peu prévoyantes qui dominèrent ce qu'on est convenu d'appeler la restauration européenne, cet édifice de convenances égoïstes, trop souvent oppressives, entamé déjà par sa base, lézardé de tous côtés, n'a plus que des étais provisoires. Parcourez cette Europe, où l'on ne saurait faire un pas sans trembler de voir s'ouvrir un cratère, et dites si l'on peut espérer de reculer bien longtemps une débâcle toujours imminente. Ici vous trouvez des peuples à la gêne sous des frontières artificielles; là des institutions qui survivent à leur principe, et d'où s'est retiré l'esprit qui les vivifiait dans un autre âge. Et pour n'apporter en exemple qu'un

seul des grands intérêts de l'humanité, un intérêt qui, même dans nos jours d'indifférence, décide encore souverainement du sort des nations, ne se prépare-t-il pas une réforme universelle et prochaine, non dans les vérités religieuses elles-mêmes, mais dans leurs rapports avec la société civile?

Déjà cette réforme s'opère au milieu de nous par la liberté, et peut-être la persécution viendra-t-elle la hâter encore. Pensez-vous que le vieux système de *state and church* ne soit pas partout menacé de modifications analogues? Ce n'est pas dans la protestante Angleterre seulement qu'il succombe sous le bill de réforme et les scandales d'une Église qui, interrogée sur ses dogmes et ses fidèles, ne sait répondre qu'en énumérant ses dignitaires et en montrant la feuille de ses bénéfices. L'union de l'Église et de l'État ne peut se prolonger bien longtemps ni dans l'Allemagne protestante ni dans l'Allemagne catholique. La pureté de la foi y est trop menacée; déjà des cris d'effroi montent de toutes parts vers le centre de l'unité religieuse, contre l'intolérance des sectaires et les tentatives non moins mortelles d'un despotisme de bureau et de chancellerie.

Dans les deux péninsules méridionales catholiques, une réforme sociale est également nécessaire, et, nous l'espérons, également prochaine. Le sens de l'harmonique constitution du moyen âge est altéré; la routine, l'ignorance, trop souvent la corruption ont déposé leur rouille sur ces siéges d'où la vie chrétienne exhala pendant tant de siècles ses ardentes et populaires inspirations. Les autres institutions fondamentales y sont dans un même état de dépérissement et de décrépitude. L'aristocratie, sans droits et sans devoirs, n'y con-

serve que des priviléges de mollesse et d'oisiveté ; ce qui reste de libertés locales ne se rattache plus à un système général, et ne présente aucune défense sérieuse contre l'invasion du jacobinisme, ni contre les tentatives d'un ministérialisme à la française. La royauté elle-même, dernier legs des ancêtres, isolée comme une colonne dans un désert, disparaîtrait sans retour devant les événements qui se préparent, si elle ne profitait de ce qui lui reste de puissance et de popularité pour devenir la base d'un édifice dont le plan, encore obscur à nos yeux, est arrêté par la Providence.

L'Europe s'avance donc de concert vers d'immenses changements ; elle marche vers une constitution dont l'indépendance individuelle sera le principe générateur, comme elle marchait au dixième siècle vers l'organisation hiérarchique de la féodalité. Chaque peuple, des extrémités de la Péninsule scandinave à celle de l'Europe méridionale, venait alors se jeter naturellement dans ce moule commun. Quelque chose d'analogue se passe sous nos yeux : mais ce travail est si peu avancé, les matériaux gisent encore dans une telle confusion, que les espérances les plus incohérentes, les vœux les plus contradictoires s'exhalent à l'aspect de tant de ruines. Le présent est tellement provisoire que tous les partis, toutes les sectes, toutes les écoles n'en tiennent compte, et vont de prime abord s'établir au delà. L'avenir est une proie et comme une conquête que chacun aspire à faire ; tous l'hypothèquent d'avance à leur profit et en déshéritent leurs adversaires.

Au premier rang de ceux qui se donnent comme seuls divinateurs de la grande énigme du dix-neuvième siècle, se montre une secte ardente, fanatique, impitoyable. Elle croit que les peuples se laisseront fouler sous les pieds

d'un futur Mahomet républicain, qui leur portera pour compensation de leur nationalité perdue, la déclaration des droits de l'homme : le drapeau rouge est pour elle comme le *sanjiack-sheriff* du prophète, et les ignobles scélérats de la Convention sont devenus à ses yeux des êtres mythologiques. Elle trouve un redoutable point d'appui dans les passions déréglées, dans l'amour du sang et de l'or. Mais elle se trompe, cette secte de jeunes fanatiques sans expérience, quand elle espère donner à tout cela de l'unité et de l'énergie, organiser enfin, autrement que pour quelques journées de massacres partiels, ce culte systématique de la destruction. Elle ne voit pas que la mollesse de nos mœurs lui est un obstacle plus invincible peut-être que ne serait leur pureté même, et qu'elle doit triompher à la fois et de notre corruption et de ce qui nous reste de vertu.

Aussi sentez-vous s'affaisser l'énergie révolutionnaire, et baisser graduellement le brûlant thermomètre de juillet dans la tiède atmosphère de nos boutiques. L'avenir, j'entends un avenir permanent, non l'éphémère succès d'une échauffourée, n'est point réservé au républicanisme dogmatique et aux disciples de l'*école conventionnelle;* on peut en croire l'effroi qu'ils inspirent à la France et à l'Europe, et l'immense ridicule dont leurs atroces plagiats les ont couverts. Cette fièvre froide ne gagnera plus : ce mouvement avortera, l'on peut l'espérer en ce moment, comme avorta le *teutonisme* des universités allemandes, et les guenilles sanglantes de Robespierre iront rejoindre la défroque d'Arminius. De cette fermentation peuvent sortir de grands crimes, elle rendra probablement pour longtemps impossible tout retour à l'ordre, tarira les sources de la prospérité publique,

mais là s'arrête la puissance du génie démagogique et de l'esprit de conquête.

Une autre école s'élève en face de celle-là, et se proclame, comme elle, seule héritière légitime de la dernière révolution. Tout aurait été fait pour elle et à son profit suivant elle, de la fermentation présente doit sortir un grand fait européen, la destruction de toute aristocratie historique et la domination paisible de la classe moyenne. Celle-ci aurait la surveillance de ceux qu'elle est appelée à supplanter, elle tiendrait en tutelle les classes inférieures, et ne dispenserait la liberté que dans les bornes les plus étroites de la légalité constitutionnelle. Les idées et les intérêts de ce juste milieu intellectuel et social, deviendraient la mesure obligée, le lit de Procuste de toute civilisation. Et remarquez que ce parti ne prend de la classe moyenne ni ses mœurs de famille, ni ses habitudes religieuses et régulières, ni les vertus du foyer domestique; son type n'est point cette bourgeoisie provinciale si puissante et si nombreuse dans toute l'Europe, mais celle de Paris et de quelques cités commerçantes.

Ainsi, ce serait pour assurer la prépondérance sociale des banquiers de la Chaussée-d'Antin, celle des Juifs d'Allemagne et de Pologne; en Angleterre, pour la substitution des gros marchands de la cité aux vieilles influences nationales, que l'Europe aurait perdu des millions d'hommes dans une lutte séculaire. Tel est le but *providentiel* de ce qui s'est passé et de ce qui se prépare. Entrez donc dans les voies du progrès, peuples incertains de vos destinées; concentrez toutes vos pensées sur la vapeur, l'importation et l'exportation, ne faites plus des méditations religieuses, des arts et des lettres que l'ornement et le délassement de la vie; que les basiliques tombent devant les bourses,

que les colléges où se dispensait gratuitement la connaissance des vérités divines et des lettres humaines, payent patente et prennent rang au nombre des établissements industriels. Voici venir le siècle de la *mobilisation* universelle. Pour couronner tout cela, vous aurez une souveraineté, exercée collectivement par un roi des marchands, cent cinquante mille électeurs marchands, et trois cents pairs industriels, ayant leur majorat assis sur des tontines[1]. Ce magnifique ordre de choses, si moral, si grandiose, si propre à rétablir entre les êtres le lien sympathique rompu, sera consolidé par une puissante organisation administrative dont nous possédons déjà les éléments et qu'il ne s'agit que de perfectionner. C'est pour préparer l'application de ces combinaisons que l'Europe est ébranlée des bords de la Néva à ceux du Tage, et qu'une force secrète fera tomber tous les vieux trônes en poudre.

On ne peut taxer d'exagération ce résumé des doctrines d'une portion très-importante de cette école. Tel ne serait pas sans doute le véritable *parti bourgeois* s'il parvenait à se constituer sur une base moins exclusive et plus morale, s'il avait plus de générosité dans la pensée, plus de disposition à respecter les influences naturelles, quel qu'en soit le principe, plus de respect aussi et de sympathie pour le peuple, qui ne se compose pas seulement de manœuvres, mais d'hommes ayant l'image de Dieu gravée au front. Mais jusqu'à présent, fier, et avide surtout de régner sans partage, aspire-t-il à autre chose qu'à exagérer à son profit les abus contre lesquels il s'est escrimé quinze ans? Lui aussi ne ferait-il pas ses *ordonnances* de

1. Journal *le Temps*, 31 août, 3 septembre 1831.

juillet, n'était la peur? Si dans les rangs de ce parti, il y a une foule d'honorables caractères et quelques talents élevés, ont-ils une perception plus distincte des besoins universels de la société, des conditions de son existence future, et ne se laissent-ils pas traîner à la remorque de toutes les petites vues et de toutes les jalousies? Voyez les doctrinaires fléchissant sur la plus vitale des questions d'après leurs théories, celle de la pairie héréditaire. Leurs notabilités n'ont pu depuis un an faire prévaloir une seule idée qui leur soit propre, et sont contraintes, pour n'être pas complétement annulées, de s'effacer derrière les hommes d'argent, comme les rares disciples de l'école américaine cachent leurs utopies philanthropiques et leur impuissance dans les rangs des révolutionnaires conventionnels.

Aussi, le crédit éphémère de la *doctrine* est-il manifestement anéanti; et rien à coup sûr n'est moins contagieux pour l'Europe que ces ingénieuses théories d'organisme par poids et contre-poids, après leur impuissance radicale pour contenir le mouvement désordonné des ambitions personnelles. Croit-on que si désormais l'Europe entre en révolution, ce soit pour échanger sa situation actuelle, quels qu'en puissent être les vices, contre nos disputes, nos misères, nos terreurs et nos inconséquences législatives? Mieux vaut encore pour l'Autriche la domination paternelle, quoique absolue, de ses souverains; pour la Prusse son équitable et sévère administration; pour l'Angleterre même son vieux patronage, malgré ce qu'il présente d'oppressif, qu'un état de choses semblable au nôtre, acheté au prix qu'il nous a coûté.

Si la crise actuelle a pour les nations étrangères une issue violente, elles s'élanceront de prime abord vers une

liberté plus féconde que notre constitutionalisme caduc. Il y a sans doute, dans ce gros nuage noir qui les couvre de son ombre, un ordre de choses plus naturel, plus en rapport avec tous les droits, toutes les lumières, avec les traditions et les besoins nationaux; celui-là ne détruira pas, par des classifications arbitraires, les influences légitimes d'un pays; il ne condamnera pas la masse de ses populations à l'ilotisme, et ne rompra pas vaniteusement avec tout le passé, pour mieux assurer à une seule classe d'hommes le monopole du présent. Cet ordre nouveau ne sera ni le jacobinisme avec son nivellement révolutionnaire, ni le bonapartisme, brutale apothéose d'un sabre, ni le constitutionalisme du juste milieu, plaisante divinité qu'on se représente, malgré soi, trônant sur un comptoir en acajou, une aune à la main en guise de sceptre.

Mais quel sera cet ordre nouveau qui donnera son nom au dix-neuvième siècle, anonyme jusqu'aujourd'hui? Sans prétendre donner ici la réponse à cette question, nous croyons pouvoir espérer que la solution en sortira de l'ensemble des travaux auxquels est consacré ce recueil. C'est parce que nous pensons avoir dans nos doctrines des éléments suffisants pour la préparer dans ses applications pratiques au mouvement de l'Europe moderne, que nous osons entreprendre un travail auquel sa forme et sa gravité même ne peuvent promettre une bien grande popularité. Nous croyons de toutes les puissances de notre âme qu'il est une doctrine, une seule, s'appliquant à la fois à tous les faits de l'activité humaine, à toutes les phases du grand travail contemporain. Indiquons rapidement comment nous envisageons ce mouvement, et quelle nous paraît être cette doctrine.

Au milieu des travaux des diverses écoles philosophiques qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, mêlent et confondent incessamment leurs résultats si divers, un seul fait ressort jusqu'ici clair et patent, c'est l'abandon du froid dogmatisme et de l'aveugle analyse du dernier siècle. Ce fait sans doute est loin d'exclure les exceptions; mais il offre un caractère général qui témoigne suffisamment de la tendance et du génie de l'époque. La pensée ne se complaît plus à s'isoler au milieu de la création, et à s'épuiser dans un commerce stérile. Le monde, au contraire, est de toutes parts emporté vers les investigations historiques ; on retrempe dans ces sources fécondes le génie d'un siècle usé; on aime à retrouver les naïves inspirations et les formes symboliques des existences primitives; on ne se concentre plus dans sa dédaigneuse civilisation, comme le baron du dixième siècle, qui, de la plate-forme de son donjon, pensait découvrir les limites du monde habitable. Une curiosité puissante et régénératrice entraîne l'homme hors de lui-même; de toutes parts son génie se remet en harmonie avec la nature et avec l'histoire. Si cette disposition d'esprit est chez nous parfois marquée au coin de la frivolité, si notre affectation de pittoresque et de coloris local peut prêter à rire, elle devient caractéristique dans un ordre plus élevé.

L'histoire proprement dite, dont on avait fait un répertoire d'anecdotes sans liaison, qu'on avait isolée de la nature en plaçant chaque siècle sous une sorte de machine pneumatique, reprend son autorité originelle, en retrouvant un principe de vie. Ce n'est plus cette laborieuse recherche d'anomalies, cette philosophie toute fondée sur des exceptions, dont Voltaire a laissé le modèle dans une

œuvre désormais décréditée. On essaye de reconstruire l'horizon moral, de respirer dans l'atmosphère même où l'on place son action, de comprendre à la fois et les mobiles de la vie générale de l'humanité, et ceux de la vie spéciale, et en quelque sorte personnelle des sociétés humaines. Les lois de l'histoire deviennent l'idée fixe, le problème qui tourmente toutes les intelligences. La réalité n'en est pas plus contestée que celle des lois de Newton ou de Kepler. Or, qui dit philosophie de l'histoire dit nécessairement christianisme; car lui seul embrasse l'humanité dans ses faits universels, celui de sa chute, qui explique le monde antique, et celui de la réhabilitation, qui explique le nouveau, et prépare un état définitif.

C'est en exposant pour la première fois, dans un enseignement public français, les données fondamentales de Herder, de Vico, de Hegel et de quelques esprits éminents de l'Allemagne contemporaine, que M. Cousin a obtenu un succès véritablement populaire : ce succès, qui ne pouvait manquer à son talent, eût manqué pourtant aux idées qu'il avait jusque-là développées, tant leur impuissance est constatée. C'est à peine si l'on ose, en effet, nommer encore l'éclectisme, comme si ce souvenir était une injure pour les ingénieux écrivains qui, pendant quelques années, se sont évertués à allier les deux tendances opposées de l'esprit humain, et qui, dans tout ce qu'ils ont dit de vrai n'ont fait que répéter leurs devanciers, tandis qu'ils n'ont même pu arriver à formuler scientifiquement leurs erreurs. Sous ce rapport, la France est fort avancée en philosophie, non par ce qu'elle a découvert, mais parce qu'elle a détruit et répudié : c'est la table rase. Le dix-huitième siècle est venu s'éteindre d'une part dans Con-

dorcet et Volney, de l'autre dans la physiologie bestiale de l'auteur de l'*Irritation*, dont la donnée fondamentale suppose précisément un problème insoluble pour lui. Voici cependant que, sur ce sol déblayé, s'élève lentement, il est vrai, mais par des développements progressifs et de jour en jour plus féconds, l'édifice d'une philosophie catholique pressentie tout entière par M. de Maistre, logiquement formulée par M. de La Mennais, et que M. d'Eckstein s'est efforcé d'agrandir et de vivifier, en arrivant, sans l'intermédiaire d'aucune idée abstraite, jusqu'aux réalités même de la nature et de l'histoire. Cette voie est aussi celle dans laquelle entre de plus en plus M. de La Mennais, à chaque pas de sa carrière. La France attend bientôt une œuvre qui résumera sous ce point de vue toutes ses méditations, lumineux miroir où se concentreront les rayons épars de la science catholique.

En Allemagne, centre aujourd'hui du mouvement intellectuel, comme la France l'est du mouvement social, le dix-huitième siècle est détruit en ce qu'il eut de rationnel, comme chez nous en ce qu'il eut de matérialiste. La philosophie de Kant, successivement modifiée et transformée par ses disciples, vient se perdre dans une tendance entièrement opposée. L'Allemagne, répudiant l'abstraction sous toutes ses formes, entre de plus en plus dans les voies d'une large philosophie de la nature. Étudier tous les phénomènes, non plus dans l'idée qui les représente, mais en eux-mêmes, dans l'intimité de leur existence; connaître à fond l'histoire, pour n'avoir qu'à y lire, pour ainsi dire, naturellement des lois devenues visibles et palpables; pénétrer dans l'œuvre de la création, en aspirer l'âme et la vie; retrouver, par la contemplation de ses forces cachées, le secret perdu de ces mystérieuses har-

monies, dont la philologie et l'archéologie poursuivent en même temps les traces dans tous les monuments des civilisations antiques : tel est aujourd'hui le but de ces travaux auxquels il faudra bien que notre légèreté s'accoutume.

On a compris dans ce pays, où des guides éclairés feront souvent pénétrer nos lecteurs, que toute science suppose un objet certain, que la foi et le raisonnement, points de vue divers de la vérité, soit qu'on les sépare, soit qu'on les unisse, reposent sur une base expérimentale, qui comprend d'une part les faits intellectuels, de l'autre les faits physiques, c'est-à-dire l'histoire du genre humain et celle du monde organique. Si cette histoire se reflétait en quelque sorte transparente dans la foi pure, dans le génie naïf des premiers âges, alors que la pensée divine se jouait dans son ouvrage et qu'il restait au milieu des hommes de récents souvenirs des merveilleux entretiens de l'Eden, c'est aujourd'hui par la science seule que nous pouvons élever l'édifice de la foi nouvelle, d'une foi en quelque sorte visible.

Or, les éléments de cette philosophie sont pour nous déposés dans les monuments de la nature, et surtout dans les langues, éternels monuments, débris vivants des peuples qui ne sont plus. Les langues ne sont-elles pas la révélation même de la nature originelle du genre humain, dans ses rapports avec la nature physique et le monde intellectuel? La philosophie du langage précède nécessairement celle des idées; c'est un fait, non une abstraction. On remonte par leur filiation jusqu'à la révélation primitive, dont les titres perdus se retrouvent au berceau des peuples : gigantesques matériaux qui s'accumulent de toutes parts, et recevront la plénitude de la

vie, quand la parole qui féconda le chaos se sera reposée sur eux.

C'est dans ce sens traditionnel qu'il faut entendre le système du *sens commun*, défiguré par l'ignorance et la mauvaise foi. Se développant de plus en plus, il sera complet par la manifestation du catholicisme originel, accompli dans la loi de grâce, et par l'absorption dans la sphère chrétienne de toutes les vérités scientifiques, historiques, physiques et morales. Alors le christianisme, né dans la foi, sera achevé dans la science, et le Christ sera compris dans sa révélation totale. C'est vers cet océan de lumière et d'amour que nous portera ce fleuve des traditions, qui recommence à couler majestueusement. L'accord suprême de ce concert, dont les notes isolées retentissent à travers les âges, le dernier mot de ce symbole, que la science évoque pièce à pièce du fond des hypogées de l'Égypte, et lit sur le front de l'Himalaya et des Cordilières, ne sera donc que le catholicisme : religion qui domine les temps, parce qu'elle n'en sort pas, et confond son présent, son passé, son avenir, dans l'idée de l'éternité divine. En suivant avec attention, et avec une foi docile et soumise aux enseignements de l'Église, cette disposition de jour en jour plus visible, il nous sera peut-être donné de pressentir avec nos maîtres quelque chose de cette *glorification* de la nature et de l'histoire, qui a trouvé, en Allemagne, de si beaux et de si pieux génies pour interprêtes.

Mais si l'on ne saurait nier que les intelligences ne gravitent en ce siècle vers le christianisme, pensez-vous, hommes de peu de foi, que son action sur les cœurs soit impuissante, parce qu'elle vous paraît encore suspendue? attendez seulement que l'effervescence de vaines disputes

soit passée, et que des calamités peut-être prochaines vous appellent à méditer sur vous-mêmes : vienne vous surprendre, au milieu de vos préoccupations actuelles, l'ange exterminateur qui jalonne aujourd'hui sa route de l'Asie vers l'Europe par cinquante millions de cadavres, et vous nous direz alors si la foi est éteinte, si la présence d'un prêtre auprès d'un lit abandonné n'est pas considéré comme le plus signalé bienfait du ciel, même dans cette ville que l'on vit applaudir à la chute d'une croix, comme les Juifs à l'érection de celle qui s'éleva sur le Calvaire. Nous vous attendons là pour savoir si la religion est morte.

Mais que dire de l'existence même de l'école bizarre qui aspire à la remplacer ? N'est-elle pas la preuve éclatante de cette impossibité où nous sommes de vivre au milieu de nos semblables, sans qu'aucun lien sympathique nous y rattache, de nous sentir suspendus, comme un atome, entre deux abîmes, sans croire à quelque chose qui ne soit pas cette inexorable fatalité dont la seule pensée étouffe comme un cauchemar ? Si cette prétendue foi, cette hiérarchie et cette organisation basée sur une falsification évidente de l'histoire, sont au nombre des plus plaisantes inventions de ce siècle, et ne paraissent pas destinées à exercer grande influence sur son cours, tous ces symptômes ne témoignent-ils pas des indomptables besoins du cœur et du travail des intelligences ?

N'y a-t-il pas aussi comme une révélation de l'état présent de l'humanité, avec ses angoisses et le vague de ses espérances, dans ce chaos vivant où s'agite le génie littéraire de l'époque ? Aux efforts inouïs qui se font pour produire quelque chose, à l'impuissance radicale dont ces efforts sont frappés, on sent que la société n'est pas morte

comme au dernier siècle, qu'elle ne dort plus mollement dans son doute comme sur l'édredon d'une courtisane, et que pourtant son avenir n'est pas encore conquis. Aussi rien de grand, rien de vrai surtout pour le présent; partout du placage, de la bouffissure, de la religiosité vague, de la naïveté prétentieuse. Pourtant il a été donné à quelques hommes de devancer leur âge : prophètes de paix et de foi, leur bouche s'est ouverte pour bénir; ils ont trouvé des cantiques d'amour ; une auréole de christianisme couronne la tête des poëtes du dix-neuvième siècle. Les *Méditations* et les *Harmonies* sont venues au milieu de nos tempêtes, comme ces belles nuits que le ciel envoie pour rafraîchir la terre au milieu d'un ardent été. L'auteur du *Génie du Christianisme* a révélé avec la pénétration divine du poëte et la profondeur du moraliste le principe et le remède des maux qui nous font pâlir.

Faut-il enfin signaler par des faits, par le réveil de nationalités qui semblaient éteintes, cette renaissance de la foi chrétienne qui seule les a préservées? Pendant qu'en France, la religion résistait sans alarmes pour elle-même à la grande épreuve naguère signalée par les écrivains du défunt éclectisme comme devant amener sa chute, et poussait un cri d'éternelle espérance du milieu d'une perturbation sociale qui allait changer toutes ses conditions d'existence, les catholiques d'Irlande mourant de faim étaient consolés par leurs prêtres et secourus par le pain de notre charité fraternelle; les Belges réalisaient, au milieu des intrigues et des dégoûts de tous genres, ces complètes promesses de liberté loyale que leur foi et leur probité leur avaient inspirées ; la Pologne enfin renouvelait, pendant un martyre de huit mois, l'antique alliance entre la sainteté et la gloire, au prix du plus héroïque

sang de l'univers. Noble et catholique Pologne, quelles que soient désormais tes destinées, quelque tache que des mains impures aient imprimée sur ton chaste front, tes vœux sont exaucés, et ta gloire est désormais associée au nom du Sauveur et à celui de sa mère. Et toi, pauvre Grèce, qui te débats aujourd'hui sous les plus ignobles cupidités, ta foi te fit grande aussi dans d'autres jours. Ce fut quand il n'y avait encore sur tes bords ni administrateurs, ni diplomates, ni députés, ni codes, ni journaux, mais de vieux évêques pour prêcher du pied d'une croix avant la bataille, et de pauvres pêcheurs, pour aller sur des coques de noix brûler les flottes ennemies, puis recevoir au retour le pain eucharistique pour prix de victoires qui ressuscitaient la patrie.

S'il est dans les six dernières années un seul grand spectacle où la religion ne soit pas, qu'on le cite, et peut-être consentirons-nous à confesser alors que le christianisme se meurt, que son alliance est impossible avec les nouveaux besoins des sociétés. Mais jusque-là voici comment l'histoire fera les parts entre vous et nous : à nous la Grèce de Canaris et de Germanos; à vous diplomates à protocoles, journalistes bavards, intarissables orateurs, la Grèce actuelle, avec ses factions politiques et militaires ; à nous encore l'élan populaire de la Belgique et l'honnêteté politique de cette révolution ; à vous diplomates, à vous orateurs à faconde et quiétistes du milieu, son impuissance et sa honte récente ; à nous les saintes souffrances et les nationales résistances de l'Irlande; à nous la Pologne de Shrynecky, à nous toute cette part de gloire conquise sous le drapeau de la Vierge entre les assassinats de novembre et les égorgements d'août ; le reste aux francs-maçons, aux clubistes, aux sectaires, avec l'inva-

vasion sans résistance de l'Italie et le sang des malheureux qu'ils viennent d'envoyer périr aux deux bouts de l'Espagne. Y a-t-il dans cette dispensation l'exagération la plus légère, n'est-ce pas de la statistique toute pure ?

On le voit : c'est la religion seule qui a fait, même dans ce siècle, tout ce qui doit durer ; c'est elle qui prépare une nouvelle division de l'Europe fondée sur des affinités plus intimes, car elle seule conserve dans les peuples le souvenir des origines communes et des antipathies historiques. Il est donc faux que le génie du mouvement actuel soit anticatholique, et que le dix-neuvième siècle soit marqué du sceau de l'apostasie. Ne cherchez rien qui puisse imprimer caractère à notre temps dans la fange de votre civilisation, fardée comme une courtisane, dont l'impure stérilité n'engendrera pas. Bien au contraire, c'est précisément contre cette *civilisation* et les villes qui en sont le centre que le grand mouvement de l'époque s'opère.

Entendez-vous ce cri d'indépendance locale poussé d'un bout de la France à l'autre ? Là est l'avenir de notre patrie et plus tard en surgira celui de l'Europe. De ce sentiment, d'abord instinctif et vague, commencent à sortir déjà des vues pratiques plus précises, nécessairement destinées à aller au delà du but où l'on les circonscrit encore. Application du système électif aux fonctions municipales ; gouvernement des capacités et des influences dans la sphère où elles s'exercent légitimement ; indépendance pleine et entière de l'individu, de la famille, de la commune et de toutes les circonscriptions formées ou préparées par une agglomération d'intérêts communs ; substitution de l'égalité avec le simple lien fédéral à la dépendance hiérarchique centrale ; abdication, au profit des consciences et des asso-

ciations religieuses, morales et industrielles, de la plupart des fonctions gouvernementales et des fictions constitutionnelles ; gouvernement à bon marché, république pour les uns, monarchie héréditaire pour les autres, suivant les souvenirs et le génie des peuples, avec un même droit public et des conséquences pratiques à peu près semblables : telles sont les pensées fécondes qui germent et mûriront au soleil des révolutions.

Un parti, écrasé sous bien des fautes, condamné dans un dogme que ses théoriciens et ses flatteurs avaient faussé, a reçu dans son malheur le pressentiment et comme la révélation d'un avenir que la France lui devra. C'est par la diffusion de ces idées qu'il est appelé à reparaître avec honneur sur la scène du monde. Dépositaire spécial des mœurs et des croyances religieuses, de vieux et respectables souvenirs de patronage, il trouvera plus de facilité que ne soupçonnent ses ennemis pour opérer sa réconciliation avec les masses, et recevoir de nouveau le baptême populaire. Par ses soins, les populations s'élèveront graduellement dans la sphère du bien être matériel et de la liberté politique : il moralisera l'industrie, comme le clergé sanctifiera les lumières.

De ce mouvement datera l'établissement d'un état de choses auquel la Providence paraît appeler le genre humain, pour faire épreuve de sa virilité, et pour en consacrer la plénitude : état nouveau où la conscience privée aura sa sphère indépendante de toute action du pouvoir public, et où les lois tendront à abdiquer leur caractère comminatoire devant une opinion assez forte pour se faire respecter et pour se défendre elle-même. Si la fédération de l'Amérique du Nord réalise matériellement plusieurs des conditions de cette société future, le génie moral qui

seul peut la vivifier, sortira de la régénération religieuse préparée par la liberté et par la science.

Que de cet état de choses, destiné à concilier les tendances jusqu'ici opposées de la société, doive sortir l'ère d'une unité nouvelle, c'est ce qu'il n'est pas interdit d'espérer; car cette organisation libérale de tous les intérêts, dans la sphère de leur activité naturelle, ouvrira un plus libre champ à la pensée humaine; et la loi d'égalité chrétienne, combinée avec l'introduction du génie chrétien dans les arts et l'industrie, peut produire des résultats dont nous ne saurions encore mesurer toute la portée. La force gouvernementale ne pesant plus sur les peuples, aux inspirations jalouses d'une nationalité factice sera substitué quelque chose de semblable aux sentiments de famille, qui se concilient avec des affections plus générales et des sympathies plus universelles. Si la science de la politique disparait, pour ainsi dire, du sein des sociétés dont les rapports seront réglés de la manière la plus simple et la moins artificielle, le droit public changera nécessairement, et peut-être verra-t-on luire le jour où une sublime misanthropie ne pourra plus se plaindre de voir un méridien décider du sort de cette « plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne. »

A Dieu seul le soin de préparer cet avenir, sur les limites duquel on tremble et l'on hésite, comme les mariniers de Colomb, prêts à reculer au moment de voir sortir du sein des eaux les vertes collines des Antilles : nul peuple jusqu'ici n'a marché dans les voies où nous nous précipitons; chrétiens, qu'importe si Dieu est avec nous !

C'est à éclairer graduellement les principales conditions de la société nouvelle que nous consacrerons des efforts dont personne mieux que nous ne connait la fai-

blesse. Pourtant nous estimons qu'un peu d'indulgence nous est dû ; car, en faisant succéder la *Revue européenne* au *Correspondant*, nous n'avons d'autre but que d'ouvrir à la vérité catholique une plus large voie, et de donner aux doctrines de liberté religieuse et politique un organe périodique qui leur manque.

DISCOURS

DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DISCOURS
DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRONONCÉ LE 4 FÉVRIER 1864

MESSIEURS,

Les écrivains honorés de vos suffrages n'ont pas à se défendre de l'émotion qu'ils éprouvent en venant s'asseoir au milieu de vous. Cette adoption impose des devoirs au-dessous desquels les plus confiants pourraient craindre de demeurer. Cependant, lors même que votre choix est inspiré, comme aujourd'hui, par une bienveillance indulgente, il ne demeure pas sans profit pour les lettres : vous les servez en effet, d'une manière digne d'elles et digne de vous, en accordant quelquefois à la persévérance dans les mêmes travaux, et surtout à la fidélité aux mêmes pensées, le prix que vous ne refusez jamais à des qualités plus éminentes. Par une exception bien rare, cette noble récompense semble plus précieuse encore après avoir été obtenue, car les jouissances qu'elle apporte, supérieures

aux passagères satisfactions de la vanité, s'appliquent à la vie tout entière. Entrer avec ses maîtres dans un commerce assidu où la familiarité n'ôte rien au respect, devenir le confrère de ceux dont on fut le disciple, quel stimulant plus vif pour l'intelligence, quelle joie plus durable pour le cœur!

De l'égalité solennellement proclamée entre l'éclat du talent et celui de la naissance sortit, un siècle et demi avant notre grande transformation politique, la seule institution qui ait triomphé de nos orages révolutionnaires, et qui, relevée par sa propre force, ait dominé toutes nos ruines. L'Académie française a conquis une influence toujours croissante, non qu'elle l'ait préparée par aucun effort, mais parce que l'œuvre de Richelieu, expression anticipée des temps nouveaux, participa dès l'origine à leur invincible puissance. Issue d'une heureuse inspiration du pouvoir illuminé par le génie, elle a reçu successivement, et comme par surcroît, des attributions qu'elle n'avait ni prévues ni souhaitées. De généreux donateurs l'ont mise en mesure d'étendre ses encouragements à toutes les parties de l'art d'écrire; d'autres ont voulu que les appréciateurs du beau pussent être aussi les rémunérateurs du bien, et l'on a vu les dévouements modestes partager ici les récompenses si longtemps réservées aux talents les plus applaudis. L'Académie a pu exercer une sorte de ministère public, sans rien perdre de son caractère littéraire, ni de l'indépendance qui fait sa force et son honneur.

Quel spectacle ne présente pas cette assemblée, où l'esprit contemporain se retrempe aux sources des plus fortifiantes traditions! Au palais de l'Institut que vous ouvrit l'empereur Napoléon, vous êtes demeurés ce que vos pré-

décesseurs furent au Louvre lorsque Louis XIV les y installa pour faire cortége à sa gloire. Dans ce pays où chaque génération vit pour elle-même et ne compte plus avec aucune autre, vous seuls avez encore des ancêtres et vous inclinez librement devant des règles que vous n'avez point faites. Pourtant, je puis le dire sans redouter aucune contradiction, jamais on ne s'est assimilé avec autant de bonheur les idées qui sont la vie de la France moderne, et les hommes qui en sont la gloire; jamais le culte du passé ne s'est plus étroitement associé à l'intuition de l'avenir !

Personne n'a représenté cette intelligence de notre époque unie au respect des temps qui ne sont plus, d'une manière plus élevée que le savant illustre dont vous m'avez remis le soin de rappeler les travaux éclatants et la vie modeste. Peu d'années se sont écoulées, depuis que l'éloquent orateur assis à mes côtés esquissait à grands traits la carrière de M. Biot, et déposait en votre nom une dernière couronne sur sa tête octogénaire. Ce souvenir toutefois me rassure plus encore qu'il ne m'inquiète; car, s'il me laisse tout à craindre pour moi-même, il suffira pour protéger la mémoire de mon prédécesseur contre la faiblesse de mes paroles.

M. Biot s'est trouvé placé sur la limite de deux mondes. Il avait vu tomber la société de nos pères, en conservant de ses mœurs les plus vivants souvenirs; il fut plus tard, dans la plénitude de sa force intellectuelle, associé, pour la réorganisation de l'enseignement public en France, à la mission dont la Providence avait investi un grand homme. Du passé qui lui apparaissait à travers le prisme de la jeunesse, il avait retenu la religion du respect et cet enjouement ironique toujours tempéré par la bienveil-

lance; à notre temps, il avait emprunté l'ardeur d'investigations qu'il porta dans le champ de toutes les connaissances humaines, et la puissance simultanée de généralisation et d'analyse qui a, durant plus d'un demi-siècle, attaché son nom à toutes les conquêtes d'une grande ère scientifique.

M. Biot fit au collége Louis-le-Grand des études excellentes pour les lettres, plus faibles pour les sciences; non que son aptitude spéciale ne se fût dès lors révélée, mais parce qu'ainsi qu'il l'a dit lui même, l'ancienne Université de Paris, restée péripatéticienne après Descartes, persistait, en physique, à demeurer cartésienne après Newton. Il ne tarda pas pourtant à trouver ses voies véritables, car il n'est guère plus facile d'en détourner un mathématicien qu'un poëte. D'ailleurs, les hommes supérieurs font leurs destinée, et la fortune fléchit presque toujours sous le génie.

Ses parents l'envoyèrent au Havre apprendre le commerce en tenant des livres et en copiant des factures; mais, avant de quitter Paris, ce jeune homme avait entendu le canon de la Bastille et la voix de Mirabeau. Un pareil bruit contrastait trop avec le silence d'un comptoir pour n'y pas susciter des distractions fréquentes. Bientôt l'étranger menaça nos frontières, et la grandeur des périls fit oublier celle des crimes. En septembre 1792, le jeune Biot contracta un engagement volontaire. Tout joyeux de faire à la patrie le sacrifice de son Barême, il partit comme canonnier pour l'armée du Nord, emportant les œuvres de Bezout dans son sac; et peut-être en aurait-il fait sortir un jour le bâton de maréchal si, après la bataille d'Hondschootte, il n'était tombé dangereusement malade.

Rentré dans sa famille, il suivit avec ardeur toutes les phases de la crise durant laquelle chaque attentat des factions enfantait pour la France un danger nouveau. Dans l'écrit le plus coloré qui nous soit resté de sa jeunesse, M. Biot a constaté la part décisive que les maîtres de la science prirent durant trois ans à la défense du territoire, en créant des ressources aussi précieuses qu'imprévues. Aux mécaniciens et aux fondeurs, la physique suggéra des procédés pour décupler en quelques mois le matériel des arsenaux; la chimie alla chercher le salpêtre, que l'Inde ne nous fournissait plus depuis la guerre maritime, dans les étables incendiées de la Vendée, et sous les ruines d'une grande cité démolie par le marteau révolutionnaire. L'artilleur convalescent notait avec autant d'exactitude que d'émotion tous les incidents de la lutte où le savoir assistait efficacement le courage, œuvre héroïque à laquelle concoururent Lavoisier et Bailly, jusqu'au jour où, pour prix de leurs services, une ingratitude sauvage les envoyait à l'échafaud.

Lorsque la France eut secoué ce sanglant cauchemar, la Convention voulut, pour expier tant d'attentats contre l'intelligence, signaler son premier retour aux idées sociales par la reconstitution de l'enseignement, dont les débris avaient disparu dans la tempête. Elle décréta donc, avant de se séparer, l'érection d'une École polytechnique et d'une École normale, en donnant pour couronnement à cet édifice un Institut national, appelé à concentrer dans trois classes distinctes la représentation de toutes les connaissances humaines. Mais de telles mains n'étaient pas assez pures pour arracher la France à l'abîme où elles l'avaient précipitée. Il était écrit que cette œuvre réparatrice appartiendrait au glorieux jeune homme qui, en fai-

sant perdre à la Convention expirante jusqu'à l'honneur de ses dernières conceptions, leur imprima le sceau de son génie, en attendant l'heure de les transformer en instruments de sa puissance.

M. Biot fut admis comme chef de brigade à l'École polytechnique lors de sa création. Il rappelait toujours avec une vive émotion ces premiers temps qui virent se nouer ses plus chères amitiés; c'était avec une reconnaissance filiale qu'il évoquait surtout la mémoire de Monge, fondateur de la grande École où sa bonté ne laissa pas des traces moins profondes que son enseignement. Nommé bientôt après professeur à l'École centrale de Beauvais, il consacra les longs loisirs que lui laissaient ses fonctions aux parties les plus élevées des mathématiques.

Des circonstances heureuses le mirent en mesure d'établir, avec M. de Laplace, qui l'avait remarqué à l'École polytechnique, ces premières relations dont il a écrit l'histoire avec un goût si délicat. Il avait beaucoup médité, c'est lui-même qui nous l'apprend, sur une classe de questions géométriques qu'Euler avait traitées par des méthodes indirectes, parce que les éléments de leur solution étaient d'ordre dissemblable. Se sentant maître de la matière, le jeune professeur eut la pensée de les résoudre à l'aide d'un mode particulier d'équation, exprimant l'ensemble des conditions auxquelles il fallait satisfaire. M. Biot réussit. Encouragé par le grand astronome qui déjà l'autorisait à recevoir en épreuves les feuilles du traité, encore inédit, de *la Mécanique céleste* pour en revoir les calculs, et presque devenu, au fond d'une province, le Cotes du nouveau Newton, il vint à Paris présenter son premier Mémoire avec l'émotion d'un poëte qui apporterait sa première tragédie. M. Biot a raconté lui-même à l'Académie

française l'histoire de cette communication, d'où la générosité de M. de Laplace fit sortir la fortune d'un professeur obscur. Discuté devant la classe des sciences, le Mémoire fut renvoyé à l'examen d'une commission dans laquelle siégeait le général Bonaparte, membre de l'Institut pour la section de mécanique, juge bienveillant, mais redoutable, dont le front réfléchissait alors les gloires de l'Italie et de l'Égypte, en s'éclairant des gloires prochaines du consulat.

Vous vous souvenez de la scène charmante du lendemain, lorsqu'après un déjeuner où tous les convives félicitèrent à l'envi le jeune géomètre, M. de Laplace, conduisant celui-ci dans son cabinet, prit sous une liasse de vieux papiers un cahier de sa main dont l'écriture était jaunie par le temps; vous savez que M. Biot y trouva le problème d'Euler résolu par la méthode qu'il croyait avoir découverte, et dont l'honneur lui fut d'ailleurs scrupuleusement maintenu. Noble désintéressement du génie, assez sûr de ses forces pour semer dans l'intérêt de la science, sans s'inquiéter de recueillir dans celui de sa vanité!

Sous un tel patronage tout réussit à M. Biot, demeuré jusqu'à son dernier jour le plus respectueux comme le plus reconnaissant des disciples. Il fut nommé examinateur à l'École polytechnique, professeur au Collége de France, associé de l'Institut, dont il devint, avant l'âge de vingt-neuf ans, membre titulaire pour la section de géométrie. Chaque faveur était d'ailleurs précédée par un service rendu à la science, et, dès son début, cette carrière fut signalée par une inépuisable fécondité. En 1805, M. Biot avait déjà publié l'*Essai sur l'histoire des sciences durant la Révolution française*, un *Essai de géométrie analytique*, un *Traité élémentaire d'astronomie*, et fait

passer dans notre langue, en l'éclairant par un commentaire, la *Physique mécanique de Fischer*.

A l'ouverture du nouveau siècle, la France brillait d'un éclat égal dans les sciences et dans la guerre ; mais, par un étrange contraste, lorsque la gloire de ses armes semblait se personnifier dans un seul homme, tant il avait dépassé ses rivaux, les forces intellectuelles, qui justifiaient notre suprématie en Europe, avaient des représentants nombreux, et leur union au sein de l'Institut accomplissait déjà pour ce grand corps la pensée qui avait présidé à sa fondation. La France pouvait nommer Laplace et Lagrange, Monge et Delambre, Berthollet et Gay-Lussac, Ampère et Cuvier. Ami ou disciple de ces hommes illustres, devenu bientôt leur associé pour être plus tard leur égal, M. Biot embrassait tous les horizons ouverts par leurs travaux, joignant une puissance d'étude, que rien ne lassait, à une lucidité qui rendait son enseignement aussi attrayant que profitable. Prompt à comprendre, heureusement doué pour exposer, il concentrait les rayons épars des sciences contemporaines et les réfléchissait en gerbes éclatantes.

Tout entier à ses études sévères, il ne cherchait de repos pour son esprit que dans les lettres, de joie pour son cœur que dans les affections domestiques. Le jeune membre de l'Institut voulut conserver sa modeste indépendance en face du gouvernement impérial, non qu'il en méconnût l'éclat, mais parce que la grandeur de la science dépassait à ses yeux toutes les autres. Il était d'ailleurs de ceux qui n'avaient pu se déprendre encore des regrets que laissent aux nobles cœurs les espérances de la jeunesse, lors même qu'ils sont conduits à les appeler des rêves.

L'Empereur soupçonnait cet état d'esprit à peu près géné-

ral chez les jeunes gens qui formèrent les premières promotions sorties de l'École polytechnique. Il s'en irritait, mais ne s'en inquiétait point. Les notes recueillies par la famille de M. Biot ont conservé un souvenir que je crois pouvoir leur emprunter. Napoléon exprimait son mécontentement à Monge avec un redoublement de vivacité, peu de jours après son avénement à l'empire. « Sire, répondit le spirituel directeur de l'École, ce n'est pas du jour au lendemain que je puis donner des habitudes monarchiques à tous ces jeunes républicains. Ils les prendront d'eux-mêmes et vous suivront certainement, mais il faut y mettre le temps, et Votre Majesté a tourné un peu court..... » L'Empereur ne parut pas s'étonner de l'observation : il attendit ; et je gagerais volontiers qu'au jour du malheur les moins empressés ne furent pas les moins fidèles.

M. Biot ressentit, durant sa longue carrière, un éloignement si persistant pour les fonctions publiques, l'immixtion des savants dans les affaires lui inspirait de si vives contrariétés, que cette répugnance doit être signalée comme l'un des traits caractéristiques de sa physionomie. Depuis Newton, qu'il gourmanda pour les fonctions officielles dans lesquelles s'endormit son génie, jusqu'à ses contemporains, qu'il poursuit au sein de leurs grandeurs par les traits d'une ironie sanglante, il n'épargne personne en présence de ce qu'il considère comme une double prévarication contre la science et contre la société. Une seule fois et bien des années après l'époque dont je parle, M. Biot dérogea à son principe. Un moment découragé de la vie scientifique par quelques amertumes que l'esprit de rivalité n'épargne à personne, devenu fermier par contre-coup et se croyant alors une vocation agricole décidée, il eut aussi l'ambition d'être maire de son village. Mal lui

en prit. C'était aux derniers temps de la restauration. La révolution de Juillet survint, et ses conseillers municipaux, déjà fort mécontents de voir appliquer les lois de l'hydraulique au régime de la pompe et du lavoir communal, estimèrent le moment propice pour se défaire d'un aussi dangereux novateur. Ils le dénoncèrent donc pour les avoir fait délibérer devant un portrait du roi Charles X, lequel n'était autre que celui de M. de Laplace en costume de pair de France. L'administration supérieure ne s'y serait pas trompée; mais l'administration locale crut périlleux de décourager le zèle lorsqu'elle manquait peut-être de force pour le réprimer; elle donna donc raison aux conseillers municipaux, et M. Biot, justement puni pour cette courte infidélité à sa doctrine, déposa avec joie les insignes de son orageuse magistrature.

Dans la solitude animée qu'il s'était faite, M. Biot acceptait le travail aussi résolûment qu'il repoussait la faveur. Chargé déjà du cours de physique-mathématique au Collége de France, il fut nommé professeur d'astronomie à la Faculté des sciences, et bientôt après il se voyait appelé au Bureau des longitudes que présidait M. de Laplace. L'accomplissement ponctuel de tant de devoirs lui laissait toutefois, grâce à une puissance d'application qu'aucun homme n'a de nos jours portée plus loin, le loisir de concourir à la rédaction de la plupart des feuilles ouvertes alors aux discussions scientifiques et même à la critique littéraire. Depuis le *Journal des savants* jusqu'au *Mercure de France*, depuis les *Bulletins de la Société philomathique* et ceux de la *Société d'Arcueil*, jusqu'aux *Annales de chimie* et à celle du *Muséum*, il n'y a pas un recueil qui n'ait demandé et obtenu l'honneur d'être assisté par lui. Plus tard, lorsque le régime de la publicité eut passé, pour la

France, de sa vie constitutionnelle dans sa vie scientifique, les travaux de M. Biot figurèrent au premier rang dans les Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des sciences, à l'institution desquels il avait opposé des objections au moins spécieuses, quoiqu'une pareille innovation ne pût profiter à personne autant qu'à lui-même.

Selon la marche à peu près constante de l'esprit humain, qui descend des théories vers les faits, M. Biot avait passé de l'étude des mathématiques pures à l'étude des mathématiques appliquées. En quittant les régions de la géométrie algébrique, la plupart des mathématiciens commencent par étudier le monde sidéral, dont l'immensité nous écrase, et deviennent astronomes; ils observent ensuite de plus près, dans ses lois et dans ses principes constitutifs, celui dont les merveilles nous enlacent; ils deviennent alors physiciens ou chimistes; souvent ils suivent simultanément cette double voie, car il est chaque jour plus difficile de séparer la physique de la chimie. M. Biot ne dérogea point à la loi commune. Une heureuse circonstance concourut à imprimer des directions plus pratiques à ses travaux : membre de la Société d'Arcueil, il assistait fréquemment aux expériences qui avaient été le but spécial de cette institution, formée au milieu de nos orages révolutionnaires comme une première protestation contre le règne de la barbarie. Il avait appartenu jusqu'alors en physique à l'école des théoriciens, plus préoccupés de formuler les lois générales que d'observer minutieusement les phénomènes; mais, surexcité par les travaux de Berthollet, de Thenard, de Candolle, tous membres de ce cercle formé par la science et cimenté par l'amitié, il devint lui-même, à cette grande école, expérimentateur con-

sommé, en conservant toutefois, dans le domaine de l'exploration, son génie particulier.

Il débuta par des recherches sur la propagation de la chaleur et sur celle du son. L'attention de M. Biot fut surtout attirée par les phénomènes que provoque le passage de la lumière polarisée à travers les cristaux : ses travaux sur cette matière furent aussi nombreux que féconds. S'il s'inspira des vues alors toutes nouvelles de Malus sur les effets de la double réfraction, il sut les étendre et les compléter par une coordination puissante de la théorie avec les faits. Ce fut ainsi qu'il dépassa, mais sans aspirer à le faire oublier, le cher condisciple, ravi trop tôt à la science comme à la gloire, et dont il a condensé la vie courte mais pleine dans quelques pages admirables. On sait que M. Biot poursuivit durant toute sa carrière l'application à l'étude des combinaisons chimiques de la polarisation rotatoire de la lumière, dont la science lui doit l'importante découverte. Dans sa méthode, aussi précise qu'élégante, on retrouvait la rigueur du géomètre et la finesse de l'analyste. La constante application des formules mathématiques aux données expérimentales marquait toutes ses recherches d'un cachet spécial.

Ce fut surtout dans son *Traité de physique mathématique*, publié en 1816, qu'on put apprécier la puissance de cet esprit arrivé à l'entière possession de lui-même. On était dans une de ces époques stationnaires qui suivent presque toujours les grandes découvertes : l'esprit humain se reposait sur ses conquêtes. Le moment était donc favorable pour donner au monde savant l'inventaire complet de tant de richesses, et M. Biot était bien l'écrivain désigné pour une pareille tâche. Plus généralisateur qu'inventeur, moins préoccupé des faits que des idées, il avait

l'heureuse faculté de s'assimiler tous les résultats en les revêtant d'une forme qui les lui rendait propres. Mathématicien, astronome, physicien, chimiste, il se jouait dans le champ de la création, et semblait porter légèrement le poids de toutes ses merveilles.

La postérité commence plus tôt pour les hommes de science que pour les hommes d'État, car l'émotion est moins durable dans le conflit des idées que dans celui des intérêts. Une voix assez autorisée pour parler au nom des générations futures assignera bientôt à M. Biot, dans une autre enceinte, le rang qui lui appartient parmi les grands esprits de son siècle qui l'ont précédé dans la mort. Ne devançons pas cet arrêt, que nous pouvons d'ailleurs attendre avec confiance. Il y a sans doute certains noms à côté desquels on n'en saurait prononcer aucun autre : Képler écoute l'harmonie des sphères et découvre les lois de leur concert sublime ; Newton ramène ces lois diverses au principe unique où se révèle la main de Dieu simple dans ses œuvres comme dans son essence ; Laplace réduit toute l'astronomie à un problème de mécanique ; et, domptant les planètes, jusqu'à lui réfractaires au calcul, « découvre dans les cieux soumis, comme le disait ici son « éloquent successeur, l'accomplissement mathématique « de lois invariables [1]. »

Ces grands hommes demeureront solitaires dans leur gloire, comme le sont, dans l'espace, les mondes si souvent visités par leur pensée. Mais nos neveux sauront, croyons-le bien, ménager sa place véritable à l'esprit puissant et facile qui remontait sans effort du domaine de

1. M. Royer-Collard, *Discours de réception à l'Académie française*, 13 novembre 1827.

l'industrie et des arts aux lois qui régissent les cieux. Leur justice ne manquera pas davantage au géomètre qui, s'élançant par d'admirables intuitions jusqu'au plus profond de la nuit des siècles, appliquait, avec une hardiesse qui n'a pas été dépassée, les études astronomiques à l'archéologie pour contrôler l'histoire de la terre par celle du ciel.

Cette laborieuse carrière s'écoula durant cinquante-trois ans dans l'enceinte du Collége de France, qui fut pour M. Biot une seconde patrie. Son temps se partageait entre les labeurs d'un enseignement toujours entouré de la faveur publique, et la fréquentation des diverses académies qui, si elles en avaient jugé par l'activité de son concours, auraient pu croire que chacune d'elles le possédait tout entier. Après les joies fortifiantes du travail, ses plaisirs les plus vifs lui venaient de son commerce assidu avec la jeunesse. Dans mes recherches pour retrouver et pour fixer ici quelques traits de cette grave et piquante physionomie, j'ai rencontré partout la trace profonde des souvenirs laissés par M. Biot aux deux générations successivement groupées autour de sa chaire. La paternelle bienveillance du vieux professeur dépassait le cercle de ses nombreux élèves et se portait au hasard sur quiconque entrait dans la vie.

Au plaisir d'obliger il aimait à joindre les surprises heureuses de l'*incognito*. Se promenant, par un long soir d'été, sous les ombrages du Luxembourg dont il était le visiteur quotidien, il aperçut un étudiant qui déroulait les planches d'un traité de physique. Apprenant qu'il préparait un examen, M. Biot offrit de lui donner quelques conseils, n'étant pas, lui dit-il, étranger à ces matières-là. La proposition fut acceptée et suivie d'une leçon de deux heures. Frappé

des aptitudes heureuses de son disciple, et quittant le champ des mathématiques pour aborder des questions d'un ordre différent, il discourut avec abondance sur les difficultés que rencontre la jeunesse à l'entrée de la carrière, et sur les redoutables problèmes que la science pose trop souvent sans les résoudre. Heureux d'apprendre que son interlocuteur était au-dessus des périls de la pauvreté et des dangers beaucoup plus grands, suivant lui, de la richesse, il fit suivre les conseils dictés par son expérience des plus hautes considérations morales, terminant un entretien tout rempli d'interrogations socratiques par ces paroles dans lesquelles on retrouve comme un écho des leçons de Platon aux jardins d'Académus : « Travaillez, jeune « homme, et le succès vous viendra, surtout si vous ne le « cherchez point. Les sciences naturelles sont belles « quand on peut en pénétrer l'esprit, mais fort nuisibles « quand on ne va pas jusque-là; car, si elles n'élèvent pas « l'homme jusqu'au ciel, elles le ravalent jusqu'à la « terre... Il faut étudier beaucoup pour comprendre et « pour admirer la matière, mais bien plus étudier encore « pour arriver à découvrir qu'elle n'est rien! »

Quand deux voies sont aussi nettement indiquées, le choix semble moins difficile. Ce fut dans la route qui conduit aux célestes hauteurs que s'engagea l'étudiant, dont les notes, écrites le soir même, m'ont fourni le récit de cette bonne fortune de jeunesse [1].

La vie tranquille du professeur avait toutefois ses émotions, ses fatigues et ses dangers, car la science a comme la guerre ses champs de bataille, et M. Biot n'en désertait aucun. Personne n'ignore les péripéties de ce premier

1. M. l'abbé Henri Perreyve.

voyage aérien qu'il entreprit avec Gay-Lussac, périlleuse tentative qui concourut à redresser, au prix de hasards jusqu'alors sans exemple, les idées universellement admises au sujet de l'aiguille aimantée. Les gens du monde ne sont pas demeurés étrangers à l'histoire des pérégrinations scientifiques commencées en Espagne, poursuivies en Italie, et continuées jusqu'aux abords des mers polaires. Dans la première mission, confiée par le Bureau des longitudes à MM. Biot et Arago, les difficultés matérielles dépassaient encore celles de l'œuvre scientifique, si délicate que pût être celle-ci.

L'astronome Méchain, mort à la peine sur une plage inhospitalière, avait entrepris, avec Delambre, une nouvelle mesure de la terre d'après l'observation de l'arc compris entre Dunkerque et Barcelone. Il s'agissait de prolonger la méridienne jusqu'aux îles Baléares, opération qui contraignait de lier ces îles à la côte d'Espagne pour calculer, à l'aide de feux perdus dans la nuit et l'immensité, des triangles dont la base n'avait pas moins de trente-cinq lieues. Sur des rochers qu'osait à peine fouler le pied des pâtres, les missionnaires de la science luttèrent durant deux hivers contre d'innombrables obstacles, et le récit de ces difficultés, toujours surmontées à force de persévérance et de courage, s'élève par sa simplicité même jusqu'à l'intérêt le plus dramatique. M. Biot put exposer en 1811, devant l'Académie des sciences, le résultat de ses laborieuses investigations; mais M. Arago, pris au retour par des pirates, dut subir dans les prisons d'Alger une captivité dont la France tirait, vingt ans plus tard, une vengeance glorieuse.

Biot et Arago, deux noms que ne séparera pas l'histoire de la science et que l'amitié aurait unis pour toujours, si

les tristes difficultés de la vie ne troublaient jusqu'aux plus nobles cœurs ! Plus jeune que M. Biot de dix ans, M. Arago était aussi sorti de l'École polytechnique. Il avait rencontré, dans celui qui fut son premier protecteur, une bienveillance devenue peut-être moins active lorsque le disciple put apparaître comme un rival. M. Biot n'aurait point à regretter que l'on recherchât la part respective des torts, dans ce commerce où la grandeur de l'intelligence ne parvint pas à triompher toujours des faiblesses de la vanité. Si rapprochés que fussent d'ailleurs ces deux hommes par la longue communauté de leurs travaux, il semblait que la nature eût tout fait pour les séparer. Ibérien par le génie comme par le sang, l'un avait besoin de répandre dans la foule les ardeurs de sa parole et de son âme; type accompli de l'esprit gaulois dans sa plus élégante simplicité, l'autre avait plus de sagacité que de verve, et préférait à la popularité du succès les approbations d'un cercle choisi. L'un avait le goût de la vie publique autant que l'autre en éprouvait l'antipathie; et, pendant que celui-là accueillait les innovations politiques même les plus chanceuses, celui-ci semblait repousser les transformations même les plus nécessaires, se rejetant dans le passé aussi résolûment que son rival s'élançait vers l'avenir. Cependant, malgré les causes qui éloignaient ces deux hommes l'un de l'autre, leur séparation restait pour eux un motif permanent de trouble et de souffrance. Ils s'aimaient en dépit d'eux-mêmes, à ce point qu'il leur était encore plus difficile de vivre séparés que réunis. M. Arago éprouva donc plus de bonheur que d'étonnement en retrouvant près de son lit de souffrance M. Biot, affectueux et dévoué comme au temps où ils gravissaient, appuyés l'un sur l'autre, les

sierras de la Catalogne; tous les griefs s'effacèrent dans une étreinte suprême, et l'on vit ces glorieux émules échanger à l'heure des derniers adieux les témoignages d'une affection dont la vivacité semblait vouloir triompher de la mort.

Si dégagée que fût sa vie des soucis qu'apportent les affaires publiques, M. Biot souffrit cependant des agitations inséparables de toutes les grandes luttes de la pensée. D'une humeur prompte, d'un caractère irascible, malgré la bonté de son cœur, ce savant homme se résignait malaisément à voir ses convictions laborieusement formées rencontrer des contradictions. C'est d'ailleurs une justice à lui rendre, que, s'il défendait ses idées avec chaleur, il mettait une obstination plus indomptable encore à défendre celles des hommes qu'il saluait comme ses maîtres. Admirateur passionné de Newton, dont il a écrit la meilleure biographie connue, il demeura longtemps fidèle à la théorie de l'émission de la lumière, à laquelle Newton lui-même aurait probablement renoncé devant les faits nouveaux accumulés par la science contemporaine. Jamais avocat ne mit une sagacité plus courageuse au service d'une cause perdue; ajoutons que jamais dévouement ne provoqua pour un disciple de plus amères épreuves.

Parmi les nombreuses controverses qui ont troublé le repos de M. Biot, je ne puis omettre celle qui occupa la plus grande place dans sa carrière scientifique et qui concourut à le pousser vers les voies de l'astronomie historique, dans lesquelles il marcha plus tard avec tant d'éclat.

On sait quelle émotion produisit en France, durant la Restauration, le transport à Paris du zodiaque circulaire de Denderah. Les savants de l'expédition d'Égypte qui, à

travers mille périls, avaient pu contempler au désert ce débris d'une grande civilisation écroulée, avaient cru lire sur ces pierres scellées aux parois de gigantesques ruines l'authentique témoignage d'une antiquité incompatible avec les traditions mosaïques. Le gouvernement eut l'heureuse pensée d'acquérir pour la France la relique, objet de controverses si ardentes, qui a vu le silence se faire autour d'elle sitôt qu'elle a passé des solitudes de la Thébaïde dans une salle, aujourd'hui peu visitée, de la Bibliothèque impériale. Nommé commissaire pour traiter de cette acquisition, M. Biot se trouvait investi, par cette circonstance même, de la mission qu'il allait accomplir. Une longue étude de ce monument, dans ses signes astronomiques et dans ses symboles religieux, le conduisit à penser qu'il correspondait, selon toutes les probabilités, à l'état sidéral existant lors de son érection; puis ses calculs l'amenèrent à établir que le point du ciel indiqué comme pôle de projection par le zodiaque exprimait la position qu'avait l'équateur terrestre 716 ans avant l'ère chrétienne. Telle fut, d'après l'opinion de M. Biot, la limite extrême au delà de laquelle toutes les données scientifiques interdisaient de remonter.

Ces affirmations inattendues soulevèrent des contradictions animées : M. Biot affronta l'orage et prit résolûment l'offensive. Il contesta au sacerdoce de l'ère pharaonique les connaissances que lui avait attribuées depuis Hérodote une longue suite de générations prosternées devant des œuvres colossales. Selon lui, l'astronomie mathématique n'existait point en Egypte avant les Grecs, et n'y commença qu'avec eux. Attaqué par de savants confrères moins désintéressés qu'il ne l'était alors lui-même dans les conséquences morales d'un pareil débat,

M. Biot se trouva conduit, par les nécessités de la défense, à élargir son champ de bataille. Il passa donc des rives du Nil à celles du Gange, s'efforçant de ramener la science des Brahmanes de Bénarès, comme celle des Hiérophantes de Memphis, aux résultats pratiques qu'une longue contemplation du ciel permet d'atteindre sans trigonométrie sphérique, sans calcul et presque sans instrument. Lorsqu'il publiait, en 1823, ses *Recherches sur l'astronomie égyptienne*, l'auteur avait sur ses adversaires un avantage évident; il écrivait sans parti pris, pouvant fort bien se tromper sans nul doute, mais n'ayant du moins pour mobile que l'amour seul de la science, puisqu'il ne se préoccupait en rien de la portée religieuse de cette discussion. A cette époque, en effet, M. Biot était étranger aux croyances qu'il embrassa plus tard, lorsqu'après avoir épuisé tous les problèmes de la science, il se fut replié sur les mystères de son propre cœur.

Tandis que, par une série de calculs rétrospectifs, un astronome redressait les erreurs des peuples et soufflait sur les monuments de leur orgueil, un grand naturaliste, dégagé comme M. Biot de toute préoccupation dogmatique, étudiait les époques successives de la création, en pénétrant au plus profond de ses abîmes. Sur des roches et sur des couches superposées, M. Cuvier trouvait la preuve de l'apparition récente de l'espèce humaine sur ce globe et l'éclatante attestation des révolutions qui l'ont bouleversé. Les sciences semblaient donc concorder pour frayer à l'esprit humain des voies nouvelles. Le siècle précédent avait porté dans ses nombreux travaux des idées préconçues qu'expliquaient ses observations incomplètes et ses passions implacables ; le dix-neuvième sut profiter de la liberté d'esprit que lui laissait, à ses débuts, une incrédulité

à peu près générale ; et, lorsqu'il eut substitué aux théories une loyale et rigoureuse analyse, il retrouva debout devant lui les traditions immortelles avec lesquelles la science n'a pas moins à compter que la foi. Aucun témoignage, Messieurs, ne profite aux grandes causes autant que ceux qu'elles n'ont point évoqués et que leur envoie la Providence. M. Biot fut un témoin assigné par elle.

Je dois à sa mémoire d'exposer, d'après des renseignements certains, les phases que parcourut sa pensée avan de se reposer dans les croyances qu'il servait alors sans les partager, et qui lui rendirent la mort lumineuse et douce. Sceptique en religion, comme la génération au sein de laquelle il était né, il s'était constamment défendu des grandes erreurs qui font parfois descendre au-dessous du bon sens le génie qui s'égare en s'enivrant de lui-même. Pour M. Biot, comme pour Newton son maître, Dieu avait toujours resplendi dans ses œuvres : ses écrits en fourniraient des preuves surabondantes. Il y déverse fréquemment sans doute, à l'exemple de Buffon, l'ironie et le dédain sur les demi-savants qui, voulant tout expliquer dans la nature par d'ingénieuses subtilités, invoquent la Providence à l'occasion d'harmonies puériles. Mais répudier les explications de la fatuité ignorante, défendre Dieu lui-même contre l'esprit qu'on se complaît à lui prêter, c'est garantir le système général des causes finales, et non pas le déserter ; c'est imprimer à l'univers son caractère véritable, celui d'une œuvre contingente, dont la compréhension absolue n'appartient qu'à la toute-puissance qui la conçut et l'enfanta. Les notes dont j'ai rappelé l'origine ont conservé le souvenir de débats fréquents engagés sur ces délicates matières au sein du Bureau des longitudes, débats dont M. Biot rapportait l'écho à son

foyer domestique. Sur ces points-là seulement, il se permettait de contredire son illustre maître; et peut-être lui a-t-il respectueusement opposé plus d'une fois ces vers de Voltaire qu'il aimait à citer :

> ... J'ai sur la nature encor quelque scrupule;
> L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
> Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger [1].

Mais, il faut le répéter, pour laisser à l'opinion de M. Biot toute son autorité scientifique, lorsqu'il soulevait au sein de l'Institut les questions astronomiques que je viens de rappeler, il apportait dans cette étude la plus entière liberté d'esprit. Vingt années s'écoulèrent encore avant que la noble intelligence qui avait tout connu et tout épuisé se reposât dans le christianisme des orages et des obscurités de la science.

Ce fut là le couronnement d'une longue vie consacrée à la recherche de la vérité dans la rectitude de l'esprit et la simplicité du cœur. Parvenu à ce terme suprême où il n'y eut plus pour lui de problème dans la destinée humaine, il en épuisa coup sur coup toutes les rigueurs sans fléchir et sans se plaindre, car les forces lui furent alors mesurées aux épreuves et les consolations aux douleurs. Successivement atteint, comme tout homme qui vieillit sur cette terre, à toutes les fibres de son cœur, il fut aussi frappé jusque dans sa plus douce espérance. Il vit tomber dans la force de l'âge et la maturité du talent un fils auquel des travaux, rehaussés par l'éclat du nom paternel, avaient ouvert les portes de l'Institut, et reçut

1. Cités par M. Biot dans les *Recherches chimiques sur la respiration des animaux*. (*Mélanges scientifiques et littéraires*, t. II, p. 23.)

la charge, mêlée d'amertume et de douceur, d'achever l'œuvre où s'était épuisée une vie si chère. Ce fut ainsi que le vieillard, dont le malheur avait doublé les forces, se trouva conduit par un testament sacré à des recherches entièrement nouvelles pour lui sur la langue et la littérature chinoises. Par un prodige de sagacité et de labeur, il se mit en mesure d'éditer, avec le précieux concours de M. Stanislas Julien, le *Tchcouli* ou *Livre des rites*, traduit par Édouard Biot. Enfin l'homme infatigable, qui n'avait pu pénétrer dans ces études sans les épuiser, préparait une *Histoire de l'astronomie chinoise* aujourd'hui publiée, lorsqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans, il s'endormit dans l'espérance, entouré d'une famille qui fut sa joie et son orgueil, soutenu et béni par les mains sacerdotales de son petit-fils.

Tous ceux qui l'ont connu dans les temps qui précédèrent sa mort conserveront de cette exquise et forte nature un souvenir ineffaçable. Ils n'oublieront ni cette fermeté d'attitude d'un homme sûr de sa conscience comme de sa gloire, ni ce charmant sourire si beau sous des cheveux blancs. De la verte vieillesse dont il portait si légèrement le poids, Cicéron aurait dit comme de celle de Platon : *Est purè et eleganter actœ œtatis placida ac levis senectus, qualem accepimus Platonis qui uno et octogesimo anno scribens mortuus est* [1].

Ce fut à l'époque où M. Biot était entré en possession de toutes ses forces intellectuelles sans rien perdre, sous la glace de l'âge, de sa vivacité, que vous voulûtes, Messieurs, joindre cette renommée à tant d'autres dont vous êtes justement fiers. En appelant au sein de l'Académie

1. Cic., *de Senectute*, V.

française le doyen de l'Académie des sciences, vous ne vous conformiez pas seulement à des précédents nombreux, vous accomplissiez un acte de stricte justice. M. Biot fut, en effet, un écrivain du premier ordre, car il sut unir aux délicatesses du goût toute la rigueur de la démonstration didactique. N'aspirant qu'à donner à sa langue la transparence du cristal, et rencontrant l'originalité en cherchant la correction, il parvint à se créer un style à lui, à force d'exactitude. « Il avait fini par porter dans sa diction ac- « complie comme un instrument de précision, » a dit l'un d'entre vous qui, en matière de critique, ne laisse à ceux qui le suivent que la tâche de le répéter [1].

Voici plus d'un demi-siècle que M. Biot adressait à l'Académie française cet *Éloge de Montaigne* dont la mise au concours révéla simultanément à cette compagnie et le savant dont elle déplore aujourd'hui la perte, et l'écrivain qui en est resté l'honneur. D'heureuses qualités littéraires se font déjà remarquer dans cet Essai, sans laisser toutefois deviner ce que nous pouvons nommer aujourd'hui la vraie manière de l'écrivain. L'originalité se révèle davantage dans les comptes rendus écrits pour l'Académie des sciences, après les diverses missions accomplies en Espagne et en Italie; mais c'est surtout dans le récit de son voyage aux îles Shetland que l'auteur s'empare puissamment de l'attention en encadrant l'exposé de ses travaux géodésiques dans un récit mêlé d'épisodes, qui devient pittoresque à force d'être vrai. On veut des romans : que ne regarde-t-on à l'histoire? a dit un grand historien.

On veut de la poésie : que ne fait-on de la science?

1. M. Sainte-Beuve, *Constitutionnel* du 24 février 1862.

semble dire M. Biot dans l'écrit charmant consacré au pauvre archipel perdu aux extrémités du vaste empire britannique. A la description de roches colossales qu'il étiquette comme pour un cabinet de minéralogie, l'art de l'écrivain oppose le tableau des efforts heureux tentés par la volonté de l'homme, afin de triompher de l'aridité du sol et de l'inclémence du ciel. Ce duel engagé sous les glaces entre une nature sauvage et une civilisation personnifiée dans quelques intrépides représentants atteint parfois des proportions héroïques. De ce point ignoré au milieu des mers, où l'on n'entendit jamais, durant les longues guerres qui venaient d'ensanglanter le monde, ni le bruit du canon, ni le son du tambour, l'observation appartient à M. Biot, il passe avec une satisfaction mêlée de regrets dans la savante Écosse, pour décrire le mécanisme de ses écoles paroissiales avec l'exactitude administrative qu'y pourrait apporter un inspecteur général de l'Instruction primaire.

Cette heureuse aptitude pour tout discerner et pour tout faire comprendre le constituait rapporteur et juge naturel des grandes controverses scientifiques. Il a revisé le procès de Galilée avec la sagacité d'un magistrat instructeur, et rendu compte de la querelle fameuse engagée entre Newton et Leibnitz pour la priorité d'invention du calcul infinitésimal, avec une lucidité qui permet aux gens du monde d'aborder sans trop d'effort les plus ardus problèmes des mathématiques. Dans les études biographiques consacrées à ses plus illustres confrères, depuis Coulomb jusqu'à Cauchy, il écrit avec l'émotion de l'amitié et juge avec le calme de l'histoire. Dans ses *Mélanges*, que les lettres peuvent à bon droit disputer aux sciences, il élucide une question d'archéologie en même temps qu'il

disserte sur un point d'économie sociale, et les cartulaires des monastères ne l'intéressent pas moins que les documents statistiques relatifs à l'alimentation de Paris. M. Biot relisait, en effet, tous les vieux livres, voulait bien lire la plupart des nouveaux, et suivait tous nos débats politiques, de ces hauteurs dont aucun orage ne troublait pour lui la sérénité. Sachant circonscrire la sphère de ses travaux, sans restreindre celle de ses jouissances, il passait de Newton à Homère, et de Huyghens à Virgile, comme on va de son cabinet à son jardin et de ses livres à ses fleurs.

Chasseur intrépide, promeneur infatigable, ce vieillard vigoureux prit un soin constant pour maintenir, entre l'activité de l'esprit et celle du corps, l'équilibre tant recommandé par la sagesse antique. Vous savez, Messieurs, ce qu'il fut pendant les dernières années écoulées dans un commerce journalier avec vous. L'Académie conserve, parmi ses meilleurs souvenirs, celui du discours consacré par cet octogénaire à la mémoire de l'un de ses plus vénérables contemporains, œuvre excellente, dans laquelle il juge les périlleux événements traversés par l'un et par l'autre avec une liberté exempte d'amertume, et glorifie en termes si élevés cette union des sciences et des lettres dont il avait été lui-même la plus heureuse personnification.

Depuis le jour où il vous appartint, il vous paya la dette de sa reconnaissance avec la régularité persévérante qui avait signalé sa longue carrière scientifique. Dans ces débats où l'intimité des relations n'enlève rien à la liberté de la pensée, ses vues concordaient toujours avec les vôtres; il s'associait à toutes vos espérances comme à toutes vos craintes sur l'avenir des lettres françaises. Un

demi-siècle s'était écoulé depuis que, dans l'enthousiasme de sa jeunesse pour la précision mathématique, il avait une fois tenté d'appliquer la méthode scientifique aux diverses manifestations de la pensée humaine. Dans un travail fort remarqué, publié en 1809 par le *Nouveau Mercure de France*, sur *l'influence des idées exactes dans les ouvrages littéraires*[1], l'auteur avait semblé vouloir promulguer une poétique dans laquelle perçait un peu trop le mathématicien, malgré la sûreté habituelle de sa critique et de son goût. Dans ce système, Homère et Virgile n'auraient été les premiers des peintres que parce qu'ils furent les plus exacts des observateurs, et probablement aussi, pour leur époque, les plus instruits des naturalistes[1] : doctrine fort piquante, sans doute, mais qui pouvait conduire à remplacer l'Hélicon par le Jardin des plantes et l'Hippocrène par un *aquarium*. Aussi, sans répudier jamais l'épigraphe de cet écrit : *Rien n'est beau que le vrai*, M. Biot saisissait-il toutes les occasions pour déclarer qu'en demeurant à ses yeux une loi essentielle du beau, la vérité matérielle n'en constituait ni la condition principale, ni surtout la condition unique.

Il ne faudrait donc pas qu'une certaine école, qui aspire à s'établir à la fois sur le terrain des beaux-arts et sur celui des lettres, se prévalût de ces ingénieuses affirmations pour enrôler dans ses rangs l'auteur des *Mélanges scientifiques et littéraires*. La forme extérieure ne fut pour lui, dans les arts d'imitation, à aucune époque de sa vie, que l'accessoire de la beauté morale, que le reflet de l'immuable vérité. Il préféra toujours les supplications de Priam ou les imprécations de Didon à la description des

1. Voy. *Mélanges scientifiques et littéraires*, t. II.

plus splendides paysages, si exacte qu'en pût être la peinture, car la puissance de souffrir l'emportait à ses yeux même sur celle de connaître. Remonter de l'instinct au devoir, des effets à leurs causes, et de l'homme à Dieu, tel fut l'effort continu de cette saine intelligence. Les grandes aberrations lui causaient autant d'étonnement que de tristesse, et la droiture de son jugement ne parvenait à les expliquer que par l'orgueil. Il poursuivait d'une haine vigoureuse ces esprits dévoyés qui prétendent imposer comme des progrès les dérèglements de leur fantaisie et les tristes défaillances de leur raison. Il repoussait surtout, comme l'un des scandales de notre temps, ces théories superbes, d'après lesquelles l'art serait dans les œuvres littéraires le seul but à poursuivre et la seule règle de ses propres conceptions. Double blasphème contre le beau et contre le vrai! Déplorable tentative qui frappe l'esprit humain de stérilité en proclamant sa toute-puissance! L'art est soumis comme la nature aux lois qui en maintiennent l'inépuisable fécondité, parce que dans ces lois vient se réfléchir le principe même des choses. Le champ de la création est assez vaste pour que l'imagination n'ait pas besoin d'en reculer les limites, et d'enfanter des monstres afin d'atteindre à l'originalité. De telles prétentions n'indiquent pas tant la virilité que la faiblesse, et l'on revendiquerait moins bruyamment le droit de se frayer des voies nouvelles, si l'on se tenait pour plus assuré de mesurer toujours la hauteur de ses œuvres à celle de ses ambitions.

La liberté est la vie de l'intelligence : il ne sera jamais nécessaire de le rappeler dans l'enceinte où elle trouverait au besoin son dernier asile et ses derniers confesseurs. Passer, en littérature, de Racine à Shakspeare, au risque

de n'approcher ni de l'un ni de l'autre, c'est un droit plus périlleux que contestable; il ne faut, en l'exerçant, compter qu'avec le public dont les arrêts définitifs sont infaillibles, parce que ses engouements sont passagers. Que l'art conserve donc la juste ambition de tout aborder, mais que sa confiance se fortifie par un respect profond pour le domaine inviolable dans lequel il n'y a pour lui ni problème à résoudre, ni nouveautés à découvrir, où toute borne que l'on déplace est un obstacle qu'on élève contre soi-même. Si, après avoir fait le vide dans les intelligences et dans les cœurs, on aspirait à le combler par de désespérantes négations; si l'on prétendait peupler de rêves et de fantômes les ténèbres d'une nuit sans réveil, vos exemples et vos préceptes apprendraient à tous que le premier intérêt, plus encore que le premier devoir des lettres, est de s'incliner devant la foi du genre humain et les vérités primordiales qui la consacrent, puisque tous les succès durables sont à ce prix. Vous avez trop bien compris ce que la France attend de vous pour réduire votre mission à la défense de formes littéraires dont la vie ne tarderait pas à se retirer, si elle n'était renouvelée par la diffusion continue de l'esprit qui les anima. Gardiens des sources où l'intelligence se retrempe pour tous les labeurs féconds, depuis la poésie, qui est la vérité dans l'idéal, jusqu'à la grammaire, qui est le bon sens dans le langage, vous en maintenez la pureté en luttant, dans le domaine si troublé de la pensée et de l'art, contre les enivrements de l'orgueil et les abaissements de la sensualité; fidèles aux fortes traditions dont le dépôt vous est remis, vous n'avez jamais séparé le beau de l'essence éternelle dont il est la splendeur.

On ne s'étonnera pas que je vous rende un pareil hom-

mage le jour où je puis, en vous parlant d'un confrère vénéré, me prévaloir de son nom et rappeler ses exemples. Ces idées, consacrées par la sanction des siècles, ont imprimé à sa vie le sceau d'une unité magnifique, jeté sur sa vieillesse l'éclat d'une grandeur sereine, et je les place avec confiance sous la protection de sa mémoire.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie Viéville et Capiomont, rue de Poitevins, 6.

Librairie Académique DIDIER et Cie

MIGNET

Histoire de la Révolution française. 10e édition. 2 vol. in-12 . . . 7 fr.

VICOMTE DE MEAUX

La Révolution et l'Empire. 1789-1815. Étude d'histoire politique. 2e édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

A. DE MARGERIE

La Restauration de la France. 3e édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

BROGLIE (ALB. DE)

Nouvelles Études de littérature et de morale. 2e édit. 1 vol. . . 3 fr. 50

H. REYNALD

Mirabeau et la Constituante. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 2e édition. 1 vol. in-12 . . . . 3 fr. 50

CH. GIDEL

Les Français du XVIIe siècle. 1 vol. in-12 . . . . 3 fr. 50

AUBERTIN (CH.)

L'Esprit public au XVIIIe siècle. Étude sur les mémoires et correspondances politiques. 1715-1789. 1 vol. in-8 . . . . 7 fr. 50

Sénèque et Saint Paul. Étude sur les rapports supposés entre le philosophe et l'apôtre. (*Ouv. couronné par l'Acad. française*). 2e édit. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

G. DESNOIRESTERRES

Voltaire et la Société du XVIIIe siècle. — *La Jeunesse de Voltaire.* — *Voltaire à Cirey.* — *Voltaire à la Cour.* — *Voltaire et Frédéric.* 2e édit. 4 volumes. . . . . 16 fr.

D'HEZECQUES (COMTE)

Souvenirs d'un page de la cour de Louis XVI, par F. Comte de France d'Hezecques. 1 vol. in-12. 3 fr.

BONHOMME (HONORÉ)

Le Dernier abbé de cour. Étude d'histoire et de mœurs au 18e siècle. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

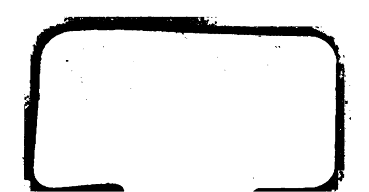
NOURRISSON

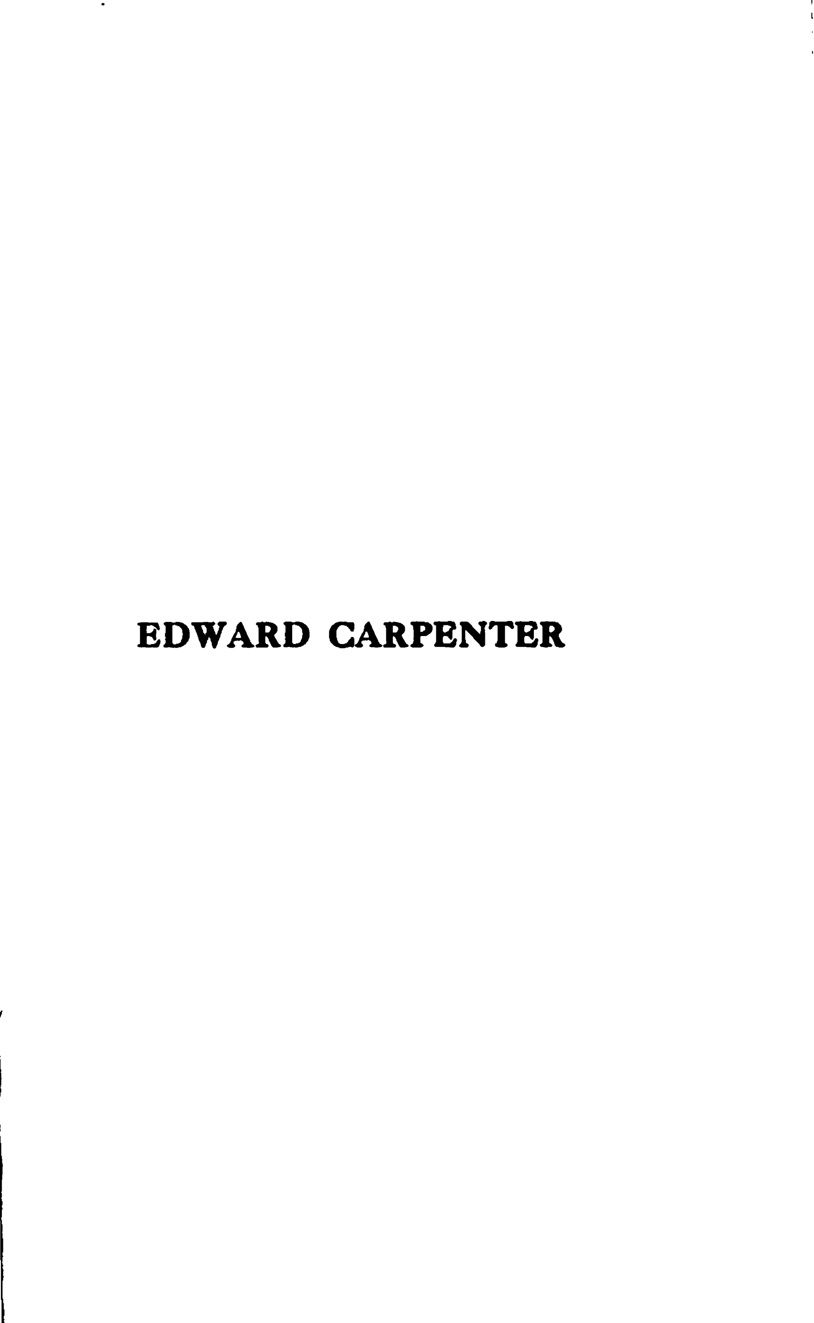
L'ancienne France et la Révolution. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

P. CLÉMENT ET ALF. LEMOINE

M. de Silhouette et les derniers fermiers généraux. 1 vol. in-12. 3 fr.

Paris. — Impr. Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.





EDWARD CARPENTER



Edwd. Carpenter

EDWARD CARPENTER

AN EXPOSITION AND AN APPRECIATION

BY

EDWARD LEWIS

[illegible]

WITH A PORTRAIT

NEW YORK
THE MACMILLAN COMPANY
1915



EDWARD CARPENTER

AN EXPOSITION AND AN APPRECIATION

BY

EDWARD LEWIS

"HE WAS LIKE A MAN STANDING ON A WATCH-TOWER, TO WHOM OTHERS TURNED AND SAID, NOT 'WHAT OF THE NIGHT?' BUT 'WHAT OF THE MORN AND OF THE COMING DAY?'"

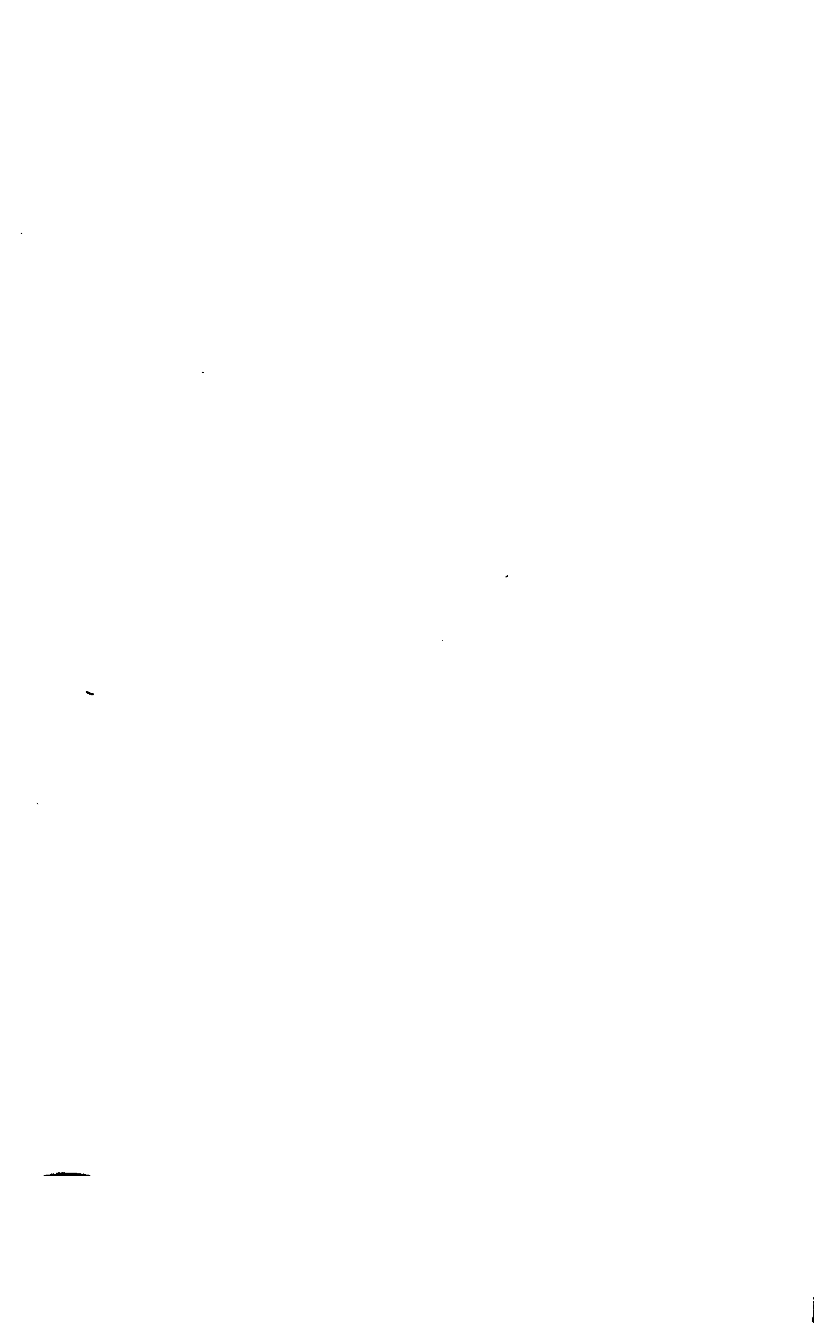
WITH A PORTRAIT

NEW YORK
THE MACMILLAN COMPANY
1915

TO

HIS FRIEND AND MINE

J. L. W.



CONTENTS

The Frontispiece is from a photograph by Elliott & Fry.

EDWARD CARPENTER

CHAPTER I

PERSONAL AND INTRODUCTORY

"I am an acme of things accomplish'd, and I am an encloser of things to be."—WALT WHITMAN.

ARGUMENT

At the age of twenty-five, Edward Carpenter received the creative impulse, and abandoned his profession to place himself at its disposal. With the assistance of Walt Whitman's "Leaves of Grass" he was delivered of his spiritual child. It took external form in the poem "Towards Democracy," in which he celebrates his experience, and proclaims it as the promise of an arriving world-experience. The justification of this announcement lies in the fact that the Whole expresses itself in each of its parts in a particular way; and Carpenter, by revealing what had come to be in him, opens a door and discloses that which is coming to be for the race.

OF Cornish descent on his father's side, and of Scottish on his mother's, Edward Carpenter was born at Brighton in the year 1844. He graduated at Cambridge, took

Holy Orders, and for several years occupied the position of curate to Frederic Denison Maurice.

These brief notes suffice to indicate his external history up to the age of twenty-five.

About this time he began to feel the pressure of a desire to

> write some sort of a book which should address itself very personally and closely to any one who cared to read it—establish, so to speak, an intimate personal relation between myself and the reader.[1]

This desire, in some shape or form, is not uncommon with young men of eager and artistic temperament. It is the desire to create, to issue one's self as *logos spermatikos*, to bury one's self as a seed in the matrix of common human experience, to incarnate one's self, to beget children of one's own spirit. Often—perhaps most often —these creative pulses pass unrealized, partly because of the hardness of the heart, and partly because of the pitiless dominance of mechanism and organization in modern life. With Carpenter, however, the desire was so strong and so vital that, although, in spite of several attempts, it found no immediate outlet, it became in him, in the course of time, as a swelling, budding, multiplying mass of spiritual plasm making itself felt in consciousness as a vague, insistent, and increasing urgency.

He was faithful to the calling.[2] He loosened

[1] *Towards Democracy* (Pocket Edition, 1909), p. 511.

[2] Cf. *T. D.*, p. 376.

his life somewhat, in order that, whatever this urgent Thing in him might be, it might have more chance for expression. He relinquished his Orders and became a University Extension Lecturer in provincial towns, lecturing chiefly on Music and Science. During this period of incubation, if it may be so called, Carpenter read and re-read *Leaves of Grass*. For ten years he saturated himself with the poems of Walt Whitman; they "filtered and fibred" into his very blood, as he says.

The relation of Carpenter to Whitman is a nice problem in higher criticism. Is he Whitman —massive, rugged, like a quarry—in miniature? Has he simply given form to some fragments of the gigantic formlessness of the "good, gray poet"? Is he Whitman set in a lower key? Did he simply reissue Whitman through the medium of his own consciousness, much, for example, as the Hebrews reissued the Babylonian myths through their race-consciousness, communicating its peculiar quality and texture to them? Can we accept Carpenter's own modest confession that he is the moon to Whitman's sun, the moon whose gentler radiance permits sight of the stars behind and beyond it, but shining by reflected light only?

Carpenter's acknowledgment of indebtedness is unequivocal.

"I find it difficult to imagine what my life would have been without it," he writes.[1]

[1] *T. D.*, p. 518.

by night, in sunlight or in rain, by frost and snow and all sorts of grey and dull weather, I wrote *Towards Democracy*—or at any rate the first and longer poem that goes by that name.[1]

Precisely what was this mood? It is necessary to inquire somewhat closely into this, because it is the critical experience apart from which *Towards Democracy* would not have come into existence, and apart from which it cannot, either as a whole or in its parts, be understood. Just as the whole teaching of St. Paul is centred round, and derives from, the experience which befell him on the road to Damascus, so the whole of Carpenter's teaching is little more than an intellectual and literary expression of what befell him at Bradway. He himself when pressed described it as

> the disclosure within of a region transcending in some sense the ordinary bounds of personality, in the light of which region my own idiosyncrasies of character—defects, accomplishments, limitations, or what not—appeared of no importance whatever, an absolute freedom from mortality, accompanied by an indescribable calm and joy.[2]

In a phrase, reminiscent of Carlyle, he speaks of it as a Splendour of which, like Sheba's glory, the half could not be told. It was an illumination, coming upon him at times with coruscating flashes of imaginative insight. It was a " central

[1] *T. D.*, p. 513. [2] *Ibid.*, p. 512.

glow ". experienced chiefly as feeling, a kind of cosmic emotionalism, but continually scintillating up into the intellectual consciousness in sparks of thought some of which it was possible for him to capture and retain in speech-forms. It was the up-rush of a fountain of living waters, normally latent in man, which here and there, because of some special local condition, is able to breach the barrier of separated individuality. . . .

Let us imagine that individuals are like enclosed pools or small seas, lying close to the Ocean, but separated therefrom by natural barriers, some of which are thicker and stouter than others, some of which may indeed be strengthened by artificial means. The barrier looking oceanwards represents the form of our individuality as opposed to the Universal. It is at the barrier that our consciousness of separateness within and from the great Whole of life, our consciousness of the not-me, arises. This is the usual condition. The enclosed waters, which are, indeed, of the same " stuff " as the Ocean, know nothing thereof, save the sound of its endless motion, perchance some tremor from its constant tidal beating, and maybe now and again in stress of spiritual weather a dash of its mighty spray. But here (let us say) is a barrier which is slighter than others, looser in structure, more penetrable, worn thin somehow; and through this, one day—" Ye know not the day nor the hour when the Son of Man cometh "—the Ocean pours triumphantly in,

unites it with itself and probably with adjacent pools also, giving the sense of largeness, freedom, profound joy and peace, but with tremendous disturbance. The barrier of individuality is broken through; what remains of it is submerged and is felt as being submerged; the consciousness of separateness yields to that of intimate union.

This figure will suffice, on the understanding that the puncturing of the barrier is from within. The Ocean lies deeper within, rather than far-stretching without, the individual. Normally, the individual is capsuled from the Ocean, but the film may be burst by the rising of the underneath waters, just as a commotion deep within the earth-crust may drive the molten ore up into the heart of the mountain.

> The prince of love . . . touched the walls of my hut with his finger from within, and passing through like a fire delivered me with great unspeakable deliverance from all evil.[1]

It is probable that some such experience as this lies behind all the phenomena of genius and inspiration.[2] It is the urge to all creative work. It is the second birth which makes the poet, the artist, the musician, the prophet, the saint. In the case of some, the emotion is milder, the

[1] *T. D.*, p. 190.

[2] Cf. F. W. H. Myers: "Genius is . . . a power of appropriating the results of subliminal mentation, to subserve the supraliminal stream of thought."

touch gentler, the suffusion quieter—as Browning says in "Abt Vogler":

> God has a few of us whom He whispers in the ear.

With others, it is as a sudden challenge, like the Light which broke upon Saul of Tarsus, the effect of which is a profound and permanent psychological change, a true conversion; the life receives a dramatic deflection and proceeds henceforth in a new direction, or finds a new centre of gravity under the influence of which familiar facts suffer rearrangement and a new interpretation. There is a new world, a new heaven, and a new earth, because there is a changed centre, a new heart.[1]

Perhaps it is true of most of those to whom such experience comes that they simply continue a personal career under its influence and inspiration, and are content to express their vision and their ecstatic feeling in what forms of speech, poetry, music, painting, they can find. They work in its light; they act under its power. Carpenter distinguishes himself among them by concentrating on the experience itself; he is less concerned to describe it or give it artistic expression than he is to emphasize it as a universal possibility and promise, interpreting it in terms less of personal redemption than of world-hope, asserting that his own experience is the harbinger

[1] Cf. Masefield's poem "The Everlasting Mercy."

of an arriving kingdom destined to bestow upon Humanity as a whole the priceless gifts of which it gave him the private possession. He does not merely write poetry under the influence of this illumination, he preaches the experience itself as a world-gospel; his profound personal inspiration becomes the central pivotal argument of his prophecy.

It is worth while to pause here and consider the justification of this, though the matter will be more fully dealt with in the following chapter. The question is this: By what right does a man say, "My personal experience is the promise of a world-experience; what I am, Humanity shall be"?

It is not necessary to argue here the hypothesis of the Unity of Nature which is the fundamental scientific truth—the hypothesis which best explains the facts—of the modern world; nor the inevitable corollary that Humanity is an organism, a body with many members. It is important, however, to emphasize the fact, not commonly perceived, that of any organic whole it is true that, while the Parts are within the Whole, the Whole is also within each and all of the Parts. The notes in a musical phrase are not as beads upon a string, or as dewdrops on a gossamer; the phrase is a unitary whole; it arose first in the mind of the composer as a thought-movement or a pulse of feeling; it was not built up note by note; the phrase, as written, grew not by archi-

tecture but by exfoliation; the phrase is not the arithmetical sum of the notes; each note is a facet, rather than a fragment, of the whole phrase, and takes its quality and colour not simply in relation to the other notes, but in relation to the phrase as a whole. The phrase is continuous through all the notes; check it at any point, and there will be in the mind the sense of pressure, as of something coming on, some gathered momentum not only of sound but of significance. Alter a single note, or even the length of a rest, and you will "spoil it all"; and the "spoiling" will not be as if a square bead intruded upon a string of round beads, or as if a discordant colour were placed in a graduated series of colours, but as if a meaning had been completely changed or altogether lost. The whole phrase is one movement, and the notes are not so much parts of it as they are moments in it. Until the last note has died away the full significance of the phrase is not apparent, yet the whole phrase as a whole was in the first and in each successive note.

If one asks why it is that from a fertilized cell a body of one particular shape and structure rather than another arises, the only satisfactory answer is that the whole body is there from the beginning and itself determines the character of each fission and of each arrangement of cells. A body is not formed after the manner of some fluid material which is poured into a mould, or of some plastic substance which receives shape

in the hands of an artist; a spiritual entity, of great potential energy and according to its own inherent character and qualities, creates its own body by a process of self-incarnation; nor does it incarnate itself piecemeal, finally binding up the parts by joints and ligaments into an organism, but it expresses its whole Self in each part in a particular way, and requires all such parts for a complete self-expression on that particular plane of manifestation. That which Tennyson declared hypothetically as he gazed upon the "flower in the crannied wall," Carpenter states categorically, and with all the fervour of that experience which made him a prophet:

You are that Whole which Nature also is—and yet you are that Whole in your own peculiar way.
Were your eyes destroyed, still the faculty of sight were not destroyed;
Out of the same roots again as before would the optic apparatus spring.
Should you die of starvation you would only begin immediately after death to take food in another way; and the impulse of union which is at the base of sex lies so deep down that the first reawakening of consciousness would restore it.
Believe yourself a Whole, indivisible, indefeasible,
Reawakening ever under these, under those, conditions,
Expanding thus far, expanding less far, expanding farther;
Expanding this side, expanding that side, expanding all sides;
Ever diverse yet the same, the same yet diverse—inexhaustibly continuous with the rest;

And made for love—to embrace all, to be united ultimately with all.[1]

These analogies, from the musical phrase and from the body, taken in general terms, affirm the fact that the Whole is present in each of the Parts, that a Part is not a fragment but a particularized expression of the Whole. Since, therefore, Humanity is an organic Whole—past, present, and future—it is expressed as such in each individual in a particular way. The race sings its songs through the lips of the poet, beholds its visions through the eyes of the seer, and achieves heights of holiness and deliverance and communion through the ecstatic consciousness of the saint; and the profound experiences of the individual are at one and the same time his own, and the experiences of the race as a whole in him.

In considerations such as these lies Carpenter's justification for expounding his own experience as a world-evangel. His sense, also, of his relation in that experience to the Whole of Things determines the form in which his message is delivered. There is a sentence in which he describes the main function which he would perform for those who are willing to listen to him. He says:

Lo! I open a door.[2]

[1] *T. D.*, p. 490. [2] *Ibid.*, p. 154.

Robert Browning has declared in "Paracelsus":

> To know
> Rather consists in opening out a way
> Whence the imprisoned splendour may escape,
> Than in effecting entry for a light
> Supposed to be without.

Edward Carpenter desires to come to the place where a man stands and to open a door for him. It is a great service; it is a greater service than to "go out into the highways and byways and compel them to come in," or to "pluck them as brands from the burning"; it is perhaps the greatest service that one man may render to his kind. To open a door, to make outlet at least possible, to widen the horizon, to reveal the vista, to breach the barrier, to unveil the bigger life—this is human service of the highest order.[1] You may be a prisoner, confined within a narrow and stuffy circumstance; if you are ready and willing to move out, the open door is your chance of liberty; if you are in a dull sort of way content with what and where you are, drugged by use and habit into the acceptance of a situation incompatible with highest manhood, the open door is a great allurement, quickening in your heart the spirit of venture. Carpenter does not try to frighten you out through the door, in the

[1] "I am the Way." Cf. also the Persian Bâb (the Gate).

fashion of a so-called evangelistic preacher; nor would he drag you through it, in the fashion of a dogmatic philosopher; he opens the door, and lets you see through. Itself is the great persuasion, unless you are asleep or sick; and if asleep or sick, yet it gives entrance to currents of fresh air which, short of any energetic response on your part, will tend to expand atrophied parts, awaken slumbering functions, and germinate the seeds of a new health.

The volume entitled *Towards Democracy* was, as we have seen, the immediate product of the experience through which Carpenter passed in the year 1881. The writing of it began in that year and continued till 1912—a period of twenty-one years—during which successively enlarged editions were published. The volume bears all the marks of inspiration and spontaneity. It remains his chief work. In 1883 he took a small property in the village of Millthorpe, lying equidistant from Sheffield and Chesterfield, and earned his living by market-gardening, publishing other volumes at intervals. The more important of these we shall examine in due course, but they are of secondary importance compared with *Towards Democracy*; they are, for the most part, elucidations or more detailed expansions of some of the seed-thoughts of which his first book is a veritable storehouse. They are by no means unimportant, but are reflective rather than declaratory, argumentative, scientific, constructive, rather than

spontaneous. They attempt a reasoned and systematic statement of some of the intuitive apprehensions of truth which are found in *Towards Democracy*; they relate the vision to the thought-content of the modern mind.

CHAPTER II

THE NATURE OF THE SELF

" It is by love only that we can fully enter into that harmony with others which alone constitutes our own reality and the reality of the universe. We conceive the universe as a spiritual whole, made up of individuals, who have no existence except as manifestations of the whole; as the whole, on the other hand, has no existence except as manifested in them."—McTaggart.

ARGUMENT

The witness of introspection is that that which begins as Feeling tends to pass outwards through Thought to Action. Desire precedes structure, and the complex organization of our present human bodies represents mental and conative processes in the age-long race-life. The creative race-Ego is in each individual, working on through him. The fundamental fact of individual selfhood is a Universal Self. The same conclusion is reached from an examination of the development of consciousness; in animals knower, thing known, and knowledge are undifferentiated, but in man there arises self-consciousness with its oppositions and delusions. This differentiation into separated selves ministers to the growth and realization of individuality, and looks towards the re-fusion of individuals into a higher unity. Of this higher

unity, as being present amid the differences and antagonisms of self-consciousness, the experience of "cosmic consciousness" is a witness. In this experience, the individual self recognizes the Great Self as its own truth and reality.[1] *At the surface, the individual appears an isolated fragment; but inwardly and more truly he is an all-embracing kingdom. The true self is a Democracy.*

THE Art of Creation is Edward Carpenter's most ambitious prose work, and a real contribution to the solution of the central problem of finite existence. The book takes its title from a lecture which is printed as the first chapter, and its main theme is a fresh, profound, and very suggestive analytical examination of the nature of the Self. The reader will not fail to be impressed with the remarkable anticipations which the book contains of views which are associated with the name of Henri Bergson.

Reflecting independently upon the problem of life, Carpenter bases his metaphysics, in strict accordance with the Bergsonian injunction, upon an act of the sympathetic imagination whereby the thinker, no longer content with observing the external forms in which the life-process manifests, places himself as it were within the life-stream which is the core of all objects.

[1] "If a man worship the Self only as his own true state, his work cannot perish; for whatever he desires, that he obtains from the Self" (*Brihad-aranyaka-Up*. I. iv. 15).

Carpenter did not hit upon Bergson's beautiful and illuminating symbol of the fountain whose central, perpetually-urgent jet represents the *élan vital* of the creative life, the vital force, the super-consciousness—or whatever it may be called—which is the "life of all that hath been made"; and from which intellect and matter each arise in their turn by a kind of lateral or peripheral relaxation, retardation, curving-backwards, in the fashion of the fountain-spray, fine as mist (intellect) above, and becoming heavier drops (matter) as the fall proceeds; probably this view of the creation of matter is original in human thought with the brilliant French philosopher [1]; yet, short of this last link connecting the non-material with the material, Carpenter's theory is very similar. We shall now give an outline of it.

It is inevitable that the first experiments in this more intimate way of knowing, this knowledge from within, should be directed towards the thinker's own personality; for although the process of introspection, especially as it becomes more and more profound penetrating to the very roots of being, is not easy, the Self is nearer and more penetrable than any other object of knowledge. Scrutinizing so, and taking

[1] The fundamental identity of spirit and matter has, of course, often been affirmed: cf. Lao-tzu, "The two things, the spiritual and the material, though we call them by different names, in their Origin are one and the same."

the hint of dreams, Carpenter affirms that the ultimate investigation reveals

> a continual ebullition and birth going on within us, and an evolution out of the Mind-stuff of forms which are the expression and images of underlying feeling; these forms, at first vague and undetermined in outline, rapidly gather definition and clearness and materiality, and press forward towards expression in the outer world.[1]

This suggests the norm of the creative process.

> We seem to come upon something which we may call a Law of Nature—namely, that within ourselves there is a continual movement outwards from Feeling towards Thought and then to Action; from the inner to the outer; from the vague to the definite; from the emotional to the practical; from the world of dreams to the world of actual things and what we call reality.[2]

Creation, therefore—individual and cosmic (though in the end the two are one and the same)—is in the nature of a real self-utterance,[3] a self-revealment; the process is taking place everywhere and at all times; the moment of Creation is an eternal Now, its locus an omnipresent Here; we are part of it, and partakers in it; it is possible for us to "learn and to practise the art in ourselves."[4]

Consider, for purposes of illustration, the living body. How does it arise? Even the protozoon must be regarded as in some rudimentary sense

[1] *The Art of Creation* (Edition 1907), p. 21.
[2] *A. C.*, p. 14. [3] *Ibid.*, p. 53. [4] Cf. *Ibid.*, p. 220.

desiring food, and the recurrent desire, exciting to action, gives rise ultimately to the structure necessary for the pursuit and capture of food. Similarly,

> fear oft repeated calls forth the long ears of the rabbit or the donkey, or gives to the monkey its structure for climbing trees.[1]

The human hand, a material structure, is the crystallization of habitual, persistent desire—a mental process. Just as the complicated mechanism of a modern railway engine did not come suddenly into being, but was thought out in detail, and by numerous minds in successive generations, from very lowly, crude, imperfect beginnings, each addition or new adjustment or arrangement of parts being the expression of a thought and the satisfaction of a need, so the human body has been literally thought out, and is the result of "the selection and chiselling of thousands of minds through the centuries." With this creative process we are continuous; our bodies in all their details of structure and function are mental legacies, the materialization of a mental inheritance; and the same life-principle which has through the ages created the body is here within each of us, and still at work.

> The whole life of the Race from which we have come, the whole route, the whole series of thought-processes by which we have descended, is within us, in our bodies, in our subconscious selves.[2]

[1] *A. C.*, p. 209. [2] *Ibid.*, p. 211.

Our bodies are " the race-mind made visible," and within each of us, as the root-fact of our personality, is the race-Ego, the æonial creator of the body, and the potentiality of all future creations.

The primal being, in which all thoughts of necessity inhere, which underlies all thoughts, and contains myriads yet unexpressed, is in us. It is there, and accessible to our consciousness. When we reach to it we reach the source of all Power.[1]

This examination of the conception and process of Creation leads us to the conclusion that there is somewhere in the secrets of our personalities an " Immortal Self " with which we may identify ourselves, and so become conscious partakers in the eternal ever-proceeding creative act.

Upon this same fact we converge when we interrogate consciousness itself. For we find that there are " three stages or degrees of consciousness."

The first is that in which the knower, the knowledge, and the thing known are still undifferentiated. This is the characteristic consciousness of animals; it embraces the gamut between sentience and instinct. Carpenter would explain the phenomena of instinct in animals in terms of this non-differentiation.

Their knowledge is, as it were, embedded in the great living intelligent whole (of the world), and therefore

[1] *A. C.*, p. 212.

each special act of knowledge or perception carries with it a kind of aura or diffused consciousness extending far, far around it.[1]

The world as constructed by instinct must be vastly different from the world as constructed by intellect; and the root of the difference lies in the fact that while in the case of the former the focus or nucleus of the perceived system is comparatively dim and undefined but is associated with a very extensive fringe, in the case of the latter the presented object is much more clear-cut and the fringe correspondingly restricted; an animal feels its way in the world, we reason it out; in other words, it "sees" as a whole that which we construct out of definitely related parts.

Then the process of differentiation begins; it begins very early in the life of a human infant; and the second stage of consciousness arises in which (with greater or less clearness) knower, knowledge, and thing known are distinguished and partially opposed or held together by a perceived relation. This is the stage of self-consciousness, of the opposition of subject and object, of the growth of the brain, of the development of thought; in a word, the normal human condition at the present time.

As the differentiation deepens and advances, there sets in the dominance of the consciousness of separateness—of the individual from the Whole,

[1] *A. C.*, p. 55

and from other individuals; the illusion of discrete and isolated individuality arises; the devil (Diabolos, the divider who flings mists between) enters the Garden of Eden; grief and pain ensue; and the whole labyrinth of human problems, religious, political, social, comes into being.

In a characteristic passage, Carpenter describes the tendency of this period:

> The subject and object of knowledge drift farther and farther apart. The self is left face to face with a dead and senseless world. Its own importance seems to increase out of all reason; and with the growth of this illusion (for it is an illusion) the knowledge itself becomes dislocated from its proper bearings, becomes cracked and impotent, and loses its former unity with Nature. Objects are soon looked upon as important only in so far as they minister to the (illusive) self; and there sets in the stage of Civilization, when self-consciousness becomes almost a disease; when the desire of acquiring and grasping objects, or of enslaving men and animals, in order to minister to the self, becomes one of the main motives of life; and when, owing to this deep fundamental division in human nature and consciousness, men's minds are tormented with the sense of sin, and their bodies with a myriad forms of disease.[1]

The application of the epithet "illusive" to this second stage of consciousness must be regarded as descriptive only, and not as a criticism; for the second is necessary to the arrival of the third stage, and the experiences of this inter-

[1] *A. C.*, p. 58.

mediate period minister to the development and deliverance of the deeper areas of personality.

Just as a mass of water, falling from a height, becomes separated up, before it reaches the ground, into a multitude of isolated drops, so the Infinite Self descending into finite conditions is differentiated into a multitude of individualized fragments. Instead of an original solidarity there is apparent isolation; instead of close and intimate cohesion there is apparent opposition; the sense of the Whole is lost in the sense of separation. Round each of the multitude of raindrops there is a well-defined circumference within which the drop is self-contained, and by reason of which it distinguishes itself and is separated from every other; within the original water-mass, however, those well-defined boundaries did not exist, though all the drops were there. If we could attribute consciousness to the raindrops, we should say that they were conscious of separateness from each other, and that this consciousness, non-existent in the original water-mass, arose for each drop on the circumference-surface as it gradually differentiated itself from the others in the descent. In the original mass the consciousness of union was dominant; in the rain-shower, on the contrary, the consciousness of separateness would be dominant.

Individuals are something like that. We are the fragmentary expressions on this finite plane

and one of redintegration sets in ; with this comes the third stage of consciousness, which has been called the Cosmic Consciousness. The name is bad enough, but the experience, even though it is fitful and fragmentary, is indubitably real.

There is a consciousness in which the subject and the object are felt, are known, to be united and one—in which the Self is felt to be the object perceived ("I *am* the hounded slave"), or at least in which the subject and object are felt to be parts of the same Being, of the same including Self of all.[1]

Carpenter illustrates the difference between these two orders of consciousness by the figure of a tree,

in which two leaves observe each other externally for a long enough time, mutually exclusive, and without any suspicion that they have a life in common. Then the "self-consciousness" of one of the leaves, deepening inwardly (down the twig or branch), at last reaches the point whence the "self" of the other leaf branches off—and becomes aware of its unity with the other. Instantly its external observation of its fellow-leaf is transformed ; it sees a thousand meanings in it which it never saw before. Its fellow-leaf is almost as much an expression of self as itself is ; for both now belong to a larger self—that of the spray or branch from which they depend.[2]

The evidence for this experience, which is here called the third stage of consciousness, is ample enough. Classical examples have been collected

[1] *A. C.*, p. 60. [2] *Ibid.*, p. 62.

in such a book as Dr. Bucke's *Cosmic Consciousness*. Carpenter himself, as we have seen, was the subject of it. Perhaps it is not so rare as is usually imagined, but the ordinary man coming under the influence of its passing touch fails to realize what it is, and gives it another name. In form and method it is similar to the first stage, but infinitely richer in content because of the second stage on which it supervenes. It is the perfect knowledge, and the only true existence.

All things, and the whole universe of space and time, really exist and are in this third state. . . . This is the state of absolute Being in which all things are, and from which the things which we ordinarily see and know proceed by disintegration or ignorance. It is the state from which they lapse or fall by disintegration into ordinary consciousness or thought.[1]

Carpenter's indebtedness to Plato and his affinities with Bergson are obvious here. Indeed, important portions of the latter's *Creative Evolution* might almost be elaborations of the following eloquent and profound words in which Carpenter discusses the Pathway to Reality and finds that the intellect cannot bring us to the goal.

All the universe exists, and is in this third state of consciousness; but we in the strange condition of illusion which belongs to the second stage—exiles from the Eden-garden, persuaded of the separateness of our individual selves, and unable to enter into true know-

[1] *A. C.*, p. 68. Cf. the last sentence with Bergson's simile of the Fountain.

ledge—are content to gnaw off tiny particles, which we call thoughts, from the great Reality. Assimilating and digesting these as best we can, we are persuaded that some day, putting all the results together, we shall arrive at the Reality. But the quest by this method is obviously hopeless. Infinities of infinity stretch before us, and vistas of brain-gnawing misery. Arrive doubtless we shall, but it will be by another route.[1]

Intellectual knowledge advances as it were in ever-widening circles in a superficies, and reaches towards a goal at the imagined end of a horizontal line; the true knowledge will come rather by an inward descent along a vertical line, not giving new facts so much as a new point of view, and, therefore, a new perspective and significance to facts already known.

But we cannot stop here. We must inquire as to what is implied in this experience, this third degree of consciousness.

Briefly, it is that the "final and real Self is one and universal."

There is a real universal Self—a one absolute Ego and knower, underlying all existences, the essence and life of the whole universe, and true self of every creature.[2]

For if A, attaining to the true and perfect knowledge, realizes his essential identity with all objects; if B, also the same; then A and B must be essentially identical with each other. In that state of existence and knowledge each looks

[1] *A. C.*, p. 69. [2] *Ibid.*, p. 79.

out upon and embraces the Whole from a particular point or centre. The areas, so to speak, are identical, but the focus-point is different. Each is the Whole, but in a peculiar aspect. The ultimate fact of a man's personality is a universal Being. Each and every personal "me" is an individualized aspect of a super-personal Ego; and each develops differently according to its own law and order of exfoliation [1] under the influence of experience, which serves to elicit the inner latent powers and qualities.

This development takes time, but there is plenty of time. The ultimate fact lies buried deep down and far removed from the consciousness of the normal man, but it is there for all that. The thing waits. It may tarry, but it will not delay; that is to say, it is coming on all the time, but there are hindrances.

To take an example. God—if we may give our traditional religious name to the Universal Self—in reality is our Home, our great Companion, our enfolding Lover, the deepest Self within the self, the larger Self which embraces all our narrower selves; He is the all-flooding Light within which we are rays; He is the creative Fire, within which we are as flames and sparks; language is all too feeble to describe the closeness and intimacy with which He enfolds and enthuses us; penetrative as light, pervasive as air; in subtler contact with us than is the ether to the inflow and through-

[1] *Vide* pp. 129 and ff. in *Civilization: its Cause and Cure.*

flow of which the solidest material offers no bar or hindrance; more intimate in His embrace of our spirits than that wherewith the ocean gathers the drops of water within it, or the earth-crust enfolds indistinguishably the mountain-roots; Life of our life, Breath of our breath, Soul of our soul; all-shadowing, all-indwelling; the "fulness that filleth all things."

Something at which these words but feebly hint is what God is to us in reality, but the consciousness of separateness has placed Him far away, fashioned Him as a mighty Individual in opposition to us, to be feared, to be hidden from in the bushes of the garden, to be wrestled with in prayer and turned if may be. Much Christian theology is based upon this superficial illusive consciousness; it is "of the devil"; it creates a gulf between us and God which never existed and does not exist; and in the train of this fundamental illusion comes the whole crop of errors, false doctrines, competitive theologies, which have caused untold trouble and despair in the hearts of men.

Through this stage we are destined to pass, and the deliverance will come with a new experience rather than with a new theology. Not a few have received the harbingers of this liberation; sometimes there are "flashes struck from midnights" and "stars which noondays kindle," there are rare "moments when the spirit's true endowments stand out plainly from its false

ones"; intuitive experiences of amazing range in which, for example, Wordsworth apprehended the spiritual continuum which makes the varied procession and panorama of the visible universe a Unity, and in which—the gaze being more definitely inward than outward—Walt Whitman found solid ground for the tremendous assertion,

> I am an acme of things accomplished, and I am an encloser of things to be;

and Jesus for the vibrant, world-illumining exclamation,

> Before Abraham was, I am.

Of the promise of this experience Carpenter is among the prophets. It is his gospel, many-faceted, which through these pages we shall hold up to the light.

> Be still, O Soul, and know that thou art God.[1]

Normally, however, we are not conscious of these profound and universal roots of being; we do not know who we are. The reason for this has now been made clear; it is because we habitually live our lives on the surface-planes which divide us from each other. In each personality there is core and there is crust, and our usual consciousness is that of the crust. We are intensely self-conscious; but the self of which we are aware is the separated "me," the empirical

[1] *T. E.*, ¶ 461.

ego, which is simply an "associative bond"[1] unifying our manifold mental and emotional experiences in the phenomenal world. We tend to regard this "me" as fixed and final; also to confuse it with the objective world in which it is reflected. Our first knowledge of ourselves is "in a mirror, darkly," and we take the image for the reality. Wandering and labouring amid the illusions of self-consciousness, we have not yet learned our true identity; yet experience is the right pathway; we need more of it and deeper; we need a new orientation towards it; we are like a child

regarding its own reflection—say in the tiniest of tiny pools. So small is the little mirror that it only reflects the smallest portion of the child—a lock of hair, a portion of its dress. The child does not in the least recognize what the reflection is. But it has a water-can and pours water into the pool, and the pool grows. Now the child can see its own entire hand in the water. It is fascinated, and tires not to pose its fingers in every way for reflection. But again the pool goes on growing, and more of its body becomes visible, till at last, lo! the child can see itself complete.

So to us. Each new thought, each new experience that is added to the Me, is like a drop of water that is added to the pool, till it becomes large enough—the Me becomes sufficiently universal—to reflect the universality of the I.[2]

The addition of another thought will lead us from this chapter to the next. It is not enough

[1] *A. C.*, p. 86. [2] *Ibid.*, p. 89.

to see that in each personality there is core and crust, and that while the "crust" is unstable and impermanent the "core" is one with the Universal—

> Man that art God yet perishest as grass[1];

we must see also the implication of the central truth. If the inmost self partakes of the nature of the Universal, it must embrace all within it. The true individual is not a pin-point of conscious personality opposed to a myriad other similar points; the true individual is the Whole, and this is potential in each of us. The inner self is a social self. As consciousness deepens, we leave behind us the sense of individuality set *contra mundum*, we come to the sense of a community of selves in which each of us is at one and the same time a member and the Community as a whole "in a peculiar way." The Universal Self, which is the true self of every creature, is

> an Eternal City of selves, ever united and ever arriving at the knowledge of their union with each other.[2]

The deepest self of a man is less an individual than it is a kingdom. The Soul is not a unit, it is a Democracy.

[1] *T. D.*, p. 324. [2] *A. C.*, p. 76.

CHAPTER III

DEMOCRACY

> "Fed with the blood and tears of living things,
> Nourished and strengthened by Creation's woes,
> The god unborn, that shall be King of kings,
> Sown in the darkness, through the darkness grows."
>
> ROBERT BUCHANAN

ARGUMENT

Democracy, which Carpenter defines as the "rule of the Mass-man in the unit-man," is used in a mystical sense. Statically, it is the love-kingdom realized in the heart, but it urges dynamically to the creation of social structure. In the present social body, Democracy exists in potentiality, "a body within the body," after the fashion of the imago within the larval covering. Its gradual deliverance therefrom is the ultimate significance of all changes in social structure, the "telos" of all world-movements; it determines these from within; it is a spiritual plasm which creates its own body, under the protection of existing organization which in time must be either assimilated or discarded. Beginning first as Feeling in the individual heart, its progress to realization in social organization (especially on a world-scale) is slow; but ever and again it may be expected to leap forward into

manifestation in a "great individual," one who will come to be acknowledged as a Master and a Saviour.

THIS is one of the critical words in Carpenter's teaching. His usage of it is peculiar, and must be thoroughly grasped at the outset, since it is the key to a large portion of his writings.

By "Democracy" Carpenter does not mean some definite form of political organization and government; in announcing the word, he is standing in a region which lies behind organization and is prior to it. In the phrase "Towards Democracy" some form of organization is obviously implied, but the emphasis throughout is upon the Idea which ever tends to take form, upon the Spirit which always creates its own body. "Democracy" is conceived after the fashion of one of the Platonic Ideas; and the word is used chiefly in a mystical, idealistic, religious sense. It is the mood of the world-soul which, in the eternal process of self-utterance and self-realization, creates, fulfils, and destroys organized forms and remains identical and equal with the forms it creates. It is the "Son of Man" which, ascending to its perfect blossom, exfoliates like a Tree of Life into human races (branches) and human individuals (leaves).

Regarding it in its more static aspect, Carpenter says

the Great Self sums itself up to form a vast affiliation of selves—a Celestial City of equals and lovers.[1]

As we have seen in the previous chapter, this "Great Self" is the most inward and true self of each individual; the individual becomes conscious of his identity with it by a process of inward withdrawal from the surface-planes of normal self-consciousness;

here in this perennial, immeasurable consciousness sleeping within us we come again to our Celestial City, our Home from which as individuals we proceed, but from which we are never really separated;[2]

and when we touch this inner depth, learning in experience our true identity, we realize for the first time in our life the meaning of Joy and Rest and Deliverance.

Let it not be imagined, however, that the Way of Life ends with this consciousness of individual blessedness; the centripetal movement is necessarily followed by, indeed coexists with, a centrifugal. What has been said, in classical passages, of Jesus and of Gautama, is true of all those who really attain to union with the Universal Self—they "count it not a thing to be grasped at, to be equal with God," but find the "way of downgoing," as Nietzsche calls it, and humble themselves, taking upon themselves the form of a servant. This is less of choice than of necessity;

[1] *A. C.*, p. 91. [2] *Ibid.*, p. 206.

for to be identified with the Great Self is to become one with the Creative Life which is ever proceeding forth from itself to find a more perfect form of utterance and realization. To become one with the Universal, in whatsoever degree, is, in that degree, to become part of the creative effort and redemptive passion which unceasingly operates in the world. The world-burden is always borne upon the shoulders of the mystic, the idealist, the saint, the lover.

It is this dynamic aspect of the Great Self, of "Democracy," which Carpenter chiefly emphasizes. It is something which is tremendously urgent in the heart of the individual and of society. It is the ever-ascending life. It is something which forms, grows, expands within, and ever and anon bursts forth and breaks through, bringing disorganization and destruction to existing forms that it may create the higher form. It is a perpetual Will to new incarnation, new creation.

Carpenter speaks of it as a "body within the body."

The figure behind this phrase is that of the imago, or perfect insect, being preformed within the larva. Underneath the larval covering, all the while the normal life of the larva is proceeding, the frame and fashion of the perfect insect dimly appear; sometimes its harder parts almost protrude from beneath the skin, so that the body of the imago seems to lie slumbering

there, enfolded in a thin, half-transparent birth-shroud. In due time this protective sac bursts and falls away, and the insect is liberated, unfolds its wings, and rises into the life for which it has been prepared.

There can be but little doubt—if we may pause for a moment on this figure, for it is important—that the human order issued from the sub-human in some such fashion as this. The sub-human order was the larva, the human order the imago preformed within it. The human order arose out of the sub-human by a process inconceivably slow and inappreciably gradual. While the "animal kingdom" went on its usual way, lived out its normal life of alternating hunger and sleep, of wild, free loves and prolific seasonable births and deaths, the new kingdom was forming within it, a "body within the body." Nothing but the patience of an infinite God could have watched with joy the first faint beginnings of human things,—the dawn of Reason, flicker after flicker with long intervals, like the coming of the grey light on a dull winter morning, only immeasurably protracted; the first pulses of what was to become Conscience, so faint, so germinal, so spasmodic, so easily quenched, so easily let slip, falling back again into the mystery out of which they came, with such painful, arduous slowness making their way, being rejected so many times, but always returning strangely reinforced; the breaking light of self-

consciousness emerging out of a group-consciousness, a herd-consciousness; one individual opposing itself to all the rest, either by some accident of circumstance, or by some dimly-conceived, ill-directed, slackly-held purpose; the seemingly interminable stretches of half-light, the ages-long twilight of the coming race; not to be hurried, tarrying long, for the ascending life must have a fitting organism wherethrough to express itself, and the requisite physical and physiological changes could only be accomplished by infinitesimal steps.

The suggestion is of an imago forming itself within, and ultimately issuing from, the larval covering; and one of the central affirmations in Carpenter's gospel is that something of this kind is happening within the structure of modern society. He surveys the present social order, and does not by any means blind himself to the wrong and evil things that are manifest therein. It is like a ghastly panorama, he says, passing before the eye of the spirit; it is full of disease, weariness, and suffering; the cancer of greed and selfishness has its roots entwined in the vitals; it is subject to sudden accidents which plunder the world of valuable lives, devastate homes, and fling whole communities into mourning and sadness; death and destruction roam to and fro over its length and breadth. He does not deny these things, or try to explain them away; but affirms that they are, after all, larval, surface

things. Looking deeper, and seeing clearly, he announces:

Then somehow, underneath it all,
I seem to see that the strands of affection and love,
Auroral, shooting from one to another—so tender, so true and life-long,
And longer than life—holding together the present and past generations;
The currents of love and thought streaming in the watches of the night from far and near, from one to another,
(Streaming all the more powerfully for the very hindrances and disasters which arrive or threaten,)
And building in the bustle of the day such likeness of their dreams as may be,—
That these inner are after all more real in some sense than the outer things—that they surpass in actual vitality and significance even all this artillery of horrors.
I dream that these are the fibres and nerves of a body that lies within the outer body of society,
A network, an innumerable vast interlocked ramification, slowly being built up—all dear lovers and friends, all families, groups, all peoples, nations, all times, all worlds perhaps—
Of which the outer similitudes and shells, like the minute cells of an organism, are shed and die in endless multitudes with continual decay and corruption;
But the real individuals persist and are members of a Body, archetypal, eterne,
Glorious, the centre and perfection of life and organization,
And the source of all the Light in the universe.[1]

Evangel indeed! It announces that the varied and manifold "good work" done here and there

[1] *T. D.*, p. 492.

throughout society by individuals and groups,—by saints, heroes, reformers, saviours, lovers, nurses, sisters of mercy, *religieux*, quiet kindly folk, and all ministering spirits; by churches, philanthropic organizations, scientific movements, legislative enactments, hospitals, crèches, reformatories, *cantines maternelles*, infant care, personal service, sympathetic strikes, old-age pensions,—are not fragmentary and unrelated spasms (more or less prolonged) of love, dependent entirely upon the enthusiasm of the private heart; no more unrelated are they than different water-jets, fountains, well-springs, and river-sources are unrelated which all arise from the same subterranean reservoir; they are simply the more obviously protruding points of the more perfect society which is being preformed within the less perfect; they reveal a "body within the body," and the greater part of that inner body—the true Democracy—is invisible, deeply-lying, subtly pervasive, ready to appear at unexpected places, and slowly being strengthened and fashioned from within. It announces also that the ultimately availing power does not necessarily lie with the things which, at any particular moment, may have the sceptre of authority; that the real strength is not with the things which fill the largest space in the world, "take the eye and have the price"; that it is both natural and inevitable that the inner should triumph over and supersede the outer; and that

the inward spiritual kingdom must liberate itself just as surely, and triumph gloriously over the world-kingdoms, whatsoever they may be, as the imago must at last ascend out of the shattered and discarded cerements of the larva.

It announces further—and not least welcome of all—that the larva is in no sense the enemy of the imago; it bounds it close, lies upon it like a grave-cloth, is round it like a confine; but this which looks like imprisonment is really protection. The imago's chance of perfection lies in this pressure and imprisonment of larval circumstance. So did the grossness, thickness, opaqueness of the sub-human order lie round the germinal human society as a protective covering rather than as an impeding limitation; its walls were the walls of a womb, not of a tomb. Even so—though it requires a visionary to see it—the grosser and more carnal elements in human society, the things commonly spoken of as wrong and evil, the things we antagonize and strive to break down, the earthier heavier oppressive crust, the lower viler body, are but the encasement which lies round the as yet unformed higher organism; they call for a resistance, in the offering of which the inner Body becomes more and more compact together; we fight against them, not simply because it would be better that they should not be there, but in order that we may be able to stand the firmer when they shall be overcome.

This figure and its implications have detained us; but the time will not have been wasted, if the figure is allowed to remain now as a general scheme in the mind; it will give point and significance to many apparently obscure and irrelevant passages in *Towards Democracy* which, after the lapse of thirty years, remains not only the most original, profound, and inspired of all Carpenter's writing, but also one of the few works of real genius which have appeared within the memory of any living man.

In the study of the Old Testament it is at times a perplexing problem to make sure whether the first personal pronoun stands for the individual who is actually uttering the words, or for the nation as a whole, or for a group within the nation. A quite similar question arises in regard to *Towards Democracy*—who, or what, is the "I"? Carpenter himself has said that he does not know. His sole confession is that he has striven at all times to be perfectly genuine and true to his feeling, using terms—without too much laboured reflection upon them—which seemed to make most vividly clear what he felt and saw. Examining the internal evidence of the writings themselves, we shall find that sometimes the content of the "I" is intensely individual, and sometimes intensely sympathetic, practically universal.

If I am not level with the lowest I am nothing; and if I did not know for a certainty that the craziest sot in

the village is my equal, and were not proud to have him walk with me as my friend, I would not write another word—for in this is my strength.[1]

Here the consciousness is poignantly individual; but on the very next page the "I" is equated with Nature.

I am the ground; I listen the sound of your feet. They come nearer. I shut my eyes and feel their tread over my face.

I am the trees; I reach downward my long arms and touch you, though you heed not, with enamoured fingers; my leaves and zigzag branches write wonderful words against the evening sky—for you, for you—say, can you not even spell them?[2]

Still again, in many passages,[3] the "I" is quite evidently the world-soul, Democracy itself, becoming articulate.

Perhaps, bearing in mind what was said in the last chapter, it is not necessary to distinguish too carefully between these different contents; they represent different strata of the same conscious personality, and vary—now deeper, now more superficial—with the mood, thought, or feeling, or outlook of the moment.

The poem *Towards Democracy* opens with a great burst of joy, a pæan of the deliverance of the soul into the Universal Life:

I breathe the sweet æther blowing of the breath of God.

[1] *T. D.*, p. 6. [2] *Ibid.*, p. 7.
[3] E.g. *Ibid.*, pp. 16, 28, 33.

Deep as the universe is my life—and I know it; nothing can dislodge the knowledge of it; nothing can destroy, nothing can harm me.[1]

For the moment, the soul is content to bathe itself, dancing and laughing, in the waves of this new-found delight—"I dash me with amorous wet," as Whitman puts it; but anon the consciousness of union with nature and all humanity passes into the sense of power, especially of redemptive power:

O child of mine!
See! you are in prison, and I can give you space;
You are choked down below there, by the dust of your own raising, and I can give you the pure intoxicating air of the mountains to breathe;
I can make you a king, and show you all the lands of the earth;
And from yourself to yourself I can deliver you.[2]

And when the freed soul surveys "all the lands of the earth" they look different from what they did before; a new interest and hope arises; the gaze does not terminate in externals, but penetrates beneath them, and wherever it penetrates it beholds the promise of the ascending life, the grain within the husk, the birth within the agony. Flash the understanding eyes east and west, backward and forward along the river of human life—

Mighty long-delaying vagrant stream! Of innumerable growing rustling life! Out of some cavern mouth

[1] *T. D.*, p. 2. [2] *Ibid.*, p. 8.

long ago where the cave-dwellers sat gnawing burnt bones, down to to-day—with ever-growing tumult, and glints of light upon thee in the distance as of half-open eyes, and the sound of countless voices out of thee, nearer, nearer, past promontory after promontory winding, widening, hastening!—[1]

and all the process of history is unified and explained by the vision of the slow rising from within of the Son of Man, the true, the human society, Democracy. Its final emergence will not be without a struggle, for the crust is thick and the husk is tough; there is no use in denying this, or in underrating the obstacles; organized society is full of self-deceit, smooth-faced respectability, cowardice, infidelity, soul-stifling mechanism, rule-of-thumb morality, formal religion, mutual distrust, alienation from nature, greed, selfishness, slavery, conventionalism, the puppet dance of gentility, condescension, charitable proprietorship; and heavily overlaid with a heaped-up mass of

exclusiveness, and of being in the swim; of the drivel of aristocratic connections; of drawing-rooms and levees and the theory of animated clothes-pegs generally; of belonging to clubs and of giving pence to crossing-sweepers without apparently seeing them; of helplessly living in houses with people who feed you, dress you, clean you, and despise you; of driving in carriages; of being intellectual; of prancing about and talking glibly on all subjects on the theory of setting things right—and leaving others to do the dirty work of the world;

[1] *T. D.*, p. 11.

of having read books by the score, and being yet unable to read a single page; of writing, and yet ignorant how to sign your name; of talking about political economy and politics, and never having done a single day's labour in your life; of being a magistrate or a judge, and never having committed a common crime, or been in the position to commit one; of being a parson and afraid to be seen toping with Christ in a public; a barrister and to travel in a third-class carriage; an officer and to walk with one of your own men.[1]

All this, and much more that might be named of the same sort, is apparently enough to stifle, choke, strangle any pulse of spiritual idealistic life; and truly there are many hearts of men and women that are exhausted, prostrated, bruised, broken, and brought nigh unto death beneath it; but Democracy passes in and out among all, touching all, forgetting none, giving everywhere the answers of faithfulness, understanding everything, despising nobody, accepting all, waiting its own time, and ever bearing on; delicate, frail, impalpable as it is, yet as sure to triumph over the oppressive incubus and smothering dead-weight of the *status quo*, as the growth from the living seed can force its way through, and shatter, the asphalt road. It is bound to come. The meanings slowly unfold, but the full word shall at last be uttered, resuming and making all plain, the End which was in the Beginning. Democracy cannot be deceived, and cannot fail; "I shall arrive."

[1] *T. D.*, p. 26.

As it ever was and will be—
As a thief in the night, silently and where you least expect,
Unlearned perhaps, without words, without arguments, without influential friends or money—leaning on himself alone—
Without accomplishments and graces, without any liniments for your old doubts, or recipes for constructing new theological or philosophical systems—
With just the whole look of himself in his eyes,—
The Son of Man shall—yes, shall—appear in your midst. O beating heart, your lover and your judge shall appear.
He will not bring a new revelation; he will not at first make any reply to the eager questions about death and immortality; he will present no stainless perfection;
But he will do better: he will present something absolute, primal—the living rock—something necessary and at first-hand, and men will cling to him therefor;
He will restore the true balance; he will not condemn, but he will be absolute in himself;
He will be the terrible judge to whom every one will run;
He will be the lover and the judge in one.[1]

For the moment, however, Democracy tarries; sometimes it seems as one who sleeps enmeshed in dreams:

I see the stretched sleeping figure—waiting for the kiss and the reawakening.[2]

But its issue is predetermined—even now it appears to be opening its eyes and peeping—and with it shall emerge faithfulness, self-reliance,

[1] *T. D.*, p. 51. [2] *Ibid.*, p. 58.

self-help, passionate comradeship, and freedom. Slowly it disentangles itself. . . . Then the soul of the visionary, like a submarine suddenly dropping to lower oceanic levels, withdraws into the deeper regions of consciousness, no longer surveys the constructed order from without, but enters within the life-stream that laves all shores, becomes aware of itself as Democracy, and, as a Divine Artist, entering into all experience. He feels his identity with each; and the experience of each as his very own.

In silence I wait and accept all.

I am a painter on the house-side. . . . I help the farmer drive his cattle home. . . . I go mowing in the early morning while the twilight creeps in the north-east. . . . I am one of the people who spend their lives sitting on their haunches in drawing-rooms. . . . I enter the young prostitute's chamber. . . . I dance at the village feast. . . .[1]

It matters not who it may be—the young woman at the refreshment bar, or the military-looking official at the door of the hotel; the railway lamp-foreman, or the bright sunny girl-child with poignant blossoming lips and eyes; it matters not what the experience may be—winter or summer, day or night, eastern or western, youthful or aged, facile or struggling, average or exceptional, chaste or unchaste, wild or regular, pagan or Christian, primitive or civilized, anxious or careless; he unifies and

[1] *T. D.*, p. 67.

embraces it all within himself; it is his own; he seems to spread himself as the common soul beneath it all; he arises into a new significance through it all; he comes to you who are now reading these words, touches you, holds you for a space—

> Hand in hand for an hour I sit with you in the Great Garden of Time[1];

he might just as well stop with you for ever, for the end of all things is with you as well as with every one else, but he arises and passes, he departs, yet never to depart again.

> And I heard (in the height) another voice say,
> I AM.
> In the recluse, the thinker, the incurable and the drudge, I AM. I am the giver of Life, I am Happiness.
> I am in the good and evil, in the fortunate and the unfortunate, in the gifted and the incapable, alike; I am not one more than the other.
> The lion roaring in its den, and the polyp on the floor of the deep, the great deep itself, know ME.
> The long advances of history, the lives of men and women—the men that scratched the reindeer and mammoth on bits of bone, the Bushmen painting their rude rock-paintings, the mud-hovels clustering round mediæval castles, the wise and kindly Arab with his loving boy-attendants, the Swiss mountain-herdsman, the Russian patriot, the English mechanic,
> Know ME. I am Happiness in them, in all—underlying. I am the Master, showing myself from time to time as occasion serves.

[1] *T. D.*, p. 97.

I am not nearer to one than the other; they do not seek me so much as I advance through them.[1]

This, then, is Democracy, according to Carpenter's use of the term; a body within the body; the slowly ascending love-kingdom; the ultimate truth of Society,—not waiting our arrival at the end of a long history of social experiment and reform, but itself determining from within each revolution, each rearrangement of parts, each restatement of function. From the outside, we appear to be seeking through antagonisms and failures to discover the perfect political and social organization; from the inside, which is the truth-side, that Perfect Thing is seeking to utter itself amid the intractableness of materials, among which our human minds and wills are by no means the least difficult of handling. Democracy is like a spiritual plasm hidden deep within the secrets of human society; and as the human body is the ark of the germ-plasm, so is the *status quo* to Democracy, protecting it until time and opportunity serve for it to go forth in creative pulses to the fashioning of another body. Democracy exists first as feeling, consciousness, potency, but contains within itself the inalienable and irresistible possibility of the destruction of all established organization whatsoever, breaking this down and issuing to form new structure.

It is important to lay tenacious hold on this

[1] *T. D.*, p. 108.

which oceans mortality; belief in the transcendence of That whose immanence is the secret of every created thing; the unfailing and frank witness to the permanent, whose manifold forms change, but itself abides; commerce and communion—in prayer, praise, meditation, silence, and all self-losing—with the Unseen; and all this, issuing in reverence, humility, patience, optimism, venturesomeness, self-reliance, love;—Religion in this sense is the first vital necessity for the health, stability, and progress of Society.

Carpenter does not traffic in the jargon of the churches, but names matter little; the fact, the experience, is the thing; and Democracy, as he interprets it, is essentially a religious fact; right well does he speak of its development through the ages, in a memorable phrase, as

> the organic growth of God himself in Time[1];

and one of his own names for it is "the Master"—

> Where the Master is there is paradise.[2]

Indeed, allowing for differences of philosophical system and general outlook, there is much profound similarity, reaching almost to identity, between Carpenter's *Democracy* and the "Christ" of the New Testament.

From what has been said, the importance also of the place and value of the individual to De-

[1] *T. D.*, p. 353. [2] *Ibid.*, p. 233.

mocracy will be clear. Walt Whitman, the "poet of Democracy," cried,

> Underneath all, individuals.

Produce great men, he said, and the rest follows. Carpenter's theory reveals the implicit logic of this challenging assertion. There is no real incompatibility between Individualism and Socialism. In their extreme forms they only represent the opposite terminal positions of the same pendulum. The inner self of the individual is a society, a kingdom. Democracy appears first in the individual heart.

> In the deep cave of the heart, far down,
> Running under the outward shows of the world and of people,
> Running under geographies, continents, under the fields and the roots of the grasses and trees, under the little thoughts and dreams of men, and the history of races,
> Deep, far down,
> I see feel and hear wondrous and divine things.
> Voices and faces are there; arms of lovers, known and unknown, reach forward and fold me;
> Words float, and fragrance of Time ascends, and Life ever circling.[1]

Just as it is true that most men are better than their creed, and this is the ground of expectation for the formulation of higher and truer expres-

[1] *T. D.*, p. 335.

sions of faith, so also the hearts of most men are broader than the artificial limitations, deeper than the conventional standards, of the social organization wherein they are placed, and this is the ground of the expectation of the truer, more human society. Many a man continues to live more or less satisfactorily within the prison-house of public opinion, in whose heart throb the pulses of personal liberty which make him inwardly a defier and scorner of the powers-that-be, and which, should they find adequate expression in action, would probably make him an outcast. Many a man, bowing the knee in the House of Rimmon, conforming daily to the conventions and codes of his class, has a heart big enough to receive and embrace all men in equality and brotherhood. All such men are the potential saviours and redeemers of the world. If the world could become outwardly that which their hearts are inwardly, the agony of the ages would be accomplished, the perfect society would be here. And surely it shall come; for they carry the foreshadowing and promise of it with them. But, alas! the Will lags; the bonds are many, the fetters are heavy; the outlet is not apparent, and they cannot break through the thickset since the Inward Reality does not find all at once a power equal to its authority. They wait the arrival of the great individual, the Christ who descends to the spirits in prison. They themselves are the promise of the great individual;

they are his body; they wait their Head. They wait the emergence from among them of him who will summon their slack and fragmentary powers, unify their forces, represent them, make their potential energy kinetic, fashion them into an organism, deliver themselves to themselves, express in terms of erect, challenging, independent Manhood that which is embryonic in them. He comes as the light-beam upon the explosive engine. He comes as Siegfried to cut the restraining links of the heavy overlaying armour, to awaken the sleeping Brunhilde with a kiss, to set her free into the true divine knowledge and power of Love, and from that love-union to create the new race which at once destroys and fulfils the old.

This great individual is Democracy articulated, personalized. He is, *par excellence*, the Master, the Saviour. Democracy is the content of his heart; the quality, the orientation, of his spirit. He is the "kingdom that is among you." He is the leader of an invisible host; he is the host; the host is his brood. What happens to him as an individual matters not; he is the "semen of Democracy"; he impregnates the womb of Time, and all the invincible powers of the universe watch over his offspring.

Of his own power and peace and joy we shall now have to write more in detail; and since he is himself the potency of the Love-kingdom, since its reality is with him, since what is con-

sciousness in him shall become, in course of time, organization in the world, the power and peace and joy which appear as his private possessions will prove to be the vouchsafers of the gifts which wait in the secret for all humankind.

CHAPTER IV

NATURE AND A NATURAL LIFE

" And Death no longer terrible, but full
Of poignant strange Expansion ; Labour too
(Which is our daily death
And resurrection in the thing created)
An ever-abiding joy—
A life so near to Nature, all at one with bird and plant
and swimming thing,
So near to all its fellows in sweet love—
In joy unbounded and undying love."

EDWARD CARPENTER.

ARGUMENT

" Towards Democracy " issues from a soul which had homed itself in the heart of Nature. It evinces, therefore, an intimate love of all natural things, and pleads for a life in closer co-operation and association with the Great Mother. Carpenter's feeling for Nature is simple, direct, glowing ; to live in her bosom is the Open Secret ; she is intensely alive and even personal ; at times she will take her lover into her embraces, and the boundaries of individuality will be transcended. All natural things are pure, all natural functions are sacred ; the Body is the dwelling-place of the gods ; and Death can only be an enlargement of life. The modern Western world is largely divorced from Nature ;

the centralization of population, the elaboration of machinery, the hardening of conventions, and the teaching of the Church help to account for this; the result is much unreality and infidelity. A return to a more natural life is imperative; the way of this return is not easily indicated, and Carpenter contents himself for the most part with depicting the kind of human society which would thereby arise; he would create and reinforce the will to a more natural life, sure that it would find its own way.

WE have now to examine some of the principal characteristics of this Democracy in the heart, as evidenced in Carpenter's own experience.

Reference has several times been made to a surface consciousness and a deeper consciousness, to an outer self and an inner self, and to this latter as being a social self; and it will be convenient to retain for a time this notion of an inward descent, as it were, along a vertical line. The figure is of a cone whose sectional circles continually increase in radius as the perpendicular from the apex approaches the base. If we imagine consciousness deepening from the apex of separate individuality, it is natural to suppose that it picks up the strands of a wider and ever wider life as it descends, and passes from smaller to greater unities. Moments of pause in this line of descent are artificial enough, and are simply points in a logical analysis; if any "schema"



of the experience is offered, it must be with the necessary proviso that the "spirit bloweth where it listeth," and irregularity here may be the rule; and further, that the particular kind of experience here referred to is, as yet, comparatively so rare, and the scientific study of it so rudimentary, that its type or norm—if there be such—has not yet been clearly defined.

But there is a certain *a priori* probability, if the evolutionary hypothesis be accepted, that, since human individuality has arisen from the cosmic life as the term of a certain process, the return journey (if we may so speak of it) into conscious union with the universal should pass through similar stages in the reverse order. That is to say, the first unity realized by the deepening consciousness would be a unity with one's fellow-men, in narrower and wider groups—the family, for example, the clan, the tribe, the nation. The second and profounder unity would be that of the spiritual continuum which is the basis of humanity as a whole, and which may be called the Ideal Humanity, or the Christ, or the Son of Man. The third unity would be that of the still wider organism of Nature.

It is not suggested that this logical order is the actual psychological order; nor is it affirmed that every individual who attains "cosmic consciousness" passes through these various strata with any definite quality of feeling relating to each in turn. Most probably this is not the case.

"Love," as Carpenter reminds us, "whether taken in its most ideal or its most sensuous signification, is a form of the Cosmic Consciousness;" a man who, in moments of ecstasy and enthusiasm, or along quieter ways, loses himself in the family, or the clan, realizes to that extent a true deliverance from the consciousness of separateness and a true self-emancipation, although he may never be conscious of original creative power, and may not be to any relevant degree a "lover of nature." His line of descent is arrested, for the time being at any rate, at the first unity. On the other hand, there are those who first experience the quickening of the Universal within them in touch with Nature; they drop suddenly as it were from the apex of the cone to the base, and attain the widest unity at once, entering subsequently into the others (if at all) by a retroactive process, an aftermath of the great experience.

But for the purposes of this study we will take the scheme suggested by the figure of a cone, and associate with the first unity the idea of Equality, with the second that of Freedom, and with the third the subject of this present chapter.

In Carpenter's own case the psychological order appears to have been the reverse of the logical order as we have described it. He seems to have entered the third unity as a beginning. He has told us how *Towards Democracy* took shape in intimate association with the woods, fields, and streams; it was uttered from the heart of Nature;

and if we had not this autobiographical confession, there is sufficient internal evidence in the book itself to suggest it. We have seen how that, in those earlier days, he felt the call of the open air, and the demand laid like a necessity upon him for manual work. A cultured youth, intellectually well above the average, academically successful, and with considerable professional prospects, he seemed destined for another kind of career, but this insistent call was in his heart. It is the homing instinct in the soul. The return to Nature, in the sense that Carpenter made it, is the restoration of the exile; it is the "prodigal son," wasting his spiritual substance in the "far country" of intellectualism and mechanism, "coming to himself," arising, and returning (perhaps in this case we had better say) to the Mother.

The demand for manual work is a fundamental manifestation of the creative impulse. "To come near to understanding the use of materials is divine."[1] One of the most hopeful signs of modern times is the quickening of interest in the homelier arts and crafts on the part of educated and refined people. This fact has probably more significance for the future religious life of this country than any "new theology," or any Disestablishment Bill, or any effort after the reunion of the churches. It is essentially a religious phenomenon. It is a revolt—at last!—against

[1] *T. D.*, p. 97.

the tyranny of mechanism, the elaboration of which is the greatest existing threat against the soul of humanity; for mechanism incessantly produces, without educing; it copies, but does not create; and to the extent that it standardizes, it despiritualizes. According as we manage machines, as Mr. Gerald Stanley Lee has so forcibly pointed out, we tend to become machines. How hardly shall they who perpetually handle machines enter the Kingdom of Heaven! The greatest tragedy walking the streets of all our great centres of population is the tragedy of unused hands. We wait for our hands to give back to us the art of living and the secret of life. The division of labour, issuing in a multitude of mechanical perfections, has almost brought real human progress to a standstill.

It is not a question merely of the dignity of labour, about which much pious and false sentimentalism has been spoken; it touches deeper than that; labour with raw materials is like the creative agony of lovers, bruising and exhausting each other. It is like a child, or a lamb, or many a young thing, tugging and thrusting at the milk-breasts of its mother. There is a leisureliness, and an amplitude of setting, about all natural processes which give the right condition for soul-development to the man who is engaged with them—though it may not be the only condition. To see a whole process through from beginning to end oneself, to select the materials and literally

to manufacture the finished product, is to incarnate oneself, and that is to create. It may be a wheel, or a gem, or a crop, or a piece of fabric, or a sandal (as with Carpenter himself); and the man who tears a reed from the riverside and makes a pipe, and produces therewith maybe not even a melody, but only a bird-note or a love-call, performs a godlike act. Better make pipes with Pan than play a pianola. You will not get a living out of it, but much more than that. Happy the man who, even if it is only in the interstices of making a living, finds life. Happier he who is bold and venturesome enough to widen the interstices, until the Living and the Life exchange proportions, and change places.

There is something unique about Carpenter's feeling for Nature. It is extraordinarily simple, direct, naive. There are no purple patches to be quoted. This is one of his many distinctions. Let us open *Towards Democracy* at the first page, and take the passage that immediately presents itself for examination:

> The sun shines, as of old; the stars look down from heaven; the moon, crescent, sails in the twilight; on bushy tops in the warm nights, naked, with mad dance and song, the earth-children address themselves to love;
>
> Civilization sinks and swims, but the old facts remain —the sun smiles, knowing well its strength.
>
> The little red stars appear once more on the hazel boughs, shining among the catkins; over waste lands the pewit tumbles and cries as at the first day; men with horses go out on the land—they shout and chide

Compared with the fervent praises, the elaborate descriptions, the eloquent ecstasies of, say, Shelley, or Keats, or Meredith, or Browning, this will appear crude, and without form or comeliness. Yet it is very typical of Carpenter. Alike in the precision and the economy of the strokes he uses, he is the Phil May among nature-painters. Or, perhaps better, one may compare him to Giotto, who, deserting the formal, classical, artificial, stiff, heavily-gilded figures and compositions of his predecessors (say, Cimabue), determined to paint what he saw, and just as he saw it; brought back a natural realism to break down the tyranny of classical romanticism and idealism; in his frescoes, therefore, there is much that may be found fault with in the matter of drawing, for example, yet there is no doubt about the life, vigour, movement, naturalness of his compositions, nor about the vividness and concrete reality of the stories they are painted to tell.

The same fact may be stated in another way. Carpenter describes Nature as one who is at home in the world of natural phenomena—" at home " in the sense of the phrase as used in that lovely little poem " The Open Secret," which begins:

Sweet secret of the open air—
That waits so long, and always there, unheeded.
Something uncaught, so free, so calm large confident—
The floating breeze, the far hills and broad sky,
And every little bird and tiny fly or flower
At home in the great whole, nor feeling lost at all or forsaken.[1]

[1] *T. D.*, p. 376.

A stranger, entering a royal palace crowded with treasures on wall and ceiling, in chamber and corridor, will eulogize much that he sees and go near to exhausting his vocabulary in order to describe the magic and magnificence of it all; all the more so, if he happen to be of a much lower rank and station in life, and unfamiliar with such splendid circumstance. The son of the royal house, however, will speak of the same things—no less aware of their beauty and value—in a different way.

There are great poets whose descriptions of Nature are in the manner of the stranger's ecstasies over the royal treasures. Carpenter's, on the contrary, are those of one who is as a son in his father's house. He has the facile touch of the boon companion moving among his intimates. It is enough for him to give the hint, knowing that the whole unspeakable splendour is there as part of the mind-texture of those to whom he speaks. He knows that the thing itself, plainly and vividly indicated, is far more lovely than any added vesture of words can make it. In other words, Carpenter does not speak to us of Nature, but rather allows us to overhear him speaking of it to himself.

In this he follows his own canon of Art:

Art can now no longer be separated from life;
Her tutelage completed, she becomes equivalent to Nature, and hangs her curtains continuous with the clouds and waterfalls.[1]

[1] *T. D.*, p. 264.

Consequently, the closer you yourself lie to Nature, and the more you are carried from the position of an external observer to stand within the secret of its inmost heart, the more instinct with truth and beauty will appear such passages (and they abound throughout Carpenter's writing) in which, at first sight perhaps, you found scarce anything to be desired.

We cannot pass from our typical quotation without noting another thing. To Carpenter, Nature is alive, one might almost say personally alive.

> The old Earth breathes deep and rhythmically, night and day, summer and winter, giving and concealing herself.

It is not that Nature is simply animated, she is spiritually quick. It is a corollary of his theory of Creation, already expounded, that "objects" are not dead matter, but are "other egos, and the egos enter into relation with each other." [1] Objects are true selves; and what we call

> Knowledge, Perception, Consciousness (in its ordinary form) are messages or modes of communication between various selves—words, as it were, by which intelligences come to expression, and become known to each other and themselves. All Nature we have to conceive as the countless interchange of communication between countless selves.[2]

All objects exist for the utterance of a spiritual Somewhat which is the ground of their manifesta-

[1] *A. C.*, p. 43. [2] *Ibid.*, p. 44.

tion and being. They are "saying" something to us who come to know them. Our truest knowledge of them is not biological, chemical knowledge, but is spiritual—our clearest reading of their message.

Carpenter's theory of Beauty[1] is based upon the same feeling. In effect, it is this. We get the sense of Beauty whenever the spiritual idea which is struggling for expression and utterance in us meets with and recognizes itself in objects presented to us. The beauty of an object, externally known, is related to its form to the extent that such form is perceived by us—maybe unconsciously—to be expressive of the same spiritual idea that utters itself in us. Beauty is the recognition of souls. Known internally, all objects would be beautiful, since then the recognition of unity would be complete; and we should thus be brought to the point from which Nietzsche announced his ideal "to see the necessary in all things as being beautiful."

Nature, then, is in reality an organism of spiritual selves. Carpenter glows with prophetic fervour in his affirmation of this fact.

In the woods a spirit walks which is not wholly of the woods,
But which looks out over the wide Earth and draws to itself all men with deep unearthly love.[2]

The poem entitled "Among the Ferns" may well be taken as the classical expression of it.

[1] *A. C.*, pp. 192 ff. [2] *Ibid.*, p. 186.

In the silence of the greenwood I knew the secret of the growth of the ferns;

I saw their delicate leaflets tremble, breathing an undescribed and unuttered life;

And, below, the ocean lay sleeping;

And round them the mountains and the stars dawned in glad companionship for ever.

And a voice came to me, saying:

In every creature, in forest and ocean, in leaf and tree and bird and beast and man, there moves a spirit other than its mortal own,

Pure, fluid as air—intense as fire,

Which looks abroad and passes along the spirits of all other creatures, drawing them close to itself,

Nor dreams of other law than that of perfect equality;

And this is the spirit of immortality and peace.

And whatsoever creature hath this spirit, to it no harm may befall;

No harm can befall, for wherever it goes it has its nested home, and to it every loss comes charged with an equal gain;

It gives—but to receive a thousand-fold;

It yields its life—but at the hands of love;

And death is the law of its eternal growth.

And I saw that was the law of every creature—that this spirit should enter in and take possession of it,

That it might have no more fear or doubt or be at war within itself any longer.

And lo! in the greenwood all around me it moved,

Where the sunlight floated fragrant under the boughs, and the fern-fronds winnowed the air;

In the oak-leaves dead of last year, and in the small shy things that rustled among them;

In the songs of the birds, and the broad shadowing leaves overhead;

In the fields sleeping below, and in the river and the high dreaming air;

Gleaming ecstatic it moved—with joy incarnate.
And it seemed to me, as I looked, that it penetrated all these things, suffusing them;
And wherever it penetrated, behold! there was nothing left down to the smallest atom which was not a winged spirit instinct with life.[1]

It is one thing, however, to theorize about Nature as an organism of selves entering into relations with each other, and it is another thing to be conscious of one's identity with Nature in actual experience. The former arises out of the latter; that is to say, all that has just been written about Carpenter's peculiar feeling for Nature, and his doctrines concerning it, are the formulation in artistic and intellectual terms of his experience of being conscious in what we have called the third unity. There is nothing for us to do here except to receive the personal witness. Such testimonies are constantly multiplying, and there is no reason to doubt either the sanity or the sincerity of those who offer them. It is apparently possible for an individual to enter a deeply inward and practically boundless area of consciousness in which the ordinary boundaries of individuality are dissolved or submerged, and the man becomes aware not simply of "something far more deeply interfused," but that he himself *is* that Something. It is as if the consciousness of the mountain-peak, descending down through its own heart, and without losing

[1] *T. D.*, p. 181.

its own self-awareness, should experience its identity with the range-consciousness, and more deeply still with the matrix-consciousness of that earth-crust in which the ranges are rooted.

It must be exceedingly difficult to give literary expression to this profound experience; and not less difficult for those whose lives are usually far removed from that mystic region to discover any sense—as they would say—in words which attempt to describe it. Such an attempt Carpenter has made in a poem entitled "By the Shore."

> I am a bit of the shore; the waves feed upon me, they come pasturing over me;
>
> I am glad, O waves, that you come pasturing over me.
>
> I am a little arm of the sea; the same tumbling, swooning dream goes on—I feel the waves all around me, I spread myself through them.
>
> How delicious! I spread and spread. The waves tumble through and over me—they dash through my face and hair. . . .
>
> Suddenly I am the Ocean itself; the great soft wind creeps over my face.
>
> I am in love with the wind—I reach my lips to its kisses. . . .
>
> I am not sure any more which my own particular bit of shore is;
>
> All the bays and inlets know me; I glide along in and out under the sun by the beautiful coast-line;
>
> My hair floats leagues behind me; millions together my children dash against my face;
>
> I hear what they say and am marvellously content.[1]

And then the inevitable transition of thought and feeling to Humanity:

[1] *T. D.*, p. 192.

I know but I do not care any longer which my own particular body is—all conditions and fortunes are mine.
By the ever-beautiful coast-line of human life, by all shores, in all climates and countries, by every secluded nook and inlet,
Under the eye of my beloved Spirit I glide;
O joy! for ever, ever, joy!
I am not hurried—the whole of eternity is mine;
With each one I delay, with each one I dwell—with you I dwell. . . .
I take the thread from the fingers that are weary, and go on with the work;
The secretest thoughts of all are mine, and mine are the secretest thoughts of all.

The working-out of this general attitude and feeling towards Nature into all its details is beyond the scope of the present study. We may delay, however, to see it operating in reference to two conspicuous natural facts—the Body and Death. There are few better solvents than Carpenter's writings for one of the radical errors of traditional Christian teaching—namely, that the flesh is essential enmity against the spirit, that there is a necessary schism between body and soul, that, at best, the body is something to be perpetually fought against, constantly suppressed and subdued, and, at worst, something to be "cut off," or "plucked out," and cast from us. Carpenter's attitude towards the body is entirely positive and healthy. He admits the value of pain and discipline; no one affirms with greater emphasis the necessity of mastery; but all this is with a view to gaining the full enjoyment and

use of the body, not to crushing it and keeping it under. The body is not meant to be a constant menace; but to become a dear companion. "Nor soul helps flesh," said Browning, "more than flesh helps soul." "The body is a root of the soul."[1] It is as if the plane of mortality were an underground world; what we see here of each other are such portions of ourselves as are buried in the soil of finitude; the soul is blossoming on another plane, but draws part of its subsistence from mortal experience, which is mediated through the body as through a root. There is no more sense in asceticism, as ordinarily conceived and usually practised by religious devotees, than there is in starving and bleeding the roots of a plant, though there is such a thing as root-pruning against rank fruitless growth.

Regarded in another way—as we have already seen—the body is the race-mind made visible, it is our race-inheritance made available. It is stupid to squander that inheritance, but no less stupid to put it under lock and key. The great ideals of the race, which Carpenter calls the gods, focus for the individual in the physiological centres of the body.

The body is not vile. It is not only a Temple of God, but it is a collection of temples; and just as the images of the gods dwell in the temples of a land, and are the objects of service and the centres of command there, so, we may say, the gods themselves dwell in the centres

[1] *T. D.*, p. 37.

and sacred places of the body. Every organ and centre of the body is the seat of some great emotion, which in its proper activity and due proportion is truly divine. It is through this bodily and physiological centre that the emotion, the enthusiasm, that portion of the Divine Being, expresses itself; and in the pure and perfect body that expression, that activity, is itself a revelation. The total physiology of Man is, or should be, the nearest expression of divinity complete, and the replica or image of the physiology of the Cosmos itself.[1]

With outlook no less positive, optimistic, natural, does Carpenter view the fact of physical death—of the other form of death, the death to self, we shall have to deal in another place.[2] He lays the ancient ghost. Death is the friend, the "far-infolder." It is the angel of deliverance.

Here in this prison-cell while the walls grow thicker—of all I was a little spark waits yet its liberation.
Come quickly, Death, and loose this last remainder of me—shatter the walls,
Break down this body of mine, and let me go.[3]

In one of his finest poems, he reminds us of the fact—obvious enough to all who will reflect a little—that while we are children we do not possess our childhood; it is only our later life which gives us possession of it. It is when we leave it behind that we really hold it.

Now, leaving it all,
The window truly for you will never stand open again,

[1] *A. C.*, p. 161.
[2] Vide *The Drama of Love and Death.*
[3] *T. D.*, p. 330.

nor the sweet night-air through it blow—never again for you on the little coverlet of your bed will the moonlight fall;

And yet mayhap for the first time will the wind really blow and the moonlight fall,

For the first time shall you really see the face of your father whom you used to meet so often on the stairs.

All the spaces and corners of the house, and the swinging of the doors, and the tones and voices of those behind them, shall be full of meanings which were hidden from you while you dwelt among them.[1]

Basing upon some such experience as this, he rises to the generalization that we "take by leaving," we "hold by letting go"[2]; and applies the Law thus formulated to Death.

When at last Death comes, then all of Life shall be to us as the house of our childhood—

For the first time we shall really possess it.[3]

Death is the great revealer. It strips off the mask. It is the wind that drives away the delusive earth-mists. The night of death will make clear that which has been long hidden from us by the light-curtain of the day of Life. We live tented in mortality. There is no other world than Here; and Eternity is Now. In reality, we exist in a great world, full of visions and glories and immortal presences; with boundless horizons, endless vistas, roofed by Infinity. But we are in a tent. Within its narrow confines we go about our work, consort with friends, gaining what may

[1] *T D.*, p. 501. [2] *Ibid.*, p. 500. [3] *Ibid.*, p. 502.

be from love and hate, joy and sorrow; we have our familiar furniture, our dear household gods. Many there are who imagine that this is all their world. But for others, who find from time to time leisure from themselves, peeps of the bigger life which oceans our mortality come through chinks in the tent-wall, ghostly presences cast their shadows on the threshold or on the curtained doorway, and far sounds come floating in; maybe, at times, a few will make timid, or venturesome, excursions a little way outside the tent-door; but for the most part we are confined within this "our house of tabernacle" and live in ignorance, if not without hope, of the Infinite Circumstance, the world of immortality where "the great Voices sound and Visions dwell." Death removes the tent, and lets us out into the larger life which has always surrounded us, but from which the tent has cut us off.

The change will be like that, though it may not be sudden as that. Perhaps the tent is manifold, and many deaths will be needed to deliver us into the perfect knowledge and the perfect life. Yet if the change be an æonial process, its progression is irresistible, and its end sure.

> Death shall change as the light in the morning changes;
> Death shall change as the light 'twixt moonset and dawn.[1]

No wonder that the man who had these feelings

[1] *T. D.*, p. 184.

and thoughts of Nature calls the world of men back from its many quests and wanderings into communion with the Great Mother, and pleads, by "opening the door," for a more natural, less artificial life.

It is a perfectly legitimate question to ask precisely what Carpenter means by a return to a more natural life. It may be said at once that one so eminently sane and sympathetic as he is has no desire to tantalize us with a policy of perfection; he would not make us all farmers and dairymaids; nor does he propound a house in the country as a panacea for all our evils and woes.

One or two quotations will make clear the direction away from which, at any rate, his mind is looking. In the poem already referred to, "The Open Secret," he speaks of man as the one being who is not "at home" in the world:

He, Cain-like, from the calm eyes of the Angels,
In houses hiding, in huge gas-lighted offices and dens, in ponderous churches,
Beset with darkness, cowers;
And like some hunted criminal torments his brain
For fresh means of escape continually;
Builds thicker higher walls, ramparts of stone and gold, piles flesh and skins of slaughtered beasts,
'Twixt him and that he fears;
Fevers himself with plans, works harder and harder,
And wanders far and farther from the goal.
And still the great World waits by the door as ever,
The great World stretching endlessly on every hand, in deep on deep of fathomless content—

Where sing the Morning-stars in joy together,
And all things are at home.[1]

With genuine passion, and prophetic warning to a world taking the wrong way, he cries, in another place:

O gracious Mother, in thy vast eternal sunlight
Heal us, thy foolish children, from our sins;
Who heed thee not, but careless of thy Presence
Turn our bent backs on thee, and scratch and scrabble
In ash-heaps for salvation.[2]

He has withering scorn for the artificiality of much that is characteristic of modern life:

In the drawing-rooms I saw scarce one that seemed at ease;
They were half-averted sad anxious faces, impossible pompous faces, drawling miowling faces, peaked faces well provided with blinkers,
And their owners kept standing first on one leg and then on the other.[3]

Not less so for the timidity, infidelity, unreality, and lack of virility so manifest in the populations of towns and cities:

These populations—
So puny, white-faced, machine-made,
Turned out of factories, out of offices, out of drawing-rooms, by thousands all alike—
Huddled, stitched up, in clothes, fearing a chill, a drop of rain, looking timidly at the sea and sky as at strange monsters, or running back so quick to their suburban runs and burrows,

[1] *T. D.*, p. 377. [2] *Ibid.*, p. 425. [3] *Ibid.*, p. 139.

Dapper, libidinous, cute, with washed-out small eyes—
What are these ?
Are they men and women ?
Each denying himself, hiding himself ?
Are they men and women ?
So timorous, like hares—a breath of propriety or custom, a draught of wind, the mere threat of pain or of danger ? [1]

The humour and the (probably intentional) exaggeration of these passages soften the sting somewhat, but they are home-thrusts. When he speaks of some of the conditions of modern labour, however, he is at no pains to put the button on the foil :

Cross-legged in a low tailor's den, gasping for breath—
The gas flaring, doors and windows tight shut, the thick sick atmosphere ;
The men in their shirt-sleeves, with close heat from the stove, and smell of sweat and of the cloth ;
Stitching, stitching, twelve hours a day, no set time for meals—
Stitching, cross-stitching, button-holing, binding,
Silk twist, cotton twist, black thread, white thread,
Stouting, felling, pressing, damping,
Basting, seaming, opening seams, rantering,
With sore eyes, sick sick at heart, and furious,
In a low tailor's den he sits.
All day in his mind—like a hunted criminal—he revolves ;
How shall I escape ?
How change this miserable pittance for Freedom, and yet not starve ? [2]

In such passages, which might easily be multi-

[1] *T. D.*, p. 266. [2] *Ibid.*, p. 280

plied, Carpenter suggests the existence in modern society of great areas of unnatural life. It takes several forms, but the thing is patent enough in the factories and in the churches, in the suburban drawing-rooms and in the East End sweating-dens. He thinks that it is chiefly the cause of all the diseases, physical, mental, moral, from which modern society suffers (*vide* the scathing Zola-esque, "Surely the Time will come"[1]). How has this state of things come about? How may it be remedied? The former is the prior question, and happily can the more easily be answered. What causes have unhomed us in the world? The list is not exhaustive, but three such causes can be named.

It will scarcely be denied that the Church—the teachings and presuppositions of orthodox religion—has a good deal to answer for in this matter. It has taught us that the world is evil; a temptation-haunted house of probation; a devil's acre; something to be perpetually struggled with; a siren, so that to enjoy it is one of the great betrayals of the spiritual life. All natural things are evil, lie under the doom of a heavenly decree, and exist only to be annihilated by shock and fire. "We are but pilgrims here, Heaven is our home." Mortality is a kind of disease. Natural passions are sinister. We have been exhorted for long time to renounce this world, and to prepare for another one. The Church has set itself

[1] *T. D.*, p. 388.

up as a kind of foreign embassy, in which the citizens of a heavenly kingdom may find refuge amid the threatening stresses of an enemy's land. With its appalling doctrine of original sin, with its disproportionate emphasis on human sinfulness, and by itself creating not a few sins and so haunting us, as children are haunted by the imaginary bogies of nursery-tales, the Church has done much to drive us out of Nature's garden, to hound us out of her bosom, and to make us aliens in one of the Many Mansions of the Father's House. The Church has attempted to wrench asunder the corporeal and the spiritual aspects of life, and by proclaiming a doctrine of Salvation (Health) which applies to one aspect of the life only (the Soul) has set up a false standard of holiness (Wholeness).

The second cause—not altogether unconnected with the first—may be referred to in a general way as the elaboration of social organization; society, acting under an unconscious instinct of self-preservation, covers itself with an armoury of scales (conventions, proprieties, and the like) against the threat of disturbance and disintegration from the natural spontaneous impulses of the individual. Up to a point this armament is necessary to the existence of society, and is not without its advantage to the most venturesome member thereof; but it may assume such proportions as to jeopardize the life of society itself. If the Order becomes so hidebound that pro-

gress—which is always in some sense a violation of the Order—becomes impossible, the Order must perish under the weight of its very defences.

Etiquette, form, fashion, custom, tradition, public opinion, codes of honour, rank, class-divisions, routine, virtues, Mrs. Grundy, so-called education—these are the self-protective devices of the *status quo* as against the individual; they are all very well in their way, and up to a point; in excess, they degenerate into the unhealthy and indecent fads and foibles of Respectability. Assuming an authority over the free spirit, which is not theirs by right; imposed in self-defence by the brute-force of the herd through the medium of its bond-servants—the policeman, the law-court, the pulpit, the press; becoming the idols and fetishes of drawing-room and market-place,—they grow into beetling and bristling barriers which effectively shut men out from air, scope, space, risk, danger, and all the things which make a healthy, independent, virile life possible.

If we may take but one example of the working of this power, could anything exceed the stupidity of the conventionalism which characterizes the respectable attitude towards that sacred, divinely-natural thing we call Sex? The very mention of the word makes some people go hot and uncomfortable all over. What evil spirit has made this to happen so? We are ashamed of our bodies. The very word "flesh" seems to have

a taint about it. Such a thing must not be mentioned in decent society. How impure much of our "decency" is! This unnatural secrecy; this evil policy of hush; this youth-ignorance and adult prudery; this repressive treatment meted out to a human passion which has within itself the potentiality of divine manhood and womanhood, until what should be a pure flame is smothered into a smoky smoulder, and what should be a sweet translucent river oozes into a noisome swamp—how wrong it is; yet how characteristic of that which arrogates to itself the function of the backbone and bulwark of society. Well may Carpenter write:

> It is not unfair to suppose that this vulgar Philistinism is largely responsible for the sordid commercialism of the good people of the last century. Finding the lute and the lyre snatched from their hands, they were fain to turn to a greater activity with the muck-rake.[1]

These words introduce the third cause which tends to separate us from a natural life. If we call it baldly and bluntly Civilization, the reader must check a hasty judgment until the matter has been more fully dealt with in a subsequent chapter.[2] For the moment we may qualify the challenging word and say—that more materialistic tendency of civilization which is rooted in the institution of private property, issues in the triumph and tyranny of machinery, feeds the spirit of greed and cruelty in the not-too-human

[1] *The Drama of Love and Death*, p. 35. [2] *Vide* Chapter XI.

heart, and has created (among other things) selfish landlordism, economic poverty, factories, the "tailor's den," unhappy labour, white slavery, the crowded tenement, food-adulteration—more than half the diseases and miseries which the best men in the world are now spending brains, time, money, and manifold energy to cope with and eradicate if possible. The mention of such typical modern social phenomena suggests the very antithesis to a "natural life."

If these, then, be the causes of our separation from Nature, what are the remedies? It may be said at once and frankly that Carpenter's main business is not with remedies, in the sense that the modern student of social problems understands them. To organize the details of a reform movement is not his *métier*. He is a revealer, rather than a reformer. He is a prophet rather than an organizer. He has a vision, not a formulated scheme. He is a pioneer; the builders of the railway which shall bring the world up to the point which he reached come after. He "opens a door" and shows us what shall be, displays the wider horizon; the construction of the common way thereto may be left to others.

In a vague, hinting way he asks for a revival of Paganism within the Christian ethic; for the simplification of life; for a more "natural" education of children; for a freer, broader, purer, more reverential treatment of the central social fact—Love; he would probably support a scheme for

Land Nationalization; he has compiled a volume of Labour Chants most of which are revolutionary, and not a few anarchical, in spirit; but he is no pedlar of remedies; he is a dreamer, and he tells his dream.

O for a breath of the sea and the great mountains!
A bronzed hardy live man walking his way through it all;
Thousands of men companioning the waves and the storms, splendid in health, naked-breasted, catching the lion with their hands;
A thousand women swift-footed and free—owners of themselves, forgetful of themselves, in all their actions—full of joy and laughter and action;
Garbed not so differently from the men, joining with them in their games and sports, sharing also their labours;
Free to hold their own, to grant or withhold their love, the same as the men;
Strong, well-equipped in muscle and skill, clear of finesse and affectation—
(The men, too, clear of much brutality and conceit)—
Comrades together, equal in intelligence and adventure,
Trusting without concealment, loving without shame, but with discrimination and continence towards a perfect passion.
O for a breath of the sea!
The necessity and directness of the great elements themselves!
Swimming the rivers, braving the sun, the cold, taming the animals and the earth, conquering the air with wings, and each other with love,—
The true, the human, society.[1]

The dream is an alluring one. Signs are not

[1] *T. D.*, p. 267.

wanting that it is beginning to captivate the hearts of an increasing number of men and women; the movement in this direction has already almost passed through the apparently necessary stage of being victimized by all kinds of cranks and faddists; closer to Nature—partly in spite of garden cities and suburbs—is a real and vital modern tendency. This is enough for faith and hope. Capture the will, and a way will be found. Create the desire, and it will in its turn create the structure; quicken, stimulate, reinforce the spirit, and organization will follow as surely and as faithfully as the tides follow the moon. When the love of a truer Ideal arises and grows strong, it brings with it in increasing measure a discontent with the present condition of things, and the adequate remedies, the necessary outlets, are sure to be found. Meanwhile, let us acknowledge and acclaim the man who witnesses to the Ideal, and helps us to love it.

One day, in a manufacturing town, with sulphurous atmosphere and smoke-blackened houses, Carpenter looked into the wistful child-face of a ragged boy who passed him in the crowd. In a flash

I saw it all clearly, the lie I saw and the truth, the false dream and the awakening.

For the smoke-blackened walls and the tall chimneys, and the dreary habitations of the poor, and the drearier habitations of the rich, crumbled and conveyed themselves away as if by magic;

And instead, in the backward vista of that face, I saw the joy of free open life under the sun;

The green sun-delighting earth and rolling sea I saw,

The free sufficing life—sweet comradeship, few needs and common pleasures—the needless endless burdens all cast aside,

Not as a sentimental vision, but as a fact and a necessity existing, I saw

In the backward vista of that face.

Stronger than all combinations of Capital, wiser than all the Committees representative of Labour, the simple need and hunger of the human heart.

Nothing more is needed.

All the books of political economy ever written, all the proved impossibilities, are of no account.

The smoke-blackened walls and tall chimneys duly crumble and convey themselves away;

The falsehood of a gorged and satiated society curls and shrivels together like a withered leaf,

Before the forces which lie dormant in the pale and wistful face of a little child.[1]

[1] *T. D*, p. 145.

CHAPTER V

FREEDOM

"If the Son shall make you free, ye shall be free indeed."

ARGUMENT

The desire for Freedom is the determining force in history, and the inner meaning of human striving. What is Freedom? Carpenter defines it in terms of the inner life, and his treatment has considerable affinity with that of Henri Bergson. It is an inward potentiality which is realized only when we act in such a way as to express and incarnate our Self as a whole. The movement to Freedom is inward, and is associated with a detachment from external objects; through this indifference we enter into mastery. To die to the more external Self is to find the more inward Self, union with which is realized as harmony and creative power. This disentanglement does not, as in Buddhism, look towards escape from the world, but towards mastery over it, and therefore enjoyment of it.

The finding and establishment of this inward centre are mediated through Experience, chiefly through the experiences of Pain, Love, and Moral Effort.

IT is possible from one point of view to regard the individual, the narrower community in which he is first conscious of membership, and the wider organism of humanity, as three

concentric circles of successively increasing areas; the common dynamic centre may be defined as the desire for freedom. It is the secret which lies behind and within all world-political movements. This is true alike of the nationalistic tendencies in the smaller, weaker, so-called inferior races, and of the aggressive, expansive policies of the dominant nations. The significance of Nationalism is self-expression; the tenacity, stubbornness, unquenchableness of the spirit of Nationalism is not to be interpreted in terms of vulgar pride or of an over-estimated self-importance on the part of a people, but rather in terms of the indomitable urgency of a fundamental race-fact—the beginning and the end of each and every race—original, peculiar, necessary, eternal, whose fullest expression is required for the perfection of the world-economy. In similar terms, and not as mere greed and lust for empire, or the fascination of political intrigue, or the economic demand for an outlet for population, must we interpret the policies of aggression, conquest, imperialism, which characterize the movements of the greater (for the time being) nations in the world.

Not otherwise, or less so, is the case with the community itself regarded from within; it seems as if nothing could speak peace to its stormy waves; generation after generation, with alternating fortunes but with no real intermission, there proceeds the struggle of Order with Progress, Establishment with Anarchy, Tradition with

Heresy, Ascendancy with Subjection, Aristocracy with the Masses, Capitalism with Labour, Individualism with Socialism: the reason for this is not to be found, as the superficial observer might imagine, in the arrogance of the strong, the discontent of the weak, the selfishness of the possessor, the revenge of the dispossessed, the mere brute struggle of the Haves to retain and of the Have-nots to obtain; it is an inward ferment which flings itself up into these various surface-oppositions. These outward antagonisms are, like those of lovers, the signs of a subtle inward co-operation; they prepare the way for a higher unity. The whole secret of the ferment is the gradual arrival from within of a profounder community-consciousness. The community as a whole is coming to itself through the strife of its members. It is a potential Freedom issuing into actuality through stress.

> For this the heroes and lovers of all ages have laid down their lives; and nations like tigers have fought, knowing well that this life was a mere empty blob without Freedom.
>
> Where this makes itself known in a people or even in the soul of a single man or woman, there Democracy begins to exist.[1]

And, without further elaboration, the same thing is true of the individual, whose heart is almost always the arena of a struggle; he may not understand the agony, may think himself

[1] *T. D.*, p. 10.

the victim of a pitiless, blind Life; he may prolong it unduly by seeking delusive reliefs; but the beginning of a wise and happy life dates from the moment when he perceives the truth and orientates himself duly towards it:

> To realize Freedom,—for this hitherto, for you, the universe has rolled; for this, your life, possibly yet many lives; for this, death, many deaths; for this, desires, fears, complications, bewilderments, sufferings, hope, regret,—all falling away at last duly before the Soul, before You (O laughter!) arising the full-grown lover—possessor of the password.[1]

In his teaching upon this point, Carpenter has the courage of his own experience, and boldly interprets the world in the light of it. Our knowledge of the way along which he was brought to the culminating experience of 1881 is, as yet, very scanty; we await those more intimate autobiographical details which are his own secret; but, should they be given, they would doubtless disclose—as indeed we are bound to infer from what hints we have—a prolonged period of struggle, outwardly as against the circumstances into which he was born and with which he was entangled before the movement to deeper self-awareness began, inwardly as against those physiological and mental processes which represent tradition, heredity, and all ancestral and racial predispositions in the individual. Probably enough, in the early stages of this *Sturm und*

[1] *T. D.*, p. 9.

Drang, Carpenter did not understand its meaning or its drift; when, however, he glimpsed what the truth might be, he bore himself in respect of it with such fidelity and sincerity that the ultimate experience worked itself out and came through. He himself would perhaps resent the use of terms here which imply personal merit; like others before him "he could do no other." It is true of all such experiences that they are seeking us out as much and more than we are seeking them; in our eager quests for life, for the Ideal, for God, it is difficult to say which is the huntsman and which the quarry.

Be this as it may, the experience came through, the Master arrived, and Carpenter knew for himself the joy and peace and power which—if we may recall the figure of the previous chapter—is associated with consciousness in the second unity.[1] He believed that the secret of all the previous stress and tension was hereby placed in his hands. Then, taking ground upon this one empiric fact, and with a faith comparable with that which legend—the legend which is often truer than history,—attributes to Newton, he passed to a generalization which has something of the breadth, and may prove to have something of the importance also, of the Law of Gravitation itself; he asserted his own experience as the

[1] The reader must bear in mind that the three unities do not represent three different qualities of consciousness, but the same consciousness in three different relations or settings.

real norm of human experience—namely, that all world wayfare and warfare signifies the arrival of a new quality of consciousness, profounder, wider, potential with invulnerable peace and insuperable joy; and this, from within the presently torn, bleeding, often weary and heavy-laden human heart.

The daily life of each man and woman, the ever-expected Morrow, the endless self-seeking, the illusive quests (faint not, O faint not!), the bog-floundering after fatuous wisps, the tears, disappointments, and obstinate renewals of hope—

All routes and roads and the myriad moving of feet to and fro over the earth,—

What are they but Transparencies of one great fact—symbols of the innumerable paths

By which the soul returns to Paradise?[1]

It is in terms of this inner ascending consciousness that Carpenter defines Freedom.

I heard the long roar and surge of History, wave after wave—as of the never-ending surf along the immense coast-line of West Africa.

I heard the world-old cry of the down-trodden and outcast; I saw them advancing always to victory.

I saw the red light from the guns of established order and precedent—the lines of defence and the bodies of the besiegers rolling in dust and blood—yet more and ever more behind!

And high over the inmost citadel I saw magnificent, and beckoning ever to the besiegers, and the defenders ever inspiring, the cause of all that never-ending war—

The form of Freedom stand.[2]

[1] *T. D.*, p. 238. [2] *Ibid.*, p. 238.

The kingdom of liberty, then, is first an inward kingdom, though like every other inward vital thing it tends to express itself in structure and organization. To be free is not to escape limitations, but rather to find oneself. Freedom is a spiritual, personal fact: it is the ascent of the deeper consciousness, the more inward Self, which, as it arises, announces itself as the higher necessity, whose "service is perfect freedom." It is the latent union of the One with the Many become conscious, active, dynamic.

It is interesting to observe—and will help us to give to Carpenter's mind its due rank—how similar this doctrine of freedom is to that propounded by Henri Bergson. The deeper we descend into the profundities of our personal being, the less are we able to express what we find there as a sequence of separate and successive ideas, feelings, efforts, and states of consciousness generally; the more do we experience the self-life as one whole, indivisible thing like a flowing tide in which the successive waves run into each other and lose all distinction in one interpenetrated whole. In its true nature, our self-reality (to quote a brilliant expositor of the "new philosophy," M. Édouard le Roy) appears as

> an uninterrupted flow, an impalpable shiver of fluid changing tones, a perpetual flux of waves which ebb and break and dissolve into one another without shock or jar.[1]

[1] Le Roy, *A New Philosophy*, p. 77.

In these depths

we have no series of moments, but prolonged and interpenetrating phases; their sequence is not a substitution of one point for another, but rather resembles a musical resolution of harmony into harmony.[1]

Bergson has pointed out that the reason why all previous arguments propounded to demonstrate the Freedom of the Will have failed is because the problem has been so stated as to refer only to the superficial externalized aspect of the self-life, the life as it is expressed in discrete and separate words and deeds. Freedom has been sought in this superficial life, our usual commonplace life, the life which, perhaps, for most men is the only one of which they are aware; and freedom has not been demonstrated here, for the simple reason that it is not here, since it is in the very nature of this life at the circumference of the self that it is split up into fragmentary elements which are determined by the world-environment at every point. Determinism consorts closely with self-consciousness. Freedom belongs to the centre, not to the circumference. Freedom lies where the personal life moves and expresses itself as a whole.

Freewill is the very nature of our lives as individual wholes, the expression of the individuality of life.[2]

To quote Bergson's own words:

We are free when our acts proceed from our entire

[1] Le Roy, *A New Philosophy*, p. 81.
[2] Mr. Wildon Carr, *Bergson*. Cf. Le Roy, pp. 82–8.

personality, when they express it, when they exhibit that indefinable resemblance to it which we find occasionally between the artist and his work.[1]

The illustration suggested by the last sentence will repay a moment's reflection. An artist has his more superficial life like the rest of men, the life of ordinary intercourse with the world and his fellows; freedom does not lie here. In a good deal, maybe, of his work he is not free; that is to say, he imitates some master, or synthesizes the ideas of some school, or does less self-expressive work to earn a living, or subserves the fashion and the taste of the time. Obviously there is no freedom here. But meanwhile something is growing up within him; it is a profound inward movement of which only himself is aware; it is the expansion and progress of his soul; it is the development of his individuality. To begin with it may be vague and undefined; an obscure deep motion; a faintly-marked point of view, of feeble intensity. But with the passage of time it gathers strength. From all the manifold experience of life something enters into and becomes a part of this growing spiritual selfhood. It becomes more and more urgent. Its momentum and pressure increase. He comes to be in travail with it. It swells like a fertilized seed. It rises like a tide. He experiments; his experiments are failures, yet they count. The thing comes on in him, it lifts itself up like a wave. His whole being is

[1] Bergson, *Immediate Data of Consciousness*, p. 131.

gathered into it. He knows that it is the reality of himself. At last it is ripe; at last he can express himself, triumphantly transcending his materials; he creates a new thing.

That, in Bergson's view, is his free act. Such self-announcements, such self-incarnations, are the only free acts. "Freewill is creative action." Freedom attaches to the spiritual life. It is our constant potential as spiritual beings, but only rarely does it become actual.

That our spiritual life is genuine action, capable of independence, initiative, and irreducible novelty, not mere result produced from outside; that it is so much ours as to constitute every moment, for him who can see, an essentially incomparable and new invention, is exactly what represents for us the name of liberty. Understood thus, liberty is a profound thing; we seek it only in those moments of high and solemn choice which come into our life, not in the petty familiar actions which their very insignificance submits to all surrounding influences, to every wandering breeze. Liberty is rare; many live and die and have never known it. Liberty is a thing which contains an infinite number of degrees and shades; it is measured by our capacity for the inner life. Liberty is a thing which goes on in us unceasingly; our liberty is potential rather than actual. The free act is the act which has long been preparing, the act which is heavy with our whole history, and falls like a ripe fruit from our past life.[1]

Stated from a slightly different angle, this is precisely Carpenter's doctrine. Freedom is consciousness in the second unity, the inward sense

[1] Le Roy, p. 84.

of oneness with the whole spiritual organism of humanity which is (potentially) present in and to each individual; it is the unity of the Self quickened and realized at the deeper centre. "If the Son shall make you free, ye shall be free indeed." Freewill is this consciousness moving unimpaired to action; all such actions are creative, and are characterized by an unusual experience of rest, satisfaction, joy, ability.

It is inevitable that so fundamental a conception should appear in many guises; at one time Carpenter describes it as "measureless space in the soul"[1]; at another, as the fulfilled immortal life in the heart[2]; or "the cosmic vast emancipated life"[3]; or, emphasizing its creative aspect, "the precious semen of Democracy."[4] He equates it with happiness.[5] It has its feet upon the earth, and its brow among the stars. It is the ground of self-reliance, and also of that gentleness which makes us great. In fine, it is the Truth that is in us, and to know that Truth, not as a theory but in experience, is to be free.

Closely associated with Freedom in Carpenter's thought are the ideas of indifference, withdrawal, disentanglement, abandonment, letting go, dying to self. This is an important aspect of the subject, and a brief examination of it will clarify still further the idea of Freedom. Self-withdrawal is, of course, a somewhat negative expres-

[1] *T. D.*, p. 179. [2] *Ibid.*, p. 184. [3] *Ibid.*, p. 442.
[4] *Ibid.*, p. 442. [5] *Ibid.*, p. 326.

sion for the deepening of consciousness, the descent of the Self from the apex of intense individuality and the surfaces of separation into the underlying unities. It is the same movement. "Ever leaving go of the surfaces of objects, and so taking the heart of them with us; this is the law."[1] Our ordinary experience bears witness to this as the one practical method of real possession. To enter into possession of anything is to become gradually independent of it; we only possess that which we do not want; so long as we cannot do without a thing, it possesses us. To possess one's self is to possess all things. So, for example, in respect of the body:

> Remember that if you walk away from it and leave it behind, it will have to follow you—it will grow by following, by continually reaching up to you. . . .
> Therefore quite lightly and decisively at each turning-point in the path leave your body a little behind—
> With its hungers and sleeps, and funny little needs and vanities—paying no attention to them;
> Slipping out at least a few steps in advance, till it catch you up again,
> Absolutely determined not to be finally bound or weighted down by it.[2]

Similarly with the Mind:

> Therefore quite decisively, day by day and at every juncture, leave your Mind for a time in silence and abeyance;
> With its tyrannous thoughts and demands, and funny little fears and fancies—the long legacy of ages of animal evolution;

[1] *T. D.*, p. 502. [2] *Ibid.*, p. 484.

Slipping out and going your own way into the Unseen—feeling with your feet if necessary through the darkness—till some day it may follow you;
Absolutely determined not to be bound by any of its conclusions; or fossilized in any pattern that it may invent,
For this were to give up your kingdom, and bow down your neck to Death.[1]

So with all external things, objects of desire, sweet good and beautiful as they may be, "as a fly cleans its legs of the honey in which it has been caught," we must be free of them all—even of Love itself:

Therefore, if thou wouldst love, withdraw thyself from love;
Make it thy slave, and all the miracles of nature shall lie in the palm of thy hand.[2]

The issue of such a practice is not that we may become free *from* all these things, and never have anything to do with them again; rather that we may be free *of* them—as a master-worker is free of his tools—and so really possess them for both use and enjoyment.

This habit of withdrawal and detachment is the practical side of the deepening of the life-centre, and proceeds *pari passu* with it. It is the old paradox of losing life that we may find it. That which we let go and leave behind is not lost. It is as when a man sits on a spur of the foothills and enjoys the scene which is spread out before

[1] *T, D.*, p. 486. [2] *Ibid.*, p. 345.

him; the horizon is narrow enough, but the landscape is homely and intimate, so fair in its details of stream and meadow and coppice and homestead, and so captivating that he were well content to remain there, and cannot think that anything could be more desirable. Then comes the strange mystical desire—native to the human heart—to climb. He rises, turns his back upon that dear and gentle beauty, and begins the ascent; he lets it go; quite literally, it seems to drop away from him; in a few moments it is lost to sight and sound; but when the new resting-place in the height is attained he finds to his delight that all that he seemed to lose is given back to him, and in grander perspective, mightier setting.

So it is with that process commonly spoken of as the Death to Self; the self to which we are to die is the narrow delusive self, the self of which we are aware in opposition to the not-self, the self which is constantly in friction and entanglement with the external world; this is the self we are to sacrifice and renounce; and, as is now clearly seen, in the interests of the true Self, the whole Self. The true Self is not other than the delusive superficial self, as if to gain the first were to lose the second; all that we lose is the delusiveness and the perpetual undignified determination by outward circumstance; the view from the higher point includes all the views from the lower points; the higher happiness includes,

not excludes, all the other delights; true freedom embraces the lower kingdoms; the soul's attainment of freedom gives us for the first time the true possession of our bodies, so that we renew our youth, and experience the old passions not now as tyrants but as ministers.

"I conceive," says Carpenter—

> I conceive a millennium on earth—a millennium not of riches, nor of mechanical facilities, nor of intellectual facilities, nor absolutely of immunity from disease, nor absolutely of immunity from pain; but a time when men and women all over the earth shall ascend and enter into relation with their bodies—shall attain freedom and joy.[1]

There must be no half-measures about this practice of withdrawal. This probably is the cause of so much of the ineffectiveness and disappointment which fill the lives even of those who know and acknowledge the way—they do not go the whole way. The complete sacrifice will give joy, but the half-sacrifice never; and many there are who keep their hand upon the gift even when they have laid it on the altar. The complete abandonment will give liberty, but the policy of half-abandonment fixes a man in that desperate half-way house between slavery and freedom, which is like the place of the breakers lying between the mud-bank where he can at least stick and the open sea where he can swim. With grim humour, Carpenter inscribes over the

[1] *T. D.*, p. 5.

portals of mortal life the legend "Abandon hope, all ye that enter here"!

To die—for this into the world you came.
Yes, to abandon more than you ever conceived as possible;
All ideals, plans—even the very best and most unselfish—all hopes and desires,
All formulas of morality, all reputation for virtue or consistency or good sense; all cherished theories, doctrines, systems of knowledge,
Modes of life, habits, predilections, preferences, superiorities, weaknesses, indulgences,
Good health, wholeness of limb and brain, youth, manhood, age—nay life itself—in one word: To die,—
For this into the world you came.
All to be abandoned, and when they have been finally abandoned,
Then to return to be used—and then only to be rightly used, to be free and open for ever.[1]

This habit of abandonment he calls the Path of Indifference. It is a characteristic thought, and finds its fullest expression in that very wise and entirely convincing poem entitled "Have Faith."

The sportsman does not say, I will start a hare at the corner of this field, or I will shoot a turkey-buzzard at the foot of that tree;
But he stands indifferent and waits on emergency, and so makes himself master of it.[2]

Such Indifference is as far removed from *laissez-faire* on the one hand as it is from anxiety on the

[1] *T. D.*, p. 353. [2] *Ibid.*, p. 172.

other. Its essence is self-poise and readiness for whatever may come. Life is full of manifold experience; the value of experience, as we shall see in the next chapter, is not in what it gives, rather in what it elicits in the soul; we may be sure that all the experience which is necessary for the full blossoming of the soul will arrive to it in due time, but we cannot determine either the order or the time of any particular experience; we must be ready for each, as it arrives; and to the prepared, self-possessed man every experience mediates good. There is, therefore, no need to hurry; all that we require is Faith—that is to say, patience combined with sure expectation that "all is provided for," and all is well. Haste and exhaustion characterize the superficial life, and the more a man or a community is entangled in it—a conspicuous modern phenomenon—the higher the velocity and the deeper the weariness; but the tempo of real life is always leisurely.

> Absolve yourself to-day from the bonds of action[1];

which does not mean "do not act," but "do not be over-concerned about any action, or the opportunity for it." The soul must come to the Whole, and the Whole into the soul.

> Wait, wait ever for the coming of the Lord. See that you are ready for his arrival.[2]

[1] *T. D.*, p. 174. [2] *Ibid.*, p. 174.

Besides, life in each moment is good to the man of simple needs and inward balance; and full of promise, also, since the bigger life is always near and here, and will enter in by unexpected ways at the slightest opportunity. Let him habituate himself to calmness and readiness.

Is your present experience hard to bear?

Yet remember that never again in all your days will you have another chance of the same.

Do not fly the lesson, but have a care that you master it while you have the opportunity.[1]

Fretting and anxious concern are as undignified as they are futile; there is no greater enemy of good work than a painful nervous eagerness to do it, unless it be the desire to do it just because it is reckoned good.

As long as you harbour motives, so long are you giving hostages to the enemy; while you are a slave to this and that you can only obey. It is not You who are acting at all.

Brush it all aside. Pass disembodied out of yourself.

Enter into the life which is eternal, pass through the gate of Indifference into the palace of Mastery;

Give away all that you have, become poor and without possessions—and behold! you shall be lord and sovereign of all things.[2]

The pathway to Freedom, then, is one which leads inward towards the deeper regions of the self-life; it involves withdrawal from circumference fretting and friction, disentanglement

[1] *T. D.*, p. 176. [2] *Ibid.*, p. 178.

from desire; it results not in the leaving behind of anything, for all things will then follow you and acknowledge your masterhood. This on the practical side. On the mystical side, the end of the pathway is union with one's self, inward harmony, the effective realization of the wholeness of personality, and an extraordinary sense of power with men, since the centre is now fixed in that wherein all " live and move and have their being."

Him who is not detained by mortal adhesions, who walks in this world yet not of it,
Taking part in everything with equal mind, with free limbs and senses unentangled—
Giving all, accepting all, using all, enjoying all, asking nothing, shocked at nothing—
Whom love follows everywhere, but he follows not it,—
Him all creatures worship, all men and women bless.[1]

This man is the true Son of God. He is the Master. He is a Creator also, having found his way to the " heart of all lovers." For

When what you will, you will with the whole force of your nature, undivided—
Undivided by fear, conscience, conventions, and the distinctions of self and not-self;
Then lo! all that you wish—all that your heart forms for an image of its longings—shall take shape before you;

[1] *T. D.*, p. 344.

You shall create the things which are the fulfilment of your needs;
There is nothing that shall not be yours.[1]

Much that has been said in this chapter has obvious affinities with Buddhism; and Carpenter is considerably indebted to Eastern thought, and has much sympathy with the general outlook of the Eastern mind; yet the distinguishing features are, we hope, equally obvious. Carpenter is undoubtedly one of the leaders among those who are making possible that synthesis between East and West in which lies the future, and the hope, both of philosophy and religion. His attitude, however, towards life, in contrast with the Buddhistic, is essentially positive, not negative; active, not quiescent; optimist, not pessimist. He does not seek a deliverance out of life, but rather a fuller deliverance into it; he does not disentangle himself from objects of desire that he may escape them, rather that he may use and enjoy them with dignity and mastery; he would only get free from the wheel of life, that he may become the charioteer in the car; and would bring his world-thirsts to an end, only in having found the inward fountain of living waters, "whereof, if a man drink, he shall not thirst again."

We have now to consider in what ways this deeper consciousness, realizable as freedom and mastery, and, according to Carpenter's central

[1] *T. D.*, p. 497.

hypothesis, existing potentially in every individual, may be mediated. In one word, the answer is, Experience; but there are three kinds of experience which appear to have an especially valuable function in the deliverance of this inner life—Pain, Love, and the Moral Life. These will be the subjects of thenext four chapters.

CHAPTER VI

THE VALUE OF ALL EXPERIENCE

"I go to prove my soul!
I see my way as birds their trackless way,
I shall arrive. What time, what circuit first,
I ask not. . . .
In some time, His good time, I shall arrive;
He guides me and the bird.
. . . . .
I press God's lamp
Close to my breast; its splendour, soon or late,
Will pierce the gloom; I shall emerge one day."

BROWNING

ARGUMENT

The answer to the question "Why does this happen to me?" depends on two prior questions—"Who am I?" and "What precisely is happening to me?" The first question has been already answered. The second is answered by saying that the crux of every experience is in the experient; experience does not mould the man, but rather elicits the soul. The reaction to experience is the important thing; every kind of experience may be necessary to educe the latencies of the soul, and all experience counts. The poem "After Long Ages" is an account of the Soul climbing the heights of experience to Paradise. Experience works by per-

colation and by attrition, constantly adding something to the soul, and constantly wearing thinner the dividing membrane of separated individuality; after long experience, therefore, throughout an eager and faithful life, the slightest thing may become the occasion of the soul's deliverance into vision and power.

ONE of the most poignant of human cries is the question, "Why does this happen to me?" Sometimes it issues out of the heart of a withering sorrow, sometimes out of a bewildering joy—Who am I that my Lord cometh unto me?

The problem is only intensified by the reflective ejaculations, "I did not seek it," "I do not deserve it," "It is not my fault"; and is so obstinate that many despair of finding an answer save in some such theory as that of Reincarnation coupled with the Buddhist conception of Karma—a solution which, as so often happens, is simply the substitution of one problem for another. This offered solution, however, points in the right direction, since it suggests that this mortal, threescore-years-and-ten life is not self-contained, and can only yield its secrets when placed in a wider context.

It is a *human* cry, the cry of a self-conscious being. We cannot conceive of its being uttered by an animal, even by a domesticated animal with some claim to incipient intelligence. A bee does not ask such a question when it awakes one

morning to find almost all its treasured store of honey taken from the hive; nor a water-rat when its nest is flooded, and its young destroyed, by some sudden rise in the river; nor a spider when your hand, as you pass, utterly ruins its web; nor the pig finding itself in clover; nor even the dog leaping to the unexpected, and indeed untimely, bone. Such incidents at these, which are common enough in the lives of the lowlier creatures, are on all fours with the accidents, surprises, and disasters which form part of the normal circumstance of human life; but we cannot imagine them asking, "Why does this happen to me?" It takes a human to make a complaint. One of the symbols in the hall-mark of humanity is a note of interrogation. The faculty of wonder is a human faculty; and although the right to complain may exist lower down in the creational scale, the ability to complain issues first in man.

Any satisfactory answer to our question depends upon two prior questions; it cannot be answered before them; and when they are answered, the complaint ceases almost automatically. The first of these two prior questions is, "Who am I?" and the second, "What precisely is happening to me?"

With the former, we have already dealt at some length. The plane on which Self-consciousness arises is the plane on which there is distinction and a certain amount of opposition between Self and not-Self. My first knowledge of my

Self is accompanied by, and to a large extent mediated through, the sense of an external world which is apparently quite different and separate from Me. Thought arises in this opposition and interplay between Subject and Object. It is the fundamental datum of our ordinary life: we divide the universe into two parts,—on the one hand there is Me, and on the other there is—all the rest. This distinction, which does not always exist—infants, for example, and animals do not make it—tends to intensify and harden. The ultimate result is that we come to regard the external world as something very set, fixed, intractable, threatening, pitiless; something placed over against us, lavish at times with its delights, but containing always the possibility of bruise and breakage to us. It is something we can arraign, and have a grudge against.

Similarly, and under the dominance of the same type of consciousness, men have come to regard God as an external Being whose favour seems to need continually to be sought, and held precariously enough by means of gifts and worship. There is a terrible figure lying behind a passage in the Book of Job; it is God with a Magnifying Glass.

> What is man, that Thou shouldest magnify him? And that Thou shouldest visit him every morning, and try him every moment? How long wilt Thou not depart from me, nor let me alone till I swallow down my spittle?[1]

[1] Job vii. 17.

It is as if God were on His knees among the grasses of Time, singling out with a magnifying glass some insect for close observation, watching his every movement, putting obstacles in his way ever and anon to see how he will act, and, if He so please, amusing Himself by perplexing and teasing him.[1]

It is because some such view as this is held—of our Selves as being isolated, cut off, separated, alien, in the midst of the Universe—that the problem of evil is so stubborn. As a matter of fact, the teachings of modern science and philosophy, with theology coming up somewhat tardily behind them, converge upon the conclusion that the individual Self is not separate in this fashion; that we do not stand upon our private and peculiar points of individuality, like the oriental elephant upon the tortoise which itself stands upon nothing; that we are united in one common continuum, or Ocean, of life with all that has been made, and with all that is; that we are members in the living organism of Nature, and that the Universal Life, or (in religious terms) God, dwells in each of us.

As soon as we come to the point of view that we are not isolated from, but are living parts of and in, the great stream of Life ever-flowing, ever-proceeding; that the Universe is not alien from us, but that we are organically related with it; that God is not Some One set over against us,

[1] Cf. Browning's "Caliban."

but is the core and secret of our personalities,—the question "Why does this happen to me?" assumes altogether a different aspect. For when it is asked by the ordinary man (suffering let us say from some mischance), it implies that something vast and virulent is "up against him," that something, or Some One, is seeking him out to destroy him; as if there were two lives in the world—his own, and another which is hostile, alien, and the negative of his own. But if, escaping the dominance of this consciousness of separateness, he could reach only tentatively to the belief that this is not the case; that he is part of and wholly within the only Life that is, that he somehow is *it* manifesting in a particular way; that, therefore, all that happens to him happens, not in a world in which there are two sides set over against each other with a gulf fixed between, but in one undivided and deeply harmonious Whole,—he would approach that point of vision, occupied by the chosen few, wherefrom it is seen that "all is well," and would therefore accept whatever experience came to him, knowing that when once assimilated it would prove to be good.

The wheel turns, but whatever it brings uppermost is well.[1]

Have faith. If that which rules the universe were alien to your soul, then nothing could mend your state—there were nothing left but to fold your hands and be damned everlastingly.

[1] *T. D.*, p. 68.

But since it is not so—why, what can you wish for more ?—all things are given into your hands.[1]

In a lower, cruder form this is the situation in which the animals find themselves. They live a general, rather than a particular, life; they do not differentiate themselves from the Whole, and so they accept whatever comes and make the best of themselves and of it; the plundered beehive gathers a new store; the spider spins another web; the pig munches the clover, but would do his best with a thistle-patch.

It is not for us to go back again to the level of the "dear beasts"; but it seems likely that, in that eternal spiral Life pursues, the destiny of a soul is, after having learned the lessons of an intensely individualized and self-conscious existence, with its oppositions, fears, and doubts, to arrive at the higher point of conscious union with the All-life—the point from which in the beginning, it was said, the Creator looked out upon all that He had made, and "behold! it was very good."

We may now put the second of our questions: "What precisely is happening to me in any experience which I call mine?" The crux of every experience is in the experient. From his side, every experience involves a deed. He may rebel against it, seek to escape it, or he may receive it joyously, or he may be quiescent under it; even

[1] *T. D.*, p. 173.

this last, however, requires an effort, and all effort assists development. The central fact of any experience is not expressed by saying, " Something is there, impressing me" ; but rather, " I am reacting to it." All experience mediates the growth of the soul. In all experience, that which is happening within you is the real and important thing.

Browning's familiar figure of the potter is inadequate :

> He fixed thee in this dance
> Of plastic circumstance,
> This Present thou, forsooth, wouldst fain arrest;
> Machinery just meant
> To give thy soul its bent,
> Try thee, and turn thee forth, sufficiently impressed.

It is by no means all the truth to say that experience moulds us. We all feel the pressure of the hand of Experience, but the sense of pressure arises from two opposing strains; there is always the pressure from within outwards, as well as the pressure from without inwards. It is the reaction of the soul to Experience which gives "shape" and "character" to it. We should never experience the " pull " of temptation, unless there were inwardly a "pull" in the opposite direction. That which makes us conscious of any resistance is that there is, at that point, an outward push and thrust of the soul. We are placed in a world which is full of " hazards

and hardships"[1]; it passes the wit of man to account for their being there; it is futile to imagine that they are being manipulated, in respect of each individual, by an over-watching, scrutinizing God, either to test or to tease us; equally futile to try to conceive better possible, imaginary worlds; the critical fact is that there is in human persons an inherent faculty of reacting to experience of every kind, and of growing, developing, realizing soul-potential thereby. It is an ancient word,

> Because thou hast made the Most High thy habitation, there shall no evil befall thee.

This does not mean that a good many sinister and unwelcome things shall not happen to thee at the life-circumference—where "things" do happen—but because thou hast found and fixed thy true life-centre, thou shalt find the right reactions even to them, and apparent evil shall minister growth and "more life"—that is, good.

The value of experience is in what it elicits within the soul; and the secret of lifewardness is to find the right reaction to experience. This secret is disclosed to the man who realizes his true identity with the Whole; it is he who "knows the right place by the foot's feel, takes it, and treads firm there."

Probably most of us to begin with find the wrong reactions. For example, to seek always

[1] Bosanquet in *The Meaning and Value of the Individual.*

to escape any particular kind of experience is obviously wrong; for the "seeking to escape" is itself experience, and all we do is to substitute a negative for a positive. To rebel against an experience, to fight it, to keep it at arm's length, is not only exhausting, but is a refusal of intimate knowledge, and leaves the experience still to come, like the lawyer's man who has not delivered the writ; it prolongs the period of tutelage. The instinct of the creative life—as seen, for example, in the Artist—is to enter into all experience, and, under self-mastery, under the magic of what Maeterlinck has spoken of as the legend written on the threshold, to welcome all experience.

We answer our second question, therefore, by saying that what is really happening in experience is that some potentiality of the soul, some latent power, is being realized. It would seem, then, that, if the soul's true Identity is the Great Self of all things, and if its destiny is the realization of this Selfhood in fulness, then every kind of experience may be necessary.

It is our custom to divide experiences, in a general way, into good and bad, and a traditional pedagogy teaches us to avoid the one and seek the other; but, if the crux of any experience is in the soul's reaction to it, there will be great difficulty in definitely apportioning every experience to one or other of these two classes. In a poem entitled "Nothing Less than All," [1] Car-

[1] *T. D.*, p. 487.

penter, with characteristic humour and detachment, gives expression to this difficulty.

Ever men say: Here lies the truth, There lies the truth. Take this, cast that aside. Throw in thy lot with us. We are the wise, the rest are fools.

I go with these wise folk a little way, and then I draw back again; I throw in my lot with them, and then, alas! I throw in with the fools.

I cannot for the life of me answer the questions that are continually being asked.

Is it for pleasure and the world and the present, or for death and translation and spirituality, that we must live? Is it for asceticism and control, or for ingenuity and sweet enjoyment?

Is it best to be an idler or a worker, an accepted person or a criminal?

Which is the most desirable or useful trade—to be a potter or a moulder or a parson or a prostitute or a town-councillor?

Is it better to be surly and rude, or sympathetic and suave, to be quick-tempered or patient, cute or simple, moral or immoral?

To join the society for the suppression of Vice, or to be one of the persons to be supprest?

For the life of me I cannot answer all these questions; I acknowledge that I am a fool. . . .

Till I think of the Present and the work I have actually to do—and then comes relief.

For the moment I am pledged to this or that;
Yet I feel that in the end I must accept all,
And shall be content with nothing less than all.

And in another place he asks of a would-be saviour this critical question, "Could you be yourself one of the lost?"[1]

[1] *T. D.*, p. 180

Before we can be "even as the gods," we must partake of the fulness of the knowledge both of "good" and of "evil." All experience is necessary; and since this is so, it will be provided for in the nature of things. It may require the "other heights (and depths) in other lives," but we may be sure that all we need awaits us. It is seeking us out in its own time; there is no need to hurry here and there, seeking many different experiments in experience; but we must not fail to keep our appointment with the experience that is at hand. All experience counts. It is the pathway to Paradise; or, more explicitly, it is the way by which the lover with "awful footsteps" advances in the "great secret caverns" [1] of the heart. This mysterious figure haunts the stanzas of that fine poem "After Long Ages." Under the names of "the Stranger," or "the Prince of Love," or "the Master," Carpenter refers to the Soul which gradually comes to itself amid the manifold experience—the uses and the calls—of mortal wayfaring. Something lies deep enfolded which, in due time, shall appear. The world-heart, and the man-heart, are alike pregnant with this hope.

In the house a Stranger waits for the children; he stands by in the dark and leans over them and watches their faces, as they watch the dancing blue flame;

He moves along the roads unseen, and waits in the great city, and in the woods at early dawn he waits.

[1] *T. D.*, p. 218.

None but the woodman and he see the thin waned moon arising with stars in pale and silent beauty before the sun.

Sweet are the uses of Life.

The Stranger glides to and fro; hours and centuries and thousand-year stretches he waits.

Among the children of mankind he waits. . . . He is a king, a poet, a soldier, a priest, a fig-pricker, a pariah.

It is indifferent; he sees all and passes with all. . . .

He sees the down-trodden and outcast; he sees the selfish and tyrannical—he looks them right in the face, but they do not see him;

He sees the patient and heroic; but he utters no word either of praise or blame.[1]

He is secure of his arrival; all things lead on to his advent.

What he desires, what he alone dreams of, that all mortal things through all time and space never-ceasingly occupy themselves to perform.[2]

The simplest things, and the greatest things, help:

The primrose on the tree-root calls, love calls glancing from eyes of depth unfathomed.[3]

He may tarry long in the ante-chambers, "lost in strange mazes, wandering—in sin and sorrow, lonely despised and fallen"[4]—but Cinderella shall at last be wedded to the Prince of Heaven. Love "sees her once and rests no more till he has rescued and redeemed her."[5]

[1] *T. D.*, p. 223. [2] *Ibid.*, p. 224. [3] *Ibid.*, p. 227. [4] *Ibid.*, p. 228. [5] *Ibid.*, p. 230.

Paradise is "where the Master is,"[1] and, as Augustine, working with a different formula, knew, "my heart is pained, nor can it be at rest till it find rest in Thee." The ante-chambers of the body, of the intellect, of art and morality, are important; the footsteps of the Master may be heard there, his footprints seen; but all these must be passed through if He is to be met face to face.

I do not turn you back from self-seeking; on the contrary, I know that you shall never rest till you have found your Self;
If you seek it in money, fame, and the idle gratification of inordinate organs and bumps—that is all very well for a time; but you will have to do better than that.
If you seek it in Duty, Goodness, Renunciation, they also are very well for a time; but you will do better.[2]

Man's birth is a descent and an infolding; he awakes to mortality and moves to and fro over the world among appearances—

Forgetful of his true self, he becomes a self-seeker among shadows[3];

nothing results but war and conflict, disgust and disappointment; so he begins the return journey, and is alike urged and sustained therein by something which Plato would perhaps have called Reminiscence, but which is the witness of that imprisoned Splendour which is his true Self. What are the dreams of the Better Land, the quests

[1] *T. D.*, p. 233. [2] *Ibid.*, p. 101. [3] *Ibid.*, p. 234.

for the Earthly Paradise, Utopia, Eldorado, the fabled Islands, the Sangreal, the Elixir of Life; what signify the mystic scroll of the Zodiac, the Ark, the Host, the Holy of Holies, the Gospels of all lands, the proclamations of the resurrection of Christ, of Osiris, of the rest; but the human reading of the vast and vague hieroglyph which the Great Self within the soul casts by its own light upon the curtain of self-consciousness? [1]

These and all such things are not mere inventions of the pious visionary, nor delusive mirages which torment the overwrought mind of the traveller; they are the projection on to the clouds of the future of that which is alone Real and Substantial, and is secreted within the heart of the individual and of the race; our apparent horizontal approach to them, all that we may rightly speak of as human progress, is the outward showing of what is taking place deep in the heart —the becoming of That which is, the advance of the Lover, the arrival of the Master.

> Where the Master is, there is Paradise;
> And this world is Paradise.[2]

This is the core of the "ancient indestructible Gospel"; we have far to go, there must still (with few breathing-spaces) be stress, passion, the dashing against the barriers of self, the endless contest, the melancholy haughty Titanic and lonely struggle of the soul,[3] the problems, the

[1] *T. D.*, p. 237. [2] *Ibid.*, p. 236. [3] *Ibid.*, p. 252.

retracing of steps, the continual dealing with experience of all kinds; we are out on this road; and

> There is no bar. The paths are all open, the sign-posts few—each must find the clue for himself, the exit from the labyrinth[1];

but the deliverance is sure; "in some time, His good time, I shall arrive"; for we are not finding something, so much as Something is finding us; the "beginning and the end of all things shall be with us."[2]

> O come with me, my soul—follow the inevitable call, follow the call of the great sky overarching you.
> Disentangling the cobwebs of all custom and supposed necessity—the ancient cocoon in which humanity has lain so long concealed—
> Pass forth, Thou, into the serene light; along the hills, by the clumps of overhanging trees, through the doorways of all mortal life, pass thou redeemed, enfranchised.[3]

All experience counts. Nothing can come wrong to the soul that reacts rightly. So far we have spoken of experience as that which elicits the soul, the circumstant resistance against which latencies of power and beauty are developed until the soul attains its true Identity. Changing the figure somewhat, experience may be regarded as adding perpetually to that inward pool wherein, when it shall be full-grown, the man will see

[1] *T. D.*, p. 256. [2] *Ibid.*, p. 96. [3] *Ibid.*, p. 257.

himself reflected in the pure " mirror of God " and be satisfied. Or, more dynamically, like the rain which percolates through soil and rocks into the subterranean reservoir until it overflows, experience may be regarded as constantly " swelling the man's amount " until, like the breaking forth of a fountain, a new quality of life manifests from within. Or, from still another point of view, experience may be regarded as working by a process of attrition which gradually wears down the barrier, or rubs the mortal envelope, the surface membrane of self-consciousness, the film of separated individuality, thinner and thinner, and so brings us on to the " ecstatic deliverance, the bursting of the sac." [1]

Under whichever of these figures we view its operation, it would seem that in one, whose life has been rich in experience and who has reacted to it with wisdom, the Holy Thing should be ready to be born; the kingdom should be close at hand. Almost anything may deliver the soul; at any moment the Lord may come along the way thus prepared for him. It is like the " thief in the night "; or it is like Pippa's song; or it is like the light-beam which falls upon the explosive machine. The cause has been long at work and accumulating; the occasion may be trivial.

The main thing is that the messenger is perhaps even now at your door—
A little child, a breath of air, an old man hobbling on

[1] *T D.*, p. 253.

crutches, a bee lighting on the page of your book—who knows whom He may send ? [1]

For Amiel, it was the sight of three butterflies; for Moses, the sun setting behind a thorn-bush; for Linnæus, a flame of mountain-gorse; for Jesus, a dove hovering over the tamarisks by Jordan's bank.

Wonderful! The doors that were closed stand open. Yet how slight a thing it is.
The upturning of a palm? The curve of a lip, an eyelid? Nothing.
Nothing that can be seen with the mortal eye or heard by the ear, nothing that can be definitely thought, spoken, or written in a book—
Yet the doors that were treble-bolted and barred, and the doors weed-overgrown and with rusty old hinges,
Fly open of themselves.[2]

Carpenter never seems to weary of asserting this promise, which is the old eschatological prophecy of the New Testament, "Ye know not the day nor the hour when the Son of Man cometh," in a new setting:

That day—the day of deliverance—shall come to you in what place you know not; it shall come, but you know not the time.
In the pulpit while you are preaching the sermon, behold! suddenly the ties and the bands—in the cradle and the coffin, the cerements and swathing-clothes—shall drop off.
In the prison One shall come; and the chains which

[1] *T. D.*, p. 176. [2] *Ibid.*, p. 38.

are stronger than iron, the fetters harder than steel, shall dissolve—you shall go free for ever. . . .

All tools shall serve.

The spade shall serve. It shall unearth a treasure beyond price. . . .

The writer shall write, the compositor shall set up, the student by his midnight lamp shall read, a word never seen before.

The engine-driver shall drive in faith through the night. With one hand on the regulator he shall lean sideways and peer into the darkness—and lo! a new signal not given in the printed instructions shall duly in course appear[1];

the passage culminating in a memorable sentence, a touch of real genius:

The Magdalen shall run down to answer the knock at the door, and Jesus her lover himself shall enter in.[2]

But while all experience has this eliciting and delivering virtue, there are certain kinds of experience which appear to work with especial directness and force to this end; they may, for this reason, be called the great experiences of life. They are Pain, Love, and the Moral Struggle. To these we must now turn, and examine in detail.

[1] *T. D.*, p. 231. [2] *Ibid.*, p. 233.

CHAPTER VII

THE VALUE OF PAIN

"For she is the vestal virgin consecrated to the service of the immortal perfection, and when she takes her true place before the altar of the Infinite she casts off her dark veil and bares her face to the beholder as a revelation of supreme joy."—TAGORE, *Sadhana*.

ARGUMENT

The solution of the Problem of Pain is the disclosure of its lifeward function. This can be done in respect of many kinds of pain; but there remains a residuum of apparently purposeless pain; at this point, where the problem is obstinate, the important thing to do is to find the right practice of life. Carpenter suggests that the purpose of such pain may possibly be to teach us how to ignore it, and evolve past it.

Pleasure and pain are often experienced as continuous, an increment in the stimulus causing a pleasurable, to pass into a painful, sensation. Pain quickens the deeper areas of consciousness, and so ministers to psychic growth.

This is as true of society as it is of the individual; suffering in the social body indicates growth at that point; and all sufferers, whatever be the occasion of their pain, form a brotherhood in whose tra-

vail the higher race-consciousness is coming to birth.

THE problem of pain may be said to be solved in so far as it can be shown, the world being what it is, that pain performs a valuable and lifeward function in the race-life. It is unquestionable that, in respect of large areas of pain, this can be shown. It is obvious, for example, that, in a multitude of cases, pain has a purifying influence, acting on life as "a refiner's fire"; the "cleansing fires" of pain is no baseless poetical hyperbole. Again, in the economy of the body, individual and social, pain has a protective value, and serves as a danger-signal; it is the way in which we become conscious of a struggle which begins, as it were automatically, wherever health is threatened by devitalizing agencies. A man's life is never in such real danger as when an attack upon his health-reserves is made so insidiously and so subtly that, for some reason or other, it does not ascend into consciousness as pain; his sentinels are either slain, or drugged, or asleep, and the enemy is past them into the citadel.

Further, on the hypothesis of social solidarity, the innocent must often and necessarily suffer with the guilty; an unmerited pain, in this case, being the sign of the community of life, the obverse side of the fact that "no man liveth unto himself"; that we should suffer inevitably through the weaknesses of some one is, as it were,

the price we have to pay for the equally inevitable advantage which accrues to us through the strength of others who are bound with us "in the bundle of life."

There are some who, answering a wider law than that which operates in the material universe, take upon themselves an apparently voluntary pain; an act which satisfies in the highest degree the pragmatical test, for out of such is the Kingdom of Heaven. In their case, pain works as the liberator of latent powers; the spear-thrust is followed by the life-stream flowing from the "riven side," and the death of one (not necessarily physical) is the way whereby all enter into a fuller life. There is also the further fact at which the familiar words hint, of rising on "the stepping-stones of our dead selves," or of being "made perfect through the things which He suffered." In this case, pain is the index of the ascent of spiritual life against the weight and pressure of material circumstance. The infinite in man rises against and through the gravity of the imposed condition of finitude.

These and such considerations cover large areas of the mortal experience of pain, to some extent explain it—that is to say, demonstrate its life-ward function, show it to be good—and to that extent solve the problem. There remains, however, a residuum of pain which apparently serves no useful purpose—accidents, epidemics, disasters, and the like, which destroy valuable lives

and plunge families and whole communities into dismay, if not despair; here the crux of the problem lies. It remains a mystery, some day perhaps to be made plain, but in the meantime challenging us to find the right practice of life in respect to it.

Carpenter helps us to that right practice partly by throwing light upon the problem itself, and partly by suggesting a healthy, calm, balanced attitude towards it, so far as it is insoluble; for, whatever the right practice may be, clearly the wrong practice is futile anger and miserable complaining.

The counsel of Piety is that we should "trust where we cannot trace," and believe that all is under the governance of an All-wise Providence; that there is a hidden purpose in seemingly purposeless pain—for example, it may be corrective chastening or testing discipline; as such, it must be endured. "Beloved, we are in God's Hand; I feel He laid the fetter; let it lie."

From the practical point of view, this is not bad advice; it tends, however, to produce, in spite of much patient heroism, a type of morbid and mawkish sentimentalism, due probably to the assumption that behind every accident or misfortune there is a divine particular purpose with a definite individual reference. Some people take pride in being the victims of God's uncomfortable attentions.

The counsel of Common Sense is somewhat as

follows: problems are not everything, there is Life also; it were a pity to be so occupied with the former as to miss the zest and glory of the latter; we are set amid hazards and hardships, but what man worth his salt would ask for anything else? What healthy man wants an easy, sheltered life? We ask for risk and venture. We want an arena worthy of our virtues of courage and endurance. We want to prove our soul. We want to dwell in danger. The risks and perils of the world are precisely what go to make it the best of all possible worlds for the fashioning of brave, reliant, masterful men. To assert this in action is the life of faith.

Carpenter's counsel, which is closely allied to this last, though somewhat less vigorous, more oriental (let us say) than Nietzschean, is thus given in a recent article on the "Mystery of Pain" in the *English Review*.[1]

It often seems extremely hard on people that they should suffer, as they do in some cases, considerable pain over a long series of years, and in a seemingly useless way. . . . It seems purely negative and wasteful. . . . The subject is a puzzling one. . . . It may be, however, that out of this seeming impasse the human soul—which ultimately overcomes all obstacles—is destined to find its way. Faced by the problem of useless pain—of pain pure and simple, unrelieved apparently by any compensation of pleasure or profit—it may be that the soul is destined to learn the art of passing it by, of ignoring it, of leaving pain lying and travelling beyond. . . . Such an art

[1] July 1914.

has been known and studied in the past; the old Vedic sages spoke of "severing the connexion of pain"; they taught a method by which the mind could, at will, be so far severed from the senses that the painful affections of the latter could, if need arose, be barred from reaching the mind.

Some light is thrown upon this ancient habit of severing "the connexion of pain" by the modern discovery that the sensory tracts, by means of which sensations pass to the brain from the various sense-organs, do not consist of continuous nerves, but rather of a series of short nerve-structures, called neurons, set end to end but not in permanent contact; contact is made by means of radiating terminal fibres which, under certain conditions, have the power of withdrawing themselves from their neighbours; in which case, as in sleep or reverie, the stimulus received by the sense does not reach the brain. The problem of the conquest of pain would seem therefore to resolve itself into the problem of securing some control of the terminal fibres of the neurons. Clearly, however, since pain has sometimes a protective value, this method of dealing with pain would, if applied all round and indiscriminately, be mischievous; and, to the Western mind at least, it will always appear that the virtue of self-control with a view to endurance and self-assertion is of greater value than when practised solely with a view to avoidance and escape.

The article just referred to contains a charac-

teristic and original contribution by Carpenter to our conception of the function of pain in human life. He points out that there is a certain continuousness between pleasure and pain, alike in physical and psychical experiences. The same sensation may be pleasurable in its milder form, and painful if it is intensified beyond a certain limit. But, strangely enough, in some cases a still further prolongation of the sensation issues in a new pleasure, different in quality from the first. As an illustration, Carpenter cites the effect of Arabic music.

The performance begins with a pleasant phrase which gratifies the ear. But the phrase is repeated and repeated *ad nauseam*, until the listener longs for it to cease. He hates, but is obliged to hear it; and then presently the pain of it fades away, and a strange mesmeric and ecstatic swoon takes its place.

This is explained by saying that an excitement which is strong enough to be painful has the effect of wakening an underplane of consciousness which before had been dormant; as felt in this underplane, the excitement is mild, and so pleasurable. So pleasure and pain may exist side by side, but at different levels of consciousness.

In the case of the soldier, the very pain and fury of the battle excite and throw up into relief the ancient and wild enthusiasm of cause and country, long perhaps dormant within him; and swept on this tide of feeling he forgets his wounds.

So also, in reading the story of some heroic action, we weep, but at the same time we are conscious of great inward elation. The physical pain which accompanied the initiation ceremonies among primitive peoples may have been suggested by a vague intuition that only so could the inner powers of courage and sympathy, and the group-consciousness itself as an active principle, be quickened in the individual. Pain "gets through" somehow, and rouses the deeper regions of consciousness into life and activity. It is seen here, therefore, as the mediator of psychic growth.

It would almost seem that one ought to regard the human being as composed of layers, many perhaps, one within the other—something like the " shells " described by the Theosophists. Then one can imagine that an agitation, reaching the outer sheath, might produce a reaction there which would be felt as pleasure. But after a time the agitation increasing would begin to be too strong and, tending to disintegrate and damage the sheath, would be felt as pain. With the continuation of the process, however, the agitation would penetrate through and reach the second sheath, where it would be felt as pleasure again. The first sheath would begin to wither, and the second sheath would begin to grow . . . So the process might go on from sheath to sheath even to the very centre of Life. The whole process is one of growth. At each stage there is pain, and the separation and rejection of a husk, and at each stage there is pleasure, and the awakening of a new and more central life.

Just as the husk and kernel of a nut are, to begin with, undifferentiated from each other,

but as the process of ripening goes on—a process which is always in the manner of a dying to an outward self—the kernel slowly dissociates and liberates itself from the husk, until the shell is broken and the kernel becomes the seed of a new plant; so

a time comes when the inner man recognizes himself as distinct from his outer frame, and sees with composure his body fade—conscious that within and deep in himself is the seed of a new life, or of many new lives.

How far this hypothesis of the successive layers will satisfy the psychologists need not be argued here; the testimony of the experience of many is that, when all else had failed, pain got through the crust of selfish materialistic habit, and touched, loosened, set free the diviner, more satisfying, life within. This is Carpenter's justification for acclaiming pain as the Quickener, the Redeemer. He apostrophizes Sorrow as

the gift of gifts, revealer of eternal joy.[1]

He thinks of Humanity, not so much as lying limitlessly out and around in the spaces of the world or in the vistas of history, but rather as the deeper Self of each, the all-embracing kingdom which is "within you"—(yet the former is in extension precisely what the latter is in intension)—and cries in ecstasy and triumph,

After all,
Nearer to thy heart, O Humanity,

[1] *T. D.*, p. 155.

By this of suffering we come.
I know that thou canst not deny me;
I know that each pain is a door by which I approach one degree nearer to thee.
What sorrow is there but I have shared it?
What grief but it has removed an obstruction between me and some one else?
Look in my face and see. You cannot bar me now.
I pass all doors, and am where I would be.[1]

Pain, more than anything else, with its sharp sting punctures the dividing film. It is the acid which dissolves the barriers. It breaks through accumulated encrustation, like "a hammer that breaketh the rock into pieces." It ministers to the separated individual entrance into the City of Selves, and gives him the freedom thereof. It is a constriction which facilitates parturition. Just as the penetrating beam of the spring Sun co-operates with the developing, interior, as yet confined, life of the Imago, and helps burst the restraining chrysalis cerement, so that the Life which formerly was bound to the lowly and earthy places manifests its reality as a "winged spirit" ascending into a new, more joyous, more spacious activity; so is pain the deliverer of the soul. It "endures but for a moment" and "works a far more exceeding and eternal weight of glory."

Grief passes, sorrow endures for a moment;
To a certain stage belonging it dogs the footsteps of the individual;

[1] *T. D.*, p. 286

Then fading and passing it leaves him free, a new creature, transfigured to more than mortal. . . .
Not pleasure alone is good, but pain also; not joy alone, but sorrow;
Freed must the psyche be from the pupa, and pain is there to free it.
Throes and struggles and clenchings of teeth—but pain is there to free it.
Lo! the prison walls must fall—even though the prisoner tremble.
Long the strain, sometimes seeming past endurance—then the dead shell gives way, and a new landscape discloses.
Curtain behind curtain, wall behind wall, life behind life;
Dying here, to be born there, passing and passing and passing,
At last a new creature behold, transfigured to more than mortal!
For brief after all is pain, but joy, ah! joy is eternal!
And thin the veil that divides, the subtle film of illusion—
The prison-wall so slight, at a touch it parts and crumbles,
And opens at length on the sunlit world and the winds of heaven.[1]

With courage, insight, and all the venturesomeness of the true prophet, Carpenter applies this, which he finds true of the individual, to the larger individual, Society. There is pain in the social body. It has protective value. It announces the presence at that point of active disintegrating forces. It is the index of mal-

[1] *T. D.*, p. 364.

adjustment of parts. It is the symptom of disease. It calls aloud, less for conditional relief, than for reconstruction, reorganization on a new principle.

The State—which is the Community acting as a corporate whole—recognizes this fact, e.g. in the "party-system" of government, and is aware of its significance. The antagonism which is found to exist between the two main parties in every state—the one standing for the old, the other for the new, the one for Order, the other for Progress, the one for conservation, the other for reconstruction—is apparent only; unconsciously to the individuals themselves who compose them, they are in subtle co-operation; both are needed. For just as in the reconstruction of a railway station, which has become almost obsolete because of the development of the community-life, it is necessary that, if the traffic is not to be utterly dislocated or stopped altogether, the old structure should be underpinned and upheld while the new is substituted piecemeal; just as the confinement and restraint of the chrysalis-sheath is necessary while the myriad minute agents pull down the larval body and out of the old material build up the imago-body; so in the successful reconstruction of the social order it is necessary that the *status quo* should be supported while the foundations are being relaid, and effective arrangements substituted for obsolete ones; the old sanctions must be main-

tained until the new pillars are firmly established which shall bear the new structure. Party antagonisms are real and not fictitious. They focus and represent an actual division, discord, conflict of interests, in the body politic. But they are subtly co-operative towards effective reconstruction and permanent betterment. Both acknowledge the necessity of progress, but while the one concentrates on the actual making of the required changes, the other concentrates on securing the best condition and method of change.

All this may be admitted; the deepest fact, however, is that new structure is demanded by a new spirit. It is not enough to see that social pain is an indication that something is wrong; it must be recognized also that that which makes any actual state of things wrong is the uprising, the upthrust, of a potentially better state of things coming on to realization; the imperfection of any structure or organization can only be detected and condemned by the arising of the more perfect thing first as light and feeling and vision and dream—the substantial adamantine impalpabilities—in the more sensitive areas of the consciousness of the community. Wherever pain exists in a community, its profoundest significance is that, at that point, something is getting through the outer sheath to quicken interior forces, propagate inward growth, foster spiritual development, and ultimately to deliver to itself the soul of a people.

Carpenter is bold enough to say that this is true whatever form the suffering may take. In our ready, superficial, way we are apt to regard sufferers as the unfortunate ones of the earth, objects for pity, victims of mischance and unlucky fate, dumb suppliants for relief. After a time we get hardened to their presence, and scarcely think of them at all. There they lie,

> undone, forsaken,
> Tossed impatiently back from the whirling iron—
> The broken wheels, or may be merely defective—
> Who cares ?[1]

Carpenter indicates at least the possibility of a different standpoint. With lyrical passion he sings of them as the bruised heart of the people out of which issues the promise of a higher, freer life:

> Who cares ? Who cares ?
> O tear-laden heart !
> O blown white rose heavy with rain !
> O sacred heart of the people !
> Rose, of innumerable petals, through the long night ever blossoming !
> Surely by thy fragrance wafted through the still night-air,
> Surely by thy spirit exhaled over the sleeping world, I know,
> Out of the bruised heart of thee exhaled, I know—
> And the vision lifts itself before my eyes.[2]

In outstanding cases we recognize the truth of

[1] *T. D.*, p. 126. [2] *Ibid.*, p. 127.

this. None but the sentimentally pious regard the sufferings of Jesus—to take an obvious example—with pity. So austere, majestic, sublime an agony requires silence, awe, reverence, a humbling of one's self, but pity is, of all things, most out of place. Our pity is but the betrayal of our own cowardice in the presence of pain. We have lived long enough to see what was coming up into the world through Jesus; no such thing as that could be delivered from the heart of a human being without a pain of which only the mothers of the world know the depth; no such thing could arise in the circumstances amid which the life of Jesus was set without breakage, profound schism as of an earthquake cracking and distorting the crust of the earth, the loosening of elemental human passions, and an infinite stress issuing in damage to everything, including the redeemer's mortal part, that could be broken and destroyed. Here we see pain working in all the nakedness of its truth. The pain which Jesus bore and brought in the world was indicative of a disunity which was rotting society like a disease. It fostered psychic growth, both in the world—for in Christianity the Western world suffered rebirth; and in himself—for he was made perfect—the word means that he came to his blossom—through suffering; it mediated the last potential in him, which (let it always be remembered) was a race-potential as well as an individual-potential. Pain ever

works so. He was one of the exceptional cases which test the rule.

We are apt to regard the sufferings of Jesus as voluntary, but having respect to that which was in him, and to the situation amid which it came to manifestation, the agony was involuntary; he could not save himself, he could do no other. Just as involuntary—and maybe if we knew all, though it requires a prophet's venture of faith to assert it, just as significant in its own measure, —is the suffering of the slum-worker in the sweater's den, and the suffering of the criminal in the prison cell.

It was when he looked upon a picture of the dead Christ by Fra Bartolomeo that Carpenter's mind leaped from the particular to the general, and saw in one the truth of all;

> O People crucified in every land,
> Mothers in all the earth weeping your sons!
> Sisters and lovers kissing the feet of love,
> Poor way-worn feet, gross toil-disfigured hands,
> So loved, so loved!
> Once more the dead Christ lies, borne down the ages.[1]

To his vision, all the world's sufferers are seen compacted together and forming the central organ of the race-body—"O tender heart of our humanity." They together are the "suffering servant," who is the Messiah. This heart, bruised, pouring forth its soul unto death (but

[1] *T. D.*, p. 271.

on that account dividing the spoil with the strong and having its portion with the great), contains within itself the promise of the future. It is the bleeding heart whose drops are to be transformed into the flowers of the new life which shall be brought to manifestation in the next spring-time of the race.

O buds and blossoms of Spring once more returning,
Bright waters flowing, O heavenly blue still shining,
And Thou still spreading over all and changeless,
O tender heart of our humanity,
O bleeding sacred heart, with tears of ages.[1]

This has affinity with Maeterlinck's suggestion that, had we the mystic vision, we should stand with great reverence before such as the world calls depraved and makes outcast; for the pure soul within them, wedded to coarse and passionate flesh, buried there in the lowest earth-levels of all, has the hardest task to perform, the most grievous burden to bear. The world "with coarse thumb and finger" judges the suffering of some to be honourable, and of others dishonourable. Of the obscure, submerged, dumb mass of suffering it takes but little heed, save when a lurid light is suddenly cast into the darker places of the earth; and then it speaks of Chance, Luck, or the Necessity of Things; or with impious piety convicts of evil-doing those "upon whom the Tower of Siloam fell." To Religion, they are ears for the gospel of another world; to Biology, they are

[1] *T. D.*, p. 325.

the weaker going to the wall in the struggle for existence; to Psychology, they are pathological cases; to Philanthropy, they are objects of pity; to the Reformer, they are a stubborn economic problem; to Carpenter, they are none other than the "tender heart of our Humanity, the bleeding sacred heart, with tears of ages." The pathway of the future lies more in the direction of Wormwood Scrubs than of Park Lane; the Star comes to rest over the East, rather than the West; humanity is nearer to the slave goaded into rebellion, than to the owner whose cruelty drives him thither; divinity is nearer at hand to the prostitute, than to the Pharisee who needs no repentance.

Poets, with general approval, have sung the praises of the martyr, the hero, the saviour, those who have led pain's captivity captive and given conspicuous gifts unto men; it waited for Edward Carpenter that one should arise with vision deep and broad enough to see, without discrimination of cause or occasion or motive, the "brotherhood of sufferers," and to interpret it and its manifold pain as the race-womb constricted and agonized in parturition of the higher holier-humanity.

So still to all—
To those lingering in prison,
To the aged and forsaken, stranded like wrecks on the bleak shore of life,
To the heartbroken and weary, to those stunned with despair;

To the wife awaking to the treachery of her husband;
To the exile leaving his dear ones, and probably for ever; to the crippled and incapable and diseased;
To the pinned workers in back streets oscillating drearily between the home and the workshop;
To those of the hopeless, sad, mechanical days over all the earth—the outcast, the shunned, the persecuted,
The closing days, the narrowing grooves, the heart touched no more by the sweet illusions, no more to hope responding, no more to the call of religion;
Ah, to all in the mighty brotherhood sufferers—
Dearest, most precious ones,
Corner-stones of human life, hidden bearers of burdens, undergirders of the great ship with its incalculable freight!
Dearest and most precious of all—ah, sufferers, sufferers,
To you we give our love—
Arise! for great is your triumph![1]

[1] *T. D.*, p. 289

CHAPTER VIII

THE VALUE OF MORAL CONFLICT

"By my Love and Hope, I conjure thee; cast not away the Hero in thy soul!"—NIETZSCHE.

ARGUMENT

The Moral conflict has its individual and its social aspect. The purpose of moral effort is directed to an end not to be realized in the moral plane, for Life is not interested in perfections, and a perfect moral being (or society) could only arise where the main life-stream had receded. The perfect life is not that which is fitted to purpose or conformed to standard, but that which is lived loyally in self-expression from the heart. In contrast with the conventional social virtues, the true Virtue is the "health of the soul." Moral pains, therefore, are the birth-pains of a deeper than the moral consciousness. There is a Beyond Morality. The opposition between good and evil must be faithfully dealt with, but must ultimately be transcended. Carpenter denies that there is a moral dualism; good and evil are not properties inherent in the nature of things, but are relative to the will, and all things are good to the man who has mastery over them. To such a man Satan appears as Lover and

Son of God, and Evil is the challenge of a good which dares the soul up to possess it.

THE subject of this chapter is a special application of the general situation disclosed in the one immediately preceding. The Moral Conflict is a species of pain; it is a wrestling "with principalities and powers"; and its function is that of pain. It has, however, a peculiar importance of its own, and a discussion of it will serve to bring into prominence one or two matters, including the Problem of Evil, upon which Carpenter's teaching is both original and impressive.

The Moral Conflict may be described, in general terms, as the struggle with temptation on the arena of the individual heart, and the warfare against evil in the wider fields of race-progress. Those who are sensitive to the "upward calling" of life, experience it as personal discipline, and as the storm and stress of social redemption and reformation.

In any conflict, it is to the advantage of the fighter to know—if such is possible—precisely what end is being achieved through it. It is true that success does not depend absolutely upon this: it is not necessary, for example, that the rank and file of an army should be aware of the objective of an engagement or of a campaign. And it may be admitted that, so far as the wider social aspect of moral effort is concerned, we—

the individuals who take part in the controversies, reformations, revolutions—are being led by a way that we know not; we are building other and bigger than we know; the more immediate end which we seek is by no means the same as the ultimate end towards which the immanent Truth or Ideal is bringing on the race-life, and it is at least possible that "that one far-off divine event" may be as well served by our failure to achieve our perceived objective, as by our success. But so far as the individual aspect of Moral Effort is concerned—and it is with this that we have more particularly to do here—we are not in the position of the rank and file who must not reason why; we are at any rate potential "masters of our Fate," and it would be to our advantage to have some clear idea as to what the purpose of the moral life may be; we should then engage in it with intelligence as well as strength, with knowledge as well as zeal.

It is probable that the ordinary man is under a delusion as to what the purpose and end of moral effort may be. If he were interrogated, he would say that moral striving, so far as individual life is concerned, looks towards the fashioning of perfect moral beings; and so far as social life is concerned, the building up of a perfect state, a final and permanent kingdom of heaven upon earth. This answer is the obvious and natural one, and therefore most likely the wrong one; it is the delusion of horizontalism, due to

the fact that we tend to express even spiritual movement in terms of space and time. The true line of progress is vertical, not horizontal; it is the gradual disclosure of what is deeper within, not the slow attainment of that which is farther on. The idea of a perfect moral being coming at last, after the moulding and polishing of years (perhaps ages) of experience, to stand amid an immortal company of similarly perfected beings, will have to be relegated to the place whither, already, the idea of a heaven "far beyond the clouds" has gone. It is indeed conceivable that, in course of time, perfect moral beings, and a perfect moral society, should come into existence on the earth; but that could only be when the main life-stream had receded from those places and was moving forward otherwhere. For Life, so far as we are able to understand it, is not concerned about producing perfections of any kind, is not at all interested in them. A perfected thing is a thing which Life has finished with. Perfection is never found in the main-stream, but only in the backwaters, of Life. Perfections are side-issues, not main issues, of Life. A perfect organization only arises when the primal life-pulses have subsided, and an attenuated and slowly stagnating energy has nothing to do but to weave its shroud. Perfection is the legend written across the dead end of a cul-de-sac. There are perfections in Nature—a wasp's nest, for example, or a bee-hive—but these occur at

the end of blind alleys from which, a long way back, the main life-channel forked away.

Be not careful about perfections; I declare to you the day shall come when everything shall be perfect to you.[1]

That places us at quite a different point of view.

The word "perfect" carries several meanings. The idea of perfection when applied to a gem has a different content than when applied to a flower. The method of attaining perfection in the former case is artificial, in the latter it is natural; the one comes by pressure and friction from without, the other in loyal answer to an urge from within; moral perfection, as commonly understood, approximates more to the former than to the latter; and this should give us pause. (It deserves also to be said in passing that, so far as perfection may be attributed to a flower, it applies to the deadly nightshade as much as to the honeysuckle, its neighbour on the hedgerow.)

One of the profoundest words, and the subtlest—a hard saying indeed—ever spoken concerning perfection is that which the evangelist places on the lips of Jesus:

Be ye therefore perfect, even as your Father in heaven is perfect.

How can this be? Is such perfection possible?

[1] *T. D.*, p. 100.

It is, as a matter of fact, the only perfection which *is* possible.

We use the word "perfection" in the sense of strict conformity to standard; we speak of a perfect copy, or of a perfect specimen; in the sense, also, of fitness to purpose, as when we praise a perfect fit, or a perfect instrument. In neither of these senses, however, is the idea applicable to God, who has no standard toconform to, and who, as the great "I am," the "Beginning and the Ending," has no purpose to serve. The perfection of God can only be defined in terms of pure spontaneity, directness, unmotivedness, in self-expression; with Him, law, life, and impulse "are one thing." Anthropomorphically, He is, in all His acts, Himself and from the heart. Creation is His play, as the Sanskrit term implies—unmotived self-forthpouring.

He causeth the sun to shine upon the evil and upon the good, and sendeth rain upon the just and the unjust.

So far, therefore, as perfection is set before us as the end of life—and it is well that it should be, since it is one with Freedom and Happiness—we must not seek it as the issue of the process of being moulded, whether by force or consent, into conformity with some external standard of virtue; but rather along the line of acquiring with increasing surety and strength the ability to live out our lives finely, freely, fully, from the heart, making them loyally and without shame

as complete an expression as possible of what we are—" perfect, as the Father is perfect."

It need scarcely be said that the virtues are devices whereby the social order tries to protect and preserve itself as against the spontaneity and impulsiveness of the individual; they are no less valid or worthy in their place on that account; but to perceive this is to see that personal perfection, if it is at all a dignified aspiration, cannot be attained by conformity to conventional standards, and submission to the moulding pressure of organized opinion. The virtues are not ends in themselves, but have Society's end of self-preservation to serve. We are, therefore, only mocked and self-deluded if we make the practice of the virtues an end in itself; it is a means to an end.

That your Self be in your act, as the mother is in the child—be this your formula of Virtue.[1]

The perfect life is the life lived from the heart; it is the free life, the creative life. The attainment of perfection is, like the attainment of Freedom, the disclosure of the more inward life-centre, its establishment, the gathering and knitting together of the personality there, so that the Self may be expressed therefrom, not loosely or spasmodically, or with mere impulse of bravado and defiance, but with fine temper, constancy, holiness, self-love, and measureless trust.

The practice of the virtues is seen, then, to be

[1] Nietzsche, *Thus Spake Zarathustra.*

a means to the attainment of Virtue, in the Nietzschean sense; and the discipline and labour of moral effort, like pain, looks towards the growth and delivery of the Soul.

There is something other than moral perfection at issue; you are not to aim at being a perfect moral being, but to enter heartily into the moral conflict, expecting your arrival therethrough at a point, as it were, of higher personal standing from which "everything shall be perfect to you." The moral life is not the highest life. There is a beyond morality. There is a deeper than the moral consciousness.

> I do not turn you back from self-seeking; on the contrary, I know that you shall never rest till you have found your Self;
>
> If you seek it in Duty, Goodness, Renunciation, they are very well for a time; but you will do better.[1]

Just as the ultimate issue of the competitive struggle for existence in the sub-human kingdom is not the creation of perfect animals, but the birth of a higher order of creature, so the ultimate issue of moral effort is not realized in the moral plane. Moral pains are the birth-pains of another and a deeper than the moral consciousness. Morality is a midwife, its end is that the Son of God be delivered in us. What we win in the moral conflict is ourselves at a higher point. "The law is a schoolmaster to bring us to Christ."

[1] *T. D.*, p. 101.

We have said that it is an advantage to the man who is engaged in the practice of the moral life to have some understanding of what its end may be. As commonly presented, the moral life is a dreary and hopeless affair. The process of becoming better and better, or being more and more highly polished morally, is a wearisome and unromantic business at best; all the more so because the approach to the Ideal of Perfection requires an infinite time, and is like the asymptotic curve which constantly approximates to, but never meets, the ordinate; the vision of the ever-receding rainbow, or of the "leagues and still more leagues," is in time depressing to the stoutest heart. Moreover, the man who aims at continuous moral improvement as an end in itself finds—probably to his intense disappointment—that if all the zest and swing and passion and vitality have not been worked out of him, he is constantly the victim of sudden impulses and surgent feelings and waves of exhilarating exuberant life which sweep him off his feet, inrupt upon his virtuous habit, spoil his pretty plans for himself, and thrust him caught unawares out of bounds. The Church, playing Society's game, teaches him to regard such things as evil, and of the devil; makes him ashamed of himself; calls him to repentance and the "getting up and beginning again." To such a man, it will be a real help to know that while moral effort is not to be despised, still less to be avoided, its end is not

moral perfection, the getting better and better according to some objective conventional standard. The moral plane must be lived through, but must ultimately be transcended. The practice of morality arises on the plane of opposition between good and evil; that opposition must be faithfully dealt with for so far, and so long, as may be necessary; but its significance is found in a resistance the confronting of which develops the deeper latencies of personality; and, sooner or later, it must be left behind, the very effort and striving having raised the man to a higher point from which he sees everything to be perfect, seeming evil manifests as good, and Satan is revealed as Lover and Son of God.

> Lo! the Moral laws so long swathing the soul, loosing, parting at last for the liberation of that which they prepared.[1]

We have now come within sight of the problem of good and evil to which Carpenter offers a solution contained, at any rate in its most dramatic form, in a striking and completely original poem, "The Secret of Time and Satan."

The problem of good and evil can only arise in an imperfect world. If the world were either perfectly good, or perfectly evil, there would be no problem. The problem arises in respect of human life only because it shares the imperfection of the world; there is no problem of good and

[1] *T. D.*, p. 105.

evil in the Garden of Eden on the one hand, or in the traditional Hell on the other.

It is important, therefore, to determine if possible the significance of this imperfection. Answers to this question will vary, and with them the way in which the problem of good and evil will be presented. Is world-imperfection something fixed and immutable? Are the imperfections part of its essential nature? Is life like a woven fabric in which there are white strands (good), and black strands (evil)?

In that case the problem of good and evil would consist simply in sorting out and labelling the good and the evil elements respectively—the black and the white strands; for, from this point of view, these are ultimate and irreducible, and are what they always have been and always will be. This standpoint, however, is scarcely tenable to-day; we are bound to regard the world as moving, growing, developing. The figure of the black and the white strands will then fail us; things will not be good and evil in themselves, but good or evil in relation to some central life-principle which determines the process of development. The evolutionary hypothesis strikes a mortal blow at the idea of a radical dualism between good and evil. The Unity of Nature is not consistent with the coexistence of two primary, fundamental, and opposite principles. Whatever good and evil may be, it is now practically impossible to regard them as two eternally contrary

principles, dividing the kingdom between them, and sending a permanent rift and schism through the heart of the universe. Some form of monism is demanded. Either one or other of them must be primary, or both must be aspects of some higher principle—as, for example, the Zoroastrians teach that Ormuzd and Ahriman divide the lower world between them, but in the upper world dwells Ahura transcendent and sovereign over both.

Human imperfection, again, must be regarded as a stage in a process of development. Our imperfection is at once the sign and the condition of our growth. It is not possible to separate out the good and the evil elements in a man, balancing them over against each other in computation of his moral worth, much as the white corpuscles in the blood might be separated from the red. A man's life is not like a threaded string of multicoloured beads. It is fluid, mobile, organic; it lives, grows, changes; what is harmful at one stage is beneficial at another. For him, therefore, things are not good or evil in themselves, but in relation to life-movement, man-growth. We cannot regard ourselves as being confronted with all possible things, duly labelled and pigeonholed; all in this place being "good," and all in that "evil"; so that if we pick and choose from the one we become thereby the better, or, if from the other, the worse. A thing is good or otherwise only in relation to you,

and to you as an individual who are constantly growing and changing. The determining factor, then, in the question of good and evil is not something inherent in the things themselves, but something in you who enter into relations with them. Things are good or evil only in relation to your will.

There are those who say that evil is altogether unreal and illusory; that there is no need to fight against it, all that is necessary being to convince one's self that one is mistaken when one thinks one sees it. Others give it just a shadow of reality, or the reality of a shadow; "it is the shadow where the light should be." Others, like Robert Browning, urge that the opposition between good and evil grounds in that uncertainty which characterizes all our knowledge; we do not apprehend at once, he says, the true nature of anything, and are therefore perpetually subject to doubt; but precisely this doubt makes the moral life possible, since our choices are conditioned by the real risk of making mistakes, and so acquire a necessary element of venture. Others, using the analogy of travellers in a railway train who see outside objects rushing in the opposite direction, or of the ascending balloonist who sees the earth falling swiftly downwards beneath him, interpret evil as the illusory backwardness of things which is due only to the forwardness of the main life-movement, and is an index of it.

In contrast with the subtlety of these explana-

tions of the dual phenomenon of good and evil, Carpenter brings us back to the elemental thing—the human will acting in the midst of the world-order. It is for him a question of inward mastery. There is no real dualism, only a practical dualism on the moral plane. There are not good things and evil things for us to choose between, like a man might choose between healthy and unhealthy food. Nature is non-moral, and all possible objects of desire take their moral quality only in relation to the will.

For (over and over again) there is nothing that is evil except because a man has not mastery over it; and there is no good thing that is not evil if it have mastery over a man;

And there is no passion or power, or pleasure or pain, or created thing whatsoever, which is not ultimately for man and for his use—or which he need be afraid of, or ashamed at.

The ascetics and the self-indulgent divide things into good and evil—as it were to throw away the evil;

But things cannot be divided into good and evil, but all are good so soon as they are brought into subjection.[1]

This theory is so sound as to be almost indisputable; experience supports it through and through. There are energies quick and potent within human nature which, if they have the mastery, drag a man back into the pit; which, on the other hand, according as they are mastered and controlled by the central will, are like glorious

[1] *T. D.*, p. 362.

fine-mettled steeds which bear the chariot of the life up to the heights.

Contrariwise, a generous instinct—surely one of the best things in the world—if it passes out of control, grows upon a man so that he is incapable of saying "no," or of making a sound judgment, and his whole character slops over. Here, an apparently good thing becomes evil, harmful, negative in respect of life, because it is not in subjection.

The importance of this principle cannot be exaggerated. If a man has control, all things are good; if he has not control, nothing is good. If he has control, the world is full of allies; if he has not control, it is crammed with foes. There is no thing or being, however high or authoritative, to which a man may surrender the throne of his will. Because the phrase

Our wills are our's to make them Thine

has been so frequently interpreted by the mind of Piety as if it meant, "Our wills are our's to make them over to Thee," a type of character has arisen in association with religion which is the standing justification for the world's criticism of religious practice.

There is a universe of difference between conative self-identification with, and acquiescence in, the will of another. To the man who has mastery, all things are given "richly to enjoy"; every natural energy and passion is his

faithful servant, and every experience is his good angel laden with gifts. To the man who has not mastery—ah, how true it is!—even good things turn to evil; sympathy weakens him; help renders him less able to stand alone; gifts become snares and temptations for him; opportunities, those angel-faced messengers of the forward upward life, are to him mocking spirits since he cannot seize them.

The poem from which the above quotation is taken—"The Secret of Time and Satan"—is so characteristic of Carpenter's teaching, and of his method, that an exposition of it cannot be out of place.

It opens with a very simple and engaging question:

> Is there one in all the world who does not desire to be divinely beautiful?
> To have the most perfect body—
> To radiate love wherever he goes, to move in and out accepted?[1]

Surely we all want that! Then he comes close to us and whispers in our ear, "You can have that; the secret lies within you."

He even gives us the hope that this body of which we become aware when we come to self-consciousness in this world, may be divinely beautiful; but it must be on the central condition of mastery.

[1] *T. D.*, p. 358.

All the evil that goes forth from any part of a man's body which is not possessed by himself, all the devils let loose—from a twist of the tongue or a leer of the eye, or the unmanly act of any member—and swirling into society; all the good which gathers round a man who is clean and strong—the threads drawing from afar to the tips of his fingers, the interpretations in his eyes, all the love which passes through his limbs into heaven;

What it is to command and be master of this wondrous body with all its passions and powers, to truly possess it![1]

Yet this is not our only body. And while the flesh-body seems for the most part to have been given us, our other bodies we can and do create for ourselves. These other bodies lie within us, and are always emerging;

The child emerges from its mother's body, and out of that body again in time another child.

When the body which thou now hast falls away, another body shall be already prepared beneath,

And beneath that again another.[2]

The body is built up slowly, through many years; and our power to build up the flesh-body has been acquired—a biological fact—in the past in other bodies. In and through the experience of this present life we are acquiring power to be used in the building up of future bodies—not necessarily material. So that whether we shall, or shall not, have a body divinely beautiful depends upon ourselves; not absolutely, since we are bound to some extent to the past; but the

[1] *T. D.*, p. 360. [2] *Ibid.*, p. 359.

power to build up a body is the most vital, significant, and comprehensive of all our human faculties.

The interior bodies are built up of ideas, of images. Take the idea of fame. A man accepts, let us say, the idea of fame for himself. In the focus of his mind he keeps an image of himself occupying some prominent position—the other sheaves bowing down to his sheaf. He has this idea before him; it is a conspicuous feature in his night-dreams and in his day-dreams. By and by, so urgently invited, so tenaciously retained, it will come to cling to him; he will have to carry it about with him; he will have to feed it and satisfy it—just like a body! As it becomes more established in the mind, it will begin to lord it over him, like a physical habit entrenched in the flesh-body. He will have to make sacrifices to it; some of these he will not mind making to begin with, but the demand will increase and maybe sacrifices will be called for such as he will feel it wrong to make, yet will be forced to make—sacrifices of competitors, of friends, family, personal integrity and dignity, conscience, honour.

Or it may be the idea of pleasure, ease, comfort, selfish well-being. Not a few people give this a prominent and permanent place in their minds. It comes, after a time, to attach itself to them, and to cling to them. It grows like a limb of a body, and increases ever in its demands on the

life-resources. It demands their spare time, and gets it. Then they scamp and neglect their work in order to satisfy it with more spare time. They jettison one responsibility after another. They carry it about with them, and cannot shake it off.

> So if thou seekest fame or ease or pleasure or aught for thyself, the image of that thing which thou seekest will come and cling to thee—and thou wilt have to carry it about;
>
> And the images and powers which thou hast evoked will gather round and form for thee a new body—clamouring for sustenance and satisfaction;
>
> And if thou art not able to discard this image now, thou wilt not be able to discard that body then; but wilt have to carry it about.
>
> Beware then lest it become thy grave and thy prison—instead of thy winged abode and palace of joy.[1]

The body may be a prison-house, or it may be a palace of joy, and it is mastery which makes the difference.

To many, the flesh-body is a prison-house; it stands for a taskmastership; it is an awkward companion, an embarrassing fellow. For others, it is a great joy, a most engaging comrade, ever introducing them to a fresh and beautiful world, a faithful servant ever providing them with keen pleasures and rare delights; it is as wings to the soul; and within its pure ordered chambers it gathers for them of the health, the beauty, the radiance that is abroad throughout the world.

[1] *T. D.*, p. 361.

So with the inward bodies. Build them up, in the fashion just described, allowing one idea after another to gain dominance and mastery, and the inward body will be tenfold more a prison than the flesh-body.

Yet fame is not wrong to seek; it is not evil in itself; neither is pleasure wrong to seek: it is not wrong to want to succeed, or to enjoy life; it is not wrong to want to be gay, and lightsome, and to love divinely. All these things are given for use, and out of them can be fashioned a winged abode and a palace of joy. But the condition is imperative, and cannot be yielded a hair's-breadth. The man must have the mastery. He can accept every experience with security and freedom, if he does not give that away.

Now, the worst of all this is that the ordinary man has not yet attained complete mastery, and therefore it sounds like a policy of perfection which tantalizes without stimulating. He is not free; he is not master of his flesh-body, of the passion and pain that come through it; nor of his mental-body, with its fears, doubts, and preconceived ideas, and so forth. He is not master of himself; at best, he is striving for it. He is subject to all manner of resistance and opposition, all manner of temptation and allurement. The point at which everything shall be perfect to him seems terribly remote—if it is there at all.

To these apparently hostile forces we often give the name of Evil, for they seem to be the enemies

of our life, seeking—and with some success—to dethrone and dispossess us at the centre. This is Satan. We find Satan in many guises as an adversary, and we reckon him only as an adversary. We resist, fight, and would destroy him. What we do not always clearly see is that this is precisely the way in which we can come to mastery, and that the adversary is really the Lover of our Life in disguise. The demand upon us in this warfare is for faithfulness, courage, and a certain carelessness and abandon in onset. The end is sure, and is full of joy and glory; it may be nearer than we think; and also other than we have imagined. For in this struggle and conflict the surface impediments of our life get brushed off; unreliable weapons are tested and discarded; deeper and deeper latencies within us unfold; fresh experiences—painful enough, most of them—bring us fresh knowledge, and therefore fresh power; until at last—let Carpenter tell us in his own words:

And so at last I saw Satan appear before me—magnificent, fully formed.

Feet first, with shining limbs, he glanced down from above the bushes,

And stood there, erect, dark-skinned, with nostrils dilated with passion;

(In the burning intolerable sunlight he stood, and I in the shade of the bushes;)

Fierce and scathing the effluence of his eyes, and scornful of dreams and dreamers (he touched a rock hard by and it split with a sound like thunder);

Fierce the magnetic influence of his dusky flesh; his great foot, well-formed, was planted firm in the sand—with spreading toes;

"Come out," he said with a taunt: "art thou afraid to meet me?"

And I answered not, but sprang upon him and smote him.

And he smote me a thousand times, and brashed and scorched and slew me with hands of flame;

And I was glad, for my body lay there dead. And I sprang upon him again with another body;

And he turned upon me, and smote me a thousand times, and slew that body;

And I was glad and sprang upon him again with another body—

And with another and another and again another.

And the bodies which I took on yielded before him, and were like cinctures of flame upon me, but I flung them aside;

And the pains which I endured in one body were powers which I wielded in the next; and I grew in strength till at last I stood before him complete, with a body like his own, and equal in might—exultant in pride and joy.

Then he ceased, and said "I love thee."

And lo! his form changed, and he leaned backwards, and drew me upon him.

And bore me up into the air, and floated me over the topmost trees and the ocean, and round the curve of the earth under the moon—

Till we stood again in Paradise.[1]

Lover indeed is he who deals not tenderly with us, giving us an arm to lean upon, but roughly with us, that we may develop that inward core

[1] *T. D.*, p. 363.

of free personal will and self-reliance which is the pillar of manhood. Good indeed is that apparent evil which challenges and resists us, and so makes explicit the power and glory that are implicit in us. Evil is the way in which a higher good first manifests itself. That which we can see to be good, we are on a level with; that which seems evil, conceals a good at a higher level. Evil is not the denial of good; nor is it the shadow where the good should be; it is the indication of the presence of a good which cannot be ours until we have won the mastery over it. Evil is the fearsome flame-armed cherubim who stand betwixt us and the Tree of Life. It is the thrusting challenge of a good which invites, taunts, dares us up to possess it.

CHAPTER IX

THE VALUE OF LOVE

"I think that the desire to partake, the desire to merge one's individual identity with another's, remains a necessary element in all personal love. It is a way out of ourselves, a breaking down of our individual separation, just as hate is an intensification of that. We cast aside our reserves, our secrecies, our defences; we open ourselves; touches that would be intolerable from common people become a mystery of delight, acts of self-abasement and self-sacrifice are charged with symbolical pleasure. We cannot tell which of us is me, which you. Our imprisoned egoism looks out through this window, forgets its walls, and is for those brief moments released and universal."—H. G. WELLS.

ARGUMENT

Love is the universal life become conscious in the individual; it is the "I Am," the Here which is Everywhere, the Now which is Eternity. Carpenter never ceases to praise it, and offers many counsels in the Art of Loving.

The questions of Sex and Marriage emerge. Sex is the allegory of Love in the physical world, and the problems associated with it will not be solved until Woman has won her way out of her age-long slavery. A new quality will manifest in the race-life when Woman shares at least an equal part with Man in sexual selection.

Marriage, usually entered upon under the glamour of physical desire, and made a permanent bond by

Church and State, often proves unsuccessful when, with the fading of ardent physical attraction, incompatibilities of disposition and interest show themselves. Matrimony frequently proves the enemy of both love and life. The institution has its valuable side, but calls for reform.

An important social aspect of Love is suggested by the possibility of building up society on a basis of comradeship; and some account is given of the part played in social development by individuals of a so-called "intermediate sex" and their association with each other.

IT would be misleading if the position of this chapter in the scheme of the present study were taken to suggest that Carpenter holds Love simply to be coordinate with Pain and Moral Effort as givers of freedom, liberators of the soul. It does perform this function, but with a difference. Pain and Moral Effort help to open up the inmost chamber of personality in order that Something other than themselves may enter and abide there. Love knocks at the door, or storms the heart, that itself may enter. The other two, as they engage in their redemptive labour, continually cast glances, as it were, behind them towards One who, mightier than they, comes after them to take possession; Love, on the other hand, comes with eyes that look straight on, as Lord and Master. They are means to an end, Love is the end itself. They are saviours, Love is both saviour and salvation, both king and kingdom.

It is one of Carpenter's fundamental tenets—perhaps *the* one—that all forms of Love, from lowest to highest, are forms of the cosmic consciousness. While many interpret the immortal phrase—the final word (if any such were ever uttered) both of religion and of life—"God is Love," as if it meant "God loves," and not seldom limit its benison to certain persons, or imagine that it can be superseded by other and contrary emotions in the divine heart, Carpenter accepts the words literally as if they formed an equation or an identity. For him, the experience of love is the experience of God. Love is the universal realized in the particular. Love is the real presence. Love is all. And, in its human reference, love is not so much one passion among others, it is the immortal aspect of a man; when a man loves, and only then, he is living his life on the universal and eternal plane. The love-life is eternal life. He who loves, knows God in that experience. Love is God coming to consciousness in man. In Love, man becomes God.

It is scarcely necessary to insert the warning here that Carpenter does not use the term "God" in the Hebraistic or even in the traditional Christian sense, but as a synonym of the Universal Being, the Spiritual Whole. His idea is nearer to that expressed in Pope's famous couplet,

> All are but parts of one stupendous whole,
> Whose body Nature is, and God the soul;

if it is understood that the Soul is not something

which resides within the body; for it is far truer to say that the body resides within the soul.

There is a very ancient and widely-used figure —the Tree of Life. Of that Tree, Love is the sap. The sap contains the creative principle within itself, and fashions the tree as its protecting body. It causes stem, branch, twig, leaf, flower, fruit, to appear in due order. The tree-form has discrete and separate parts, but the sap is continuous within. The outward tree is subject to change; the leaf fades, the branch withers, the fruit falls to the ground; to these changes the sap is not subject. We remember how Shelley sang,

Fate—Time—Occasion—Chance—and Change, to these
All things are subject—but Eternal Love.

The sap has its own motion, that ceaseless ebb and flow, constriction and expansion, inhalation and exhalation—a rhythmic movement which appears to be the deepest characteristic of life; but it is immune from seasonal changes, and has inherent power to create a succession of new forms, as if it were part of an exhaustless energy.

If, in imagination, we attribute consciousness to the tree in all the parts thereof, there would clearly be a different quality of consciousness in the leaf, or in the branch, from that in the sap. The leaves would be self-conscious in their separation from each other, their partial opposition to each other (since one leaf may stand in another's light); but no such consciousness

would be possible to the sap, since it is not divided in itself, but is continuous throughout the whole. By virtue of this self-consciousness, a leaf could say, "I am here, and not there"; all that the sap could say would be "I am." "Here" and "there" have no significance for it; we, from an outsider's point of view, may localize it now in the great trunk, now in the leaf-tip, but inwardly to itself, pervading the whole as it does, locality has no significance. Because it is everywhere, it is not conscious of being anywhere in particular. The leaf may say, "I was not, and soon I shall not be"; but all that the sap can say is "I am." The leaf has no present; it cannot catch itself, as it were, suspended on the fleeting moment; it has only a past and a future. The sap, on the other hand, has neither a fading past nor a dawning future, but only a present; its consciousness is of an enduring Now.

This "I am" -consciousness is the love-consciousness. Love is the I AM. Love is the self-existent life in man. It is a kind of cosmic egoism. We have a hint of this when, in moments of love-rapture, we lose consciousness of locality and of boundary. We are not conscious of here or there; we just *are*. It is not vacuity, it is fulness. We are conscious of being neither here nor there, not because we are nowhere, but because we are everywhere, and all the star-peopled spaces are within us. We say that we are out of ourselves; it would be truer to say

that, in such moments, there is nothing that is outside of us. The boundaries have removed, they have become far and tenuous in the highest degree. We are not conscious of anybody, even of the one we may hold in our arms, or of the symbol we may grasp in our hands, for we are continuous with everybody, we embrace all within ourselves.

It is but another aspect of this thought to say that Love is also the Now-consciousness. "Love strikes one hour," says Mrs. Browning; and that hour is Now. When we reflect upon our love, we may speak of its past and of its future, but that is an intellectual exercise. In the love-experience itself there is neither a past that is receding from us, nor a future which is approaching; the moment is all, but the moment is eternity. Viewing it from the outside, we may speak of a moment of love-rapture; experienced from the inside it is timeless. It is the "I am" which cannot say "I was," or "I shall be." It knows neither seasons nor ages. It says, with God, "Before the world was, I am; and when Time shall be no more, I am." Love is immortality.

If this is the meaning and reality of Love, if it is the supreme good and the supreme goal of life, then, coming down from these clouds to the highways and byways of ordinary human life, we shall find nothing therein so solemn, sacred, pure, holy, so joyous, so vital as Love, nothing so

worthy of our most lucid thought, our frankest utterance, our most gallant championship, our most abandoned surrender, and most devoted service. The subject looms large in the pages of Carpenter's writing, and his treatment of it has not been surpassed, and rarely equalled, for enthusiasm, simplicity, directness, and sheer purity of feeling and expression.

Our exposition falls naturally into two divisions according as Love is regarded in its individual, or in its social, aspect. Of the former, the more intimate way of loving, Carpenter writes invariably with freshness, delicacy, and understanding. He believes that Love has been deeply wronged in modern society by conventional poses, artificial decencies, and the prohibitions of respectability which tend to drive and keep it underground. He believes that not a few of the evils from which modern society suffers are due to this cause more than to any other. His method is far removed from the somewhat terrifying manner of the "Children of Adam," and he deserves highest rank among the emancipators of the world if only for the way in which he places Love in its natural setting of broad spaces and fresh open air and sweet revealing light. Garmented in simplicity and naturalness, it is the most beautiful and the most sacred thing in the whole round of life. Its natural issue in the mutual attraction and union of two, in fatherhood and motherhood, in friendship and social service, is the stream of life

flowing straight from divine sources. He insists that it must be passionate if it is to be pure. He would disentangle it from stuffy rooms and upholstery (Walt Whitman cried, "I swear I will never mention Love or Death inside a house") and lead it out into the fragrant bushy woods and under the stars. In every sense, it is preeminently a thing for the open. There must be a certain wildness about it, an abandon, an enthusiasm of acceptance and devotion. It is not a pastime, it is a career. It is not a toy, it is even as an agony of creation. It is not a game, it is a strife. It is not merely an occasion for marriage, it is the ultimate human sanctity. A man who refuses its call, for any selfish reason, is life's fool, nature's failure, and God's sorrow. A society which relegates it indoors, banishes it from its streets as shameless, puts a hand over its mouth and stifles its wild rapturous song, hedges it about with indecent proprieties, makes it impossible by its economic conditions for young healthy people to consummate love's purposes in the creative joy of parenthood, is inwardly rotten and under sentence of death. It is the basis of all morality. It is the meaning of all religion. In chanting its praises, Carpenter rises to heights of impassioned and inspiring poetry.

Not because thou art fair;
Not because thine eyes glance winningly, nor because of the sly arch of thine eyebrows;
Not because thy voice is like music played in the open air,

And thy coming like the dawn on the far-off mountains;

Not because thou comest with the dance and the song, and because the flashing of thy feet is like the winds of Spring;

Nor because thou art sweetly perfumed,

Do I praise thee.

Not because thy dwelling is among knights and ladies—afar from all that is common or gross;

Not because thou delayest to the sound of playing fountains on marble terraces,

And white hands caress thee and clip thy wing-feathers,

And meek thoughts and blameless conversation attend thee;

Not because thy place is among the flowers and the winecups in spacious halls,

And because the sight of Death appals thee;

Nor because, love, thou art a child;

But because as on me now, full-grown giantesque out of the ground out of the common earth arising,

Very awful and terrible in heaven thou appearest;

Because as thou comest to me in thy majesty sweeping over the world with lightnings and black darkness,

I am as a leaf borne, as a fragrance exhaled before thee,

As a bird crying singed by the prairie-fire;

Because Thou rulest, O glorious, and before thee all else fails,

And at thy dread new command—at thy new word Democracy—the children of the earth and the sea and the sky find their voices, and the despised things come forth and rejoice;

Because in thy arms, O strong one, I laugh Death to scorn—nay, I go forth to meet him with gladness;

Ay, because thou takest away from me all strength but thine own,

Because thou takest all doubt and power of resistance,

' Because out of disallowed and unaccepted things—and always out of these—full-armed and terrific,
Thou arisest—
Therefore, O love O flame wherein I burning die and am consumed, carried aloft to the stars a disembodied voice—
O dread Creator and Destroyer,
Do I praise Thee.[1]

It is characteristic of Carpenter, and in keeping with his fundamental idea, to see Love not only as the gentle companion of the hearth, but also atmosphered in the awe and splendour of royalty and divinity, imperious, majestical. Francis Thompson speaks of God as the "tremendous Lover," and there is a passage in Carpenter's poem, "Eternal Hunger," which, by literary coincidence, contains the same idea as "The Hound of Heaven," though written, of course, long before that superlatively splendid ode.

O love greater than all,
Over the mountains the forests and the seas,
Over the black chasm of death, in spectral haste
Thou ridest, and the hungry winds and waves
Are but Thy hounds; Thou the eternal huntsman![2]

We have now to consider the difficult and delicate questions of Sex and Marriage; and it must be remembered that in all he says about these matters, Carpenter is seeking to render service to Love with a single-eyed and unswerving devotion. That Love may be enhanced and

[1] *T. D.*, p. 169. [2] *Ibid.*, p. 159.

glorified, known in the individual heart and enthroned in Society—this is his one aim. He writes frankly, but always "with pure heart fervently" as becomes a High Priest of this shrine.

The individual aspect of Love tends to centre round the facts of sex, "making love," marriage, parenthood. Present-day society, having learned some wisdom through its sufferings, is beginning to assume an altogether healthier attitude towards these matters which lie central to the race-life. There is an increasing volume of demand that young people should be instructed in the sex-facts—a parental obligation more honoured in the breach than in the observance; sociological science is pushing the Church on one side and examining anew the validity of the institution of marriage and the social effects of the present conditions under which it exists; the remarkable development of the Eugenist movement is one of the signs of the times, to say nothing of the Feminist movement, which is likely to have a revolutionary influence upon all questions affecting the sex-relation.

In the earlier chapters of *The Drama of Love and Death* Carpenter appears as the author of a modern *Ars amatoris*, full of homely humour and cunning wisdom, a gentle and engaging guide to one who, in preparation for the great experience, would exercise himself that he may love wisely and well. He prefaces it by a chapter on

the " Beginnings of Love," in which he finds that, as studied in minute organisms, Love is " primarily an interchange of essences." This portion of the book—the only one that concerns us here—is exceedingly well done, and might, advantageously to myriads of young people, be reprinted (with some enlargement) as a separate volume.

It was in a much earlier book, *Love's Coming of Age*, the first edition of which appeared almost twenty years ago, that Carpenter—then almost a voice crying in the wilderness—dealt with the questions of Sex and Marriage.

Throughout this volume is evidenced that mixture of delicacy and directness, of gentleness and force, of " sweetness and light," which is the index everywhere to fineness and sincerity of feeling. It is possible to disagree, but impossible not to admire the skill, courage, taste, and earnestness with which the matter is presented. He is making a by no means popular utterance, but there can be no room for doubt that he writes in the cause of a pure and noble Love.

Sex, he says, is the allegory of Love in the physical world; [1] it is a manifestation of that desire for non-differentiation and absolute union of being which is the aim of Love throughout the Universe. The respective positions of man and woman in respect to it are qualitatively different: the fulfilment of sex is a relief and a condensation to the

[1] *Love's Coming of Age* (sixth edition), p. 20.

man. But to the woman it is the culmination of her life, her profound and secret mission to humanity, of incomparable import and delicacy.[1]

In the man, sex is an unorganized passion, an individual need or impetus; but in woman it is a constructive instinct.[2] It is possible that there has always been excess and abuse of sex-love, but its degeneration began when woman fell to the position of man's serf or chattel. It waits for her emancipation that it may be restored, for woman "should be the interpreter of Love to man." [3]

The crux of the sex-problem on its social side is the position of woman. It will never be solved until woman is free.

Let every woman whose heart bleeds for the sufferings of her sex, hasten to declare herself and to constitute herself, so far as she possibly can, a free woman. Let her accept the term with all the odium that belongs to it; let her insist on her right to speak, dress, think, act, and above all to use her sex, as she deems best; [4]

for a vital constituent of woman's freedom will be the freedom to choose her man, freedom to give or to withhold herself. In our present society, sexual selection is determined by the man; this is not likely to continue so for long; and

it is possible that the more dignified and serious attitude of women towards sex may give to sexual selection when

[1] *Love's Coming of Age*, p. 37.
[2] *Ibid.*, p. 62. [3] *Ibid.*, p. 40. [4] *Ibid.*, p. 61.

exercised by them a nobler influence . . . nor is it difficult to imagine that the feminine influence might thus sway to the evolution of a more manly and dignified race.[1]

Sexual selection by the man has led to the production of three prominent types of woman in modern society[2]—the "lady, a mere dressed doll," the household drudge, and the prostitute, both mondaine and demi-mondaine. Of the three, perhaps the last is the least remote from the proper dignity of womanhood. With the emancipation of woman to the point of an equal voice with man in sexual selection, these types might not disappear, but they would be submitted to extreme revaluation, and would be altogether dominated in social power and place by a new and grander type,

who, combining broad sense with sensibility, the passion for Nature with the love of Man, and commanding indeed the details of life, yet risen out of localism and convention, will help us to undo the bands of death which encircle the present society, and open the doors to a new and a wider life.[3]

And the children of these equal unions! No one has ever depicted, in language so beautiful in itself and so beautifully fitted to the emotion it expresses, the brooding desire of the mother over her wanted child as yet unborn, as Carpenter in the following lines:

[1] *Love's Coming of Age*, p. 65.
[2] *Ibid.*, p. 43. [3] *Ibid.*, p. 71.

I am amazed and troubled, my child, she whispers—at the thought of you; I hardly dare to speak of it, you are so sacred;
When I feel you leap I do not know myself any more—I am filled with wonder and joy—Ah! if any injury should happen to you!
I will keep my body pure, very pure; the sweet air will I breathe and pure water drink; I will stay out in the open, hours together, that my flesh may become pure and fragrant for your sake;
Holy thoughts will I think; I will brood in the thought of mother-love. I will fill myself with beauty; trees and running brooks shall be my companions;
And I will pray that I may become transparent—that the sun may shine and the moon, my beloved, upon you,
Even before you are born.[1]

A passage adequately complemented by the closing lines of "The Babe":

And then the Babe;
A tiny perfect sea-shell on the shore
By the waves gently laid (the awful waves!)—
By trembling hands received—a folded message—
A babe yet slumbering, with a ripple on its face
Remindful of the ocean.
And two twined forms that overbend it, smiling,
And wonder to what land Love must have journeyed,
Who brought this back—this word of sweetest meaning;
Two lives made one, and visible as one.
And herein all Creation.[2]

This unveils an idyllic picture indeed; and yet what proportion of usual marriages offer anything

[1] *T. D.*, p. 92. [2] *Ibid.*, p 424.

like the counterpart of it? It is no part of Carpenter's plan to abuse the institution of marriage. He sees clearly enough, however, that

> as long as man is only half-grown, and woman is a serf or a parasite, it can hardly be expected that marriage should be particularly successful.[1]

Two people come together, knowing little of each other, and often under the delusive glamour of physical desire—this especially on the man's side. "To one the subject of sex is probably a sealed book, to the other perhaps a book whose most dismal page has been opened first. The man needs an outlet for his passion; the girl is looking for a 'home' and a proprietor."[2] They marry without misgivings, very light-heartedly. At a later hour they realise that a life-sentence has been passed upon them. When the novelty of the situation has worn off, and the excess of physical passion dissipated, their inner selves come to the surface, and they awake to find that they have not known each other. But it is too late. Nature wanted them for her purposes; the Law and the Church stepped in, and said, "Yes, but on our terms." Those terms are a legal and religion-sanctioned bond which cannot be broken without public damage and disgrace, "till death do you part." And the Church, which strangely allows almost everything else in Bible or Prayer-book to be interpreted in other than a literal

[1] *Love's Coming of Age*, p. 73. [2] *Ibid.*, p. 74.

sense, will not permit that " death " here should signify that death of mutual interest and sympathy which sunders far more completely and bitterly than the physical catastrophe. They are bound. They are not twain, but simply coupled.

The monetary dependence of the woman, the mere sex-needs of the man, the fear of public opinion, all form motives, and motives of the meanest kind, for maintaining the seeming tie; and the relation of the two hardens down into a dull neutrality, in which lives and characters are narrowed and blunted, and deceit becomes the common weapon which guards divided interests.[1]

The situation presses most heavily upon the woman; " how bitterly alone such a woman feels! ", her delusions shattered, her womanly dignity humiliated, yet dependent and unable to take the initiative in putting an end to it. Along with this goes—for tragedies do not come in spies but in battalions—the brutal physical demand of the husband on an unwilling wife (conjugal rights!), the unwanted child, the endless leading of a double life, and the creation of a type of family

too often like that which is disclosed when on turning over a large stone we disturb an insect Home that seldom sees the light.[2]

But an institution is not to be abandoned just because it happens to have a seamy side. It

[1] *Love's Coming of Age*, p. 75. [2] *Ibid.*, p. 87.

would be idle to deny the educational value of the marriage-bond, or that it tends to concentrate affectional experience, or that it keeps two people together during a perhaps unavoidable period of strain and friction, and so gives them the opportunity of learning one of the best lessons of life—forbearance and gentleness; or that, in itself, the existence of such a tie discredits the idea that mere pleasure is the object of the marriage association. Equally absurd would it be to deny that there are many happy marriages; in the great majority of these cases, however, one knows that the union would have been just as real and permanent apart from the sanctions of State and Church. Love is the only marriage-maker; and while, by common consent, our present marriage laws need to be reformed, the determining principle of such reform must be the completer realization of Love. Nothing ultimately will serve well the State which does disservice to Love.

Carpenter, indeed, does not seem to hope much from an alteration of the law in relation to marriage. He looks rather to the gradual emancipation of woman, already spoken of, which will effect profound and subtle changes in the marriage relation; and these the law will in the end be compelled to recognise.

> It is evident that no very great change for the better in marriage-relations can take place except as the accompaniment of deep-lying changes in Society at large; and that alterations in the law alone will effect but a

limited improvement. More likely is it that, underneath the law, the common practice will slide forward into newer customs.[1]

What these "newer customs" will be is difficult to foresee. The drift will almost certainly be towards greater freedom; Love may give pledges, but can never without self-hurt and contradiction demand promises, and no contract has ever been framed that could bind Love. So long, however, as formal contracts are considered necessary (with regard particularly to property and to children) they should tend to lose

their irrevocable and rigid character, and become in some degree adapted to the needs of the contracting parties.[2]

It is commonly imagined that reform in matters such as these must come always along the somewhat arid and unromantic line of scientific inquiries, sociological statistics, royal commissions, and legislation embodying the conclusions so reached. This is to miss the real beginnings of things. A new reform is worthless save in so far as it registers a new vision, a new feeling, a new attitude on the part of the people as a whole. To create and establish this is the first thing. Modern society needs to be quickened by the warning which Carpenter utters in an allegorical poem, "I saw a Fair House," in which he depicts the mistress of the house sitting alone amidst its

[1] *Love's Coming of Age*, p. 111. [2] *Ibid.*, p. 108.

beauties and utilities, its well-set tables, and its numerous servants—alone and weeping. And why?

> And she answered, Indeed I long to go down into the world, but I may not; no sooner do I show the face of Love than I am execrated as one forbidden and an outcast. For in this city so long as one remains within one's house one may do there what meanness and selfishness one will, provided one keeps fair the front of the house; but to go forth openly and share one's life and the gladness of life with others, that is not permitted.
>
> And I said, It is a strange city.
>
> And I went out and walked through the streets; but gloom and sadness reigned, and only in some houses the noise of feasting and debauchery, and in others a sound of weeping.[1]

There must arise a new sentiment with respect to our bodies and their functions—that the former, redolent with health and vibrant with passion, are the most beautiful of all divine creations, and that the latter are essentially pure and sacred. Men must recapture the ancient sense of the high value, even the religious value, of athletic fitness and restraint with a view to physical and emotional purity and power, regulating to this end their eating and drinking. Discussions of the sex question must no longer be confined to laboratory and class-room, must be banished from the secret, and often unclean, conversations of one-sexed coteries in smoking-room and drawing-room, and take a natural place in the friendly and serious

[1] *T. D.*, p. 427.

intercourse of men and women who will speak of them with simplicity, without shame, and as equals in dignity, knowledge, desire, and race-love. Even through the heavy and fuliginous atmosphere of commercialism, the vision must be caught again of Love adorable and omnipotent, supreme in worth and splendour, the one real thing in all the world, most precious and desirable, Aphrodite once more rising from the waves of the sea.

It is probable that the reason why, in these days, the social consciousness is disturbed and solicitous about the questions of sex and marriage is because somehow or other Love is being wronged herein and dispossessed of its "crown rights." "Except Love build the house, they labour in vain that build it." If the right feeling can be restored in the hearts of men and women still capable of giving it habitation and allegiance, legislation and reform will follow necessarily and effectively. In these matters again, therefore, Carpenter is less a reformer than he is a revealer and a re-valuer.

Thus far, individual Love has been regarded as lying only between persons of different sex; but no account of the phenomena of Love would be complete which did not recognise that a profound and even passionate affection may, and frequently does, exist between persons of the same sex. It has the same exalting, purifying, redeeming effects here, although it is less focussed, more suffused;

it hallows friendship, sanctifies brotherly service, haloes lowly manhood with a divine nimbus, works largeness and deliverance, brings joy out of despair and life out of death by a self-forgetful, self-sacrificing comradeship. Carpenter celebrates it in that lovely story, almost obviously a transcript from real life, in which he tells of the tailor,[1]

> Cross-legged in a low tailor's den, gasping for breath—
> The gas flaring, doors and windows tight shut, the thick, sick atmosphere;
> The men in their shirt-sleeves, with close heat from the stove, and smell of sweat and of the cloth;
> Stitching, stitching, twelve hours a day . . .
> With sore eyes, sick sick at heart, and furious.

He is a common man, but he has a soul; and his soul hungers for freedom, for life, for love.

> A little fire burns in his heart, burns night and day:
> The slow pain kills—no Love.

So weary is he with the struggle for existence, with his filthy den, with the obscene talk in his ears, and with his gnawing soul-hunger, that he sickens. The doctor says that it is his heart, and advises rest. For a few days he rests, but, feeling no better, and thinking that perhaps to die were on the whole better, he goes back to work again.

> When, as it happened—and this was strangest of all—quite suddenly, the most unexpected thing in the world,
> To a casual little club which once a week he was in the habit of attending, there came one night a new member,

[1] *T. D.*, p. 280.

Of athletic strength and beauty, yet gentle in his manners,

And with a face like a star—so stedfast, clear and true that he, the sufferer, felt renewed by merely looking on it.

But what was even more strange, the newcomer turning spoke friendly to him, and soon seemed to understand,

And from that time forward came and companioned and nursed him, and stayed whole nights and days with him, and loved him.

And out of his despair there grew something so glorious that he forgets it not, night nor day;

Great waves of health and strength come to him—as to a man who after the long Arctic night bathes in the warmth and light of the re-arisen sun;

Even the wretched tailor's den is transformed; but soon leaving that he accepts by preference the poorest work in the open under heaven,

And breathes again, and tastes the sweet air afresh;

And watches a new sun rise in the morning, and a new transparency among the stars at night;

And the body grows strong and hardy, and the little heart gathers and knits itself together,

And sings, sings, sings,

Sings all day to its friend whether present or absent.

This will serve as a point of transition to that peculiar aspect of social love—the "love of comrades,"—of which Walt Whitman is the prophet in the modern world. Carpenter has given expression to it in *Iolaüs, an Anthology of Friendship*, and in such poems as "The Elder Soldier to the Younger,"[1] "Philolaus to Diocles."[2]

[1] *T. D.*, p. 277. [2] *Ibid.*, p. 413.

But, forsaking these inspirational heights for a moment, he has written a book, *Intermediate Types among Primitive Folk,* in which he gives in succinct and popular form the results of such investigations as have been made, chiefly by continental psychologists and anthropologists, concerning what is commonly known as the Uranian type, its characteristics and its place in social development. It may be said at once that he not only popularises these results, adding original suggestions of his own, but also places the whole subject on a higher plane than that of the clinical laboratory, touches it with romance, and, as is his wont, deals with it that Love may be glorified. What is the "intermediate sex"?

In human physiology, sex is clearly differentiated, though even on this plane there are intermediate types; but in human psychology the sex-characteristics are not nearly so stable. There are men who, psychologically, are more women than men; and there are women who, similarly, are more men than women. In some cases—and it is held by many observers that their number is rapidly on the increase—the masculine and feminine elements in psychological make-up are so equally balanced that they show an intermediate psychological type which is sometimes compared with the "neuters" in the beehive.

Usually there is a high degree of sympathy between physiological sex and psychological sex; and notoriously there are many men and women

who are colourless, so to speak, and passionless from the sex point of view. Where, however, there is discrepancy between the physiology and the psychology of an individual, we get the phenomenon of sex-inversion.

It is probable that these intermediate types have played a larger and more important part in the religious and social development of the race than is commonly realised. For example, there is considerable ground for believing that in early times the prophets and the priests were largely recruited from this class. For it is consistent with the primitive habit of argument that a peculiarity which distinguished a man from among his fellows should be attributed to some kind of divine possession. A man who, because of his peculiar psychological condition, displayed no desire or aptitude for the manly pursuits of hunting and fighting, but either consorted with the women or, strangely isolated from his sex, went brooding about alone on the hills and in the woods, watching the stars, turning his own thoughts over and over in his mind, was not (as we might at first suppose) despised among the people, but came rather to be regarded, just because of his extraordinary manner of living, as a supernatural being and a person of consequence. Perhaps it would be truer to say that at first he was despised and rejected of the men, but that in course of time, evidencing special and not unserviceable powers—as would be likely

enough not only because of his feminine faculty of intuition and intimate understanding, but also because of his knowledge of weather-signs and herbs picked up in his solitary wanderings—he came to be held in high esteem and treated with divine honours.

In a poem, "O Child of Uranus," [1] Carpenter describes this type:

O child of Uranus, wanderer down all times,
Darkling, from farthest ages of the Earth the same
Strange tender figure, full of grace and pity,
Yet outcast and misunderstood of men—
Thy Woman-soul within a Man's form dwelling,
So gentle, gracious, dignified, complete,
With man's strength to perform, and pride to suffer without sign,
And feminine sensitiveness to the last fibre of being;
Strange twice-born, having entrance to both worlds—
Loved, loved by either sex,
And free of all their lore!
Lord of the love which rules this changing world,
Passing all partial loves, this one complete—
I see thee where for centuries thou hast walked,
Lonely, the world of men,
Saving, redeeming, drawing all to thee,
Yet outcast, slandered, pointed of the mob,
Misjudged and crucified.
Dear Son of Heaven—long-suffering wanderer through the wilderness of civilization—
The day draws nigh when from these mists of ages
Thy form in glory clad shall reappear.

Among primitive peoples there is but little

[1] *T. D.*, p. 410.

differentiation between the functions of prophet, priest, wizard, and witch-doctor; the "medicine-man" is said to be the predecessor of both king and priest; and rapidly accumulating evidence goes to show that he was usually of this intermediate type.

While the homosexual person has this conspicuous place in the history and development of religion—and not in primitive times alone—a place not less prominent must be given to him (and to her) in the development also of social life. They appear as the inventors of the arts and crafts. In early societies the normal men are occupied with the chase and with battle, the normal women with the home, family, and agriculture;

but when the man came along who did not want to fight—who was perhaps more inclined to run away—and who did not particularly care about hunting, he necessarily discovered some other interest and occupation—composing songs or observing the qualities of herbs or the procession of the stars. Similarly with the women who did not care about house-work and child-rearing. The non-warlike men and the non-domestic women, in short, sought new outlets for their energies. They sought different occupations from those of the quite ordinary man and woman—as in fact they do to-day; and so they became the initiators of new activities. They became students of life and nature, inventors and teachers of arts and crafts, or wizards and sorcerers; they became diviners and seers, or revealers of the gods and religion; they became medicine-men and healers, prophets and prophetesses, and so ultimately laid the

foundation of the priesthood, of science, literature, and art.[1]

Among some more developed races this Uranian temperament found a quite different outlet—notably among the Dorian Greeks, and the Samurai of Japan. It led to the formation of military comradeship, which "bred ideals of heroism, courage, resource, and endurance among the men, and exalted these virtues into the highest place of public honour."[2] This peculiar relation, often purely passionate and not inverted in sex-character, existed usually between an elder soldier and a younger; it was publicly recognized; the elder might represent the younger in public assemblies, and could be punished for his faults; in times of peace, the elder was to his friend as a model and pattern of life; he was guide, philosopher, and friend; he concerned himself with the youth's training for all manly efficiency; and was his encourager in all public ambitions. In times of war, they fought side by side,[3] urging each other to heroic deeds, and faithfully defending each other (even unto death) in moments of stress, wounding, and defeat. It cannot be doubted—the Theban Band is the classic in-

[1] *Intermediate Types*, p. 58.

[2] *Ibid.*, p. 88.

[3] An interesting revival of this took place in the vigorous recruiting in England for "Kitchener's Army" (1914), volunteers being urged to enlist in pairs, or small groups, of friends.

stance—that a company composed after this fashion of lovers, each rejoicing to be bold and brave in the other's eyes, each ready at need to lay down his life for the friend, would have its effectiveness as a fighting unit increased manifold.

The elaborate mechanism of modern warfare renders a revival of this ancient custom on any large scale impossible; nor is it necessary; for among civilized peoples the disastrous occasions on which appeal has to be made to this "dread arbitrament" tend to become fewer in number. But while the clash of battle may be gradually transferred [1] from the high seas and the broad acres, to the offices of diplomatists and the courts of arbitration, every community has to confront internal enemies in the form of ignorance and selfishness and established wrongs; and it was because Walt Whitman appreciated the glamour, strength, nobility, and effectiveness of the ancient Dorian Friendship, because he knew that when two persons love each other with a passionate affection transcending the plane on which sex, as usually understood, operates, there is with them That which is the only solvent of human ills, the only triumphant leader of human progress, That with which alone is the kingdom and the power and the glory, that he cried out his resolve

[1] This hope remains in spite of, is even strengthened because of, the terrible European lapsus in 1914.

not to rest until he had established "in these States the institution of the love of comrades."

This chapter, condensed as it is, covers a wide field. This was necessary, since Love is the key to all the treasures that are in earth and heaven. All the characteristic words in Carpenter's teaching—cosmic consciousness, freedom, equality, democracy—must come at last to be thought of and interpreted in terms of Love; and Love, not in some special sense, but as the ordinary man understands it, and is able to feel it. All human love is the outshining of Love Divine, and what heart has been touched by this beam and has not been lifted up out of its narrowness and meanness, purified of its stains and dross, delivered from fear and from evil, burned pure, and made great? All the great words of religion must come finally to be interpreted in terms of it; for Love is the Redeemer, Atoner, Reconciler, Justifier, Sanctifier, Judge, and Saviour. Democracy is the love-kingdom first in the heart, and then issuing into social organization. . . . The worlds have been created by it; we ourselves are born at its bidding; we measure the ascent of our lives by the degree in which Love, like a flame, touches our powers and transmutes them into itself; it is our common solace in the hour of Death, liberating us from its dread, giving intimations of immortality and the sense of a union transcending all mortal change.

Indeed thou art so deep within my heart,
I fear not Death. And though I die, and fail,
Falling through stupors, senselessness, oblivion,
Down to the roots of being ; still, thou art there.
I shall but sleep, as I have slept before,
So oft, in dreamless peace, close-linked with thee.[1]

[1] *T. D.*, p. 416.

CHAPTER X

EQUALITY

" To love one's neighbour in the immovable depths means to love in others that which is eternal; for one's neighbour, in the truest sense of the term, is that which approaches the nearest to God; in other words, all that is best and purest in man; and it is only by ever lingering near the gates I spoke of, that you can discover the divine in the soul."—MAETERLINCK, *The Treasure of the Humble.*

ARGUMENT

Equality does not consist in sameness, or in uniformity. Men who are unequal in ability, may yet be equal in service, since of this the community-life requires all kinds. The true equality lies deeper than this, and arises from the fact that a Whole expresses itself in each part in a particular way. Carpenter defines Equality as a plane of consciousness from which the universal element is perceived in each individual. The Law of Equality is that in accordance with which a man gives himself lovingly away on all sides, and by thus sharing the self-life with each is united with all. The life of such a man expands in all directions underneath the outward structure of society, and feeds the roots of other lives; the experience, also, becomes strength in him since his own life is deepened

and enlarged, and he escapes thereby the tyranny of external gains.

THE last three chapters have been occupied with certain special kinds of experience—Pain, Moral Effort, Love—which mediate the birth of Freedom in the soul;—Freedom or, as it has been here described, Consciousness in the Second Unity, being one of three main characteristics of the inward Democracy. With another of these characteristics, cosmic emotionalism (or Consciousness in the third Unity), we have also dealt; and there remains the third, which is the subject of this chapter, Equality (or Consciousness in the First Unity).

Equality is a common, but an elusive, word. It is not easily defined; and, so far as defined, most people fight shy of the idea of it. It seems to be of the flimsiest stuff that dreams are made of, and they fear to introduce it into contact with actual life. They think of it as a strange jet of idealistic enthusiasm which was flung up from the depths in the lurid disturbances of the French Revolution; or as a somewhat sinister claim made by those who have not and would like to have. Others blunt the keen edge of the word by explaining it in some such phrase as "equality of opportunity," but this is rather an obscuration than a solution of the problem.

Certain things may be ruled out at once.

Equality, for example, is not sameness. It is not a mathematical equality. That two persons should be equal does not mean that they should each be the "double" (in any sense) of the other. The presence of equality is, as in the case of the leaves of a tree, compatible with a complete absence of sameness. Two people are not equal as two bricks may be equal in measurement, weight, quality—if only for the reason that society is a structure, not a heap.

Neither is it mechanical equality. There is a tendency in the elaboration of organization in some sections of a modern community to produce a kind of machine-made man; to standardize individuals; to approximate them to mere items in a mechanism, so that one may be substituted for another like screws. Here is an equality which is something like sameness; but precisely here is something which is profoundly contradictory and destructive of manhood and life.

Equality, again, is not uniformity. It is not something produced by a levelling process, either up or down. The phrase a "dead level" is suggestive. A tree may be pruned to a certain shape, but in a week's time the artificial outline will be destroyed. It is not possible to level a living thing. Uniformity implies the use of a mould under pressure; to some extent the quenching and crushing out of individuality. No sane reformer is working for such an end as this. No

true vision of life offers such a view as this. If men could be passed through some sort of machine—say, a particular type of education—so as to come out compressed into a uniform shape, there is an original and irresistible force dwelling at the centre of every individual which would either shatter or distort the pattern into which it had been moulded. A man's signature naturally plays mischief with copperplate. As Emerson said, every man who is worthy of the name is a nonconformist. He will not be coerced into a pattern. Many men are extraordinarily patient, submissive, docile; they willingly suffer many limitations in the interests of what appears to be the common good; but there is a limit to the limitations. There is a boundary to the dominion of organization. There is a term to sufferance. When that term is reached, sooner or later, the situation becomes intolerable, and the mildest of men finds himself nonconformist, revolutionary, *malgré soi*. All of which is obviously healthy, lifeward.

Equality is not to be found in externals; nor in those internal qualities, either, which are more immediately manifested and perceived. Equality, for example, is not equality in ability. If individuals were to be completely stripped of all covering things, things externally attached—houses, lands, possessions, body—they would not appear as so many transparent spheres of mind-stuff (let us say) precisely equal in size, capacity,

quality texture. In these deeper areas are still differences. There are great souls, and mean souls: souls of fine texture, and souls of coarse texture: there are men of extraordinary spiritual vision, and men who have practically no spiritual vision at all; men who are expansive, explosive, centres of moral and spiritual force, and others who are passive and inert. There are men of such great soul that they triumph gloriously over the most unfavourable conditions, giants who carry their very fetters with dignity. Bunyan, in a tinker's shop; Carey, in a cobbler's leathern apron; Mazzini in a garret; Ibsen or Boehmen, for months and years living from hand to mouth; —their name is legion;—such as these cannot be spoken of as being in any sense on the same level of vision, spiritual capacity, moral quality, with the tens of thousands of lesser men and women who own them as masters and guides.

In what sense, then, can equality be predicted of men and women so diverse in place, function, gift, capacity, ability, whose distinct individuality seems to be of the very essence of their being, and whose mutual differences are necessary in the social unity?

Browning came almost within sight of the answer when he wrote,

> All service ranks the same with God—
> With God, whose puppets best and worst
> Are we; there is no last nor first.

"Puppets" is not good; it suggests the me-

chanical equality which we have excluded, and a dead level of personal insignificance. A poet of Browning's order, however, must not be taken up on a word, and the general thought in the lines is true. We are all equal in the sense that we have each a place and a function within the Whole, and each of us functioning in our place is necessary to the Whole. There is no external equality between the great muscle which flexes the fighting arm, and the tiny muscle which moves the eyelid or compresses the tear-gland; yet, on the plane of service, each is made equal to the other by the body's need of each; and this is capable of practical proof, since the fighting arm would not be of much service if the due compression of the tear-gland did not keep the eye clear. The pieces on a chess-board are unequal in value, as they stand; but for the purposes of the combination by which the master makes a bid for victory, each piece and pawn in the combination is on an equality, in the sense that the combination as a movement works equally through each, and apart from the exercise of the position and capacity of each at its fullest the combination will break down.

All service is not the same; neither, if one type of service is artificially isolated from another and compared with it in range and effect, is all service equal; common sense could not hold that the ploughman is, when so judged, equal to the poet; but all service "ranks the same" from

the point of view of the Whole; and this, not simply because (as Browning saw) the fulfilment of the plan of the Whole requires the functioning of each part in its place, but because the natural necessary effort and expression of each individual is the Whole itself functioning in him in a particular way.

It is this latter, and profounder, idea which provides the feeling- and the thought-content in Carpenter's conception of Equality. It is consciousness within the first Unity—the organic membership of individuals in the community; it arises when the individual, detaching himself and withdrawing somewhat from the surface planes of intense self-consciousness, escaping in this fashion the boundaries of self-hood which define his position and character in the outer world, awakes to find himself in that spiritual continuum which everywhere underlies the structure of society, "swimming," as Carpenter graphically expresses it, "in the Ocean of Equality," and becomes aware of his indissoluble, real, necessary union at those depths with all.

This consciousness in the first Unity, attained as an actual experience perhaps only fitfully and fleetingly, nevertheless determines the practice of life towards the formation of a peculiarly sympathetic, friendly, understanding, loving habit and attitude in respect of others. In a marginal note on some manuscript belonging to the present writer, Carpenter has described Equality as "another

plane from which you look down on all as equals, or it is a Sun which from within radiates equally on all." It is well known that one can see deeper beneath the surface of the sea from a balloon than from a boat; and the experience under discussion here constitutes, as it were, an elevated plane of vision wherefrom all are seen to be equal, not because from that height differences become insignificant, but because the inner and underneath reality of each and all is seen. To habituate one's self to this attitude, to turn the experience into an active principle of social conduct, is to live according to the "Law of Equality." Carpenter has a poem with this title;[1] it is characteristic, nor is it difficult if the distinction be borne in mind between the superficial impermanent self and the deeper more inward self which is more social than individual in character.

Whatever you appropriate to yourself now from others, by that you will be poorer in the end;
What you give now, the same will surely come back to you.
If you think yourself superior to the rest, in that instant you have proclaimed your own inferiority;
And he that will be servant of all, helper of most, by that very fact becomes their lord and master.
Seek not your own life—for that is death;
But seek how you can best and most joyfully give your own life away—and every morning for ever fresh life shall come to you from over the hills.

T. D., p. 351.

Man has to learn to die—quite simply and naturally—as the child has to learn to walk.

A little while snatching to yourself the goods of the earth, jealous of your own credit, and of the admiration and applause of men,

Then to learn that you cannot defeat Nature so . . .

The claims of others as good as yours, their excellence in their own line equal to your best in yours, their life as near and dear to you as your own can be.

So letting go all the chains which bound you, all the anxieties and cares,

The wearisome burden, the artificial unyielding armour wherewith you would secure yourself, but which only weighs you down a more helpless mark for the enemy—

To pass out, free, O joy!—free, to flow down, to swim in the sea of Equality—

To endue the bodies of the divine Companions,

And the life which is eternal.

The impression here given of this way of life is that it consists in giving one's self away to this one and to that, to as many as possible, in every direction; sharing, spreading one's self here and there; entering into this heart and into that; forming personal love-contacts in many places; so allowing one's life to expand, as oil poured into many vessels from a cruse that fails not, until one's self appears to be but the focus of a wide area within which many other lives are, partially or wholly, embraced and gathered. Of such a one, Carpenter says that his heart is

like Nature's garden, that all men abide in.[1]

[1] *T. D.*, p. 183.

And, contemplating mortal death, which is but the similitude in the material world of the manifold deaths to the outer self whereby the inner self is liberated, he sings,

> Methinks that when the world fades my little heart
>   shall grow,
> And grow and grow into another World,
> And be my Paradise where I shall find
> My lovers, and they me, for evermore.[1]

In strict accordance with this standpoint, Carpenter praises the common, the average, as opposed to the exceptional (which usually gets the world's praise). The average is tinged with the universal. He praises it because it is at the roots of things, like "the undistinguished old earth! the dusty clods!"[2]

> Far around and beyond whatever is exceptional and illustrious in human life stretches that which is average and unperceived;
> All distinctions, all attainments, all signal beauty, skill, wit, and whatever a man can exhibit in himself, swim and are lost in that great ocean.
> The subtle learning of the learned, the beauty of the exceptionally beautiful, the wit of the witty, the fine manners and customs of the courtly—all these things proceed immediately out of the common and undistinguished people and those who stand in direct contact with Nature, and return into them again.[3]

But, beyond this, it is obvious that the exceptional man stands somewhat at a disadvantage,

[1] *T. D.*, p. 509. [2] *Ibid.*, p. 40. [3] *Ibid.*, p. 41.

in that his exceptionality cuts him off from facile and free entry into the common life. His exceptional wealth, or learning, or position, constitute hedges about him; few can get near to him, and he can get near to few only. It is hard for a rich man to enter into the kingdom of Equality. Men of high rank feel this so strongly that they go incognito to share the lives, and enter into the experience, of the average people. A man's possessions become as walls shutting him out from the world-life. To the extent that a man is exceptional, he is constantly in the public eye, watched, reported, expected to do justice to his exceptionality; this reacts on him and tends to make him artificial; however much he may want to, he cannot let his life flow freely forth and mingle with the life of others about him. On the other hand, the average undistinguished man is unobserved, unprevented, he can mix easily with the crowd, he can without risk or damage "give himself away," he can go here, there, and everywhere, and enter into all kinds of experience, enjoy life with *naïveté* and naturalness, make many acquaintances, giving and receiving freely without pose and enforced pretension. The less he possesses, the more he enjoys. He goes along his way, finds something pleasant, human, good on either hand; takes it, accepts it, gives himself up to it. Everywhere "he gives the sign of Equality."[1] He, to a degree scarcely

[1] *T. D.*, p. 42.

ever possible to the exceptional man, comes to know himself; for

> the medium in which the knowledge of Yourself subsists is Equality.[1]

Perhaps, pressing towards the logical issue of his principles with boldness, as is his wont, Carpenter ever and anon delivers himself of a hard saying which, at first sound, not only mystifies but repels. He has said,

> If I am not level with the lowest I am nothing; and if I did not know for a certainty that the craziest sot in the village is my equal; and were not proud to have him walk with me as my friend; I would not write another word—for in this is my strength.[2]

That seems to be a *reductio ad absurdum* of Equality; yet, if the first principle as described in this chapter is admitted, this saying is simply and beautifully true. To become more inwardly free, is to love more and with less discrimination of outward things. The outward things which make a man "the craziest sot in the village" cease at last altogether to stand in the way. For, in the first place, the friend sees beneath these externalities—imperfections, idiosyncrasies, vices, sins—to the slumbering imprisoned possibility of manhood like his own. Recognizing that, he no longer turns from it in pride or shame or disgust, but begins to draw towards it in love. And there is more than this. If the love-life—

[1] *T. D.*, p. 37. [2] *Ibid.*, p. 6.

or by whatever other name the underneath spiritual reality is named—is rising into self-expression through each part and fragment of humanity, lifting lower levels up with it as it comes to its glory, it will be likely to find differences in the things that obstruct it and resist it; for "human material" is no more homogeneous than the earth crust. In some soils it is easy for the seed to grow; in others it is hard; there is the rock pressing close upon it, the heavy clod, the impervious clay, the baked earth. Yet it puts out its shoots and grows valiantly on, seeking upward to the light. In some individuals the love-life finds an almost open course; all men would be glad to acknowledge such their equals; there is little resistance; it is soon at the surface blossoming in the light. In others, the love-soul has a harder task, bears a heavier burden; there is a terrible knot of dark resisting things at the point where it is pushing upwards to manifestation, a clod of dull stupidity, a mass of sensually vibrant flesh. Yet the labour cannot be refused. The lower the life-levels within which it is buried, the harder for love to lift them, to transmute them; but it is there to subject all things unto itself.[1] Outwardly, he is the "craziest sot in the village," inwardly the human situation at that point is more like this—the love-soul down among the very depths, buried beneath heavy encrustations (so that it is scarcely ever visible, most rarely if

[1] Cf. Maeterlinck's *Mystical Morality*.

ever gives a hint of its presence), bearing the pressure, often baffled, waiting, lifting, working, slowly and by unknown ways redeeming.

And, if it be true that power develops under resistance, maybe the heavier the resistance over which the love-power ultimately triumphs, the higher and more perfect its development. The brightest radiance and the most glorious strength of the final love-kingdom may arise from just that place where, amid the most intractable material, in the blind and tragic depths of the soul of a " crazy sot," the love-life suffered and endured.

A thought like this suddenly changes the whole point of view, and disorganizes the received table of values. It puts the " world's coarse thumb and finger " out of joint. Familiar demarcations vanish, established class-divisions lose their usual definiteness of outline; old boundaries begin to fade away, and rough-and-ready moral distinctions grow faint. It is as when, having placed some object near to the eye and looked directly at it, one retains it in that position, keeps it in the field of vision, but focusses the sight at a point beyond it; so, still keeping individuals before us, but concentrating attention on some point behind and beyond them, looking through and past them to the " region of Equality," how differently they appear, how their sharp outlines seem to break down somewhat and fringe away into the equal background, how their outward-

nesses become transparent as if by reason of a light shining through from behind, how differently we understand them, feel about them, judge them! This way of looking at individuals is the true way; we come to a right knowledge of them when we see them in the medium of Equality. It is possible sometimes to stand on the kerb in a thronged and busy street and, becoming partially detached from the multitudinous visible details, to see, as if it were with some more inward organ of vision, not a jostling many-itemed crowd but one continuous stream of life in which the individuals appear to be as figured patterns and shapes on the surface. The millionaire is there, and the gamin, the idler and the worker, the judge and the criminal, the hunter and the hunted, the oppressor and his victim; but the one stream of life flowing through and beneath and around them strangely unites them. So it is possible to gain, for a moment or two, a somewhat aloof, elevated standpoint—always more inward to the Self—from which, as from a mountain-top, society, and all the kingdoms of the world, are spread out below there; to see the whole in continuity; to see it not as a superficial multiform structure, full of dividing lines and inequalities (as if these were the real and ultimate things), but as the mutable, imperfect, and progressive manifestation in outward forms of an immutable and perfect love-kingdom ever ascending, ever creating, destroying,

and recreating its body; and then, having realized this for a moment, suddenly to get back to one's own place within it, and thereafter to remember that the truth about one's Self and about all other Selves is a twofold nature, outwardly belonging to the order which is temporary, and highly differentiated, inwardly belonging to the one life which is eternal, and profoundly unified.

This vision is the vision of Equality; this, the experience of Equality; and to be obedient, in one's relations to others, to this perceived Truth of things is to live according to the law of Equality.

> Who shall be that spirit of deep fulfilment,
> Himself self-centred; yet evermore from that centre
> Over the world expanding, along all creatures
> Loyally passing—with love, in perfect equality?[1]

And "herein is my strength." For this inward movement which issues in the experience of Equality, the Consciousness in the first unity, plants the roots of personal life deeper, delivers a man from the tyranny of greed and the lust of external gains, secures him from the harassing and exhausting oppositions and struggles of the merely competitive existence, since, in equal union with all, he does not lose by that which another takes into his possession, and gains by that which others win or receive.

The same movement unites the individual with other lives in all directions, not so much as link

[1] *T. D.*, p. 184.

is joined to link by an external bond, but by the actual spreading and extension of the self-life, its intimate mingling with other lives near and far, so that the Self expanding on all sides and running continuous underneath great areas of social structure acquires the stability and immunity of the Ocean itself which is not shifted from its place or moved in its depths by the storms, hurricanes, and weather-changes that temporarily affect its surface.

Further, it makes the individual more potently organic with that immanent love-kingdom, that spiritual Democracy, which, though it be called a Dream or a Vision, is the one substantial Reality operating within and through the race-life.

> No volcano bursting up through peaceful pastures is a greater revolution than this;
> No vast mountain chain thrown out from ocean depths to form the primitive streak of a new continent looks farther down the future;
> For this is lava springing out of the very heart of Man;
> This is the upheaval of heaven-kissing summits whose streams shall feed the farthest generations,
> This is the draft and outline of a new creature,
> The forming of the wings of Man beneath the outer husk—
> The outspread pinions of Equality, whereon arising he shall at last lift himself over the Earth, and launch forth to sail through Heaven.[1]

How often, and in what "divers tones," it

[1] *T. D.*, p. 265.

has been said that union is strength; yet, so errant is the human will from the ways of knowledge, that the things have been chiefly praised which lift a man above his fellows, set him high up and apart in the isolated and exceptional place; and even where, in modern days, union is sought it is mainly thought of as something which is to be attained by the external bonds of political alliances, commercial treaties, preferential tariffs, the mechanism of trade organizations, and the like. These are well in their way; but Carpenter's reminder is in season, that they are futile and insignificant save in so far as they are correlated with, and at least partially expressive of, a deeper conscious union, lying beneath all temporary and class interests, born of spiritual insight, sympathy, and obedience.

This union, which lies within the scope of the individual heart even now, and is to be first clearly recognized and faithfully realized therein before ever it can create adequate organic form in society, is union *in excelsis*. It is the apprehension and experience of Equality.

And Thou above all;
Thou, gracious Presence, sweet enfolding me
Far far within, touching me nearest of all,
As through so many ages men and women Thou with the sweetness of thy love hast ravished;
So I touch them through Thee—through Thee to all
I am come nearer now.[1]

[1] *T. D.*, p. 328.

CHAPTER XI

CRITICISM OF CIVILIZATION

ARGUMENT

Between a lower unity and a higher there is of necessity a stage of disintegration. So does Civilization lie between the primitive communism of the Gens, and the "finished, free, Society." It presents the features of disease, for disease is the decomposition of that unity wherein consists the health of the body.

Civilization arises out of Barbarism under the influence of the institution of Private Property; progress then begins, but social inequalities, injustices, wrongs begin also. These must be denounced and fought, but with due recognition of the fact that this warfare and clash of interests and ideals makes possible the arrival of the true conception of Individuality, and looks towards the re-fusion of developed Selves into a higher social order.

In the abstract sense, Civilization is continuous and (with ebb and flow) always proceeds; in the concrete sense, civilizations are interim stages between lower and higher unities.

We find ourselves to-day in the midst of a somewhat peculiar state of society, which we call civilization, which to the most optimistic among us does not seem

ltogether desirable. Some of us, indeed, are inclined to hink that it is a kind of disease which the various races of man have to pass through. . . .[1]

WITH these words opens a small volume entitled *Civilization: its Cause and Cure*, published first in 1889, and now in its twelfth edition. It is not improbable that Edward Carpenter is to a large number of people known only as an exceedingly foolish, though somewhat amusing, person, who is alleged to have said that Civilization is a disease.

The above quotation shows what he actually does say; and since, as may have been already gathered, he is not a foolish person, it will be well to attempt to discover what he intends by this somewhat startling criticism.

The Christian Bible opens and closes with a vision, in each of which human beings are disclosed existing in a state of perfection and felicity. The intervening pages contain a fascinating and most memorable history of struggle and agony, alternating success and failure, hope and despair. It is clear that, although all states of perfection are strangely otiose, the content of the latter (the New Jerusalem) is of a higher quality than that of the former (the Garden of Eden). For example, the innocence of the Garden has become the holiness of the City.

It is represented, indeed, as if there were no necessity inherent in the nature of things that

[1] *Civilization: its Cause and Cure* (Twelfth Edition), p. 1.

the Garden of Eden should have been left behind; the movement away from it sprang out of an act of disobedience; the whole structure of orthodox Christian theology rests upon this reading of the situation. The question is eminently arguable, but for illustrative purposes it is sufficient to take the facts as given, and to say that the passage from a lower to a higher order of perfection is mediated by the intrusion into the former of Something—symbolised by the Serpent—which disorganises the unity existing at the first level, introduces opposition and ferment, breeds discord and evil, and, as it works itself out, gives rise to pain, suffering, the sense of division and alienation, delusive wandering, the consciousness of sin. Through this strife and strain the higher order is reached; and it is a higher order because the intermediate heat and pressure have served to develop dormant possibilities and powers, to disclose new principles, which did not manifest in the lower order and could not have done so long as its conditions persisted inviolate.

The Serpent has received several interpretations. Let us say here that it stands for Individualism. For what are the facts? The writings of anthropologists (e.g. Reclus, Hall, Rink, Boas) furnish us with examples of small localised races, discovered lying remote from the main track of world-movement, say, within or near the Arctic Circle; as, for example, the Eskimos and the

Chukchees. These peoples are found to possess an almost perfect communistic system: they hold all things in common; the fisherman or the hunter has private property in his weapons and tools, but that is all; and when the needs of himself and his family have been satisfied out of his "catch," the remainder goes automatically to the community; there is no law, and there is no crime: there is no government, as a "civilized" state understands and practises it—for Law and Government are made (as Macaulay has said) for Property; there is no class-division, no class-poverty, no competition, and great content.

It must be added, however, that there is no progress. From all that can be gathered by scientific inquiry, such a state of things, in precisely its present form, has been from time immemorial; and there is neither expectation nor ground of change, so long as the community is in this manner cut off and self-contained.

Comes along the trader, and inoculates this ancient age-long communism with the germs of individualism and the competitive principle. What follows? Disorganizing, disintegrating, demoralising forces are set loose. The immemorial order begins to break down. Traditional sanctions lose their hold, laws have to be framed. Discontent and division arise. Personal differences in ability become the means of personal advantage in possession. Crimes are committed; the people enter into the knowledge of evil; old

virtues become vices; vices—for example, possessing things apart from the whole—become virtues. Classes begin to differentiate themselves; there are rich and poor, masters and men, capital and labour. The community finds itself not merely in ferment, but at war within itself.

But now progress begins. Latent talents are disclosed; new enterprises, making larger demands on the powers both of brain and heart, are originated; the capacity for initiating, for creating, buds out everywhere; the sense of power increases in the presence of an unaccustomed resistance; the horizon widens; depths are disclosed; new ideals rise like unfamiliar stars; the old men see visions, the young men dream dreams; a salt taste comes into the waters of life. With the new effort comes a new consciousness; and beneath the clash of interests a profounder unity begins to show faintly.

Even factual history is symbolic; and if the nomadic homogeneous tribe is to become a heterogeneous nation compact together, the route lies through Egypt and the Wilderness.

There are modern prophets who proclaim communism as the only true goal of social reform movement: they have the facts on their side; if, and when, this communism arrives, it will be as different in structure and in content from the primitive form as the New Jerusalem is from the Garden of Eden; and not only different, but higher, since the intermediate experience—which

is Civilization—counts. History proceeds; it moves not in circles, but in a spiral.

It is necessary to observe that the word "Civilization" is used in two senses. One is abstract, the other concrete. In the one sense, a more idealistic sense, it refers in a general inclusive way to the gains of all the ages—gains in art and science, in knowledge and understanding, in range of outlook and culture. Nobody is so foolish as to say that these gains are other than real and substantial. They form a permanent and accumulating tradition, stored not simply in stones and libraries, but in the very structure of the social body and mind. The Ninth Symphony is not only better as to musical form, but more significant, more spiritual, than the monotony of the savage tom-tom; and could not have been achieved in a primitive society, even if its existence had been prolonged undisturbed to the end of time.

Civilization in this sense is above criticism.

But in the other sense of the word—the concrete—it can be used in the plural number. We can speak of the rise and fall of civilizations; of Babylonian, Egyptian, Greek, Roman, Western civilizations. It is possible that still earlier civilizations existed; but within historical time this earth has seen successive civilizations run their course and come to an end. It is not to be questioned that they have given permanent gifts to the race-life, added each an imperishable quota

to its advancement, but as structures they lie to-day beneath the oblivious sands. The tide rises, but each proud wave in succession breaks. Life enters a form, develops under that form, but anon passes beyond it, and the form perishes. No age completes itself.

As Mr. Kipling in one of his finest poems has reminded us, each age has its vision of Truth and reality, tries to realize it in organized structure; but at the moment when success appears possible, and achievement is about to be proclaimed, the strange word goes forth from the Unseen, "The end is forbidden"; thereupon the fabric crumbles, the structure totters, and there is scarce time to carve upon the apparently futile stones—

> After me cometh a Builder; tell him I too have known

before that which soared a palace falls a heap.

Inquiry shows that, making due allowance for circumstances, these civilizations ran a remarkably similar course; and perished finally not of old age so much as of disease. Strangely enough, a modern theory has been put forward to account for the decline of the old Roman civilization as being due to the acclimatizing at the heart of the empire of some bacillus, brought by returning troops from a foreign land! The theory has not received much support, and it may be said at once that Carpenter's bacillus is of another order altogether, and creates "the kind of disease"

which is civilization, rather than the decay and devitalization which brings civilization to an end. Its name is Private Property.

As in the body disease arises from the loss of the physical unity which constitutes Health, and so takes the form of warfare or discord between the various parts, or of abnormal development of individual organs, or the consumption of the system by predatory germs and growths; so in our modern life we find the unity gone which constitutes true society, and in its place warfare of classes and individuals, abnormal development of some to the detriment of others, and consumption of the organism by masses of social parasites.[1]

The prevalence of physical disease—to such an extent that in our own country we maintain an army of tens of thousands of doctors to defend us from its ravages, and in vain!—habitual intellectual unrest, social discontent, the sense of sin,—these things, which are among the conspicuous marks of modern civilization, contrast vividly with the naturally healthy, care-free, joyous, naïve life-habit of pagan and barbarous peoples. Something has decomposed the social unity. What is it?

All students of this subject agree that the growth of property and the ideas and institutions flowing from it did at a certain point bring about such a change in the structure of human society that the new stage might fairly be distinguished from the earlier stages of Savagery and Barbarism by a separate term. The growth of wealth, it is shown, and with it the conception of private pro-

[1] *Civilization: its Cause and Cure*, p. 2.

perty, brought on certain very definite new forms of social life; it destroyed the ancient system of society based upon the gens, that is, a society of equals founded upon blood-relationship, and introduced a society of classes founded upon differences of material possession; it destroyed the ancient system of mother-right and inheritance through the female line, and turned the woman into the property of the man; it brought with it private ownership of land, and so created a class of landless aliens, and a whole system of rent, mortgage, interest; it introduced slavery, serfdom, and wage-labour, which are only various forms of the dominance of one class over another; and to rivet these authorities it created the State and the policeman.[1]

Civilization may therefore be said to date roughly from the formation of class-divisions founded on property. This is "the Fall." Here disintegration and corruption begin. The tendency of property is to separate; it separates a man from Nature, by encasing him in an artificial life and creating for him a world from which Nature, the large elemental life, is for the most part excluded; it separates him from his true Self, by concentrating his effort and attention upon the gratification of the senses and of desires connected therewith, ministering to self-consciousness, and making him forgetful of his true identity; it separates him from his fellows, by stimulating his more superficial and selfish nature.

For the true Self of man consists in his organic relation with the whole body of his fellows; and when a

[1] *Civilization: its Cause and Cure*, p. 4.

man abandons his true Self he abandons also his true relation to his fellows. The mass-man must rule in each unit-man, else the unit-man will drop off and die.[1]

It must be borne in mind that Carpenter, here, is indicating the general tendency of private property; other tendencies of course operate in the community, and counteract to some extent its logical influence. The land-owning class is not necessarily idle or selfish; and the man who has a " private income " is not necessarily unproductive. Disposition has to be taken into account as well as Environment; and, as Mr. Lester F. Ward (quoted by Mr. Graham Wallas in his *The Great Society*, p. 197) shows, "in modern times, a large proportion of the most important intellectual achievements have been the by-product of the institution of private property," and "about a third of the European writers of acknowledged genius have sprung from the small class of the land-owning nobility."

This statement does not rebut Carpenter's main contention; he is not concerned with the by-products, but with the direct product, of the institution of private property; there may be many men whose genius and whose wisdom so direct the use of that leisure and opportunity which unearned income often provides, that such ownership is justified in their case in the highest sense; but on the other hand, a long list might be enumerated of evils which

[1] *Civilization: its Cause and Cure*, p. 28.

exist conspicuously in the social body, which affect large areas of the masses of men and women, and which beyond any denial derive ultimately from the fact that private property is a central principle of civilized social organization.

It is a perplexing phenomenon—this apparently necessary co-existence of evil with progress. It makes a supreme demand upon human insight and self-possession. It is so easy to despair as one contemplates disintegrating forces working themselves out; so easy to let the arm drop and to ungird the loin in the presence of a seemingly insoluble tangle; so difficult to be tenacious of hope. Calmness and confidence—which mean efficiency—depend here upon a broad view. It should be clear that just as the breaching of the Garden of Eden by the Serpent was necessary in order that holy manhood might arise out of animal innocence through painful knowledge and practice of good and evil; just as self-consciousness, with all its delusions and oppositions, its wanderings and suffering, must break in upon the undifferentiated consciousness of animals in order that Man may arise, climb the steep ascent of heaven, and become at last even as the gods; just as a complaisant, superficial, externally-imposed habit of virtue must be disturbed and violated by lapses and rebellions in order that that inner and only Virtue may be established, which is the "health of the soul"; just as a unity which is simple homogeneity must be subject to confusion if

the higher unity which exists amid and through differences is to be achieved; so does Civilization lie between Barbarism on the one hand and the true Democracy on the other. The primitive social unity must be decomposed that society may be recomposed in a higher unity. The dominance of the Mass-man in each unit-man which constitutes the health and order of the early community, the gens, must be challenged and temporarily overthrown by the reign of a "false individuality" based upon possession and conquest, in order that the consciousness of the true individuality may arise and the Mass-man be reinstated upon a stabler throne governing an enriched and far-extended kingdom.

> This moment of divorce, then, this parenthesis in human progress, covers the ground of all History; and the whole of Civilization, and all crime and disease, are only the materials of its immense purpose—themselves destined to pass away as they arose—but to leave their fruits eternal.[1]

It might be supposed that this breadth of view, this almost cosmic sweep of vision, which finds a necessary place for Evil in the wholeness of the race-movement, should lead naturally to lethargy and laissez-faire, the attitude of Little Bo-Peep who would "leave them alone and they'll come home." If Evil is necessary, if it is even valuable as a means to an end, why

[1] *Civilization: its Cause and Cure*, p. 25.

should we trouble overmuch about it, or strive against it?

This might be a possible attitude if we were mere spectators of the process; but we are also parts of the process—the thing is working itself out in and through us. Just because progress is real, our antagonisms are real, and as inherently necessary as it is. The fermenting, disintegrating influence is not an intrusion from without, but an upthrust from within. The Serpent did not come through the fence, but was hatched in the Garden. Progress

> is a word which may be applied to any world-movement or individual career in the same sense as it may be applied to the performance of a musical work, which progresses to its final chord, yet the conclusion of the whole is not in the final chord, but in that which runs beneath and inspires the entire web—in that which from first to last the whole complex succession of chords and phrases indicates.[1]

It issues, too, through discords as well as harmonies, through dissonance as well as through melody.

There are those who, feeling the current of world-movement about them, instinctively shut their eyes and hold the more tenaciously to their ground; others, shaken from their mooring, go hither and thither in alternating enthusiasm and despair; but some—and Carpenter is conspicuous among them—standing calm, balanced, self-

[1] *T. D.*, p. 481.

possessed in mid-current, say "Yes" to the swirling waters, the antagonisms and labours; enter into them with zest and boldness, just because they believe in progress and have glimpsed its goal. No one has challenged the "wrongs of man to man" with sterner voice than he; or uttered more prophetic warning to the oppressor; or poured such flood of scorn upon the infidelity which, like a cancer of whose presence the victim is unaware, roots at the heart of modern society.

Do you think that it is a fine thing to grind cheap goods out of the hard labour of ill-paid boys? And do you imagine that all your Commerce Shows and Manufactures are anything at all compared with the bodies and souls of these?

Do you suppose I have not heard your talk about Morality and Religion and set it face to face in my soul to the instinct of one clean naked unashamed Man?

Do you think that there ever was or could be Infidelity greater than this?[1]

If he is asked concerning the "Triumph of Civilization," he takes his note-book and opens its page at a sketch from life—clear-cut, poignant, a *chose vue*, an unadorned comment:

On the outskirts of a great city,

A street of fashionable mansions well withdrawn from all the noise and bustle;

And in the street—the only figure there—in the middle of the road, in the bitter wind,

Red-nosed, thin-shawled, with ankles bare and old boots,

[1] *T. D.*, p. 21.

A woman bent and haggard, croaking a dismal song.
And the great windows stare upon her wretchedness, and across the road upon each other,
With big fool eyes;
But not a door is opened, not a face is seen,
No form of life down all the dreary street,
To certify the existence of humanity—
Other than hers.[1]

Read his *Empire*,[2] and *The British*,[3] *The Lancashire Mill-hand*,[4] *Portland*;[5] and you will hear the sound of the unsparing lash, the groaning of a spirit that feels the world-burden as its own, and the indignant railing of one who faces the sordid, ugly, brutish, cruel, inhuman side of modern civilization.

But—some one may be supposed to say—if this civilization with all its tale of woes is a necessary stage in communal development towards a higher unity, why make all this fuss? The answer is, because this process is taking place within humanity; it is not something happening in the etheric spaces between individuals, but it involves the individuals themselves. The challenge against evil is not uttered as a matter of choice on the part of the challenger, but of necessity. What imposes the necessity? The presence and the urge in the man's heart of That whose arrival creates the ferment and opposition, but whose inevitable triumph will establish an order—"the finished, free society"[6]—trans-

[1] *T. D.*, p. 269. [2] *Ibid.*, p. 462. [3] *Ibid.*, p. 467.
[4] *Ibid.*, p. 482. [5] *Ibid.*, p. 468. [6] *Ibid.*, p. 287.

cendent above it. The same one thing which drives the man into the arena and fills him with the lust and passion of battle gives him also his vision which the dust and smoke never quite becloud, and to which his eyes are always returning.

Slowly out of the ruins of the past—like a young fern-frond uncurling out of its own brown litter—
Out of the litter of a decaying society, out of the confused mass of broken-down creeds, customs, ideals,
Out of distrust and unbelief and dishonesty, and Fear—
Out of the cant of Commerce, the crocodile sympathy of nation with nation;
The despair and unbelief possessing all society—rich and poor, educated and ignorant, the money-lender, the wage-slave, the artist and the washerwoman alike;
All feeling the terrible pressure and tension of the modern problem;
Out of the litter and muck of a decaying world,
Lo! even so
I see a new life arise.[1]

If civilization is, as here defined, an interim stage, full of turmoil and dis-ease, between a lower and a higher social unity, there is no "cure" for it in any therapeutic sense. It has to be lived through. It cannot suddenly be brought to an end. It has its own time. The demand upon the man of earnestness and wisdom is that he should discern and establish, so far as may be, the permanent elements at work within it. It will be necessary to look at one or two practical

[1] *T. D.*, p. 260.

details when we come to examine the social implications of Carpenter's teaching; but it will suffice here to permit him to utter two exhortations to the eager soul who is confronted by the welter and confusion, and desires to play his part in it. What shall he do?

In the first place, he will prepare his own heart for the prevision and reception of the higher unity; and this is all the more important because, as we have so often seen, these things begin in the individual heart.

> Our towns are copied fragments of our breast,
> And all man's Babylons do but impart
> The grandeur of his Babylonian heart.

This preparation in the heart for the vision—which is the Reality existing as sure promise—can be compassed chiefly by simplifying one's life, getting nearer to Nature, keeping scrupulously clean both body and mind, cleansing the mirror of sensation and perception so that the image of the heavenly city may fore-shine therein. It may be truly said that no man ever made himself a worthy temple but that the presence of the Spirit filled it with the train of glory. It may be that all men cannot do this; but such as can, lie (for that reason, and by that sign) in the direct line of true human progress. Having received the vision, a man must tell it, despite the possible scorn of the world; the light must be sent gleaming through the world; with frank-

ness and courage and persistence, he must say what he sees. He must conform his heart to the Truth that is in him; he must answer the demand for such new life-habit and self-orientation as may be necessary. He must be no longer divided against himself. He must anticipate, in vision and in practice, the higher world-unity in himself.

> When a new desire has declared itself within the human heart, when a fresh plexus is forming among the nerves—then the revolutions of nations are already decided, and histories unwritten are written.[1]

The second and subsequent thing to be done is that he should fling himself with zest and whole-heartedness into the oppositions which characterize the civilization-period. He must fight hard, but without bitterness of spirit. He must avoid compromise of the prudential and calculating type. He must not be over-anxious to compose differences. The thing has to be fought out. He need not fear mistakes, for it does not matter that the whole truth and nothing but the truth should be with him. Truth is less in fact than it is in spirit. The line of human progress is along the diagonal of a parallelogram of forces, and is energized by and determined through the divergencies and oppositions represented by the adjacent sides. What powers he has of mind, imagination, insight, will, must be faithfully used for the creation and establish-

[1] *T. D.*, p. 45.

ment within the present imperfect and temporary order of such structure as shall correspond to and realize the vision in his heart. By loyalty to himself in action he must make "the golden beam incline." The way is long, but there is plenty of time. "Do not hurry; have faith."

The man who would answer to the full detail of this requirement would be an ideal man indeed. Most ordinary men will discover self-deficiencies somewhere. The intuitive imagination is rarely combined with the constructive imagination. Conception and execution do not always keep house together. Each man must move in the direction of his strength, sure in his heart that what he lacks is provided for somewhere and will not fail him.

Carpenter, as we have already seen, is weak in constructive ability. He can see the "cause of Civilization" much more clearly than he can suggest a "cure." He can see the goal much more plainly than he can engineer the road thither. But if he has seen the Truth, then it is certain that over all the world every reforming agency, every actuarial office, every scientific laboratory, every committee-room, is co-operating to find scaffolding, material, and hands for the erection of such social structure and organization as shall give effect to his vision.

CHAPTER XII

FRUITS OF THE SPIRIT

(*a*) JOY

"Only those of tranquil mind, and none else, can attain abiding joy, by realizing within their souls the Being who manifests one essence in a multiplicity of forms."—*The Upanishads.*

(*b*) DELIVERANCE

"But most of all I love
Those happy ones to whom 'tis life to live
In single fervid faith and love unseeing,
Drinking the blessed Amrit of my Being."

The Bhagavad-Gita.

(*c*) REST

"All which I took from thee I did but take,
Not for thy harms,
But just that thou might'st seek it in My arms.
All which thy child's mistake
Fancies as lost, I have stored for thee at home;
Rise, clasp My hand, and come!"

FRANCIS THOMPSON.

ARGUMENT

The pragmatical test will be applied to this experience which is the basis of Carpenter's message. What are its fruits? They are many and various, but three are singled out.

(1) *Joy; which, in contradistinction with Pleasure and Felicity, is defined as the consciousness of*

triumph in life, the Music of Ascent, the song of the liberated soul.

(2) *Deliverance, which, in its essence, is the passing from a narrower into a wider life, and is notably experienced in respect of Fear and Gare and Evil.*

(3) *Rest, which is defined in terms of withdrawal of personal energy from dissipation and wastage in centrifugal activities, finding the inward centre, and establishing the life there in self-possession and equipoise.*

A TREE is known by its fruits. The pragmatical may not be the ultimate test; but it is valuable, whether as critical or confirmatory of a truth primarily asserted on other grounds. No wise man, Carpenter least of all, is concerned to offer and parade the allurement of rewards; he "opens a door"; but it is not possible for him to do justice to his experience, the Truth that is in him, without disclosing its immediate practical issues. The inquirer is justified in seeking to know whether the tendency of a certain teaching or practice is lifeward, does actually make for the "more life and fuller that we want"; and although Carpenter is at times tantalizingly indifferent about giving satisfaction to anybody, his self-disclosure is so direct, naïve, complete, that no one need be in any doubt as to the life-gifts which he himself actually received and realized in that experience which is the core and substance of his message to the world.

Of three of these gifts—Joy, Deliverance, Rest—we have now to write; they are chosen as typical of the rest, the enumeration of which would require a long list. A descriptive examination of them will reveal the important fact that they are not separate gifts so much as different forms under which the same quality of consciousness manifests amid the mortal life-circumstance. In a world in which men are "busy about many things," and are engaged in manifold quests which can scarcely fail to become wearisome since they are (even in moments of temporary success) profoundly unsatisfying and really endless, it needs to be reiterated that "one thing is needful"; that "one thing" may be variously defined in terms of theology, or religion, or mysticism—as, for example, the free grace of God, or union with Christ, or the love-consciousness; at bottom these are one and the same; nor is it another thing when Carpenter speaks of

This mighty Life—past, present, and to come—
Enfolds thee. This thou art. This thou upgatherest;
And this Thou, tiny creature, pourest forth—
Where now thou standest—
Lord of the world, from caverns dark within thee.[1]

This inward experience of conscious union with the All-Life, the sense of the Whole welling up as the reality and significance of the Part,

[1] *T. D.*, p. 372.

this perceived personal godhood, this felt oneness of all things and of all selves deep within the individual heart, is the one gift with which all other things are freely given. It is, as we have already seen, Freedom, Equality, Life eternal; and the things which we are now to consider—Joy, Deliverance, Rest—are not other than it, but itself in varied manifestation.

1. Joy

A distinction must be made between Joy and Pleasure. The latter is superficial, the former is profound. Pleasure is the sensational aspect of a passing experience, a cruder emotional reaction to a presented object; physical elements predominate in it, and it is the contrary of pain. Pleasure and pain may co-exist, but only at different levels of consciousness. Joy, on the other hand, is a general personal attitude or orientation towards life as a whole; it is independent of any and every object or situation as immediately presented; it is self-affirmation in strength and confidence; it is the index of spiritual autonomy; it is the note struck by spiritual mastery; it is an essential characteristic and property of the spiritual life; it is not determined by circumstances, and retains its peculiar qualitative distinction even when it is "three parts pain."

In figurative language, pleasure is like the short-lived effervescence of aerated water, Joy

is like the bubbling of the perennial fountain. Pleasure is the ripple on the sunlit sea which, the very next moment, may be whipped by a sudden squall into foam "white as the bitten lip of hate"; Joy is more like the ocean swell, or the moon-drawn tides. Pleasure is like the variable breeze, Joy is the trade-wind. Changing the thought-form, Pleasure may be given, Joy must be won. Pleasure depends upon what is about you, Joy upon what you are in yourself. Pleasure is an emotion, Joy is the instinct of the free soul. Any creature capable of sensation may have pleasure, Joy arises only when the "fountains of the deep" are unloosed.

A distinction must also be made between Joy and Felicity. Felicity may be described as the emotional aspect of the state of perfection; it was found in the Garden of Eden before the entrance of the Serpent; it is the word usually employed to describe the state of those who have reached the final bliss of Heaven. It is not suggested by these references that Felicity is fictitious or illusory; it is a real experience for which we need not wait translation to another world than this: lovers know it in their hours of quiet and deep togetherness; the saint knows it when, oblivious of the outer world, his soul communes with God. But Felicity is essentially static, and is found (if at all) at the resting-places; at the mountain-top, but not as you climb; at the inn, but not as you trudge the dusty road;

at the oasis, but not as you march through the waste.

On the other hand, Joy is essentially dynamic, and may be defined, in contrast, as the consciousness of the triumphant ascent of life. It is the song in the heart of wayfarer or warfarer who knows that he is inherently able to rise to whatever may be demanded of him. It is perhaps the sense of being just more than equal to the situation. It sounds wherever strength and ability are just in excess of pressure and requirement. It is the ringing answer to life's challenge made by the knight who has measureless trust in himself, and is not afraid of a defeat which cannot for him mean ultimate failure. It is something which Henley—if one may judge from a familiar poem—and Nietzsche just missed; for Joy is not to be equated with dour heroism and stolid defiance, nor with a zest in life which evidences itself by the pantings of one who is desperately hard put to it, or by groanings which can scarcely be uttered; about Joy there are always the infallible marks of undoubted mastery—a certain ease, lightheartedness, insouciance, carelessness, detachment.

Laughter is as characteristic of Carpenter as it is of Nietzsche; in each it is full of meaning, but of how different a quality! In Nietzsche's laughter there is always the suspicion of something sinister. His "railing alongside the torrent" is magnificent, but terrible. As he laughs, he side-

steps, and suggests something darkly subtle, almost fiendish. It is Jehovic, derisive ("He that sitteth in the heavens shall laugh, the Lord shall have them in derision"), defiant, bullying, superior, contemptuous. It is the dance of the cannibal just prior to eating his man. Nietzsche's laughter is an index of a triumph which comes by crushing down opposition, not by transcending it; it accompanies the realization of power to stand isolated and alone, rather than the consciousness of being united with all. It is full of pride and scorn; we feel that it might pass into curses without any emotional change; it is forced, in the sense of being elicited rather by antipathy than sympathy; he wanted a god who could dance, but we feel that he would like to be whipping him to make him dance. For all his laughter, Nietzsche was no "happy warrior."

Carpenter's laughter, on the other hand, is no less exuberant and boisterous; he, too, can make the welkin ring; at times there is something even terrible about it, something wild, weird, unworldly; but it is always charged with kindness and understanding; it is Olympian rather than Mephistophelian; he is often found laughing with himself, one overhears him at it; not seldom he laughs at himself, as one who is surprised at finding himself at home in a world which he had imagined alien, or at discovering lovers where stupidly he had suspected enemies. It is the index of his amazement at the goodness of the

world, and the splendour of life, as the nascent soul sees it, and illumines it with its own light. It is the music made by the strong beating of the soul's wings as it rises from its burial-place and wings its way through every mortal circumstance back to Paradise. It is the exultancy of resurrection.

In the poem "Towards Democracy" the words Joy and Laughter—usually in conjunction—are constantly recurring. Sometimes they are unexpectedly slipped into the text in brackets, as a reminder of the nature of the emotional atmosphere from which the song is distilled. The careful reader will note where the words are slipped in. For example,

> To realize Freedom—for this hitherto, for you, the universe has rolled; for this, desires, fears, complications, bewilderments, sufferings, hope, regret—all falling away at last duly before the Soul, before You (O laughter!) arising the full-grown lover, possessor of the password.[1]

Or again,

> O laughter! the Soul invading, looking proudly upon its new kingdom, possessing the offerings of all pleasures, forbidden and unforbidden, from all created things—if perchance it will stoop to accept them; the everlasting life.[2]

Sometimes he seems to chuckle, as if the beautiful thing that is in him were bubbling over:

[1] *T. D.*, p. 9. [2] *Ibid.*, p. 9.

I am the poet of hitherto unuttered joy.

A little bird told me the secret in the night, and henceforth I go about seeking to whom to whisper it.

I see the heavens laughing, I discern the half-hidden faces of the gods wherever I go, I see the transparent opaque veil in which they hide themselves; yet I dare not say what I see—lest I should be locked up![1]

It is the laughter of the man who has the secret, and yet so whimsy is the world that he cannot give it away as he would. Then in the next breath he rings it out:

Laughter, O laughter! O soul exhaled through suffering, arising free![2]

The really whimsy thing is not that he cannot tell the secret, but that we cannot receive it from him second-hand as it were. He can tell it right enough. He comes to you, and takes your hand, and says:

All this day we will go together; the sun shall circle overhead; our shadows swing round us on the road; the winter sunshine shall float wonderful promises to us from the hills; the evening see us in another land;

The night ever insatiate of love we will sleep together, and rise early and go forward again in the morning;

Wherever the road shall lead us, in solitary places or among the crowd, it shall be well; we shall not desire to come to the end of the journey, nor consider what the end may be; the end of all things shall be with Us.[3]

Yes, there it is! That is the secret. There is the well-spring of Joy. You may feel it while

[1] *T. D.*, p. 65. [2] *Ibid.*, p. 65. [3] *Ibid.*, p. 96.

you hold his hand; but the secret will only be your own, your inalienable possession, when your Soul, too, is liberated within. That is Joy.

> O joy of the liberated soul (finished purpose and acquittal of civilization) daring all things—light step, life held in the palm of the hand! O swift and eager delight of battle, passion of love destroying and destroying the body!
>
> Eternal and glorious War! Liberation! the soul like an eagle—from gaping wounds and death—rushing forth screaming into its vast and eternal heaven.[1]

Passages might be multiplied almost indefinitely; the theme has many variations. Joy is the birth-cry of the soul. With the expansion of life from this deep centre, more joy. It is the dominant of the soul's own harmony; and is the diapason that booms in those world-harmonies which the soul discovers rather than creates. It is the sound which hovers over the waters of the soul-life poured forth. It is the consciousness which accompanies all creative work; so God is said to "renew His ancient rapture"; so a woman is said to joy because a man-child is born into the world. It gives the peculiar quality to the frenzy of the poet, the rapture of the lover, the ecstasy of the saint. It is the recognition of the God within. Cosmic emotionalism, if you like; but at this level, as at all others, emotion cannot be divorced from thought and will; in

[1] *T. D.*, p. 101.

Joy there is both Vision and Power; resurrection is ascension; the soul's awakening is the ascent of the life; that which from the soul's-side is growth and expansion, is from the world-side redemption; at the heart of the universe there is Joy evermore, a blossoming Tree of Life. He knows it who is "born of the Spirit."

2. Deliverance

Deliverance—and it is none the less true for being almost a truism—is to find entrance into a larger life.[1] This is the common denominator of all redemptive experience. There are minor and major deliverances, but they all illustrate this fact. The reason why Work is one of the great consolations is because it "takes us out of ourselves," as we say. The satisfaction which arises sometimes suddenly in the form of a windfall to a poor man, or more often tardily in the form of success and prosperity to the man who for years has had a hard and harassing struggle, is due to the fact that he is set free from little irritating anxieties and cares; he has more scope and elbow-room; his attention is liberated from certain petty details and somewhat sordid calculations. The experience is real and valid enough,

[1] Mr. Stephen Graham tells that the inhabitants of Nova Zembla give the name of "Resurrection Day" to the day when the solitary annual mail-packet visits the island from the mainland—the glad experience of touch with a wider life.

although in many cases such deliverance is short-lived; if a man cannot rise to the height of his liberty, his last state is worse than the first; and space is no blessing to him, but a bane, if he is to be tossed and blown about in it like a wind-driven leaf. The good becomes evil if he has not mastery.

The allurement of intoxicating drink—delusive deliverance, but an effective illustration—is to be accounted for on the same principle; it lets a man out into another and a bigger world which he fills with his expansive feelings; the artificial stimulus helps him to transcend the often distressing limitations of his usual life; it unlooses his tongue, and his imagination, and his heart-strings; he feels friendly and at peace with the world; he feels as if the whole world belonged to him; he becomes unaccountably self-reliant and unafraid. Intense religious feeling, of the spasmodic, intermittent type—if this can truly be called "religious"—produces the same order of effects.

Many a man lives long enough to be grateful for a sorrow which, by deepening (which, for personality, is the same thing as widening) his heart, delivered him from a habit of meanness,—wherein he dwelt as in a prison, with a perpetual grudge against the world—into happy, sympathetic, understanding membership with the community.

The peculiar pleasure which normal human persons find in social intercourse, in making new

acquaintances, in reading, in travel, arises because we are thereby delivered from a more or less narrow and parochial outlook and habit, and feel within ourselves the freshening, vitalizing motions of the currents of a wider life.

The narrow creed, whether of ethics or theology, wherein sometimes a man feels strait-laced and stifled, is breached by doubts, punctured by interrogations, bombarded by the new facts of science or the new ideas of philosophy as by explosive projectiles, and through pain, but ultimately with great satisfaction, the man enters into the broader view and the larger faith.

The great life always waits upon the opening heart; there is no need to fear a vacuum. Enlarge your cup, and there is always more than enough to fill it, if you will only plunge it into the stream.

The Redeemer is the revaluer, and the revaluing means the placing of the life-facts in a larger perspective, an ampler setting.

Restriction, as we have already said, is not an evil thing in itself; far otherwise; the higher the animal, the longer the natural pre-natal period; an abortive birth is the most tragic of failures. We must not mistake the womb for the prison. The blossom requires the protective sheath. The undisciplined life requires the restraint of conventions each of which crystallizes a good deal of communal experience. The original thinker must not break away from

tradition too soon or too easily. The higher faith is nurtured in the creed which becomes ultimately outworn. We cannot, without exceptional risk, be disobedient to the law of the "fulness of time." There is as much profound treachery in not waiting, as there is in not answering when the time arrives. Patience is the condition of our being "perfect and entire." But every restriction is a means to liberty. Every limit implies a beyond; and the Beyond is not a forbidden land one moment after the potential possessor is ready to take possession. It is a natural inheritance which only waits our coming of age. Faithfulness under restraint is not only the credential, but, as it were, also the mechanism, whereby entrance into the wider life is ministered unto us. It is because, according to Carpenter's teaching, the deepening of personal life brings us to consciousness within wider and wider unities, that the experience of deliverance—illustrated and foreshadowed by what has just been said—is a peculiar and conspicuous characteristic of it.

It is the inner voice of the Life Universal that waits within, knocking at the interior door of the heart, which cries:

O child of mine!
See! You are in prison, and I can give you space;
You are choked down below there, by the dust of your own raising, and I can give you the pure intoxicating air of the mountains to breathe;

I can make you a king, and show you all the lands of the earth;
And from yourself to yourself I can deliver you.[1]

Self-consciousness itself is a restriction; it arises at the surface-planes which are the faces and sides of the jutting peaks of separated individuality. In the common practice of life its restrictive effect is constantly realized. Not only does it alienate us from, and oppose us to, each other, creating those misunderstandings and misinterpretations which Love only can dispel and correct; but, as far as it intrudes with any intensity, it lowers the quality of good work, makes the highest kind of work impossible, and in some cases is almost pathological in character, acts like an affliction cutting its victims off from the society of their fellows and making them painfully ineffective. Awkward, shy, always at a disadvantage, without sense of humour, ever imagining themselves observed or worrying over their appearance before others, these unfortunate people live in the prison-house of self-consciousness the walls of which are lined with untrue and distorting mirrors. Such abnormal cases exhibit in extreme form the restrictions and limitations which self-consciousness imposes. These latter indubitably serve a valuable purpose in the development of the latencies of personality, but there is no finality about them, they exist to be transcended. There can be but little doubt

[1] *T. D.*, p. 8.

that the great world-stories of the Saviours and Messiahs, of Cinderella and the Sleeping Beauty, and the like, derive from the unconscious instinct of the soul that it is somehow embondaged within the mortal condition, and waits deliverance therefrom.

This figure of the Redeemer fills a prominent place, as we have seen, in Carpenter's teaching; it is the Master, the Prince of Love; under which names he refers to the Great Self which is the true Self of each, the Inward Kingdom, the deeper consciousness.

This "arrival of the Master" is the true deliverance; there is really no other; all apparent deliverances are similitudes of this; all partial deliverances hint at the completeness of this.

> O love, love, love,
> At thy feet,
> By thy side,
> My hand if only resting in thine;
> See, I am so little, I ask so little—
> If thou wilt only take this little overflowing cup
> Into thy great ocean.[1]

To descend into detail—there are three things from which, chiefest of all, men seek deliverance: they are Fear, Care, Evil. An appeal may be made here to common experience, for full-grown men are actually delivered from some of the fears

[1] *T. D.*, p. 161.

of childhood, and modern men are delivered from some of the ancient dreads. To state the fact in this way is to state the cause of the deliverance. The fearsome fancies of the nursery were the offspring of ignorance and inexperience; the ancient terrors were the creations of superstition and of false views of the world; they vanish when the man enters into the wider life of reason, knowledge, and experience, like the night-shadows which vanish with the coming of day. Many men, carried away at the moment by great enthusiasms, have no fear of death; others have been delivered from this fear by a broader view of life wherein death finds a healthful and life-ward function.

Similarly, we are delivered from many cares according as our life takes on a larger sweep and a grander manner, just as a man who walks by the sun or by the stars is not so anxious concerning the details of his way as is he who needs a local sign at every turning. Precisely in the same fashion, many are delivered from things which in youth-time are harmful, bruising, threatening, evil, by the mere fact of the natural ascent of the life into the control of the higher centres, the quickening of wider interests, the fixing of the life-centre outside the narrow boundaries of the Little Self, the "stupid old body," the "wandering lunatic mind."

Clearly, so far as realized in particulars, deliverance is always in some form or other the

entrance into a wider life. It is this fact which Carpenter pushes to its logical conclusion. For of the deliverances to which reference has been made, some are incomplete, and some are temporary; it is scarcely possible to destroy the whole brood of Fear and of Care piecemeal; we escape the superstitious fears of paganism only to fall victims to the church-made fears of Christianity; we leave one family of cares smitten by the roadside, only to find their more formidable cousins waiting for us round the next corner. Besides this, when all the particular fears and cares and evils that flesh is heir to have been enumerated, there remains over and above them in the very structure of ordinary human nature the capacity for Fear, for Anxiety, and for being tempted of evil. The final and perfect deliverance is to be lifted above even this capacity, to transcend it. This capacity for Fear and for Anxiety roots in our self-consciousness. Fear may be one expression of the instinct of self-preservation; it is so in animals; and the Self which we fear to lose is the outward Self and its appendages. Instructed only by our self-consciousness we imagine this to be the real self; but to see that it is not our real self, that the true Self indeed thrives by the continual death of the outer self, and that the true Self, being the Universal particularized in the individual, is indestructible, is to perceive the possibility of redemption from all fear; actually to realize

consciousness in this deep unity of all things is to have deliverance as an experience.

> Deep as the universe is my life—nothing can destroy, nothing can harm me.[1]

We have already seen that there is nothing evil if a man have mastery over it; and this mastery, in its ultimate issue, is defined as the rise and establishment of the inward kingdom at the core of personal life, and the determination of effort from it. "Whosoever is begotten of God, cannot sin."

One of the most beautiful aspects of Carpenter's teaching on this point is his repeated insistence on the fact that one person may be the mediator of this deliverance to another; conspicuously to some, potentially to all, the redemptive function is given. In an exquisite love-song—for it is Love's secret—he speaks to his friend:

> Now when I am near to you, dear friend,
> Passing out of myself, being delivered—
> Through those eyes and lips and hands, so loved, so ardently loved,
> I am become free;
> In the sound of your voice I dwell
> As in a world defended from evil.
> What I am accounted by the world to be—all that I leave behind;
> It is nothing to me any longer.
> Like one who leaves a house with all its mouldy old furniture and pitches his camp under heaven's blue,

[1] *T. D.*, p. 4.

So I take up my abode in your presence—
I find my deliverance in you.[1]

Not less beautifully does he sing of one whose heart

shall be like a grave, where men may bury
Sin and sorrow and shame, to rise in the new day
Glorious out of their grave.[2]

Some there are who seek for deliverance by mental and religious practice; it is one of the roads, of which there are not a few; but if one would learn freedom, let him seek it also—his "passage and swift deliverance"[3]—in men and women. Almost any one will do, if you have the key to his heart, the adit, the love-right of entry.

Now who so despised and lost, but what shall be my Saviour?
Is there one yet sick and suffering in the whole world? or deformed, condemned, degraded?
Thither hastening, I am at rest—for this one can absolve me.
O, I am greedy of love—all, all are beautiful to me!
You are my deliverers every one—from death, from sin, from evil—
I float, I dissolve in you!
O bars of self, you cannot shut me now.
O frailest child, O blackest criminal,
Whoe'er you are I never can repay you—though the world despise you, you are glorious to me;
For you have saved me from myself,
You delivered me when I was in prison—

[1] *T. D.*, p. 273. [2] *Ibid.*, p. 183. [3] *Ibid.*, p. 285.

I passed through you into heaven,
You were my Christ to me.[1]

It is a modern setting of a truth as old as the hills. "Perfect love casteth out fear." And why? Because wheresoever even two are met in love's name, "there I am"—the universal Life, the Great Self, the Master.

3. Rest

The door that opens into the Land of Quiet is one that opens inward. The attainment of Rest is largely in our own hands, for there is an inward kingdom where rest is always to be found whatever be the outward disturbance. Carpenter calls it "The Central Calm,"[2] and his symbol for it is the centre of a cyclone whose relative fixity and peace is "guarded by the very tornado around."

Our circumstances are full of change and of uncertainty; it is as if "Time itself" were "rushing on with amazing swiftness in its vast and endless round"; the consequence of this is that, at the circumference where he comes into touch with the external world, a man's life is characterized by turmoil and unrest; never more so than in these modern days wherein the tempo of living seems to have been so speeded up that "a day is as a thousand years." The rush, whirl, raucous-voiced din of modern life becomes at times almost a nightmare. The effort to keep

[1] *T. D.*, p. 286. [2] *Ibid.*, p. 481.

oneself abreast of the times, to keep one's head above water in the competitive scramble, the necessity to be for ever on the *qui vive*, constantly to be adjusting oneself to new facts and new situations, to have the political arena on one's breakfast table freshly every morning, to have the four corners of the earth brought up to one's back garden, to have the world so interlaced and interlocked that the failure of a crop on the other side of the globe, the speculations of an unknown financier, the fall of an alien government, a hundred unforeseen and unforeseeable happenings, may threaten one with serious loss—the fever, anxiety, and pressure of all this, and of all the myriad other things that it suggests, is exhausting indeed. It is a veritable cyclone, and thousands of men are never out of the whirl and the storm.

Yet Carpenter, with eyes full open to what the world is for modern men and women, holds this possibility before us:

> Like one in the calm that is the centre of a cyclone—guarded by the very tornado around—
> Undisturbed, yet having access equally to every side,
> I drink of the deep well of rest and joy,
> And sit with all the gods in Paradise.

According to the teaching of orthodox Christianity there is a heavenly land lying beyond Death's river "where the weary are at rest." Carpenter's message contains and proclaims a similar gospel, but with two critical points of difference: the heavenly land is here, and is inward to

the soul; and the rest is not the repose and refreshment of the weary (though that is not excluded), but that poise and balance which makes a man's strength and eager energy effective to the highest degree. It is more necessary to find the rest-centre while we are active than when we are spent. We want to find rest within effort rather than at the term of it. The door opens inward, and the movement is one of withdrawal; but this does not exclude us from the world-life; on the contrary, it gives us for the first time real possession of it. The cloister is not the solution of the world-problem.

The analogy of the cyclone must not be pressed in all its details; indeed, in one respect this would lead to a complete misunderstanding of Carpenter's thought. For the centre of the cyclone seems to be a comparatively narrow and restricted place; and, as we have seen often enough already, the process of withdrawal from the more superficial planes of personal consciousness leads us not to a narrow cell girt round with silences, but into a wider communion and a larger life.

The illustration must therefore be supplemented by others, and they are not far to seek.

In the winter the sap of trees and plants withdraws from every seasonal manifestation in leaf and sprout and bloom, and gathers itself down, descending through vein and artery, leaving branches and twigs bare and dry, that it may replenish itself in the inexhaustible reservoir of

the mother-energies of Nature that lie where the roots plunge down in the darkness.

The farmer conserves the energies of his fields by a rotation of crops, one crop feeding at deeper and another at more surface levels; one soil-stratum resting while another is occupied. This rule of change is one of the rules of rest. It is practically the only rule that the modern Western world knows. It is the way in which we try to make life on the circumference of the cyclone tolerable, and indeed possible. We alternate different kinds of work; we pass from toil to pleasure, from work-day to holiday, and for the most part do little more than substitute one form of exhaustion for another.

Periodically, however, the farmer's field must lie fallow, and during those fallow days the life that is in the soil not only lies open to the recreative influences of light and air, but withdraws also to meet and mingle with the virgin life which lies deeper than any roots have ever plumbed and searched. This is the *raison-d'être* for the ancient institution of the Sabbath and the Sabbatical Year.

The fundamental pivotal hypothesis of Carpenter's teaching is that the area of consciousness is by no means the whole area of the psychic life of the individual; that there is a psychic underworld which is demonstrably the reverse of inert and quiescent; that every conscious process has an unconscious underside, and, probably to a

greater degree than we are yet aware, our conscious life is determined by this subconscious region, as the colour in the surface waters of a river is determined not only by the light which plays upon it from without, but by the light also which breaks up from its bed, or as the surface movements of a sea are determined not only by the winds that blow from above, but also by the sub-currents that move beneath.

Our individualities are like apex-points, and our whole personalities are like the triangles or pyramids which broaden down from the point to the immeasurable base-line; just as a tiny fleece of cloud visible in the summer sky may be the apex-point of incalculable areas of invisible water-vapour which extend behind it far into the celestial spaces.

A mountain climber standing on his peak in the morning, before the mists have left the deep valleys beneath him, looks round and beholds a cloudy sea out of which there jut up into the sunlight innumerable peaks small and great. But he knows how they broaden beneath that clinging shroud of mist. Here is a symbol of human individuality. Normally we are conscious only of the apex-point, the sense of separation and opposition as we peer out at each other just above the time-mists; most of us, however, have from time to time profound feelings, vague and half-comprehended, which are the unimpeachable witness of a greater Something which is not so

much within the Self as it is the Self. We have no measurements whereby the area of the pyramid can be calculated, at the apex of which a man stands self-conscious. We know only the veriest fringe and fragment of its potentialities. Above the threshold of consciousness we stand isolated and individual, like the peaks above the valley mists; beneath we broaden, and have not deepened very far before we begin to commingle. The pyramids begin to have common areas; and the deeper they descend, the larger grow those common areas. The more the depths of our lives announce themselves, the more do we know that we are all of one, rooted and grounded in a spiritual continuum, an ocean or matrix of spiritual Life. And the ultimate base of all the pyramids is one.

From this conception of human personality there follows the only natural and availing law of Rest.

In Eastern countries, and among those with whom mind-culture is the central (sometimes the only) science and art of life, great stress is laid upon the practice of thought-inhibition with a view to giving a free chance to subconscious energies to ascend and express themselves. It is claimed that, as a result of such practice, not only is knowledge of the spiritual universe of a peculiarly intimate character given them, but the normal faculties of the mind are greatly strengthened and quickened. It would seem that the

underside of conscious life, which is, indeed, always in relation to the above-side of consciousness, has choicer gifts of wisdom and insight and power to give us if only it can get the chance. It gets this chance when we do so inhibit our usual thought-processes that the surface-waters of the mind are at peace and still; as the globes of crystal light ascend from the depths of the quietened well-spring, or as the mountains and the sky are mirrored on the stilled surface of a pool.

Carpenter says very beautifully in *A Visit to a Gnani*:

When the noise of the workshop is over, and mallet and plane laid aside, the faint sounds come through the open window from the valley and the far sea-shore. So the dim fringe of diviner knowledge begins to grow as soon as the eternal click-clack of thought is over—the extraordinary intuitions, perceptions, which though partaking in some degree of the character of thought, spring from ultimately different conditions, and are the forerunners of a changed consciousness.[1]

It is obvious that so long as the only rest we know is the relief which comes by alternation of different kinds of effort, this "eternal click-clack of thought" goes on just the same. So far as the "click-clack" is concerned, the Stock Exchange is no better and no worse than the theatre; the desk in the office is no better and no worse than the bridge-table in the smoking-room; the newspaper with its latest tape prices

[1] *A Visit to a Gnani*, p. 38.

is no better and no worse than the ephemeral novel which we pick up for a comfortable hour after dinner. The "click-clack" does not cease. Other winds blow on the surface waters, but these are confused and disturbed all the same. Holidays come as a relief from the long stretch of work-time, and change of air, scene, and acquaintance is a good thing so far as it goes; but the click-clack does not cease. There is a whole universe of difference between the alternation of circumference changes and the finding of the rest-centre.

Assuming the pyramidal conception of individual personality, the suggestion is that our life requires a fallow season when all activity shall cease, and the life shall withdraw and sink down towards the roots of being, lave itself in invisible waters, commingle with the universal life—the Father-life since we all came forth from it, and the Mother-life also since within the sacred ark of its womb we were from the first nourished and need ever to be returning thither that we may be reborn. This ingathering of the energies of life, recalling them from all surface activities, allowing them to be withdrawn into that spiritual matrix which is the foundation-life of every living thing, is the true law of Rest.

This All-Life wherefrom we are continually drawing lies deep beneath like virgin soil, and enfolds from above like a fertile atmosphere. We root in it, not as the plants root in the soil, but

as the mountains root in the mountain-ridges or the mountain-masses, or as these themselves root in the earth-crust. Herefrom arise the strength of our emotions, the energy of our passions, the impulse and flame of life. Because we are fed from it, we are able to blossom and bear fruit. And our true rest is a withdrawal of all centrifugal energies, and submerging them in the ocean of this life. As we cease to struggle for ourselves, we may feel it upbearing us; as we lie passive and open within it, we may feel it suffusing us; and the moments wherein we relax our hold of every world-thing—every plan, purpose, ambition, effort, labour—provide it with opportunity to cleanse, heal, revivify, recreate our every part. This is the availing Rest. It has been said that "God helps those who help themselves"; it is at least equally true that the profoundest help of all comes when we cease helping ourselves.

It is not pretended that the attainment of this Rest, the fixing of the life at this rest-centre, the acquiring of steadfastness in self-poise so that one might stand "balanced before a million universes" and thereby be master of them and possess them, is an easy thing. It is not. It may be achieved through a practice which is all the more difficult for Western people since our general habit of life runs counter to the process of withdrawal. Details of such practice as is found among Hindu adepts may be studied in a chapter from Carpenter's *From Adam's Peak to Elephanta*,

which has been printed as a separate volume (already quoted)—"*A Visit to a Gnani.*" It is a discipline; but a pearl of so great price is worth that a man should sell all that he has in order to become the possessor of the field containing it. The possibility lies for all. Each personal life contains the doorway.

Do not recklessly spill the waters of your mind in this direction and in that, lest you become like a spring lost and dissipated in the desert;

But draw them together into a little compass and hold them still, so still;

And let them become clear, so clear—so limpid, so mirror-like;

At last the mountains and the sky shall glass themselves in peaceful beauty,

And the antelope shall descend to drink, and to gaze at his reflected image, and the lion to quench his thirst,

And Love himself shall come and bend over, and catch his own likeness in you.[1]

[1] *T. D.*, p. 373.

CHAPTER XIII

SOCIAL IMPLICATIONS

"Bring me my bow of burning gold,
Bring me my arrows of desire;
Bring me my spear; O clouds, unfold!
Bring me my Chariot of Fire!

I will not cease from Mental Fight,
Nor shall my sword sleep in my hand,
Till we have built Jerusalem
In England's green and pleasant Land."

BLAKE.

ARGUMENT

A Social Ideal demands a social policy; but it would be a mistake to identify Carpenter with any of the present conflicting social policies. His "Mass-man," however, may be regarded as a figurative expression of the idea of Solidarity. This is certainly implied in his teaching, and is to some extent worked out in one direction—namely, the distinction between true ownership and legal ownership, especially with reference to possession in Land.

THE word "Democracy" implies a social ideal. Carpenter has defined it as the "rule of the Mass-man (Demos) in the unit-man." [1] Since, however, an Ideal is an

[1] *Civilization: its Cause and Cure,"* p. 34.

immanent dynamic as much as a transcendent goal, it is scarcely possible to hold faithfully to a social ideal without pursuing some form of social policy. As soon as a man ardently desires to arrive at some destination, he begins to examine various possible routes, and is not long before he sets out upon one which, in his judgment, will bring him most speedily and happily to it.

As Mr. Stephen Graham says in his noble prologue to *With the Russian Pilgrims to Jerusalem*, all pilgrimages begin in the heart, and the wishing heart is already on its pilgrimage even though actual attainment be as yet far off. Carpenter, also—agreeably with his principle that Desire precedes Structure—urges constantly (as we have seen) that the kingdom, the rule of the Mass-man, must first be sought, found, and established in the individual heart.

This individual discovery and attainment, which is not easy, although it is comparatively independent of external conditions, will not carry us all the way, however; if only for the reason that as isolated individuals we do not exist. The race rises in every man, but no man can win to the goal ahead of the race. An individual attainment is a potential race-attainment, and it is under the urge of this potential that we seek to inaugurate and carry out such social policies as shall make actual, in terms of race-life and race-organization, the freedom and equality which

individual experience has shown to be possible. In the individual, the race reaches beyond its grasp.

In a single community, like our own, there are many such social policies afoot; they are not all co-ordinated; indeed, some of them conflict with each other; this conflict is not to be deplored, since it tends to eliminate error and to counteract eccentricity. It would be difficult to identify Carpenter with any particular social movement; his spirit lies behind them all; but it may confidently be said that he would be somewhat out of touch with a movement which seeks to substitute the dominance of one class for another, for " the rule of the Mass-man in the unit man " is by no means the same thing as the rule of the Masses. A good deal of modern socialistic propaganda aims only at using the machinery of the franchise and the brute force of numerical majorities for the purpose of securing to the Masses such political power as shall give them the ascendancy in the State, reverse the present position, and wipe out the old scores against the thus-far-ruling classes. As the inevitable corollary of this aim, there is proceeding —though for the time being it is less apparent in this country than in the continental countries—a tendency to divorce socialism from idealism and religion. The threat, therefore, in these quarters is of a mechanical and materialistic tyranny whose triumph would make the last

state far worse than the first. A socialism of this type is not implied in Carpenter's teaching, which is essentially spiritual, idealistic, religious in the broad sense. It would be well if the springs of socialist movement could be salted with his salt. His Rule of the Mass-man looks towards a real federation and harmonizing of all interests, the binding together of the whole community in a true union which will not obliterate, but shall transcend and co-ordinate, the manifold differences which are necessary wherever there are "all sorts and conditions of men."

His "Mass-man" is a picturesque expression for that Solidarity which is the characteristic accompaniment of a developed social consciousness. The conception of Solidarity has been attained often and in quite early times, though usually restricted to a particular tribe, or city (as in Greece), or nation (as in the case of the Hebrews); within these limits, it was thoroughly applied as a practical social principle. The ancient world produced seers who conceived it as applying beyond tribal and national boundaries to the race as a whole. It came to them as the instruction of an incipient race-consciousness, as being true of Man as such. Thus Epictetus in the *Discourses*:

What art thou? A man. Look at thyself as a solitary creature, and it is according to nature for thee to live to old age, to grow rich, and to keep good health. But if thou look upon thyself as a man, and as a part

of a certain whole, for the sake of that whole it may become thee now to have sickness, now to sail the seas and run into peril, now to suffer need and perchance to die before thy time. Why, then, dost thou bear it hard? Knowest thou not that, as the foot, alone, is not a foot, so thou, alone, art not a man?

In the modern world, by the elimination of distance through scientific inventions, by the linking together of nations with a hundred bonds and channels of interchange, the race-consciousness is much more explicit, the race-unity a much more palpable thing. So a modern Epictetus (Mr. H. G. Wells) announces:

The race flows through us, the race is the drama and we are the incidents. This is not any sort of poetical statement; it is statement of fact. In so far as we are individuals, in so far as we seek to follow individual ends, we are accidental, disconnected, without significance, the sport of chance. In so far as we realize ourselves as experiments of the species for the species, just in so far do we escape from the accidental and the chaotic. We are episodes in an experience greater than ourselves. . . . I see myself in life as part of a great physical being that strains and, I believe, grows towards beauty, and of a great mental being that strains and, I believe, grows towards knowledge and power. In this persuasion that I am a gatherer of experience, a mere tentacle that arranges thought beside thought for this being of the species, this being that grows beautiful—in this persuasion I find the ruling idea of which I stand in need, the ruling idea that reconciles and adjudicates among my warring motives. In it I find both concentration of myself and escape from myself; in a word, I find Salvation.

Carpenter's idea of the Individual is profounder and more mystical than that of Mr. Wells, and does not quite fit with the notion of an "episode" or a "tentacle"; but his Mass-man is the Race as a spiritual Whole present in the individual, the unit-man, and realizing itself in him as a Whole and in a particular way. The conception of Solidarity, then, both communal and racial, is the fundamental social implication of his teaching. It determines his social principles, dominates his social theories, and, so far as he suggests any definite reforms and changes in the social order, is the Ideal to which he is constantly faithful.

The idea may be expressed in the form of a figure. It is as if there were a number of vessels of different sizes, shapes, capacities, kinds, containing water, and connected with each other because their respective orifices open into a common base or reservoir. The water will tend to find a common level in all the vessels, though one may be as narrow as a test-tube and another as capacious as a bell-jar. If for any imaginable reason one of the vessels suffers an impoverishment, the level of the water in the other vessels becomes lower in consequence; if, on the other hand, any vessel receives the gift of an abundant supply, this is communicated on to the rest, who advantage by it, but at the cost of the vessel that is filled.

No man liveth unto himself, and no man dieth

unto himself. If a man withdraws, "corners," hoards to himself, artificially excludes from general availableness, any portion of the life which is his because of his membership in the community, two things happen: the life-level of the whole is reduced, and he himself becomes, in Mr. Wells' words, "disconnected, without significance." "If a grain abideth alone, it dieth." This is plain enough in a time of war, when the food-supplies of a country suddenly become seriously restricted. The selfish hoarder of food-stuffs, the panic-stricken withdrawer of gold from circulation, is recognised as a common enemy. The exceptional circumstance brings the rule to light. The law which, in the special war-condition, is seen operating swiftly and effectively, is always operating, more slowly but none the less surely.

Carpenter illustrates this fact by a discussion of the idea and development of the idea, of private property.[1] There are, he says, two kinds of ownership—legal ownership and true ownership. The former is artificial and "essentially negative"; it is "the power to prevent other people from using"; it is anti-social; it ministers to the selfish and arrogant instincts in a man, and tends to dehumanise him; his wealth becomes "illth." On the other hand, if a man makes for himself a tool, let us say a net for fishing or a hoe for working the land, this is recognised by common consent

[1] *England's Ideal* (sixth edition), p. 139.

(apart from any law) to be his property; it is, indeed, his own in a deeper sense, seeing that in making it he put himself—his mind, his will, his love,—into it. If, with this tool, he tills a portion of land, cares for it, enters into personal relation with it, and produces a crop therefrom whereby not himself only but his neighbours also may live, thus entering into useful, loving, serving relation with the community, then again by common consent (and apart from law) his ownership of that land is recognised. It is his property; and it is a trust.

With the increasing complexity of society, however, these simple arrangements no longer hold; but the law holds. Division of labour arises; and many individuals combine for the production of one thing. The product of this joint labour cannot naturally belong to one individual; ideally it belongs to the community, and the individual receives wages which represent—or should represent—the "average human value which he has put into the product."

> The human value put into an object does not come back to the man in that object, but it comes back to him in counters or checks, that is in money, transmutable into human values in all sorts of objects.[1]

In this stage of society, a man's wages become his private property, but his personal relationship to the product of his labour is weakened. Still, the sense of mankind recognises his true owner-

[1] *England's Ideal*, p. 148.

ship of this money; and he vindicates that ownership by using it, say, to purchase a tool through which the consciousness of personal relationship with the community in labour is once again restored. Before the Fall, money

is the symbol of a Gain, which a man may attain to; the symbol of a Power, which lies within him.[1]

The Fall comes when money is regarded as an end in itself, and feeds the selfish desire for accumulation and aggrandisement. From this hoarded and exclusive gain all the characteristics of true ownership vanish; and the false ownership is guaranteed by the law, which gives to a man the legal right to hold as against the rest of the community that which he no longer regards as a trust, to which he has no living and personal relation, and does not use to the common advantage. Such ownership reacts upon the possessor. For just as food nourishes the body in passing through it, just as a flame shines brightly by reason of the current of materials passing through it, so it is with possessions: if a man's gains are gains also for the whole, his membership in the community remains healthy and beautiful; if they are held selfishly as against the whole, they beget disease and impurity in him; he becomes a point of irritation, weakness, and corruption in the social body. His own life-level is lowered, and with it the life-level of the whole.

[1] *England's Ideal*, p. 158.

The argument stated here in general terms is applied by Carpenter to the question of land-ownership, which, as every social reformer knows, is the crucial problem, the point on which the roots of every other social problem converge.

> Only that people can thrive that loves its land and swears to make it beautiful;
> For the land (the Demos) is the foundation-element of human life, and if the public relation to that is false, all else is of need false and inverted.[1]

Much of the land of this country is held by legal ownership, and is not truly owned by the man whose rights to it could be vindicated by law. The true owner of land is he who works on it, continually thinks how he can do justice to it, spends thought and affection upon it, grieves when he sees it neglected or running to waste. The legal owner is he

> who, hardly knowing even the boundaries of that which he possesses, and feeling no warming of the heart towards it to make it beautiful and fruitful, thinks only of what advantage he can gain from it.[2]

To work upon the land is commonly regarded as a burden and a degradation, and those who gain their livelihood by this primal and gracious toil are disowned and despised by such as subsist upon their labour. Into such a condition has the matter now come, that the countryside is being slowly depopulated, depleted of its most vigorous

[1] *T. D.*, p. 390. [2] *England's Ideal*, p. 140.

youth; homesteads stand vacant and forlorn; it is increasingly difficult to get labour; ever-widening areas are badly and stingily farmed; the land begins to pass out of use; and, on the other side, the centralization of population proceeds with swelling volume and creates that complex of social problems which apparently passes the wit of statesmen to grapple with and solve. These secondary problems cannot be solved until the primary one is settled, any more than the relief of symptoms can cure the disease.

To place a nation squarely on its own base, spreading out its people far and wide in honoured usefulness upon the soil,

Building up all uses and capacities of the land into the life of the masses,

So that the riches of the earth may go first and foremost to those who produce them, and so onward into the whole structure of society;

To render the life of the people clean and gracious, vital from base to summit, and self-determining,

Dependent simply on itself and not on cliques and coteries of speculators anywhere; and springing thus inevitably up into wild free forms of love and fellowship;

To make the wild places of the lands sacred, keeping the streams pure, and planting fresh blooms along their edges; to preserve the air crystalline and without taint—tempting the sun to shine where before was gloom;

To adorn the woodlands and the high tops with new trees and shrubs and winged and footed things,

Sparing all living creatures as far as possible rather than destroying them;

What a pleasure!

But to-day the lands are slimed and fenced over with denials; and those who would cannot get to them, and those who own have no joy in them.

And so, even to-day, while riches untold are wrung from the earth, it is rather as a robbery that they are produced—without gladness or gratitude, but in grief and sadness and lying and greed and despair and unbelief.

Say, say, what would those riches be, if the Earth and her love were free?

But all waits.

And Ignorance breeds Fear, and Fear breeds Greed, and Greed that Wealth whose converse is Poverty—and these again breed Strife and Fear in endless circles.[1]

It is not possible to read these lines without emotion; and although many generations of men must pass between the birth of this feeling in the heart and its realization as structure in society—in "land-nationalization," or communal ownership of common necessities—yet the future lies with the feeling and not with present organized forms. Carpenter knows his world, both of town and country, both of rich and poor. It is not possible to gainsay him when he speaks of the "crowds of anæmic youths and girls, pale, prematurely sexual, with flabby minds and bodies"[2] —a common sight in the towns; or of "a thin-legged, slouching, apathetic population"[3]—a common sight in the country; or of that which exists at the other end of the scale—

A society wielding enormous wealth and privilege,

[1] *T. D.*, p. 392. [2] *Ibid.*, p. 462. [3] *Ibid.*, p. 463.

skilled chiefly in the finesse of personal gain and advancement, and honeycombed by cynicism and unbelief.[1]

Though there are sweeter, healthier, nobler elements in society than these, the picture is true enough to give force and sting to his question,

> How out of such stuff can a strong nation grow?
> Where are the conditions for the growth of men and women,
> Healthy and well-formed of limb, self-reliant, enterprising, alert, skilled in the use of tools, able to cope with Nature in her moods, and with the Earth for their sustenance, loving and trustful of each other, united and invincible in silent faith?[2]

There are eager and faithful groups within the community who spend energy of brain and heart to create the conditions for the outcrop of a decent population; they wrestle with the hydra-headed problem of destitution, poverty, sanitation, housing, disease; they find not only that it is exceedingly difficult to make headway, but also that complete success is impossible, because "the Earth and her love are not free." If the hypothesis of solidarity is valid, then the lowness of the life-level—as manifest in the misery and straits of the poor as in the idleness and luxury of the rich—is due to the fact that the foundation-element of life is being withdrawn and excluded from common use and serviceableness. To get

[1] *T. D.*, p. 463. [2] *Ibid.*, p. 464.

that life back again into open and free channels is the central problem of modern social effort. It is being done. One of Carpenter's practical proposals, namely,

> by confiscatory or prohibitive taxation transfer at once a large quantity of idle and dead wealth into the occupancy of the people for living and public uses,[1]

finds, at least partially, its place in present-day legislation. Another,

> ownership in land might at once be limited to occupying ownership[2]

is more Utopian, but the tendency moves slowly in that direction. The way may be long; but these structural changes which to-day are carried out in the teeth of much opposition will proceed more healthily according as the spirit of understanding and love acts with increasing effectiveness as a solvent of the spirit of selfishness. Signs are not wanting that this also is taking place. There is ground for optimism; and it is characteristic of Carpenter that amid all the tangle he never lets go this thread of faith. The period of disunion, division, strife, through which we are now passing is itself a moment in the development of man, and probably necessary to that development.

> I take it that it is necessary that the individual should be excluded from the tribe (as the child is excluded from

[1] *England's Ideal*, p. 163. [2] *Ibid.*, p. 163.

its mother's womb) that he may learn the lessons of individuality; that he may learn his powers, and the mastery over things; that he may learn his right relations to others, and the misery of mere self-seeking and greed; and that, having learned these lessons, and so to speak found the limits of Self, he may once more fuse that Self—not now again with the tribe, but with something greater and grander, namely Humanity.[1]

The serene light of that faith is the best light in which to put forth social effort, and share in the creation of the future. Experience must have its perfect work, and finds its efficient instrument in the man who accepts it, and transmutes it in his own heart into social love and power. Such a man becomes the centre round which the new system forms; and to him is given the vision of that which shall be, since in him abides that which eternally is.

Experience (which in time to all must come) breeds Sympathy, and Sympathy Understanding, and Understanding Love;

And Love leads Helpfulness by the hand, to open the gates of Power unlimited—even for that new race which now appears.[2]

History may repeat itself, and this which we speak of as our civilization, with all its inheritance from the past, may, like earlier civilizations, as it reaches to its term suffer the devastating shock of the divine decree, "The end is forbidden"; when the structures which we have reared in toil and agony, fashioning them as near to the Ideal

[1] *England's Ideal*, p. 156. [2] *T. D.*, p. 393.

as may be, shall approach completion, the invisible heralds of a new epoch may be thundering at the gates; and since they cannot dwell in our tents or palaces, or find room for their larger life within our order, the fabric we have loved into life may, in answer to their challenge, shake and fall. But as the "higher men" build the still ampler temple, the still more regal palace, using not without gratitude such of our materials as may be worthy, they will read upon the fallen stones thereof the joyous witness that "we too have known."

CHAPTER XIV

A PERSONAL APPRECIATION

"This is what you shall do: Love the earth and sun and the animals, despise riches, give alms to every one that asks, stand up for the stupid and crazy, devote your income and labour to others, hate tyrants, argue not concerning God, have patience and indulgence towards the people, take off your hat to nothing known or unknown, or to any man or number of men—go freely with powerful uneducated persons and with the young, and with the mothers of families, re-examine all that you have been told in school or church or in any book, and dismiss whatever insults your own soul; and your very flesh shall be a great poem, and have the richest fluency, not only in its words, but in the silent lines of its lips and face, and between the lashes of your eyes, and in every motion and joint of your body."—WALT WHITMAN.

IT is not so strange as might at first sight appear that a book which is offered as an exposition of a man's teaching should close with an appreciation of the man himself. I do this, not simply to satisfy my own personal feelings, but also because, to a degree beyond what would be strictly true of most authors, the personality and the teaching are one. To write a book which should create a personal relation between himself and the reader was Carpenter's

first desire. It would be difficult to name a volume which achieves this more successfully than *Towards Democracy*. Who touches this, touches a friend.

From the academic point of view, his writing is open to criticism in respect both of literature and philosophy. I think that he is very largely indifferent to this. He does not desire to be a professional litterateur or philosopher, and would deem it more a commendation than a criticism to be called an amateur, remembering that the word means a lover. He is a lover first and last—a lover of life, of Nature, of humankind. *Towards Democracy*—and all his other writings lie within the scope of this—is a book which seeks less to establish a point of view than to find personal contacts. Many authors have a host of unknown admirers; Carpenter is among the few whose works have made for them a host of unknown friends. In *Towards Democracy* a man gives himself away with all the wholeness and abandon of a lover to whomsoever cares to, or can, receive him. It is dominated and saturated with a distinct and definite personal experience: it is creation, because it is incarnation; it is a frank self-disclosure. Such intimate self-revealings have given great books to the literature of the world; if a man has some gift in the art of writing, and will use it to tell a vivid inward experience with simplicity and without reservation, he can scarcely fail of a literary

achievement or of a peculiarly powerful and fascinating piece of work. This will be true if, as in the case of De Quincey, the experience is one somewhat remote from the life of a normal man; it will be much more conspicuously true if, as in the case of St. Augustine, the experience is typical and finds its counterpart in the lives of multitudes of men and women.

Towards Democracy is in the way of a Confession, but it has none of the morbidity and unnaturalness of De Quincey's, and none of the painfully self-conscious introspection and self-torturing of St. Augustine; it is essentially healthy and joyous; it can scarcely be called introspective at all, for Carpenter is not looking in upon his soul, as St. Augustine was, but rather out from his soul. Most of all, *Towards Democracy* deals with an experience which, *ex hypothesi*, is potential in each individual and in the race as a whole—not merely potential, but centrally potential; an experience, moreover, which in these days seems to stand near to the threshold for many individuals and many communities. The outstanding peculiarity of the book is an extraordinary blend, as it were, of universal and particular. One feels that the "I" is a man, and at the same time the deepest in every man. There is the almost constant sense of the overshadowing of a mighty majestic Presence, and yet in the luminous cloud one always sees the "Face like my face," the "Hand like this hand," the

"Man like to me." St. Augustine is human, but conveys the almost harrowing feeling of ineluctable human weakness; Carpenter is intensely human, but never fails to convey the inspiriting feeling of inalienable human strength and glory. "Be still, O Soul, and know that thou art God." He gives one the sense of a great life, which is the natural medium of the soul's existence, but from which one is shut out, not from any fault of one's own, but under the operation of a cosmic creative purpose; the imprisonment is not punitive, but educative; and it is real enough and stubborn enough to guarantee that when the prisoner escapes he shall be worthy and able to live the life that waits beyond the walls. Not a few people grope and fumble round the barriers of their prison in hope of finding an outlet somewhere; some are even at the door, yet cannot raise the latch or turn the key; only to the favoured ones, as to Paul and Silas, do the doors fly open of themselves; Carpenter says, "Lo! I open a door." That is why we love him.

In some such case *Towards Democracy* found me. I should be taking an unpardonable advantage of my readers if I intruded my personal experience upon them; it will suffice to say that towards the climax of an inward personal crisis which had been gathering for some years, the voice came to me also, "Tolle, lege," and the scripture that was in my hand was *Towards Democracy*.

Deep, deep is thy heart. As I sink in it, lo! there is nothing, nothing which is not held by thy love.

On the surface there is rejection and discrimination, but in the depth lo! everything is held by it.[1]

Words which in an ordinary way appear almost colourless and commonplace receive, when sounded in the exceptional hour, a magical beauty and potency; and to me these words were like a divine call issuing from the great Life of equality, freedom, love. With the suddenness of a miracle I was out through the open door; my Self was harmonised; my problems were not solved, they were transcended; if ever I should engage with them again, it would be from a point above them. I was standing on a hill-top taking deep breaths of sun and wind and space. Never, since childhood, had I been so inwardly peaceful, balanced, strong, happy. I was out in the open at last.

Shortly afterwards, I met Carpenter for the first time. I will venture to transcribe a page from my note-book in which, a day or two later, I set down my first impressions of the man.

I was about to take a short solitary walking-tour, and Carpenter had asked me to make Millthorpe, the little Derbyshire hamlet in which he has lived for thirty years and still resides, my jumping-off place. He had promised to come out along the road to meet me. It was a quiet evening after a hot July day when I left the train

[1] *T. D.*, p. 375.

at Chesterfield, and, knapsack on back, I was soon away from the houses and out on the broad white highway with its flowering scented hedgerows. After five miles, at a sudden turning of the road, I saw him in the distance; unless I had known the date of his birth, I could not have believed that he had passed the sixtieth milestone a long way back, for here was by every outward sign a young man, erect, lithe, athletic in appearance, sandalled, with free stride and high step; he wore a soft hat tilted a little to one side in the half-rakish fashion of Walt Whitman; he came swinging a stick in his hand, and had something of the carriage of a care-free boy about him. When he caught sight of me, he waved his hat in the air. After an interchange of greetings, we turned homeward talking of simple things—of birds and trees, of clouds and sunsets, of harvest and village-life. As we drew near to the village we overtook two children, joined hands with them, and chatted of school and play. They tugged at his hands, and nestled their cheeks against his forearms. I wished that I had been small and could have done the same. At length we arrived at the long, low, two-storied, stone cottage, with its door opening straight into the living-room, where his companion—the delectable George—had prepared for us a delicious simple meal of omelette and fruit and wine.

Through the open doorway, as we sat at the table, I could look out down a long grass pathway,

bordered with a careless profusion of gay flowers, and running away to the boundary of a large orchard. For, during the years that followed the publication of *Towards Democracy*, Carpenter earned his living in this place by market-gardening and fruit-growing. Along the far hedge of the orchard ran a little stream, dammed up under the tree-shadows to make an open-air bathing-place; and beyond it rose the gentle slopes of a sparsely-wooded hill, with a few browsing cattle and a whole township of rabbits. Upon this scene of quiet sylvan beauty we gazed as we sat in the shelter of a yew-hedge, chatting the hours away, until the moon rose, low and large, over the hill-top. He impressed me most with a sense of spaciousness and rest; his mind had something of the largeness and the luminousness of the evening sky, and his voice something of the gentleness, the serenity, of the bird-notes as Nature gathered her brood under her night wings. Even when we argued—and argue we did—he seemed to radiate peace, and I remembered how it had been written,

He touched her hand, and the fever left her.

Later on, we went together to the village inn, where he was welcomed almost as a village-father. We gathered there the news brought from home and field and market; inquired about the sick wife, or the new-born child, or the youth who had gone to work in the city; and when " mine

host" passed the word for "lights out," we lingered, a happy laughing group, on the moonlit road. Then one after another said Good-night and disappeared into the shadows; and, last of all, we two passed through the wicket-gate of the garden into the deeper heart of the universal quiet.

A few moments later, as I sat in the simply-furnished bedroom, by the open window, looking out across the scented garden and the silvered hills, I found myself saying, "For the first time in all my life, I think I know what Freedom means, and Equality, and Religion, and God."

Years have passed since, but I have nothing to take back from that first impression. I do not think that it is possible to understand and appreciate Carpenter's teaching without placing it in some such personal setting as this. He embodies his own philosophy, precisely because that philosophy is the partial formulation of an experience which has made him what he is. The things that have been discussed in these pages may be seen and realized in terms of the glance of an eye, the pressure of a hand, the poise of his body, the sound of his voice. The life has been lived. The secret of much of the power of Carpenter's writing lies here.

There is a great deal of fine poetry in our tongue which is "of imagination all compact," and powers of language are strained to their limits to express the glory of the vision, the

unearthly radiance of the things seen by the rapt and soaring spirit; Carpenter cannot be said to lack imagination of true poetic quality, and ecstasy might fittingly be used as a descriptive word for the experience in which the poet within him was born; yet not only is his vocabulary of the simplest, his imagery of the most homely, but even in his heavenly places there is always the earth-scent, an earth-radiation. Even when his head is aureoled by the flame-tinted clouds, and the clarion of a "prophet sent from God" is to his lips, his feet are on the earth, as if he were grasping it with "spreading toes." He is earthy, in the great sense. His writing smells of the soil. He refuses to "lose touch with the actual." He is optimist, not in spite of, but because of, the facts. He is a true son of Man. He rises out of the ground. A clean, healthy odour is about him. He has assisted at the birth of lambs, has suckled calves, has toiled as a wage-labourer in the fields, has made sandals, trenched his acres, pruned his trees, sold his produce in the market, learned the use of materials—not as the experiment of a faddist or the hobby of some health-culturist, but as his chosen way of life and living.

This fact lies behind all his writing, even in its highest flights. He never loses the simplicity and the dignity of common earth and common Man. "This world is Paradise," he says. He crams heaven with earth. He has no need of

seraphs, angels, gods, fairies, and other creatures of the imagination, which so often fill the highly-coloured magnificent canvases of artists in speech or line. Nothing could be found on Olympus that would serve his purpose better than the soot-lined face and the oil-smeared hands of a young engine-driver. A woman nursing her baby, unashamed and at her ease on the doorstep of her cottage, is Madonna good enough for him, real enough, and superb enough. He uses his imagination, not to create another world and another race, but to reveal the truth of this familiar world and its usual natural folk. The Ideal is here, not in some beatific vision only to be glimpsed somewhere towards, or beyond, the bourne of mortality. It looks out upon us from every side. All this is as much in the practice of his life as it is in the message of his books. He peers with quiet gentle eyes into your face and sees a god. The only people he cannot away with are boors, posers, puppets, lacqueys, and such as conceal and deny their natural manhood and womanhood under the myriad masks and cloaks of an artificial conventional respectability. These are the damned. The unforgiveable sin is unreality and infidelity to self.

He himself is transparent and guileless. He is like a child for directness and purity of heart. One might question at times the soundness of his judgments, but could not suspect him under any circumstances of duplicity or of mixed motives.

He is forthright. In one of his books he tells the story of a Manitoban miner who was discovered, one desperate winter's night, lying on the ice-covered Lake Superior which he had attempted to traverse. He lay there frozen, insensible, stiff as a log. His rescuers

picked him up and carried him back to the cabin, and sat up all night and into the next day continually rubbing and chafing his body. At last he came to and made a complete recovery, and in a few days—except for some marks of frostbite on his skin—showed no sign of damage. Surely that was a holy man, in whom the frost, though it went right through his body, could find no sin.[1]

In some similar sense to that Carpenter is a holy man, a natural saint. He has all the inward immovableness and courage of his type, arrayed in a rare and lovable gentleness. I do not think that I am mistaken in saying that he himself is one of the children of Uranus, and that there is a considerable element of autobiography in the poem from which I quoted on an earlier page. Masculinity and femininity are at equipoise in him. His might be said to be a man-woman consciousness. No man surpasses him in intimate and sympathetic understanding of the woman-soul. He gives me the impression of a delicately-balanced organism in a state of perfect equilibrium. My study of his teaching has failed if it has not displayed him possessed of the intuition

[1] *A. C.*, p. 256.

of a woman and the logical faculty of a man. He has the broad intellectual sweep of the masculine mind, and yet is a woman in his sense of the significance of details. He has the man's profound appreciation of order, and that barbaric elemental soul-quality which is characteristically the woman's. He has a man's sense of truth, and a woman's capacity for whole-hearted self-giving. He has a man's venturesomeness, yet like a woman he begins to make a home wherever he finds himself. To him also has fallen the lot of the Urning to be misunderstood, and his heart has known the tragedy of a brooding love apparently rendered ineffectual because of the aloofness and unbelief of the world. "They will not come unto me that they may have life."

Such a man is saved from despair by two things—by a sense of humour, and by the cultivation of a habit of detachment whereby he is able to do things with a minimum of concern either as to their being done or as to their reception when done. Carpenter has the sense of humour in a high degree; he can laugh at the world and at himself, yet there is as little of the cynic in the one case as there is of the trifler in the other. The basis of his humour is sympathy and understanding; he smiles at the fussy eagerness and the tragic anxiety and the multitudinous tricks of men, not as a superior person, nor as a railer, nor as one who underrates the accomplishments or mistakes the strivings of the world, but

rather as one who sees quite clearly that all the time men are gaining other than they think, building other than they know, and being led quite safely and satisfactorily otherwhither than they imagine. He laughs at human foibles and follies, not with any desire to laugh people out of them, but seeing that these things which count so much matter little, and that all is well.

He is the candid friend and the gentle critic who cannot forget that he is the lover too. The world is a comedy of manners in which all the complications lead on to the happy ending which is pre-ordained. Life is a great game, and therefore he who would play it well must take it seriously, but not too seriously; the heart of the amateur must be held sacred even at the cost of some of the skill of the professional.

In equal measure Carpenter has the casualness of the wayside sower of seed. Because he believes in himself, it does not seem to him to matter much where he casts himself; because he believes in the inherent vitality of his message, it does not matter on what soil it may be flung; he would commit it to the waves of the sea, or to the ripples of the little brook, just as soon as he would institutionalize it in the high places, or get it conserved as a "sacred deposit" by some creditable organization. To announce himself is the great thing, and it matters little into whose ear; he would as soon the washerwoman at her tub as the doctors of the university for an audi-

ence. He has high precedent for this, if he needed it. He is human enough to be glad of recognition should it come; but he does not seek it, would not serve half a day's labour for its wages. He knows how to wait. He is essentially masterful. He gets his share of criticism, and he accepts it with sincere humility and gratitude, as who would not be grateful for the "sting in the wine, the salt at the feast"?

At rest, the pose of his body is that of great ease and content; in movement—and this is as true of his mind—it is the embodiment of virile hope. He goes as one who walks eastward towards a sunrise which is as sure as it will be glorious. His face is illumined with the light that already rises beyond the horizon.

In the Friezes which adorn the Boston Library, Sargent has painted a succession of figures representing the prophets of the Old Testament. The earlier ones are shrouded heavily in gloom, and are posed in attitudes of distress; they seem to be pregnant with groanings that cannot be uttered. They are in an agony of travail. But gradually the faces lift, and turn, until they are lit up with a light which comes from a source which is outside of the picture, some "far-off divine event" which presages its own arrival. Towards the end of the series—I think that it is the very last one—is Zephaniah, whose spiritual countenance is irradiated with the sure expectation. His ringing words come to mind:

The Lord thy God is in the midst of thee, a mighty one who will save; he will rejoice over thee with joy, he will rest in his love, he will joy over thee with singing. Behold, at that time I will deal with them that afflict thee; and I will save her that halteth, and gather her that was driven away; and I will make them a praise and a name, whose shame hath been in all the earth.

It is, so far as I am aware, a pure coincidence, but Carpenter might have sat for that figure of Zephaniah; it is almost a portrait of him, both in face and figure. That is his position among the prophets of the modern world. He could not have been thinking of himself when he wrote the lines, but out of knowledge and love I will venture to write them as postcript of this book:

It is not a little thing that by such a life your face should become as a lantern of strength to men;
That wherever you go they should rise up stronger to the battle, and go forth with good courage.
Nay, it is very great.[1]

[1] *T. D.*, p. 143.

INDEX

[illegible] London and Aylesbury.